



*Trans. hars*  
*Annals of the University of Toronto*  
*See de Golelee hars*

*Copy p 395*

*Gibson - 137*

11861051



Library  
of the  
University of Toronto

NEVF LIVRES  
DE LA  
DIGNITE'  
ET DE  
L'ACCROISSEMENT  
DES SCIENCES.

COMPOSEZ PAR FRANÇOIS  
BACON, BARON DE VERVLAM  
& Vicomte de Saint Aubain.

ET TRADVITS DE LATIN EN FRANCOIS  
par le sieur de GOLEFER, Conseiller  
& Historiographe du Roy.



A PARIS,

Chez IACQUES DVGAST, ruë Saint Iean de  
Beauuais, à l'Oliuier de Robert Estienne, &  
en sabourique au bas de la ruë de la Harpe.

---

M. DC. XXXII.  
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

NEW YORK

# DIGEST

OF THE

STATUTES

IN FORCE



AND

OF THE



A MONSEIGNEVR  
LE CARDINAL  
DVC DE  
RICHELIEV.



MONSEIGNEVR,

*Le soin qu'il vous plaist  
prendre de ceux qui ont  
esté si heureux, que  
d'estre bien veuz de feu Monseigneur le  
Mareschal d'Effiat; me fait esperer que  
vous trouuerez supportable la hardiesse  
que je me donne de vous dedier cette Tra-*

## E P I S T R E.

duction ; à laquelle j'ay trauaillé par son commandement durant deux annees ; & fait Imprimer pour la luy presenter au retour de ce voyage ; qui eust esté entiere-ment glorieux à la France , si vne mort tant prejudiciable à tout l'Estat n'en eust retardé le bon succez. L'honneur que j'ay possédé d'estre en son souuenir dans des affaires où je n'estois nay ny instruit , me faisoit attendre la continuation des effets infaillibles de sa bien-veillãce. Si bien que l'on pourroit tout dire de moy ( aux termes du Prouerbe ) si l'on pouuoit dire que j'en suis ingrat apres sa mort. Or estouffer en sa naissance ce Liure qui doit voir le jour , apres que celuy , qui est cause de sa vie , a perdu la sienne ; ce seroit mettre en oubly les bien-faits receuz : au lieu de les publier & mettre en veuë

## EPISTRE.

*par quelque espece de recognoissance les merites de son excellente vertu; puis que Salomon m'apprend, que la Memoire du Iuste reste avec louanges. C'est pourquoy je ne crains pas de vous offrir, MONSEIGNEUR, ce Liure en son entier, où vous prendrez plaisir dans le recit des actions & des inclinatiõs genereuses d'un personnage tant illustre, de vous représenter celuy qui se faisoit estimer par le reste des hommes, & vous engageoit à l'aimer avec passion. Ce sera un tableau pour vous, & un modelle pour ceux qui voudront apprendre à bien servir leur Roy avec une fidelle dexterité. Que si cette Epistre, que ie vous presēte, MONSEIGNEUR, n'est escrite comme il faut, c'est à dire avec toute sorte de politesse, ie vous supplie tres humblement de vous ressouvenir que les*

## EPISTRE.

*legeres afflictions sçauent parler avec eloquence pour se bien expliquer: mais que celles qui sont au poinct où se trouuent les miennes, tombent en vne si grande confusion, que c'est beaucoup que j'aye encores quelque parole pour vous dire la perte que j'ay faite, & le dessein que j'ay d'observer vn silence continuel: si vous ne me commandez de tascher d'exprimer le mieux qu'il me sera possible l'exceds de vos perfections eminentes, en quoy je feray tous les efforts possibles à celuy qui veut estre avec la plus profonde sousmission que l'on sçauroit desirer,*

**MONSIEUR,**

Vostre très-humble  
& tres-obeissant  
seruiteur,  
**DE GOLFIER.**



A TRES-HAVT

ET

TRES-PVISSANT SEIGNEVR  
MESSIRE

ANTOINE RVZE,

MARQVIS D'EFFIAT

ET DE LONIVMEAV, &c.

Cheualier des Ordres du Roy, Conseiller en ses  
Conseils, Gouverneur & Lieutenant General pour  
sa Majesté és Prouinces du haut & bas Auuergne,  
pays de Combraile & Bourbonnois, Mareschal  
de France, Grand Maistre de l'Artillerie & Sur-  
Intendant des Finances.



ONSEIGNEVR,

*Je viens vous rendre les deuoirs de mon  
obeyssance en vous offrant cet Oeuure ; où ie  
fais parler François les Sciences , qui croyoient ne pouuoir  
estre bien entendües qu'en langage Latin. Mais ie tasche  
de monstrier sur cette occurrence , que nostre langue n'est pas si*

ã ij

## EPISTRE.

*pauvre; qu'elle n'ait de semblables tresors. L'aurois heureusement executé mon dessein: si i'auois peu ioindre avec l'utilité qui est en ce liure, la politesse du discours qui vous est naturelle; & qui s'explique en vous avec beaucoup plus de grace, qu'elle ne fait en ceux qui l'ont acquise par le travail; & qui la contraignent souz les regles de l'Art. Ce grand Chancelier d'Angleterre Bacon à qui ie sers d'interprete, me scauroit bon gré, s'il viuoit encores, de vous auoir fait trouuer sa doctrine agreable: tant pource que son iugement qui ne pouoit estre surpris, auoit senty la force de vostre Genie, dans l'honneur de vostre conuersation; qu'à cause qu'il estoit engagé à la recognoissance des biens-faits, dont vous l'auiez obligé par vos recommandations aupres du Roy son Maistre, qui en vostre faueur **MONSEIGNEUR**, luy restablit sa pension; que son mal-heur luy auoit fait perdre. Aussi ne pouuiez-vous mieux employer le credit que vous auiez aupres de ce Prince l'honneur des Sciences, qui sceust recognoistre & admirer l'excellence de vostre Esprit, en la negociation de cette Ambassade extraordinairement honorable: où vous reünistes par vn traicté de mariage deux Royaumes, que les pretensions d'vne des plus grandes puissances de l'Europe, vouloient tousiours tenir diuisez. Ce qui vous donna l'aduantage, de vous estre veu en mesme temps le fauory de deux Roys, par vn bon-heur qui n'arriue que fort rarement entre les hommes: Mais les estrangers mesmes ne l'ignorent pas: il me suffit de remarquer que vous ne peustes supporter l'abaissement iusques au dernier mespris de ce digne personnage, qui ressentist au besoin le secours favorable que vous luy donnaistes, à cause de ses merites. En recognoissance des biens qu'il a receu de vous, **MONSEIGNEUR**, son Esprit vous fait voir par*

## EPISTRE.

moÿ les Sciences en leur pureté: & i'ose me promettre, que vous trouuerez dans cet Ouurage dequoy vous desennuyer; quand vous pourrez vous laisser aller à vos loüables inclinations.

Le premier Liure discourt en general, des perfections des Sciences; du merite des gens sçauans, avec la resolution de ce qu'on peut leur objecter; de la necessité qu'il y a d'estre habille en ce genre, pour bien reüssir, dans la conduitte d'un Estat; des exemples remarquables, par lesquels il paroist, que mesmes il y a eu des hommes doctes qui ont esté grands Capitaines; & de l'vnion des armes & des lettres és personnes des deux plus grands Monarques de l'antiquité, à sçauoir de Jules Cesar & d'Alexandre le Grand. Mais i'ay tort de vous marquer des exemples estrangers; puisque vous en auez des domestiques. Car le bon-heur de vostre naissance vous a donné vn pere, qui sous vn Roy tres-eloquent, a defendu par sa doctrine la verité de la Foy, contre les premiers efforts de l'heresie de nostre temps; ainsi que nous le voyons dans les Oeuures qu'il a laissé: & par sa Valeur a retenu dans le seruice de ce mesme Roy cette Prouince, dont le gouuernement luy fut alors donné; cette Prouince, dis-ie, qui se dit maintenant heureuse d'auoir pour Gouverneur celuy en qui le plus grand Monarque de l'Vniuers recognoist ces perfections hereditaires, qu'il recompense d'une infinité de faueurs.

Le second commence la dissection du corps entier de tout le sçauoir humain; & se diuise en trois principales parties, qui ont rapport aux trois maistresses facultez qui se trouuent en l'Entendement; à sçauoir en l'Histoire qui est placée dans la Memoire; en la Poësie qui occupe l'Imagination; & en la Philosophie qui fait sa demeure dans le raisonnement.

## EPISTRE.

Tout autre que vous, **MONSEIGNEUR**, seroit fort satis-fait, qu'on luy presentast ce tableau racourcy de toutes les richesses de l'Ame. Mais i'ay occasion de craindre que la generale cognoissance que vous auez de tout ce qui s'est passé chez nous, & chez les estrangers, ne vous fasse tenir peu de compte de cette premiere partie. Que la seconde se trouue au deffouz de la viuacité de vostre esprit. Et que vos lumieres naturelles ayent preueniu tout ce que nostre Philosophie vous pourroit apprendre. Mais la chose est tres-belle en soy; & peut-estre prendrez-vous plaisir à l'examiner, pour y recognoistre le fort & le foible. J'ose l'esperer, au moins s'il arriue, que vous puissiez vous attacher à la lecture de l'exemple de la Philosophie Parabolique traictée en ce Liure, sur le sujet de la Police: où ie vous supplie tres-humblement, **MONSEIGNEUR**, d'admirer, comment vous auez sceu vaillamment mettre à execution en guerre, tout ce qui est prescrit en cet enseignement Moral. Et ie m'assure que ie ne seray pas le seul qui meditant sur ce sujet, dira que la iournée de Sainct Ambroise vous doit faire nommer le Persée François; à cause de la promptitude que vous apportastes en cette importante entreprise; & pour l'heureuse issuë qu'eut ce combat remarquable: où le cheual sur lequel vous estiez monté fut blessé en quatre endroits; & de ce sang (pour parler avec la fable) deuoit plustost estre engendré le Pegase, que de celuy de Meduse; qui dans l'ordre naturel estoit moins propre à telle generation.

Le troisiésme contient principalement le traicté de la haute & de la premiere Philosophie, que mon Autheur nomme Sapience, qui embrasse la cognoissance des choses diuines & humaines, & toutes ses despendances qui sont d'une

## EPISTRE.

*tres-grande consideration. Ce qui donnera de l'entretien à vostre esprit qui se nourrit des choses sublimes; quand vous pourrez luy donner la liberté de sa vraye Application.*

*Le quatriesme qui merite d'estre leu avec grande attention, nous estalle vne doctrine de l'Homme, diuisée en deux, à sçauoir en Philosophie de l'Humanité; & en celle de la Ciuité. Nous considerons dans la premiere les miseres, ausquelles nous sommes sujets. Et sur cette rencontre l'Authour nous baille sur la Medecine, des obseruations que l'on n'y auoit pas encores fait. C'est en quoy ie crois vous auoir appresté vn agreable diuertissement, MONSEIGNEUR, & qui est capable de soulager les incommoditez, qui vous sont causées par la trop penible occupation que vous prenez pour le bien de la France. Mais apres auoir parlé de l'abaissement & de la foiblesse de l'homme, il vouldroit le releuer par les grandes prerogatiues qu'il doit obtenir par dessus toutes les autres creatures sublunaires. Il trouue pourtant que cette partie est defectueuse; pour ce qu'elle n'a iamais esté bien traitée. C'est pourquoy afin de suppleer à ce grand defect, ie propose à ceux de nostre aage l'eminence de vos perfections; & ie donne à la posterité vne tres-certaine assurance, que vous auez esté tellement accompli, que vous deuez obtenir tous les priuileges, que l'on ne peut refuser à celuy qui est parfaitement vertueux. Quant à l'autre portion de la Philosophie de Ciuité ou de bien-sceance, qui regarde le corps tenu proprement; ie n'ay à dire autre chose, sinon que vous y prendrez plaisir; puisque vous estes le Parfait Courtisan.*

*Le cinquiesme est entierement occupé, sous le nom general de Logique, à l'Art d'inuenter des Arguments. Où vous y remarquerez, s'il vous plaist, MONSEIGNEUR,*

## EPISTRE.

vn traité particulier d'une Topique ou d'un lieu d'argumenter sur le sujet. De ce qui est pesant; & de ce qui est léger. Et vous iugerez infailliblement que cette piece vient de la subtilité du grand Baccon.

Le sixiesme a pour matiere l'Elocution, qui est tirée de la Grammaire, & employée au point qu'il faut, par la Rhetorique. L'un & l'autre de ces deux Arts ne meriteroit pas que ie vous en parlasse, s'ils n'auoient quelque chose de gentil & d'ingenieux, qui vous fera volontiers lire ce que vous n'auiez trouué en aucune autre part; redigé dans cet ordre qui nous donne des exemples nouveaux.

Le septiesme traite de la Morale qui doit regler la volonté de l'homme, qui se trouue en desordre, à cause de ses affections; desquelles l'on a fort bien parlé, mais non du moyen qu'il y a de les ranger à la raison. Surquoy l'Autheur rapporte vne comparaison fort iuste, quand il dit; que c'est faire de mesmes que les maistres escriuains, qui exposent de belles pieces & bien escrites: mais qui ne proposent pas la maniere, comment il faut tenir la plume; & comment il faut former les lettres. C'est vn vice quasi commun à tous les hommes: dont vous estes pourtant exempt, **MONSEIGNEUR**, Car encores que vous soyez touché des pointes des affections; pource que vous auez des sentiments plus delicats, que n'auoient ces Anciens qui faisoient gloire d'estre insensibles, vostre douceur naturelle reuiet tousiours: mesmes es plus iustes occasions que vous auez de vous esmouuoir, dans les continuelles atteintes d'importunité que l'on vous donne.

Le huitiesme, est le Liure que ie vous dedie plus particulièrement, **MONSEIGNEUR**, d'autant qu'il regarde la Ciuité dans la conuersation: où vous vous faictes admirer:

## EPISTRE.

*admirer : veu qu'il fait mention de l'Art d'entendre bien les affaires, en quoy vous obligez toute la France ; & en ce qu'il parle de la Science d'Estat, en laquelle vous estes si excellemmēt docte, que vous n'y pouuez rien apprendre, mais plustost y adjouster le secret des Finances ; dont il n'est point parlé : bien qu'elles soient les seules qui donnent le mouuement & la vigueur à vn Royaume. Je publie, MONSEIGNEUR, que vous estes seul capable d'en dire des merueilles. Car qui a iamais de son pur trauail fait reuenir à l'Espargne les centaines de millions ; avec lesquelles nostre Monarque s'est rendu le maistre absolu de ses peuples ; s'est fait redouter à tous ses voisins ; & s'est fait honorer par tous les estrangers ? L'intelligence que vous auez en cela, vous a fait prendre garde au peu de soing qu'auoient ceux qui les manioient, de verifiser leurs estats au Conseil. Et pour remedier à ce desordre, aussi tost que sa Majesté vous a eu honoré de cette importante charge de Sur-Intendant, vous auez fait arrester vingt-cinq comptes de l'Espargne, cent des Parties Casuelles, tant de l'ordinaire de leurs charges, que des moyens extraordinaires qui estoient entre leurs mains & en celles des Traitans ; sans compter ceux de l'extraordinaire des Guerres & de la Cannallerie Legere. Ou pour le dire en vn mot, il se trouuera plus de cinq cens Estats veus, apostillez & verifiez de vostre main, qui ont tous fait venir de l'argent dans les coffres du Roy. Apres cela, qu'y a-il à dire, sinon que vous estes le seul qui pouuez faire ces vriles recherches & en venir à bout. Aussi est-il vray qu'il ne se passe heure d'vn iour que vous n'y trauailliez : sans que mesmes vous mesnagiez pour vostre santé, le temps que l'on derobe aux affaires, quand l'on voyage. Vostre carrôsse vous sert de cabinet, dans lequel vous faites*

## EPISTRE.

lire les propositions que l'on vous a presenté pour le bien des affaires de sa Majesté. Je puis assurer cette verité : puis qu'il vous a plu, **MONSEIGNEUR**, m'honorer par fois d'une si agreable commission.

Le neuvisieme & qui clost tout l'Ouvrage, comme par forme de vœu, donne vne ouverture particuliere à ce qui est deffetueux dans l'usage legitime & permis de la raison, touchant les choses qui regardent la Diuinité. Mais ie vous en ay ouy parler avec tant d'adresse & de fermeté, que ie puis croire que vous estes capable d'en donner les vrays preceptes. L'excellent raisonnement, que ie vous ouys faire il n'y a pas long temps sur le passage de l'Ecriture; où il est dit qu'Elizée receut le double esprit de son maistre Elie, me fit cognoistre que vous entendiez parfaictement bien l'emanation du Binaire qui part de l'Vnité; & qui pour cette cheute rendoit double l'esprit d'Elizée, comme dependant de celuy d'Elie; ainsi que ce tres-docte & tres-religieux Prelat ( qui a joint la Cabale Hebraique avec les saines resolutions de la Theologie Chrestienne ) en auoit premierement touché quelque chose par forme de propos de table. Je fus aussi rayuy d'estonnement, quand ie vous ouys appliquer sur ce qu'il disoit; Que la diuision de l'esprit de Moÿse aux Septante, qui gouvernerent apres luy les enfans d'Israël, signifioit la participation de son esprit & non sa desvnion, ou son partage: En la mesme sorte, adjoustates-vous, qu'un seul flambeau en peut allumer cent, encores qu'il ne perde rien de sa lumiere, ny de son esclat. Qu'estoit-ce à dire autre chose, sinon que vous pénétriez iusques au fonds de ce secret du Vieil Testament?

Mais ie suis fort-ayse de finir avec ce dernier Liure, puis que j'ay espuisé ce peu que j'auois de paroles; pour ne dire que

## EPISTRE.

*la moitié de ce qu'un autre plus eloquent que moy escriroit de l'excellence de vos perfections avec beaucoup de grace; mais non avec plus de verité; ny d'affection à tesmoigner les obligations que j'ay à vostre naturel bien-faisant. Aussi tascheray-je tant qu'il plaira à Dieu de prolonger ma vie, d'obeyr si parfaitement à vos commandemens, que ie ne trouueray rien d'impossible, quand mesmes il faudroit entreprendre un Ouurage plus difficile que n'est cestuy-cy: qui vous est offert avec toute sorte de soumission, par celuy qui fait gloire de se dire,*

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, tres-obeissant  
& tres-obligé seruiteur,  
DE GOLEFER.





**GVILLAUME RAVVLEY**  
PROFESSEVR EN LA SACREE  
Theologie, & Chapelain de Monseigneur  
l'Illustrissime François, Baron de Verulam  
& Vicomte de Saint Aubain.

*SALVT AV LECTEVV.*

**R**VIS qu'il a pleu à Monseigneur mon  
Maistre de me faire tant d'honneur, que  
de se seruir de moy en l'impression de  
ses Oeuures; ie crois qu'il ne sera pas  
hors de propos de donner quelque aduis  
au Lecteur, touchant ce qui concerne ce premier  
Tome. Que l'on sçache doncques que mondit Sei-  
gneur a mis en lumiere en langage vulgaire, il y a sei-  
ze ans, ce traicté de la Dignité & de l'Accroissement  
des Sciences; qu'il l'a diuisé seulement en deux Li-  
ures: & qu'il le dedia alors à sa Majesté Royale, ainsi  
qu'il fait maintenant. Peu de temps apres il s'aduifa

de le faire traduire en Latin : pource qu'il auoit appris que les Estrangers fouhaittoient avec passion de le voir ; & qu'il souloit dire. *Que les Livres que l'on composoit en langage moderne , feroient bien tost banqueroute.* Et c'est cette Version faite par de tres-habilles hommes , reueuë & corrigée par luy mesme , qu'il donne à present. Pour ce qui est du premier liure , il n'y a que fort peu de changé : mais les autres huit qui apprennent les diuisions des Sciences ; & qui estoient contenus auparauant souz vn seul , se font maintenant voir , & paroissent comme vn Ouvrage nouveau. Or la principale cause qui meut sa Grandeur à le retracter & à l'estendre en tout plein de choses , fut qu'en son *Grand Establissement*, qu'il fit long temps apres imprimer , il mit les Diuisions des Sciences pour premiere partie ; que l'Organe Nouveau deuoit suiure ; l'Histoire naturelle apres , & ainsi consecutiuellement. Ce fut pourquoy ayant trouué cette partie de la diuision des Sciences desia faicte , quoy que non suiuant le merite du sujet, il iugea qu'il feroit tresbien de la reietter & de la reduire en vn Ouvrage entier & acheué. Et c'est par ce moyen qu'il pretend de se desobliger de ce qu'il a promis touchant la premiere partie de *l'Establissement*. Pour ce qui est de ce trauail, ce n'est pas à moy qui n'ay aucune capacité, d'en parler, ie crois pourtant qu'on ne luy peut donner des loüanges qui luy soient plus propres, que celles que Demosthene souloit quelquefois publier en faueur des actions genereuses des anciens Atheniens , *Qu'il*

n'y auoit que le seul Temps qui les peust dignement loiter. Je  
supplie de tout mon cœur, Dieu qui est tresbon &  
tres-grand, que l'Autheur & celuy qui le lira, en rap-  
portent vne si grande, & vne si durable vtilité, com-  
me l'ouurage le merite.



NEW YORK

# DIGITAL

OF THE

AMERICAN

PHARMACEUTICAL ASSOCIATION



Published by the American Pharmaceutical Association, Washington, D.C.

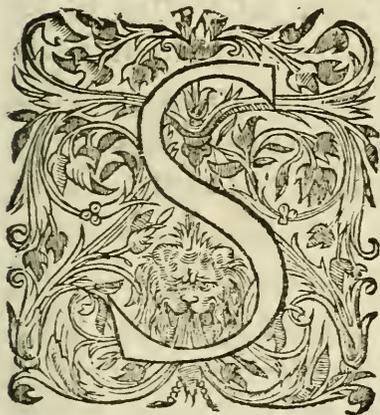
1917



DE LA  
**DIGNITE'**  
ET DE  
**L'ACCROISSEMENT**  
DES SCIENCES  
De FRANÇOIS BARON de VERVLAM  
& Vicomte de S. Aubain.

---

*LIVRE I.*



**CHAPITRE I.**

Il y avoit en l'ancienne Loy des offrandes volontaires qui dependoient de la deuotion d'un chacun ; & des sacrifices journaliers que l'on deuoit necessairement faire par deuoir de Religion. Je croirois volontiers que les Souverains pourroient desirer de leurs subjets vne chose.

parcille, à sçauoir qu'vn chacun d'eux leur offrit non seulement des presents par forme de tribut; mais aussi des tesmoignages de bonne volonté, comme des arres de l'affection qu'ils ont à leur ser- uice.

Quant au premier, j'espere de n'y pas manquer; mais ie me suis treuué empesché comment satis- faire au dernier. En fin, ie me suis resolu de vous presenter quelque chose qui s'adressast plus parti- culierement à l'Excellence de vostre personne sa- crée, qu'elle ne touchast les affaires de vostre Royau- me.

Câr m'estant fort souuent entretenu avec vn contentement indicible des rares qualitez qui se remarquent en vous, SIRE, sans m'arrester à vos perfections qui sont cogneuës d'vn chacun, ny à la puissance que la Fortune vous a mis en main; ie me sens rauy d'admiration quand ie considere avec quelle eminence vous possédez les Vertus & les Facultez que les Philosophes nommēt Intellectuel- les, à sçauoir la bonté de l'Entendement qui vous rend capable de tant de hautes cognoissances; la fermeté de Memoire; la viuacité de l'Esprit; l'aisée Intelligence de ce qui est le plus difficile; l'admirable Eloquēce & la facilité de vous exprimer. Quand dis-je, ie prens garde à ces Vertus Royales, cette maxime de Platon me vient en la pensēe, *Que la Science n'est autre chose qu'une Resouuenance; que l'Esprit cognoit toutes choses naturellement, quand il a reconuë sa propre lu- miere, que l'obscurité du corps où il estoit en prison luy déro-*

*boit.* Que si cela se peut trouuer veritable en quel-  
 qu'un, cela se remarque avec tres-grand esclat en  
 V.M. qui a vn Genie si prompt, qu'elle entend d'ab-  
 bord ce qui luy estoit auparauant incognu. Don-  
 ques ce que l'Ecriture Saincte assure du plus sage  
 de tous les Roys, qu'il auoit vn cœur comme le sable  
 de la mer, duquel encores que l'amas soit fort grand,  
 les parties ne laissent pas d'estre fort menues. I'en puis  
 assurer le mesme de vostre esprit, qui est tellement  
 merueilleux en son temperament, pour parler en  
 cette sorte, qu'encores qu'il comprenne les Sciences  
 les plus releuées, si ne mesprise-il pourtant les moin-  
 dres choses & ne les laisse point eschapper; encores  
 qu'il soit tres-difficile & quasi impossible en Nature  
 qu'un mesme instrument puisse bien façonner les  
 grands & les petits ouurages. Pour ce qui est de la  
 politesse de vostre langage, j'en puis publier ce que  
 Cornele Tacite a dit d'Auguste Cesar: *Il parloit faci-  
 lement, sans s'esloigner neantmoins de la grauité conuenable  
 à vn Prince de cette importance.* Que si nous considerons  
 bien ce qu'il en est, il se trouuera que tout discours, ou  
 recherché, ou affecté, ou imité, se sent de la seruitu-  
 de, & ne se peut dire maistre de soy-mesme; encores  
 que d'ailleurs il passe pour tresbón. Mais vostre façon  
 de parler est veritablement Royale, elle coule com-  
 me si elle sortoit d'une fontaine: en sorte neant-  
 moins qu'elle se referre & se ramasse dans ses rui-  
 seaux, ainsi que l'ordre de la nature le desire: elle est  
 pleine de facilité & de bon-heur à s'exprimer; elle  
 n'imité personne, aussi est-elle inimitable. La Vertu

& la Fortune semblent se debatre en la conduite de vostre famille Royale, & en l'administration de vostre Estat fleurissant : car vos bonnes mœurs sont conformes à la felicité de vostre regne, vos esperances nourries dans vne longue patience, & retenuës dans les bornes que la Pieté vous auoit prescrit, ont heureusement reüssi; vous auez religieusement gardé la foy conjugale, aussi est-il fort de vostre chaste mariage de tresbeaux enfans : vous auez tousiours esté pacifique, & comme vn Prince veritablement Chrestien vous n'auetz point eu de guerre avec les Potentats vos voisins, qui auoient vne mesme inclination que vous. Et il est croyable qu'il y a vne semblable emulation pour vostre gloire entre les vertus que la Nature vous a infuses & celles qui vous sont acquises par vostre trauail, qui vous a donné toute sorte d'erudition & de doctrine. Car il est mal-aisé de trouuer vn Roy depuis la naissance de Iesus-Christ qui vous fut comparable en la cognoissance des Sciences, tant diuines qu'humaines : Celuy qui fera curieux de feuilleter les Annales des Empe-reurs & des Roys vous l'asseurera aussi bien que moy. Et à vray dire les Monarques croyent auoir beaucoup fait quād ils sçauent quelque chose qu'ils ont appris des autres; quād ils peuuent seulement s'attacher à l'escorce de la doctrine, & quand ils ayment & esleuent aux honneurs les habilles hommes : Mais qu'il se rencontre vn Roy nay Roy qui ait puisé dans la plus claire source de la Sciene, & mesme qui soit comme changé en la mesme source du sçauoir, cela

est merueilleux. C'est vous, SIRE, qui auez la cognoissance des lettres diuines & humaines, en sorte que vous estes remarquable en trois façons, comme l'estoit autresfois Hermes Trismegiste, en ce que vous possédez vne puissance Royale, vne illumination d'un grand Prestre, & la science d'un parfait Philosophe. Doncques puis que cette derniere perfection qui vous appartient proprement, vous donne vn tres-grand aduantage par dessus les autres Roys; il est iuste que la memoire en demeure à iamais grauée dans quelque Ouurage d'importance, qui enseigne à la posterité quelle a esté vostre grandeur, & conferue l'image d'un Prince si remply de doctrine & de suffisance: puis qu'il ne suffit pas que la renommée le publie par tout durant nostre siecle, & que toutes les Histoires en fassent vn honorable recit. C'est pourquoy, pour reuenir à mon discours, i'ay iugé que ie ne pouuois vous presenter aucune chose qui vous fut plus agreable que quelque Traicté qui peust fournir à ce dessein. Je l'ay diuisé en deux parties. La premiere (qui pour n'estre pas si importante ne doit pas estre pourtant negligée) traitera de la Dignité de la Science; de l'ample recommandation des bonnes lettres; & mesmes du merite de ceux qui s'employent avec soing & avec iugement pour les rendre recommandables. Et la derniere piece, qui est la principale, monstrera le degré où elles sont paruenues; & ce qui s'est fait pour les esleuer jusques à ce poinct. De plus, il touchera les choses qui semblent manquer à leur perfection. Et bien

que ie n'y voyerrien qui vous y doive estre particulièrement remarqué, ny en quoy ie doive conjurer vostre Majesté de prendre garde; si est-ce que vous proposant vne grande diuersité de choses, j'espere qu'elles eschaufferont vostre esprit Royal, & luy feront produire des effets dignes de son Genie, qui seul est capable de donner les bornes qui sont nécessaires aux Arts & aux Sciences.

A l'entrée de la premiere partie, pour retrancher ce qui ne sert de rien sur ce sujet; & pour imposer silence à ceux qui voudroient objecter quelque chose contre la dignité des lettres, que ie veux authentifier par ce qu'en disent les grands personnages; je feray voir qu'elles ne doiuent pas estre injustement ny indignement traitées comme elles sont par les ignorans: les vns estans poussez de l'esprit de jalousie, tels que sont les Theologiens; les autres du vent d'ambition, tels que sont les Politiques; & les autres leur ayans fait injure par les fautes qu'ils ont faites, tels que sont les gens mesmes de lettres. Les premiers disent que la Science doit estre mise au nombre des choses desquelles il se faut sobrement servir, & avec precaution: Que le trop grand desir de sçavoir causa le premier peché qui fit choir l'homme, & mesmes qu'elle porte quant & soy quelques restes du venin de ce premier serpét. Car à mesure qu'elle s'insinuë, elle enfle celuy qui la possède. Et au dire de Salomō, *On ne cesse iamais de faire des livres, & la trop grande lecture afflige le corps.* Et en vn autre endroit: *En vne grande Sageſſe il y a vn extreme travail plein de chagrin.* Et ail-

leurs: *Qui augmente la science augmente la douleur.* Et S. Paul dit: *Ne nous laissons pas tromper par vne vaine Philosophie.* Et mesmes nous sçauons par experience que les plus sçauants hommes ont esté des Heresiarsques, qu'és siecles où la Science a le plus fleury on s'est laissè aller à l'Atheïsme : & que la consideration des causes secondes nous oste la meditation de la premiere. Mais pour renuerfer les mauuais fondemens de cette fausse proposition, chacun sçait que ceux qui l'ad-uâcent ne prennent pas garde que cette Science qui fit cheoir Adam n'estoit pas cette premiere & pure cognoissance naturelle, par la lumiere de laquelle il imposa, conformément à la nature, le nom à chacun des animaux qui se presenterét à luy dans le Paradis; mais ce fut cette superbe Science *Du bien & du mal*, qui fut cause qu'il desobeit, & qu'il ambitionna de s'establir vne loy à foy-mesme. Et à vray dire, il n'y a aucune sorte de sçauoir, pour grand qu'il soit, qui enfle l'esprit; veu que rien ne le peut remplir ny luy suffire que Dieu seul & sa diuine contemplation. D'où vient que Salomō parlant des deux principaux sens, de *L'Ouye & de la Veüe*, dit: *Que l'œil ne se lasse iamais de voir, ny l'oreille d'ouyr.* Que si vne chose n'est pas remplie; il s'ensuit qu'elle est plus grande que ce qu'elle contient. Et le mesme Sage determine cecy semblablement de la Science mesme & de l'Ame de l'homme; (dont les Sens partent pour aller à la descouuerte) en ces termes qu'il a adioustez à la description qu'il a faite de la creation de l'Vniuers: *Dieu a creé toutes choses afin que chacune paroisse belle en sa saison:*

*Et il a mis le monde au dedans de leur cœur : mais l'homme ne ſçauroit comprẽdre l'ouurage que Dieu a fait depuis le commencement iufques à la fin.* Il ſemble vouloir dire par là que Dieu a formé l'Amc de l'homme comme vn miroir ſuſceptible de l'image du monde, qu'elle deſire recevoir avec la meſme paſſion, que l'œil a pour la lumiere : & non contente de prendre plaisir à remarquer la diuerſité & la viciffitude des temps, elle eſt ſi hardie que de taſcher d'auoir la cognoiſſance des loix immuables de la Nature & de ſes decrets inuio- lables. Et bien qu'il ſemble vouloir dire que l'homme ne peut comprendre cette grande œconomie naturelle qu'il nomme, *L'ouurage que Dieu a fait depuis ſon commencement iufques à ſa fin.* Si eſt-ce que ce n'eſt pas ſa faute, qu'il faut rejeter ſur les empeschemens qui luy viennẽt de la part de la doctrine ; tels que ſont la briefueté de la vie, la longueur des eſtudes, les mau- uaiſes inſtructions, & quantité d'autres ſemblables incommoditez, auſquelles les hommes ſont ſub- jets. Car il n'y a rien en l'Vniuers que l'homme ne puiſſe cognoiſtre, comme le meſme Salomon le monſtre clairement en ces mots : *L'Eſprit de l'homme eſt comme le flambeau de Dieu, par le moyen duquel il voit clair dans le plus caché de toutes choſes.* Que ſ'il eſt vray que l'homme ſoit capable de tout ſçaouir, il ne faut aucunement craindre que l'orgueil & l'excez vienne des ſciences, quelque grand qu'en ſoit le nombre ; mais il faut ſouppçonner leur qualité. Car pour ſi peu qu'on en prenne ſans ſon antidote, ou correctif, elle a quelque choſe de malin & de veni-  
meux

meux qui engendre des vents, ou plustost des vanitez dans l'esprit. Cét antidote, ou ce parfum qui estant meslé avec la Science, la tempere & la rend fort salutaire, s'appelle *La Charité*, comme l'Apostre le met en suite de ces mots, *La Science enfle*, mais, adjouste-il, *La charité edifie*. Ce qui se rapporte fort bien à ce qu'il enseigne ailleurs : *Si ie parle toutes les langues des hommes & des Anges, & si ie n'ay pas la Charité, ie suis comme l'airain qui resonne, ou la cymbale qui tinte*. Et à la verité c'est vne chose fort belle, que de les auoir à commandement; mais si cette cognoissance n'est accōpagnée de Charité; & si elle ne tourne au bien du genre humain, celuy qui l'a en deuiet superbe plustost que sage. Quant à ce que Salomon condamne l'excez de lire & de composer des liures, & le tourment que donne la Science; comme aussi quant à l'aduis que Saint Paul nous donne, *De ne nous laisser seduire à vne vaine Philosophie*, on peut dire que la vraye interpretation de ces passages, montre manifestement qu'elles doiuent estre les vrayes limites, dans lesquelles la science humaine doit estre bornée; en forte neantmoins qu'elle puisse, sans aucune restriction, cognoistre vniuersellement la nature de toutes choses. La premiere borne, empesche que nous ne colloquions en forte la beatitude dans la Science, que nous nous oublions de nostre condition mortelle. La seconde, est posée de crainte que nous n'en vsions si mal qu'elle nous afflige plustost qu'elle ne nous console. Et, la troisieme est mise, afin que nous ne croyons pas, pouuoir attaindre à la cognois-

sance des mysteres diuins, par la consideration des choses naturelles. Pour ce qui est de la premiere, Salomon en parle fort eloquemment sous son nom. *J'ay assez bien cognu, dit-il, que la Sageſſe est autant eſloignée de la folie, que l'est la lumiere des tenebres. Le Sage a ses yeux à la teste; le fol marche dans l'obscurité; mais aussi ay-je bien appris, que l'un & l'autre doit necessairement mourir.* Quant à la seconde, il est tres-vray, que la Science ne cause aucune inquietude ou agitation d'esprit, que par accident. Car toute science & toute admiration, qui est sa semence, est de soy agreable. Mais quand nous n'adaptons pas bien à nos affaires, les conclusions que nous en tirons, & quand elles viennent à causer en nous des frayeurs qui esbranlent nostre constance, ou des passions immoderées, c'est delà que s'esleue cette agitation & ce trouble de l'Ame dont nous parlons: Car alors la Science n'est pas *La Lumiere seche*, que le solitaire Heraclite attribuoit à la belle Ame, mais elle deuiet moite & mouillée des humeurs des affections. Pour ce qui regarde la troisieme borne, elle requiert vne plus exacte recherche, & il ne la faut pas traiter en passant. Car si quelqu'un pense, qu'il puisse tirer assez de clarté de la cognoissance des choses sensibles & materielles, pour cognoistre par elles la nature & la volonté de Dieu: *Malheur à luy, il est deceu par vne vaine Philosophie.* Car à vray dire, la consideration des creatures, cause la Science que l'on en a: & engendre la seule admiration de Dieu, en quoy consiste vn sçauoir aucunement entrecoupé.

C'est pourquoy vn certain Platonicien a dit fort à propos , *que les Sens de l'homme representoient tres-bien le Soleil , qui descouvre ce qui est sur terre ; & seele ce qui est au Ciel , & les Estoilles mesmes.* Car ils montrent les choses naturelles & cachent les diuines. D'où vient que quelques vns de la bande des plus doctes, sont tombez dans l'heresie ; parce qu'ils ont esté si temeraires que d'oser avec des ailles de cire voler iufques dans l'Empirée. Quant à ceux qui ont opinion que les hommes profonds en science, se portent aisément à l'Atheïsme ; & qui croyent que ceux qui ignorent les causes secondes recognoissent plus religieusement la premiere; Je leur ferois volontiers cette question de Iob : *S'il faut mentir pour Dieu; & si c'est vne chose bien seante, de proferer quelque parole pleine de tromperie en sa faueur : afin de luy faire plaisir?* Car on sçait assez, que Dieu n'opere rien d'ordinaire dans la nature , que par les causes secondes. Que s'ils croyoient le contraire, ce seroit vne pure imposture , controuuée comme pour l'amour de Dieu, & ce ne seroit autre chose qu'immoler à l'Autheur de la verité l'immonde victime de la mensonge. Bien loing de là il est tres-certain & mesmes experimenté, qu'vne legere cognoissance de la Philosophie, peut tourner vn homme à l'Atheïsme ; de mesme que son entiere & parfaite intelligence , le peut ramener à la vraye religion. Car à l'entrée de cette science, les causes secondes, comme les plus proches des Sens, se coulent dans l'esprit de l'homme, qui s'y attache & prend plaisir de s'en entretenir. Si bien qu'il seroit à

craindre, que celui qui s'en laisseroit charmer, mist en oubly la cause premiere, s'il ne passoit plus outre iusques à cognoistre la dependance des causes, leur fuite & leur liaison, & s'il ne consideroit les œures de la prouidence. Car alors il croiroit facilement selon la narration fabuleuse des Poëtes, que le plus haut & le dernier anneau de la chaisne de Nature, est attaché au pied du throsne de Iupiter. En vn mot, que personne sous pretexte de retenüé ou de modestie sans sujet, ne croye qu'on se peut par trop auancer en la cognoissance des liures de Theologie, qui traitent de l'Escriture, ou de ceux de Philosophie, qui parlent des creatures. Au contraire, qu'à l'enuy l'vn de l'autre on s'excite à se rendre parfait en l'vne & en l'autre de ces Sciences; pourueu qu'on n'en deuienne pas plustost superbe que charitable, & qu'on ne tourne ce que l'on a appris plus à vanité qu'à vn bon vsage. Bref, qu'on donne à chacune de ces doctrines ce qui luy appartient, sans les meslanger & les confondre inconsiderément.

Il faut maintenant venir aux injures que les Politiques disent contre les Sciences, les voicy: Que les Arts ramolissent les courages, & rendent les hommes incapables d'acquérir de la gloire dans les armes. Qu'ils peruertissent les esprits de ceux qui sont dans la vie ciuile; parce qu'ils les rendent trop curieux à cause de leur diuersé lecture: ou par trop opiniaftres, parce qu'ils s'attachent à la rigueur des loix; ou par trop orgueilleux, à cause qu'ils sçauent grande quantité d'exemples; ou par trop extraua-

gants à cause qu'ils en sçauent beaucoup de dissemblables. Qu'ils destournent les hommes des affaires, & les empeschent de rien entreprendre, leur faisant aymer le repos & la solitude. Qu'estant introduits dans les Estats ils sont cause que la discipline relasche; à mesure qu'on s'amuse plustost à disputer qu'à obeïr. D'où vient que Caton le Censeur, qui peut estre compté entre les premiers Sages, ayant veu que toute la ieunesse Romaine couroit apres l'eloquent Philosophe Carneades qui estoit venu à Rome en ambassade, opina en plein Senat que l'on depeschast ses affaires, & qu'au plustost on le renuoyast, de crainte qu'il n'infectast, & ne charmast les esprits des Romains & qu'il ne changeast, lors qu'ils y penseroient le moins, leurs mœurs & leurs coustumes. Ce qui meut Virgile ( qui prefera la reputation de sa patrie à l'estime des lettres) à faire distinction entre les maximes d'Estat, ou loix Politiques & les Sciences; attribuant celles-là aux Romains, & les autres aux Grecs, en ces vers si celebres:

*Mais, ô Romain souuiens-toy de regner*

*Auec tes loix, qu'elles soient ta science.*

De plus, Anytus accusateur de Socrate, le chargea d'auoir induit par la force de ses discours & par la verité de ses raisons, la jeunesse à ne tenir compte de l'authorité des Loix; & à mespriser les coustumes introduites dans la Republique; & il luy reprocha qu'il faisoit profession d'une Science pernicieuse & dangereuse par laquelle celuy qui y estoit instruit rendoit bonne vne meschante cause, & ternissoit la

naïfue beauté du vray, par le fard d'une eloquence recherchée.

Mais toutes ces accusations ont plus d'apparence que de verité. Car l'experience nous fait voir, que de mesmes qu'il s'est rencontré des hommes qui ont esté tout ensemble & doctes & genereux ; qu'il s'est aussi passé des temps remarquables, tant à cause que l'art militaire y a esté en vogue, que par ce que les bonnes lettres y ont grandement fleury. Pour ce qui est des hōmes i'allegueray ces deux Princes illustres, Alexandre le Grand & Iules Cesar, dont l'un fut Disciple d'Aristote en Philosophie, & l'autre ambitionna d'aller du pair avec Ciceron. Ou si quelqu'un ayme mieux que ie luy propose, ceux qui de sçauans hommes sont deuenus grands Capitaines: que les grands Capitaines qui ont esté fort sçauans, ie le prieray de considerer, quels furent le Thebain Epaminondas & l'Athenien Xenophon: dont le premier ruina la puissance des Lacedemoniens; & l'autre commença à frayer le chemin qu'on tint apres pour renuerfer la Monarchie des Perses. Mais cet assemblage des armes & des lettres paroist plus dans les reuolutions des temps qu'aux personnes; d'autant qu'un siecle est un object plus estendu que n'est l'homme. Car durant les mesmes années qu'ont vescu les grands guerriers parmy les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, les Grecs & les Romains, alors mesmes il s'est rencontré des personnages signalez en toute sorte de doctrine. Si bié qu'un mesme siecle a donné & de doctes Philosophes & de grands Ca-

pitaines, & il faut qu'il arriue en cette sorte; car de mesme qu'en l'homme la force du corps deuance de si peu celle de l'Esprit, qu'on peut dire qu'elles arriuent en mesme temps. Ainsi dans les Estats les armes qui se peuuent comparer au corps, & les Sciences qui ont vn grand rapport à l'esprit, se rencontrent ensemble & s'entresuiuent de fort près.

Il n'y a non plus aucune apparence de croire, que la doctrine puisse plustost nuire que profiter à ceux qui viuent dans la societé ciuile. Et à vray dire, nous sçauons que c'est beaucoup hazarder, que de mettre vn malade entre les mains des Empyriques, qui se vantent d'auoir vn medicament vniuersel, avec lequel ils promettent de guarir toutes sortes de maladies, sans en cognoistre les causes, ny le naturel de ceux qu'ils traictent, ny les symptomes dangereux qui arriuent dans le mal, ny la vraye methode de donner la guarison. Et c'est en la mesme sorte que ceux-là s'abusent qui pour gagner leur cause & leur procez se seruent du ministere de certains Ad-uocats plus entendus à la pratique, que consommez en la cognoissance du Droiçt; qui ne sçauent que dire s'il se presente quelque nouuelle question qu'ils n'ayent point accoustumé de decider. Comme aussi c'est vne chose tres-dangereuse quand le souuerain gouvernement d'vn Royaume est principalement donné à des Conseillers Empyriques. Au contraire, il est quasi impossible de rapporter vn exemple d'vne Republique mal gouvernee par des personages remarquables en doctrine. Car bien que

parmy les Politiques, l'on nomme d'ordinaire les doctes hommes des Pedants ; toutesfois l'Histoire qui nous apprend la verité de ce qui s'est passé, nous tesmoigne en plusieurs endroits, que les Princes laissez en bas âge ont mieux gouverné, non obstant leur minorité, que ceux qui ont pris le gouvernement estans majeurs ; & ce pour la mesme cause qu'objectent les Politiques sur ce sujet, parce que leurs gouverneurs auoient la Regence de leurs Royumes. Qui ne sçait que les cinq premieres années de l'Empire de Neron, tant renommées, se passerent sous la conduite de Seneque son precepteur ? Et mesmes le ieune Gordien fut obligé à son precepteur Misithée, des dix années qui luy acquirent tant de gloire. L'Empire d'Alexandre Seuere ne fut pas moins heureux que celuy des autres : alors qu'y estant entré fort ieune, toutes choses estoient expedies par des femmes conseilles par des precepteurs. Mais iettons nostre veuë sur le \* Pontificat des Papes de nostre siecle, & principalement sur celui de Pie ou de Sixte cinquiesme, que l'on n'estimoit à leurs commencemens que de pauvres Religieux, peu ou point verséz dans les affaires du monde, & nous trouuerons qu'eux & ceux qui ont esté promeus à la Papauté pour les mesmes raisons, ont fait des choses beaucoup plus remarquables que les autres, qui de grands hommes d'Estat, & de fauoris des Princes y sont paruenus. Et bien qu'il faille confesser, que ceux qui passent leur vie dans l'estude des Sciences ne soient pas bien entendus, ny

fort :

\* Ce mot est mis dās le Latin, pour la diction Angloise, qui signifie le gouuernement de l'Euesque de Rome, ainsi que Maugard l'a traduit.

fort soigneux à prendre les occasions : ny à traiter les affaires, que les Italiens nomment, *Raisons d'Etat*, desquelles le seul nom estoit odieux à Pie cinquième, qui souloit dire. *que c'estoient de pures inventions des meschans, lesquelles estoient contraires à la religion & aux Vertus Morales.* Si y a-il vne autre chose qui couure bien ce defect, c'est qu'ils marchent promptement & sans treuver d'obstacle, par l'assuré & plain chemin de la Religion, de la Justice, de l'honesteté & des vertus Morales : & quiconque suit ce sentier sans se fouruoyer, n'a non plus affaire d'autre chose pour sa direction, que le corps bien sain a besoin de Medecine. Mais la vie d'un homme ne peut fournir assez d'exemples à vn autre, pour le redresser en toutes les actions. Car de mesmes qu'il se rencontre, qu'un petit fils & vn arriere petit fils ressemble mieux à son ayeul & à son bifayeul qu'à son pere : aussi arriue-il souuent que ce qui se passe auourd'huy est plus semblable à ce qui s'est fait il y a longues années, qu'à ce qu'on voit presentement. Bref, l'esprit d'un homme est aussi peu de chose, au respect de toutes les Sciences, comme sont les reuenus d'un particulier à l'esgal du thresor public.

Que si l'on accorde que ces deprauiations, & que ces empeschemens dont les Politiques chargent les Lettrés, sont en effect veritables ; aussi faut-il dōner aduis, que la doctrine est vn plus souuerain remede à celuy qui la possede, qu'elle ne luy fait de mal. Car supposons, que l'estude rende l'esprit incertain.

& inquiet par vne vertu occulte; si est-ce qu'il apprend clairement comment il se faut demesler de ce que l'on a pensé; iusques où il faut deliberer quelque chose, & quand il la faut resoudre: De plus il montre, comment il faut auant la resolution, tirer en longueur vne affaire sans danger. Et mesmes demurons d'accord, qu'il rende les esprits opiniastres & bourrus; aussi apprend-il quelles sont les choses qui consistent en demonstrations, & quelles sont celles qui sont seulement fondees sur des conjectures; & mesmes il propose aussi bien l'usage constant des distinctions, & les exceptions, comme celuy des regles & des principes. De plus, disons qu'il seduit les esprits, & les destourne, par l'inegalité ou par la difference des exemples, ie l'accorde sans en estre assure; mais ie scay assez qu'il explique, tant ce qu'importent les conjectures, comme en quoy consistent les defauts des comparaisons; & ce qu'il faut obseruer aux applications; en sorte qu'il corrige generalement plustost les esprits qu'il ne les gaste. Et c'est par la force & par la diuersité des exemples, que les bonnes Lettres insinuent de toutes parts ces remedes. Celuy qui prendra garde aux fautes qu'a commis Clement septiesme, fort particulierement remarquees par Guichardin, qui estoit comme son domestique; & aux irresolutions de Ciceron, qu'il a si bien exprimé dans ses Epistres escrites à Atticus, esuitera entierement l'inconstance & les diuers changemens d'aduis. Celuy qui remarquera en

quoy a failly Phocion, il abhorrera l'opiniaftreté: Celuy qui lira la fable d'Ixion, rejettera toute sorte de vaines esperances, & dissipera telles & semblables nuees. Bref, celuy qui considerera quel a esté Caton le second, ne voyagera iamais aux Antipodes, & ne s'obstinera à faire ce qui est contraire au temps qui court.

Quant à ceux qui disent que les gens de Lettres sont paresseux, & qu'ils ayment le repos & la solitude: ie leur responds qu'ils font vn changement merueilleux, en ce qu'ils rendent les Sciences cause de la paresse, qui au contraire accoustument l'ame à vne continuelle agitation: & mesmes on peut veritablement asseurer, que nulle sorte de personnes n'ayme les affaires, entant qu'affaires, que les seuls studieux. Car aucuns affectionnent quelque chose, pour ce qu'ils en retirent du profit. Par exemple ceux qu'on louë à la place pour trauailler, se plaisent au trauail, à cause du payement qu'ils en attendent: d'autres s'employent, afin d'acquérir de l'honneur, car ils trauaillent afin d'estre veus & estimez, & sans cela ils ne seroiēt pas recogneus. D'autres sont bien aises de tesmoigner ce qu'ils peuuent dans leur fortune, en auançant leurs amis, & se vengeant de leurs ennemis. D'autres s'occupent à quelque exercice, qui leur est agreable, pour en tirer de la satisfaction, & pour s'en resiouyr. Bref, d'autres trauaillent afin de venir à bout de ce qu'ils ont entrepris. Si bien que telles gens agissent avec vigueur, afin de se faire louer, ou afin de se complai-

re à eux mesmes : semblables en cela aux glorieux, desquels (comme on dit d'ordinaire) la valeur se retrouve dans les yeux de ceux qui les regardent. Les seuls habilles hommes prennent le trauail, & l'occupation, comme vne chose naturelle & aussi salutaire à l'esprit, comme l'exercice est profitable à la santé du corps : & c'est cela seul qu'ils considerent, sans s'attacher au profit qui en reuiet ; en forte qu'ils ne se lassent iamais, quand ils ont entrepris quelque chose, qui soit digne de l'employ de leur esprit & qui le puisse lier. Que s'il se rencontre quelques-vns grandement versez dans les lettres ; mais qui au reste ne soient pas propres à l'action ; ce deffaut ne leur vient pas de leur estude, mais plustost d'un naturel debile & mol, qui relasche leur corps & leur esprit ; tels que sont ceux dont parle Seneque : *Il y a certains hommes, (dit-il) qui aiment tellement l'ombre & le couuert, qu'ils estiment que tout ce qui est exposé au iour est trouble & broüillé.* Il peut arriuer que les personnes de ce naturel s'addonnent aux Sciences, mais la science ne les rend pas tels. Que si quelqu'un opiniastre que l'estude fait perdre beaucoup de temps, qui s'employeroit plus vtilement ailleurs. Je luy respondray qu'il n'y a point d'homme tellement occupé, qui ne puisse par fois prendre du repos, attendant que les affaires reuiennent, s'il n'est incapable de les acheuer, ou peu soigneux de les entreprendre dignement, quels qu'ils soient. Il faut maintenant sçauoir à quoy & comment il doit employer ce temps qu'il a de reste ; si à l'e-

étude ou aux voluptez, si à se donner du passe-temps, ou à apprendre quelque chose, comme Demosthene respondit fort bien au voluptueux Æschine, qui luy reprochoit, *Que ses Harangues sentoient la lampe: Ce que vous dites est veritable; mais il y a vne grande difference entre ce que vous & moy faisons à la lampe.* C'est pourquoy il ne faut pas craindre que les Sciences empeschent de trauailler, au contraire elles chassent la paresse & la volupté, qui se glissent d'ordinaire insensiblement, au preiudice & des affaires & de l'estude.

Quant à ce qu'on objecte, que la Doctrine renuerse l'authorité qui est deuë aux Loix & à ceux qui gouernent, c'est vne pure calomnie, & qu'on ne peut pas croire estre seulement probable. Car quiconque assure qu'une obeyssance aueugle oblige plus estroittement, que ne fait vn deuoir reconnu, doit de mesmes protester, qu'un aueugle qui est conduit par la main d'un autre, marche plus seurement que celuy qui se fert de ses yeux en plein iour. Au rebours de cela, il est tout vray que les Sciences rendent les hommes plus doux, plus traitables, plus dociles & mieux disposés à se laisser gouerner; cōme au contraire l'ignorance les rend plus obstinés, plus seditieux & plus refractaires aux commandemens des superieurs. Ce qui se remarque assez dans l'histoire où l'on voit qu'aux temps, où l'ignorance & la barbarie ont regné, il y a tousiours eu des tumultes, des seditions & des changements.

Pour le regard de ce que Caton le Censeur defen-

dit qu'on n'eut pas à estudier en Grec, il fut puny sur les vieux iours du blasphème qu'il auoit proferé contre les Lettres; alors qu'à l'age de soixante & dix ans, il estudia comme estant encores vne fois enfant, pour monstrier que ceste censure precedente partoist plustost d'une grauité affectée que d'un propos deliberé. Et encores que Virgile se soit donné la liberté en ses vers de mespriser tout le reste du monde, assurant que les Romains auoient les maximes de gouverner, & que les autres nations n'auoient que les autres Arts & les autres Sciences de moindre importance: Si est-il manifeste qu'ils ne commenderent pas souuerainement à tout l'Vniuers, qu'ils n'eussent parfaictement eu la cognoissance de tous les Arts & de toutes les Sciences. Car sous les deux premiers Cefars, qui furent des Empereurs très-puissans, vesquirent en mesme temps Virgile le plus excellent de tous les Poètes, Tite-Liue le premier des Historiens, Marc Varron le plus grand Antiquaire qui ait iamais esté, & Marc Ciceron le plus eloquent Orateur, ou peu s'en faut, qui ait iamais harangué: Tous chacun en leur profession les plus habilles qui eussent esté iusques alors. Et pour ce qui est de l'accusation de Socrate, ie n'ay à dire que ce mot; qu'il faut se resouuenir en quel temps elle a esté proposee, à sçauoir sous le regne des trente tyrans, les plus cruels, les plus meschans & les moins capables de gouverner. Mais leur regne estant finy, & les choses ayant changé de face, ce Socrate, qu'ils auoient déclaré vn mes-

chant & vn scelerat fust mis au nombre des Heros, & l'on rendit à sa memoire toutes sortes d'honneurs diuins & humains. Et les controuerses, par lesquelles on disoit auparauant qu'il corrompoit les mœurs, estoient tenues par apres pour des souuerains preseruatifs de l'Ame & des mesmes mœurs. Que cela serue de responce aux Politiques, qui avec vne grauité orgueilleuse, & affectee, ont osé attaquer les Sciences avec iniures: & ie ne croyois pas que ceste refutation fut maintenant necessaire, si ie ne iugeois que ce mien liure passera à la posterité. Car depuis que la Royne Elizabeth & vostre sacrée Majesté, tous deux Princes tres-sçauans, auez fauorablement paru en Angleterre, comme les deux brillantes estoilles de Castor & de Pollux, vos sujets ont appris à chèrement aymer & honorer les Lettres.

Ie passe maintenant au troisieme genre de blafme, qui est le plus grand de tous, qu'on tire de ceulx-là mesme qui ont estudié, à sçauoir ou de leur fortune ou de leur mœurs, ou de leur sorte d'estude. Le premier est hors de leur puissance; le second hors la chose; si bien que le dernier reste à decider. Mais puisque nous en traittons plus selon l'opinion du vulgaire qu'en verité, il ne sera pas hors de propos de parler des deux premiers.

Doncques le grand mespris & le peu d'estime qu'on fait des lettres, eu esgard à la fortune des hommes doctes, vient ou de leur pauüreté, ou de leur sorte de vie retirée, ou de leur ordinaire occupation,

qui n'est gueres releuée.

Quant à ce que l'on dit qu'ils sont pauvres, & qu'il arriue pour l'ordinaire qu'ils sont de bas lieu; comme auſſi qu'ils ne s'enrichiſſent pas ſi toſt que les autres, qui ne penſent à autre choſe qu'à faire quelque gain; il me ſemble, ſauf leur meilleur aduiſ, qu'il ſeroit à propos de laiſſer entreprendre aux freres médians les loüanges de la pauureté, & n'y point toucher; puisque Machiauel leur defere cet honneur que d'en parler de la ſorte: *L'Ordre Eccleſiaſtique euſt pris vn grand coup ſi le reſpect que l'on rendoit aux Freres Mandians, & aux Moines n'eût contrebalancé au laxe & à l'excez des Prelats.* Difons ſemblablement, que les Roys au lieu de gouuerner leurs peuples doucement, & par ainſi les rendre heureux, les euſſent traittez rudement; & leur Empire eut degeneré en Barbarie. Et que les Nobles d'extraction, au lieu de viure noblement, fuſſent deuenus roturiers, ſi ces gens doctes, quoy que pauvres, n'euffent empesché ce deſordre en donnant de bonnes loix, & en bien poliçant les Royaumes. Mais, ſans m'arreſter dauantage à ces loüanges qui leur ſont iuſttement deües; ie remarqueray, comme choſe digne de conſideration; combien les Romains, qui n'admettoient rien d'extraordinaire, ont eſtimé la pauureté durant quelques ſiecles, iuſques à la tenir pour ſacree & digne de veneration. C'eſt ainſi qu'en parle Tite Liue; *Ou ie me laiſſe aueugler à l'Amour que i'ay pour mon ouurage, ou i'amaïs il n'y eut Republique ny plus floriffante, ny plus ſaincte, ny plus abondante en bons exemples; ny où*

*l'auarice*

*l'avarice & la luxure soient venuës plus tard; ny où l'on ait tant, ny si long temps honoré la pauvreté & l'espargne. Mesmes depuis que Rome ne fut plus ce qu'elle souloit estre en vertu, nous lisons que le Dictateur Cesar ayant protesté de reformer la Republique, qu'un de ses amis opina qu'il n'y auoit rien de plus expedient à cet effect, que d'empescher que l'on ne tint plus tant de compte des richesses. A la verité, dit-il, ces maux prendront fin, avec l'honneur qu'on rend à l'argent. Si les Magistratures & les autres choses desirables ne sont plus venales. Bref, de mesme qu'on a veritablement dit, *Que la rougeur est la couleur de la Vertu*; Bien que par fois elle soit la marque du peché; en mesme sorte pouuez vous conclurre que la pauvreté est la fortune de la Vertu; combien que par fois la grande despense & le peu de soin la caulent. En voicy l'opinion de Salomon: *qui se haste d'auoir des richesses ne sera pas sans coulpe. Achepte la Verité, mais ne vends pas la Science & la Prudence.* Comme s'il iugeoit qu'il est iuste d'acquerir par argent le sçauoir: mais qu'il ne faut point s'en seruir, pour acumuler des thresors.*

Et à quoy sert-il de reprocher aux gens doctes, qu'ils sont particuliers & retirez: puis que c'est vn dire commun: *Que le loisir & la solitude, sans paresse & sans luxe, sont preferables à la vie ciuile & embarassée d'affaires; parce que l'on vist en seureté, l'on est libre, l'on mene vne douce vie, l'on est plus honoré, ou au moins l'on est exempt de receuoir des indignitez: & tous en demeurent d'accord, tant ceste verité exprime naïfvement bien la pensée des*

hommes , & appreuue leur consentement. Je me contenteray de dire , que les habilles hommes , qui ne sont pas cogmus dans les Royaumes ; parce qu'ils ne vont pas d'ordinaire en conuersation , sont semblables aux images de Cassius & de Brutus , desquelles Tacite parlant , sur ce qu'on ne les auoit pas porté comme plusieurs autres aux funerailles de Iunie. *Elles auoient, (dit-il) vn merueilleux esclat ; parce qu'elles ne paroissoient pas.*

Et pour preuue des occupations viles & infames des gens d'estude l'on objecte. Qu'ils instruisent les enfans & la ieunesse : & que cet aage estant mesprisable de soy, l'on ne tient aucun compte des precepteurs. Mais au reste , si l'on determine ceste affaire , non selon l'opinion du vulgaire , mais avec vn sain iugement, on verra combien est iniuste ceste iniure ; en ce que l'on est plus curieux de voir ce qu'on met dans vn pot neuf, que dans celuy qui a desia tenu quelque chose ; & l'on est plus soigneux de rapporter quelque bonne terre au pied d'une nouvelle plante, qu'à vne autre qui a desia pris de fortes racines. D'où il appert, que le principal est de donner de bons commencemens , tant aux choses naturelles qu'aux hommes. Escoutez de grace, ce qu'en disent les Rabins. *Vos ieunes hommes auront des visions, & les vieillards feront des songes.* D'où ils concluent, que la ieunesse est d'autant plus preferable à la vieillesse ; que la reuelation paroist plus clairement par les visions que par les songes. Mais voycy vne chose grandement remarquable, qu'encores

que les precepteurs seruent de rifee sur les Theatres, comme singes de la tyrannie; & qu'avec le temps on ait negligé de les choisir, la vieille plainte qui a esté faiçte aux bons siecles passez reste tousiours, qu'on prend vn grand soing à faire de bonnes Loix dans les Royaumes: mais qu'on ne donne aucun ordre à bien faire instruire la ieunesse. \* Et ceste plus importante portion de l'ancienne discipline, a esté \* Remarquez ce lieu. comme r'appellee de son bannissement, & receuë dans le College des Iesuites; desquels quand ie considere l'industrie & la capacité, tant à bien enseigner qu'à apprendre les bonnes mœurs, ce dire d'Agésilau à Pharnabaze me vient en la pensee. *Puis que vous estes tel, ie souhaiterois que vous fusiez des nostres.* Voyla en somme tout ce qu'on peut reprocher aux gens doctes, à cause de leur fortune & de leur condition.

Pource qui concerne les mœurs, cela regarde plustost les personnes que les sciences. Il s'en rencontre de meschants & de bons comme en toutes les autres conditions & professions. Et ce qu'on dict est tres-veritable que: *Quel est l'estude, telles sont les mœurs*: & que la Science, si elle n'est receuë dans des esprits perdus de desbauche, corrige le mauuais naturel & le change en mieux.

Mais quand ie considere cecy meurement, ie ne vois pas que les Sciences puissent encourir aucun blasme, par les mœurs des sçauans hommes, entant que tels, si d'aventure on ne leur veut imputer à crime le mesme, dont l'on a autrefois blasmé De-

mosthene, Ciceron, le second Caton, Seneque & plusieurs autres; de ce que lisans que les actions & les maximes qui regardoient les mœurs des Siecles passez, estoient meilleures que celles de leur temps, ils se sont efforcez avec trop d'ardeur de regler ceste corruption au niveau de ces anciens preceptes d'honesteté; & d'imposer dans vn temps de dissolution, les mesmes loix qui estoient en vigueur, sous la severité de l'ancienne discipline: Toutesfois ils peuvent estre amplement satisfaits sur ce sujet, dans les endroits où l'on en traicte particulieremēt: Car Solon estant interrogé, s'il auoit donné de bonnes Loix à ses Citoyens: *Les meilleures,* (respōdit-il) *de celles qu'ils ont voulu recevoir.* Et Platon voyant que les Atheniens estoient tellement desreglez, qu'ils ne le pouuoient souffrir, ne voulut prendre aucune charge dans la Republique, disant: *qu'il falloit traiter avec ceux de son pays comme l'on fait avec ses pere & mere, à sçauoir qu'il les falloit persuader, non pas les forcer; & les gagner par prieres, & non pas les auoir par contestations.* C'est le mesme sentiment de ce Conseiller de Cesar en ces mots: *Ne remettant pas les choses à leurs premiers reglemens, qui sont mesprizez à cause de la corruption des mœurs.* Ciceron reprend en Caton vne mesme faute, escriuant à son amy Atticus. *Caton prend fort bien les affaires, mais il nuist par fois à la Republique: car il parle comme s'il viuoit dans celle de Platon, & non pas entre la lie du peuple Romain.* Le mesme Autheur excuse avec vne fort molle interpretation, la dureté des dits & des preceptes des Philosophes. *Ces Precepteurs*

*Et ces Maistres (dit-il) semblent auoir porté plus auant que la Nature ne le desire, les obligations des deuoirs, en sorte que quand nous aurions fait le plus que nous aurions peu, neantmoins pour vostre regard nous n'aurions fait que ce qu'il faut.* Bien qu'il peust dire de soy-mesmes : *Je ne fais pas ce que ie conseille aux autres : parce qu'il a choppé aussi bien qu'eux, mais non pas si lourdement.*

- Voicy vne autre chose qu'on peut parauéture objecter avec raison aux gens Sçauants : Qu'ils cōsiderent plus l'honneur & le profit de leur patrie & de ceux de qui ils dependent, que leur propre interest & leur propre fortune. C'est ainsi qu'en parloit Demosthene à ceux qui habitoient Athenes aussi bien que luy. *S'il vous plaist de considerer quels sont mes conseils, vous trouuerez que ie les donne, non pour deuenir grand parmy vous, ny pour vous rendre mesprisables parmy les Grecs : mais ils sont tels que bien souuent ils me mettent en danger en les vous exposant : Et ils vous rapportent tousiours de l'vtilité, quand vous les suiuez.* Ainsi Seneque apres auoir consacré à la gloire eternelle des Sçauants Precepteurs, les cinq premieres années de Neron, ne cessa jamais au peril de sa vie ( qu'il y laissa en fin ) d'admonester librement & franchement son Prince desia perdu en toute sorte de vices. En effect on ne sçauroit faire autrement ; car la Science fait que l'homme cognoist sa fragilité, l'instabilité de la Fortune, la dignité de l'Ame, & à faire dignement son deuoir. Et ceux qui sçauét cela ne peuvent croire qu'il faille constituer leur souuerain bien en vne Fortune quelque grande qu'elle puisse.

estre. C'est pourquoy ils vivent comme s'ils estoient obligez de rendre compte à Dieu & à ceux qui sont leurs Seigneurs apres Dieu, soit à leurs Roys ou aux Estats dans lesquels ils vivent, auxquels ils semblent dire : *Voilà ce que i'ay profité pour vous*, & non pas : *Voilà ce que i'ay gagné pour moy*. Mais les Politiques, qui ne sont pas nourris dans l'estude, qui apprend quel est le deuoir d'vn chacun; & qui ne s'attachent pas à la consideration du bien public; rapportent tout à eux-mesmes comme s'ils estoient le centre du monde, & comme si c'estoit à eux & à leurs Fortunes que toutes les lignes deussent aboutir : Mais au reste, ils ne prennent aucun soin des affaires de l'Estat, bien qu'ils le voyent estre en danger de se perdre, pourueu qu'ils se garantissent dans vn esquip avec leurs biens, ils ne demandent autre chose. Là où ceux qui sçauent par Science, comment il se faut bien comporter dans le monde, & qui ont leur propre honneur en recommandation, ne peuvent estre esbranlez par quoy que ce soit, ils demeurent tousiours les mesmes, quelque peril qu'il y ait. Que si par fois ils guarantissent leur vie parmi les seditions & parmi les reuolutions des Estats, il faut croire qu'on a plustost respecté leur vertu, que leurs ennemis mesmes reuerent, qu'ils ne se sont sauuez par ruses & par finesses. Au reste, il n'est pas besoin d'vne plus longue defense pour soustenir quelle est la constante fidelité & la vraye soumission de ceux qui ont estudié; & quoy que par fois la mauuaise fortune empesche qu'elles ne paroissent,

& qu'elles soient condamnées par les pernicieuses maximes des Politiques; elles ne laissent pourtant d'estre hautement louées & publiées par tout.

Voicy vne autre imperfection qu'on remarque aux gens sçauans, & que l'on peut plustost excuser en eux que la nier. C'est qu'ils ne vont pas librement, & ne sont pas bien avec ceux à qui ils ont à faire; & avec qui ils vivent; & ce defaut vient de deux causes. La premiere est, qu'ils ont vn grand courage qui ne leur permet de faire la cour à qui que ce soit; veu que c'est à l'amoureux, & non pas au sage à dire. *Nous sommes vn assez grand theatre l'vn à l'autre.* Je ne nieray pas pourtant que celuy qui n'a point vn esprit souple; & qui ne sçait clorre & ouurir l'œil de son ame quand il veut, est priué d'vne faculté fort necessaire pour entreprendre de grandes choses. La seconde cause vient de leur probité de mœurs, & de leur simplicité; ce qui remarque en eux plustost vn choix fait avec iugement qu'aucun defaut: Car les vrays & les recogneuës bornes de la ciuilité, ne vôt pas plus auant que de cognoistre le naturel de quelqu'vn, afin de viure avecques luy sans l'offenser; que de luy donner du conseil s'il en a besoin, sans pourtant nous preiudicier en rien. Mais tascher d'auoir ses bonnes grâces afin d'en cheuir, & d'en faire tout ce que l'on voudra, c'est à faire à vn homme caut & double, ce qui est fort vicieux en amitié, & qui n'oblige pas les Princes. Et ceste coustume d'Orient, qui defend de jetter la veuë sur les Roys, est à la verité barbare, mais elle emporte vne grande signification.

Car il n'est pas permis aux subjets de penetrer curieusement dans les cœurs des Roys, que l'Escriture nomme impenetrables.

Il reste à reprocher aux sçauans hommes vne seule chose, dont ils ont esté souuent blasmez, avec laquelle ie finiray ceste partie de mon discours. C'est à sçauoir que l'on remarque en tout plein de petites choses exterieures, qu'ils ne sçauent pas garder la bien-seance; comme en la mine, au geste, au marcher, & en la conuersation ordinaire; d'où vient que les ignorans veulent coniecturer de ces menus defauts, quels ils sont dans les affaires d'importance; en quoy ils se trompēt fort souuent. Et qu'ils sçachent que Themistocle a respondū en leur faueur, alors qu'estant prié avec instance de iouer du Luth, il repartit à vray dire vn peu bien auantageusement pour luy, mais au reste fort bien suiuant nostre propos. *Qu'il ne sçauoit pas toucher le luth: mais qu'il entendoit bien comment il falloit faire vne grande ville d'vn petit village.* Et pour en parler avec verité, il y a plusieurs grands personnages capables de gouverner vn Royaume, qui sont fort impertinens dans les compagnies, & qui n'ont pas d'entregent. Mais il faut renuoyer à Platon ceux qui mettent ces choses en auant; à l'endroit de ses Oeuures, où il louë Socrate son Precepteur, qu'il cōpare aux boêtes des Apoticairez sur lesquelles on peignoit des Singes, des Hibous, & des Satyres: mais au reste qui contenoient au dedás plusieurs precieuses liqueurs, & de fort souuerains medecaments: recognoissant par ceste similitude qu'il auoit  
quelques

quelques défauts, & mesmes quelques imperfectiōs selon la croyance & l'estime du peuple, bien qu'il eut son ame enrichie de toute sorte de cognoissances & de vertus; mais que ce soit assez parlé des mœurs des sçauans hommes.

Au reste i'aduertis le Léc̄teur, que ie n'entreprends pas la cause & defense, de ceux qui ont fait profef- sion des bōnes Lettres avec trop de bassesse & d'in- famie, en sorte qu'eux & les Sciences mesmes en ont encouru du deshonneur; tels qu'estoient entre les Romains, sur la fin de l'Empire, certains Philosophes qui entroient dans les bonnes maisons pour s'y met- tre à table; lesquels l'on peut à propos nommer des *Escornifleurs à longue barbe*. L'vn desquels est fort gentiment décrit par Lucian, quand il dit, qu'estant en carrosse avec vne grāde Dame, elle luy cōman- da de prendre sur luy son petit chien qu'elle auoit eu de Malte; ce qu'ayant fait avec plus de soumis- sion que de bien-scance: vn petit Page se mocquant de luy, dit: *Je crains que nostre Philosophe de Stoique qu'il est, ne deuienne \* Cynique*. Mais rien n'a tant diminué l'autorité des Sciences, qu'a fait vne trop basse & trop infame flatterie; dans laquelle se sont laissez al- ler plusieurs personnages qui auoient estudié, disans dans leurs vers, que celle qui estoit veritablement vne Hecube, estoit vne Helene: & nommans Fau- stine vne Lucrece, comme le remarque du Barras. Sans que i'appreue, la coustume receuë de dedier ses Oeuures à ceux que l'on courtise: veu que les Li- ures, dignes de porter le nom de Liures, doiuent estre

*\* La gētillesse du mot cōsi- ste en ce que l'on nōmoit vne certaine sorte de Phi- losophes, Cy- niques; par- ce qu'ils e- stoient mor- dans comme des chiens, Diogene en estoit le chef.*

seulement mis sous la sauue-garde & sous la protection de la Verité & de la Raison. Les Anciens faisoient bien mieux à mon gré, qui les presentoient à leurs amis, ou à leurs esgaux, ou y faisoient seruir leur nom de titre. Que si par fois ils les consacroient aux Roys, ou aux Grands du siecle, cela se faisoit avec ceste consideration; à sçauoir quand ce dont le Liure traittoit, estoit conforme à leur humeur: mais ces choses doiuent plustost estre reprises, que defendues. Non que ie blasme les doctes hommes de s'adresser par fois à ceux qui sont en faueur, & qui possèdent de grands biens. Car Diogene interrogé par mocquerie; *Pourquoy c'estoit que les Philosophes faisoient la cour aux riches? & pourquoy les riches ne la faisoient pas aux Philosophes?* repartit fort vertement. *Cela arrive, parce que les Philosophes cognoissent de quoy ils ont besoin, ce que ne font pas les riches.* A cecy ne se rapporte pas mal ce qu'Aristippe fit pour obtenir de Denys ce qu'il luy demandoit. Car ayât veu qu'il ne l'escoutoit pas, il se jetta à ses pieds, comme s'il l'eut voulu adorer; & pour lors ayant presté l'oreille, il luy accorda sa demande. Quelque temps apres vn certain qui honoroit grandement la Philosophie; l'ayant repris de ce qu'il auoit fait tort à sa profession, de s'estre jetté aux pieds du Tyran, il luy respondit: *Que ce n'estoit pas sa faute, mais celle de Denys qui auoit ses oreilles aux pieds.* Et celuy-là fut tenu pour bien aduisé, & non pour poltron, qui en vne dispute qu'il eut avec l'Empereur Adrian, le luy quitta, en disant. *Qu'il estoit iuste de ceder à celuy qui commandoit à trente legions.* C'est pour-

quoy il ne faut pas blasmer les doctes hommes, qui selon l'ocurrence des temps, sçauent rabattre quelque chose de leur grauité ordinaire, soit qu'ils y soient contraincts, soit que l'occasion le desire. Et bien que d'abord cela paroisse bas & abjet, si est-ce que si l'on y prend garde de près, on iugera que c'est seruir au temps, & non à la personne.

Je passe maintenant aux fautes que les sçauans hommes commettent, & aux legers amusemens auxquels ils employent leurs estudes, ce qui est mon principal sujet. En quoy ie ne pretends pas iustifier ces erreurs: mais i'espere par mon exacte recherche, & par ma censure, faire voir ce qu'il reste d'entier & de bon, & le preseruer de calomnie. Car c'est la coustume (principalement des enuieux) de taxer ce qui n'a aucun vice, & qui est demeuré en son entier; & ce à cause de ce qui est dans la déprauation; comme les Payens faisoient en la primitiue Eglise, lors qu'ils accusoient les Chrestiens des crimes dont les Heretiques sont coupables. Sans que pourtant i'entreprene d'examiner exactement ces fautes; n'y que ie recherche pourquoy on ne s'aduance pas dans la cognoissance des Lettres; ce sont choses secretes & incogneuës au vulgaire; ie parleray seulement des choses communes & cogneuës d'vn chacun, ou peu s'en faut.

Doncques ie remarque principalement trois choses vaines & inutiles dans l'estude, qui ont donné sujet à la calomnie. Car nous croyôs que cela est vain, qui est faux ou friuole; où il n'y a point de verité, &

qui n'est pas conforme à l'usage. Nous nommons semblablement vains & légers ceux qui croient légèrement les choses fausses: ou qui sont curieux d'apprendre les choses de peu d'importance. Or la curiosité se remarque, ou es choses, ou aux paroles: c'est à sçauoir quand on employe son temps à des badineries; ou quand on prend trop de peine à choisir des mots. C'est pourquoy il n'est pas moins conforme à l'expérience certaine qu'à la droite raison, de proposer trois intemperaments dans les Sciences. Le premier consiste en la doctrine phantastique. Le second, en celle qui dispute tousiours. Et le troisieme en celle qui est fardée & delicate: ou si vous aymez mieux; Ce sont de vaines imaginations, de vaines contentions, ou de vaines affectations.

Je commenceray par le dernier, qui se remarque en vne abondance de paroles. Et ie diray qu'encore qu'autre fois il ait esté prisé, il a principalement paru du temps de Luther; & c'est ce qui a donné la vogue aux Predicateurs, qui montoient alors en Chaire pour flater & pour attirer le peuple, & ce avec vn discours vulgaire & facile. Adioultez qu'en ce mesme siecle l'on haïssoit & l'on mesprisoit le style des Scolastiques, qui se seruoient d'vn genre d'escrire tout different: & faisoient des mots nouueaux & rudes, sans se soucier des ornements de l'Oraison ny de l'Eloquence; pourueu qu'ils exprimassent leurs pensées en peu de mots, & sans circonlocution. D'où il arriva que peu apres on faisoit plus de compte des mots que de ce qu'ils exprimoient, plusieurs affe-

Maugard en sa traduction, adiouste en cet endroit plusieurs choses qui ne se trouuent dans le Latin, qui a sans doute esté corrigé par l'Authéur.

Etans dauantage de faire vne bonne phrase, vne periode bien arrondie & bien cadancée; & d'employer les figures de Rhetorique, que de dire quelque chose de bon, de bien arraisonné, de fort ingenieux, ou qui parut partir d'un bon iugement. Ce fut alors que Oforius Euesque de Portugal escriuit d'un style copieux & destaché. Alors mesmes Sturmius trauail-la amplement & avec labeur sur l'Orateur Ciceron, & sur le Rhetoricien Hermogene. En ce mesme temps Carrus & Ascamus parmy nous, esleuans aux cieus Ciceron & Demosthene en leurs harangues & en leurs escrits, inuiterent les ieunes hommes à suivre ce poly & fleury genre d'escrire. Et ce fut pour lors qu'Erasmus prist occasion d'introduire cet Echo qu'il fit pour rire. *J'ay employé dix ans à lire \* Ciceron,* auquel l'Echo respondit *One \* c'est à dire, O Asne.* Et la doctrine des Scolastiques, cōmença d'estre tout à fait mesprisée comme rude & barbare. Et pour le dire en vn mot on s'estudioit plus en ce temps-là à l'affluence \* *des paroles qu'au merite des choses.*

Doncques le premier intemperament des Sciences, est quand on s'estudie plus à bien parler qu'à traicter quelque chose de bon. Et bien, que i'en aye rapporté des exemples modernes, toutesfois ces impertinances ont quelques fois plus, quelque fois moins pleu par le passé: & il en fera de mesmes à l'aduenir.

Et il ne se peut faire autrement; que le vulgaire grossier, n'estime ou ne mesprise la doctrine, quand il void des liures fleuris & diuersifiez, comme le

\* Pour retenir la grace de l'Echo, il faut garder l'ablatif Latin Cicerone.

\* J'ay adiousté, c'est à dire, pour rendre le passage plus intelligible.

\* J'ay adiousté des paroles pour vne plus grande facilité.

\* J'ay adiousté des choses, pour rendre le sens plus clair.

commencement d'une Patente, qui est tiré à diuers traits de plume, encores que ce ne soit que la premiere lettre. Quant à moy, il me semble que l'ex-trauagance de Pygmaleon, est la vraye representation, & comme l'emblemé de ceste vanité. Car que font autre chose les mots, que l'image de ce qui est? en sorte que si la raison ne les anime vigou-reusement; les aymer, c'est la mesme chose que de mourir d'amour pour vne statuë.

Et ie ne suis pas d'auis que l'on condamne in-considerement, celuy qui oste les espines qui sont en la Philosophie, & qui illumine ses tenebres. L'on en voit de remarquables exemples en Xenophon, en Ciceron, en Seneque, en Plutarque, & mesmes dans Platon; & outre cela l'on en retire de l'vtilité. Et bien que cela empesche en quelque façon l'exacte cognoissance de la verité, & esmouffe la pointe de l'estude de la Philosophie, parce que l'esprit s'y arreste; & l'ardente soif d'une plus ample recherche, demeure esteinte; si est-ce que si quel-qu'un s'en fert à quelque vsage ciuil, comme à ha-ranguer, à consulter, à persuader, à argumenter, & à semblables choses, il treuuera en bon estat dans ces Auteurs tout ce qu'il y voudra chercher. Neant-moins son excez est si iustemét mesprisable, qu'ainsi qu'un Hercule voyant dás vn Temple la statuë d'A-donis, qui estoit le fauory de Venus, dit en cole-re. *Tu n'es rien de sacré*, de mesmes tous les Hercules luiteurs en matiere de Sciences, c'est à dire ceux qui avec vn grand & laborieux estude se mettent en

queste de la verité, mesprisent facilement ces delic-  
ces & ces delicatesses, parce qu'elles ne contiennent  
rien de diuin.

» L'autre genre de style est vn peu meilleur, mais  
» il ne laisse pas d'auoir quelque chose de vain, il  
» succeda à ce premier redondant & copieux : Il con-  
» siste en pointes, en periodes concises, & en vn dis-  
» cours plus ramassé qu'estendu. D'où vient que les  
» choses qui sont traictées en ceste sorte, semblent  
» plus gentilles, qu'elles ne le sont en effect. Seneque  
» en a tousiours vsé : Tacite & Pline second s'en sont  
» seruis avec plus de moderation, mais auourd'huy  
» il n'est pas agreable. Ceux qui sont mediocrement  
» doctes l'estiment, & par ainsi il fait quelque hon-  
» neur aux Sciences ; mais ceux qui iugent le mieux  
» & le plus delicatement y prennent du desgouft  
» avec raison, en sorte qu'on le peut mettre au nom-  
» bre des intemperamens des Sciences ; puis qu'il est  
» vne cajolerie, qui tend à attraper ceux qui s'y plai-  
» sent. Voyla, quant au premier intemperamment des  
» Sciences.

Tout ce qui  
est marqué  
avec double  
virgule, est  
adiouste à l'ex-  
emple  
Latin : Mau-  
gard ne le  
traduit pas  
de l'Anglois.

Celuy qui fuit, se treuve dans les choses mesmes  
que nous auons mis au milieu, & l'auons nommé  
*Vne broüillonne subtilité*, qui est pire que l'autre. Car  
comme la verité des choses est preferable à l'orne-  
ment des mots ; aussi est-il plus fascheux de ne treu-  
uer pas de realité dans les mesmes choses, que de ren-  
contrer du vent dans les paroles. Sur quoy nous  
deuons rapporter à nostre temps la reprimande,  
qu'a fait autrefois sainct Paul, car elle semble atta-

quer non seulement la Theologie, mais toutes les autres Sciences. *Evite la prophane nouveauté des mots, & les oppositions du faux nom de Science.* Où il propose deux signes & deux marques infaillibles, qui monstrent vne science suspecte & faussemēt recherchee; c'est à sçavoir l'usage nouveau des mots, & la feuerité de la doctrine, à qui on s'oppose, que l'on debat, & contre laquelle l'on entre en dispute. Et de mesmes que les vers s'engendrent de plusieurs choses qui subsistent en la vigueur de leur nature, ainsi d'une vraye & solide cognoissance des choses, où se laisse imprudemment aller à des subtiles, vaines, dangereuses, & (pour ainsi parler) vermoluës questions, qui dans la chaleur de la dispute paroissent estre soustenables; mais au reste, elles n'ont aucun fondement & ne seruent à rien. Ceste sorte de doctrine peu solide, & qui se destruit d'elle-mesme, a esté principalement en vogue parmy plusieurs des Scolastiques, qui ont eu beaucoup de loisir, & qui n'ont pas manqué d'esprit; mais qui d'ailleurs n'ont eu gueres d'acquis; d'autant que leur Science estoit bornée dans les escrits de fort peu d'Auteurs, & entre autres de ceux d'Aristote leur dictateur; de mesmes que leurs corps estoient renfermez dans les cellules de leurs Monasteres: ces personnes qui ignoroient, pour la plus-part, l'Histoire naturelle & celle du temps, ont fait sur peu de matiere, mais avec vn extreme labeur, ces grands volumes qu'ils nous ont laissé, que nous pouuons nommer, de grandes toilles tissues avec  
fort

fort peu de fillet, par le continuel mouuement de la nauette, c'est à dire de l'esprit. Et à vray dire, quand l'esprit de l'homme traicte les choses materielles, considerant leur nature & les œuures de Dieu, il en parle selon son sujet, & s'y arreste; mais quand il se refleschit sur foy, comme l'araignee qui fille sa toille; c'est alors qu'il n'est pas limité, à quoy que ce soit; & pour lors il fille des toilles de doctrine, qui sont merueilleusement fines & bien faites, mais au reste qui ne peuuent seruir de rien.

Ceste subtilité inutile, ou plustost ceste curiosité est double, & se considere ou en la matiere mesmes, telle qu'est l'inutile contemplation & vaine controuerse, dont il s'en rencontre bon nombre en Theologie & en Philosophie; ou en la sorte & en la methode de traicter quelque sujet. La methode des Scolastiques estoit celle-cy. Ils formoient des objections sur chaque chose proposee, & en donnoient des solutions, qui pour l'ordinaire n'estoient que des distinctions; bien que toute la force des Sciences consiste, de mesme que la jauelle de roseaux de cét Ancien, non en chaque roseau separé, mais en tous liez ensemble. Car dans la symmetrie de la Science (en laquelle toutes ses parties se soustiennent les vnes & les autres) se rencontre & se doit rencontrer le vray moyen de rejeter les objections de ceux qui ne sont gueres sçauans. Au rebours, si vous prenez à part tous les axiomes, comme des roseaux de la jauelle, il fera fort aisé de les affoiblir & de

les fleschir, ou de les rompre si vous voulez. En forte que ce que l'on disoit autresfois de Seneque: *Qu'il estoit le poids aux choses par la diminution de ses mots*, peut à bon droit estre prononcé des Scolaſtiques qui *Affoiblissent entierement les Sciences par leurs foibles questions*. Et ne seroit-il pas plus à propos pour rendre vne grande salle fort claire, d'y mettre vn gros flambeau allumé; ou d'allumer ceux qui sont au chandelier qui y est suspendu, que d'aller de coing en coing y porter la foible lumiere d'vne lanterne? Ceux-là ne procedent pas avec plus de raison qui ne taschèt de faire clairement voir la verité par argumens, par authoritez, par comparaisons & par exemples; mais qui ne s'amusent à autre chose qu'à retrancher les petites difficultez, à inuenter des subtilitez, & à refoudre les doubtes; faisans par ce moyen naistre vne question de l'autre; ainsi que l'on remarque en la similitude precedente, que la lanterne estant portée en vn certain lieu de la salle, les autres sont destituez de lumiere, & restent en obscurité. Si bien que la fable de Scylla represente naïfvement bien ce genre de Philosophie: Car les Poëtes feignent que ce monstre estoit vne tres-belle fille du nombril en haut, mais que le reste de son corps,

*Se terminoit en mastins aboyans.*

Vous trouuez de mesmes parmy les Scolaſtiques des choses en general qui sont tres-belles, & nullement mal inuentees; mais quand vous venez plus bas aux distinctions & aux decisions qui ont esté trouuees pour le bien de la vie politique, elles se fi-

nissent en demonstrueuses questions, dans lesquelles on ne fait que crier & comme aboyer. Doncques ce n'est pas merueilles, si ce genre de doctrine a esté mesprisé par les gens mesmes de peu ; qui ont d'ordinaire accoustumé de mespriser la verité à cause des controuerses qui s'y meuent ; & de croire que tous ceux-là errent qui ne sont jamais d'accord entr'eux : Et quand ils remarquent que les Doctes disputent, jusques à s'entr'esgorger pour des choses de neant, ils disent librement comme Denys de Syracuse : *Ce sont des paroles de vieillards qui n'ont rien à faire.* Neantmoins il est tres-certain que si les Scolastiques eussent joint au grand desir qu'ils auoient de trouuer la verité, & au continuel exercice de leur esprit, la diuersité & la multiplicité de la lecture ; & qu'ils se fussent attachez à entendre les choses, ils eussent esté de grandes lumieres ; & ils eussent merueilleusement auancé les Arts & les Sciences. Mais c'est assez parlé du second intemperament.

Quant au troisieme, qui porte quant & soy la fausseté & le mensonge, il est le plus infame de tous : d'autant qu'il destruit la nature & l'ame de la Science, qui n'est autre chose que l'image de la verité ; Car la verité d'estre, & la verité de cognoistre sont de mesmes, & ne different non plus que le rayon direct fait du rayon reflexchy. Par consequent ce vice, ou cette maladie est double, ou plustost redoublée ; à sçauoir, l'imposture & la credulité ; cette derniere est deceuë, & la premiere deçoit. Et bien qu'elles ressemblent estre de differen-

te nature , à sçavoir qu'une d'elles procede de certaine finesse & l'autre de simplicité , si est-ce que souventefois elles se rencontrent ensemble: Car comme dit le Vers:

*Fuy l'Enquesteur , car il est babillard.*

Comme s'il vouloit dire que celui qui est curieux s'amuse à peu de chose , & il arriue semblablement que celui qui est de facile creance deçoit aussi sans scrupule : Par exemple , s'il adjouste facilement foy aux bruits communs , il les amplifie & les augmente avec la mesme facilité qu'il les a creus. Ce que Tacite veut prudemment dire en ces mots : *Ils inuentent & croyent ensemblement.* Tant la volonté de tromper & la facilité de croire sont proches voisines.

Cette facilité de croire toutes choses , & de recevoir toutes nouvelles pour bonnes , de quelque part qu'elles viennent , est de deux sortes selon le subject qui se presente. Car où l'on croit à quelque relation que l'on a ouy faire , ou à quelque Fait , comme disent les Jurisconsultes , ou à vne certaine doctrine enseignée.

Quant au premier genre , l'on peut remarquer combien cét erreur a ravalé l'authorité de certaines Histoires Ecclesiastiques ; auxquelles elle fait raconter , sans beaucoup de certitude , les miracles des Martyrs , des Hermites , ou Anachorettes , & des autres saincts Personnages qui ont esté faits par leurs Reliques , sur leurs tombeaux , dans leurs Chappelles & par les Images qui les represen-

tent. Nous remarquons le mesme defaut dans l'Histoire Naturelle, où il se trouue plusieurs choses approuuées & escrites avec peu de choix & sans iugement ; comme l'on voit dans les liures de Pline, de Cardan, d'Albert, & dans les Oeuures de plusieurs Arabes, qui sont toutes pleines d'Histoires fabuleuses & inuentées ; non seulement incertaines & nullement approuuées : mais manifestement conuaincuës de fausseté, au grand deshonneur de la Philosophie naturelle, pour le regard des personnes iudicieuses, & qui n'ayent pas le mensonge. Et c'est en quoy Aristote paroist sage & sans reproche, qui ayant escrit vne exacte & curieuse Histoire des animaux, n'y a que fort peu adjousté de choses feintes ; mesmes il a fait vn petit Recueil des Histoires admirables qu'il a jugé dignes d'estre racontées, estimant avec vne grande prudence, qu'il ne faut pas temerairement confondre les choses apparemment veritables ( qui sont dans la Philosophie & dans les Sciences comme certains fondemens d'experience ) avec des choses dont on peut doubter ; ny aussi supprimer les choses rares & extraordinaires qui paroissent incroyables à plusieurs, & en desnier la cognoissance à la posterité.

Mais l'autre facilité de creance, que l'on donne non à l'Histoire, ou aux relations ; mais aux Arts & opinions est double ; à sçauoir quand nous croyons par trop ou aux Arts, ou à leurs Autheurs. Il y a principalement trois sortes d'Arts, qui consistent

plus en phantasie & en creance , qu'en raison & en demonstrations , l'Astrologie , la Magie naturelle & l'Alchymie ; bien qu'elles tendent toutes à quelque chose de releué : Car l'Astrologie fait profession d'apprendre l'influence & la domination qu'ont les choses superieures sur les inferieures. La Magie se propose de retirer la Philosophie naturelle de la diuersité des speculations auxquelles on l'employe , pour l'appliquer à la grandeur des operations. Et le dessein de la Chymie est de tirer & de separer les parties heterogenées ou dissemblables , qui sont cachees & melangees dans les corps naturels, purifier ces corps ; les mettre en liberté ; & leur donner la maturité qui est necessaire à leur perfection. Mais les voyes & les raisons , par lesquelles on croit qu'il faut venir à bout de ces Sciences, tant en la Theorie, qu'en la Pratique sont pleines d'erreurs & de badineries ; outre ce , on ne les enseigne pas franchement d'ordinaire ; mais on y vse d'artifices & d'obscurité. Mais l'on est obligé de comparer la Chymie au laboureur d'Esopé , qui estant sur le poinct de mourir dist à ses enfans, *Qu'il auoit enfouy dans sa vigne vne grande quantité d'or : mais qu'il ne se souuenoit pas en quel endroit c'estoit.* Eux ayant tourné avec des hoyaux toute la terre de cét heritage , n'y trouuerent point cét or ; mais au temps des vendanges ils y firent vne tresbonne recolte , qui procedoit de ce qu'ils auoient bien fossoyé tout à l'entour des souches de la vigne : [ *Il en est de mesme des Chymistes qui*

Ce qui est  
dans ces cro-

ont travaillé, & qui ont tafché] de faire de l'or : car ils font caufe qu'on a rencontré vne infinité de belles inuentions & de rares experiences , qui ont feruy tant pour defcouvrir ce que l'on ne voyoit point de la nature, que pour trouuer plusieurs chofes grandement vtilés à la vie de l'homme.

chets, est à dire dans l'Exemplaire Latin imprimé à Paris, que l'ay suppléé par celuy de Londres.

Mais cette facile creance que l'on adjouste aux Autheurs des Sciences , à qui l'on donne vne autorité absoluë, comme s'ils estoient des Dictateurs; & non vn simple pouuoir de dire leur aduis, comme s'ils estoient des Conseillers, a porté vn grand dommage aux Sciences; & a esté la principale caufe qu'on les a calomniees & mesprifees, en sorte que l'on n'a daigné d'y travailler pour les augmenter; & pour les rendre dauantage cogneües. D'où il est arriué que ceux qui ont inuenté les Arts mechaniques, n'ont pas fait grand chose: mais le temps a suppléé & parfait ce qui estoit à dire en cette inuention. Comme au contraire, ceux qui ont donné les Sciences ont eu de tres-grandes cognoissances qui se sont perduës par succession de réps. Par exéple l'Artillerie, la Nauigation & l'Imprimerie ont esté au cōmencemēt des Arts defectueux & grossiers; en sorte que ceux qui entreprenoïēt d'y travailler s'y trouuoïēt bien empeschez: mais depuis on les a tellement perfectionnez, qu'ils se practiquent maintenant avec grand' facilité. Tout au rebours de la Philosophie & de la doctrine d'Aristote, de Platon, de Democrite, d'Hypocrate, d'Euclide & d'Archimede, qui ont eu grand' vogue tant que ces grands hommes ont vescu: mais se sont

abatardies par apres, & ont perdu leur plus grand lustre; Voicy la raison de cette difference. C'est que plusieurs personnes ont employé leur industrie pour acheuer les Mechaniques, au lieu qu'és Arts liberaux & aux Sciences, plusieurs ont captiué leurs esprits sous la doctrine particuliere d'un seul; qu'ils ont plustost diffamé qu'ils n'ont rendu recommandable: Car de mesmes que l'eau ne montera jamais plus haut que sa source: ainsi la doctrine tiree d'Aristote ne surmontera pas la doctrine du mesme Aristote. C'est pourquoy encores que j'appreue cette maxime: *Qu'il faut que celuy qui apprend croye, si faut-il tenir cette autre: Qu'il faut que celuy qui est desia sçauant se serue de son iugement*: Veu que les disciples ne sont obligez d'adjouster foy à ce que leur disent leurs Maistres, qu'aussi long temps qu'ils sont sous leur puissance, sans qu'il leur soit permis de l'examiner alors: mais sont-ils pleinement instruiçts, ils ont la liberté d'en iuger; puis qu'ils ne sont pas engagez à vn perpetuel esclauage. C'est pourquoy pour acheuer cette partie de mon discours, ie diray seulement ce mot: *Qu'il faut en sorte honorer les graues Autheurs, que l'on reserue portant l'honneur qui est deu au Temps, qui est l'Autheur des Autheurs, & qui met en euidence la Verité.*

Mais outre les trois intemperaments, ou maladies des Sciences que nous venons de descouuir, il s'en trouue d'autres qui sont plustost des humeurs peccantes que des maux formez. Or pour ce qu'ils ne sont pas tellement cachez qu'ils ne soient veus & repris

repris de plusieurs personnes, j'en diray quelque chose.

Le premier paroist dans l'estude par trop affectionné de ces deux extremitez, de l'Antiquité & de la Nouveauté: En quoy ces deux filles du Temps n'imitent que trop bien la gloutonnie de leur pere, qui deuore ses propres enfans; car elles s'entremangent: en ce que l'Antiquité ne peut souffrir les choses nouvelles: De mesme que la Nouveauté ne se contente pas d'inuenter les choses qui n'ont plus esté; mais veut exterminer tout ce qui est ancien. Mais il se faut regler en cecy par l'aduis du Prophete, qui dit, *Arrestez-vous sur les voyes anciennes, & considerez quel est le bon, & le droict chemin, & marchez-y.* L'Antiquité merite bien ce respect qu'on s'y arreste vn peu; & que l'on descouure de là quel est le bon sentier qu'il faut tenir: mais apres l'auoir veu, il ne faut plus y demeurer, il faut en partir gayement; & pour dire vray, l'Antiquité du siecle est la ieunesse du monde: car nous sommes dans vn vieux temps; parce que le monde est desia cassé de vieillesse; & non à cause de la supputation que nous faisons en retrogradant, quād nous cōmençons par nostre siecle.

L'autre defaut, qui vient de cette premiere humeur peccante, est vn certain soupçon & deffiance, que nous auons que l'on ne peut plus inuêter, ce de quoy le monde s'est si long temps passé. Comme si l'objection que Lucian fait à Iupiter & aux autres Dieux des Payens pouuoit estre faite au Temps, quand cet Autheur *S'estonne de ce que ces Dieux ont*

autrefois, & non de son temps, engendré tant d'enfans: & quand poursuivant sa raillerie il demande: S'ils auroient soixante & dix ans, ou s'ils en estoient empeschez par la Loy Pappie qui defendoit aux vieillards de se marier? Il semble de mesmes que les hommes craignent que le Temps ne soit trop aagé, & qu'il ne puisse plus engendrer. Mais c'est de là qu'il faut remarquer leur legereté & leur inconstance; d'autant qu'ils s'estonnent d'ordinaire comment vne chose commencée se pourra acheuer; & comment, apres qu'elle est acheuée, elle n'a pas plustost esté faite. Ainsi l'entreprise que faisoit Alexandre d'aller conquerir l'Asie, fut tenuë au commencement pour grande & fort difficile; mais par apres Liue la louë si hautement qu'il dit de ce grãd Monarque: *Il n'a rien ozé que bien mespriser les choses vaines.* Le mesme arriua à la navigation que Colomb fit en Occident. Mais cela eschet encores plus souuët dans les choses qui partent d'esprit, comme il se voit en plusieurs propositions d'Euclide, lesquelles auant leurs demonstrations paroissent esmerueillables & incroyables; mais apres qu'on les a clairement faites voir, l'esprit s'en fait par maniere de Retraict, ainsi que disent les Jurisconsultes, comme luy estant auparauant cogneues & familières.

L'autre défaut, semblable à celuy que nous venions de descrire, se trouue en ceux qui croyët que la meilleure de toutes les sectes & de toutes les heresies qui ont esté contestees & debatues; a tousiours subsisté à l'exclusiõ des autres. C'est pourquoy, leur croyan-

ce est que si quelqu'un venoit encores de nouveau à les reuoir & à les examiner, qu'il retomberoit dás les opinions qui auroient esté auparauant rejettees & mises en oubly : comme si le menu peuple ou les gés du temps, pour contenter la populace, n'auoient pas souuent approuué ce qui est plus commun, & de leger importance que ce qui est solide & ferme. Car le Temps est semblable au fleuue, qui nous renuoye à bord les choses legeres & pleines de vent, & met à fonds ce qui est massif & pesant.

Le defaut qui suit est different des autres, & consiste en ce que l'on reduit trop tost & opiniaistrement les Sciences aux Arts & aux Methodes; & lors que cela arriue, la Science ne profite souuentesfois que fort peu ou rien du tout. Car de mesmes que quand les membres & les delineaments des jeunes hommes ont pris leur juste croissance, & sont bien formez, à peine croissent-ils dauantage. Ainsi la Science tant qu'elle est espanduë en Aphorismes & en obseruations, elle peut croistre & s'agrandir; mais quand on la restraint dás des Methodes, on la peut parauéture polir & embellir, & mesmes la dresser à l'usage des hommes; mais elle ne peut prendre aucun accroissement.

L'autre erreur qui viét apres, & que je remarque en dernier lieu, se trouue en ce qu'alors qu'on a la cognoissance de chaque Art & Sciéce en son ordre, on ne tient plus compte de cognoistre vniuersellement les choses, ny la Philosophie premiere: ce qui nuit grandement au progrez des Sciences. Car comme on se met en sentinelle sur les tours & sur les lieux

eminentes : ainsi est-il impossible de descouvrir les parties esloignées & interieures de quelque science, si l'on s'y arreste comme en vn lieu plein & vny, & si on ne monte à quelque autre qui soit plus releuée, pour voir de plus loin.

Vn autre defaut procede du grand respect & comme de l'adoration que l'on rend à l'esprit humain ; d'où vient, que les hommes se sont tirez de la contemplation de la nature, & de l'obseruation de l'experiance, pour se porter à leurs propres pensees & aux inuentions de leur esprit, allans haut & bas. Au reste, Heraclite a fort à propos attaqué ces galants hommes pleins de leurs propres opinions, & s'il faut ainsi parler, ces intellectualistes, que l'on tiét pour des sublimes & diuins Philosophes. *Les hommes, dit-il, cherchent la Verité dans leurs Microcosmes, & non dans le grand Monde.* Ils ne daignent le considerer, d'autant qu'ils le tiennent cōme l'alphabet de la nature, & cōme le premier apprentissage dans les Oeuures de Dieu. Que s'ils n'en vsoient pas de la sorte, peut-estre monteroient-ils insensiblement & cōme par degrez à la cognoissance du liure des creatures, après auoir passé par les Lettres Simples \* & par les Syllabes\*. Mais ces personnes semblent forcer & inuoquer leurs esprits par vne continuelle agitation ; afin qu'ils leur reuelent ce qui doit arriuer ; & afin qu'ils leur rendent des Oracles par lesquels ils sont trompez à bon droit ; mais avec vne douce tromperie.

\* C'est à dire en eux qui sont le petit monde.

\* C'est à dire par le simple estre.

\* C'est à dire par les Vergetaux.

Voicy vne autre imperfection semblable au de-

faut remarqué cy-dessus; C'est que les hommes remplissent & infectent les doctrines dont ils sont les auteurs, de certaines opinions & resolutions particulieres, dont ils font grand' estime, ou de certains arts, auxquels ils sont particulièrement adonnez, gastsans toutes choses avec ce qui les contente, & les fardant d'un fard qui est grandement trompeur. Ainsi Platon a mélé la Theologie avec sa Philosophie. Aristote a joint la Logique à la sienne; Et la seconde escole de Platon, à sçavoir Proclus & les autres, ont adjousté les Mathematiques. Et telles gens souloient cherir ces Sciences, ou Arts qui leur estoient particuliers, comme leurs enfans aînez. Mais les Chymistes ont forgé de quelques petites experiences vne nouvelle Philosophie dans les feux de leurs fourneaux. Et Gilbert mon compatriote en a inuenté vne autre sur la vertu de l'aymant. Ainsi Ciceron, au lieu où il raconte les diuerses opinions de ceux qui parloient de la nature de l'Ame, rapportant celle d'un Musicien qui vouloit qu'elle fust vne harmonie, dit de bonne grace : *Cestuy-cy ne s'est pas esloigné de son Art.* Mais Aristote parle fort bien & fort prudemment de cette espece d'imperfection en ces termes : *Ceux qui ne traitent que de peu de matiere s'en demestent aisement.*

Il y a encores vne autre erreur; à sçavoir, vne impatience d'estre en doute, & vne trop grande haste à iuger d'une chose aucuglettes sans auoir deuëment suspendu son iugement: Car il se trouue dans la contemplation, aussi bien que dans l'action, ce chemin fourchu, duquel les Anciens ont si souuent parlé,

dont l'un estoit plein & facile à tenir à son commencement, mais à la fin on n'y cognoissoit pas de route. Et l'autre tout au contraire estoit fort scabreux & rude à son entree; mais à mesure qu'on s'y auançoit on le trouuoit beau & vny. Il en est de mesme dans les Speculations, si quelqu'un commence à y entrer par les choses qui sont certaines, il finira par les douteuses; mais si d'abord il rencontre des difficultez, pourueu qu'il ait patience, en fin il s'en refoudra.

Vn semblable défaut se trouue en la sorte d'apprendre les Sciences; c'est à dire par abregé, il est pour l'ordinaire impericieux & fait le Maistre, tât s'en faut qu'il soit franc & libre; & il est tel qu'il doit plustost estre creu qu'examiné. Non que ie nie que l'on ne doie retenir cette sorte d'escrire, aux Abregez & Liures Sommaires que l'on a d'ordinaire à la main: mais il ne la faut pas obseruer, quand l'on décrit amplement les Sciences; il faut eiter l'une & l'autre des extremitéz: tât celle en laquelle se trouuoit l'Epicurien Velleius, qui ne craignoit rien tant, que d'estre veu douter de quelque chose, que celle à laquelle panchoit Socrate & l'Academie qui laissoit toutes choses en doute: Il faut plustost aller franchement & traiter les choses ou plus amplement, ou moins amplement, selon qu'elles auront esté, ou plus, ou moins approuuees par la droicte raison.

Il y a d'autres erreurs, qui se mōstrent dans les desseins que font les hommes, & auxquels tendent tous leurs efforts & tous leurs trauaux. Car les Autheurs les plus graues & les plus diligens, qui ont inuenté les

Sciences doiuent principalement tascher d'adjouster quelque chose d'excellent à la doctrine dont ils font profession. Au contraire ceux-cy se contentent de s'arrester à des choses bien moindres, comme d'estre subtils Interpretes, ou disputer vigoureusement, ou d'abreger methodiquemēt quelque matiere:& par ce moyen les reuenus & les rentes des Sciences viennēt à s'augmēter, & nō pas leur patrimoine & leur heritage.

Mais le plus grand defaut de tous, se remarque en ce que l'on ne tourne pas les Sciences au droit vsage, & à la vraye fin, pour laquelle elles ont esté trouuees. Car aucuns desirent de sçauoir pour contenter leur curiosité naturelle, & qui ne se satisfait iamais; d'autres pour plaisir & pour en tirer du contentement; d'autres pour en acquerir de la gloire; d'autres pour paroistre les premiers dans les disputes; & plusieurs pour en tirer du profit & pour en gagner leur vie: mais il y en a fort peu qui s'en seruēt afin d'employer, pour le biē des hōmes, leur Raison, qui est vn present que Dieu leur a fait. Cōme si l'on recherchoit dans la Science vne couchette sur laquelle l'esprit remuāt & inquiet se reposast; ou vne halle ou galerie dans laquelle il se pourmenast, luy qui va par tout, & qui n'affecte point de lieu particulier; ou vne haute tour d'où il regardast, luy qui est hautain & superbe: ou vne citadelle & vn fort, cōme si c'estoit pour y resister & pour y faire la guerre: ou vne boutique pour y trafiquer & pour y faire du gain, & non pas plustost vn magazin & vn lieu à mettre de grandes richesses pour la gloire du Createur de toutes choses, & pour le

soulagement du genre humain. Car à vray dire les Arts & les Sciences deuiendroient tres-belles, & seroient grandement estimables. Si l'on conjoignoit plus estroitement que l'on n'a fait par le passé, la contemplation & l'action; d'autant que cette conjonction seroit semblable à celle des deux plus hautes planetes, à sçauoir de Saturne; qui rend les hommes posez & contemplatifs; & de Iupiter qui les fait estre sociables & actifs. Non que sous le mot de pratiquer & d'agir j'entende parler de la Science lucrative, & qui fait profession de gagner; pour ce que ie sçay de combien elle recule l'auancement & le progresz des Sciences: semblable en cela à la pomme jettee deuant les yeux d'Athalante qui empesche sa course, lors qu'elle se courbe pour la prendre;

*S'escartant de sa course elle prend l'or qui roule.*

Sans pourtant que j'appreue ce que l'on disoit de Socrate: Qu'il faisoit descendre la Science du Ciel pour luy faire seulement habiter la terre: C'est à dire, je ne suis pas d'aduis que l'on quitte la cognoissance de la Philosophie de la Nature, pour s'appliquer entierement à celle des mœurs & à la Police. Mais comme le Ciel & la Terre conspirent & consentent au bien & à la santé de l'homme; ainsi le but de l'vne & de l'autre de ces deux Philosophies doit estre, de rejeter tout ce qui est de vain, d'invtile & d'infructueux dans la cõtemplation; & de conseruer & maintenir tout ce qui s'y rencontre de solide & d'vtile; de crainte que si la Science ne fert qu'à ce qui donne du plaisir, elle ne soit tenuë pour vne pu-  
tain:

rain : & si elle n'est propre qu'à gagner de l'argent, elle ne soit prise pour vne seruante : veu qu'il faut que ce soit vne legitime espouse, desirable pour les enfans qu'elle doit faire, pour le bien que l'on en doit attendre, & pour le soulagement que l'on en doit esperer.

Il me semble que j'ay desia assez amplement traité, & fait vne assez particuliere dissection des principales humeurs peccantes, qui non seulement empêchent le progres des Sciences, mais ont esté causes que l'on les a blasmees. Que si d'aventure j'ay porté le fer trop auant pour les ouurir, que l'on se souuienne, *Que les playes que l'amy fait à son amy partent d'une franche bienueillance; & que les baisers de l'ennemy sont pleins d'une flateuse tromperie.* En tout cas, j'espere m'estre acquis de la creance en ce que ie diray cy-apres, touchant la loüange des Sciences; puis que j'ay parlé si franchement de leurs defauts; sans que j'aye pourtant resolu d'en faire vn Panegyrique, ny de chanter vne Ode en faueur des Muses; bien qu'il y ait long temps que l'on ne leur ait pas rendu les honneurs qu'elles meritent. Mais j'ay bien déterminé de contrepeser au vray les Sciences avec les autres choses, pour sçauoir quel est leur iuste poids, & pour apprendre par les tesmoignages des Escritures; tant Sacrees que prophanes, quelle est leur valeur & leur prix.

Et en premier lieu, Voyons quelle est la Dignité des Sciences dans l'Archetype, ou dans l'Exemplaire; c'est à dire dans les Attributs & dans les Actes de

Dieu, entant que les hommes les cognoissent par reuelation; & qu'il leur est permis d'en rechercher la cognoissance. Mais le mot de Science n'est pas assez significatif en cét endroit; veu que toute doctrine est vne Science acquise, & que nulle cognoissance en Dieu est acquise, mais originelle. C'est pourquoy il y faut trouuer vn autre nom, & c'est celuy de Sageſſe, selon la ſaincte Eſcriture.

Et voicy comment. Nous remarquons aux œuures de la creation vne double emanation de la Vertu diuine; dont vne ſe rapporte à la Puissance; & l'autre à la Sageſſe. La premiere paroist principalement en la creation de la masse de la matiere; la ſeconde, en la belle disposition de la forme. Cela posé, il faut remarquer que rien n'empesche en l'histoire de la creation, que cette masse & matiere confuse du Ciel & de la terre n'ait esté créee en vn seul moment; bien qu'on luy assigne six iours pour sa disposition & pour son arrangement; tant Dieu a remarquablement distingué les œuures de la puissance & de la ſageſſe. Adjouſtez à cela que l'on ne lit pas pour ce qui regarde la creation de la matiere que Dieu ayt ainsi parlé: *que le Ciel & la terre soient faits*, ainsi qu'il est dit des œuures qui ſuiuent, mais nuëment & avec efficace, *Dieu a crée le Ciel & la terre*; en sorte qu'il ſemble que la matiere ayt esté faicte avec la main, & que la forme ayt esté introduite en maniere de Loy & d'Ordonnance.

Passons de Dieu aux Anges, dont la nature est si noble qu'elle est la plus proche du Tout-puissant. Nous voyons dans les ordres qui sont parmy eux, au moins si nous devons adjouster foy à cette celeste Hierarchie de Denys Areopagite, que les Seraphins, qui sont Anges d'amour, y tiennent le premier ordre : Le second est donné aux Cherubins, qui sont Anges qui illuminent : Et le troisieme & les suyvans sont accordez aux Trófnes, aux Principautez & aux autres Anges de Puissance & de Ministère ; d'où il resulte que les Anges de Science & d'Illumination, vont avant ceux de commandement & de puissance.

Mais pour descendre des Esprits & des Intelligences aux formes sensibles, & qui sont dans la matiere ; nous lisons que la lumiere a esté la premiere des formes créées ; qui estant dans les choses naturelles & corporelles, correspond à la Science, qui est dans les choses spirituelles & incorporelles.

Nous voyons de mesmes au denombrement des jours ; que celuy auquel Dieu se reposa ; & auquel il considera ses œuvres, fut benit par dessus tous les autres, durant lesquels l'Vniuers fut créé & ordonné.

Après que la creation fut acheuée, nous lisons que l'homme fut mis dans le Paradis ; afin qu'il y trouuillat, & ce travail ne pouuoit estre autre que celuy qui est propre à la contemplation ; c'est à dire, qui a pour fin non vne necessité de travailler ; mais vn plaisir & vne promptitude d'agir sans fas-

cherie. Car alors n'y ayant eu aucune contradiction de la part de la creature, & *La sueur n'ayant pas couuert encores le visage de l'homme*; il s'ensuit de nécessité que les actions humaines estoient employées au contentement & à la meditation, non pas au travail & à l'ouillage. De plus, les premières actions que l'homme fit dans le Paradis, à sçavoir l'inspection des créatures, & l'imposition des noms comprendrent deux parties sommaires de la Science. Car celle qui fut cause de sa chute ( ce que nous auons desia remarqué cy-dessus ) n'estoit pas vne Science naturelle touchant les creatures : mais vne Science Morale du Bien & du Mal, qui procedoit de cette supposition ; Que les Commandemens & les defences que Dieu faisoit, n'estoient pas des principes du bien & du mal ; mais que ces choses prouenoient d'ailleurs : si bien qu'il en voulut prendre cognoissance, afin de se departir entierement de Dieu ; & à fin de ne dependre d'autre que de soy, & de sa propre volonté.

Passons maintenant à ce qui arriua aussi tost après la chute de l'homme. Nous lisons dans la Sainte Escriture, où il y a vne infinité de mysteres, laüf la verité Historique & Litterale, l'image de deux vies, à sçavoir de la Contéplatiue & de l'Actiue es personnes d'Abel & de Cain, & en leur premiere façon de viure. Vn d'eux estat Pasteur, qui represente tresbien la vie contemplatiue ; à cause qu'il viuoit doucement & en repos ; & qu'il auoit la liberré de considerer le Ciel quand il vouloit ; & l'autre estant Labourcur

touſiours occupé au travail, & qui ne deſtournoit jamais ſa veüe de deſſus la terre. Mais il y faut remarquer que Dieu favorifa & choiſit le Paſteur, & non pas le Laboureur.

De meſmes entre le peu de choſes que les ſacrees Annales racontent eſtre arriuees dans le ſiecle deuant le Deluge, elles ont particulièrement remarqué ceux qui ont inuenté la Muſique, & qui ont mis premièrement en œuvre les metaux. Le ſiecle apres le Deluge eſt remarquable par la rigoureuſe punition que Dieu fit de la ſuperbe des hommes en confondant les langues; par où le libre commerce des Sciences fut oſté, & leur mutuelle communication fut interrompüe.

Conſiderons maintenant le Legislatateur Moyle, qui fut le premier qui eſcriuit les Oeuures de Dieu; & qui eſt loüé dans l'Eſcriture, *Pour auoir eſté ſçauant & fort entendu en toutes les ſciences cogneuës par les Egyptiens: qui ſont en reputation d'auoir eſté les premiers qui ont aymé les Lettres.* Et qu'ainſi ne ſoit, Platon introduit vn Sacrificateur Egyptien, diſant à Solon: *Vous autres Grecs eſtes touſiours enfans, n'ayans aucune Science d'Antiquité; ny aucune Antiquité de Science.* Parcourons la Loy Ceremoniale, & nous y trouuerons que certains tres-doctes Rabins y ont diligemment travaillé, non ſeulement pour y remarquer les figures qui ont représenté le Chriſt; la diſtinction du peuple eſleu & des Gentils; l'exercice d'obeiſſance & pluſieurs autres ſacrees couſtumes contenuës en cette meſme Loy; mais meſmes pour trouuer par-

fois le sens Naturel; & par-fois le sens Moral des ceremonies que l'on y obseruoit: Par exemple à l'endroit où il dit de la lepre: *Si la lepre fleurit courant en la peau; l'homme sera réputé net & pur: & il ne sera pas séparé des autres. Mais quand on aura veu en luy la chair viuante, il sera alors souillé selon le iugement du Prestre qui le sequestrera, comme il voudra.* Vn de ces Rabins tire de là ceste maxime en nature. *que la pourriture est plus contagieuse auant qu'estre formée qu'apres qu'elle l'est.* Vn autre en infere cét autre enseignement Moral. *que les hommes les plus débauchez corrompent moins les mœurs publiques, que ceux qui sont mediocrement meschans, & sujets à quelque imperfection particuliere:* De sorte qu'outre le sens Theologique, qui est en ce lieu, & en plusieurs autres de ceste Loy, on y peut apprendre quantité de belles choses concernant la Philosophie.

Outre cela, si quelqu'un lit diligemment ce beau liure de Iob, il iugera qu'il est plein & comme gros des mysteres de la Philosophie naturelle: par exemple ce passage, *qui estend l'Aquilon sur le vuide, & qui suspend la terre sur le rien;* se peut fort bien rapporter à la Cosmographie & à la rondeur de la terre; car ces mots expriment fort clairement la terre suspenduë, le Pole Arctique & la connexité du Ciel: & ces autres deux: *Son esprit a embelly les Cieux, & par son assistance, comme par la main d'une sage femme la couleuvre tortuë a esté tirée:* & *Pourras-tu bien ioindre les brillantes Estoilles Pleiades, ou rompre le circuit de l'Ourse,* se peuuent tres-

bien approprier à l'Astrologie & aux Astres. Car l'immuable configuration des Estoilles fixes, qui sont tousiours esgallement distantes les vnes des autres est tres-elegamment descrite par ces paroles. Cet autre lieu. *qui fait l'Ourse ; & Orion, & les Hyades, & les Astres interieurs du Midy ;* est sur le mesme sujet : où de plus il signifie que le Pole Antarctique est au dessous de nous : ce qu'il remarque par ces mots des interieurs du Midy : d'autant que les estoilles du Midy ne se descouurent pas de nostre Hemisphere. Et cet endroit. *N'est-il pas vray que vous m'avez tiré comme l'on fait le lait? & que vous m'avez caillé comme l'on fait le fromage?* se peut entendre de la generation des animaux : & cet autre. *L'argent a ses commencemens de veines: & l'or a vn lieu où il se forme: le fer est pris dans la terre; & la pierre fondue par la chaleur se change en airain:* Sentent des metaux comme aussi tout ce qui suit en ce mesme chapitre.

Nous remarquons semblablement en la personne de Salomon, que le don de Sapience, tant en la demande qu'il en fit à Dieu, qu'à l'octroy qu'il en eut, fut preferé à toute sorte de beatitude terrestre & passagere. En vertu de quoy ce grand Prince pleinement instruit en toutes choses, redigea par escrit, non seulement ces excellentes Paraboles & Aphorismes qui contiennent vne Philosophie diuine & morale; mais aussi il composa l'Histoire naturelle de tous les Vegetaux à les prendre Depuis le Cedre qui s'esleue sur la montagne ius-

ques à la mousse qui s'applatist sur la muraille, qui n'est autre chose qu'une plante commencée ; & le milieu d'entre la pourriture & l'herbe. Il fit aussi un Traicté de tout ce qui respire & qui a mouvement. Et bien que ce même Roy excellat en richesses tous les autres Potentats, en Palais superbement edifiez, en nauires, en suite, en reputation ; & en tout ce qui rend un grand Prince reconnu par l'Vniuers ; Si est-ce qu'il ne s'attribuë ny ne s'approprie de tout cela autre chose, que la gloire qu'il constituë en la recherche & en la cognoissance de la Verité. C'est ainsi qu'il en parle en bons termes : *C'est la gloire de Dieu de cacher le Verbe : & c'est la gloire du Roy d'en rechercher l'arraisonnement*\*. Comme si la Majesté Diuine se plai-foit à ce jeu innocent & aymable des enfans qui se cachent afin qu'on les trouue ; & comme s'il n'y auoit rien de plus honorable aux Roys, que de joüer à ce jeu avec Dieu ; veu principalement qu'ils commandent à tant d'esprits, & qu'ils possèdent tant de richesses, avec lesquelles ils peuuent descouuir toutes sortes de secrets.

\* C'est à dire, c'est la grandeur de Dieu de garder son secret, & c'est l'honneur du Roy de le pouuoir cōprendre.

C'est ainsi qu'a procedé Dieu apres la venuë de nostre Sauueur : car il a premierement monstré dans le Temple, où il a disputé contre les Docteurs, & contre les Prestres, quel estoit son pouuoir en chassant l'ignorance, qu'en surmontant la nature dans les grands miracles qu'il a faits ; Et le S. Esprit est principalement venu sous la figure & sous la representation, & sous le don des Langues, qui sont à vray dire les Chariots de la Doctrine.

De plus, lors que Dieu a choisi ceux qui deuoient publier l'Euangile par tout l'Vniuers, il a au commencement appellé à foy des hommes ignorants, & qui ne sçauoient autre chose, que ce que le S. Esprit leur auoit appris; afin qu'il peult plus euidentement monstrier sa vertu diuine, qui venoit immediatemét de luy; & qu'il peult en cette sorte confondre la sagesse humaine. Mais apres auoir ainsi executé sa volonté, il a enuoyé en ce monde aussi-tost apres & par succession de temps sa Verité Diuine accompagnée des autres sciences comme de ses suiuanes. Et c'est pourquoy la plume de S. Paul ( qui a esté le seul sçauant entre les Apostres ) a esté principalement occupée par le commandement de Dieu, à escrire selon le nouveau Testament.

Et nous sçauons, que plusieurs anciens Euesques & Peres ont esté grandement versez en la doctrine des Payens: En sorte que l'Edict de Iulian, portant defense aux Chrestiens de ne point estudier, fut tenu auoir esté vne plus dangereuse machine pour attaquer la Foy Chrestienne, que n'auoient esté les persecutions des Empereurs ses deuanciers. Mesmes des gens de bien & de grande probité ne sceurent prendre en bonne part la jalousie & l'enuie que Gregoire premier, Euesque de Rome, d'ailleurs fort grand hōme, portoit aux Autheurs Payens, & aux antiquitez, dont il vouloit faire perdre la memoire. Au contraire de ce que fit l'Eglise Chrestienne, qui seule ramassa, & pour le dire ainsi, recueillit en son sein les precieuses Reliques de la Doctrine Payenne, qui se fussent

Lieu remarquable.

perduës dans les desordres que les Scythes causerent lors qu'ils sortirent des parties Septentrionales; & dans les rauages que firent les Sarazins lors qu'ils vindrent du costé d'Orient. Et de fraische memoire nous pouuons voir combien les Iesuites ( qui se sont rendus grands personnages dans les Sciëces par leur propre estude, & en partie à l'enuy des autres ) ont par leur grande capacité puiffamment seruy à la manutention & à l'establissement du siege Romain.

Mais afin d'acheuer cette partie, ie diray que les bonnes Lettres rendent principalement deux bons offices & deux seruices signalez à la Religion & à la Foy, outre l'embellissement & l'esclaircissement qu'elles luy donnent. Vn est, qu'elles incitent efficacement les hommes à celebrer les louianges de Dieu: Car de mesmes que les Pseaumes & les autres Escritures nous inuitent souuent à la contemplation & à l'exaltation de ses œuures merueilleuses: Ainsi si nous nous contentions de considerer ce que nos seuls sens en apprennent, nous ferions la mesme injure au Tout-puissant que si nous jugions par la monstre qui se voit à la boutique d'vn Lapidaire, de la quantité de pierreries qu'il a dans son magazin. L'autre est, que la Philosophie est vn singulier remede & vn souuerain preseruatif contre l'infidelité & contre les erreurs. Car nostre Seigneur dit; *Vous erreçz à faute de sçauoir les Escritures, & la Puissance de Dieu.* Où il nous propose deux Liures à feuilleter afin de ne pas faillir. Premieremét le volume des Escritures qui nous apprennent quelle est la volonté de Dieu; & en

second lieu, le Liure des creatures qui nous môstrent sa puissance ; dont le dernier est comme la clef du premier, qui non seulement donne à nostre entendement vne ouuerture à la vraye cognoissance des Escritures, par les regles generales de la raison & par les Loix du discours ; mais il ouure principalement nostre Foy en sorte que nous entrons en vne serieuse consideration de la Toute-puissance diuine, dont les caracteres sont tres-bien grauez & burinez dans ses œuures. Mais c'est assez parlé des tesmoignages & des jugemens de Dieu, concernans la vraye dignité & le prix de la science. Pour ce qui est des tesmoignages des hommes ; & des argumens qu'on tire à ce sujet, il y en a tant qu'il est plus à propos d'en remarquer quelques-vns, que de les rapporter tous. Donques en premier lieu, il faut sçauoir que ç'a esté vn fort haut degré d'honneur parmy les Payens, que de se faire adorer comme si on estoit Dieu : ce qui est defendu parmy les Chrestiens à l'esgal du fruit auquel il n'estoit pas permis de toucher. Nous parlons maintenant separement des jugemens humains ; & comme nous auons commencé à dire ; ce que les Grecs nommoient Apotheose, & les Latins vn enrollement entre les Dieux estoit le plus grand honneur qu'vn homme peust rendre à l'autre : à lors principalement qu'il estoit volontairement deferé selon l'opinion d'vn chacun, & selon la croyance que l'on auoit qu'il le falloit rendre, & non quand l'on y estoit forcé par vn Edict general : comme il se practiquoit parmy les Romains

en faueur des Cefars: & ce pendant ce haut point de gloire n'estoit qu'un degré & vne borne mitoyène. Car on mettoit au dessus des hōneurs humains ceux que l'on nommoit heroïques & diuins, qui estoient distribuez en cette sorte par les anciens; A sçauoir, que ceux qui auoient les premiers formé les assemblees ou republics, les Legislatours, ceux qui auoient tué les Tyrans, les Peres de la Patrie, & ceux qui s'estoient bien portez en l'administration des affaires publiques, estoient honorez seulement du titre de Heros & de Demy-Dieux, tels qu'estoient *Thesee, Minos, Romule*, & les autres. Mais ceux qui estoient les auteurs & les inuenteurs des nouueaux Arts; & qui auoient apporté quelque notable vtilité à la vie humaine; ceux-là, dis-je, estoient mis au nombre des plus grands Dieux, comme le furent *Cerés, Bacchus, Mercure, Apollon*, & plusieurs autres. Car les premiers ne peuuent obliger que ceux d'une nation, & encores vne seule fois dans vn siecle: Semblables en cela aux douces roses qui viennent en saison; lesquelles causent beaucoup de bien, & pour cet effect sont fort desirables; mais au reste, elles ne sont vtiles qu'au temps qu'elles tombent; & qu'aux contrees où elles s'espandent. Mais les bien-faits que l'on reçoit des derniers, sont semblables aux presents qui nous viennent du Ciel & des Astres: ils sont perpetuels en temps, & infinis en lieux. De plus, il y a tousiours de la dispute & du trouble en ce que les premiers donnent là où les derniers portent en leurs dons le

charactere de la presence de Dieu; car ils viennent avec vn *Doux souffle de vent sans tumulte & sans bruit.*

Et à vray dire, la doctrine qui est employee au bien du public, aux moyens qu'elle donne de reprimer l'insolence de ceux qui entreprennent par trop sur les autres, ne cede quasi point en merite à cét autre bien-fait; dont elle soulage les hommes dans les incommoditez, esquelles ils sont sujets naturellement: Et cette sorte d'aduantage fut tresbien representé par cette feinte relation du theatre d'Orphee; où tous les animaux & tous les oyseaux s'assembloient, sans se ressouuenir de ce à quoy ils estoient enclins de leur propre nature; en sorte que ne pensans ny à la proye, ny au passe-temps, ny à la querelle, ils se trouuoïent ensemble en amitié & en concorde par la douce harmonie du Luth. Mais quand ce son venoit à cesser, ou n'estoit plus ouy à cause d'vn autre qui estoit plus grand, à l'heure mesme tous ces animaux reuenoient à leur premier naturel. En quoy les inclinations & les mœurs des hommes sont fort bien depeintes; qui sont agitees par vne grande diuersité d'appetits indomptables; à sçauoir de gain, de volupté, & de vengeance. Mais autant de fois que ces mesmes hommes prestent l'oreille aux preceptes & aux persuasions de la Religion, des Loix; de ceux qui dans leurs Liures, & par leurs predications paroissent estre Maistres en l'Eloquēce, ils recherchent la paix, & vivent en amitié. Mais si au lieu d'ouyr ces choses profitables, on n'entend parler que de se-

ditions & de tumultes, tout s'affoiblist & retombe en desordre & en confusion.

Mais cela se voit encores plus clairement, quand les Roys mesmes, ou les Grands, & ceux qui gouvernent dans vn Estat sont doctes. Car encores que celuy-là sembla trop parler pour soy, qui a dit, *Qu' alors les Republicques deuiendroient bien-heureuses, quand les Philosophes regneroient, ou quand les Roys philosopheroient.* Neantmoins l'experience nous apprend, que ces siecles ont esté fortunez, durant lesquels des Princes doctes ont vescu, comme aussi quand ceux qui gouvernoient l'Estat estoient sçauans. Et bien que les Roys mesmes ayent leurs defauts & leurs vices, estans subjets aux passions & aux mauuaises habitudes, comme le reste des hommes, si est-ce que s'ils se trouuent illuminez par le flambeau de la doctrine, les cognoissances qu'ils ont desia de la Religion, de la Prudence & de l'honnesteté les retiennent & les empeschent de tout excez trop precipité; & auquel il n'y a plus de remede: & ils ne commettent aucune faute, s'aduisans de ce à quoy leurs Conseillers & leurs domestiques ne prennent pas garde. Et si ces mesmes Conseillers d'Estat sont sçauans, ils fondent leurs opinions sur des maximes plus solides, que ceux qui n'ont autre chose que l'experience. Car ceux-là prévoient de loin les dangers, & y donnēt l'ordre auant qu'on y tōbe: au lieu que ceuxcy n'ont point d'autre prudence, que celle que l'vrgente necessité des affaires leur donne sur l'heure; & ne considerent pas ce

qui peut arriuer: s'asseurans de se garentir dans le peril mesme, par la dexterité de leur esprit.

Ie remarqueray briefuement, & par le rapport d'aucuns notables exemples, les temps qui ont esté bien fortunez sous des Princes sçauants: & ie diray que ce bon-heur a principalement paru dans ce siecle, qui s'est escoulé depuis la mort de l'Empereur Domitian, iusques à l'Empire de Commode; durant lequel ont regné six doctes Empereurs: ou au moins qui ont fait grande estime de la Science. Aussi est-il vray, que Rome qui estoit pour lors l'abregé de l'Vniuers, estoit au plus haut periode de sa grandeur en ce temps-là: ce qui auoit esté predict en songe à Domitian le iour auant qu'il fust tué: car il luy fut aduis, Qu'il luy estoit suruenu sur les espaules vne teste d'or: & cette prediction fut accomplie par l'entresuite de ces siecles d'or, desquels ie diray quelque chose en peu de mots.

Nerua fut grandement docte; il eut pour amy cet Apolloine Pythagoricien, & fut comme son disciple, aussi mourut-il quasi en prononçant ce Vers d'Homere:

*Vange, ô Phebus, par tes flesches mes larmes.*

Trajan ne fut pas sçauant à la verité, mais il admiroit la Science, & faisoit du bien aux gens de Lettres: il dressa des Bibliothèques: & l'on a laissé par escrit que l'on voyoit de bon œil dans son Palais les Professeurs des Sciences; & ceux qui enseignoient la ieunesse; bien que ce fust vn Empereur fort vaillant.

Adrian fut le plus curieux de tous les hommes, & ne sceut iamais estre satisfait en la recherche de toutes sortes de secrets.

Antonin estoit subtil, & tel qu'un qui exerce son esprit en disputes dans l'escole; d'où vient qu'on le nomma le *Coupeur de \* Cumin*. Pour ce qui est des Freres à qui on attribuoit le nom de Divins, Lucie Commode fut instruit dans les lettres humaines, & Marc eut le surnom de Philosophe. Tous ces Princes furent aussi bons comme ils estoient sçauants. Nerua fut un Empereur tres-clement, qui donna Trajan à l'Vniuers, s'il ne luy fist pas d'autre present. Trajan fut le plus grand Prince, tant en la guerre, qu'en la paix, de tous ceux qui ont iamais régné, il porta fort loing les bornes de l'Empire, il se monstra merueilleusement modeste dans la grandeur de sa puissance, & il fit bastir quantité de beaux edifices: Et ce fut de là que Constantin le nomma par enuie *Parietaire*, \* pource que son nom estoit graué dans vne infinité de murailles. Adrian se mit en peine de reparer avec un grand soin, & vne grande despense en chaque genre de choses, tout ce que le temps, qui luy en enuioit la gloire, auoit gasté & ruiné. Antonin, qui à bon droit porta le nom de *Pie*, fut agreable à tous les Ordres, à cause de sa naïfue & de sa naturelle bonté: & son Empire, bien que de fort peu de duree, fut exempt de misere. Lucie Commode ceda en bonté à son frere, mais il surpassa en cette vertu tout plein d'autres Empereurs. Marc fut un Prince nay pour seruir de modelle de Vertu; & contre le-  
quel

\* C'est vne graine, ou semence fort petite.

\* Qui est vne herbe qui croist sur les parois.

quel ce bouffon des Dieux n'eut rien à dire en leur banquet, sinon qu'il auoit esté trop patient à souffrir les mœurs de sa femme. Et il est permis à vn chacun de remarquer en la suite continuelle de ces six Princes, comme dans le plus grand tableau de l'Vniuers, les fruiçts bien-heureux de la Science, qui estoit possédée par les Empereurs.

Mais on ne remarque pas seulement, ce que peut la Science dans le maniment des affaires publiques, & dans les Arts qui fleurissent en temps de paix : on admire en temps de guerre quelle est sa force & son pouuoir : comme il se voit clairement dans les exemples d'Alexandre le Grand, & du Dictateur Cesar, desquels j'ay fait mention cy-dessus. Ce seroit peine perduë que de monstrier leurs genereuses actions, qui ont esté des miracles cognus par tout le monde. Mais ie iuge qu'il ne sera point hors de propos, de dire quelque chose de l'amour & de l'affection qu'ils ont eu pour les Lettres, & mesmes comment ils y ont excellemment bien reüssi.

Alexandre fut nourry & instruit par ce grand Philosophe Aristote, qui luy dedia certains Liures de sa Philosophie. Callisthenes & plusieurs autres habilles hōmes, estoient tousiours auprès de luy dās son armée ; mesmes il les eut tousiours pour compagnons de ses voyages & de ses entreprises guerrieres. Mais on peut monstrier par plusieurs raisons quelle estime il a fait des Sciences, comme par l'enueie qu'il porta à la fortune d'Achille qui auoit eü Homere pour escriuain du Panegyrique de ses hauts

faits d'armes, par le iugement qu'il donna sur la riche cassette de Darius, qui fut trouuée entre ses despoüilles; dans laquelle, comme on disputoit quelle chose y deuoit estre principalement mise, les autres estans de differens aduis, il opina qu'il y falloit chèrement conseruer les Oeuures d'Homere; par la lettre pleine de reproches qu'il escriuit à Aristote, sur ce qu'il auoit fait imprimer sa Physique, où il l'accuse d'auoir diuulgué les mysteres de la Philosophie: Et y adjouste qu'il aymeroit beaucoup mieux deuancer le reste des hommes en sçauoir & en cognoissance, qu'en grandeur & en pouuoir.

On pourroit encores rapporter en ce lieu d'autres choses semblables: Mais la science paroist principalement dans ses dits notables, & dans ses responses pleines d'erudition: où dans ce peu qui nous en reste, l'on voit de belles marques de chacune des Sciences.

Rapportez à la Morale, ce qu'il dit sur le subject de Diogene, où vous considererez, s'il vous plaist, s'il n'a pas voulu mettre enauant vne des plus importantes questions de cette Philosophie: *A sçauoir si celuy qui iouïst des biens externes est plus heureux que celuy qui les mesprise.* Car voyant que Diogene se contentoit de si peu de chose, il se tourna vers ceux qui estoient autour de luy, qui se moquoient de la condition de ce Philosophe, & leur dit: *Si ie n'estois Alexandre, ie souhaiterois d'estre Diogene.* Mais Senèque a preferé Diogene à Ale-

xandre dans cette comparaison, en ces termes: *Il y avoit plus de choses que Diogene n'eust pas voulu recevoir, que de celles qu' Alexandre luy eust peu donner.*

Rapportez à la Physique ce qu'il disoit d'ordinaire, *Qu'il reconnoissoit principalement en deux choses qu'il estoit mortel, au Sommeil & à l'Amour qu'il portoit aux femmes.* Ce qui est tiré de la plus profonde Philosophie naturelle, & qui sent mieux son Aristote & son Democrite, que son Alexandre; veu que tant la necessité, que la superfluité de nature, designées par ces deux choses cy-dessus remarquées, sont comme les gages de la mort.

Rapportez à la Poësie le discours qu'il tint à ce flateur ordinaire qui le nommoit Dieu, quand l'ayant fait appeller, apres qu'il eut esté blessé, & comme le sang luy sortoit de sa playe, *Regarde, dit-il, c'est le sang d'un homme, & non vne liqueur telle que celle qu'Homere assure estre descoulee de la main de Venus, lors qu'elle fut blessée par Diomedes, se moquant par là des Poëtes, de ceux qui les flattent, & de soy-mesme.*

Rapportez à la Dialectique cette reprehension des subtilitez de Logique, desquelles on use pour rejeter, ou tourner les argumens contre celuy qui les fait: Cette reprehension, dis-je, qui parut en ce qu'il repartit si à propos à Cassander qui vouloit eluder l'accusation de ceux qui s'estoient venus plaindre de son pere Antipater. Car Alexandre ayant dit entre autres choses, *Crois-tu, que ces gens fussent venus de si*

loing, si la iuste cause de leur plainte ne leur eust fait entreprendre ce grand voyage ? Et Cassander luy ayant respondu : C'est cela mesmes qui leur a donné la hardiesse de le faire : parce qu'ils ont esperé que la longue distance des lieux empescheroit que l'on ne descouriroit pas leur calomnie. Voilà, repartit le Roy, des destours d'Aristote, qui conduisent deçà & delà. Il ne laissoit pourtant de se servir fort à propos de cet art, qu'il reprenoit en autruy, quand il en estoit besoin : & quand le bien de ses affaires le requeroit : Comme il arriua quand Callisthenes (qu'il haïssoit secretement ; parce qu'il ne trouuoit point bon qu'on le mit au nombre des Dieux) estant en vn festin prié de faire pour plaisir, sans se preparer, vn discours sur tel sujet qu'il luy plairoit ; d'autant qu'il estoit tres-eloquent : & quand le leur ayant accordé, il fit merueilles en la loüange des Macedoniens, avec applaudissement d'vn chacun : à quoy Alexandre n'ayant pas pris plaisir, luy dit : *Il est aisé d'estre eloquent en vne bonne cause ; mais change de discours, adjouste-il, & nous fais entendre ce que tu peux dire contre nous.* Ce que Callisthenes entreprit, & executoit si vertement, & avec tant de poincte qu'Alexandre l'interrompant, luy dit : *La mauuaise affection donne de l'Eloquence, aussi bien que la bonne cause.*

Rapportez à la Rhetorique, de laquelle dependent les figures & les ornemens du langage, ce tres-eloquent vsage de Metaphore, avec laquelle il at-  
taqua Antipater qui gouernoit iniquemét & avec tyrannie. Car vn de ses amis le loüant en la presence d'Alexandre de ce qu'il estoit tellement mode-

ste qu'il ne s'estoit pas laissé aller au luxe des Persans, comme le reste de ceux qui commandoient dans l'armée; & qu'il n'auoit pas changé son ancien vestement à la Macedoniene pour s'habiller de pourpre au mespris de sa nation. *Mais*, luy repartit Alexandre, *Antipater est tout pourpre en son interieur.* Voicy vne autre remarquable Metaphore. Quand Parmenio l'abborda aux campagnes d'Arbelle, & luy monstra la puissante armee des ennemys en laquelle il y auoit vne infinité de feux, qui representoient durant la nuit vn autre firmament remply d'estoilles: & comme il luy conseilloit de les attaquer à l'heure mesme, *Non*, luy dit Alexandre, *Je ne veux pas desrober la Victoire.*

Rapportez à la Politique ceste graue & prudente distinction digne de remarque, & que la posterité a receu avec applaudissement, par laquelle il distinguoit ses deux principaux amis Ephestion & Craterus en disant: *Qu'vn d'eux aymoit Alexandre, & l'autre le Roy*: mettant vne tres-notable difference entre les fideles seruiteurs des Roys; d'ont aucuns ont vne veritable affection pour la personne de leurs maistres, & les autres sont portez à ceste bien-veillance: parce qu'ils honorent la Royauté mesmes. De plus, il faut considerer comment il reprenoit bien l'erreur ordinaire aux Conseillers des Princes, qui donnent pour le plus souuent leurs conseils comme ils jugent estre vtile à leur conduite & à leur fortune, & non au bien de leurs Souuerains. Car Darius ayant offert des conditions fort aduantageuses à Alexandre &

Parmenio, ayant dit, *Quant à moy ie les accepterois ; si i'estois Alexandre.* Il luy repartit, *Et moy aussi, si i'estois Parmenio.* Bref, considerez de près cé prompt & subtil repart qu'il fit à ses amys, qui luy demandoient quelle chose il faisoit estat de garder pour luy, puis qu'il en donnoit tant & de si grandes? *l'Esperance*, leur respond-il, sçachant pour vray, que tout bien compté, l'Esperance estoit le vray lot & comme l'heritage qui appartenoit à ceux qui aspirent à ce qui est de suprême. Ce fut ce que Iules Cesar se reserua, alors que s'en allant aux Gaules il espuisa toutes ses richesses par ses grâdes liberalitez. Et Héry Duc de Guise, Prince tres-generoux, mais qui auoit trop d'ambition, en fit autant; aussi disoit-on de luy, *qu'il estoit le plus grand vsurier de France, pource que toutes ses richesses estoient en papiers, & qu'il auoit mis tout son patrimoine en obligatiōs.* Au reste, ie crains que ie ne me fois par trop estendu à raconter ce qui estoit digne d'admiration en ce Prince; entant que j'en parle non comme d'Alexandre le Grand, mais comme d'un disciple d'Aristote.

Quant à ce qui est de Iules Cesar, nous n'auons à faire de conjecturer quel estoit son grand sçauoir, ny par sa nourriture, ny par ceux qui ont esté ses amis & ses familiers, ny par ses reparts: Nous le sçauons assez par les Liures qu'il a mis en lumiere; aucuns desquels nous restent, & les autres sont miserablement perdus. En premier lieu, nous auons cette merueilleuse Histoire de ses Guerres, à laquelle il a donné le nom & le titre de Commentaires: où tous ceux qui

les lisent remarquent avec estonnement, la fermeté qui exprime les choses avec poids; les naïfues représentations, tant des actions que des personnes, avec vne tres-grande pureté de langage, & avec vn discours fort net & fort intelligible. Sans que ces grâds aduantages luy fussent naturels, il les acquit par preceptes & enseignemens, comme le tesmoigne le Liure qu'il a fait de l'Analogie, qui n'est autre chose qu'une Philosophie touchant la Grammaire: dans laquelle il s'estudia de faire, que l'on se pourroit librement seruir du mot qui auroit esté inuété à plaisir; & que l'on chageroit la coustume de parler confusément en vne façon ordonnee de parler en la sorte que l'on voudroit, & que l'on adapteroit fort bien & non selon la phantaisie du vulgaire, les paroles, qui sont les images des choses.

Nous auons aussi de luy, la correction du Calendrier faite par son Edict, qui n'est pas vne moindre marque de sa doctrine que de sa puissance; en ce qu'elle tesmoigne qu'il a constitué vne pareille gloire, de cognoître les Loix que les Astres obseruent dans les Cieux, que d'en prescrire aux hommes sur la terre.

L'on remarque aussi du Liure qu'il a intitulé *Anti-Cato*, qu'il n'auoit pas moins d'affection à surmonter dans la dispute, par la force de son Esprit, que de vaincre dans la guerre par la puissance de ses armes; puis qu'il auoit entrepris de faire à coups de plume, avec le plus grand escrimeur, qui vesquit de ce temps-là, à sçauoir l'Orateur Ciceron.

De plus, nous tirons de son recueil d'Apophtegmes, qu'il a estimé qu'il luy estoit plus honorable de se changer en quelque façon en tablettes, dans lesquelles il escriroit ce que les autres auroient prudemment & grauelement dit, que de voir que ce que luy-mesme auroit proferé, fut tenu comme vn Oracle, ainsi que l'affectent plusieurs Princes impertinents & preuenus de flatterie. Neantmoins si ie voulois rapporter plusieurs choses qu'il a dit, ainsi que j'ay fait d'Alexandre, elles seroient telles que Salomon les remarque, *Les paroles des Sages sont comme des aiguillons, & comme des cloux fichez bien auant.* Mais ie me contenteray d'en proposer trois, qui sont considerables, non tant à cause de l'eloquence, comme à cause de la vigueur & de l'efficace qui s'y rencontre.

Premierement donques, ie dis qu'il a falu de necessité, que celuy-là fust le maistre de bien dire, qui a peu par vn seul mot reprimer dans vne armee, la sedition des soldats mutinez: ce qui se passa en cette sorte. C'estoit la coustume des Romains, quand les Generaux d'armees parloient à leurs troupes, de les nommer Soldats; & quand les Magistrats haranguoient au peuple de l'appeller Quirites. Les soldats de Cesar se mutinoient vn jour, & demandoient leur licentiement avec sedition: non qu'ils eussent dessein de s'en aller, mais afin de faire leur condition meilleure par cette demande. Mais luy, ferme & resolu, ayant commandé qu'on fit silence, commença de parler en cette sorte; *Moy, ô Quirites, signifiant par ce mot qu'ils estoient desja licentiez:*  
dequoy

dequoy les soldats estans touchez & bien estonnez, ils ne cessoient d'interrompre son discours; & sans plus demander leur congé, ils requeroient avec instance qu'il les nommast Soldats.

Voicy sur quoy il dit vn autre fort bon mot. Il affectoit grandement le nom de Roy, & pour cet effect il attira plusieurs personnes, qui vn iour en passant luy crierent *Vive le Roy*: mais comme il eut remarqué que ce cry n'estoit pas assez fort, & qu'il partoit de la bouche de peu de personnes, il tourna cette affaire en raillerie; & comme si on c'estoit trompé en luy donnant cette qualité, il leur repartit: *Je ne suis pas Roy, mais Cesar*. Mot de telle importance qu'à peine en peut-on expliquer la force & le poids; encores qu'on le considere de bien près: car il sembloit ainsi refuser ce titre; mais ce n'estoit pas tout de bõ. De plus, il monstroit par là vne tres-grande confiance & magnanimité: comme si le nom de Cesar estoit plus illustre que celui de Roy, ce qui arriua, & s'obserue iusques aujourd'huy. Mais il marquoit principalement par ce grand artifice quelle estoit sa fin. Car il vouloit dire que le Senat & le peuple Romain debatoient avec luy pour vne chose de peu: c'est à dire pour vn seul nom; car il auoit desia vsuré long temps auparauant la puissance Royale: & mesmes pour vn nom que portoient plusieurs familles, mesmes fort petites: car le surnom de Roy estoit particulier à certains Romains, comme nous en remarquons quelque chose de semblable en nostre langue.

Bref, ie veux icy rapporter vne parole qu'il dist fort à propos, comme il se fut rendu le maistre de Rome, apres la guerre declaree, & qu'il fut entré dás le lieu où l'on gardoit religieusement le tresor public; à fin d'en tirer l'argét pour faire la guerre: comme Metellus, qui estoit pour lors Tribun, s'y oppo- soit, Cesar luy dit: *Tues mort si tu ne t'arrestes*: Et puis reuenant vn peu à foy, il adjousta: *Jeune homme, i'ay plus de peine à le dire qu'à le faire*. Repart si merueilleux à cause du meslange de la terreur & de la clemence qui s'y trouuoient, que l'on n'eust sceu rien dire de mieux.

Mais il suffira de remarquer touchant Cesar, qu'il est tout clair qu'il a bien sceu cognoistre sa grande capacité, comme il appert en ce qu'aucuns s'estonnans du dessein que Lucius Sylla auoit de quitter la Dictature, il dist en se mocquant subtilement: *Sylla n'a sceu que c'estoit des Lettres, il n'a peu dicter*.

Mais il est temps de mettre fin à ce discours, qui nous appréd que les vertueux exercices des Armes & des Lettres se rencontrent quasi tousiours ensemble. Car qu'y a-il à dire apres que l'on a rapporté les exemples d'Alexandre & de Cesar? Toutesfois ie suis forcé de faire le recit d'vn autre qui est de grande consideration & fort rare; pource qu'aussi tost apres que l'on s'en est mocqué on la tenu pour vn miracle. Il est du Philosophe Xenophō, qui au partir de l'escole de Socrate, s'en alla en Asie avec Cyrus le plus ieune, à la guerre que l'on faisoit contre le Roy Artaxerces. Il auoit fort peu d'aage en ce temps-là; sans

qu'il eust auparauant veu aucune armee ny rangee en bataille, ny campee, & sans qu'il eust cōmandement; mais il fuiuoit comme volontaire pour l'amitié qu'il portoit à Proxenus. Il estoit par hazard present, quād apres la defaite & la mort de Cyrus, Falinus fut despesché par le grād Roy vers les Grecs, qui n'estoient qu'une poignée d'hommes, referree dās le milieu des Estats de Perse, esloignée de leur patrie par vne longue distāce de chemin, & separee par plusieurs grandes & profondes riuieres qui leur en empeschoient l'abord. Son ambassade tendoit à ce qu'ils se rendissent à la mercy du Roy, apres auoir quitté les armes. Mais auant que l'on eust respondu publiquement à cet Ambassadeur, plusieurs de l'armee parloient familièrement à luy, & entr'autres Xenophon, qui luy tient ce discours: *Et comment se peut faire ce que vous desirez; ô Falinus? il ne nous reste plus rien que ces deux choses, les Armes & la Vertu, qui ne nous seruira de rien si nous sommes vne fois desarmez. A quoy Falinus respondit en riant: Jeune homme vous estes, si ie ne me trompe, Athenien & Philosophe: Ce que vous dites à fort bonne grace; mais vous vous trompez grandement, si vous croyez que la vertu de ceux de vostre pays soit esgale aux troupes du Roy: Voilā en quoy consiste la mocquerie: Voicy quel fut le miracle. Cet Escolier nouvellement forty de l'escole, & ce Philosophe, apres la defaite des Generaux de l'armee & des Lieutenans qui moururēt par trahison, r'amena dans la Grece depuis Baby lone dix mil hommes de pied, à trauers les Estats du Roy, & en despit de toutes les troupes.*

genereux espouuanta tout le monde; & dès ce temps là il accreut le courage des Grecs, iusques à leur faire entreprendre d'entrer dans le Royaume du Roy de Perse & le ruiner; bien tost apres Iason le Theffalien y pensa & le résolut. Agelilaus Lacedemonien le tenta & commença de faire. Et Alexandre Macedonien enfin en vint à bout, y ayans esté tous poussez par l'action genereuse de cét homme sçauant, qui les auoit deuancez.

Passons de cette vertu Heroïque & Militaire à celle que l'on nomme Morale, & qui est propre aux particuliers: Premièrement ce dire du Poète est tres-certain:

*Il est vray que d'auoir Bien appris les Sciences,*

*Rend les hommes plus doux & sans brutalité.*

Car la doctrine polit les hōmes: mais aussi est-il necessaire que l'on remarque ce mot de *Bien*: veu qu'une cognoissance confuse fait de contraires effets: le sçauoir, dis-je, retranche la legereté, la temerité, & l'insolence; d'autant qu'il represente les perils & les difficultez, qui sont en la chose que l'on entreprend, & met en balance les poids des raisons & des argumens que l'on y propose: Il a pour suspect ce qui se presente d'abord à l'esprit, & à quoy il prend plaisir, & apprend à suiure vne route cogneuë. La Science retranche la vaine & la trop grande admiration, qui est la racine de toute foible resolution; d'autant que nous admirons les choses; ou parce qu'elles sont nouvelles, ou parce qu'elles sont grandes. Pour le regard de la nouveauté, il n'y a personne de ceux

qui sont profonds en science, ou esleuez en contemplation, qui n'ait ce mot graué dans son cœur: *Il n'y a rien de nouveau sur la terre.* Et nul ne s'esmerueillera de voir jouër des marionnettes, si ayant mis la teste entre les tapisseries, il voit les ressorts & les filets d'archal qui les font mouuoir. Quant à ce qui est de la grandeur; de mesmes qu'apres qu'Alexandre le Grand eut accoustumé de bailler & de gagner de grandes batailles en Asie: quand on luy portoit par fois des nouvelles de la Grece, touchant ce qui s'y passoit pour son seruice en ses armées, qui estoient par fois occupees à prendre le passage d'un pont, se saisir de quelque chasteau, ou pour le plus employees au siege de quelque bourg. Alexandre, dis-je, auoit accoustumé de dire: *Qu'il luy estoit aduis qu'on luy portoit les nouvelles de la bataille des grenouilles, & des rats dont Homere a parlé.* Ainsi à vray dire, il semblera à quicōque cōsiderera la machine de l'Vniuers, que le globe de la terre (en y cōprenant tous les hommes, pourueu que vous en exceptiez la diuinité des Ames) ne sera pas plus gros qu'une formiliere, qui n'est qu'un petit monceau de pouffiere, à l'entour duquel il y a plusieurs formis qui rampent & qui vont en haste, dont les vns portent des grains à leurs petites bouches; & les autres leurs œufs; & d'autres ne sont chargez de quoy que ce soit. De plus, la Science oste ou rabat pour le moins la crainte de la mort & de la fortune contraire, qui sont les deux choses qui nuisent le plus aux vertus & aux mœurs: Car si quelqu'un pense profondement à sa condition mortelle; & s'il con-

fidere combien la nature des choses est corruptible, il fera du mesme aduis d'Epietete, qui sortant vn jour de son logis, vist vne femme qui pleuroit; pour ce qu'elle auoit cassé vn pot de terre; & le lendemain en ayāt remarqué vn autre qui souspiroit, & qui jettoit quantité de larmes pour la mort de son fils, dit ces paroles: *Je vis hier casser ce qui estoit fresle, & i'ay veu aujourdhuy mourir vn mortel.* C'est pourquoy, Virgile a fort à propos & fort sagement accouplé la cognoissance des causes avec la resolution de ne rien craindre, comme estant deux choses inseparables.

*Heureux celuy qui cognoist d'où deriue*

*Tout ce qui est sans que les maux diuers*

*Luy fassent peur, ny le Destin peruers,*

*Ny le trajet de l'infemale riue.*

Ce seroit chose ennuieuse de descrire par le menu les remedes que la Science fournit à toute sorte de maladies qui arriuent à l'Amc, en purgeant parfois les humeurs peccantes; en ouurant les obstructions; en aydant la digestion; en excitant l'appetit, & guarissant fort souuent ses playes, ses vlceres & choses semblables. Donques ie concluray avec ce mot qui semble tout cōprendre: c'est à sçauoir que la Science dispose & tourne en sorte l'esprit, qu'il ne manque jamais entierement, & qu'il ne se congele jamais, par maniere de dire, en ses defauts; mais il pousse tousiours auāt, & va au progres. L'ignorant ne sçait que c'est que de descendre en soy-mesme, ny de se rendre raison, & s'il n'entend pas combien est douce la vie qui se sent deuenir meilleure de jour à autre. Que si par fortune il possede quelque vertu, sans doute il en tirera de

la vanité, & en fera monstre par tout; & il s'en servira peut-estre à propos, encores qu'il mesprise de la cultiver & de l'accroistre. Au surplus, s'il a quelque vice il aura la finesse & l'industrie de le couvrir & de le cacher; mais non de le corriger; semblable au mal aduisé moissonneur qui a toujours moissonné sans avoir jamais esguisé sa faucille. Au contraire, l'homme sçavant ne se sert pas seulement de son esprit en l'exercice de la vertu; mais il se corrige incessamment & il s'avance en la mesme vertu. Et afin que ie le die en vn mot, il est tres-certain que la verité & la bonté ont entr'elles la mesme difference qui se trouve entre le feu & l'emprainte: car la Verité scelle la Bonté; & au rebours les vagues des vices & des agitatiōs de l'ame, viēēt des nuées de l'erreur & de la fausseté.

Mais passons de la Vertu à la Puissance & à la Domination, & considerons s'il se trouve quelque part vn pouvoir si absolu qu'est celuy dont l'habile homme pare & couronne la Nature. Nous voyons que la dignité du commandemēt suit la dignité de la chose à laquelle on cōmande. L'Empire sur les brutes & sur les troupeaux, tel qu'est celuy des bergers & des bouviers, est fort abjet: L'Empire sur les enfans, tel qu'est celuy des M<sup>es</sup> d'escole, n'est pas beaucoup honorable: & il y a plus de deshōneur que de gloire à cōmander aux seruiteurs: & la dominatiō des Tyrās sur vn peuple abatu & sās courage n'est gueres plus à priser: d'oū vient que l'on a toujours jugé qu'il y a plus de cōtenement de posseder des hōneurs dans les Monarchies & Republics qui sont libres que sous les Tyrans;

pour ce que l'on commande bien plus honorablement sur ceux qui veulent obeir que sur ceux qui ne le veulent pas, & qu'il faut contraindre à cela. C'est pourquoy Virgile voulant, avec vn tres-grand artifice, choisir entre les honneurs humains, les plus grands, pour les attribuer à Auguste Cesar, dit ces propres mots:

*Le peuple obeissant prend loy de sa victoire ;  
Et mesmes il aspire à l'immortelle gloire.*

Mais l'Empire de la Science est beaucoup plus releué que celuy que l'on a sur les volontez, quelques libres qu'elles soient, & sans estre contraintes. Car il exerce sa domination sur la raison, sur la foy, & mesmes sur l'entendement, qui est la plus haute partie de l'ame, & qui gouuerne la volonté mesmes. Et à vray dire, il n'y a aucune puissance sur terre, qui erige, par maniere de dire, son trosne & son siege dans les esprits & dans les ames des hōmes, dans leurs pensees, dans leurs phantaisies, dans leur consentement & dans leur foy, comme font la Doctrine & la Science; d'où procede ce detestable & excessif contentement que reçoient les Heresiarques, les faux Prophetes & les grands imposteurs, quand ils voyent qu'ils commencent à regner dans la croyance & dans les consciences des hommes. Certes il est si grand, que quiconque en a vne fois gousté, il ne peut plus se resoudre, quelques persecutions qui s'en ensuiuent, & quelques tourmens qu'il puisse souffrir de renoncer à cette suprême autorité. Et comme c'est ce qui est nommé dans l'Apocalypse: *L'abyssme, ou la*

*pro-*

*profonde demeure de Satan.* Aussi au contraire, le juste & le legitime pouuoir que l'on a sur les esprits des hommes, qui est estably par l'euidence mesme, & par la tres-douce recommandation de la verité, a vn fort proche rapport à la puissance de Dieu.

Pour ce qui regarde les biens & les honneurs, la Science ne se contente pas d'enrichir liberalement les Royaumes & les Republicques; mais elle fait du bien aux particuliers, & accroist leurs fortunes & leurs richesses. Car il y a long temps que l'on a remarqué qu'Homere donne à viure à beaucoup plus de personnes que Sylla, que Cesar, ny qu'Auguste, encores qu'ils ayent distribué quantité de bleds: qu'ils ayent ietté grand nombre de pieces d'argent: & qu'ils ayent partagé plusieurs arpens de terre. Et il est fort mal-aisé de dire au vray, lequel des deux, ou les armes, ou les lettres, en a le plus enrichy. Mesmes si nous parlons de la supreme puissance; bien qu'il soit vray que les armes, ou le droict successif ayent fait plusieurs Roys: si faut-il aduoüer que le souuerain Pontificat, qui est allé du pair avec la Royauté, a esté donné ordinairement aux habilles hommes.

Quant à l'agreable satisfaction que baille la Science, elle surpasse toute sorte de delices: Pourquoy non? N'est-il pas vray que les plaisirs de l'ame excéderont les resiouyssances qui touchent les sens, avec le mesme aduantage que l'heureuse issuë d'vn dessein est preferable aux accords de quelque air agreable, ou à quelque somptueux banquet? & par vn

semblable progrez ne faudra-il pas que les contentemens qui se trouuent en l'entendement deuant de bien loin les affections? Le degoust suit bien tost ce qui est délicieux; qui perd sa fleur & sa grace quand il a duré vn peu long temps; par où nous apprenons que ce n'estoit pas de vrayes voluptez & sans meslange; mais leurs ombres trompeuses qui sont neantmoins agréables, non tant à cause de leur qualité, qu'à cause de leur nouueauté: D'où vient que les voluptueux pour l'ordinaire, & les Princes ambitieux, deuiennent en leur vieillesse quasi tousiours tristes & melancholiques. Mais on ne se saoule point de sçauoir; au contraire apres auoir appris, succede le desir d'apprédre de nouueau. C'est pourquoy, de necessité, le bien de ce contentement est simple, & ne vient pas par accident ou par fraude: Et mesmes cette volupté depeinte par Lucrece, ne tient pas la derniere place dans l'ame.

*Quel plaisir! la mer grosse, les vents troublans son calme,  
&c.*

*C'est vn agreable spectacle, dit-il, à celuy qui est debour, ou qui se pourmene sur le riuage de la mer, de voir vn vaisseau agité de la tempeste: & c'est vne chose fort plaisante que de considerer du plus haut d'vne tour deux armées qui entrent en bataille. Mais l'homme ne trouue rien de plus doux que d'auoir son ame située par le moyen de la Doctrine, dans la citadelle de la verité: d'où elle puisse descouuoir les erreurs & les trauaux des aut res.*

Bref, laissons à part ce que l'on dit communément; que l'homme sçauant a le mesme aduantage sur l'i-

ignorant, qu'il a sur les bestes brutes: que l'homme par l'ayde de sa doctrine monte au Ciel avec l'esprit; où il ne peut se trouuer avec le corps, & autres choses semblables. Et concluons cette dispute de l'excellence des Lettres, en disant qu'elle donne le bien de l'Immortalité & de l'Eternité; à quoy l'homme aspire par l'inclination de sa nature, comme le tesmoignent la generation des enfans, l'anoblissement des familles; les bastimens, les fondations, les tombeaux, la reputation, & en somme, tout ce que les hommes souhaitent avec passion. Mais nous voyons de combien plus longue duree sont les ouurages d'Esprit & de Science, que ne sont ceux qui partent de la main d'un ouurier. N'est-il pas vray que les vers d'Homere ont duré deux mil cinq cens ans & plus, sans que l'on y ait trouué de dechet d'une syllabe, ou d'une lettre? & durant ce mesme temps une infinité de Palais, de Temples, de Chasteaux & de Villes ont esté ruinees & renuersees sans-dessus-dessous. On ne peut r'accommoder les portraits ny les statuës de Cirus, d'Alexandre, de Cesar, ny mesmes des Roys & des Princes qui ont vescu il n'y a pas long-temps; par ce que les originaux desja vscz de vieillesse ne sont plus; & les copies que l'on en fait de jour en jour se trouuent fort esloignees de la premiere & naïfue representation. Mais pour ce qui est des images des esprits, on les rencontre tousiours en leur entier dans les Liures, sans que le temps les gaste; d'autant qu'on les peut continuellement renouuer; encores qu'à bien parler on ne les doie pas

nommer images; d'autant qu'elles engendrent perpetuellement; qu'elles jettent leurs semences dans les esprits des hommes; & qu'elles apprestent & produisent pour les aages à venir vne infinité d'actions & d'opinions. Que si l'on a trouué, que c'estoit vne rare & admirable inuention que d'auoir fait vn nauire qui transporte d'vn pays à l'autre des richesses & de la marchandise: & qui par la communication des choses necessaires à la vie, approche en quelque sorte les regions fort esloignées: A combien plus forte raison doit-on faire estime des Sciences, qui comme des vaisseaux qui voguent sur l'Ocean du Temps, ramencent les années les plus reculees par la ressemblance des esprits, & par les mesmes modes & inuentions? Au surplus, nous voyons que certains Philosophes les plus sensuels; qui n'auoient rien de diuin, & qui nioient tout à plat l'immortalité de l'Amé, ont pourtant aduoüé, par la force de la verité qui les y contraint, qu'il y auoit apparence de croire que tous les mouuemens & toutes les actions que l'ame humaine pouuoit faire sans l'organe du corps, subsistoient apres la mort, comme par exemple les mouuemens de l'entendement & non pas des affections; tât la Science leur a semblé vne chose immortelle & incorruptible. Quât à nous qui sommes illuminez d'vne reuelation diuine; & qui ne tenons compte de ces petites choses, ny de ces obstacles des sens nous sçauons que non seulement l'esprit, mais aussi les affections bien purifiees, & non seulement l'ame; mais aussi que le corps receura en son temps.

l'immortalité. Mais que l'on se souviene, que dans la preuve de la dignité de la Science, tant icy qu'aux autres endroits où il a esté nécessaire, j'ay toujours mesmes dès le commencement, mis difference entre les tesmoignages diuins & les tesmoignages humains; ce que j'ay sans cesse obserué en expliquant separément l'un & l'autre.

Et bien que cela soit, ie ne me promets pourtant pas, quelque discours & action que ie fasse en faueur de la Science, de reuoquer les jugemens, ny du Coq d'Æsope, qui prefera le grain d'orge à la pierre precieuse; ny de Midas, qui ayant esté nommé arbitre entre Apollon, qui preside parmy les Muses, & Pan qui commande aux troupeaux, donna le prix à celui qui estoit le plus riche; ny de Paris, qui ayant mesprisé la Sageste & la Puissance, jugea en faueur de la Volupté & de l'Amour; ny d'Agrippine qui choisit ce party, *Qu'il tue sa mere pour uenir qu'il regne*, desirant l'Empire à son enfant sous vne condition detestable; ny d'Ulysse qui prefera vne vieille à l'immortalité. Ce sont des representations de ceux qui ont plus estimé les choses qui passoient en coustume, que ce qui estoit bon; & tels autres jugemens rendus par le vulgaire. Ie sçay que cela ne se reformera pas; mais aussi sçay-ie bien que cecy surquoy la Science est appuyee, comme sur vn ferme fondement, & qui ne peut manquer, ne perira jamais. *La Sageste a esté iustificiee par ses enfans.*

*Fin du premier Livre.*





DE LA  
**DIGNITE'**  
 ET DE  
**L'ACCROISSEMENT**  
**DES SCIENCES**  
 De FRANÇOIS BARON de VERVLAM  
 & Vicomte de S. Aubain.

*LIVRE II.*

A SON ROY.

**S**IRE,

C'est vne chose bien-seante,  
 encores que par-fois elle arriue  
 autrement, que ceux qui ont  
 quantité d'enfans, & qui semblent continuellement  
 regarder leur immortalité en leurs arriere-nepueux,  
 se tourmentent plus que le reste des hommes à de-  
 uiner quels seront les temps à venir, durant lesquels

ils sçauēt que ces chers gages de leur amitié doiuent passer leur vie. La Royne Elizabeth a plustost logé dans le monde en passant, qu'elle n'y a fait vne demeure certaine ; parce qu'elle n'a pas esté mariee, sans auoir pourtant laissé de rendre son Empire fleurissant, & grandemēt heureux en plusieurs choses. Mais il est fort conuenable à vostre Majesté, non seulement de faire que vostre siecle soit remarquable par vos vertus ; mais aussi de porter vostre soin dans les choses dignes de memoire, & qui meritent d'estre eternisées ; puis que Dieu vous a fait la grace d'auoir tant d'enfans, pour dignement perpetuer vostre nom ; & puis que vostre aage vigoureux & vostre couche feconde vous en promettent encores d'autres. Or il n'y a rien de plus digne, ny de plus excellent, que si l'on donne au monde pour l'embellir le solide & l'vtile progres des Sciences, si d'auenture l'affection que ie porte aux lettres ne me fait parler contre la Verité. Car iusques à quand nous appuyerons nous sur l'authorité de certains Autheurs peu en nombre, comme sur des colomnes d'Hercule pour n'aller pas plus auant en cette matiere: puis que vostre Majesté nous conduit en nostre nauigation, & qu'elle la rend bien fortunée, comme étant vne brillante constellation, & de bon augure.

Mais pour reuenir à nostre propos, ressouuenons nous & considerons que c'est que les grands hommes & les autres ont contribué iusques à present pour l'augmentation des lettres, & que c'est qu'ils se sont oubliez d'y adjouster : faisons-en vne particuliere

liere dissection avec des termes massés & pleins de vigueur sans digression ny amplification. Que l'on suppose donc, ce qu'un chacun accordera, qu'il n'y a rien de si haut ny si difficile, dont on ne vienne à bout, ou par vne grande recompense, ou par vn prudent & salutaire conseil, ou par vn continuel travail. Le premier est cause qu'on l'entreprend; l'autre oste toute sorte de difficultez & d'erreurs: & le dernier secourt la foiblesse des hommes; mais le conseil prudent & salutaire tient le premier rang entre les trois; & il n'est autre, qu'une declaration & vne description de la droicte voye qu'il faut suiure, pour paruenir à l'execution de la chose qu'il propose. Car, selon le prouerbe, *le boiteux qui est dans le chemin, va plus viste que celuy qui court hors le chemin.* Et Salomon dit fort à propos sur ce sujet: *Si le tranchant est esmoussé, il faut frapper avec plus de force. Mais la Sageesse est forte par dessus tout.* Par où il veut dire que si l'on choisit prudemment vn moyen pour conduire vne chose à sa perfection, l'on en vient à bout avec plus d'efficace que quand l'on s'y prend de toute sa force. Je suis obligé de tenir ce discours sans prejudice de l'honneur qui doit estre rendu aux habiles hommes; pour ce que ie vois & ie remarque que toutes leurs ceures & leurs actions ont plustost visé au faste & à la recommandation de leur nom, qu'au progresz & à l'augmentation des Sciences mesmes; & que c'est pour cela que le nombre des gens de Lettres s'est accru, sans que les Arts en ayent receu aucun accroissement.

Or l'on confidere principalement trois choses quand on trauaille à l'augmentation des Sciences; à ſçauoir les endroits où l'on les enſeigne; les Liures qui en traittent; & les perſonnes qui en font profeſſion. Car de meſmes que l'eau de pluye ou de fontaine ſ'eſcarte & ſe perd aiſement, ſi l'on ne la ramaffe en certains reſeruoirs où elle eſt conſeruee par cette vnion & par cet aſſemblage; & c'eſt pourquoy l'induſtrie de l'homme a inuenté les aqueducs, les ciſternes, les eſtangs, & les a enrichis de toute ſorte d'embelliſſemens, qui ne font pas dauantage paroître la magnificence & la grandeur de ces ouurages que leur vtilité & leur neceſſité. Ainſi cette liqueur precieufe de la Science, ſoit qu'elle vienne par l'infpiration diuine, ſoit que les ſens la donnent, periroit ſoudain, & ſ'eſvanoüiroit entierement ſi elle n'eſtoit maintenue par les Liures, par les traditions, par les conuerſations, & principalement dans certains lieux deſtinez à ces choſes, tels que ſont les Academies, les Colleges, les Ecoles: où ſans ceſſe l'on en parle, & où elle accroift & ſe ramaffe avec beaucoup d'abondance & d'vtilité.

Premierement, l'on trouue qu'il y a quatre choſes qui cōcernent les lieux où l'on enſeigne la Science, à ſçauoir la conſtruction des baſtimens; l'aſſignation des reuenus; l'octroy des priuileges, & les regles que l'on obſerue en l'inſtruction: & tout cela tend, pour l'ordinaire, à la retraitte & au repos, & donne le relasche des ſoins & des deſplaiſirs. C'eſt cela meſmes que Virgile deſire que l'on obſerue quand l'on

veut placer des ruches à mouches à miel.

*Il faut premièrement choisir vne demeure*

*Aux mouches, où le vent n'habite en aucune heure.*

Il y a aussi deux choses qui regardent particulièrement les Liures. Premièrement, les Bibliothèques, dans lesquelles comme dans des Mausolées, reposent les Reliques sacrées des anciens Saints. Secondement les nouvelles éditions des Auteurs plus correctement imprimées, plus fidelement traduites, avec de meilleurs Commentaires; avec de plus exactes Annotations, & choses semblables.

Pour ce qui est des personnes de Lettres, outre qu'elles doiuent estre estimees & aduancées, il reste deux choses à faire en leur faueur, recompenser & destiner les Professeurs és Arts qui sont desia inuenitez & cognus; & en faire de mesmes dans les parties de la Science, qui ne sont encores pas bien polies, ny bien acheuees.

Ce sont en somme les choses que les grands Princes, & que les illustres personnages ont fait pour les bonnes Lettres. Mais quand il est question de nommer particulièrement ceux qui les ont bien traitées, je me ressouuiens de ce qui poussa Ciceron à rendre graces, apres son retour, à tout le monde sans aucune distinction: *Il est mal-aise, dit-il, que l'ingrat n'oublie quelqu'un.* Resoluons nous plustost par le conseil des escritures de regarder ce qui nous reste de carriere à courre, que de tourner nostre veüe, pour voir ce que nous auons laissé derriere nostre dos.

Mais ie m'estonne premierement, de ce que tous les Colleges de l'Europe les mieux fondez sont destinez à la profession de certaines Sciences, & non à l'estude libre & vniuersel de toutes & de tous les Arts. Car celuy qui estime qu'il n'y a point de doctrine qui ne se doïue rapporter à l'vsage & à l'actiõ, il en juge fort sagement. Il est neantmoins fort facile, de se laisser couler par cette croyance dans cette erreur, que la fable ancienne touche, quand elle feint que tous les membres du corps entrerent en dispute contre le ventre, & luy reprocherent qu'il ne donnoit ny le mouuement comme les muscles; ny le sens comme la teste, bien qu'il fut vray qu'il distribuât la viande cuite & digeree à tout le reste du corps. De mesmes, celuy qui croit que le temps que l'on passe à l'estude de la Philosophie & à la contemplation est inutilement & vainement employé: celuy-là ne prend pas garde que c'est de là que toutes les Professions, & que tous les Arts tirent leur suc & leur force en particulier. Et c'est ce qui me persuade que le principal sujet du retardement jusques à present du progresz desirable de la doctrine, vient de ce que ce n'est qu'en passant que l'on a pensé à ces Sciences fondamentales, & que l'on ne les a pas humees à longs traits. Car si vous desirez qu'un arbre rapporte beaucoup plus de fruit qu'à l'ordinaire, il ne faut pas vous traouiller à esmonder ses branches, il faut chauffer de bonne terre sa racine, ou vous ne ferez rien. De plus, il faut remarquer que cette fondation de Colleges & de

Communautez que l'on destine pour enseigner, a non seulement nuit au progrès des Sciences ; mais a porté vn grand dommage aux Royaumes & au Republicques. Car c'est de là qu'il arriue que les Princes ayans à choisir des ministres capables du gouuernement de l'Estat, ils n'en trouuent quasi point auprès d'eux; parce que l'on n'apprend rien dans les Colleges qui soit à cet vsage : & ceux qui sont bien nais & de bon naturel n'y sont pas instruits, entre les autres Arts, dans l'Histoire, dans les Langues qui ont cours, & dans les Liures qui traittent de la Politique, ce qui les rendroit habiles au maniemment des affaires publiques.

Mais parce que les fondateurs des Colleges *Plantent*, & ceux qui ont estably les leçons publiques *Arrousent*, il s'ensuit que ie die par ordre ce qu'on peut desirer. Quant à moy, j'improoue grandement le peu de gages que l'on donne principalement en ce Royaume, aux Professeurs & à ceux qui enseignent les Arts. Car il importe beaucoup pour l'auancement des Sciences que l'on choisisse pour Lecteurs en chaque genre d'icelles, ceux qui sont les plus sages, & les plus habiles; puis quel'on se fert de leur trauail, non pour vne affaire de peu de duree; mais pour fournir & pour perpetuer la Science aux siècles à venir. Ce qui ne peut estre que par telles recompenses; & sous telles conditions, que le mieux entendu & le meilleur Maistre en cet Art, en soit pleinement content; en sorte qu'il ne luy soit pas fascheux de s'en tenir là tant qu'il viura, sans qu'il

aille chercher vn autre employ. Donques pour faire fleurir les Sciences, il faut obseruer la Loy Militaire establie par Dauid: *Que le butin fust également partagé entre celuy qui alloit au combat, & celuy qui gardoit les hardes:* autrement on les auroit laiffées à l'abâdon. Ainsi ceux qui enseignent, sont côme les cōseruateurs & les gardes du magazin de la doctrine; d'où par apres on peut tirer l'ornemēt de toutes les Sciēces. C'est pourquoy il est raisonnable que la recompense qu'on leur donne, vaille autant que les gains de ceux qui sont dans les affaires. *Que si on n'accorde pas à ces habiles hommes, qui sont comme les peres, ce qui est deu à leur merite, cecy s'ensuiura:*

*Les enfans sans vigueur feront voir l'abstinence*

*Que leurs peres ont fait.*

Je remarqueray maintenât vn autre defaut, lequel à fin de biē exprimer, il seroit besoin que j'inuoquasse à mō ayde quelque Alchymiste; veu que cette sorte de gēs persuade aux personnes curieuses de védre leurs Liures, & de faire bastir des fourneaux; de quitter les Muses, comme si elles estoient des vierges steriles; & de ne faire estime que de Vulcan. Car il faut à la verité, cōfesser qu'en certaines Sciences, principalement en la Physique & en la Medecine, on ne peut par le moyen des seuls liures penetrer dâs les secrets de la contemplation; ny recueillir les fruiçts de la vie aētiue. Les hōmes ont dōné d'autres choses pour cet effet: car nous voyōs que les Spheres, que les Globes, que les Astrolâbes, que les Cartes, & autres choses semblables. ne sōt pas moins necessaires à l'estude de l'Astronomie, & de la Cosmographie, que le sont les

Liures. Nous voyōs aussi en certaines Escoles de Medecine, des jardins, où il y a toutes sortes de simples, à fin que l'on apprenne à les cognoistre; & mesmes on ne manque pas de corps morts pour seruir de sujets aux remarques qui se font dans les dissections. Mais c'est peu de chose que cela. Il faut generalemēt tenir pour constant que l'on ne peut gueres s'auancer à la descouuerte des secrets de Nature, si l'ō ne baille de quoy fournir aux grandes despenses, avec lesquelles il faut venir aux experiences de Vulcā & de Dedale: c'est à dire de la fournaise & de la machine, ou de quelque chose de ce gēre. C'est pourquoy de mesme qu'il est permis aux Secretaires & aux Agēts des Princes, de dresser le cahier des frais qu'ils ont faits pour diligēment rechercher & trouuer de nouvelles inuētiōs & des secrets d'Estat; aussi faut-il entieremēt rēbourser ceux qui ont fait des despenses en la descouuerte & recherche de la nature: autrement nous ne sçaurions pas certainement plusieurs choses dignes d'estre apprises. Car si Alexandre a donné à Aristote vne grāde somme d'argent: à fin qu'il eust à ses gages des Veneurs, des Pipeurs & Oiseleurs, des Pescheurs & autres, qui firent que par leur bonne instruction, il descouurit fort bien l'Histoire des Animaux: Certes, quelque chose de plus grand est deu, non à ceux qui brosent dans les taillis de la nature; mais qui trouuent le chemin dans les labyrinthes des Arts.

De plus, il faut obseruer vn autre defaut qui est fort considerable; à sçauoir vne certaine negligēce des Recteurs des Academies, à consulter; & le peu de soin des Roys & des Superieurs à visiter pour

considerer diligémente si l'on doit continuer, ou supprimer les leçons publiques, les disputes & les autres exercices qui se font, & que l'on a pratiqué des long temps; & iufques en nos iours dans les Escoles; & si l'on doit en introduire d'autres en leurs places. Car entr'autres regles & Royales obseruations qu'il a pleu à vostre Majesté de donner, ie remarque particulièrement celle-cy: *En toute constume, ou exemple, il faut considerer les temps ausquels telle chose a esté commencée: Car si le desordre, ou l'ignorance viuoient pour lors, cela diminuë beaucoup de sa dignité & la rend tout a fait suspecte.* Partant, puis que les Statuts des Academies ont esté premierement donnez, pour la plus part, durant des temps où l'on viuoit quasi aussi grossierement, & avec autant d'ignorance que l'on fait aujourd'huy, il est à propos de les examiner de nouveau. I'allegueray sur ce subiect vn ou deux exemples, en des choses qui se presentent à nous tous les iours, & qui nous sont fort familiares. Les gens de Lettres ont accoustumé, bien que mal, selon mon iugement, d'apprendre trop tost la Logique & la Rhetorique, qui sont des Arts plus propres à des personnes auancees en aage, qu'à des enfans & à des apprentifs: veu qu'elles sont, si l'on y prend garde de prés, les deux Arts les plus importans, & les Arts des Arts; l'vn qui se rapporte au iugement, & l'autre à l'ornement; mesmes elles contiennent la regle & l'ordre de disposer & d'embellir les choses, sur lesquelles on doit traiter. C'est pourquoy vouloir que les esprits grossiers, qui n'entendent pas les choses,

& qui n'ont pas encores fait prouision de ce que Ciceron appelle vne forest, ou vn magazin; c'est à dire, qui n'ont pas vne grande quantité de materiaux: cōmencent par ces Sciences, comme si quelqu'un vouloit apprendre à pezer, mesurer, ou embellir le vent; cela ne fait pas d'autre effect, sinon que la Vertu & la faculté de ces Arts qui sont tresbeaux, & qui s'estendent fort loin sont mesprisables; qu'ils degenerent en des Sophismes d'enfans & en des affectations ridicules, & qu'ils perdent pour le moins beaucoup de leur reputation. De plus la presse que l'on se donne à les apprendre trop tost & hors de temps, a necessairement esté cause qu'on les a traittez laschement & foiblement, afin de s'accommoder à la portee des enfans. Voicy l'autre exemple de l'erreur desia enuicilly dans les Academies: c'est que l'on nuist grandement à l'inuention & à la memoire; parce qu'on les diuertist plus qu'il ne faut, és exercices que l'on pratique dans les Escoles, où l'on fait plusieurs Oraisons entierement premeditees, que l'on recite en mesmes termes qu'on les a dressees, enquoy il n'y a aucune inuention: ou bien on les fait sur le champ; & dans cette rencontre la memoire ne paroist que fort peu. Veu que dans la pratique ordinaire de la vie on n'vse que par-fois de l'un & de l'autre separément, au lieu que l'on se fert d'ordinaire du meslange des deux: c'est à sçauoir des Notes, ou des Commentaires, & du mot promptement dit: en sorte que par ce moyen, les exercices ne se rapportent pas à ce qui se pratique le plus; & l'image ne correspond pas à la

vie : bien que tels exercices doiuent tousiours estre le plus qu'il se peut, conformes à la sorte de vie qui est en vsage ; autrement ils peruertiront les mouuemens & les facultez de l'ame ; tant s'en faut qu'ils les preparent. Cette verité paroist euidemment, quand ceux qui regentent dans les Colleges font leurs leçons, ou quand ils entrent en quelque charge publique : car ils remarquent bien-tost en eux ce defaut, non pourtant si tost que les autres. Mais ie concluray cette partie qui concerne la correction de ces Institutions des Colleges avec cette periode tiree d'vne des Epistres de Cesar escrite à Oppius & à Balbus : *Or comment cela se puisse faire, certaines choses m'en viennent en la pensée, & plusieurs autres se peuuent inuenir: Le vous prie d'y penser.*

L'autre defaut que j'observe va encores plus auant que ne fait celuy que ie viens de remarquer. Car de mesme que la bonne conduite & la bonne Institution des Colleges ne sert pas de peu au progres des Sciences : aussi seroit-ce leur perfection entiere, si tout autant qu'il y en a dans l'Europe, auoient vne estroite vnion & vne mutuelle correspondance entr'eux. Car nous voyons que les Ordres & les Congregations qui se trouuent en plusieurs Royaumes fort escartez se reuissent en vne mesme societé & comme fraternité, & s'y conseruent en sorte que tous ceux qui viuent sous ces loix communes, n'ont tous pour les gouverner que des Prouinciaux, ou des Generaux, qui sont obeys par vn chacun d'eux. Et

à vray dire, comme la nature fait naistre la fraternité dans les familles : les Arts mechaniques la prennent dans les Confrairies. Le sacre rend tous les Roys freres ; & tous les Euesques le sont aussi entr'eux. Les Vœux & les Regles font que les Religieux sont tous freres dans leurs Ordres ; de mesmes il ne se peut faire que la Science qui illumine les esprits, ne cause vne grande & insigne fraternité entre les hommes ; puis que Dieu mesmes est nommé le pere de lumiere.

En fin ie me plains, comme i'ay desia fait cy-dessus en passant, de ce que l'on n'a iamais, ou fort rarement, destiné d'habiles gens, pour escrire & pour faire la recherche des parties des Sciences ; à la perfection desquelles on n'a pas encores assez trauaillé. A quoy seruiroit beaucoup si l'on en faisoit comme vne reueuë, & que l'on remarquast lesquelles sont abondantes & les plus augmentées ; & lesquelles sont steriles & abandonnées. Car l'opinion de l'abondance est vne des causes de la paureté ; & la multitude des Liures porte quant & soy plustost vn signe d'excez que de defaut. Et pourtant cette superfluité, pour en iuger sainement, doit estre ostee, non par le retranchement des Liures qui ont esté desia faits ; mais par l'impression d'autres qui soient beaucoup meilleurs, & qui soient tels, que ressemblans le serpent de Moÿse, ils deuorent les serpens des Magiciens.

Les remedes de tous ces defauts que nous auons remarqué, excepté de ce dernier, & mesmes

de ce dernier, pour ce qui regarde la partie actiue, concernant la destination de ceux qui doiuent escrire, sont des entreprises veritablement Royales: si bien que tout homme particulier qui voudroit tascher d'en venir à bout, seroit semblable à Mercure, qui est en vn carrefour; qui peut monstrier le chemin avec le doigt; sans qu'il puisse se mouuoir d'vne place. Mais cette partie speculatiue qui contient l'examen des defauts, qui sont en chaque Science peut tomber sous la cognoissance d'un homme particulier. C'est pourquoy j'ay resolu de parcourir generalement toutes les Sciences & les reuoir fidelement; & avec vne curieuse & assidue recherche, remarquer quelles parties restent negligees & mal cultiuees pour n'estre encores polies, ny reduites à l'usage, par l'industrie des hommes: afin que ce delineament & cet enregistrement apporte de la lumiere aux desseins publics, & aux volontaires trauaux des particuliers, avec cette resolution pourtant de monstrier ce que l'on y obmet maintenant, & ce que l'on y desire, sans que j'entreprene de reprendre les fautes qui s'y commettent, ny les mauuais succez qui s'y rencontrent. Car c'est autre chose de faire voir les lieux qui sont en frische, & autre chose de corriger & reprendre la sorte du labourage.

Ie sçay bien que j'entreprends vne grande œuure & fort difficile: & mesme ie recognois que mes forces sont trop petites pour ce dessein: Toutesfois si l'extreme passion que j'ay pour les Lettres me porte à l'execution de ce que ie desire, j'espere vser d'vne

excuse pleine d'affection ; & de dire qu'il n'est permis à aucun d'aymer , & d'estre sage tout ensemble. Je n'ignore pas qu'il faille laisser la mesme liberté de juger aux autres que j'ay prise pour moy : mais aussi receuray-ie librement d'eux ce deuoir d'humanité comme ie le leur ay franchemēt rendu. *Car celuy qui monstre le chemin à celuy qui s'esgare, &c.* Je préuois aussi que l'on reprendra plusieurs, des choses que ie prends dans mon Liure estre obmises & à desirer: comme si aucunes auoient desia atteint leur perfection, & estoient maintenant cognuës : comme si d'autres auoient plus de curiosité, qu'elles ne rapportent de fruit & d'vtilité: comme si d'autres estoient par trop difficiles ; & qu'il fut quasi impossible de les conduire à leur perfection. Quant aux deux premieres, les choses mesmes parleront pour soy : Pour ce qui regarde l'impossibilité, c'est ainsi que ie la resous. Qu'il faut croire que toutes choses sont possibles & faisables, quand quelques-vns en peuuent venir à bout, bien que tous n'y revssissent pas, quand plusieurs le peuuent faire conjointemēt & non vn seul, quand elles arriuent en suite, & non en mesme temps: bref, quand elles viennent par le soin & aux despens du public, & non par les richesses ou par l'industrie des particuliers. Que s'il y a quelqu'vn qui ayme mieux se seruir de ce dire de Salomon. *Le paresseux dit, le Lyon est au chemin:* que de celuy de Virgile, *Ils peuuent, parce qu'ils croyent pouuoir.* Je seray satisfait si mon trauail passe pour vn grand vœu & pour vn desir loüable. Car de mesmes qu'il faut que celuy qui fait vne que-

stion fort à propos, ne soit pas ignorant de ce qu'il demande: ainsi le sens ne paroistra pas foible qui souhaitera des choses qui ne sont pas impertinentes.

*Diuision vniuerselle de la doctrine humaine en Histoire, Poësie & Philosophie, conformément aux trois facultez de l'Entendement, à sçauoir la Memoire, la Phantasie & la Raison: & cette mesme diuision concerne ce qui est de la Theologie.*

## CHAPITRE I.



ETTE diuision de la doctrine humaine est tres-veritable; qui est tiree de la triple faculté de l'Ame raisonnable où est le siege de la Science. L'Histoire se rapporte à la Memoire, la Poësie à la Phantasie, la Philosophie à la Raison. Nous n'entendons autre chose en ce lieu: cy par la Poësie qu'une histoire feinte ou les fables: Car le Vers est vn certain caractere & marque du style: & mesmes on le met entre les embellissemens de l'oraison, comme il se verra en son lieu.

L'histoire traite proprement des choses particulieres qui sont determinees par le lieu & par le temps. Car encores que l'Histoire Naturelle semble faire mention des Espèces; cela arriue de ce que l'on fait de plusieurs choses naturelles vne commune similitude sous vne seule espece; en sorte que si vous en entendez vne, vous sçauiez toutes les autres. Mais

s'il se trouue des indiuidus qui soient vniques en leur espece comme le Soleil & la Lune, ou qui soient grandement esloignez de leur espece comme les Monstres; L'Histoire Naturelle n'en parle pas moins pertinemment que fait l'Histoire Ciuile de chaque particulier. Et toutes ces choses regardent la Memoire.

La Poësie prise au sens que nous auons dit cy-dessus, a pour sujet les choses particulieres, qui sont inuentees à l'exemple de ce qui est veritable dans l'Histoire; en sorte neantmoins qu'elle dit d'ordinaire des choses incroyables; & en inuente & en aduance comme il luy plaist, qui ne sont & qui ne peuuent arriuer en l'estre des choses; de mesmes que fait la peinture. Et c'est le propre de la Phantasie.

La Philosophie ne considere pas les choses particulieres, ny les premieres impressions qu'elles font, mais les cognoissances que l'on en tire; & elle s'occupe à les composer & à les diuiser selon la Loy de Nature; & selon ce qui paroist en elles; & c'est le deuoir & l'ouurage de la Raison.

Celuy qui penetrera jusques dans la source des choses intellectuelles, verra cecy aisément. Les Indiuidus ou les choses particulieres seules touchent le Sens, qui est la porte de l'Intellect. Leurs images & leurs empreintes receuës par le sens sont grauees dans la memoire, & s'y coulent d'abord toutes entieres en la mesme sorte qu'elles se presentent: Apres cela l'ame de l'homme les

repasse & les rumine, & tantost elle les reuoit simplement, tantost elle les imite comme en se joüant; & tantost elle les digere en les composant & en les diuisant. D'où il resulte clairement que ces trois escoulemens, à sçauoir \* l'Histoire, la Poësie & la Philosophie, sortent de ces trois fontaines, de la Memoire, de la Phantasie & de la Raison, sans qu'il y en ayt ny plus ny moins, car nous comptons l'Histoire & l'Experience pour vne mesme chose: de mesmes que nous tenons que la Philosophie & les Sciences ne sont pas separees.

\* Je supplée ce mot qui ne se trouue pas dans le texte Latin de l'impression de Paris.

Je crois qu'il n'est pas besoin d'introduire vne autre diuision pour ce qui regarde les choses Theologiques, & à vray dire ce qui est inspiré & ce qui tombe sous les sens, est different en leur realité & en la sorte de s'insinuer: mais l'esprit de l'homme est Vn; & ses organes & ses cellules sont de mesme façon. Si bien que cela se fait comme si diuerses liqueurs estoient mises dans vn mesme vaisseau par plusieurs entonnoirs: d'où vient que la Theologie est composée ou de l'Histoire sacree ou des Paraboles, qui sont comme vne poësie diuine: ou des preceptes & enseignemens qui paroissent vne solide & durable Philosophie. Quant à ce qui concerne cette partie qui semble estre superflüe, à sçauoir la Prophetie, c'est vn genre d'Histoire; par ce que l'Histoire diuine a cet aduantage sur l'humaine, que la relation peut aussi bien preceder la chose faite que la suiure.

*Diuision de l'Histoire en Naturelle & Ciuile, en comprenant l'Ecclesiastique & celle des Lettres sous la Ciuile. Diuision de l'Histoire naturelle en Histoire des choses qui sont selon l'ordre de la generation: contre l'ordre de la generation; & des Arts.*

## CHAPITRE II.



**L'**HISTOIRE est ou Naturelle ou Ciuile. La Naturelle traite de ce que la Nature fait. La Ciuile contient les faits & les actions des hommes. Et à vray dire, les choses diuines se remarquent avec esclat dans l'vne & dans l'autre; mais principalement dans celle qui parle des hommes: en sorte qu'on leur attribuë vne espece d'histoire à part, que l'on nomme d'ordinaire Sacree ou Ecclesiastique. Quant à moy, ie fais tant d'estime des Sciences & des Arts, que ie croys qu'il leur faut donner vne Histoire seperee des autres, que j'entends estre comprise sous l'Histoire Ciuile, comme aussi l'Ecclesiastique.

Les materiaux seruans à la diuision de l'Histoire Naturelle, seront tirez de l'estat & de la condition de la Nature mesmes, qui se trouue triple: & qui est comme sousmise à vn triple regime: Car ou elle est libre, & va tousiours d'vn mesme train, telle qu'elle paroist dans les Cieux; dans les animaux, dans les plantes & dans tout ce qu'elle met en eui-

dence. Ou elle pert quelque chose de sa vertu par la malignité, par l'extraordinaire resistance de la matiere, & par la violence de ce qui l'empesche d'agir, cōme il se voit dans les Mōstres. Ou en fin elle est referree, formee & cōme renouvellee par l'Art & par le trauail de l'hōme; ainsi qu'il se verifie dans les choses artificielles. Diuisions dōques l'Histoire Naturelle en Histoire des choses qui suiuent l'ordre de la generation; en celles qui vont cōtre l'ordre de la generation; & en celle des Arts, que nous auons aussi accoustumé de nommer l'Histoire des Machines & Experimentale. La premiere montre quelle est la liberte de la Nature: La deuxiesme, quelles sont ses fautes: & la troisieme quels sont ses liens. Quant à moy, ie mets volontiers l'Histoire des Arts comme vne espeece d'Histoire Naturelle; d'autant que c'est vne opinion desia receuë de long-temps, que l'Art est quelque chose de different de la Nature, & que les choses artificielles sont bien esloignees des naturelles; d'où procedé ce mal que plusieurs qui ont escrit de la Nature, croyent en auoir assez pleinement traité; pourueu qu'ils ayent fait l'Histoire des Animaux ou des plantes, ou des mineraux, sans se soucier de parler des experiences des Arts Mechaniques. Mais il se glisse aussi dans l'esprit des hommes vn mal bien plus subtil; c'est à sçauoir que l'on croit que l'Art est vne chose adjoustee à la Nature, cōme s'il consistoit seulement en cela que d'acheuer la nature cōmencee; ou de la redresser quand elle panche au mal; ou la deliurer quand quelque chose l'epesche; & nō la tourner

sans dessus dessous, la chager ou l'ébrâler jusques dâs son interieur. Et c'est cela mesmes qui a esté la cause que l'õ a trop tost desesperé dâs les choses humaines: On deuoit tout au cõtraire tenir pour certain, que les choses artificielles ne differoient point des naturelles en la forme ou en l'essence, mais seulement en la cause efficiete. Veu que l'hõme n'a aucú pouuoir sur la Nature que pour le regard du mouuement, c'est à sçauoir pour auâcer ou pour reculer les corps naturels; mais quand l'on accorde ce pouuoir à l'hõme, en joignant (cõme l'on dit) les choses actiues aux passiuës: Il peut tout; mais quand on le luy desnie, il n'a aucune puissance. Et il n'importe si les choses sont ordonnées à certain effet que cela se fasse par le moyen de l'hõme ou sans son moyé. L'or par fois est cuit par le feu; par fois il se trouue tout pur dâs les sablons; & ce par le seul ministere de la Nature. L'arc-en-Ciel semblablement est formé en l'air dâs vne nuée grosse de pluie, & l'on en fait vn parmy nous avec vn espanchement d'eau. Donques la nature gouuerne tout, mais ces trois choses s'entresuiuent. Le cours de la Nature, son estenduë dans la course & l'Art, où l'homme qui est adjousté aux choses. C'est pourquoy il les faut compiedre toutes trois dans l'Histoire Naturelle: ce que C. Plinè a fait pour la pluspart. Plinè, dis-je, qui seul a tresdignement pris le dessein de l'Histoire Naturelle; mais il ne l'a pas sceu bien mettre en execution, & mesmes l'a tres-mal traitée.

La premiere est assez bien tenuë: mais les autres deux sont en si mauuais ordre qu'il les faut placer

parmy les choses que l'on doit desirer. Car on n'a pas encores fait vn assez ample traicté des œuures de Nature, qui s'escartent & qui se fouruoyent du cours ordinaire des generations, des productions, & des mouuemens; soit pour le regard des enfantemens extraordinaires, qui sont arriuez en certains pays & en des lieux particuliers; soit pour ce qui est des euuenemens des temps, qui n'ont pas accoustumé d'arriuer en la sorte: soit touchant *La subtilité*, comme dit celuy-là, *des cas qui arriuent*: soit concernant les effects des proprietéz occultes: soit quant à ce qui est vni- que en son espeece dans la nature. Non que ie vueil- le nier qu'il ne se trouue assez de Liures, mesmes plus qu'il n'en faudroit, pleins d'experiences fabu- leuses, de secrets inuentez contre la verité, & d'im- postures friuoles, le tout pour donner du plaisir, & pour satisfaire par leur nouveauté, ceux qui s'en en- tretiennent. Mais ie ne puis rencontrer aucune se- rieuse & exacte relation des choses extraordinaires & merueilleuses en la nature; ny aucun vray recit qui rejette comme il faut & qui bannisse publiquement, pour ainsi parler, les mesonges & les fables qui sont tant en vogue. Car l'on vit aujourd'huy de telle fa- çon, que si l'on adjouste foy aux faussetez que l'on dit des choses naturelles, tout le monde le croit; soit pour le respect que l'on rend à l'antiquité; soit que l'on ne vueille pas prendre la peine de les examiner; soit que l'on estime que telles choses receües soient de tres-riches ornemens de l'Oraison, à cause de leurs similitudes & de leurs comparaisons: cela est fait

pour tousiours l'on ne les rejette, ny retracte plus apres cela.

Cét ouurage qu'Aristote a rendu recommandable par son exemple, ne tend à autre fin que pour contenter les curieux & les foibles esprits; de mesme que font les joüeurs de gobelets & de passe-passe; il est neantmoins fondé sur deux principales causes; l'une & l'autre de tres-grande importance. La première, afin que l'on corrige les defauts qui se trouvent dans les maximes que l'on tire le plus souuent des exemples triuiaux & communs. L'autre, afin que l'on passe librement & sans obstacles des miracles de la Nature à ceux de l'Art; en quoy il n'y a autre chose à faire que de suiure diligemment les pistes de la nature: veu qu'elle s'escarte volontairement, afin qu'on la puisse ramener là mesmes quand l'on veut. Sans que ie sois la cause que l'on excluë de cette Histoire de ce qui est merueilleux: les narrations superstitieuses des malefices, des forcelleries, des enchantemens, des songes, des deuinations & de telles choses; pourueu que l'on soit certain du fait, & de ce qui est arriué. Car l'on ne sçait encores pas au vray, en quoy & iusques où, les effects que l'on dit estre superstitieux, participent des causes naturelles. C'est pourquoy encores que nous condamnions avec raison l'usage & la pratique de tels Arts: toutesfois nous tirerons de leur speculation, en les bien considerant, vne cognoissance qui ne nous seruira pas de peu, non seulement pour bien discerner les crimes commis par telles gens; mais aussi

pour penetrer plus auant dans les secrets de la nature. Sans qu'il faille craindre d'entrer & de penetrer dans ces cauernes & dans ces lieux reculez, quand on n'a point d'autre but que de rechercher la verité, ce que vostre Majesté a confirmé par son propre exemple. Car elle est entree avec prudence & avec subtilité dans ces ombres avec ces yeux clairs-voyans de la Religion & de la Philosophie naturelle; en sorte qu'elle a paru entierement semblable au Soleil, qui passe par des lieux sales sans y prendre aucune tache. Mais ie suis d'aduis que l'on traicte separément ces relations que l'on joint avec les choses superstitieuses; & que l'on ne les melle pas avec ce que l'on dit des choses pures & entierement naturelles. Quant à ce que l'on assure des prodiges & des miracles des Religions; ou il n'est pas vray, ou il n'est aucunement naturel. C'est pourquoy cela ne regarde pas l'Histoire naturelle.

Pour ce qui est de l'Histoire *de la Nature sousmise & fabriquee*, que ie nomme d'ordinaire *Mechanique*: Ie trouue que l'on y a fait certains recueils sur l'Agriculture & sur plusieurs Arts Mechaniques: mais ce qui est le pire en ce genre, l'on mesprise & mesmes l'on rejette les experiences ordinaires & communes à chaque Art, qui seruent neantmoins autant ou plus pour l'interpretation de la nature que celles que l'on ne fait que fort rarement. Car l'on offence les bonnes lettres, si d'aenture les hommes doctes se soumettent à la recherche & à la remar-

que des choses mechaniques, si elle ne se fait pour les secrets de l'Art, ou des choses grandement rares & subtiles. De fait Platon se mocque avec raison de ce défaut plein de vaine & de hautaine arrogance, quand il introduit le Philosophe Hippias qui prenoit plaisir à se vanter, disputant avec Socrate qui constituoit son contentement à rechercher la vraye & la solide verité. Et comme ce grand homme eut entrepris de discourir de la beauté selon la façon de disputer libre & estenduë, il rapporta premièrement l'exemple d'une belle jeune fille; apres celuy d'une belle cauale; & enfin celuy d'un pot de terre bien fait. Hippias ne pouuant supporter ce dernier, dit: *Si ie n'estois retenu par discretion, ie m'offencerois sans doute de disputer avec celuy qui allegueroit des exemples si vils & si abiets.* A quoy Socrate luy repartit: *A la verité cela vous fieroit bien; puis que vous estes si braue & si bien chauffé:* & d'autres choses par mocquerie. Car l'on peut asseurer que les exemples que l'on rapporte des choses releuees n'enseignent pas avec toute sorte de certitude. Ce qui est fort bien representé dans ce rapport que l'on fait d'ordinaire de ce Philosophe, qui regardant les Estoilles en haut, tomba dans l'eau. Car s'il eust porté sa veüe en bas, il les eust peu voir dans cet element transparent; mais s'estant occupé à considerer le Ciel, il ne peut voir l'eau dans les Estoilles. Il en arriue souuent de mesmes; pour ce que les choses petites & basses seruent beaucoup plus à la cognoissance des grandes; que les grandes ne font à celles des

petites, suiuant la remarque qu'en a tresbien fait Aristote, *Que la nature de chaque chose se descouure dans ses moindres petites portions.* Et c'est la cause pourquoy il recherche la Nature de la Republique premiere-ment dans la famille & dans les simples relations ou correspondances qui se trouuent dans la societé; c'est à sçauoir du mary & de la femme; des peres & des enfans; du maistre & du seruiteur: ce qui se rencontre en la moindre petite maison. Et c'est ainsi qu'il faut descouurer la nature de cette grande cité; c'est à dire de tout ce qui est en l'Vniuers, & son ordre, dans chaque premier accord, & dans les moindres portions des choses: comme l'on a veu que ce merueilleux secret en nature, qui consiste en ce que le fer touché de l'aymant se tourne sans cesse vers les poles, a esté premierement experimenté sur des esguilles, que dessus de grosses barres de fer.

Que s'il faut adiouster foy à ce que ie dis, j'estime que l'usage de l'histoire Mechanique est grandement vtile, & comme le fondement de cette Philosophie Naturelle, qui ne se pert pas dans la fumee des subtiles & des sublimes speculations; mais qui rend de grands effects pour le bien de la vie de l'homme. Et cet usage n'aydera pas seulement pour le present, en rapportant & en liant les obseruations que l'on fait dans vn Art pour les faire seruir aux autres; pour de là en tirer de nouvelles commoditez: ce qui se doit faire quand les experiences des Arts differents viendront à estre cogneuës pour l'homme seul; mais cette autre vtilité en prouiendra, qu'il donnera vne  
plus

plus grande lumiere, que l'on n'a encores iamais eüe à la recherche des causes de tout ce qui est, & à l'establisement des maximes des Arts. Car de mesmes que vous ne cognoissez iamais bien la bonté d'un esprit, que vous n'aurez pas prouvé à quelque dispute: & comme Prothée ne se portoit point à ses diuers changemens, qu'alors qu'on le tenoit lié & garroté: De mesmes la Nature se sentant pressée & tourmentée par l'Art, montre mieux ce qu'elle sçait faire que quand on la laisse en sa liberté.

Mais auant que de mettre fin à cette partie de l'Histoire Naturelle que nous nommons Mechanique ou Experimentale, j'adjousteray cecy: Que le corps de cette Histoire doit estre composé, non seulement de ces Arts Mechaniques; mais aussi de cette partie des Sciences liberales qui consiste en l'exécution; comme aussi de plusieurs pratiques qui ne sont encores pas reduites en Art; afin de ne laisser passer chose quelconque qui serue à la satisfaction de l'entendement. Et c'est tout ce que contient la premiere Division de l'Histoire Naturelle.

*Seconde Diuision de l'Histoire Naturelle, tirée de son vsage & de sa fin en Narratiue & en Inductiue. Que la meilleure fin de l'Histoire Naturelle est de seruir & d'estre necessaire à l'establissement de la Philosophie; & l'Inductiue regarde cette fin. La Diuision de l'Histoire des Generations consiste en l'Histoire des choses celestes; en l'Histoire des Meteores; en l'Histoire du Globe de la terre & de la mer; en l'Histoire des Masses, ou des grandes assemblées, & en l'Histoire des Especes, ou des moindres assemblées.*

### CHAPITRE III.



**H**ISTOIRE Naturelle a vn triple sub-  
jet, comme nous auons dit, & est double  
en vsage. Car l'on s'en fert, ou pour co-  
gnoistre les choses mesmes que l'on es-  
crit; ou comme estant la matiere pre-  
miere de la Philosophie. Et cette premiere sorte qui  
se plaist au recit de quelque chose; ou qui est vtile à  
cause de l'vsage des experiences, & qui a esté inuen-  
tee à ce plaisir & pour cette commodité, est beau-  
coup moindre que celle qui est le recueil & le maga-  
zin de la vraye & de la legitime induction; & qui  
presente la premiere mamelle de la Philosophie.  
Nous diuiserons donc pour la seconde fois l'Histoire  
Naturelle en Narratiue & Inductiue: & ie place  
cette derniere entre les choses qui sont à desirer. Et  
qu'aucun ne se laisse esbloüir, soit par la reputation

des grands hommes du temps passé, ou par les gros volumes qui ont esté faits par ceux d'aujourd'huy: chacun sçait que l'on a assez amplement traitté de l'Histoire Naturelle; que la diuersité que l'on y a remarqué est agreable, & que l'on y a rapporté yne diligence fort curieuse. Toutesfois, si l'on en retranche les fables, l'antiquité, les citatiōs des Auteurs, les cōtrouerses peu necessaires, les discours inutiles, & les enjolieuses, le tout ne deuant seruir que de propos de table & de serées aux habilles hommes, & nō estre admis pour introduire la Philosophie: tout cela ne fera pas grand' chose, & mesmes sera fort esloigné de cette Philosophie dont nous portons l'idee dans nostre esprit. Premièrement, il faut souhaiter ces deux parties de l'Histoire Naturelle dont nous auōs désia parlé; à sçauoir de ce qui arriue contre l'ordre des generatiōs, & des Arts; ces deux choses estāt de tresgrande importāce. Apres cela, dās cette troisieme partie generale qui reste, qui est des Generatiōs, elle satisfait seulement à vne des cinq parties qui se trouuent par ordre en l'Histoire des Generations. La premiere est des choses celestes, qui contient les Phenomenes toutes simples & sans aucuns preceptes. La seconde est des Meteores, en y comprenant les Cometes & les regions, comme ils disent, de l'air; & l'on ne rencontre aucune bonne Hilstoire des Cometes, des Meteores qui paroissent en feu, des vents, des pluyes, des tēpestes, & des autres choses semblables. La troisieme est de la terre, de la mer (entant que ce sont les principales parties qui composent l'Vniuers)

des montagnes, des fleuves, des flux & reflux, des fablons, des forests, des Isles, & de la figure mesme des terres fermes & de leur estenduë : où l'on recherche plus diligemment les choses naturelles, que l'on n'y remarque ce qui concerne la Cosmographie. La quatriesme est des communes masses, de la matiere que nous nommons grandes assemblees, & vulgairement les Elemens : car on ne trouue pas vne Histoire entiere du feu, de l'air, de l'eau, & de la terre ; de leurs natures, de leurs mouuements, de leurs effects & de leurs impressions. La cinquiesme & la derniere est des ramas exquis de la matiere que nous nommons des moindres assemblees, & communément des Especes. Et c'est en ce seul genre d'Histoire qu'a paru l'industrie de ceux qui ont escrit : en sorte neantmoins qu'elle s'est beaucoup plus estenduë sur les choses superfluës, comme sur les representations des animaux, des plantes & autres choses semblables, qu'elle n'a esté riche en solides & exactes obseruations que l'on doit mettre dans l'Histoire Naturelle. Et afin de le dire en vn mot, nous n'auons aucune Histoire Naturelle, soit que nous considerions ce qu'elle recherche; soit que nous prenions garde à ce qu'elle traite, qui se rapporte au dessein, dont nous parlons, qui est d'establir la Philosophie. C'est pourquoy nous publions que l'Histoire Inductiue est à dire : & que ce soit assez touchant l'Histoire Naturelle.

*Division de l'Histoire Civile en Histoire Ecclesiastique, & en Histoire des Sciences, qui est dite Civile, en retenant le nom de son genre. Que cette partie nous manque; & les preceptes pour la remettre.*

#### CHAPITRE IV.



**D'**ESTIME que l'on peut fort bien divider l'Histoire Civile en trois especes; Premièrement en Sacree, ou Ecclesiastique: Secondement en Civile, qui est celle qui retient le nom du genre: Et en dernier lieu en celle des Sciences & des Arts. Je commenceray par ceste derniere espece, qui est l'Histoire des Sciences, que ie mets entre les choses qui nous manquent; pour les autres deux, nous les auons. Et à vray dire, si l'Histoire du monde en est priuce, l'on pourra fort bien la comparer à la statuë de Polypheme qui a l'œil creué; Veu que ceste partie de l'image defaut, qui rapporte le mieux l'esprit & le naturel de quelqu'un. Et bien que ie die que nous ne l'auons pas, ie ne laisse pourtant de recognoistre que dans les Sciences particulieres des Jurisconsultes, des Mathematiciens, des Rhetoriciens, & des Philosophes l'on en fait quelque legere métion; & que l'on rapporte quelque chose des sectes, des Escoles, des Liures, des Autheurs, & des temps, durant lesquels toutes ces Sciences ont esté

en estime: comme aussi l'on trouue quelques petits traitez infructueux, touchant ceux qui ont esté les Inuenteurs des choses & des Arts: Mais ie soustiens que l'on n'a point veu jusques à maintenant vne entiere & parfaite histoire concernant les Sciences. C'est pourquoy ie mettray en auant & l'Argument & le moyen de la faire, & d'en vser.

L'argument n'est autre chose que se ressouuenir du plus loin qu'il se puisse, quels ont esté les Arts & les Sciences; & en quels aages du monde, & en quelles contrees elles ont esté en vogue; De plus, auoir la memoire de leurs antiquitez, de leurs progresz & de leurs acheminemens par les diuerses parties du monde. Car elles ne passent pas moins d'un lieu à autre, que font les peuples; Comme aussi raconter leurs decadances, & la sorte en laquelle elles ont esté oubliées & remises. Il faut de mesmes remarquer en chaque Art l'occasion & l'origine de son inuention, la maniere & la discipline avec laquelle il le faut enseigner; la façon & les institutions pour le cultiuer & pour l'exercer. Il faut semblablement adjoüster les sectes & les remarquables controuerses auxquelles se sont portez les hommes doctes: les calomnies auxquelles ils ont esté subjets; & les honneurs & les loüanges qu'on leur a fait & rendu. Bref, il faut parler des principaux Autheurs, des meilleurs Liures, des Escoles, de leurs successions, des Academies, des Societez, des Colleges, des Ordres; bref, de tout ce qui regarde les Lettres. Mais auant toutes choses, ie desire que l'on die quelles ont esté

les causes des evenemens ; en quoy consiste la beauté de l'Histoire Ciuile, & mesmes ce qui en est, comme l'Ame : Par exemple, que l'on traite quels sont les naturels des peuples selon leurs contrées ; s'ils sont capables ou incapables d'apprendre plusieurs choses. Il faut aussi faire mention des accidens qui sont arriuez de temps en temps ; de ce qui s'est opposé aux Sciences, ou de ce qui leur a esté fauorable : il faut parler des deuotions & des meslanges des Religions ; des Loix qui ont esté faites ou contre ou pour. Bref, des vertus insignes, & de l'effort vtile de certains hommes en l'auancement des Lettres, & choses semblables. Mais ie desire cela, en sorte que l'on ne perde pas le temps, à la façon des Critiques, en loüanges & en reprehensions : que l'on raconte les choses en forme d'Histoire ; & que l'on interpose son jugement avec beaucoup de moderation. Et ie donne pour aduis sur la maniere de composer cette Histoire, que l'on ne doit pas se contenter d'en tirer les materiaux des Histoires & des Critiques, mais que l'on se doit seruir de tous les meilleurs Liures, à les prendre de la plus profonde antiquité : & ainsi de suite, de cent en cent ans ou moins, à les compter par ordre, ainsi qu'ils ont esté composez durant ces temps-là : à fin que non en les lisant entierement ( ce qui ne seroit jamais fait ) mais en les parcourant, & en y obseruant l'Argument, le Style & la Methode, le Genie des

Sciences de ce temps-là, soit comme par vn certain enchantement rappellé d'entre les Morts.

Voicy ce qui regarde l'vsage. Je ne souhaite pas que l'on celebre l'honneur & la pompe deuë aux Sciences avec tant d'images espenduës parcy parlà; ny que suiuant la grande passion que nous auons pour elles, tout ce qui les concerne, soit curieusement recherché, sceu & conserué; mais principalement pour vne cause graue & serieuse; qui est telle (pour la dire en vn mot) que nous croyons que l'on se peut approcher de fort près de la prudence & de l'industrie des hommes doctes par cette narration que nous auons descrit; & par ce moyen que l'on peut remarquer, tant les mouuemens des choses Intellectuelles que des Ciuiles; & les agitations, ensemble les vices & les vertus: & l'on peut de là en tirer vn tresbon reglement. Car ie ne juge pas que les Oeuures de S. Augustin & de S. Ambroise, ayent tant de pouuoir à faire deuenir vn Euesque ou vn Theologien homme de bien, comme si on lit & feuillete avec estude l'Histoire Ecclesiastique; & c'est ce que j'estime qui arriuera aux sçauans par la Lecture de l'Histoire des Sciences. Car ce qui n'est pas soustenu par des exemples, ou par la memoire des choses arriuees, est sujet à deschoir; & on le juge plein de temerité. Mais que ce soit assez parlé sur le sujet de l'Histoire des Sciences.

*De la Dignité & de la difficulté de l'Histoire Ciuile.*

## CHAPITRE V.



**H**ISTOIRE Ciuile particuliere vient en fuite, dõt la dignité & l'autorité esclate grandement dans tout ce que les hommes ont escrit. Car elle prend souz sa foy les exemples des Anciens, les vicissitudes des choses, les fondemens de la prudence ciuile; bref le nom & la reputation des hommes. Il n'y a pas moins à dire pour ce qui regarde sa dignité; Car en escriuant; porter son esprit à ce qui est desia passé, & le faire vieux en quelque façon, rechercher avec diligence, & rapporter avec vne fidele liberté; ou mesmes mettre en veuë par le moyen de la parole, les mouuements des temps, les representations des personnes, les irresolutions des conseils, le cours des actions, comme si c'estoit des aqueducs, le plus interieur des pretextes, les secrets de l'estat, c'est vne chose fort laborieuse, & qui ne se fait qu'avec grand iugement, veu que ce qui est ancien, est dans l'incertitude; & ce qui est nouveau ne se dit pas sans danger. D'où vient que plusieurs vices se rencontrent dans cette Histoire Ciuile, entant que plusieurs font des relations si foibles, & si communes que l'Histoire en est deshonorée; d'autres en dressent de particulieres, & font de petits recueils à la haste,

R

& avec vn stile inegal: d'autres n'en parlent que sommairement; d'autres au contraire racontent iusques aux moindres petites choses; & ne touchent aucunement aux actions qu'ils deuoient remarquer. Quelques autres se donnans trop de liberté, inuentent hardiement tout plein de choses; mais d'autres y impriment, & y adioustent plustost l'image de leurs affections, que celle de leur esprit, se ressouuenans de leur propre interest, & rapportans les choses avec fort peu de fidelité. Certains ne parlent d'autre chose, que des affaires Politiques, dans lesquelles ils se plaisent, & cherchans des digressions pour paroistre, interrompent trop legerement le recit des choses. D'autres s'estendent par trop & sans beaucoup de jugement à reciter les harangues; & à raconter tout ce qui s'est passé. En sorte qu'il paroist assez qu'il ne se treuve rien de plus rare entre les escrits des hommes, qu'une bonne & parfaite Histoire. Mais pour le present, j'establis la diuision des Sciences, en sorte que ce qui n'a pas esté dit, ne soit pas censuré, comme s'il estoit vicieux; & ie poursuiuray les diuisions de l'Histoire Ciuile qui font de diuers genre. Car les especes seront moins embarrassées, si l'on propose plusieurs diuisions, que si l'on ne fait curieusement qu'une seule partition en membres.

*Premiere Diuision de l'Histoire Ciuile en Memoires, en Antiquitez & en Histoire entiere.*

CHAPITRE VI.

**L**'HISTOIRE Ciuile est triple, & semblable à trois genres de peintures ou d'Images. Car nous en voyons aucunes imparfaites, & qui n'ont pas eu le dernier trait de pinceau; d'autres acheuees; d'autres qui sont gastees & défigurées par la vieillesse. Je diuiferay semblablement l'Histoire Ciuile (qui est vne certaine representation des choses & des temps) en trois especes, conformes à ces trois sortes de peintures; à sçauoir en Memoires, en Histoire entiere & en Antiquitez. Les Memoires sont vne Histoire commencee; ou plustost les premiers & les rudes delineamens de l'Histoire. Et les Antiquitez sont vne Histoire debiffée, ou les restes de l'Histoire, qui ont esté fortuitement sauues du naufrage des temps.

Il y a deux sortes de genres de Memoires, ou de materiaux pour faire vne Histoire: dont ie nomme le premier des Commentaires, & le second des Registres. Les Commentaires racontent la nuë suite des actions & des choses qui sont arriuees sans faire aucune mention de leurs causes, de leurs pretextes, ny de leurs commencemens,

ny des occasions qui y sont suruenües, ny des conseils, ny des harangues, ny d'aucune autre chose qui consiste en action. C'est la propre nature des Commentaires, encores que Cesar ait donné ce nom par vne modestie meslee avec generosité, à la plus belle Histoire que nous ayons. Mais il y a deux sortes de *Registres*: Car ou ils comprennent ce qui est de remarquable, & dans les choses, & dans les personnes selon la fuite des temps, comme sont les Annales & les Chronologies; ou les actes celebres & solempnels, comme les Edicts des Roys, les Arrests des Parlements, les consequences des choses jugees, les harangues faites en public, les lettres enuoyees par tout, & choses semblables, sans aucune fuite de discours ou continuité de langage.

Les Antiquitez, ou les restes des Histoires sont (ainsi que nous auons desia dit) comme des tables du naufrage, alors que la memoire des choses venant à defaillir, & estant quasi tout à fait passee, les habilles hommes viennent à sauuer du deluge du temps, & à conseruer certaines choses par leur traual assidu & exact, dans les Genealogies, dans les Annales, dans les Tiltres, dans les ourages publics, dans les monnoyes, dans les noms propres, dans les stils, dans les Ethimologies, dans les Diction, dans les Prouerbes, dans les Traditions, dans les Archives, dans les Actes, tant publics que particuliers, dans les fragments des Histoires qui se treuent parcy parlà; dans les Liures qui ne traittent pas de l'Histoire: Et c'est de toutes ces choses, ou d'aucunes

d'elles\* que l'on tire cette utilité. Ce qui est à la vérité fort penible, mais au reste fort agreable aux hommes : à quoy l'on rend du respect, & qui merite de prendre la place des choses que l'on a inuenrees contre la verité; & qui sont fabuleuses dans les Origines des Nations. Cela n'a pourtant gueres d'autorité; d'autant qu'il n'est permis qu'à fort peu de personnes, d'estimer ce à quoy pensent peu de gens.

Je croy qu'il ne faut pas remarquer quelque defaut dans ces genres de l'Histoire imparfaicte; veu que ce sont comme des mixtes imparfaits qui tiennent cette imperfection de leur propre nature. Pour ce qui regarde les Epitomes qui, sont à vray dire des vers & des raignes; je serois d'aduis qu'on les banit, ce que ie treuve bon avec plusieurs hommes qui ont le iugement fort sain: veu qu'elles ont rongé & mangé plusieurs excellents corps d'Histoires, & les ont reduits à ne valoir plus rien qu'à estre rejettez.

---

*Diuision de l'Histoire entiere, en Chroniques, Vies & Relations: & l'explication de ces parties.*

## CHAPITRE VII.

**I**L y a trois genres d'Histoire entiere, selon l'objet que l'on se propose de descrire. Car ou elle represente quelque portion du tēps, ou elle traite de quelque personnage digne de

remarque; ou elle fait mention de quelque chose de tres-grand. Nous nommons le premier genre des Chroniques ou des Annales: le second des Vies: & le troisieme des Relations. Entre lesquels les Chroniques tiennent le premier lieu en honneur & en recommandation: les Vies suiuent apres, que l'on estime beaucoup à cause du fruiet & de l'utilité qu'elles apportent: & les Relations se font remarquer, à cause qu'elles parlent franchement & avec verité. Car les Chroniques nous mettent deuant les yeux la grandeur des actions publiques, & ceux qui les ont faictes en public sans rien dire de ce qui concerne les choses & les personnes. Or puis qu'il est vray que c'est proprement vn artifice diuin *D'esleuer les grandes choses des plus petites*, il arriue fort souuent que cette Histoire en parlant seulement de ce qui est de plus grand, montre plustost le faste & la formalité des affaires que les vrays subjects qui les ont fait naistre, & les secretes conjonctures qui s'y trouuent; & bien qu'elle adjouste & entremesse les motifs mesmes de ces choses; neantmoins se plaisant à parler hautement, elle fait paroistre les actions des hommes avec plus de grauité & de prudence qu'elles n'en ont en effect; en sorte qu'une Satyre semble plustost estre le tableau de la vie humaine, qu'aucune de ces Histoires. Au contraire, si les Vies sont descriptes avec diligence & avec iugement (ie ne parle pas icy des Panegyriques, ny des autres sortes de louanges.

qui ne font pas de grands effets) entant qu'elles prennent pour leur subiet vne personne particuliere de qui elles racontent toutes les actions, tant legeres qu'importantes, petites que grandes, priuees que publiques; elles representent à vray dire avec toute sorte de vigueur & de fidelité le recit de ce qui s'est passé, & que l'on peut fort asseurement & fort heureusement imiter. Mais les Relations des faits & gestes particulieres, comme par exemple, de la guerre du Peloponese, du voyage de Cyrus, de la conjuration de Catilina, & d'autres choses semblables, doiuent contenir beaucoup plus de sincerité & de verité, que les Histoires entieres des temps; pour ce qu'elles traittent d'un subiet particulier, dont on peut auoir certaine cognoissance, & s'en informer pleinement; veu qu'au contraire l'Histoire du temps qui s'est principalement passée longues années auant que l'Historien l'escriuit, perd beaucoup de sa force à faute de bonnes memoires qui la concernent; & comprend par maniere de dire plusieurs espaces vuides que l'on a accoustumé de remplir, avec trop de licence, des choses pleines de subtilité & de coniecture. Encores faut-il entendre avec exception ce que nous disons de la franchise, avec laquelle il faut faire les Relations. Car il faut confesser avec verité, que puisqu'ainsi est que toutes choses humaines ne sont pas parfaites en tout point. Et que les commoditez sont meslees avec les incommoditez; que telles relations escrites

principalement au temps mesme que les choses qu'elles representent, ont esté faictes, doiuent estre tenuës pour plus suspectes qu'aucune autre sorte d'escrire; veu que pour l'ordinaire l'on entreprend de les mettre au jour, ou pour obliger, ou pour fâcher quelqu'un. Mais voicy vn remede fort bon, qui naist avec ce mesme mal: car comme ainsi soit que ces mesmes relations se font de part & d'autre, selon les diuers partis, & les differentes affections de ceux qui escriuent, elles ouurent & applanissent le chemin à la verité entre ces deux extremittez; mais apres que ces contentions d'esprit ont passé, elles peuuent seruir de fort bon subiet d'Histoire à vn bon & sage Historien, & luy en peuuent fournir vne fertile semence.

Quant aux choses qui semblent estre defectueuses en ces trois genres d'Histoires; il n'y a point de doute que l'on n'ait iusques à present negligé d'escrire plusieurs Histoires particulieres, que l'on a peu rendre fort bonnes, ou au moins passables; & ce defaut a tourné au grand preiudice des Royaumes & des Republicques: en l'honneur & à la recommandation desquelles, elles deuoient estre faites; il seroit ennuyeux de les specifier. Au reste laissant au soin des estrangers de donner les Histoires estrangeres, *De crainte que l'on ne die, que ie suis trop curieux de scauoir les affaires d'autruy.* Je ne puis m'empescher de me plaindre en presence de vostre Majesté: de ce que nostre Histoire d'Angleterre ne vaut du tout rien en son total, & de ce que celle d'Escoce n'est pas veritable

veritable & biaise dans l'Autheur qui l'a nouvellement & amplement donnee. Et j'estime que ce seroit vne chose fort honorable à vostre personne Royale; & vn ouurage fort agreable à la posterité, si de mesmes que l'isle de la grand' Bretagne passe pour jamais dés aujourd'huy sous la domination d'un seul Potentat; Ainsi, si ce qui s'est passé depuis plusieurs siecles, venoit à estre ramassé dans vne seule Histoire. En la mesme sorte que la Saincte Escri-  
 ture décrit l'Histoire des dix Tributs du Royaume d'Israël, & des deux du Royaume de Iuda, comme si elle estoit gemelle.

Que si la grande quantité de choses, qui doiuent estre traitees dás cette Histoire, semble la rendre tres difficile; & qu'elle ne puisse estre traitee si curieusement & si dignemét qu'elle merite, il ne la faut prendre, que depuis peu d'annees, qui ne laisseront pourtant d'estre tres-remarquables; comme de commencer l'Histoire d'Angleterre par l'vnion des Roses & des Royaumes, où à mon jugement il y a eu plus d'euenemens, & dans les choses qui n'arriuent que fort rarement, plus de diuersité que l'on n'en scauroit trouuer en aucun Royaume hereditaire, dans vne esgale succession d'autant de Roys: Car elle commence par l'auenement à la Couronne en partie par armes, en partie par droict; pour ce que le fer en a ouuert le chemin, & l'establissement s'en est fait par les nopces. Apres cela ont suiuy des temps conuenables à ces commencemens: ils ont esté fort semblables aux flots, qui apres vne gran-

de tempeste, se grossissent & s'esleuent à la verité; mais sans causer aucune bourrasque furieuse; & ces flots ont esté arrestez par la prudence de celuy qui tenoit le gouuernail, & qui a paru le plus grád homme d'Estat, qui eut iamais esté entre les Roys precedens. Immediatement apres vint ce Roy qui ayant esté plus violét qu'aduisé, a neantmoins fait des choses qui ont tourné au grand aduantage des affaires de l'Europe, les ayant par-fois balancees; & par-fois les ayant laissées aller selon leur poids. Ce fut sous son regne que commença ce grand changement de l'Estat Ecclesiastique, qui fut tel, qu'vn semblable n'arriue que fort rarement. Vn Roy mineur vint apres, & en ce temps-là l'on tascha d'vsurper l'Empire; mais cela se passa aussi viste qu'vne sievre Ephemere. Vne femme mariee à vn estranger regna en suite, & tost apres vne autre qui ne se maria iamais, & qui garda le Celibat. Puis escheut la bonne fortune de l'vnion de l'isle de Bretagne, qui est separee de tout le monde; en quoy cet ancien Oracle qui promettoit le repos à Ænee, en ces termes;

*Taschez de rencontrer vostre mere ancienne.*

fut accompli en l'assemblage de ces tres-illustres nations Angloise & Escossoise, sous vn seul nom de Bretagne leur ancienne mere; en gage assure qu'il auoit rencontré ce qu'il cherchoit. En sorte que comme les corps pesants, lancez du haut en bas, reçoient des secousses auant que d'estre affermis sur leur pesanteur: ainsi est-il probable que

ce Royaume a souffert ces diuers changemens & ces vicissitudes comme des preludes de sa fermeté, auant qu'il ayt pleu à la prouidence diuine de le mettre dans vostre maison Royale, où il sera pour jamais en vostre personne sacree, & en la suite de vostre posterité.

Quand ie pense à cette partie de l'Histoire, que ie nomme *les Vies*, ie ne puis que ie ne m'estonne de ce que nostre siecle ne cognoist pas les biens qu'il possede; veu que l'on fait si peu de compte de faire mention par escrit, quels ont esté les habiles hommes qui y ont vescu. Car encores qu'il y puisse auoir peu de Roys & de Souuerains; & mesmes qu'il y ait peu de Princes dans vne libre Republique y en ayant eu tant de changees en Monarchies, neantmoins il n'y a pas faute de grands personages ( bien qu'ils ayent passé leur vie sous les Roys ) qui meritent d'estre mieux traictez que d'en parler incertainement & sans particularité de leur reputation: ou de les louer peu & foiblement. Et c'est en cette consideration que ce qu'a inuenté vn certain Poëte de ce temps est remarquable: car c'est ainsi qu'il enrichit la vieille fable. Il feint qu'il pend au bout du filet des Parques vne certaine piece d'argent ou vne pierre fine en laquelle le nom de celui qui est mort est graué; & que le Temps attend qu'il puisse prendre les ciseaux d'Atropos avec lesquels ayant occupé le filet, il se saisit de cette piece d'argent, & la met dans son sein, d'où bien-tost apres il la jette dans le fleue de

Lethé. Que plusieurs oyseaux volent à l'entour de ces eaux d'oubly, & y prennent avec le bec ce qui y a este jetté, & l'ayant porté quelque temps, ils le laissent cheoir par mesgarde : & qu'il y auoit entre ces oyseaux des Cygnes qui à l'instant mettoient cette piece grauee du nom de quelqu'un, en vn certain Temple dedié à l'Immortalité. Mais à vray dire, il ne se trouue point en nostre temps de ces Cygnes. Et bien que plusieurs hommes ( plus mortels à cause de leurs foudis & de leurs inclinations, qu'à cause de leurs corps ) ne tiennent compte de se faire cognoistre à la posterité par leur reputation, comme si c'estoit de la fumee, ou du vent.

*Esprits qui n'ont besoin d'aucun braue renom.*

Et qui tirent l'austerité de leur Philosophie de cette racine : *Nous n'auons pas plustost mesprisé les loüanges, que nous auons delaisé de faire ce qui estoit loüable* : Neantmoins ie ne crois pas que cela puisse destruire pour nostre regard ce dire de Salomon : *La memoire du Iuste reste avec loüanges : mais le nom des meschans se corrompra.* Ce ressouuenir fleurit à tousiours; mais ce nom ou est mis en oubly, ou il laisse vne mauuaise odeur en se corrompant. Et c'est pourquoy dans ce propre style, ou dans cette ordinaire & loüable sorte de parler que l'on attribüé aux trespassez, en ces mots : *De heu-reuse memoire, de pie memoire, de bonne memoire*, nous semblons cognoistre ces paroles que Ciceron a pris de Demosthene : *Que la bonne renommée est la propre possession des morts.* Mais ie puis avec raison remarquer que cette possession n'est aucunement cultiuee de

nostre temps, & qu'elle demeure en frische.

Pour ce qui est des *Relations*, j'aurois à desirer que l'on y rapportast plus de soin que l'on ne fait; veu principalement qu'il ne se passe aucune action, pour peu remarquable qu'elle soit, qui ne puisse auoir quelque habile homme qui en fasse vn honorable recit avec sa plume. Or parce qu'il n'est reserué qu'à fort peu de personnes d'entreprendre de traicter au long & avec honneur l'Histoire; tesmoin le peu d'Historiens qu'il y a, encores ne sont-ils gueres bons. C'est pourquoy, si toutes les actions particulieres estoient redigees assez bien par escrit, au temps mesmes qu'elles arriuent, il faudroit esperer qu'il y auroit des personnes qui entreprendroient vne Histoire entiere, sur les memoires qu'ils en tireroient. Car elles seroient comme la pepiniere, d'où l'on prendroit, quand il faudroit, dequoy planter vn beau & vn grand jardin.

---

*Diuisiō de l'Histoire des Temps en Histoire Vniuerselle  
& Particuliere: & quelles sont leurs Commoditez  
& Incommoditez.*

CHAP. VIII.

**L'**HISTOIRE des Temps est ou vniuerselle, ou particuliere. La particuliere traicte de ce qui s'est passé dans quelque Royaume, dans quelque Republique, ou en quelque contree.

L'vniuerselle fait mention de tout ce qui s'est fait dans le monde. Et quelques Historiens ont creu auoir escrit cette Histoire du monde à commencer dès sa creation; encores qu'ils ne nous ayent laissé que des ramas confus des choses & des abregez des relations au lieu d'Histoires. D'autres se sont promis de pouuoir faire vne Histoire entiere de tout ce qui s'estoit passé de plus memorable dans l'Vniuers en leur temps, ce qu'ils ont entrepris genereusement à la verité, & avec beaucoup d'vtilité. Car les affaires des hommes ne sont pas diuisees, en sorte par Royaumes, ou par regions qu'elles ne soient semblables en plusieurs choses. C'est pourquoy il est vtile de regarder comme dans vn tableau, ce qui a deu arriuer par necessité durant quelque siecle, ou en quelque certain temps. Il est aussi à propos que plusieurs escrits qui ne sont pas à rejeter (tels que sont les relations, dont j'ay desia parlé cy dessus) qui se perdroient peut estre, & qui pour le plus souuent ne seroient pas imprimees, soient rapportees à cette Histoire generale, ou pour le moins certains principaux points de ce qu'ils traittent, & que pour cet effect ils soient mis à part, & conseruez. Toutesfois si quelqu'un y regarde de plus pres, il verra qu'il y a tant de choses à obseruer pour faire vne Histoire parfaite, qu'à peine est-il possible d'en venir à bout dans tant de choses que l'on en peut dire: si bien que l'authorité de l'Histoire est plustost rualée par la grandeur du volume qu'elle n'en est amplifiée. Car il arriuera que celuy qui parle de tant

de choses différentes, n'estant pas curieux de s'en informer religieusement, & son soin venant à se relâcher dans vne si grande recherche, dira des choses communes, & s'arrestera aux passe ville, & composera son Histoire de relations qui ne seront gueres certaines, & de telle autre matiere semblable de peu de valeur. Et mesmes il luy sera necessaire, afin que son ouvrage ne soit pas trop gros, de laisser à dessein plusieurs choses qui meritent d'estre sceuës, & d'en parler souuent en abrégé. Voicy encores vn tres-grand inconuenient, & qui est tout à fait contraire à l'utilité de l'Histoire vniuerselle. C'est que, comme elle conserue les discours, qui sans elle peut estre viendroient à se perdre, ainsi en supprime t'elle d'autres fort profitables qui pourroient estre gardez; & elle le fait pour contenter ceux qui veulent apprendre les choses en peu de mots.

---

*Autre Diuision de l'Histoire des Temps, en Annales  
& en Iournaux.*

CHAPITRE IX.

**L**'HISTOIRE des Temps se diuise aussi fort bien en Annales & en Iournaux. Et encores que cette diuision prenne son nom de la diuersité du temps, si ne laisse-t'elle pas de choisir les choses qui

s'y traitent. C'est pourquoy Cornele Tacite a dit fort à propos sur le sujet de la magnificence de certains bastimens. *Que l'on auoit iugé que c'estoit la grandeur du peuple Romain, de mettre dans les Annales les choses illustres; & celles-là dans les Registres où l'on escriuoit ce qui se passoit tous les iours.* Voulant que les Annales fissent mention des affaires importantes de la Republique; & que les moindres choses & les menus euenemens fussent escrits dans les Iournaux. Et il faudroit, selon mon jugement, qu'il y eut des Herauts d'armes, qui fissent aussi bien marcher par ordre les Liures, comme ils font les hommes qui sont en Dignité. Car de mesmes qu'il n'y a rien de plus prejudiciable aux affaires publiques, que la confusion des Ordres & des Charges; ainsi vne Histoire serieuse ne reçoit pas peu de dechet à son estime, si l'on mesle avec ce qui regarde la conduite de l'Estat, ce qui n'est que fort peu considerable, comme le sont les Pompes, les Solemnitez, les Spectacles & choses semblables. Et à vray dire, il faudroit souhaiter que cette diuision fut receüe. Mais en ce temps-cy l'on ne fait pas de Iournaux que dans les nauigations, & dans les voyages que l'on entreprend pour la guerre: bien qu'autrefois les Roys se sentissent fort honorez que l'on y mit tout ce qui se passoit en leur Palais. Ce que nous remarquons auoir esté practiqué souz Assuerus Roy de Perse, qui ne pouuant dormir, demanda le Iournal, où il releut la coniuration des Eunuques. Et l'on y remarquoit si particulierement par le menu ce qu'Alexandre faisoit,

faisoit, que si d'aventure il venoit à dormir à table, on ne manquoit de les en charger. Et l'on n'a pas observé d'y mettre seulement les petites choses ; de mesmes que l'on ne faisoit mention que des grandes dans les Annales. Car ces Journaux estoient employez à recevoir les nouvelles de tout ce qui se passoit, sans distinction, & à la haste, soit que ce fust vne chose importante, soit qu'elle fust de fort peu de consequence.

---

*Seconde Division de l'Histoire Civile, en Histoire Civile, Pure & Mesiée.*

CHAPITRE X.



N dernier lieu, il faut diuiser l'Histoire Civile en Pure & en Mesiée. Il y a deux remarquables sortes de meslange. Vn qui vient de la Science de Droit; l'autre qui procede de la Science naturelle. Car aucuns ont introduit vn certain genre d'escrire: c'est à sçauoir, que l'on fait le recit de ce qui s'est passé non tout d'vne tire, comme si c'estoit vne Histoire continuee ; mais separément, selon ce que l'on en veut traicter : apres l'on repasse cela & l'on le rumine, & prenant occasion de ce sujet, l'on parle des choses Politiques. Pour moy ie fais grand estat de ce genre d'Histoire *Ruminée* ; pourueu que celuy qui la compose y pense bien, & qu'il recognoisse qu'il y a bien

T

pensé. Mais celuy qui a entrepris de faire vne Histoire à laquelle il n'y ait rien à redire, travaille sans ordre & se rend ennuyeux, quand il y entremesse par tout des affaires d'Etat; & par ainsi interrompt le fil de son discours. Car encores qu'il n'y ait point de bonne Histoire, qui ne soit comme pleine de Maximes & d'Aduis Politiques; toutesfois ce n'est pas à l'Historien de s'en accoucher de soy-mesme.

L'Histoire qui contient la description du monde est aussi Mixte en plusieurs façons. Car elle tire de l'Histoire Naturelle ce qu'elle dit des regions, de leurs situations & des fruiçts qu'elles produisent. De l'Histoire Ciuile tout ce qu'elle raconte des villes, des Estats, des mœurs. Des Mathematiques, les traittez des climats & des configurations, qui sont dans le Ciel, auxquelles sont souismises certaines parties du monde. Et nous pouuons nous louer de nostre siecle à cause de ce genre d'Histoire ou de Science. Car l'on a tellement ouuert l'Vniuers qu'il semble qu'il est tout à fenestrages. Les Anciens ont à la verité sceu que c'estoit que Zones & Antipodes, tesmoin ce passage:

*A l'endroit où Phebus sortant de sa carriere  
 Nous fait voir le pantois de ses cheuaux fougueux;  
 Là Vesper qui rougit y allume les feux,  
 Qui portent sur le Ciel vne obscure lumiere,*

ou

*Du mesme poinçt, d'où le Soleil nous luit,  
 A d'autres parts l'Estoille de la nuit.*

Ce qu'ils ont mieux cogneu par demonstrations que

par voyages. Mais nostre siecle a cet aduantage, que durant iceluy vn petit vaisseau a imité le Ciel, & a fait le tour du globe de la terre, avec beaucoup plus de circuits que les signes celestes: en sorte que nostre aage peut à bon droit prendre pour deuise, non seulement ce mot: *Plus outre*; au lieu que les Anciens n'auoient que, *Non outre*: mais aussi cet autre, *La foudre peut estre imitée*, pour celuy des Anciens; *La foudre ne peut estre imitée*.

*Celuy seroit vn fol qui voudroit imiter,  
Les frimats & les traits dardez par Iupiter.*

Et de plus, l'on peut adjouster cet autre qui excède toute admiration: *Le Ciel est imitable*, à cause de nos nauigations; par le moyen desquelles nous auons fait le tour de la terre, à l'imitation des corps celestes.

Et cet extreme bon-heur qui se remarque dans la nauigation d'aujourd'huy, & dans la descouuerte que l'on a fait de plusieurs terres, pourroit donner vne fort bonne esperance d'vn plus grand progres & augmentation de Sciences: veu principalement qu'il semble estre decreté par le Conseil diuin, que ces deux choses se rencontrent en mesme temps. Car c'est ainsi que le Prophete Daniel le predict, lors qu'il parle de la fin du monde: *Plusieurs voyageront: & la Science sera augmentée*. Comme si les *Voyages*, avec la descouuerte du monde; & le grand accroissement des Sciences estoient reseruez pour vn mesme siecle. Ce que nous voyons estre desia arriué pour la plus part: veu que l'on n'est pas moins docte aujourd'huy, que l'on a esté durât les deux premieres perio-

des, ou reuolutions des temps ; à sçauoir sous les Grecs, & les Romains ; mesmes on y a del'aduantage en plusieurs choses.

---

*Diuision de l'Histoire Ecclesiastique, en Histoire particuliere,  
Histoire sur les Propheties, & Histoire de  
la Nemesse.*

CHAPITRE XI.



**HISTOIRE** Ecclesiastique se diuise generalement quasi de mesmes que l'Histoire Ciuile. Car il y a les Chroniques Ecclesiastiques, les vies des Peres, & les Relations des Synodes & des autres choses concernant l'Eglise. Mais elle est proprement diuisee en Histoire *Ecclesiastique*, qui est le nom general ; en Histoire sur les *Propheties*, & en Histoire de la *Nemesse* ou de la *Providence*. La premiere parle de ce qui s'est passé dans l'Eglise Militante, & du changement de son estat, soit qu'elle flotte, comme fit l'Arche dans le Deluge ; soit qu'elle voyage, comme fit l'Arche dans le Desert ; soit qu'elle ne bouge, comme fit l'Arche dans le Temple : c'est à dire, elle fait voir l'Etat de l'Eglise dans la persecution, dans le mouuement & dans la paix. Ie ne treuue pas qu'il y ait dans cette premiere espee d'Histoire aucun defect : au contraire il y a plustost trop, que trop peu de choses. Et ie souhaiterois de bon cœur que

l'on traittaſt avec ſincerité & avec vérité, ce grand & ample ſubjet.

La ſeconde partie qui regarde l'Histoire ſur les *Propheties*, eſt compoſée de deux Relatifs. De la Prophetie meſme, & de ſon Accompliſſement. C'eſt pourquoy l'on doit en forte entreprendre cet ouvrage, que l'on mette en ſuite des Propheties qui ſont eſcrites, la vérité de ce qui en eſt arriué, & ce de temps en temps, tant pour confirmer la foy, que pour eſtablir vne certaine diſcipline, & vne certaine induſtrie à interpreter celles qui ne ſont pas encores accomplies. Et il faut en cela prendre largement ce qui leur eſt propre & familier, à ſçauoir qu'elles eſcheent, & tout d'une ſuite, & de poinct en poinct. Car elles representent la nature de leur Auteur. *A qui vn iour eſt comme mille ans; & mille ans comme vn iour.* Et bien qu'elles ne ſoient reuolues ny accomplies qu'en certain temps, & à certain moment deſtiné à cela; elles ont neantmoins certains degrez, & certains eſchelons dans les diuers aages du monde. Et c'eſt ce que ie crois qui eſt à deſirer; & qui eſt de telle importance, qu'il le faut traiter avec vne grande ſageſſe, avec vne grande ſobrieté, & avec vn grand reſpect: ou il n'y faut pas toucher.

La troiſieſme partie qui eſt l'Histoire de la *Nemefe*, a eſté touchée par certains hommes pieux & deuots, mais non ſans auoir teſmoigné de la paſſion. Or elle s'employe à conſiderer ce rapport diuin qui arriue par fois entre la volonté de Dieu qu'il reuele, & celle qu'il tient cachée. Car encores que ſes juge-

ments soient si obscurs, que l'homme animal ne les cognoisse pas; & mesmes qu'ils eschappent bien souvent, la veüe de ceux qui les regardent du tabernacle: il a pourtant par fois semblé bon, à la sapience diuine, tant pour confirmer les siens, que pour confondre ceux qui viuent sans auoir que fort peu de sentiment de Dieu, d'en proposer la lecture avec de si gros caracteres, que (ainsi que dit le Prophete) *Chacun en passant à la haste, les puisse lire.* C'est à dire, que les hommes les plus sensuels, & les plus voluptueux qui ne tiennent compte des jugemens de Dieu, & qui n'y pensent jamais, sont pourtant contraints de les recognoistre; bien qu'il les outrepassent & fassent autre chose: les iugemens, disie, tels que sont les punitions, qui arriuent long temps apres le peché & à l'inopinee; le salut qui vient, & bien tost, & sans que l'on s'y attendist; les Conseils diuins qui ont tenu de longues routes, qui ont fait des circuits merueilleux; & qui à moins de rien paroissent, & choses semblables. Et tout cela profite de beaucoup, non seulement à consoler les ames fidelles; mais à toucher, & à conuaincre les consciences des meschans.

*Des Despendances de l'Histoire, qui consistent és paroles des hommes (comme l'Histoire prend pour subiect les choses).*

*Leur Diuision en Oraisons, Lettres & Apophthegmes.*

## CHAPITRE XII.



E n'est pas tout de se ressouvenir de ce qu'ont fait les hommes, il faut auoir la memoire de ce qu'ils ont dit. Et il ne faut pas douter que ces bons mots ne soient par fois mis dans l'Histoire; entant qu'ils seruent à descrire nettement & graument ce qui s'est passé. Mais ils se treuuent principalement dans les Liures qui traitent des *Oraisons*, des *Lettres* & des *Apophthegmes*. Quant aux *Oraisons* qui ont esté faictes par d'habilles hommes sur des affaires & sur des subiets d'importance & difficiles, elles sont fort vtiles, & pour la cognoissance des choses mesmes, & pour se rendre eloquent. Mais les *Lettres* escrites par de grands Personnages, & sur les grandes affaires, apprennent encores mieux, comment il faut deuenir entendu dans la conduite du public. Car à vray dire, on ne tire rien de meilleur ny de plus profitable des *Paroles* des hommes, que cette sorte d'escire; veu qu'elles parlent plus naïfument que ne font les *Oraisons*, & sont mieux digerees que ne sont les discours familiers. Et quand l'on en treuue vn recueil

selon la fuite des temps, c'est vn fort riche & fort ample magazin, d'où l'on peut tirer les materiaux dequoy composer vne Histoire; comme par exemple, quand on tient celles que les Ambassadeurs, les Gouverneurs & les autres Ministres de l'Estat ont escrit aux Roys, aux Parlemens, ou à d'autres qui sont au dessus d'eux: comme aussi celles, que ceux qui commandent escriuent à ceux qui negocient leurs affaires. Pour ce qui est des *Apophthegmes*, ils ne seruent seulement pas à donner du plaisir, & à encherir le discours; mais aussi ils profitent à l'action, & au train ordinaire de la vie ciuile. Car ils sont, comme disoit celuy-là, des *Coignes* ou des *Tranchants* de paroles si affilez qu'ils couppent & penetrent les nœuds des choses & des mots. Or les Occasions reuiennent à leur tour; & ce qui estoit autrefois dit à propos, peut estre de nouveau prononcé avec bonne grace; & peut profiter soit qu'on le die, comme venant de soy, soit qu'on l'emprunte des Anciens. Et il ne faut pas douter que ces bons mots ne soient grandement vtiles dans les affaires d'Estat: le Dictateur Cesar a pris la peine de le monstrier par vn liure qui est perdu. Je souhaitteroie de bon cœur qu'il se peust retrouver; car tout ce que nous auons en ce genre, est ramassé en confusion avec fort peu d'ordre.

Que ce soit assez parlé de l'Histoire, à sçauoir de cette partie de la science qui a sa place dans vne des Cellules, ou des demeures de l'entendement, que l'on nomme Memoire.

*De la*

*De la Poësie qui est le second Membre principal de la Doctrine. Sa diuision en Narratiue, Dramatique & Parabolique : où il se propose trois exemples de la Parabolique.*

CHAPITRE XIII.



E viens maintenant à la Poësie, qui est vn genre de sciéce, attaché pour l'ordinaire aux paroles, mais qui est libre quant aux choses, & parle avec liberté. C'est pourquoy, cōme nous auōs desia dit au commencement, il se rapporte à la phantaisie, qui a accoustumé d'inuenter & de fabriquer les vnions extrêmement injustes & illicites des choses, & leurs discordes. Or la Poësie, comme nous auons dit cy-dessus, se prend en double sens, entant qu'elle considere les Paroles, ou comme elle touche les choses. Selon la premiere signification elle est vn certain *caractere* du discours; car le Vers est vn genre de stile, & vne particuliere sorte d'eloquence, qui ne touche la chose en aucune façon: veu que le veritable recit de ce qui s'est passé, peut estre mis par escrit en Vers, & celuy qui est feint peut estre descrit en Prose. Mais à la prendre selon la derniere signification, j'entends d'abord qu'elle soit recognuë pour le Principal membre de la Doctrine; & ie la mets immédiatement après l'Histoire: veu que s'en est vne imitation

selon le plaisir de celuy qui la traite. Et parce que dans mes Diuisions ie recherche & fouille iusques dans les vrayes veines des Sciences, sans m'arrester à la coustume & aux partitions desia receuës en plusieurs choses, ie retranche de ce discours les Satyres, les Elegies, les Epigrammes, les Odes, & autres choses semblables, & ie les renuoye à la Philosophie, & aux Arts qui concernent l'Oraison. Et souz le nom de Poësie ie traite seulement de l'Histoire inuentee à plaisir.

La tres-veritable diuision de la Poësie, & qui luy est fort propre, outre ces diuisions qui luy sont communes avec l'Histoire: (veu qu'il y a des Chroniques feintes, des Vies feintes, & aussi des Relations feintes,) est ou Narratiue, ou Dramatique, ou Parabolique. La Narratiue imite l'Histoire tout à fait, en sorte que l'on s'y tromperoit, si elle ne parloit si hautement des choses, que l'on n'y peust adjoüster aucune foy. La Dramatique est comme vne Histoire qui est representee: car elle fait voir l'image des choses, comme si elles estoient presentes; au lieu que l'Histoire les monstre passees. La Parabolique est vne Histoire avec figure, qui rend sensibles les choses spirituelles. Et cette Poësie Narratiue que vous pouuez aussi nommer l'Heroïque (pourueu que vous preniez ce mot pour le subiet, & non pour le Vers) semble estre tiree d'un tres-noble fondement, qui est premierement fort honorable à la Nature humaine. Car puis qu'ainsi est, que le monde sensible est inferieur en dignité à l'ame raisonnable,

il semble que la Poësie accorde à la nature humaine ce que l'Histoire luy desnie : & elle remplit l'esprit des ombres des choses, dont il se contente, puis qu'il n'en peut auoir la vraye solidité. Car si quelqu'un y regarde de plus pres, il tire ce ferme argument de la Poësie. Que l'Ame a plus de satisfaction de la haute eminence des choses, de leur ordre parfait, & de leur belle diuersité, que l'on n'en pouuoit trouuer en la nature apres la cheute \* de l'homme. C'est pourquoy <sup>Adioucté.</sup> puisque les actions & les euenemens qui sont remarquez dans l'Histoire ne peuuent pas assez amplement contenter l'ame de l'homme, la Poësie supplée à ce defect; parce qu'elle inuente des faits plus heroïques. Et en ce que la veritable Histoire ne raconte pas les choses aduenües, avec mention de ce qui est deu aux vertus; & de la peine que les crimes meritent, la Poësie la corrige, qui represente les succès & les auentures selon les merites, & suiuant la loy de la Nemese. D'Histoire veritable venant à estre desdaignée par l'esprit de l'homme, qui se lasse de voir tant de choses representées; la Poësie le refait & le delasse en luy racontant des choses inouïes, des choses diuerses & grandement changeantes; en sorte qu'elle donne non seulement du plaisir; mais elle hausse le courage & forme les mœurs. C'est pourquoy on peut dire à bon droict qu'elle tient quelque chose de la diuinité; entât qu'elle releue l'ame, & la guinde dás les choses hautes; appliquant la representation des choses à l'affection de l'ame; & non en soumettant l'esprit aux choses; ce que la Raison &

l'Histoire font. Et c'est par ces attraitz qui chatoüillent l'esprit de l'homme par leur conformité, qu'elle s'est fait ouuerture; elle s'est aussi accompagnée de la Musique, afin de s'insinuer plus doucement; en sorte qu'on la honoree durant les siècles, où l'on viuoit fort grossierement, & parmy des nations barbares qui rejettoient toutes les autres sciences.

La Poësie dite *Dramatique*, en laquelle le Theatre tient lieu de Monde, seroit fort excellente en son vsage, si elle estoit entiere. Car l'on ne scauroit prendre peu de bonne ou de mauuaise instruction du Theatre; mais il s'en tire tout plein de mauuaise; & fort peu d'vtilité auiourd'huy: parce que l'on en neglige la discipline. Toutesfois encores que dans les Republiques establies depuis peu, l'on estime que ce que l'on ioué sur le Theatre n'est qu'une chose pour faire rire, si d'auéture elle ne tient beaucoup de la Satyre; & qu'elle ne picque viuement; neantmoins les Anciens ont pris grand soin de porter par elle les hommes à la Vertu. Et mesmes elle estoit par maniere de dire, comme vn luth aux esprits des plus graues personnages, & des plus grands Philosophes: aussi est-ce vne chose tres-veritable, & comme vn secret de la Nature, que les esprits des hommes sont plus subiets aux affections & aux passions; quand ils se rencontrent ensemble, que quand ils se treuent seuls.

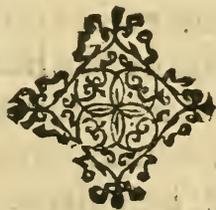
Mais la Poësie Parabolique est beaucoup plus releuee que les autres; & paroist estre quelque chose de sacré & d'auguste; veu principalement que la Reli-

gion mesme s'en sert par-fois ; & par elle fait le commerce qui se trouue entre les choses diuines & humaines, neantmoins elle est aucunement gastee, en ce que l'on se porte avec trop de legereté & de complaisance à faire des Allegories. Cette sorte de Poësie a de l'ambiguité, & sert à choses contraires ; car elle couure & elle manifeste : En cecy l'on recherche vne certaine methode pour enseigner: en cela l'on se sert d'vn certain artifice de cacher. Et certes, cette façon de monstrier les choses à descouuert estoit fort en vsage anciennement. Car les inuentions, & les conclusions de la raison humaine, qui sont aujourd'huy fort triuiales & fort communes, estoient alors fort nouvelles & inusitees, les esprits de ce temps-là n'en pouuoient à peine comprendre la subtilité, si l'on ne les leur rendoit sensibles par telles & semblables representations & exemples. C'est pourquoy nous voyons qu'il y auoit tant de fables de toutes façons, tant de Paraboles, tant d'Enigmes, & tant de similitudes; d'où sont sorties les Deuises de Pythagore, les Enigmes de Sphinx, les Fables d'Esopé & choses semblables. De plus, les Apopthegmes des anciens Sages monstroient la chose par similitude. D'où vient que Menennius Agrippa ayant à faire aux Romains qui estoient alors grossiers & ignorans, reprima par vne fable la sedition qu'ils vouloient faire. Bref, comme les Hieroglyphes ou caracteres sacrez sont plus anciens que les lettres ; ainsi les Paraboles ont esté premiers que les argumens ; & aujourd'huy mesmes, aussi bien que par le passé, elles

ont beaucoup d'efficace ; veu que les argumens ne peuuent estre ny si clairs , ny les vrays exemples si bien appropriez qu'elles.

La Poësie Parabolique est employee à vn autre vsage, qui est comme contraire à ce premier, qui sert, ainsi que nous auons dit, de couuerture aux choses, dont la grandeur merite d'estre comme cachee d'vn voile ; c'est à dire, quand les mysteres occultes de la Religion, de la Police & de la Philosophie sont enueloppez de Fables & de Paraboles. L'on est en peine de sçauoir si les anciennes Fables des Poëtes contiennent vn sens mystique : Quant à moy ie suis de cet aduis : sans que les objections, que telles choses sont abandonnees aux enfans, & sont par ainsi basses & infames, m'en fassent prendre vne mauuaise opinion. Au contraire, puis qu'il est certain qu'apres l'Écriture Saincte, ces Liures des Fables sont plus anciens que tous les autres ; & qu'il est vray qu'elles ont esté inuentees premier que d'estre redigees par escrit (car on les rapporte comme creües & receües, & non comme inuentees par ceux qui les ont descrites) il semble qu'elles soient comme vn certain petit vent ; & qu'elles ont esté recueillies dans les flustes des Grecs, estant venues des traditions des peuples les plus anciens. Or parce que les choses que l'on a par cy-deuant escrit sur l'interpretation de ces Paraboles ne peuuent satisfaire, cét ouurage ayant esté entrepris par des personnes incapables, & qui n'estoient sçauantes que dás leurs lieux communs ; il me semble qu'il est à propos de rapporter entre ce qui

nous manque, la Philosophie touchant les anciennes Paraboles. Et sur cela i'en rapporteray deux ou trois Exemples, non qu'il en soit besoin; mais afin de poursuiure mon dessein, qui est tel, que i'ay resolu de donner sans discontinuation des preceptes: ou de proposer des exemples dans les Sciences qui sont à dire, s'ils y trouue quelque chose d'obscur; afin que l'on ne croye pas que ie n'en ay qu'une legere connoissance, & que ie ne fais que mesurer les contrees par la pensee, comme font ceux qui deuint par le vol des oyseaux; & que ie ne sçay pas comment il y faut entrer. Au reste, ie ne vois pas qu'il y ait autre chose qui manque en la Poësie: & puis qu'elle est vne plante qui pousse d'elle-mesme, sans qu'on l'ait semee, ce n'est pas merueilles si elle a pris plus d'accroissement, & si elle est beaucoup plus estendue que toutes les autres Sciences. Mais il est temps de proposer les Exemples dont i'ay fait mention cy-dessus, qui seront au nombre de trois. Vn des choses Naturelles; l'autre des Politiques; & le troisieme des Morales.



*Premier Exemple de la Philosophie selon les anciennes  
Paraboles, sur les choses Naturelles :*

DE L'UNIVERS;

*suivant la Fable de Pan.*



Es Anciens ne determinent pas, par qui Pan a engendré : aucuns veulent que Mercure soit son pere ; d'autres en parlent bien autrement. Car ils disent que tous ceux qui recherchoient en mariage Penelope, auoient ioüy de ses plus particulieres faueurs ; dont ils auoient eu cet enfant en commun : sans que ie passe sous silence cette troisieme cause de sa generation ; c'est qu'aucuns ont dit qu'il estoit fils de Iupiter & de Hybree, c'est à dire de l'Outrage. En quelque façon qu'il soit nay, il est certain que les Parques, qui habitoient dans vne cauerne, furent ses sœurs : & qu'il viuoit à la campagne sans auoir de couuert. Les Anciens l'ont depeint en cette sorte : ils luy ont donné des cornes, qui alloient en pointe iusques dás le Ciel ; ils ont dit qu'il auoit vn corps tout velu, & vne fort grande barbe ; qu'il auoit vne double figure ; à sçauoir qu'il estoit homme, quant à ses parties superieures ; mais quant aux inferieures, il estoit à demy-beste ; & auoit les pieds de Chèvre. Il portoit les marques de sa puissance ; en sa main gauche vne flute faite de sept chalumeaux ; en la droite vne houlette, ou vn baston de Pasteur, recourbé & tortu par en haut. Il estoit vestu d'vne peau de Panthere:

there: on luy attribue pour tiltre d'honneur, l'es qualitez de Dieu des Chasseurs, des Pasteurs, & en general de tous ceux qui habitent les champs; on veut aussi qu'il ait grande autorité dans les lieux montueux. Et apres Mercure il estoit le Messager des Dieux. Il estoit aussi le chef & le conducteur des Nymphes, qui auoient accoustumé de tousiours sauter & danser autour de luy. Les Satyres l'accompagnoient sans cesse; & les Silenes qui estoient beaucoup plus aagez. Il auoit aussi le pouuoir de faire des peurs friuoles & superstitieuses, que l'on nomme Paniques. On ne raconte pas qu'il ait fait grand nombre de belles actions; celle-cy est la principale, qu'il défia à la luite Cupidon qui le vainquit. Il enuelloppa aussi dans ses filets le geant Typhon & l'arresta. On raconte de plus, qu'apres que Cerés desolee & irritée à cause du rauissement de Proserpine, se fut cachée; & que tous les Dieux eussent pris la peine de la chercher longuement, en tenant pour cet effect diuerses routes, le bon-heur de Pan fut si grand qu'il la trouua comme il estoit à la chasse, & la leur monstra. Il eut aussi la hardiessé de disputer avec Apollon sur la Musique, pour emporter le prix par dessus luy: & mesmes il luy fut preferé par le iugement de Mydas, qui pour recompense en rapporta les oreilles d'Asne, lesquelles ne paroissoient pourtant pas. On ne dit point qu'il ait esté amoureux; ou ç'a esté fort rarement; ce qui est digne de remarque parmy la troupe des Dieux; qui ont eu tant d'inclination à l'amour. On fait seulement mention qu'il a aymé

Echo, que l'on a creu auoir esté la femme; & qu'il a voulu du bien à vne autre Nymphé qui auoit à nom Syringue; dont il fut espris en punition de ce qu'il n'auoit pas craint d'appeller Cupidon à la luite. Mesmes on bruit qu'il auoit autresfois donné rendez-vous à la Lune sur les hautes montagnes. Il n'eut pas d'enfans; ce qui est aussi fort merueilleux: veu que tous les Dieux masles estoient grandement feconds: on luy donne neantmoins pour fille, vne certaine seruante nommée Iambé, qui souloit dire des comptes pour rire à ceux qui arriuoient au logis: aucuns ont estimé qu'il l'auoit eue de sa femme Echo. La Parbole semble estre telle.

Pan (ainsi que le porte le nom) represente & propose l'Vniuers, ou tout ce qu'il contient. Il y a, ou il y peut auoir deux opiniôs sur son origine; car ou il est sorty de Mercure; c'est à sçauoir du Verbe diuin; ce qu'un chacun apprend de la Saincte Escriture, & qui est conforme à ce qu'en ont dit les Philosophes, que l'on a creu auoir quelque chose de diuin: ou il est nay des cõfuses semences des choses, que certains Philosophes ont voulu estre infinies, mesmes en substâce; d'où est venuë l'opinion des \* Homoiomeres, qu'Anaxagore a inuentee, ou rendu celebre: d'autres croyoient plus subtilement & plus sobrement, qu'il suffisoit pour introduire la diuersité des choses que les semences, mesmes en substances, fussent differentes en figures, certaines pourtant & definies; & ils croyoient que le reste des choses procedoit de la position & du diuers meflange des semences entr'elles:

\* C'est à dire, de la ressemblance des parties.

& c'est de cette source qu'est sortie l'opinion des Atomes que Democrite a suiui; bien que Leucippe en fut l'Auteur. Mais quelques autres encores qu'ils assureassent qu'il n'y auoit qu'un seul principe des choses (Thales disoit que c'estoit l'eau, Anaximene l'air, Heraclite le feu) toutesfois ils entendoient que ce mesme principe, vnique en acte, fut diuers en puissance & communicable; comme celuy dans lequel toutes les semences des choses estoient cachees.

Mais ceux qui ont estimé que la matiere estoit toute nuë, sans forme & indifferente à les receuoir, comme en ont esté d'aduis Platon & Aristote, se font de beaucoup plus pres, & avec plus d'inclination approchez de la figure de la Parabole. Car ils ont dit, que la Matiere estoit comme vne putain abandonnee, & que les formes estoient comme ceux qui la poursuiuoient: En sorte que les opinions touchant les principes des choses aboutissent toutes là, & sont en sorte diuisees que le Monde vient ou de Mercure, ou de Penelope, & de tous ceux qui la courtisoient. Mais la troisieme façon en laquelle l'on dit que Pan a esté engendré, est telle, qu'il semble que les Grecs ont appris quelque chose des mysteres des Hebreux, ou par l'entremise des Egyptiës, ou en quelque autre maniere; car elle concerne l'estat de l'Vniuers, non tel qu'il estoit à l'instant de sa creation; mais comme exposé & subiet à la mort & à la corruption, apres la cheute d'Adam. En cet estat il fut fils de Dieu & du peché, ou de l'Outrage, & il

demeure tel. Car le peché d'Adam fut du genre de l'Outrage, ayant desiré de se rendre semblable à Dieu. Doncques ce triple recit de la generation de Pan peut paroistre estre vray, si l'on sçait distinguer les choses & les temps : d'autant que ce Pan, tel que nous le considerons maintenant, tire son origine du Verbe de Dieu, moyennant la matiere confuse, qui estoit pourtant elle mesme l'ouurage du Tout-puissant, & la preuarication qui s'y estoit glissée, & par elle la corruption.

Les natures des choses sont veritablement dites & supposees estre sœurs; & leurs naissances, leurs durees & leur mort, leurs esleuations & leurs abbaissemens, leurs trauaux & leurs felicitez; bref ce qui eschet à quelque particulier, se nomme Destinees, qui ne se remarque, pourtant qu'en quelque noble indiuidu, comme en vn homme, en vne ville, ou en peuple. Et Pan, c'est à sçauoir la nature des choses, les fait estre; ce que nous auons touché cy-dessus, en sorte qu'il semble que la chaisne de la nature, & le filet des Parques ne soient qu'un mesme, pour le regard des choses particulieres. Les Anciens ont feint de plus, que Pan demeuroit tousiours à l'erte; mais que les Parques faisoient leur demeure dans vn lieu souterrain; & qu'elles sortoient de là avec vne grande vitesse pour aller vers les hommes; parce que la face de l'Vniuers est belle à voir, & toute descouuerte, mais les destins des particuliers sont cachez, & arriuent promptement. Toutesfois à prendre le Destin selon vne signification plus estenduë, en sorte

qu'il comprenne tous les euenemens sans le limiter aux plus remarquables, il ne laisse pas de se fort bien rapporter en ce sens à toutes choses en general; veu qu'il n'y a rien de si petit qui dans l'ordre de nature se fasse sans cause; & de plus il n'y a rien de si grand qui ne despende d'ailleurs; la fabrique de la nature mesme, contient en soy tout euenement, autant le plus petit que le plus grand, & le met en euidence en son temps, par vne loy qui ne manque iamais. C'est pourquoy ce n'est pas merueilles, si l'on a dit que les Parques estoient veritablement sœurs germanes de Pan: car la Fortune est fille du vulgaire, & a seulement esté recogneuë par les moindres Philosophes. Et à vray dire Epicure, ne semble seulement pas parler comme vn homme prophane, mais paroist mesmes estre fol, quand il a dit: *Qu'il vaut mieux croire la fable des Dieux, que d'asseurer qu'il y a vne Destinée, cōme s'il y pouuoit auoir dās l'Vniuers quelque chose separee de tout le reste, de mesmes qu'une Ile.* Mais ce Philosophe ajustant & appropriant sa philosophie naturelle à sa Morale, comme il paroist par ses propres termes, ne voulut receuoir aucune opinion qui pressast, ou qui picquast l'Esprit, & qui tourmentast ou troublast ceste loüable generosité qu'il auoit apprise de Democrite. C'est pourquoy il se laissa aller à la douceur de ses pensees, plustost qu'à l'adueu de la verité; ce qui fut cause qu'il secoua entierement le joug, & qu'il rejeta esgalemment la necessité du Destin, & la crainte des Dieux. Mais c'est assez parlé de l'estroite alliance des Par-

ques & de Pan.

L'on attribué de plus au Monde, des cornes larges par en bas, mais qui se terminent en amenuisant; car la nature de toutes choses est aiguë, de mesme qu'une pyramide; d'autant que les indiuidus, qui sont le large fondement de la nature, sont infinis. Ils sont ramassez en plusieurs especes; les especes s'esleuent en genres; & les genres en montant se restrecissent en ce qui est plus general: si bien que la Nature semble se remettre en vn seul point, ce que signifie la forme pyramide des cornes de Pan. Et ce n'est pas merueilles qu'elles touchent au Ciel; veu que ce qui est de plus esleué en la nature, ou les Idees vniuerselles vont en quelque façon iusques aux choses Diuines. D'où vient que l'on dit, que cette chaisne d'Homere, dont on a tant parlé, à sçauoir \* *la liaison* des causes naturelles estoit cloüee au pied du siege Royal de Iupiter. Aussi est-il vray, comme il se voit, qu'aucun n'a traité la Metaphysique, ny parlé des choses eternelles & stables en la nature: ny n'a tant soit peu retiré l'esprit du cours ordinaire des choses, qui ne soit en mesme temps tombé dans la Theologie naturelle; tant il est vray que la pointe de ceste pyramide est proche de ce qui est Diuin.

\* Adiousté.

Au reste le corps de la Nature est tres-bien & tres-veritablement peint herissé, à cause des rayons des choses. Car ils sont comme les cheveux ou les poils de la nature, & quasi toutes choses en poussent, ou plus, ou moins. Ce qui paroist fort bien dans la faculté visuelle, & non moins en toute vertu Attra-

Etive, & en l'Operation qui se fait sur ce qui est au loing: Car tout ce qui agit sur ce qui est estoigné, peut estre dit aussi ietter dans des rayons. Mais entre autres choses, la barbe de Pan est merueilleusement longue; d'autant que les rayons des corps celestes, & principalement du Soleil, viennent & penetrent de fort loing; de sorte que dans vn bien petit espace de temps, ils ont renuersé & tourné le dehors & le dedans de la terre, & l'ont comme engrossée d'esprit. Or la mode de cette barbe de Pan est d'autant plus belle que le Soleil semble en auoir vne pareille; quand sa partie supérieure estant voilee d'une nuee, ses rayons s'escartent en bas.

On dit aussi tres-bien que le corps de la Nature a double forme à la difference des corps Superieurs & Inferieurs. Les Superieurs sont avec raison representez par la figure humaine à cause de leur beauté, de l'égalité & constance de leur mouuement; & de plus à cause du pouuoir qu'ils ont sur la terre, & sur tout ce qui est terrestre; veu que la nature humaine tient quelque chose de l'ordre & de la domination. Les Inferieurs sont compris souz la figure d'une beste brute, à cause des troubles & des mouuements desreglez; & parce que pour le plus souuent ils sont gouuérnez par les celestes. De plus, cette double description de corps, concerne la participation des Especies; car il n'y a aucune espeece de nature qui puisse paroistre simple, elle participe & est faicte comme de deux. Car l'homme a quelque chose de la beste; la beste quelque chose de la plan-

te; la plante quelque chose du corps inanimé. Et toutes choses à bien dire ont double forme, & sont composées d'une espece superieure & inferieure. Pour l'Allegorie des pieds de Cheure, elle est fort subtile à cause de l'eleuation des corps terrestres dans les regions de l'Air & du Ciel, ou ils sont suspendus, & d'où ils sont plustost lancez qu'ils n'en descendent. Car la Cheure est vn animal qui grimpe tousiours, & qui se plaist à se tenir sur le penchant des rochers; & à s'attacher aux lieux les plus escarpez en precipice. Il en arriue de mesme aux choses qui sont sublunaires: & ce en plusieurs estranges façons, comme il se voit tres-clairement aux nuees & aux Meteores. Et mesmes ce n'est pas sans cause que Gilbert qui a escrit de l'Aymant avec toute sorte de soin, & selon l'experience qu'il en a eü a douté; Si les corps pesans qui sont fort esloignez de la terre, ne quittent pas l'inclination qu'ils auoient à tendre en bas.

On donne à Pan deux choses à porter vne en chaque main, qui sont les marques de l'Harmonie & de la Souueraineté. Car la fluste composee de sept chalumaux, monstre euidemment le concert & l'accord des choses, ou leur concorde discordante qui prouient du mouuement des sept planettes: Car on ne remarque point dans le Ciel qu'il y en ait d'autres Erratiques, ny qui se pourmenent à veuë d'œil, cōme font celles-là, qui puissent causer & conseruer l'estre durable des especes, & l'ordinaire generation des Induidus, alors qu'elles viennent à se rencōtrer, & à se

tem-

téperer avec les estoilles fixes, qui tiennent tousiours vn mesme train ; & qui sont en perpetuelle distance entr'elles sans aucunemét changer de place. Que s'il y en a de plus petites qui ne paroissent pas, & s'il se rencontre dans le Ciel vn plus grand changement, comme il arriue en certaines Comettes sublunaires; cela semble estre à vray dire comme des flustes, desquelles on ne iouë point du tout, ou fort rarement; veu que les actions ne viennent pas iusques à nous; on n'empeschent pas pour long temps cette harmonie des sept flutes de Pan. Quant à la houlette, elle monstre combien est grand son Empire, à cause des voyes de la Nature, qui sont en partie droites, & en partie tortuës. Et ce baston ou baguette pastorale se courbe principalement par en haut; d'autant que tout ce qui arriue dans le monde par la prouidence de Dieu se fait par destours & par circuits: en sorte qu'il semble qu'vne chose doiue aduenir d'vne façon; & elle eschet veritablement d'vne autre: comme il paroist en la vente de Ioseph en Egypte & choses semblables. Et mesmes en tout Estat bien gouverné ceux qui ont les affaires en main, en viennent mieux à bout pour le bien du peuple, par les pretextes, & par les biais qu'ils y prennent, que s'il les vouloient faire reüssir directement: comme aussi dans les choses purement naturelles, vous tromperiez plustost la nature que vous ne la presseriez, ce qui semble fort estrange: tant les choses qui vont à droict fil, sont mal faictes & empeschantes: comme au contraire ce qui va en tournoyant, & qui s'insinuë,

coule doucement, & se reçoit avec plaisir.

L'habit de Pan est fort ingenieusement feint estre de la peau d'une Panthere, à cause qu'il est marqué tout par tout : car le Ciel est parsemé d'estoiles, les mers sont couvertes d'Isles, & la Terre est embellie de fleurs; & mesmes les choses particulieres ont accoustumé d'estre quasi toujours bigarrees en leurs surfaces, qui est comme l'enveloppe de la chose.

Quant à la charge de Pan, elle n'eust sceu estre mieux proposée ny expliquée, qu'en disant qu'il est le Dieu des Chasseurs. Car toute action naturelle; comme aussi le mouvement & le progres ne sont autre chose qu'une chasse. De plus les Sciences & les Arts sont à la queste de ce qu'ils mettent en auant: les Conseils humains en font de mesme de ce qu'ils resoluent; & toutes les choses naturelles cherchent, ou ce qui sert à leur nourriture pour leur cōseruatiō, ou ce qui est agreable & voluptueux, afin de se rendre parfaites. Toute sorte de chasse se fait, ou pour prendre, ou pour se donner du plaisir, & ce avec industrie & dexterité.

*Le Loup est poursuiuy de l'affreuse Lionne,*

*Le Loup poursuit la Cheure; & la Cheure à son tour  
Cherche le Tin fleury qu'elle ayme avec amour.*

Generalement Pan est Dieu de tous ceux qui demeurent aux champs: d'autant que ces gens-là vivent bien selon la nature, ce que ne font pas les habitans des villes, ny ceux qui suivent la Cour, où la nature se corrompt pour estre trop bien tenuë: d'où vient que ce dire du Poëte, sur le subiet de l'Amour.

*Cette fille est à soy, sa moindre portion.*<sup>1</sup>

se peut fort bien rapporter à la nature, à cause de ses delices. Au reste Pan est recogneu pour souuerain, dans les Montagnes; d'autant que la nature des choses se manifeste là, & aux lieux esleuez; & est exposée à la veüe & à la consideration d'un chacun. Mais qu'il soit vn autre Messager des Dieux comme Mercure, c'est vne allegorie tout à fait Diuine, en ce qu'immediatement apres le Verbe de Dieu, l'Image du Monde annonce la puissance & la Sageſſe Diuine: ce que le Poëte sacré chante en ces mots: *Les Cieux racontent la gloire de Dieu: & le firmament monstre les œures de ses mains.*

De plus les Nymphes, c'est à dire les Ames, donnent du contentement à Pan; parce que les creatures viuantes sont les delices du monde. Il est avec raison leur chef, veu que chacune d'elles suit sa propre nature, comme sa conductrice; chacune d'elles fait à l'entour de luy diuers sauts selon la mode de son pays, pour ainsi parler, & danse sans cesse. D'où vient qu'un certain des Modernes a fort subtilement réduit toutes les facultez de l'Ame au Mouuement; & a remarqué le dégouſt & la precipitation d'aucuns Anciens, qui ayans passé trop viste la veüe sur la Memoire, sur la Phantaisie & sur la Raison, n'ont pas pris garde à la Vertu \**Cogitative*, qui tient le premier rang. Car celui qui a la memoire ou la Reminiscence, celui-là y pense: celui qui imagine en fait de mesmes: comme aussi celui qui arraisonne. Bref soit que l'Ame reçoie quelque aduertissement des

\* C'est à dire  
à la Pensée.

Sens, soit qu'elle agisse d'elle mesmes, tant aux fonctions de l'entendement, qu'aux occupations de ses desirs & de ses volontez, elle saute sur le chant des Penſees, & c'est cette danſe des Nymphes. Mais les Satyres & les Silenes, c'est à dire la vieilleſſe & la jeuneſſe, n'abandonnent iamais Pan: d'autant qu'il ſe rencontre en toutes choſes vn aage gay, & qui ſe plaiſt au mouuement; auquel ſuccede vn autre qui eſt tardif & plein d'humidité. Et ces diuers changements paroiftront peut eſtre à celuy qui les conſiderera de près, auſſi ridicules & difformes que le ſont vn Satyre, ou vn Silene. Au reſte par les terreurs Panyques, l'on propoſe vne doctrine pleine de prudence. Car la nature des choſes a mis dans les creatures viuantes de la crainte & de l'effroy, afin de conſeruer leur vie & leur eſtre: & pour fuir & reietter les maux qui ſuruiennent, ſans pourtant que la Nature donne ces eſpouuantes avec moderation; ains elle entre-meſſe à ceux qui ſont ſalutaires, d'autres qui ſont vains & inutiles; en ſorte que ſ'il eſtoit permis de voir les choſes iuſques en leur interieur, on les remarqueroit pleines de terreurs Panyques, & principalement les humaines, & entre autres ce qui ſe paſſe parmy le vulgaire, qui en temps d'aduerſité & de crainte eſt grandement touché & agité de ſuperſtition; laquelle à bien dire, n'eſt autre choſe qu'vne terreur Panyque. Sans qu'elle ſ'arreſte touſiours là; car elle paſſe ſouuent de cette opinion du commun, dans celle des plus aduiſez; en ſorte que l'on peut dire qu'Epicure eut parlé diuinement, pourueu qu'il eut

toûjours tenu le mesmelâgage des dieux, qu'il profere en ces mots. *Que ce n'est pas impieté de nier les Dieux du vulgaire, mais que c'est impieté de leur appliquer leur opinion.*

Quant à ce qui est de l'audace de Pan & du combat qu'il fit avec Cupidon, apres l'auoir défié : cela va là, que la matiere desireroit que le monde se destruisist, & qu'il retombast dans cet ancien cahos : & mesmes elle feroit tout ce qu'elle pourroit, à cause de l'inclination qu'elle y a ; si ses malicieus effects n'estoient rembarrez, & si elle n'estoit retenuë dans son ordre par la Concorde, denotee par Amour ou par Cupidon, qui se trouue estre plus puissante dans les choses. C'est pourquoy il arriue pour le bon-heur des hommes & des choses, ou plustost par la grande bonté de Dieu, que Pan se trouue vaincu dans ce duel, & qu'il se retire apres cela. Il faut rapporter là mesmes ce qui est dit de Typhon, empestre dans les filets : car encores que l'on voye dans les choses, de grandes & non accoustumees enfleures, ce que ce mot Typhon signifie, soit que les mers se grossissent ; soit que les nuees se remplissent ; soit que la terre soit pleine ; & que cela arriue à tout ce qui reste ; toutesfois la nature des choses enueloppe & retient ces nouvelles excroissances & surabondances, avec vn ret qui ne peut estre demeslé, & les attache comme avec vne chaisne d'Aymant.

Sur ce qu'on dit qu'il trouua Cerés, quand il chafsoit, dequoy tous les autres Dieux n'estoient venus à bout, quelque exacte recherche qu'ils en fissent ; cela nous aduertist veritablement & prudément que l'in-

uentiõ des choses vtiles à la vie , & à l'embelliffemēt, ne viēt pas des Philosophes contēplatifs, comme des plus grands Dieux , quoy qu'ils y tafchent en tout ce qu'ils peuuēt; mais feulemēt de Pan; c'est à dire, d'vne curieuse experiēce & de la generale cognoiffance du monde, qui par fois rencontre ces choses par hazard, & comme en chassant. Car il faut recognoistre que tout ce qu'il y a de plus vtile en ce genre, a esté trouué par l'experience; & que cela est comme certains dons esendus par cas fortuit entre les hommes.

De plus, la dispute que Pan eut avec Apollon sur la Musique & son succez, apprennent vne fort saine doctrine, & qui est capable de moderer la raison & le iugement de l'homme , qui se vantent & s'esleuent par trop. Car il semble qu'il y a deux sortes d'Harmonie, ou de Musique, pour ainsi l'appeller. Vne, qui consiste en la Sapiēce diuine; L'autre, en la raison humaine. La cõduite de l'Vniuers avec tout ce qui y est contenu, & les plus secrets iugemens de Dieu, sont quelque chose de grossier & d'impertinent à leur aduis; & qui leur sonne mal. Et bien que cette incapacité soit tresbien representée par les oreilles d'Asne, toutesfois elles sont cachées & ne paroissent pas; d'autant que cette difformité n'est pas cogneuë ny veuë par le vulgaire.

Enfin, il ne faut pas s'estonner si l'on remarque que Pan n'a iamais aymé que sa femme Echo; car le monde jouyst de soy, & en soy de toutes choses. Or ce qui ayme, recherche la iouissance de ce qu'il affectionne: car quand l'on est en mesmes, il ne reste plus

de lieu pour le desir. C'est pourquoy le monde ne peut rien aymer, ny ne peut desirer la jouissance de quoy que ce soit, estant satisfait de soy-mesme; si d'aventure il n'ayme les discours, & ce sont la Nympe Echo: où il n'y a rien de solide, mais tout s'en va en voix: que s'ils sont plus polis & plus élaborés, ce sont la Nympe Syringue; à sçavoir quand les dictions sont cadancées dans les vers; ou ordonnées dans les figures qui s'obseruent en l'art de bien dire, comme si elles estoient concertées. Or entre les discours & les voix, il est fort à propos fait mention de la seule Echo dans le mariage du monde. Car celle-là est la vraye Philosophie, qui redit fidelement les paroles que le monde a dit; & qui a esté redigée par écrit; sous ce que le monde en a comme dicté, & n'est autre chose que sa representatiõ & sa reflexion, & qui n'adjouste rien du sien; mais le rapporte seulement & le resonne. Quant à ce que l'on dit que Pan a autrefois fait venir la Lune dans les plus hautes forests, cela semble quadrer à la conjonction du sens avec les choses celestes ou diuines. Car autre est Endymion, autre est Pan. La Lune va franchement à Endymion, lors qu'il dort; d'autant que les choses diuines s'écoulent par-fois dans l'Entendement assoupy; & qui n'est pas occupé par les sens. Mais si elles sont attirées & appellées par le sentiment, comme par Pan; pour lors elles ne donnent point d'autre lumiere que celle:

*Qui paroist en l'obscur de la Lune perdue,  
Quand on va dans les bois.*

Il n'a point d'enfans, pour monstrier que le monde est accompli & parfait; car il engendre en ses parties: mais comment peut-il engendrer en son tout; puis qu'il n'y a point de corps hors de luy? Car tout ce que l'on a dit de cette femme de basse condition, nommée Iambé, estimée fille putative de Pan, a esté adjousté à la Fable fort à propos: d'autant que par elle sont représentées ces vaines Sciences touchant la nature des choses, qui ont cours en tout temps, & qui remplissent toutes choses; mais au reste, qui ne sont aucunement utiles, qui sont inferieures en genre, & qui sont par-fois agreables par leur caquet, & par-fois fascheuses & importunes.

*Autre Exemple de la Philosophie, selon les anciennes Parables, dans les choses Politiques.*

D E L A G V E R R E ;  
*sur la Fable de Persee.*



On feint que Persee, qui estoit nay en Orient, fut desesché par Pallas pour couper la teste à Meduse, qui auoit faict de grands maux à plusieurs peuples du costé d'Occident, aux parties les plus reculées de l'Iberie. Car ce Monstre, outre qu'il estoit cruel & impitoyable, conuertissoit les hommes en pierres par son regard furieux & horrible. Meduse estoit vne des Gorgonnes, & celle qui estoit sujette à la mort, les autres estans impassibles. Donques Persee se preparant à l'entreprise d'une  
ne si

ne si belle action, emprunta de trois diuers Dieux trois sortes d'armes, dont ils luy firent present : à sçavoir de Mercure, des aïles à mettre à ses talons ; de Pluton, vn casque ; & de Pallas, vn bouclier & vn miroir. Il n'alla pas pourtant tout droit vers Meduse, encores qu'il fut en ce bon equipage ; mais il passa premierement chez les Grées, qui estoient sœurs vterines des Gorgones, chesnuës & comme vieilles dès leur naissance ; elles n'auoient toutes qu'vn seul œil & vne seule dent, qui seruoient à celle d'entr'elles qui alloit hors la maison ; au retour elle quittoit & l'vn & l'autre : elles les presterent à Persee, qui voyant qu'il ne luy manquoit rien de ce qui luy estoit necessaire à son dessein, s'en alla tout droit à Meduse en diligence & à tire d'aïlle. Il la trouua endormie, mais de crainte de son regard, si d'auenture elle eust veillé, il ne la regarda pas ; mais ayant tourné la teste & ayant jetté sa veuë dans le miroir que Pallas luy auoit donné, & y ayant pris ses mesures, il luy couppa la teste. De son sang qui coula par terre fortit à l'instant Pegase, qui fut le cheual volant sur lequel il monta, apres auoir mis & comme anté cette teste qu'il venoit de coupper, dans le bouclier de Pallas ; qui eut puis apres cette vertu que de rendre insensibles ceux qui le regardoient ; comme s'ils eussent esté saisis & touchés de quelque mal, qui fust venu des Astres.

La Fable semble auoir esté faite pour représenter comment, & avec quelle prudence il faut faire la guerre. De fait, toute resolution que l'on y prend

doit despendre de Pallas & non de Venus, comme fit celle de Troye; veu qu'il n'est pas vtile de l'entreprendre sur de legers subjects; au contraire, il est besoin d'en fonder la resolution, apres en auoir bien pesé la consequence avec Conseil. En suite de ce, la Fable donne trois preceptes fort cōsiderables, sur le choix qu'il faut faire du genre de guerre. Premièrement, que l'on ne se mette point en peine de vaincre par armes ses voisins; veu qu'il y a bien de la difference entre estendre ses heritages & accroistre son Empire; car le voisinage des fonds, est fort considerable pour ceux qui ont des possessions particulieres; mais où il s'agist de porter la domination plus auant, l'occasion, la facilité de faire la guerre, & la commodité qui en reuiet, tiennent lieu de voisinage. C'est pourquoy Persee quoy qu'Orional, ne refusast neantmoins pas de porter ses armes iusques à l'extremité de l'Occident. Et de cecy il y a vn exemple fort remarquable dans la diuerse sorte de faire la guerre de ces deux Roys pere & fils, Philippes & Alexandre. Car celuy-là ayant attaqué ceux qui bornoient son Royaume, ne l'accreut que de fort peu de villes; encores n'en vint-il pas à bout qu'avec grand peine & avec grand danger; puis qu'il se vit en plusieurs rencontres, & notamment en la bataille de Cheronée, sur le poinct de tout perdre. Mais Alexandre ayant ozé combattre les Perfes dans leur Royaume mesme; vainquit vne infinité de nations, & se trouua plus harassé du chemin, que des combats. Et cela se voit encores plus clairement dans l'e-

entenduë, que les Romains donnerent à leur Empire, qui n'ayans, durant tout vn certain temps, à peine fait passer leur armée du costé d'Occident, que vers la coste de Genes, emporterent par force dans vn semblable espace de temps, toutes les Prouinces de l'Orient, iusques au Mont Taurus. La mesme chose arriua à Charles VIII. Roy de France; car ayant trouué beaucoup de difficultez en cette guerre qu'il fit en Bretagne, qui finit par vn traitté de mariage, rencontra vne admirable & vne heureuse facilité à faire reüssir son entreprise de Naples, qui estoit fort esloigné de son Royaume. Il y a cela de particulier dans les guerres qui se font au loing, que l'on se bat avec des gens qui ne sçauent pas, quelle est la discipline militaire, ny le courage de celuy qui va à eux; ce qui ne peut estre ignoré par ceux qui ne sont pas esloignez: outre que l'on a plus de soing, & que l'on donne meilleur ordre, que l'on ait abondance de tout ce qu'il faut dans ces expéditions; & les ennemis se treuuent esbranlez de la seule hardiesse & du courage de ceux qui les attaquent. Il y a de plus ceste commodité que l'on ne peut diuertir leur armee, ny courre sur leurs terres; ce qui arriue d'ordinaire, quád la guerre se fait de proche en proche. Mais le principal poinct est, qu'en voulant assubjettir les peuples qui sont aupres de nous, on ne trouue que fort peu d'occasions à choisir; mais quand on porte ses armes dans les regions lointaines, on peut faire le choix d'entrer dans des pays, où les habitãs ne sont gueres aguerris; où les forces sont affoiblies; où l'on re-

marque qu'il s'est esleué des diuisions & des diuers partis dans l'Estat, le tout à propos pour celuy qui fait ce dessein de guerre. Bref on se sert des autres commoditez qui se presentent pour faire heureusement reüssir vne entreprise.

En second lieu, il faut obseruer que la cause de la guerre soit tousiours iuste, pleine de pieté, honorable & fauorable; ces considerations resioüissent les soldats, & contentent les peuples qui doiuent contribuer de leur bien, pour faire les despences necessaires à cela: font que les Compagnies approuuent ces entreprises; & rapportent plusieurs autres grandes vtilitez. Mais entre les causes de la guerre, celle-là parmy les autres est grandement plausible, qui s'entreprend pour chasser ceux qui ont vsurpé quelque Estat; souz les iniques commandemens desquels les peuples gemissent sans force & sans vigueur, comme s'ils auoient veu la Meduse, & c'est ce qui rendit Hercule immortel. Et à vray dire les Romains obseruerent avec religion, d'aller promptement & vaillamment secourir leurs associez, aussi tost qu'ils estoient oppressez en quelque façon. Et les armes prises pour vanger quelque vn avec raison, ont tousiours prosperé, comme il parut en la guerre faicte contre Brute & Cassie, pour tirer raison de la mort de Cesar: en celle que fit Seuere pour vanger la mort de Pertinax: en celle de Iunie Brute entreprise pour se ressentir de ce que Lucrece ne viuoit plus. Bref tous ceux qui soulagent ou reparent par armes, les injures & les torts que l'on fait aux hom-

mes combattent souz Persee.

En troisieme lieu, il faut considerer quelles forces l'on a, & bien auiser si l'on peut venir à bout de ce que l'on entreprend : de crainte que l'on ne s'engage dans la poursuite d'une infinité de vaines esperances. Car ce fut vne grande prudence: que Persee choisit entre les Gorgonnes, qui representent les guerres: celle qui estoit de sa nature subiette à la mort; sans traitter rien d'impossible. C'est à quoy la Fable veut que l'on prenne garde, auant que faire la guerre: ce qui vient apres concerne la sorte de la faire.

Ces trois presens des Dieux profitent auant toute autre chose dans la guerre; en sorte qu'ils en donnent le bon & l'heureux succez. Car Persee receut de Mercure la promptitude; de Pluton, le secret en matiere de conseils; de Pallas, la préuoyance. Et ce que l'on dit que ces aisles de promptitude à executer ce que l'on a entrepris (veu que la vitesse en fait de guerre, est fort auantageuse) estoient mises aux talons & non au dos, n'est pas sans vne tresbelle allegorie; d'autant que la diligence n'est pas tant requise aux premieres attaques comme aux derniers efforts, qui doiuent estre bien soustenus. Aussi est-il vray que l'on ne fait iamais vne plus grande faute à la guerre que de ne pas pourfuiure sa poincte, aussi vigoureusement comme on l'a vertement commencée. Mais le casque de Pluton, qui auoit accoustumé de rendre inuisibles ceux qui le portoient, est vne vraye Parabole. Car c'est vne affaire de tres-grande importance

en guerre, de cacher son conseil, apres que l'on y a rapporté toute sorte de promptitude: & cette promptitude mesme, est vn grand moyen de le tenir couuert. Ce casque de Pluton signifie qu'il ne faut qu'un seul General d'Armée, qui y commande absolument; veu que tenir le Conseil de guerre avec plusieurs, cela represente mieux les pannaches qui sont sur le pot de teste de Mars, que le casque de Pluton. Et c'est à cecy mesmes, que se rapportent les diuers pretextes, les desseins irresolus, & les bruits que l'on fait courre, qui ébloüissent les yeux des hommes, ou les diuertissent, & qui obscurcissent ce qui est de veritable dans les conseils. De plus, les grands soupçons & les défiances que l'on a des lettres des Ambassadeurs, des fugitifs & de choses semblables, enrichissent & entourent le casque de Pluton. Mais ce n'est pas vne moindre affaire de descouurer quels sont les conseils des ennemis, que de cacher les siens propres. C'est pourquoy il faut adjouster au casque de Pluton le miroir de Pallas; par le moyen duquel on descouure les forces des ennemis, & leur foiblesse; l'on void qui sont ceux qui fauorisent sous main; quelles sont les esmeutes, les factions, les progresz & les conseils. Or pource qu'il arriue tant de cas fortuits à la guerre, qu'il ne se faut pas beaucoup fier à ce que l'on cache ses conseils, ny à ce que l'on descouure ceux des ennemis, ny en la promptitude que l'on y rapporte; c'est pourquoy il faut premierement prendre le bouclier de Pallas; c'est à dire, de la Préuoyance; afin que l'on ne laisse à la Fortune que le moins que l'on peut. A

Cecy se rapporte, de marcher apres auoir descouuert si les chemins sont seurs : de bien retrancher l'armée; ce qui ne se pratique gueres dans la discipline militaire d'aujourd'huy ; au lieu que le Camp des Romains estoit fortifié à l'esgal d'une ville de guerre, pour empescher la surprisè des ennemis; de bien ranger en bataille & mettre en bon ordre vne armée; de ne se pas trop fier à la Caualerie legere, ny à la Gend'armerie. Bref, il faut rapporter tout ce qui regarde vne solide & soigneuse defensiue ; veu que le bouclier de Pallas vaut beaucoup mieux en guerre, que ne fait l'espée de Mars. Mais quoy que Persée ait des gens & soit plein de courage, si a-il besoin d'une autre chose qui luy est fort importante, auant qu'il leue les armes ; c'est qu'il faut qu'il aille trouuer les Grées. Or les Grées ce sont les trahisons, qui sont à la verité les sœurs des guerres nō germanes, mais de moindre extraction. Car les guerres sont genereuses, & les trahisons degenerent & sont infames. Leur description est fort elegante, en ce qu'elles sont chesnuës, & comme vieilles de leur naissance, à cause des soins continuels & des agitations perpetuelles des trahisons. Et toute leur force consiste auant qu'elles paroissent ouuertement, ou à l'œil, ou à la dent. Car toute faction contraire à la manutention d'un Estat, & qui panche à la perfidie, regarde & mord. Et cet Oeil & ceste Dent sont comme communs entre elles ; d'autant que tout ce qu'elles ont appris ou cognu, passe quasi tout d'une main à l'autre. Pour ce qui est de la Dent, elles semblent toutes mordre d'un

ne bouche, & portent les mesmes scandales; en sorte que si vous en oyez parler vne, vous auez tout ouïy. C'est pourquoy il est necessaire que Persée se rende amies ces Grées; & qu'il tasche de les auoir à son secours; afin qu'elles luy prestent leur œil & leur dent. L'œil afin de descouuir, la dent, afin de fermer des bruits, d'exciter de l'enuie, & de solliciter les esprits des hommes. Mais apres que toutes ces choses sont bien préparées pour la guerre, il faut principalement prendre garde de faire ce que fit Persée de prendre Meduse lors qu'elle dormira: car celui qui entreprend la guerre auéc prudence, surprend quasi tousiours son ennemy à la dépourueüe, sans qu'il se craigne d'aucune chose. Bref en tout ce qui se passe dans la guerre, & dans toutes les attaques qui s'y font, il se faut seruir du Miroir de Pallas pour y regarder dedans. Car plusieurs peuuent subtilement, & auéc attention, considerer quelles sont les forces des ennemis, auant que d'estre en danger: & les experimenter: mais sont-ils sur le poinct du peril, ils sont offusquez par la terreur; ou ils regardent directement le danger auéc trop de precipitation; d'où vient que souuent ils portent la peine de leur temerité; se ressouuenans de vaincre, & mettans en oubly d'euiter les rencontres. Mais à le bien prendre, il ne faut faire ny l'un ny l'autre, il faut au contraire porter sa veüe par derriere dans le miroir de Pallas; afin que l'on attaque comme il faut sans crainte & sans fureur.

De la guerre acheuée & de la victoire, s'ensuiuent

uent deux effets. La Generation du Pegase, & sa disposition à voler, ce qui represente assez euidement la Renommée qui vole par tout, qui public la victoire, & qui fait que l'on vient à souhait de tout ce qui reste de la guerre. Le second effect paroist en l'empreinte de Meduse dans le Bouclier; car à vray dire, il n'y a aucune assistance qui soit comparable à celle-cy, d'autant qu'une seule action remarquable & digne de memoire, executée avec bon-heur; arreste tout court les ennemis; & mesmes assouplit la mauuaise volonté.

*Troisiesme Exemple de la Philosophie, selon les anciennes Parables: Dans les choses Morales:*

DU DESIR SENSUEL,  
*sur la Fable de Bacchus.*



Les Poètes racontent qu'après que Semele, qui estoit l'amie de Iupiter, l'eut obligé par vn serment inuiolable, de luy accorder tout ce qu'elle luy demanderoit, desira que quand il retourneroit, pour iouyr dans ses embrassemens des plus douces faueurs de son amour, il y vint tout tel qu'il auoit accoustumé de se presenter à Iunon en semblables occasions. Ce fut pourquoy elle fut reduite en cendres; mais l'enfant qu'elle auoit dans son ventre, ayant esté receu par son pere, fut cousu dans sa cuisse, iusques à ce que les neuf mois destinez à vn legitime accouchement fussent expirez. Ce fardeau rendoit pourtant Iupi-

ter aucunement boiteux ; & cet enfant fut nommé Dionysius: pource qu'il l'appesantissoit & le picquoit quand il le portoit dans sa cuisse. Apres qu'il fut nay, il fut nourry chez Proserpine durant certaines années ; & estant deuenu grand il auoit vn visage de femme ; en sorte qu'il paroissoit tenir de l'vn & de l'autre sexe. Il mourut aussi, & mesmes il demeura enterré durant vn certain temps, lequel estant expiré il ressuscita. En sa premiere ieunesse il s'appliqua à façonner la vigne, & mesmes il inuenta & enseigna la maniere de faire du vin & d'en vser, enquoy s'estant rendu recommandable & signalé, il se fit maistre de tout l'Vniuers, & voyagea iusques aux extremitez des Indes. Son chariot estoit attelé de Tygres; à l'entour de luy fautoient certains hydeux Demons nommez Cobales, Acrate, & autres: mesmes les Muses luy faisoient compagnie. Il prist à femme Ariadne, qui auoit esté delaissee & abandonnée par Thesee. Le lierre luy estoit dedié. Il fut tenu pour le premier qui auoit trouué & institué les choses sacrées & les ceremonies ; celles nommément qui estoient extrauagantes, pleines de corruption & cruelles de plus. Il auoit aussi la puissance de rendre les personnes furieuses. L'on raconte qu'au temps que l'on solemnisoit sa feste des Orgyes, Penthee & Orphée, deux personnages fort remarquables, furent mis en pieces par des femmes touchées de fureur. Vn d'eux, pource qu'il estoit monté sur vn arbre pour mieux voir de là ce qui se passoit. Et l'autre, pource qu'il touchoit fort bien & fort melodieusement sa lyre.

Et tout ce que ce Dieu a fait est confondu avec les actions de Iupiter.

Cette Fable semble estre si bien faite pour les mœurs, qu'à peine peut-on trouver rien de mieux inventé dans la Philosophie Morale. Au reste, la nature de la convoitise, ou des affections & des troubles qui surviennent en l'Ame, est descrite sous la personne de Bacchus. Car en premier lieu, pour ce qui est de sa naissance. Toute convoitise, & mesmes la plus pernicieuse, prend son origine du Bien apparent: d'autant que le veritable est la mere de la Vertu; comme l'apparent l'est de la Convoitise. Vne d'elles est la femme legitime de Iupiter, qui represente l'ame de l'homme; L'autre est son amie, qui neantmoins desire comme fit Semelé, les mesmes honneurs que l'on rend à Iunon. La Convoitise est conceüe en vn desir illicite qui est accordé avec legereté, avant que d'en auoir considéré la consequence avec iugement. Mais depuis qu'il commence à s'allumer, sa mere, c'est à dire la Nature & l'espece du bien, vient à se destruire & à se consommer, à cause de ce grand embrasement. Et le progres de la convoitise dès sa conception est tel, qu'elle est nourrie & cachée dans l'esprit de l'homme, qui est celuy qui l'engendre; & principalement dans sa partie inferieure, comme dans sa cuisse: apres cela elle le picque, l'agite & l'affaïsse, en sorte qu'il ne peut mettre en execution ce qu'il a deliberé, tant elle l'empesche & le fait clocher. De plus, apres qu'elle est fortifiée par le temps & par le consentement que l'on y a donné; &

& qu'elle vient à faire ce qui luy plaist, comme si les mois de son enfantement estoient accomplis : & qu'elle est entierement sortie au monde, elle est premierement nourrie chez Proserpine pour vn temps; c'est à dire, elle recherche à se mettre quelque part à couuert; elle est clandestine & comme souterraine, iusques à ce qu'ayant perdu toute honte & toute crainte; & estant deuenüe hardie, elle prend le pre-  
 texte de quelque vertu : ou elle vient mesmes à mes-  
 priser l'infamie. Et il est tres-vray que toute excessiue  
 affection est comme d'un sexe ambigu; car elle a vne  
 impetuosité d'homme & vne impuissance de fem-  
 me. Aussi a-t'on fort bien dit que Bacchus a vescu  
 mesmes apres sa mort; d'autant qu'il semble par-fois  
 que les affections sont assoupies & esteintes, mais il  
 ne s'y faut pas fier, quand mesmes elles seroient ense-  
 uelies : parce qu'elles reprennent leur force à la pre-  
 miere occasion qui se presente.

Quant à ce que l'on dit, qu'il auoit premiere-  
 ment cultiué la vigne, c'est vne Parabole tres-bien  
 inuentée : veu que toute affection est grandement  
 ingenieuse & adroitte, en la recherche de ce qui l'a  
 nourrit & l'alimenté. Or est-il qu'entre toutes les  
 choses que l'homme a cognu, c'est le vin qui a le  
 plus de pouuoir & de force pour exciter & embra-  
 zer les passions de l'ame en general : & mesmes il est  
 côm l'allumette de tous les desirs. Et l'on feint fort  
 à propos, que l'affection ou la conuoitise surmonte  
 les Prouinces, & entreprend de tres-grandes choses;  
 car elle ne se contente pas d'une partie; mais estant

portée d'un desir infiny, & qui ne peut estre assouuy, elle passe plus auant, & court tousiours apres la nouueauté. Les Tigres mesmes sont nourris dans les escuries des affections; & sont attelez à leur chariot. Car dès l'instant mesmes que la passion commence d'aller en chariot, & non à pied; qu'elle a vaincu la raison; & qu'elle en a desia triomphé, elle deuiet cruelle, impitoyable & inhumaine contre tous ceux qui la contrarient & s'y opposent. Et c'est vne chose fort plaisante, de raconter que ces Demons monstrueux, & ridicules sautelent à l'entour du char triõphal de Bacchus. Car toute passioñ excessive fait remarquer dans les yeux, dans la bouche & dans le geste des mouuemens qui ne sont pas bien seants, qui sont de mauuaise grace, qui ne sont pas arrestés, & qui sont desagreables: en sorte que celui qui croit faire paroistre sa grandeur & son auctorité dans quelque affection, par exemple, dans la colere, dans l'arrogance & dans l'amour, est iugé par les autres sot & impertinent. Au reste, l'on voit que les Muses accompagnent la Conuoitise; d'autant qu'il n'y a aucune affection, tant mauuaise & basse soit elle, qui n'ait le support de quelque doctrine: & c'est en quoy la complaisance & l'effronterie qui se trouue dans les Esprits, diminuë grandement la Majesté des Muses. Car comme ainsi soit, qu'elles doiuent estre les conductrices, & les porte-enseignes de la vie, elles sont fort souuent les soubretes & les bouffonnes des conuoitises.

Mais auant tout, il faut considerer cette allego-

rie, qui dit que Bacchus donna son amour à celle qui auoit esté delaisfée & mesprisée par vn autre. Car il est tres-vray que les affections desirent & ambitionnent ce que l'experience a desia rejetté. Que tous ceux qui sont avec seruitude adonnées à leurs passions; & qui font grand estime de la iouïssance de quelque chose, soit des honneurs, de l'amour, de la gloire, de la science, ou de chose semblable, sçachent qu'ils demandent ce que l'on a abandonné, & qui a esté quitté & repudié quasi par tous les siecles, apres qu'on l'a experimenté. Ce n'est pas aussi sans mystere, que le Lierre est consacré à Bacchus pour deux raisons. Premièrement, pource qu'il verdit en Hyuer; de plus, pour ce qu'il serpente, s'estend & s'esleue à l'entour de toutes ces choses, à sçauoir des arbres, des murailles & des bastiments. Quant au premier, toute conuoitise verdit, & prend force par la resistance & par la defence, & comme par l'Antiperistase de mesme que fait le lierre par l'extreme froid de l'Hyuer. En second lieu, toute affection qui a l'ascendant dans l'ame de l'homme environne toutes ses actions, & toutes ses resolutions: ne plus ne moins que fait le lierre, qui ne laisse rien où il ne s'attache avec ses filaments. Aussi ce n'est pas merueilles si l'on attribuë à Bacchus les ceremonies superstitieuses; veu que toute affection mal réglée abonde és fausses religions: en sorte que les assemblées des Heretiques, ont esté beaucoup plus grandes que n'estoient celles des Bacchanales parmy les Payens; & leurs superstitions n'ont pas esté moins

fanglantes qu'infames. Et c'est pourquoy l'on ne doit pas s'estonner si l'on croit que Bacchus rend les personnes furieuses; veu que toute passion est dans son excés, comme vne breue fureur, & si d'adventure elle assiege & serre de plus près, elle se termine en rage.

Quant à ce que l'on dit de Panthée & d'Orphée mis en pieces, durant les Orgyes de Bacchus, cela sent entierement sa parabole; veu que toute sorte de puissante affection se porte à deux choses avec impetuosité & excessiuement; à sçauoir enuers la recherche curieuse que l'on en fait; & enuers l'aduertissement salutaire & libre que l'on en donne. Sans qu'il importe si cette recherche se fait par la seule voye de la contemplation & de la speculation; de mesme que si l'on auoit monté sur vn arbre sans aucun mauuais dessein; ou si cette remonstrance se fait avec douceur & avec dextérité: mais comment qu'il en soit les Orgyes ne peuuent souffrir Penthée ou Orphée. En dernier lieu, cette confusion des personnes de Iupiter & de Bacchus peuuent tres-bien estre rapportées à la Parabole; veu que ce qui s'est passé de grand & de remarquable, & qui merite de l'honneur & de la gloire procede par fois de la vertu, de la droite raison, & de la magnanimité; par fois de la passion cachée & de la conuoitise couuerte; bien que l'une & l'autre de ces deux choses, affecte la reputation & la loüange; en sorte qu'il est malaisé de discerner quelles ont esté les actions de Bacchus, &

Mais j'ay trop long temps demeuré sur le theatre; ie pass: maintenant au palais de l'Esprit; le seuil duquel doit estre touché avec toute sorte de respect: & l'on y doit bien penser auant que d'y entrer.

*Fin du second Livre.*



DE LA



DE LA  
**DIGNITÉ**  
 ET DE  
 L'ACCROISSEMENT  
 DES SCIENCES  
 De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM  
 & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE III.

---

A SON ROY.

*Diuision de la Science en Theologie & en Philosophie: autre diuision de la Philosophie en trois doctrines; à sçauoir de la Diuinité, de la Nature & de l'Homme. L'establissement de la premiere Philosophie, comme de la mere commune de toutes.*

CHAPITRE I.



IRE,

Toute sorte d'Histoire rampe par terre; & sert plustost de guide que de flambeau. Quant à la Poësie, qui est comme le songe de la Doctrine, c'est vne chose agreable & diuersifiée, qui veut que l'on croye qu'elle contient en soy, ie ne sçay quoy de diuin; ce qui est mesmes propre aux songes. Mais il n'est plus temps de resver, il faut que ie m'esleue de la terre, en fendant la pure région arienne de la Philosophie & des Sciences.

La Science est semblable aux eaux; dont aucunes tombent du Ciel, & les autres sortent de la terre. Ainsi faut-il tirer sa premiere diuision de ses sources, qui se treuent par fois en haut, & quelque fois icy bas. Elle procede de deux endroits: car elle est inspirée diuinement, ou elle prend son estre du Sens. Quant à ce qui regarde celle qui est enseignée, elle

est plustost ramassée qu'Originelle: ce que nous remarquons aux reseruoirs qui se remplissent non seulement de ce qui sort des sources, mais des ruisseaux qui y entrent. C'est pourquoy ie diuiseray la Science en Theologie & en Philosophie: i'entends parler icy de la Theologie infuse ou Sacrée, & non de la Naturelle; dont ie feray mention tout presentement, en remettant de traiter de celle que ie nomme Infuse; afin qu'elle serue de conclusion à toute mon Oeuure; puis qu'elle est le havre & le Sabbath, \* ou le repos de toutes les meditations des hommes.

Or la Philosophie a trois obiets, à sçauoir *Dieu, la Nature & l'Homme*, comme aussi il se rencontre trois sortes de rayons dans les choses. Car la Nature frappe l'entendement avec vn rayon direct. Dieu le touche avec vn rayon rompu, à cause de l'inegalité du milieu; à sçauoir à cause des creatures: & l'Homme qui se represente, & qui se regarde soy-mesme, porte dans son entendement vn rayon reflexy. C'est pourquoy l'on diuise fort à propos la Philosophie en trois sortes de Doctrines, en celle de la Diuinité, en celle de la Nature, & en celle de l'Homme: Or comme ainsi soit, que ces diuisions des Sciences ne soient pas semblables aux lignes diuerses, qui aboutissent toutes à vn angle; mais plustost qu'elles ayent du rapport aux branches des arbres, qui sont toutes attachées à vn mesme tronc, qui s'esleue & qui se ramasse en soy, durant certaine estenduë; auât que de pousser hors de soy des rameaux. Il est nécessaire auant la particuliere dissection des membres

\* Adiouffé.

de cette premiere diuision , que nous establiſſions vne Science vniuerſelle qui ſoit la mere des autres, & qui ſoit tenuë dans leur progrès, comme la portion de la voye publique, auant qu'elle ſe ſepare & ſe partage en diuerſes routes & ſentiers. Ie la nomme, La premiere Philoſophie ou la Sageſſe, que l'on deſinifſoit autrefois. *La Science des choſes diuines & humaines.* Il n'y en a point qui luy ſoit oppoſée : veu qu'elle differe de toutes les autres en limites, dans leſquelles elle eſt cõtenuë, & non en choſes & en obiet, ſe contentant de toucher en paſſant ce qui y eſt de plus eminent. Et meſmes ie ne ſuis pas bien reſolu ſi ie la dois mettre au rang de ce qui eſt à Deſirer, neantmoins ie crois qu'elle y doit eſtre placée. Car pour en parler avec verité, ie trouue vn certain ramas, & vne certaine maſſe confuſe de doctrine, compoſée & entaſſée de la Theologie Naturelle, de la Logique, & de quelques parties de la Phyſique; comme des Principes & de l'Âme, dont ceux qui prennent plaifir à ſe faire admirer, parlent avec tant d'auantage qu'ils l'eſleuent par deſſus tout ce que l'on peut ſçauoir : Quant à moy ne tenant compte de cette vanité ie deſire que l'on trace vne certaine Science, qui contienne les Axiomes qui ne ſoient pas particuliers à aucunes, mais qui ſoient communs à toutes.

Or perſonne ne doute, qu'il ny en ait quantité de ce ce genre, par exemple; *Si vous adiouſtez des choſes eſgales aux ineſgales, toutes ſeront ineſgales,* c'eſt vne reigle de Mathematique qui s'obſerue dans la Morale ſur

le sujet de la Justice distributive ; car en la Commutative, la raison de l'équité desire que les choses pareilles soient données aux personnes qui ne sont pas pareilles : mais en la Distributive si on ne rend aux personnes qui ne sont pas pareilles, les choses qui ne sont pas pareilles, l'on commet vne grande injustice. Voicy vne autre reigle de Mathematique.

*Les choses qui s'accordent en vn tiers, s'accordent entre elles,* elle est pourtant si bien receuë en Logique, qu'elle sert de fondement au Syllogisme. Cette autre cy: *La Nature paroist principalement dans les petites choses,* appartient à la Physique, & a esté si certaine que c'est d'elle que Democrite a tiré ses Atomes. Aristote n'a pas neantmoins laissé de la rapporter à la Politique; quand il commence le proiet de la Republique par la famille. En voicy vne autre de la Physique: *Toutes choses se changent, rienne deperit,* qui s'exprime en ces mots: *La quantité qui est en nature ne diminuë ny n'augmente :* La mesme trouue place dans la Theologie Naturelle, en ces termes: *Ce sont les œuvres de la Toute-puissance, de faire quelque chose de rien, & de reduire quelque chose à rien :* Ce que l'Escriture tesmoigne ainsi: *J'ay appris, que ce que Dieu fait perseuere à iamais: nous ne pouuons ny y rien adiouster, ny y rien oster: la chose ne perist pas, quand elle est reduite à ses principes.* Ce qui se rapporte aussi fort à propos à la Politique, comme l'a tresbien remarqué Machiauel ; car il n'y a rien qui empesche si puissamment la ruine des Estats, que quand on les reforme, & quand on les remet à leur premier poinct. Cette Regle suiuate est de la Physi-

que: *Quand le pus se forme, il est plus contagieux que quand il est meur*: La mesme est grandemét remarquable dans la Morale; en ce que les perdus & ceux qui sont abandonnez à toutes sortes de vices corrompent moins les mœurs publiques, que ne font ceux qui paroissent gens de bien, & qui sont meschans en quelque chose. Cett' autre est de la Physique: *Ce qui conserue vne plus grande forme agist plus puissamment*. Et à vray dire, il est necessaire pour la conseruation de tout l'Vniuers que le lièn des choses ne soit pas rompu, & qu'on n'admette pas ce qu'on nôme le Vuide; mais c'est seulement pour soustenir les choses espaisées, que tout ce qui est pesant, s'assemble sur la masse de la terre; c'est pourquoy ce premier mouuement maistrise le dernier. Cette regle a semblablement lieu dans la Politique: car les choses qui maintiennent l'Estat en son estre, sont beaucoup plus considerables, que celles qui regardent la conseruation des particuliers, qui en sont les membres: elle se practique aussi tresbien dans la Theologie. Car la Charité, qui est vne vertu qui se communique grandement, est la plus eminente de toutes les Vertus Theologales. Cette regle de Physique qui dit que, *La force de l'Agent s'augmente par \* l'Antiperistase du contraire*, se met fort heureusement en vsage dans la Politique; en ce qu'on void vne factiõ se fortifier & s'accroistre par l'autre qui la contrarie. Cette regle de Musique: *Vne dissonante venant à se terminer en vn ton parfait, rend vn fort bon accord*, a lieu dans la Morale & dans les affectiõs. Le tour que le Musicien prend à doucement terminer son motet,

\* C'est à dire par la Diametrale opposition.

par vne cadance qui l'acheue fort doucement, est tout tel que celuy avec lequel l'Orateur trompe l'attente de ceux qui l'escoutent. Le fredonnement qui se fait sur les cordes d'un luth, apporte le mesme plaisir à l'oreille, que la lumiere le donne aux yeux, quand on la remarque sur l'eau, ou sur vne pierre precieuse.

*La Mer luit au dessous d'une clarté tremblante.*

Les organes des sens s'accordent avec les organes des reflexions, cela se void dans la Perspective: car l'œil est semblable au miroir, ou aux eaux. Et dans la Science qui traite des Sens, l'instrument de l'ouye est semblable à ce qui empesche le passage dans vne caverne, ce peu d'exemples suffira. Mesmes la Magie de Perse, dont on a tant parlé, consistoit principalement à remarquer le grand rapport qu'il y auoit entre ce qui se faisoit en Nature, & ce qui se deuoit pratiquer dans le gouuernement d'un Estat. Et ces choses que nous venons de dire, & autres semblables, ne sont pas des pures similitudes, comme aucuns moins subtils le peuuent penser; mais ce sont les mesmes vestiges, ou empreintes que la Nature imprime & scelle sur les diuerses matieres, & en subjects differens: & c'est ce qui n'a pas encores esté traité à plein fonds. Il se pourra faire que vous trouuerez dans les escrits de ceux qui ont excellé en esprit, telles maximes semées parcy parlà, selon que le sujet qu'ils traitent leur a permis de le faire; mais il n'y a point d'Autheur qui les ait redigées en corps; en sorte qu'on puisse dire qu'elles ayent vne certaine vertu

primitiue & sommaire au regard des Sciences ; encores. qu'elles soient de cette condition , qu'elles vnissent merueilleusement bien la Nature , ce qu'ils croyent appartenir proprement à la premiere Philosophie.

Il y a vne autre portion de cette premiere Philosophie, qui est ancienne, si vous considerez les termes, mais nouvelle quant à la chose que nous desseignons ; & c'est la recherche des conditions que nous pouuons nommer Transcendantes, qui suruiennent aux estres ; à sçauoir du peu, du beaucoup, du semblable, du different, du possible, de l'impossible, comme aussi de l'estre & du non estre, & autres. Et parce que la Physique ne traicte pas proprement de ces choses-là ; & que la dispute que l'on en agite en Dialectique concerne plus la forme d'argumenter que l'existence des choses, tant s'en faut qu'il en faille rejeter la consideration, qui est pleine d'honneur & d'vtilité, qu'au contraire elle doit trouuer place entre la diuision des Sciences ; mais l'on en doit parler d'vne autre façon qu'on n'a accoustumé. Par exemple: Nul de ceux qui ont traicté du Beaucoup & du Peu, a rendu raison pourquoy c'est qu'il se rencontre en la Nature, certaines choses en si grande quantité & si estenduës ; & comment cela se peut ; & pourquoy c'est au contraire qu'il y en y a si peu d'autres en nombre, & pourquoy elles arriuent si rarement. Car il est impossible qu'il y ait autant d'or qu'il y a de fer ; autant de roses qu'il y a d'herbes ; autant de choses contenuës sous vne certaine espece, comme il y en a qui ne sont pas

pas spécifiées. Par mesme raison, nul qui ait parlé du Semblable & du Diuers, a assez bien expliqué, pourquoy c'est qu'entre les especes différentes, il se trouue certaines choses qui participent de l'une & de l'autre, & sont d'une espece ambiguë, comme est le Musc entre la pourriture & la plante; les Poissons qui sont attachez à vn certain lieu, & n'ont pas de mouuement, entre la Plante & l'Animal; les Souris & les Rats, & choses semblables, entre les Animaux qui sont engendrez de la pourriture, ou de la semence: les Chauuessouris entre les Oyseaux & les bestes à quatre pieds: les Poissons volans, dont on void assez, entre les oiseaux & les Poissons: les Fouques entre les Poissons & les Animaux à quatre pieds, & choses semblables. Et personne n'a encores recherché la raison de ce que le fer n'attire pas le fer, ce que fait l'Ayman; ny l'or, l'or, aussi bien que l'argent vif; puis qu'ainsi est que chaque chose se plaît avec ce qui luy est semblable. On n'a pas dit vne seule parole sur telles & semblables questions, & en voicy la cause. C'est que les hommes se sont plus attachez à la politeesse du langage, qu'à la cognoissance de la merueille des choses. C'est pourquoy nous receurons volontiers pour premiere Philosophie la vraye & solide enqueste de ces Transcendans, ou de ces Conditions accidentales des estres; pourueu qu'elle se fasse selon les loix de la Nature & non du discours. Mais que ce soit assez parlé de la premiere Philosophie, ou de la Sageffe que nous auons mis, non sans occasion, au rang des choses qui sont à Desirer.

*De la Theologie Naturelle; & de la doctrine des Anges & des Esprits, qui en despend.*

CHAPITRE II.



PRES que nous auons mis en sa place la mere commune des Sciences, avec ce contentement; qu'elle peut voir comme vne autre Berecynthie, que ces descendants,

*Tiennent dedans les Cieux les places eminentes.*

Reuenons à ceste diuision des trois Philosophies, Diuine, Naturelle & Humaine. Car la Theologie Naturelle est aussi fort bien nommée vne Philosophie Diuine; d'ôt voicy la definition. Elle est vne telle Science, ou plustost vne telle estincelle de Science, qu'on la peut auoir de Dieu par la lumiere de Nature, & par la contemplation des choses créées; elle est diuine au regard de l'obiet, & naturelle à raison de l'impression qu'elle reçoit de la forme. Et ses limites vont iusques à refuter & à confondre l'Atheisme, & à donner l'empreinte de la loy de nature; mais elles ne s'estendent pas iusques à l'establissement de la Religion. C'est pourquoy Dieu n'a iamais fait de miracle, par lequel l'Athée fut porté à sa conuersion; d'autant qu'il pouuoit estre ramené à la vraye cognoissance par la lumiere mesmes de nature; ils ont esté reseruez pour conuertir les Idolastres &

les Superfticieux, qui ont cognu la Diuinité, mais ont erré au culte qui luy estoit deu; pour ce que la lumiere de Nature ne fuffit pas pour declarer la volonté de Dieu, & pour monftrer la forte de l'adorer dignement. Car de mefmes que l'ouurage d'un Artisan, monstre qu'elle est son induftrie, & ce qu'il peut, mais il ne le represente pas au naturel: ainfi les Oeuures de Dieu font voir la Toute-puiffance & la Sageffe du Createur, fans pourtant le despeindre. Et c'est en cela que l'opinion des Payens s'efloigne de la sacrée Verité: car ils difoient que le Monde estoit l'image de Dieu; & que l'homme estoit l'image du Monde: mais l'Efcriture Saincte n'en parle pas ainfi; elle se contente de nommer le Monde l'ouurage des mains de Dieu: l'Image de Dieu y est immediatement referuée pour l'homme. C'est pourquoy on peut faire voir & affeurer par les Oeuures de Dieu, Qu'il est, qu'il gouverne tout, qu'il est Tout-puiffant, qu'il est Sage, qu'il est preuoyant, qu'il est bon, qu'il recompense, qu'il vange & qu'il est adorable: mefmes on peut tirer par ce moyen la cognoiffance de plusieurs admirables secrets, touchant fes attributs; & encores mieux concernant la conduite & le gouvernement. qu'il prend de l'Vniuers, & c'est dequoy quelques-vns font venus heureusement à bout. Mais il me semble qu'il ne fait pas feur de vouloir prouuer, ou fortement persuader par raison, les myfteres de la foy; ou les considerer avec trop de curiosité, ou en difputer, ou s'enquerir trop particulierement de la forte qu'ils se font, *Don-*

nez à la foy, ce qui appartient à la foy. Et mesmes les Payens sur le sujet de cette sublime & diuine fable de la chaisne d'Or recognoissent, *Que ny les hommes, ny les Dieux n'ont peu tirer Iupiter du Ciel en terre; au contraire que Iupiter les a peu attirer de la terre au Ciel.* C'est pourquoy celuy-là se donnera vne peine inutile, qui taschera d'adjuster à nostre raison les celestes secrets de la religion; il fera beaucoup mieux d'esleuer nos ames iusques au trosne de la Verité pour l'y adorer. Et c'est en cette partie de Theologie naturelle, qu'il ne se trouue point de defect; au contraire i'y remarque plustost de l'excés; pour lequel faire voir, ie me suis vn peu esloigné de mon sujet; à cause des notables incommoditez, & des grands dangers qui en prouiennent, tant à la Religion qu'à la Philosophie: par ce que delà sortira vne Religion heretique, & vne philosophie phantasque & superstitieuse.

Pour ce qui regarde la nature des Anges & des Esprits, c'est vne autre chose: car il n'est pas defendu d'en parler, & de tascher de la recognoistre: mesmes le grand rapport qu'elle a avec l'ame de l'homme sert d'acheminement à cela. A vray dire l'Ecriture Saincte donne pour aduis. *Que personne ne vous abuse par des paroles releuées, & par la religion des Anges, se meslant des choses qu'il n'entend pas.* Mais si vous prenez bien garde à cet aduertissement, vous trouuerez que deux choses y sont defenduës: c'est à sçauoir qu'on ne leur rende pas l'adoration qui est deuë à Dieu; & que l'on n'en prenne pas des opinions ex-

trauagantes, qui les fassent estimer au delà de leur condition créée; & qui persuadent qu'on les a mieux cognus que l'on n'a fait en verité. Au reste il est permis de rechercher la cognoissance de leur nature avec moderation, & d'y monter ou par l'escalier des choses corporelles; ou de la voir dans l'ame de l'homme, comme dans vn miroir. Il faut tenir le mesme, touchant les esprits malins & impurs, qui sont descheus de leur estre: Il n'est pas permis de contracter amitié avec eux, ny de se seruir de leur ayde, tant s'en faut qu'on leur doive rendre quelque culte, & quelque veneration. Mais la contemplation & la cognoissance de leur nature, de leur pouuoir, de leurs illusions, que l'on tire non seulement des passages de l'Esriture Saincte, mais que l'on apprend par la raison & par l'experience, n'est pas la derniere partie de la Sageffe spirituelle. C'est ainsi qu'en parle l'Apotre: *Nous n'ignorons pas ses stratagemes.* Et il n'est pas moins permis, de rechercher quelle est la nature des Demons dans la Theologie naturelle, que de desirer de sçauoir, que c'est que venin dans la Physique, & vice dans la Morale. Et cette partie de Science, touchant les Anges, & les Demons, ne doit estre mise entre les choses que l'on n'a pas; car plusieurs en ont dit quelque chose, mais il seroit plus iuste, d'accuser la pluspart de ces Autheurs de vanité ou de superstition, ou de trop de subtilité.

*Diuision de la Philosophie Naturelle en Speculatiue & Operatiue: & qu'elles doiuent estre separées, tant en l'intention de l'Autheur qu'en son traicté.*

CHAP. III.

**M**AIS laissons à part la Theologie Naturelle, à laquelle nous auons joint, comme vne dependance, la recherche des Esprits. Ie viens à la seconde partie; c'est à sçauoir à celle qui parle de la Nature, ou qui est la Philosophie Naturelle. Et sur ce propos Democrite a tresbien dit : *Que la Science de la nature estoit cachée dans les profondes minieres, ou dans les puits* : Mesmes les Chymistes ont bien rencontré, quand ils ont dit: *Que Vulcan estoit vne autre nature, & mesmes qu'il auoit accoustumé de faire promptement, ce que la nature n'acheuoit que par de grands circuits, & par vn long espace de temps.* Pourquoy donc ne diuiserons nous pas la Philosophie en deux ? En Miniere & en Fournaise : Et qui nous empeschera de resoudre qu'il y a deux conditions de Philosophes ? dont les vns trauaillent aux Minieres & les autres sont Artisans. Et bien qu'il semble que ie die cecy par raillerie, toutesfois j'estime que cette sorte de diuision est tres-vtile, lors qu'elle sera deduite avec des termes communs & propres à l'escole; c'est à dire, quand la doctrine de la Nature sera pratiquée en la Recherche des Causes & en la Produ-

ction des effectz; en Speculatiue & en Operatiue. Celle-là fouille iufques dans les entrailles de la Nature; celle-cy la forge comme fur vne enclume, fans que jignore que les caufes & les effectz s'entretiennent fi eftroitement, que pour l'ordinaire on eft contraint delés expliquer à la fois. Toutesfois, parce que toute folide & vtile Philofophie Naturelle admet vn double escalier, bien que diuers, celuy par lequel elle monte; & celuy par lequel elle defcéd; \* quand elle va, <sup>Adioufté.</sup> de l'Experience aux Axiomes, & des Axiomes aux chofes que l'on inuente de nouveau, il me femble qu'il eft fort à propos que ces deux parties, la Speculatiue & l'Operatiue, foient separées dans le deffein de l'Autheur, & dans le traicté qu'il en fait.

---

*Diuifion de la Doctrine Speculatiue de la Nature, en Phyfique Speciale & en Metaphyfique. La Phyfique traicte de la caufe Efficiente & de la matiere. La Metaphyfique de la caufe Finale & de la Forme. Diuifion de la Phyfique és Sciences des Principes des chofes, de leur fabrique, ou du monde, & de leur diuerfité. Diuifion de la Phyfique, de la diuerfité des chofes, en la Doctrine: De ce qui eft avec d'autres chofes: & en la Doctrine: De ce qui eft à part. La diuifion: De ce qui eft avec d'autres chofes fe rapporte aux diuifions de l'Hiftoire Naturelle. La diuifion de la Doctrine: De ce qui eft à part fe fait en Doctrine: De ce qui eft proprement affecté à la matiere, & en Doctrine des Mouuemens. Il ya deux dependances de la Phyfique Speculatiue, les Problemes naturels, & les Refolutions des Anciens.*

*Philosophes. Diuision de la Metaphysique en la Doctrine des Formes & en la Doctrine des Causes Finales.*

CHAPITRE IV.

**I**E veux diuiser la portion de la Philosophie Naturelle, qui est Speculatiue & Theorique; en Physique, Speciale & en Metaphysique. Et que l'on sçache que ie prends dans cette diuision le mot de Metaphysique, en vn autre sens que l'on ne fait pour l'ordinaire: mesmes ie iuge à propos de rendre raison en cet endroit, comment i' vse des dictions en general; c'est que ie retiens les anciennes avec respect, tant celle-cy de Metaphysique que plusieurs autres; où mes pensees & mes cognoissances sont nouuelles, & ne tiennent rien de ce qui est desia cogneu. Car, comme ainsi soit que i' espere que l'ordre & la claire explication que ie tasche de donner aux choses que ie traite, empescheront qu'on ne prendra point autrement qu'il ne faut, les paroles dont i' vse: pour le surplus ie souhaitte, entant qu'il se peut, sans le dommage de la Verité & des Sciences, ne m'escarter aucunement de l'opinion des Anciens, ny de leur façon de parler. En quoy ie m'estonne de la hardiesse d'Aristote, qui poussé d'un desir de contredire, & ayant denoncé la guerre à toute l'antiquité, n'a pas seulement pris la liberté d'inuenter des termes des Arts, mais s'est efforcé de perdre & d'effacer toute la Sagesse des Anciens; en sorte qu'il ne nomme iamais

ceux

ceux qui ont escrit en ces temps-là, & ne fait aucune mention de leur doctrine que pour les attaquer, ou pour reprendre leurs opinions. Ce procedé estoit fort bon à la verité, s'il vouloit acquerir de la reputation, & s'il auoit dessein de se faire suiure; car autrement, quand il est question d'asseurer la verité philosophique, & quand il la faut receuoir, cela mesmes s'observe, qui suruiuent en la verité diuine: *Je suis venu au nom du pere & vous ne me receuez pas, si quelqu'un vient en son nom vous le receuez.* Mais si nous voulons prendre garde à la personne, qui est particulièrement remarquée par cette sentence de l'Escriture; à sçauoir à l'Antechrist qui sera le plus grand imposteur qui ait iamais esté: il faut inferer que ce *venir en son nom*, sans aucune marque d'Antiquité: ou sans rien tenir de la Paternité, s'il m'est permis de parler en la sorte, est vne chose de mauuais augure pour la verité; encores que la bonne fortune de ces mots, *vous les receuez*, l'accompaigne d'ordinaire. Pour ce qui est de ce grand homme Aristote, esmerueillable à vray dire, à cause de la subtilité de son esprit, ie croirois volontiers qu'il a pris cette humeur altiere, de son disciple; & qu'en cela il l'a voulu imiter, faisant dessein, si Alexandre vainquoit toutes les nations, d'affujeter toutes les opinions, & s'establi Monarque en matiere de pensees, sans se soucier qu'il pourroit arriuer que les gens seueres & picquants, luy approprians l'eloge qu'ils donnent à son disciple, en ces termes,

*Heureux brigand d'Estats, n'ay pour seruir d'exemple,*

*Mais non vtile au monde.*

diroient de luy,

*Heureux brigand du bien qui est en la Science.*

Quant à moy qui n'ay point d'autre plus grande affection, entant que i'en suis capable, que d'accorder en fait de doctrine les choses anciennes avec les nouvelles: i'ay resolu tout au contraire de fuiure l'antiquité *iufques aux Autels*, & de retenir les mots anciens: encores que ie change par fois leur sens & leur definition, selon la maniere d'Innouer permise & loüable és affaires du Palais, dans laquelle l'estat des choses estant renouvelé les propres termes restent. Ce que Tacite remarque en cette façon: *Les Magistrats ont les mesmes mots.*

Ie parle maintenant de la sorte, en laquelle ie prends ce mot de Metaphysique. Il paroist par ce que i'ay touché cy-dessus, que ie la separe de la premiere Philosophie, quoy que iufques à present on ait creu qu'elles fussent la mesme chose. I'ay voulu que celle-là fust la mere commune des Sciences, & que celle-cy fust vne portion de la Philosophie naturelle. I'ay attribué à la premiere Philosophie les Axiomes qui sont communs entre les Sciences, comme aussi les conditions des estres qui y ont rapport, & qui leur escheent, que nous nommons Transcendantes, à sçauoir beaucoup, peu, mesme, diuers, possible, impossible & choses semblables, avec cette seule precaution d'en traiter en Physicien, & non en Logicien. Mais i'ay rapporté à la Theologie naturelle, ce que l'on dit de Dieu, d'vn, du bon, des

Anges & des Esprits. En suite de tout cecy on me pourroit à bon droit demander, Qu'est-ce qu'il reste pour la Metaphysique ? Rien à vray dire outre la Nature, mais dans la Nature mesme, sa plus noble partie. En sorte qu'il m'est loisible de respondre suivant l'opinion des Anciens, & sans la ruine de la verité. Que la Physique traite des choses qui sont enfoncées dans la matiere, & qui ont mouuement : & que la Metaphysique parle de ce qui est hors de la matiere, & qui est ferme. De plus que la Physique suppose dans la nature seulement l'existence, le mouuement & la necessité naturelle. La Metaphysique y adiouste de plus la Pensée & l'Idée : car peut estre la chose dont nous parlerons, reuiet-là. Mais ie la proposeray clairement & familièrement, sans m'attacher à des paroles releuées. I'ay diuisé la Philosophie naturelle en la recherche des causes, & en la production des effets. I'ay ramassé dans la Theorique la recherche des causes, & l'ay diuisée en Physique & en Metaphysique. D'où vient que leur vraye difference se tire de la nature des Causes, dont elles se mettent en queste. Et pour parler sans ambiguité & sans circōlocution, la Physique considere la cause Efficiente & la Matiere, au lieu que la Metaphysique a pour objet la Forme & la Fin.

Doncques la Physique comprend ce qui est de vague, d'incertain & de mouuant selon la maniere du sujet, dans les causes, sans rien toucher à leur fermeté.

*Ainsi qu'un mesme feu rend dure cette bouë,*

*Et molle cette cire.*

Le feu cause la durté, mais c'est dans la bouë, & il ramolit, mais c'est la cire. Je partageray la Physique en trois Doctrines; car la nature est, ou ramassée en vn, ou espanduë & esparse. Elle est ramassée en vn, ou à cause des Principes qui sont communs à toutes choses: ou à cause de la Fabrique de l'Vniuers, qui est vne, & qui contient tout. C'est pourquoy cette vnion de Nature, a enfanté deux parties de la Physique. Vne concernant les Principes des choses; & l'autre touchant la fabrique de l'Vniuers, ou du monde, que j'ay appris de nommer les Doctrines des Abregez. La troisieme doctrine (qui traite de la nature esparse ou espanduë) enseigne toute la diuersité qui est dans les choses, & montre les moindres Abregez. D'où il resulte qu'il y a trois Sciences Physiques; celle des Principes des choses; celle du Monde ou de la fabrique des mesmes choses; & celle de la Nature diuisée & esparse. Et cette derniere, comme j'ay desia dit, contient toute la diuersité qui est dans les choses; estant comme la premiere glose ou paraphrase sur l'interpretation de la nature. Au reste il n'y a aucune de ces trois doctrines qui manque entierement. Mais ce n'est pas icy le lieu de determiner avec quelle verité & solidité, l'on en fait mention.

Pour ce qui est de la Physique Esparse, ou de la Diuersité des choses, ie la diuise aussi en deux, en Physique, de ce qui est avec d'autres choses, & en Physique, de ce qui est à part, ou en Physique des Creatures,

& en celle des Natures. Dont vne d'elles, pour vser des termes de Logique, s'enquiert des Substances, avec toute la diuersité de leurs accidens: & l'autre recherche les accidens par toute la diuersité des Substances. Par exemple, si on veut sçauoir que c'est qu'un Lyon, ou un Chesne, ces deux choses qu'on veut cognoistre, fournissent plusieurs accidens diuers: comme au rebours, on apprend que la Chaleur & la Pesanteur, dont on veut auoir quelque intelligence, s'attachent à plusieurs substances distinctes. Or comme ainsi soit que toute Physique ait sa situation entre l'Histoire Naturelle & la Metaphysique; sa premiere partie, si vous y prenez garde de près, est fort voisine de l'Histoire Naturelle; & sa derniere portion s'approche fort de la Metaphysique. De fait, la Physique en toute sa latitude est diuisée en la mesme façon que l'Histoire Naturelle; c'est à sçauoir en choses Celestes, ou en Meteores, ou en Globe de la Terre & de la Mer, ou en grandes assemblées que l'on nomme Elemens, ou en moindres, qui sont les Especies; mesmes en generations outre l'ordre ordinaire, & en Mechaniques. Et c'est en toutes ces choses que l'Histoire Naturelle recherche ce qui a esté fait & le rapporte: mais la Physique se met en peine d'y trouuer les causes; les causes, dis-je, qui n'ont point de durée; c'est à sçauoir, la matiere & la cause efficiente. Entre ces portions de la Physique, celle-là est defectueuse & imparfaite, qui traicte des choses celestes, laquelle pourtât deuoit estre la mieux tenuë parmy les hommes, à cause de l'excellence de son

\* C'est à dire,  
Apparitions.

subject. Car l'Astronomie est fort bien fondée sur les Phenomenes; mais elle est foible & n'a rien de solide. Quât à l'Astrologie, elle n'a aucune sorte de fondement en tout plein de choses. Et pour en parler avec verité, l'Astronomie offre à l'entendement de l'homme vne victime telle que Promethée la presenta autresfois à Iupiter, lors qu'il le trompa; quand il conduisit, au lieu d'un bœuf veritablement viuant, vne belle & grande peau du mesme animal, remplie de foin, de feüilles & de fascine. L'Astronomie en fait de mesmes, elle montre ce qui paroist exterieurement dans les Cieux; c'est à sçauoir le nombre des Astres, leur situation, leurs mouuemés & leurs periodes, cōme vne belle peau du Ciel, artistement diuisee en \* Systemes: Mais les entrailles y manquent; c'est à dire, les Raisons de la Physique; par le moyen desquelles on puisse, avec les hypotheses Astronomiques, tirer la Theorie, qui n'apprend pas seulement que c'est que Phenomene (car si cela suffisoit, on inuenteroit avec gentillesse plusieurs autres semblables Sciences) mais qui propose que c'est que la Substance, le mouuement & l'influence des Cieux, en tant que telles choses sont veritablemēt. Car il ne se parle plus de la Rapidité du premier mobile & de la Solidité du Ciel, les Étoilles estant cloüées dans leurs Globes, comme les nœuds dans les planchers. Et on n'a gueres meilleure raison de mettre en auant, qu'il y a diuers Poles du Zodiaque & du monde. Qu'il y a vn second mobile de resistance contre le rauissement du premier mobile qui luy est contraire.

\* C'est à dire,  
des Tablatur  
es.

Que toutes choses sont portées dans le Ciel par des Cercles parfaits. Qu'il y a des Eccentriques & des Epicycles, par lesquels les Cercles parfaits persistent à se mouvoir. Qu'il ne se trouue ny changement, ny violence de la Lune en haut & choses semblables. L'absurdité de telles suppositions a porté les hommes à croire. Que la terre faisoit son mouuement dans vingt-quatre heures, ce qui paroist estre tres-faux. Et à peine y a-il vn seul Auteurs qui ait recherché les causes naturelles, ny de la substâce des choses celestes, soit de celle des Estoilles, soit de celle qui est entre les Estoilles, ny de la vitesse ou de la pesanteur des corps celestes entr'eux; ny de la diuerse incitatiõ du mouuement dans vne mesme Planete; ny de l'entre-suite des mouuemens d'Orient en Occident, ou au rebours. Bref, ny des Auances, ny des Stations, ny des Reculemens; ny de l'Eleuation, ny de la Cheute des mouuemens par les Apogées & par les Perigées; ny de l'enuelopement des mouuemens, soit qu'ils se ployent en rond vers les Tropiques, soit qu'ils se desployent; ny des entortillemens que l'on nomme des Dragons; ny des Poles des Raisons; pourquoy c'est qu'ils sont plustost situez en cette partie du Ciel qu'en vne autre: ny pourquoy c'est qu'aucunes Planetes sont attachées à vne certaine distance du Soleil: à peine, dis-je, s'est-on mis en deuoir de chercher telles & semblables choses, on a seulement trauaillé apres les obseruations & les demonstrations de Mathematique, qui monstrent seulement comment ingenieusement toutes ces choses se peuuent faire &

se demeller; mais non comment elles peuuent veritablement subsister en nature. De plus, elles marquent les seuls mouuemens apparents & leur machine feinte & disposée à plaisir, non les causes mesmes, ny la verité des choses. C'est pourquoy on met fort à propos entre les Arts Mathematiques l'Astronomie, telle que nous l'auons aujourd'huy; mais ce n'est pas sans deschet de son autorité; veu que pour en parler fainement, elle doit estre estimée la plus noble partie de la Physique. Car quiconque mesprisera les imaginaires diuorces des choses qui sont au dessus de la Lune & de celles qui sont au dessous: & considerera de bien prés les Appetits & les Passions de la matiere, qui s'estendent fort loin, qui ont grand' efficace en l'vn & en l'autre globe; & qui se trouuent en toutes choses; celuy-là tirera de ce qui se voit parmy nous vne fort belle cognoissance des choses celestes: comme au contraire, s'il considere ce qui se passe dans le Ciel, il ne s'instruira pas peu, touchant les mouuemens qui se font icy bas, & qui n'ont pas encores esté descouverts; non seulement entant qu'ils en sont gouuernez; mais entant que leurs passions sont communes. C'est pourquoy j'ay conclu que cette partie d'Astronomie, qui est naturelle, nous manque. Je la nommeray Astronomie Viue, à la difference de ce bœuf de Promethée qu'il presenta remply de foin; & qui n'estoit bœuf que quant à la figure.

Pour ce qui est de l'Astrologie, elle est pleine de rant de superstitions, qu'à peine y trouue t'on rien d'entier. Neantmoins ie suis d'aduis qu'on la corrige  
plustost

pluſtoſt qu'on ne la rejette. Que ſi quelqu'un ſou-  
 tient que cette ſcience eſt fondée non en la raiſon,  
 ou aux ſpeculations de la nature, mais en vne aucu-  
 gle expérience, & en l'obſervation de pluſieurs ſie-  
 cles : & ſ'il ne veut pas pour cet effet ſouſtenir l'exa-  
 men des Raiſons de la Phyſique, ce que les Chal-  
 deens mettoient en auât ; Que celui-là meſmes im-  
 prouue tout d'un meſme train les Augures ; Qu'il  
 mange promptement les oyſeaux, & les entrailles  
 qui ſeruoient aux Prediſtions, & qu'il meſpriſe tou-  
 te ſorte de fables. Car toutes ces choſes eſtoient te-  
 nuës pour certaines, comme eſtant dictées par vne  
 longue expérience & par vne diſcipline, qui eſtoit  
 venuë de main en main. Quant à moy ie reçois l'A-  
 ſtrologie, comme vne portion de la Phyſique ; ſans  
 que ie luy accorde autre choſe que ce que la Raiſon,  
 & ce qui ſe voit apparemment ne luy deſnie pas, en  
 ayant retranché ce qui y eſt de ſuperſticeux & d'in-  
 uenté à plaifir. Mais afin de conſiderer la choſe avec  
 plus d'attention. Voyons premierement combien  
 eſt vain ce que l'on a inuenté : *Que les Planettes regnent  
 par heures, les vnes apres les autres* : en ſorte que dans  
 l'eſpace de vingt & quatre, elles reprennent leur do-  
 mination trois diuerſes fois, outre trois heures qui  
 reſtent de bon. Toutesfois cette meſme menſonge  
 nous a donné vne choſe fort ancienne & bien receuë  
 par tout ; qui eſt la diuiſion de la ſepmaine, comme il  
 paroïſt par le retour des jours l'un apres l'autre ; où  
 au commencement de celui qui ſuit, regne la Pla-  
 nette, qui eſt la quatrieſme en ordre de celle duiour

precedent : & ce à cause des trois heures que nous auons dit estre pardessus le nombre. Secondement; ie ne fais point de difficulté de rejeter, comme vne legere inuention. *La Doctrine des Themes du Ciel à certains poincts du Temps avec la distribution des Maisons* de mespriser, disie, les delices mesmes de l'Astrologie qui ont porté dans les choses celestes le débordement de certaines Bacchanales. Et ie ne puis assez m'estonner de ce qu'aucuns grands personages, & les mieux entendus en cette Science, se sont fondez pour asseurer ces choses-là sur vn si leger argument, tel qu'est cestui-cy. Puis qu'ainsi est, disent-ils, que l'experience nous apprend, que *Les Solstices, les Equinoxes, les nouvelles Lunes, les pleines Lunes*, & telles semblables grandes reuolutions des Estoilles, operent manifestement & remarquablement sur les corps naturels, il faut de necessité que les Positions plus exactes & plus subtiles des Estoilles, produisent de meilleurs effets & plus cachez. Ils deuoient auoir premierement mis à part les operations du Soleil par la chaleur manifeste, comme aussi vne certaine vertu Aymantine de la Lune, sur les creuës des marées qui arriuent le quinzième de chaque mois, car le flux & le reflux de la mer qui vient tous les iours, est vne autre chose. Mais cela estant sequestré du reste, ces mesmes Autheurs trouueront que les autres vertus des Planetes qu'elles ont sur les choses naturelles; ainsi que l'experience nous l'apprend, sont fort peu de chose, n'ont point de force, & mesmes ne paroissent gueres dans les plus grandes reuolutions. C'est pour-

quoy ils deuoient auoir conclud tout au cōtraire, en cette sorte; Puis que ces plus grandes reuolutions ont si peu de pouuoir; ces exactes & plus particulieres differences de Positions ne doiuent auoir aucune vertu. En troisieme lieu, nous iugeons bien que ces choses qui portent la Destinée, par exemple; Que l'heure de la naissance ou de la cōception, gouerne la fortune de celuy qui est nay: que l'heure à laquelle quelque ouurage a esté commencé conduit la fortune de cét ouurage: Que l'heure en laquelle quelque question a esté proposée tient la fortune de ce que l'on demande: & pour le dire en vn mot, nous iugeons bien que les Sciences des Natiuitez, des Elections & des Questions, & telles autres choses de peu d'importance, ne contiennent pour la pluspart rien de certain, ou de solide; & mesmes qu'on les peut entierement refuter & conuaincre par les raisons de la Physique. C'est pourquoy il est plus à propos que ie remarque ce que ie retiens, & que j'appreue en cette matiere d'Astrologie; & que ie die que c'est que ie trouue à redire dans ce que j'y apprend. Car c'est principalement pour cela que j'ay fait ce discours: veu que ce n'est pas moñ humeur, comme j'ay souuent dit, de censurer. Et ie crois qu'entre les choses qui sont receuës, la Doctrine des Reuolutions est meilleure que tout le reste. Mais il seroit fort à propos de faire certaines regles, ausquelles on niuelast ce qui est de l'Astrologie: à fin que l'on retienne ce qui est utile, & que l'on rejette ce qui ne sert de rien: Que celle-cy, dont nous auons desia dit quelque chose,

soit la premiere. *Que l'on garde les grandes reuolutions: & que l'on ne tiennne compte des petites, des Horoscopes & des maisons.* Que celles-là puissent pouffer fort loin leurs coups, comme si c'estoient des canons; & celles-cy, comme de petits arcs, n'ayent point la force d'oultre-passer leurs espaces, ny porter plus loin leur effect. Voicy la seconde: *L'Operation des corps Celestes ne s'estend pas sur tous les corps; mais seulement sur les plus deliez, tels que sont les humeurs, l'air & l'esprit.* Mais j'excepte en cet endroit les operations de la chaleur du Soleil & des corps celestes, qui penetre sans doute dans les metaux & dans plusieurs autres choses souterraines. La troisieme est; *Toute Operation des corps Celestes s'estend plustost aux Masses. des choses\**, qu'aux Indiuvidus. Elle ne laisse pourtant de regarder indirectement certains particuliers, à sçauoir ceux qui entre les Indiuvidus d'une mesme espece, sont les plus passibles & semblables à la cire la plus molle: comme quand la pestilente constitution de l'air occupe les corps qui resistent le moins. La quatrieme, qui ne differe pas beaucoup de la precedente, est; *Toute Operation des corps Celestes ne coule & ne prédomine pas dans les poinçts des temps; ou dans les lieux resserrez, mais dans les plus grands espaces.* C'est pourquoy les Predictions, quelle doit estre l'année, peuuent estre veritables: au lieu qu'il ne faut pas adiouster de foy à celles qui se font pour tous les iours. La derniere Regle, & qui a tousiours pleu aux plus aduisez Astrologues, est; *Que les Astres n'emportent aucune necessité fatale, mais plu-*

\* C'est à dire  
aux Especes.

stost, qu'ils inclinent & ne forcent pas: l'adjousteray cecy de plus, en quoy ie paroistray clairement estre du party de l'Astrologie si elle est corrigée, c'est à sçauoir que ie tiens pour certain que les corps celestes ont d'autres influences que la Chaleur & la Lumiere; lesquelles n'ont pas de force qu'entant qu'elles suiuent les Regles dont i'ay parlé cy-dessus; mais elles sont cachées dans le plus profond de la Physique, & desirent vn plus long discours. Il me semble donc estre à propos, apres auoir bien cōsideré ce que dessus, de mettre entre les choses que nous auons à Desirer l'Astrologie conforme à ces principes que ie luy donne. Et de mesmes que i'ay nommé Astronomie Viuante, celle qui est fondée sur des raisons de la Physique; ainsi veu-x-ie appeller Astrologie Saine, qui les a pour conductrices. Et bien que ce que nous auons desia touché ne soit pas peu profitable pour la bien establir; j'adjousteray pourtant, à ma mode, certaines choses qui proposeront manifestemēt de quoy elle doit estre composée, & à quoy elle doit estre appliquée. En premier lieu, qu'on reçoieue dās l'Astrologie Saine la Doctrine des meslanges des Rayons, c'est à sçauoir des Conjonctions & des Oppositions, & des autres accouplemens ou aspects des Planettes entr'elles: & ie place sous cette partie des Meslanges des Rayons le Passage des Planetes par les Signes du Zodiaque, & la demeure sous les mesmes Signes. Car la demeure de la Planete sous le Signe, est vne certaine conjunction de la mesme Planete avec avec les Estoilles du Signe. Et de mesmes

que l'on a remarqué les Conjonctions des Planetes avec les Estoilles des Signes : ainsi faut-il observer les Oppositions & les autres accouplemens, ce qui n'a pas esté entierement fait iusques à present. Mais les Melanges des Rayons des Estoilles fixes entr'elles, sont fort vtils pour considerer la fabrique du monde & les Regions qui leur sont sujettes par nature ; mais ils ne seruent de rien pour les PrediCTIONS ; parce qu'ils arriuent tousiours de mesmes. En second lieu ; Qu'on prenne le plus prés qu'on le puisse faire, les Approchemens de chaque Planete selon son battement à plomb, ou ses Reculemens de là mesmes, selon les Climats des Regions. Car chaque Planete a ses Estez & ses Hyuers, aussi bien que le Soleil ; & durant ces saisons elle darde ou plus fort, ou plus foiblement ses rayons, eu esgard à ce battement à plomb. Et il n'y a point de doute que la Lune estant sous le Lyon, n'agisse avec plus de force sur les corps naturels, que quand elle est située sous les Poissons. Non que cela vienne de ce qu'estant sous le Lyon, elle regarde le cœur, & sous les Poissons les pieds, commel'on en parle fabuleusement : mais parce qu'elle est plus droictement esleuée & approchée des plus grandes Estoilles, par la mesme raison que l'est le Soleil. En troisieme lieu, Que l'on recoiue les Apogées & les Perigées des Planetes, apres auoir bien expliqué que c'est ; où il faut adjoüster à quoy la vigueur de la Planete luy sert pour son regard ; & à quoy son Voisinage pour le nostre. Car quand elle est à son Apogée, ou à son Exaltation, elle

va plus vifte: mais en son Perigée, ou en sa Cheute, elle se communique dauantage. En quatriefme lieu, pour le dire en vn mot: qu'on admette tous autres accidens qui restent dans les mouuemens des Planetes, comme font en chacune d'elles ses Aduenemens, ses Retardemens, ses Progrez, ses Stations, ses Retrogradations, comme aussi ses Distances du Soleil, ses Combustions, ses Augmentations & Diminutions de lumiere, ses Eclipses, & s'il y a d'autres choses, toutes lesquelles font que les rayons des Planetes operent, ou avec plus de force, ou avec moins de vigueur, par diuers moyens & par differentes vertus. Et ces quatre choses concernent le Rayonnement des Estoilles. En cinquiesme lieu; Que l'on reçoie ce qui peut en quelque façon, descouurir & faire voir les natures des Estoilles Errantes & Fixes, tant en leur Essence propre qu'en leur Actiueté; à sçauoir quelle est leur grandeur, leur couleur & leur aspect; quel est le brillement & l'enuoy de la lumiere, leur situation vers les Poles, ou vers l'Equinoxe; quelles sont les Configurations; quelles Estoilles sont les plus entremeslées avec les autres, quelles sont seules, quelles sont plus haut; quelles sont plus bas; quelles sont entre les Estoilles fixes, qui se trouuent dans le chemin du Soleil & des Planetes: c'est à dire, dans le Zodiaque; quelles n'y sont pas: sçauoir laquelle des Planetes va le plus vifte, & laquelle va le plus lentement; laquelle c'est qui se meut dans l'Eclyptique; laquelle se meut dās la Latitude; laquelle peut Retrograder, & laquelle non: laquelle est tout a fait esloignée du So-

\* C'est à dire  
Inégalité.

leil, & laquelle en est fort proche; laquelle se meut le plus viste en l'Apogée, laquelle va plus promptement estant au Perigée: bref quelle est \* l'Anomalie de Mars, & l'escartement de Venus; & quels sont les estranges labeurs ou Passions que l'on a descouvert plus d'une fois au Soleil & en Venus, & s'il reste quelque chose de semblable. En fin, qu'on recoiue mesmes de la tradition les Natures & les inclinations particulieres des Planettes & des Estoilles fixes; & telles choses venant du consentement de plusieurs, ne doiuent pas estre legèrement reiettées, si d'auenture elles ne sont tout à fait contraires aux raisons de la Physique. L'Astrologie saine est composée de ces obseruations; & il faut seulement sur elles composer & interpreter les figures du Ciel.

Or il faut se seruir de l'Astrologie Saine avec plus d'assurance pour les Predictions, & avec plus de precaution pour les Elections, & l'un & l'autre dans les termes permis. On peut faire les Predictions, non seulement des Cometes à venir, que l'on peut denoncer selon ma coniecture; mais aussi celles de tout genre de Meteores, des Deluges, des Secheresses, des Embrazements, des Gelées, des Tremblemens de terre, des Rauines d'eaux, des Saillies du feu, des Vêts impetueux, des grandes Pluyes, des diuers Changemens qui se font durant l'année, des Pestes, des Maladies populaires, de l'Abondance & de la Cherté des bleds, des Guerres, des Seditions, des Sectes, de l'Abandonnement que les peuples font de leur pais, pour en aller habiter vn autre; bref de tous les

mou-

mouuemens des choses ou naturelles, ou ciuiles: ou de toutes les remarquables nouueautez qui escheët. Et ces Predictions se peuuent rapporter à ce qui est de plus special & mesmes particulier ; bien que ce soit avec moins de certitude, si apres auoir remarqué les generales dispositions des temps, on les applique avec vn bon iugement de Physicien, ou de Politique à ces especes, ou Indiuidus, qui sont d'ordinaire plus sujets à ces accidens : comme par exemple ; si quelqu'vn préuoyant quelles doiuent estre les saisons de l'année, trouue qu'elles seront plus fauorables, ou plus dommageables à l'huyle, qu'au vin, aux Phthifiques, qu'aux Hepatiques, à ceux qui habitent les lieux releuez, qu'à ceux qui demeurent dans les valons, & aux Moynes qu'aux gens de Cour, à cause qu'ils vivent diuersement. Ou si quelqu'vn en cognoissant quelle est l'influence que les corps celestes ont sur les esprits des hommes, trouue qu'elle est telle ; qu'elle est plus aduantageuse, ou plus contraire aux peuples, qu'aux Roys ; aux gens doctes & curieux, qu'à ceux qui sont genereux & nourris dans les armes ; à ceux qui sont adonnez à la volupté, qu'aux hommes d'affaires & de Palais. Il y a vne infinité de choses semblables, dans lesquelles il ne suffit pas d'auoir cette generale cognoissance des Astres, qui sont les Agents, il faut encores la particuliere des sujets qui sont les Patients. Il n'est pas aussi necessaire de rejeter tout à fait les Eslections ; mais il s'y faut beaucoup moins fier qu'aux Predictions. Car nous voyons qu'il n'est pas tout à fait inutile, quand

il est question de planter, de semer & d'anter; d'observer les diuers quartiers de la Lune, il y a plusieurs autres choses semblables; mais il faut prendre garde encores plus particulièrement aux regles que j'ay mis en auant, quand il sera question des Eslections, que quand il s'agira des Predictions. Sur tout, il faut bien remarquer que les Eslections ne profitent, qu'au cas que la vertu des corps celestes soit telle, qu'elle ait quelque durée; & que l'Action des choses inferieures soit semblablement telle, qu'elle ne se passe pas si tost; comme il paroist en ces exemples, dont nous auons fait mention cy-dessus. Car quand la Lune vient à son accroissement & la Plante au sien, il y faut du temps; mais il faut renuoyer bien loin ce que l'on dit qui se fait à vn certain instant. Il se rencontre plusieurs autres choses semblables dans les Eslections, que l'on obserueés affaires, à quoy peu de gens prennent garde. Que si quelqu'vn m'objecte que j'ay à la verité monstré, d'où c'est que l'on tire la correction de cette Astrologie, & à quoy on s'en sert vtilement; mais que ie n'ay pas enseigné cōment l'on en vient à bout, celuy-là sera injuste, qui voudra exiger de moy vn Art, que ie ne suis pas obligé de mettre en auant: Je ne laisseray pourtant de dire ce mot pour sa satisfaction; Que c'est seulement par quatre moyens que l'on paruiet à cette Science. Premièrement, par les Experiences que l'on peut auoir à l'aduenir: Par celles que l'on a desia: De plus, par les Traditions: Et enfin par les Raisons de la Physique. Pour ce qui regarde les premieres Experiences, qu'en doit-

on dire ; puis qu'il faut plusieurs siècles pour en faire vn grand amas : à quoy on ne doit pas seulement penser ? Quant aux secondes , elles sont à la vérité au pouuoir des hommes, encores qu'il soit mal-aysé, & qu'il y faille beaucoup de loisir. Car les Astrologues pourroient , s'ils faisoient bien leur deuoir , extraire de la fidélité de l'Histoire tous les grands cas fortuits, comme les Desbordemens, les Contagions, les Guerres, les Seditions , mesmes la mort des Roys & choses semblables ; & prendre garde quelle a esté en ces temps la situation des corps Celestes , non selon la subtilité des figures que l'on en fait ; mais suiuant ces maximes des Reuolutions que j'ay donné cy-dessus ; afin que les euenemens estans clairement semblables , & tout conspirant à mesme fin , on y establisse vne probable Regle de Prediction. En troisieme lieu, les Traditions doiuent estre regardées de si près que l'on puisse retrancher celles qui repugnent manifestement aux raisons de la Physique ; & retenir, à cause de ce qui est deu à leur autorité , celles qui s'y trouuent conformes. Enfin , entre les Raisons de la Physique, celles-là sont icy principalement considérées, qui traitent des Appetits & des Passions generales de la matiere, & des mouuemens simples & naïfs des corps. Car l'on va en toute seureté avec ces ailles, iusques dans ces choses celestes, chargées de matiere: mais c'est assez parlé de l'Astrologie Saine.

Il y a vne autre Diuision que ie ne veux point laisser en arriere, touchant l'Extrauagance qui se trouue dans l'Astrologie , outre les fabuleuses inuentions

que j'y ay desia remarqué au commencement de ce discours. Cette folie est d'ordinaire séparée de l'Astrologie, & placée dans la Magie, que l'on nomme Celeste. Elle est telle que l'Esprit de l'homme a inuenté sur cela vne chose fort estrange, à sçauoir que l'on receuoit dans des cachets, ou dans des graueures faites en metal, ou en vne pierre fine choisie à quelque dessein, *Vne certaine aymable situation des Astres*, qui arreste la bonne fortune de cette heure-là, qui sans cette retenuë se fust eschappée; & la fixe en quelque sorte, comme si elle estoit volatile. C'est ce qui a baillé sujet à ce Poëte de se plaindre de la perte de cet Art, qui a esté en si grand estime parmy les Anciens.

*Le rare Anneau n'est plus viuant par l'influence,  
Et le Chaton ne porte en sa foible lueur,  
Ny les brillans Soleils, ny la claire splendeur  
Des Lunes, dont on fait descendre la puissance.*

Lieu remarquable.

\* C'est à dire, si nous n'ea uons desia trop parlé.

\* C'est à dire, de ce qui est à part.

Et à vray dire l'Eglise Romaine a receu les Reliques des Saincts, & leurs Vertus: car aux choses diuines, & qui n'ont pas de matiere, le long temps ne peut nuire: mais croire qu'il y ait des Reliques du Ciel qui fassent ressusciter & continuer l'heure qui s'est escoulée, & qui est comme morte, c'est vne pure Superstition. Laissons doncques à part ces choses. Si les Muses ne sont desia deuenues vieilles. \* Quant à ce qui est de la Physique Abstra-cte, \* il m'est aduis qu'elle peut estre tres-bien diuisée en deux, en la doctrine de ce qui est proprement affecté à la matiere & en la Doctrine des

Appetits & des Mouuements. Je parleray en passant de l'une & de l'autre, afin que l'on puisse tirer quelque certaine cognoissance de la vraye Physique qui concerne ce qui est Abstract ou à part. Voicy ce qui est proprement affecté à la matiere. Ce qui est espais, ce qui est mince, ce qui est pesant, ce qui est leger, ce qui est chaud, ce qui est froid, ce que l'on touche, ce qui est spirituel, ce qui est volatil, ce qui est fixe, ce qui est déterminé, ce qui est coulant, ce qui est humide, ce qui est sec, ce qui est gras, ce qui est crud, ce qui est dur, ce qui est mol, ce qui est fraisle, ce qui est tendu, ce qui est poreux, ce qui est vny, ce qui est plein d'Esprit, ce qui n'en a point, ce qui est simple, ce qui est composé, ce qui est absolu, ce qui est imparfaitement meslangé, ce qui a des fibres, ce qui a des veines, ce qui a vne simple situation, ou qui est égal, ce qui est similaire, ce qui est dissimilaire, ce qui est specificé, ce qui n'est pas specificé, ce qui est organique, ce qui n'est pas organique, & ce qui est animé & inanimé, & ie n'en dis pas dauantage, car ie place ce qui est sensible & ce qui est insensible, ce qui est raisonnable, & ce qui n'est pas raisonnable dans la doctrine de l'homme. Mais il y a deux geres d'Appetits & de Mouuements. Car il y a les Mouuements Simples, dans lesquels est contenuë la racine de toutes les actions naturelles, & ce pourtant selon ce qui est proprement affecté à la matiere, ou les Mouuemens composez ou Produits; par lesquels deux derniers commence la Philosophie receuë, qui traite fort peu du corps de la Nature. Et les Mouuements com-

posez, tels que sont la Generation, la Corruption & les autres doiuent estre tenus comme choses que l'on prend à tasche, ou comme des Abregez des Mouuements simples, plustost que des Mouuements primitifs. Les Mouuemens simples sont le mouuement de Resistance, qu'on nomme d'ordinaire le mouuement pour empescher la penetration des dimentiõs. Le Mouuement du lien, dit autrement le Mouuement, à cause de la fuitte du Vuide. Le Mouuement de la Liberté, pour ne pas donner vn referrement ou vne estenduë outre la Nature. Le Mouuement en vne nouvelle Sphere, soit pour rarefier ou espaisfir. Le Mouuement du second lien, de crainte qu'il n'y ait solution de continuité. Le mouuement de la plus grande Assemblée, ou pour assembler les choses qui sont d'une mesme nature qui est vulgairement dit le Mouuement naturel. Le Mouuement de la moindre Assemblée, dit d'ordinaire de Sympathie & d'Antipathie. Le Mouuement Disposant, ou afin que les parties soient bien placées dans le Tout. Le Mouuement de ressemblance, ou de Multiplication de sa nature sur vne autre chose. Le Mouuement d'Excitation, où le plus noble Agent, excite le mouuement qui est caché & assoupy dans vn autre. Le Mouuement du Seau ou de l'Impression, c'est à dire l'Operation sans la communication de la substance. Le Mouuement Royal, ou la Retenuë des autres mouuemens, par le mouuement qui predomine. Le Mouuement sans terme, ou la Circulation volontaire. Le Mouuement de trespication, ou de

Systole & de Diastole, à sçauoir des corps qui sont placez entre les Commoditez & les Incommoditez. En dernier lieu, le Mouuement de Chute, ou l'Horreur du Mouuement, qui est aussi cause de plusieurs choses. Tels sont les Mouuemens Simples qui forment veritablement du plus secret de la Nature, lesquels estans pliez ensemble, cōtinuez, alternatifs, reprimez, refaits & ramassez en plusieurs façons cōstituent les Mouuemens Composez ou les Abregez des Mouuemens qui sont receus, ou qui leur sont semblables. Les Abregez des Mouuemens sont ceux-cy, dont on parle tant. La Generation, la Corruption, l'Augmentation, la Diminution, l'Alteration & le Transport, comme aussi le Mefflange, la Separation, le Changement. Les Mesures des Mouuemens restent comme despendances de la Physique, à sçauoir que peut, ce qui a quantité ou la Dose de la Nature; que peut la Distance, ce que l'on nomme fort bien le Globe de la Vertu ou de l'Actiueté; que peuuent la Vitesse ou la tardiueté, que peut vne courte, ou vne longue Demeure; que peut la pointe ou l'esmouffement d'vne chose; que peut l'Eguillon de ce qui enuironne. Et ce sont les parties legitimes de la vraye Physique des choses qui sont à part, car elle ne contient que ce qui affecte proprement la matiere, que les mouuemens simples, que les Abregez, ou les Assemblages des mouuemens, & leurs mesures. Quant à ce qui est du Mouuement volontaire dans les animaux; du mouuement qui se fait dans les actions des sens; du mouuement de la Phantasie de

l'appetit & de la volonté, du mouuement de l'esprit, de la resolutiō & des choses intellectuelles, i'en traiteray autre part. Il me fuffit quant à present de donner pour aduis, que toutes les choses que i'ay remarqué cy-dessus, ne sont agitées en la Physique, qu'à raison de la Matiere & de la cause Efficiente. La Metaphysique parle de leur Forme & de leurs Fins.

I'adiousteray à la Physique deux dependances fort remarquables qui ne regardent pas tant la Matiere que la façon de la rechercher. Les Problemes naturels & les Resolutions des Anciens Philosophes, cette premiere l'est de la Nature diuerse ou Esparse, & l'autre l'est de celle qui est vnice, ou des Abregez. L'une & l'autre des deux appartient à l'esclaircissement que l'on recherche avec subtilité sur vn doute; ce qui est vne partie de Science qui n'est pas à mespriser. Car les Problemes contiennent des Doutes particuliers. Les Resolutions des generaux concernans les Principes & la fabrique. L'exemple des Problemes est remarquable dans les liures d'Aristote; & ce genre d'ouurage a merité non seulement d'estre loué par ceux qui sont venus apres qu'il a esté fait; mais a esté mesmes continué par leur travail; pour ce que de iour à autre il se presente de nouueaux doutes. Toutesfois il faut en cecy rapporter vne precaution, qui ne sera pas de peu d'effect. L'Exposition des Doutes & leur proposition a vne double vtilité. Premierement, en ce qu'elle rempare la Philosophie contre les erreurs; quand ce qui n'est pas encores bien aueré n'est pas iugé ou asseuré: de crainte que l'erreur  
n'en

n'en engendrast vn autre ; ains le iugement de ce que l'on en doit tenir est suspédu ; & l'on n'en determine rien. Secōdemét, en ce que les doutes qu'on met par escrit, sont tout autát d'espōges qui succét & attirent à soy sans discontinuatiō les augmētations de la Sciēce : d'où vient que les choses sur lesquelles on auroit passé legerement, & comme à pied sec, si on n'y auoit formé des doutes, sont par ce moyen attentiuemēt & exactement examinées. Mais à peine ces deux profits cōpensent vne incōmodité qui arriue, si on ne la preuiét curieusēment. C'est à sçauoir, que si vne seule fois quelque chose passe pour douteuse : & qu'elle soit cōme authentiquement telle, ce doute fera naistre des personnes qui en disputerōt pour & cōtre ; & mesmes renuoyeront à ceux qui viennent apres eux la mesme liberté d'en douter : en sorte que les hommes bandent & appliquent plustost leurs esprits à fomenter les doutes, qu'à les terminer & à les oster. Cela se remarque clairement dans les Iurifconsultes & dans les Academiciens, qui ont accoustumé de rendre perpetuel vn doute qu'ils ont fait vne fois ; & qui prennent autant d'authorité de douter d'vne chose que d'en parler avec certitude. Ce qui se pratique contre l'vsage legitime de l'esprit, qui doit rendre certaines, les choses qui sont douteuses, & non pas mettre en doute ce qui est certain. C'est pourquoy j'asseure qu'il y a faute d'vn Kalendrier, des Doutes, ou des Problemes, que l'on peut faire touchant la Nature : & ie suis d'aduis qu'on le recoiue ; pourueu que l'on ait le soin qu'à mesure que la Science s'aug-

mentera de iour en iour ( ce qui arriuera sans doute, si l'on veut adjouster foy à ce que ie dis ) on efface de ce billet, où ces doutes sont remarquez, ceux qui aurot entieremēt esté resolu. Je souhaitte aussi que l'on y adjouste vne autre chose qui ne seroit pas moins vtile. Car comme ainsi soit qu'en tout ce, où l'on recherche la decision; ces trois se rencontrent \* *ou qu'il est* apparemment vray, ou douteux, ou apparemment faux; il seroit tres-vtile de joindre au Kalendrier des Doutes, le Kalendrier des Faussetez & des erreurs populaires; tant de celles qui se coulent dans l'Histoire Naturelle, que de celles qui se glissent dans les opinions receuës: afin qu'elles n'incommodent plus les Sciences.

Pour ce qui est des Resolutions des Philosophes anciens, comme ont esté celles de Pythagore, de Philolae, de Xenophanes, d'Anaxagore, de Parmenides, de Leucippe, de Democrite, & d'autres, desquels on ne tient pas grād cōpte; il ne sera pas mal à propos d'y jetter l'œil pour en faire quelque peu plus d'estime. Et bien qu'Aristote creust qu'il ne seroit pas seur, dans la souueraineté qu'il pretendoit, s'il ne mettoit à mort tous ses freres, comme font les Ottomans; si est-il veritable, que c'est vne chose qui paroist vtile à ceux qui n'aspirent ny à la Royauté, ny à la Magistrature; & qui sont seulement dans la recherche de la Verité, pour la faire esclater, de voir en vn mesme endroiēt les diuerses opinions de plusieurs personnes, touchant la nature des choses. Sans pourtant qu'il reste aucune esperance, de tirer de telles, ou

\* Adjouste.

semblables Theories, vne verité plus pure. Car comme Ptolomée & Copernic ont les mesmes Phenomenes & les mesmes Calculs touchant les principes de l'Astronomie ; ainsi cette experience commune, dont nous vsons, & l'apparence des choses qui nous est presente, se peut appliquer à plusieurs diuerses Speculations : là où il sera besoin de regarder beaucoup de plus près, quand ils s'agira de la droite recherche de la Verité. Car Aristote dit fort elegamment : *Que les enfans qui ne commencent qu'à parler, appellent meres toutes les femmes : mais quelque temps apres, qu'ils discernent la leur propre : Ainsi en verité celuy qui n'a gueres d'experience nommera mere toute sorte de Philosophie ; mais celuy qui en a dauantage reconnoitra celle qui l'est veritablement.* Cependant il seruira beaucoup de lire les Philosophies qui sont contraires, comme si elles estoient autant de differentes. *Gloses de la Nature*, dont vne se rencontre plus correcte en vn endroit & l'autre en vn autre. Je souhaiterois donc que l'on composast diligemment & iudicieusement vn Oeuure qui portast le tiltre *Des Anciennes Philosophies*, & qu'on le tirast des Vies des anciens Philosophes, du ramas que Plutarque a fait de leurs Resolutions ; des Citations de Platon ; des Refutations d'Aristote, & de tout ce que l'on en pourroit colliger dans tous les autres Liures, tant Ecclesiastiques que Prophanes. Par exemple, de ceux de Lactance, de Philon, de Philostrate & d'autres ; car ie ne vois pas que nous ayons vn ouurage tel, que celuy-là seroit. Toutesfois j'aduertis ceux qui le vou-

dront entreprendre qu'ils vsent de distinction; afin que chaque Philosophie soit traittée & continuée à part, & non par tiltres, & comme entassées à faisceaux, comme a fait Plutarque. Car chaque Philosophie entiere se soustient de soy-mesme; & ses opinions s'entre-communiquent de la lumiere; & s'entre-donnent de la force; mais si on les détache, elles ont quelque chose d'estrange & de rude. Et à vray dire, quand ie lis dans Tacite les gestes de Neron, ou de Claudius, circonstanciées par les temps, par les personnes, par les occasions, ie n'y remarque rien qui ne soit probable; mais quand ie lis ces mesmes choses dans Suetone Tranquille, représentées par Chapitres & par lieux communs; sans aucune suite de temps, elles paroissent prodigieuses & incroyables. Il en est de mesme de la Philosophie, quand on la traitte entierement, ou quand on la deschire en pieces. Sans que j'entende forclorre, ou exclurre de ce Kalendrier des Resolutions de la Philosophie, les opinions nouvelles, ny les Theories que l'on a inuenté depuis peu; comme entr'autres est celle de Theophraste Paracelse, qui a esté redigée elegamment en vn corps, & en vne harmonie de Philosophie par Seuerinus Danus, ou celle de Telesius Consentinus, qui en remettant la Philosophie de Parmenides a tourné les armes des Peripateticiens contr'eux mesmes: ny celle de Patricius Venetus, qui a fort esleué les fumées des Platoniciens: ny celle de Gilbertus, qui est de mesme pays que moy, qui a restably l'opinion de Philolaus, ou quelque autre, quelle quelle soit,

pourueu qu'elle parte de quelque bon Auteurs. Mais ie suis d'aduis que l'on fasse seulement des Abregez de ce qu'ont dit ceux, dont i'ay parlé cy dessus; & qui ont donné des Volumes entiers; & qu'on les adiouste aux autres Theories. Mais c'est assez parlé de la Physique & de ses dependances.

Quant à la Metaphysique ie luy ay donné pour sa part la recherche des causes Formelles & Finales. Mais il semble que ie luy ay inutilement assigné les Formes: car on tient maintenant pour constant qu'il n'est pas possible de trouuer, ny les Formes essentielles des choses, ny les vraies differences, quelque diligence que l'on y rapporte. Toutesfois nous tirons de cette mesme opinion. Que cette recherche des Formes, est la plus digne partie de la Science, au moins s'il arriue qu'on les puisse trouuer. A quoy ne sont aucunement propres, ceux qui descouurent les contrées; d'autât qu'ils nient, quand ils sont entourez du Ciel & de la mer, qu'il y ait des terres pardelà. Il est pourtant tres-vray que Platon qui a esté vn personnage d'vn esprit grandement releué, & qui consideroit toutes choses, comme s'il estoit placé sur la pointe d'vn rocher; a veu dans la doctrine des Idées, que les Formes estoient le vray objet de la Science, quoy qu'il ait perdu le fruit de cette opinion tres-veritable, en contemplant & en considerant les Formes tirées de la matiere, & sans y estre determinées. D'où il arriua qu'il se jetta dans les Speculations Theologiques, ce qui gasta toute sa Philosophie naturelle. Que si nous

tournons nos yeux diligemment, serieusement & franchement sur l'Action & sur l'usage, il ne sera pas malaisé de rechercher, & mesmes de rencontrer quelles sont ces Formes: dont la cognoissance pourra merueilleusement enrichir & rendre bien-heureuses toutes les choses humaines: Car les Formes des substances sont tellement embarrassées & intriquées, que c'est ou inutilement que l'on tasche de les cognoistre, ou au moins l'on en doit remettre la recherche qu'i s'en peut faire, iusques à ce que l'on ait bien examiné & trouué certainement les Formes de la Nature plus simple: car alors l'on peut entrer en cette queste. I'excepte neantmoins l'homme duquel l'Escriture parle en cette sorte: *Il a formé l'homme du limon de la terre; & il a inspiré sur son visage le souffle de vie,* au lieu qu'alors qu'elle parle des autres especes, elle dit ces mots: *Que les eaux produisent, que la Terre produise:* des especes, disie, des creatures; entant qu'on les voit maintenant multipliées par composition, ou par transplantation. Car comme il ne seroit pas facile, & mesmes il ne s'ensuiuroit aucun profit de rechercher la Forme du Son, qui donne vn mot: veu qu'il se fait vne infinité de Mots par la composition, & par la transposition des lettres. Au contraire on pourroit comprendre, mesmes il seroit aisé de rechercher qu'elle est la Forme du Son, qui exprime vne simple lettre, c'est à sçauoir avec quel entrechoquement, & avec quelle application des instruments de la voix elle est expliquée. Et ces formes cogneuës dans les Lettres, nous conduiroiët

à l'instant mesmes à la cognoissance des Formes des mots. Par la mesme raison celuy-là perdrait sa peine, qui voudroit apprendre qu'elle est la Forme du Lion, du Chefne & de l'Or; comme aussi celle de l'Eau & de l'Air. Mais recherchez la Forme de ce qui est espais, de ce qui est mince, de ce qui est chaud, de ce qui est froid, de ce qui est pesant, de ce qui est léger, de ce qui peut estre touché, de ce qui est spirituel, de ce qui est volatil, de ce qui est fixe, & le reste concernant ce qui est proprement affecté à la Matière, & touchant les Mouuements, dont i'ay amplement parlé, quand i'ay traité de la Physique: & que i'ay accoustumé de nommer des Fermes du premier rang. Et bien qu'ils ayent vn nombre terminé, de mesmes que les lettres de l'Alphabet, c'est delà pourtant que sortent & paroissent les Essences, & les Formes de toutes les substances; & c'est cela mesmes à quoy ie desire que nous nous employons; & à quoy ie destine & determine cette partie de la Metaphysique, dont ie suis en queste maintenant. Sans que cela empesche que la Physique considere les mesmes Natures, comme il a esté dit cy-dessus; pourueu qu'elle s'arreste aux causes qui n'ont pas de durée. Par exemple; si l'on demande quelle est la cause de la Blancheur dans la neige & dans l'escume, l'on respondra fort bien, Que c'est vn subtil meslange de l'air avec l'eau. Ce n'est pas pourtant la forme de la Blancheur; veu que l'air meslé avec la poudre du verre & du cristal l'a produit de mesme sorte, que s'il estoit meslangé avec l'eau; c'est seulement la cause

Efficiente, qui n'est autre chose que le chariot de la Forme. Mais si vous faites la mesme demande dans la Metaphysique vous y trouuerez, que deux corps transparans meslez par ensemble, font la blancheur par portions Optiques\* estant mises en ordre simple, ou estant placées esgalement. Je treuve à dire cette partie de Metaphysique, & ce n'est pas sans occasion, veu qu'on ne sçaura iamais qu'elles sont les Formes des choses, tant qu'on ne les recherchera qu'en la maniere qu'on a fait iusques à present. Mais voicy la racine de ce mal, & de tous les autres. C'est, Que les hommes ont pris vne coustume de distraire, & de destourner leurs pées par trop viste, & par trop loing de l'experience, & des choses particulieres: pour se liurer tous entiers à leurs Meditations, & à leurs sonnemens.

\* C'est à dire  
exposées à la  
veüe.

L'usage de cette partie de la Metaphysique, qui ne se trouue pas, excelle principalement pour deux causes. La premiere, par ce que c'est le deuoir & la propre vertu des Sciences d'abreger le plus que la raison de la Verité le peut permettre, les destours & les longs chemins de l'experience: Et c'est par elles qu'on a arresté ceste ancienne plainte, *Que la vie estoit courte, & l'Art fort long.* Mais cela se pratique encores mieux en ramassant & en vnissant leurs Axiomes en d'autres qui soient plus vniuersels; & qui contiennent toute la matiere des choses particulieres. Et on les peut comparer à des pyramides qui ont pour leur seule base l'Histoire & l'Experience: c'est pourquoy le fondement de la Philosophie naturelle

turelle est l'Histoire Naturelle. La Physique est le premier entablement qui se fait sur la base; & la Metaphysique est celui qui est le plus proche de la pointe. Pour ce qui est de ce point Vertical; de cet *Ouvrage*, disie, *que Dieu fait dès le commencement iusques à la fin*, c'est à sçauoir *la Loy abregée de la Nature*, ie suis en peine, & avec raison, de determiner si l'esprit de l'homme y peut atteindre par sa cognoissance. Au reste ces trois choses sont les vrais entablemens des Sciences, qui au respect des hommes enfléz de leur propre doctrine; & qui combattent les Dieux, sont comme les trois Montagnes, que les Geans vouloient entasser les vnes sur les autres.

*Ils ont trois fois tasché, de mettre sur Pelie*

*Osse, puis l'entourer de l'Olympe feüillu.*

Mais pour le regard de ceux, qui s'aneantiffans rapportent toutes choses à la gloire de Dieu; elles sont comme cette triple Exclamation, *Sainct, Sainct, Sainct*; car Dieu est Sainct dans la multitude de ses Oeuures; il est Sainct dans l'ordre qu'il y a mis; & il est Sainct en leur Vnion. C'est pourquoy cette Meditation de Parmenides & de Platon, bien que ce ne fust en eux qu'une Speculation, a esté fort excellente. *Que toutes choses montoient à l'vnité par vne certaine eschelle.* Et pour en parler veritablement, cette Science est de beaucoup preferable aux autres; qui ne charge point l'esprit de l'homme de trop de choses; telle qu'on voit estre la Metaphysique, qui considere principalement ces simples Formes des choses que j'ay cy-deuant nommé *Formes du premier rang*:

car encores qu'elles soient peu en nombre, toutes-fois elles establiſſent toute diuerſité, à laquelle elles ſeruent de meſure & d'ordre. Voicy la ſeconde choſe qui rend illuſtre cette partie de Metaphyſique, qui traite des Formes. C'eſt qu'elle emancipe & met en liberté le pouuoir qui eſt en l'homme; afin qu'il agiſſe pleinement & entierement. Car la Phyſique conduit l'homme en ſes entrepriſes dans des ſentiers eſtroits & embarraſſez, imitant en cela les circuits tortueux de la Nature: mais les *Sages ont les grands chemins de tous coſtez*; car l'abōdānce & la diuerſité des milieux eſt touſiours preſente à la Sageſſe qui eſtoit definie par les Anciens. *La Science des choſes Diuines & humaines.* Et à vray dire, les cauſes Phyſiques donnent de la lumiere, & de l'ayde aux choſes que l'on inuente nouuellement ſur vne meſme matiere. Mais celui qui a cogneu vne certaine forme, a auſſi cogneu, *comment on peut inſques au dernier poinct introduire cette nature en toute ſorte de matiere.* C'eſt pourquoy il n'eſt gueres reſtraint & attaché dans ſon operation, ny au fondement de la matiere, ny à la condition de la cauſe Efficiente. Et c'eſt de ce genre de Science, dont parle tres-bien Salomon, encores que ce ſoit en vn ſens plus diuin. *Vos pas ne ſeront point reſerrez, & vous ne trouuerez point vne pierre d'achoppement quand vous courrez,* par où il veut dire, que les chemins de la Sageſſe ne ſont ny reſerrez, ny empeschez.

La ſeconde partie de la Metaphyſique concerne la recherche des Cauſes Finales, que ie remarque n'auoir pas eſté oubliée à traiter, mais auoir eſté mal

placée. Car c'est dans la Physique que l'on en parle, & non dans la Metaphysique. Encores ne seroit-ce pas grand chose, si tout le mal estoit en ce défaut, de ne l'auoir pas mise à sa place; d'autant que l'ordre ne sert proprement qu'à bien faire entendre vne chose, il n'est pas de la substance des Sciences. Mais ce mauvais arrangement en a engendré vn grandement remarquable; & a rapporté vn tres-grand dommage à la Philosophie. Car quand on a traicté des Causes Finales dans la Physique, on a en mesme temps banny & chassé la recherche des Causes Naturelles. D'où est venu que l'on s'est arresté en ces causes, belles en apparence, sans se mettre en peine, d'entrer bien auant dans la recherche des Reelles & veritablement naturelles, au grand detrimement des Sciences. Et ie trouuë que ç'a esté fait, non seulement par Platon, qui a tousiours ietté l'ancre à cette rade, mais aussi par Aristote Galene, & par d'autres, qui donnent souuent dans ces escueils. Car celuy qui rapporteroit de telles causes; Que les paupieres avec le poil qui y est, seruent de haye & de rempart, pour la defense des yeux, ou, Que les Animaux ont vn cuir dur & renforcé, à fin de resister à la chaleur & au froid, ou, Que les os sont donnez par la Nature, au lieu de colomnes & de poutres; afin d'affermir l'edifice du corps, ou, Que les Arbres sont garnis de feüilles; afin que les fruiçts soient moins touchez du Soleil & du vent, ou, Que les nuées se forment en l'air: afin que la terre soit arroufée de pluye, ou, Que la terre est espaisie & rendüë solide; afin d'estre le lieu & la demeure des Ani-

maux, & choses semblables, il parleroit bien en Metaphysicien, mais non en Physicien. Mesmes, comme j'ay commencé à dire, ces discours semblables à ces petits poissons, qui s'attachent aux nauires, à ce que l'on feint, ont retardé le cours & le progrez des Sciences : en sorte qu'elles n'ont pas continué leur route; & n'ont sceu passer plus auant. D'où est arriué que la recherche des Causes Naturelles s'est perduë; pour auoir esté negligée; & que l'õ n'en a plus parlé. C'est pourquoy la Philosophie Naturelle de Democrite & des autres, qui n'ont pas voulu que Dieu ny la Pensée ayent créé le monde; & qui en ont donné la gloire à vne infinité d'Essays & d'Experiences de la Nature, qu'ils ont nommé en vn mot Destinée ou Fortune : & qui ont attribué les causes des choses particulieres à la necessité de la matiere, sans aucun mefflage des Causes Finales. Cette Philosophie, dis-je, me paroist estre plus solide, & auoir penetré plus auant dans la nature sur le sujet des Causes Naturelles que celle de Platon & d'Aristote; comme on le peut conjecturer des fragmens & des restes qu'on en rencontre : Dont en voicy la seule raison; C'est que ces premiers Philosophes ne se sont iamais trauaillez à la recherche des Causes Finales; à quoy ces deniers se sont tousiours peinez. Mais Aristote est beaucoup plus blasmable que n'est Platon : d'autant qu'il n'a point fait mention de Dieu, qui est la source des Causes Finales; au lieu duquel il a mis la Nature; & pource qu'il a mieux traité ces Causes Finales en Logicien qu'en Theologien. Non que ie vueille dire

qu'elles ne soient veritables; & qu'elles ne meritent d'estre recherchées dans les speculations de la Metaphysique; mais ie monstre qu'entant qu'elles s'escartent & s'estendent dans les appartenances des Causes Naturelles, elles gastent & rauagent miserablement cette contrée. Que si on les retient dans leurs bornes ceux-là se trôperont grandemēt qui croiront qu'elles soient cōtraires, ou qu'elles repugnent aux Causes Naturelles. Car cette cause, cy-dessus alléguée; Que les poils des paupieres defendent les yeux, n'est pas repugnante à cette autre: Que la quantité de poil a accoustumé de venir aux Orifices, où l'humidité abonde.

\* C'est à dire, aux lieux par où s'exhale plus l'humidité.

*La mousse des fontaines, &c.*

Ny cette autre; Que les Animaux ont vn cuir dur & renforcé, afin de résister à la chaleur & au froid, n'est pas contraire à celle-cy; Que ce cuir deuiet ferme, à cause que les pores se reserrent aux parties extérieures du corps par le froid, & par l'interception de l'air, & ainsi des autres. Ces deux causes n'ont qu'vn mesme but, excepté qu'vnē d'elles, marque l'Intention; & l'autre, ce qui en est simplement ensuiuy. Sans que cecy puisse faire aucunement douter de la prouidence de Dieu; ou luy déroge en façon que ce soit: au contraire, elle en est beaucoup mieux recogneue, & de beaucoup plus releuée. Car de mesmes qu'en matière d'Estat, celuy-là sera estimé vn plus grand, & vn plus prudent Politique, qui fera reüssir ce qu'il a entrepris, par le moyen des estrangers, ausquels il n'aura pas descouuert ses desseins,

qui ne laissent pourtant de faire ce qu'il veut sans qu'ils cognoissent qu'ils y trauaillent; que s'il en vient à bout par les ministres de ses volontez à qui il aura communiqué ses intentions. Ainsi la Sageſſe de Dieu a bien vn plus grand esclat, quand la Nature fait vne chose, & quand la Prouidence en tire vne autre de celle-là; que si tout ce qui est affecté à la matiere, & les Mouuements naturels portoient grauez les caracteres de la Prouidence. C'est ainsi qu'Aristote n'a plus eu besoin de Dieu, apres qu'il a rendu la Nature fertile par le moyen des causes finales; & qu'en suite de ce, il a dit. *Que la Nature ne faisoit rien en vain, qu'elle venoit tousiours au dessus de ses entreprises, pourueu qu'elle n'en fut pas empeschée, & plusieurs autres Discours faits sur mesme sujet.* Quant à Democrite & à Epicure ils furent supportez par ceux qui estoient les plus subtils, quand ils propoſoient leurs Atomes; mais ils furent moquez, quand ils asseurerent que toutes choses auoiēt esté faites par leur concours fortuit, sans la Pensée. En sorte que tant s'en faut que les causes naturelles separent les hommes de Dieu, & de la Prouidence; qu'au contraire les Philosophes qui se sont occupez à les rechercher, n'y ont rien entendu qu'ils n'ayent en fin eu recours à l'vn & à l'autre. Mais que ce soit assez parlé de la Metaphysique, dont la partie des causes finales a esté traittéee dans les liures de la Physique, & de la Metaphysique, ie ne scaurois le nier; mais fort bien dans ceux-cy, & mal dans les autres, à cause de l'incommodité qui s'en est ensuiuie.

*Diuision de la Doctrine Operatiue de la Nature, en Mechanique & en Magie : quelles sont celles qui correspondent aux parties de la Speculatiue, la Mechanique à la Physique : & la Magie à la Metaphysique : le mot de Magie est purgé. Il y a deux Dependances de l'Operatiue. L'inventaire des richesses de l'homme, & le Catalogue de plusieurs choses viles.*

### CHAPITRE V.

**E** diuiferay aussi la Doctrine Operatiue de la Nature, en deux parties, & ce par necessité, pour donner vne diuision pareille à celle qui se trouue en la Doctrine Speculatiue : veu que la Physique & la recherche des causes Efficientes & Materielles produit la Mechanique, comme la Metaphysique, & la recherche des Formes, fait la Magie. Car la recherche des causes finales est sterile & n'engendre point non plus qu'une Vierge consacrée à Dieu. Non que j'ignore que la Mechanique est pour le plus souuent purement Empyrique, & consiste en Oeuures, sans despendre de la Physique : mais ie l'ay renuoyée à l'Histoire naturelle, & ie la separe de cette Mechanique qui est iointe avec les causes Physiques. Toutesfois il y a vne certaine Mechanique, qui ne consiste ny tout à fait en Oeuures, ny ne regarde proprement la Philosophie. Car tous les Ou-

urages que nous auons, sont venus à la cognoissance des hommes, ou par hazard, & puis on les a appris l'un de l'autre, ou bien on les a recherchés à dessein. Mais ceux que l'on a eu intention d'inuenter, ont esté tirez par le moyen de la lumiere des Causes & des Axiomes; ou trouuez en amplifiant, ou transportant, ou composant les précédentes inuentions, que l'on en auoit desia descouuert; en quoy il y a plus d'esprit & de subtilité que de Philosophie. Quand cy apres ie parleray entre les choses qui concernent la Logique de l'experience qui est accompagnée de Science, ie toucheray en passant quelque chose de cette partie de *Mechanique*\*, que ie ne m'empresse pas. Pource que est de celle, dont ie fais presentement mention, Aristote en a parlé confusément; mais Hero en a distinctement & fort bien traité dans son Oeuure des Lignes qui vont en tournoyât, & Georgius Agricola, qui est vn Autheur nouveau, en a fait de mesme dans son liure des Mineraux, & tout plein d'autres en des Traitez particuliers; en sorte que ie n'ay à dire autre chose sur ce sujet, sinon que puis qu'ainsi est que l'on a l'escrit de cette matiere pesle-melle à l'imitation d'Aristote, elle deuroit auoir esté plus diligemment demellée par les Modernes, qui pouuoient s'estre employez à ce travail; & ce apres auoir choisi entre les choses Mechaniques, celles dont les causes sont les moins cogneues, ou qui font paroistre de grands effets. Mais ceux qui s'en meslent ne font que costoyer la

*Proches d'entrer, dans cet inique port.*

Et à mon iugement, il n'est pas quasi possible de changer radicalement quelque chose en la nature, ny la renouueler, soit par des cas fortuits, soit par des attentats des experiences, soit mesmes par la lumiere des causes naturelles, cela ne se peut seulement faire que par les Formes cogneuës. Doncques, s'il est vray, comme nous auons desia proposé, que nous n'ayons pas ceste partie de Metaphysique, qui traite des Formes, il s'enfuit que la Magie naturelle, qui s'y rapporte, est aussi à Desirer. Mais il me semble qu'il est à propos en cét endroit de redonner au mot de Magie, pris iusques à present en mauuaise part, son ancienne & honorable signification. Car il signifioit parmy les Perfes vne haute Sageffe; & la Science de la mutuelle correspondance des choses qui sont en l'Vniuers. Et mesmes ces trois Roys qui partirent d'Orient pour venir adorer le Christ, estoient nommez Mages. Pour moy, i'entends parler de la Magie en ce sens, que ie la dis la Science qui donne la cognoissance des Formes cachées, pour faire des œuures admirables & qui descouure les merueilles de la Nature. *En conioignant*, comme l'on dict, *les choses actiues aux passives*. Quant à la Magie naturelle, dont l'on voit plusieurs liures; & qui contient plusieurs superstitieuses traditions à qui on adiouste foy, & les remarques de la Sympathie & de l'Antipathie des choses, & les proprietéz occultes & spécifiques; avec certaines petites experiences, d'ordinaire plustost introduites avec artifices pour seruir de

couverture & de masque, qu'admirables de foy; ce-  
luy à la verité ne se trompera pas, qui dira que ceste  
Science est autant esloignée, qu'à la verité de la na-  
ture, de celle que ie cherche, cōme les liures des faits  
& gestes d'Artus de Bretagne, ou de Hugon de Bor-  
deaux, & de tels grands personnages inuentez à plai-  
sir, different des Commentaires de Cesar, au moins  
en ce qui est de la verité de l'Histoire. Car l'on sçait  
assez que ce grand Empereur Romain a veritable-  
ment faict de plus grandes choses, que ne sont celles  
que ces Autheurs ont ozé feindre de leurs Heros:  
mais elles n'ont pas esté executées en cette maniere  
fabuleuse. Ces sortes de Doctrines sont merueilleu-  
sement bien representées par la fable d'Ixion, qui  
ayant fait dessein de coucher avec Iunon, qui estoit  
la Deesse de Puissance, se trouua auoir donné ses  
plus doux embrassements à vne nuée qui disparust:  
d'où les Centaures furent engendrez, qui estoient des  
vrayes Chimeres. Ainsi ceux qui sont portez d'un  
desir déreglé & impuissant aux choses qu'ils se per-  
suadent de voir, par les seules fumées & nuages de  
l'Imagination, ne receuront pour ce qu'ils croyent  
faire, autre chose que des esperances vaines, & quel-  
ques Spectres difformes & monstrueux. Or la legere  
& illegitime operation que la Magie naturelle fait  
sur les hommes, est semblable à certains medicamens  
qui font venir le sommeil; & enuoyent de plaisans  
& agreables songes, cependant que l'on dort. Car  
en premier lieu elle assoupit l'entendement de l'hom-  
me, en luy racontant les Proprietez specifiques, &

les Vertus occultes , comme enuoyées du Ciel, & qui ne peuuent s'apprendre , que par les paroles que l'on tient d'un autre , & que l'on dit à l'oreille. D'où vient que l'on n'est plus maintenant excité à la recherche des vrayes causes, & que personne ne veille à cela, un chacun prend son repos dans ces opinions plaines d'oïsiuété, auxquelles on adiouste par trop de foy. De plus ceste mesme science fait couler dans l'esprit, comme autant de songes, vne infinité de choses inuentees , aussi agreables qu'on les scauroit desirer. Au reste, il est besoin de remarquer qu'en ces Sciences qui consistent principalement en Imagination & en Croyance, telles que cette Magie qui est fort peu de chose, l'Alchymie, l'Astrologie & les autres semblables, leurs milieux sont plus monstrueux, & leur Theorie plus prodigieuse que ne le sont leur Fin mesme, & l'Action, où elles visent. Car c'est vne chose fort difficile à croire que l'on puisse changer en Or, l'Argent, le Mercure, ou quelque autre metal, mais il est beaucoup plus vray semblable qu'un homme bien entendu aux Natures du Poids, de la couleur iaune, de ce qui est Malleable & qui peut estre Estendu, comme aussi de ce qui est Fixe, & de ce qui est Volatil: & qui a consideré diligemment les premieres Semences des Mineraux & leurs Impuretez; il est plus vray-semblable, disie, qu'il puisse faire de l'Or, y ayant longuement & sagement trauillé, que de croire que quelques Grains d'Elixir ayent le pouuoir de transmuier en Or les autres metaux en peu de moments: & que cela se fasse

par la prompte action de ce mesme Elixir qui peut donner la perfection à la Nature, & la deliurer de tout ce qui l'empesche. On ne croiroit pas non plus facilement, que l'on peust retarder la Vieillesse, ny que l'on peust remettre vn homme à vn certain degré de Jeunesse. Mais il y a plus d'apparence de Verité, que celuy qui cognoist bien la Nature du Desechement, & comment se fait la dissipation des esprits sur les parties solides du corps, & qui aura bien cogneu la nature de \* l'Assimilation & de \* l'Alimentation plus parfaite ou plus mauuaise, comme aussi qui aura remarqué la Nature des Esprits, & pour ainsi dire de la Flamme du corps, qui est apposée quelquefois pour consommer quelquefois pour destruire. Il y a plus d'apparence de verité, disie, que celuy-là puisse prolonger la vie, & en quelque façon renouueler la vigueur de la jeunesse par des Dietes, par des Bains, par des Actions, par des Medecines, par des Exercices propres à cela, & par des choses semblables, que de croire que cela se puisse faire avec quelques gouttes, ou quelques scrupules d'vne liqueur pretieuse, ou d'vne Quinte Essence. De plus, l'on n'accordera pas facilement d'abbord, que l'on tire la Destinée des Astres: mais vous direz infailliblement que les choses qui suiuent, sont pures bagatelles, à sçauoir, Que l'heure de la naissance, qui est souuent auancée ou retardée par plusieurs accidens naturels, gouuerne la fortune de toute la vie. Ou que l'heure en laquelle on propose quelque chose en porte la Fatalité. Toutesfois les hommes ont si peu de pouuoir

\* C'est à dire de la ressemblance.

\* C'est à dire, de la nourriture.

sur eux, & sont si desreglez, que non seulement ils se promettent ce qui ne se peut faire, mais mesmes ils s'asseurent qu'ils viendront à bout des choses les plus difficiles; sans y prendre aucune peine, & sans y travailler. Mais c'est assez parlé de la Magie, le nom de laquelle j'ay tiré d'infamie; outre que j'ay separé sa vraye espece de celle qui est fausse & mesprisable. Au reste, il y a deux dépendances de grande estime en cette partie Operatiue; à sçauoir de la Nature. La premiere est, que l'on fasse vn Inuentaire des richesses, dans lequel on descriue en peu de mots tous les biens des Hommes & de la Fortune; soit qu'ils viennent de la Nature, ou que l'Art les produise, tant ceux desquels on iouit, que ceux que l'on a autrefois cogneu, & qui sont maintenant perdus: & le tout, à fin que celuy qui s'efforce de trouuer quelque chose de nouueau, ne se mette pas en peine d'inuenter ce qui est desia rencôtré, & qui subsiste. Et cet Inuentaire sera plus artificiel, & portera plus d'vtilité, si on adiouste en l'vn & en l'autre genre les choses qui paroissent Impossible, selon le vulgaire: & si l'on y met avec les choses qui approchent de l'Impossible, celles que l'on a desia, afin qu'vne de ces remarques rende l'homme plus inuentif, & l'autre luy serue en quelque sorte de direction: & afin que l'on tire plus viste ce qu'il faut faire, des choses qui sont à Desirer, & que l'on peut. La seconde dependance est, Que l'on fasse vn Kalendrier de ces Experiences, qui sont grandement vtiles; & qui seruét beaucoup pour en inuenter d'autres: par exéple, l'experience de la ge-

lée artificielle de l'eau, qui se fait par le moyen de la glace avec du sel noir; sert à vne infinité d'autres: car elle apprend le moyen secret de la \* Condensation, qui est la plus vtile cognoissance que l'homme pourroit auoir: veu qu'on sçait assez que le feu est fort propre pour rendre subtiles les choses: mais on est en peine de les espaisir. Et l'on inuentera beaucoup plus vstement, si l'on fait vn Catalogue particulier de ces choses grandement vtiles.

\* C'est à dire, de l'espaisissement.

*De la Mathematique qui est la grande dependance de la Philosophie Naturelle, tant Speculatiue qu'Operatiue: & qu'on la doit plustost mettre entre les dependances qu'entre les Sciences substantielles. Diuision de la Mathematique en Pure & en Mixte.*

#### CHAPITRE VI.



RISTOTE a dit fort à propos que la Physique & la Metaphysique engendroient la Pratique, ou la Mechanique. C'est pourquoy ayant desia traicté tant la partie Speculatiue qu'Operatiue de la Doctrine de la Nature, il est temps que ie parle de la Mathematique, qui est vne Science qui secourt l'vne & l'autre. Je sçay bien que dans la Philosophie ordinaire, elle est adjoustée pour troisieme, à la Physique & à la Metaphysique: mais quant à moy j'improue cela, apres y auoir pensé: & si ie faisois dessein de luy bailer place, comme à vne Science Substantielle & prin-

cipale, il me sembleroit plus conforme à la nature de  
 la chose mesme & à l'euidence de l'ordre, de la met-  
 tre comme portiõ de la Metaphysique. Car la quan-  
 tité, qui est le sujet de la Mathematique, appliquée à  
 la matiere est comme la dose de la nature, & fait plu-  
 sieurs effects dans les choses naturelles; c'est pour-  
 quoy il la faut mettre au rang des Formes essentielles.  
 Mais les anciens ont creu que la Figure & les Nom-  
 bres auoient tant de pouuoir que Democrite a prin-  
 cipalement mis les Principes de la diuersité des cho-  
 ses dans les Figures des Atomes. Et Pythagore a don-  
 né pour certain que la Nature des choses estoit fon-  
 dée sur les Nombres. Il est cependant veritable que  
 la Quantité est celle de toutes les Formes naturelles,  
 telles que nous les entendons; qui est la plus retirée;  
 & qui peut estre la plus separée de la matiere. Ce qui  
 a esté cause que l'on en a plus diligemment parlé, &  
 plus exactement recherché la nature que des autres  
 formes; qui sont toutes bien plus plongées dans la  
 Matiere qu'elle ne l'est. Car comme ainsi soit que le  
 naturel de tous les hommes les porte, au grand detri-  
 ment des Sciences, à se plaire beaucoup dauantage à  
 se pourmener dans les vastes campagnes des choses  
 vniuerselles, pour parler ainsi, que dans les estroites  
 allées des particulieres, on n'a rien trouuie de plus  
 doux, ny de plus agreable que les Mathematiques  
 pour satisfaire à ce desir de pourmenade & de medi-  
 tation. Et bien que cela soit vray, si m'a-t'il pourtant  
 semblé plus à propos; puis que ie ne m'attache pas  
 seulement à la Verité & à l'Ordre, mais aussi, puis que

ie me porte à ce qui est vtile & profitable aux hommes, de faire voir que les Mathématiques sont comme des dependances & comme des troupes de secours de la Physique, de la Metaphysique, des Méchaniques, & de la Magie, où elles ne sont pas peu considérées. Ce que nous sommes contraints de faire en quelque façon pour contenter l'humeur altiere des Mathematiciens, qui voudroient quasi que cette Science commandast à la Physique. Car ie ne sçay par quel destin il arriue que la Mathématique & la Logique, qui deuoient estre telles enuers la Physique que le sont les seruantes, sont si hardies que de prendre la primauté sur elle, se vantans qu'elles sont plus certaines qu'elle n'est. Mais il ne faut pas trop s'arrester à luy donner sa place, ny ce qui est deu à sa dignité, parlons de la chose mesme.

La Mathématique est ou Pure, ou Mixte. A la Pure se rapportent les Sciences, qui s'occupent à la Quantité tout à fait separée de la Matière & des Axiomes de la Physique. Il y en a deux, la Geometrie & l'Arithmetique. Vne d'elles traiçte de la Quantité Continüe, & l'autre de la \* Discrete. Et l'on a (à vray dire) agité & fait mention de ces deux Arts, avec beaucoup de subtilité & d'industrie; neantmoins ceux qui sont venus apres Euclýde n'ont rien adjousté à son traual, qui meritaist d'estre considéré pour estre fait dans tant de siecles. Et la doctrine des \* Corps Solides n'a esté ny assez bien dressée, ny assez augmentée; veu son vtilité & son excellence, ny par les Anciens, ny par les Modernes. Pour ce qui est de l'Arithmetique,

\* C'est à dire, detachée.

\* Adjouste.

arithmetique, on n'y a pas encores trouué d'assez diuerfes & commodes Reductions dans le Calcul, principalement en ce qui est des Progressions, qui sont fort en vsage, dans ce qui regard la Physique : De plus, l'Algebre n'est pas tout à fait à sa perfection : & cette Arithmetique de Pythagore & Mystique, qui a pris son commencement de Proclus & de certains autres, qui ont suiuy la doctrine d'Euclide, est comme vne pourmenade de la meditation. Car c'est le propre de l'esprit de l'homme de se tourmenter sur les choses superflües, ne pouuant pas suffire à ce qui est de solide. La Mathematique Mixte a pour sujet les Axiomes & les portions Physiques, & elle considere la Quantité, entant qu'elle sert d'ayde pour les rendre claires pour les monstrier ; & pour leur faire faire leur action. Car il y a plusieurs parties de la Nature, qui ne scauroient estre ny assez subtilement comprises, ny assez clairement demonstrees, ny assez bien & certainement tournées à l'vsage, sans le secours & l'entremise de la Mathematique, comme sont la Perspective, la Musique, l'Astronomie, la Cosmographie, l'Architecture, & cette partie qui traicte des Machines & quelques autres. Au reste, ie ne trouue pas maintenant qu'il y ait à dire certaines portions entieres dans les Mathematiques Mixtes ; mais ie préuois qu'il y en y aura beaucoup à Desirer ; si d'auenture l'on ne vient à y trauailler. Car à mesure que la Physique s'accroistra de plus en plus, & qu'elle donnera de nouueaux Axiomes ; la Mathematique aura aussi besoin d'estre renou-

uellée en tout plein de choses ; & il faudra aussi faire plusieurs Mathematiques Mixtes.

Ie viens d'acheuer la Doctrine de la Nature, où i'ay remarqué ce qu'i y a à Desirer ; en quoy si ie me suis escarté de l'opinion receuë de longue main ; & si en ceste consideration i'ay donné sujet à quelqu'un de me contrarier, quant à moy ie proteste que de mesmes que ie ne prens pas plaisir de contredire : aussi n'ay-je pas dessein de disputer. Et puis que cela est

*Ce n'est pas à des Sourds que i'adresse ma voix*

*A tout ce que ie dis, me respondent les bois.*

La Voix de la Nature respondra plusieurs fois ; encores que la voix des hommes s'y oppose. Car comme Alexandre Borgia souloit dire sur le sujet de l'entreprise que firent les François contre Naples. *Qu'ils estoient venus avec de la Creye aux mains ; à fin de marquer leurs logis, & non avec des armes pour faire effort.* Ainsi ayme-je mieux entrer dans la Verité par la voye de la paix, à fin de marquer, comme avec de la creye, les Esprits qui seront capables de recevoir chez eux vne si grande Dame ; que de m'en frayer le chemin par la contention & par la guerre. Il reste maintenant à parler de la troisieme partie de la Philosophie qui traicte de l'Homme ; les autres deux parties, à sçauoir de la *Diuinité* & de la *Nature*, ayans esté amplement traictées.

*Fin du troisieme Liure.*



DE LA  
**DIGNITÉ**  
 ET DE  
**L'ACCROISSEMENT**  
 DES SCIENCES  
 De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM  
 & Vicomte de S. Aubain.

*LIVRE IV.*

---

A SON ROY.

*Diuision de la Doctrine de l'Homme en Philosophie, de l'Humanité, & en Philosophie Ciuile. Diuision de la Philosophie de l'Humanité, en Doctrine des choses, qui regardent le corps de l'homme & qui regardent son Ame. L'establissement d'une doctrine generale, de la nature, ou de l'estat de l'Homme. Diuision de la Doctrine de l'Estat de l'homme en doctrine de sa personne & de l'Aliance de l'Ame & du Corps. Diuision de la doctrine de la personne de l'homme en Doctrine de ses miseres & de ses prerogatiues. Diuision de la doctrine de l'Aliance en Doctrine des Indications & des Impresions. La Physiognomie & l'Interpretation des Songes naturels se rapportent à la Doctrine des Indications.*

CHAPITRE I.



I R E.

S'il arriue que qu'elqu'un m'attaque, ou me blesse à cause de ce que ie viens de proposer; ou que ie proposeray à l'auenir, qu'il sçache qu'outre que ie dois estre en seureté, estant sous la sauuegarde de vostre Majesté; qu'il fait contre ce qui se pratique d'ordinaire en la discipline militaire. Car ie ne suis qu'un trompette, ie ne combas pas: & peut-estre ie suis un de ceux desquels parle Homere.

*Courage Heraults, vous estes messagers  
De Iuppin & des hommes.*

Aussi estoient-ils tellement inuiolables, qu'ils alloient & venoient dans les armées des plus cruels ennemis, sans courre aucun danger de leur personnes. Et à vray dire ma trompette n'appelle ny n'excite les hommes; afin qu'ils se deschirent entr'eux par disputes; ny afin qu'ils combattent à outrance; mais plustost pour faire en sorte qu'estans demeurez d'accord de leurs differents, ils joignent leurs forces contre la nature des choses, afin de luy enleuer toutes ses fortifications, & d'estendre les bornes de l'empire de l'Homme, le plus loing que Dieu tout bon & tout grand le leur permettra.

Je viens maintenant à cette Science à laquelle nous cōduit l'Oracle Ancié: c'est à sçauoir à nostre cognoissance. Il faut plus diligemment nous y employer qu'à nulle autre; puis que c'est celle que nous auons plus d'interest de sçauoir: car c'est à elle où doiuent aboutir toutes les autres, pour le regard de l'homme; bien qu'elle ne soit seulement qu'une portion de la Nature. Et nous establissons cette regle generale: Qu'il est necessaire que toutes les diuisions des Sciences soient en sorte entendues & appliquées, qu'elles les marquent & distinguent plustost qu'elles ne les coupent & ne les mettent en pieces; afin que l'on y euite toujours la Solution de continuité. Car ce qui a esté obserué au contraire, a rendu les Sciences particulieres, steriles, vaines & defectueuses, quād elles ne sont pas nourries, soustenuës & renduës meilleures par la

source commune qui les foment toutes. Ainsi voyons-nous que l'Orateur Cicéron se plaint de Socrate & de son escole, de ce qu'il estoit le premier qui auoit separé la Philosophie de la Rhetorique: d'où estoit arriué que cette derniere estoit deuenüe vn art babillard, & de nulle importance. Aussi est-il vray, que l'opinion de Copernicus, laquelle passe maintenant, touchant ce qui est de la Terre, ne peut estre reprise par les Principes de l'Astronomie; parce qu'elle n'est pas contraire aux Phenomenes; mais elle l'est par les Principes bien posez de la philosophie naturelle. Bref nous voyons que l'art de Medecine n'a pas beaucoup d'auantage par dessus la pratique des Empyriques, si elle n'est pas accompagnée de la Philosophie naturelle.

Cela presuppposé, ie parle maintenant de la Doctrine de l'Homme, que ie fais double: Car elle le considere à part ou assemblé & en compagnie. Ie nomme vne de ces philosophies, Philosophie de l'Humanité; l'autre Philosophie Ciuile. La Philosophie de l'Humanité ou humaine, est composée de parties semblables à celles de l'homme; c'est à sçauoir des Sciences qui traittent du Corps & de l'Âme.

Mais il est besoin d'establir vne Science generale de la Nature & de l'Estat de l'homme, auant que de toucher à ces particulieres distributions. Car il est raisonnable d'emanciper cette science, & de la tirer du nombre des autres. Elle est faite des choses qui sont communes, tant au Corps qu'à l'Âme. De plus;

cette mesme Science de la Nature & de l'Estat de l'homme, peut estre diuifée en deux parties, en attribuant à vne d'elles la Nature Indiuifée de l'homme, & à l'autre le Lien mesme de l'Ame & du Corps, & je nommeray la premiere la Doctrine de la Personne de l'homme, & la seconde la Doctrine de l'Alliance. Or il est tout apparent que toutes ces choses estans communes & mixtes, elles ne peuuent estre rapportées à cette premiere diuifion des Sciences qui ont pour sujet le Corps & l'Ame.

La Doctrine de la Personne de l'homme, comprend principalement deux choses, c'est à sçauoir les consideracions des Miseres du genre humain, & les Speculations de ses Prerogatiues & Excellences. Quant à l'infelicité de l'homme plusieurs Philosophes & Theologiens l'ont eloquemment & amplement deplorée dans leurs escrits: ce qui est doux & salutaire tout ensemble.

Pour ses Prerogatiues, il me semble que les traitez en sont à Desirer. Et à vray dire Pindare a fort bonne grace en cecy, comme en toute autre chose, quand il dit, en louant Heron : *Il recueille les Eminences de toutes les Vertus*: car i'estimerois que ce seroit vn grand aduantage pour la grandeur, & pour la gloire des hommes, si l'on ramassoit, principalement de la fidelité de l'Histoire, les *Extremitez*, comme parlent les Scolaftiques; ou les *Eminences*, comme dit Pindare, de l'humaine nature. Et ce n'est autre chose, que ce qui se trouue de dernier & de Suprême en chacune des perfections qui sont au corps & à l'ame.

Combien est merueilleux ce que l'on raconte de Cesar qui pouuoit dicter à cinq secretaires tout à la fois. Mesmes les Forces de l'esprit de l'homme, paroissent grandement en ce que practiquoient les Anciens Rhetoriciens Protagore, Gorgie, & les Philosophes Callisthene, Possidoine & Carneades, qui disputoient à l'improuiste pour & contre, elegamment & amplemēt sur chaque sujet qu'on leur dōnoit. Ce qui estoit moins en vsage, mais qui auoit peut-estre plus d'esclat, & marquoit vne plus grande vigueur que ce qui est remarqué par Ciceron de son Maistre Archias; *Qu'il pouuoit reciter sur le champ vn grand nombre de tresbons vers, sur ce qui se passoit en ce temps là.* Et la memoire de Cyrus & de Scipion est grandement à estimer, qui pouuoient nommer tant de milliers d'hommes par leurs propres noms. Mais la gloire qui se trouue dans les Vertus Morales, n'est pas moins celebre que celle qui est dans les Intellectuelles. L'Histoire cogneuē d'Anaxarchus nous propose vne chose esmerueillable dans l'exercice de la Patience; car estant exposé à la geefne & aux tourmens, avec ses dents il se couppa la langue par le moyen de laquelle l'on croyoit tirer quelque confession de luy, & la cracha au visage du Tyran; Et ce qui est arriué dans nostre siecle ne cede point en matiere de souffrance à ce que nous venons de dire; bien que cet exemple soit plus raualé. C'est d'vn certain Bourguignon qui tua le Prince d'Orange; car estant fouierté avec des verges de fer, & deschiré avec des pincettes ardantes, il n'en jetta pas vn seul souspir. Et mesmes

mesmes comme il fut arriué que ie ne sçay quoy de rompu, fut cheu sur la teste d'un des assiltans, ce coquin desia à demy brullé & au milieu des tourmens, se mit à rire; bien qu'il eust vn peu auparauant pleuré, quand on luy coupa sa moustache de cheueux qu'il portoit frizée. L'on a aussi veu en plusieurs personnes vne admirable tranquillité & assurance, au temps mesme de la mort: Telle que fut celle de ce Centurion chez Tacite, qui respondit au Soldat qui auoit charge de le faire mourir & qui pour cet effect l'exhortoit d'estendre fort le col: *Je souhaite que vous me frappiez aussi fort.* Mais Iean Duc de Saxe ayant receu, comme il jouïoit aux eschets son Arrest, portant condamnation de mort au lendemain, fist venir à soy vn qui estoit là present, & en riant luy dist: *Vous voyez au moins comme i'ay l'aduantage: & ie m'asssure qu'il dira apres ma mort (ce qu'il prononça se tournant vers celuy qui jouïoit contre luy) qu'il auoit plus beau jeu que moy.* Et nostre Morus, Chancelier d'Angleterre, respondit au barbier qu'on luy auoit enuoyé le iour auparauant qu'il mourust, de crainte que ses grands cheueux n'esmeussent le peuple à compassion: & luy demandoit s'il ne luy plairoit pas qu'il les luy coupast, luy respondit, dis-je: *Je suis en dispute avec le Roy pour ma teste, ie n'ay pas resolu d'y faire de la despense qu'elle ne soit vuidée.* Le mesme estant sur le poinct de mourir, & s'estant desia courbé sur le poteau fatal, il se releua vn peu; & ayant doucement manié sa barbe, qui estoit fort longue: *Celle-cy au moins, dit-il, n'a pas offensé le Roy.* Mais afin de n'estre

pas ennuyeux sur ce sujet, il suffit, suiuant mon dessein, que l'on ramasse en vn volume les Miracles de la Nature Humaine, comme aussi le plus grand pouuoir & la plus grande vertu qui se rencontre, tant en l'Amé qu'au Corps: & ce sera comme des fastes des triomphes humains. En quoy j'estime l'effort de Valere Maxime & de C. Pline, & ie requiers vne semblable diligence, & vn esgal iugement à celuy qu'ils ont eu.

Pour ce qui est de la Doctrine de l'Alliance ou du Lien commun de l'Amé & du Corps, elle peut estre diuisée en deux parties. Car de mesme qu'il y a vne franche communication entre les Alliez, & qu'ils se rendent des deuoirs mutuels les vns aux autres: ainsi ceste Alliance qui est entre l'Amé & le Corps, est pareillement comprise en deux choses, c'est à sçauoir que l'on descriue commét ces deux, l'Amé & le Corps se font cognoistre l'vn l'autre: & comment ils agissent l'vn sur l'autre par cognoissance ou par indication & par impression. Ceste premiere, c'est à sçauoir la description par laquelle l'on peut auoir la cognoissance de l'Amé, par l'habitude du corps; ou du corps par les accidens de l'Amé, nous a enfanté deux Arts, l'vn & l'autre de Prediction, l'vn embelly des recherches d'Aristote; & l'autre de celles d'Hypocrate. Et bien que les derniers temps les ayent gastés par des melanges de superstition & de phantaisie, ils sont toutesfois repurgez & remis en leur entier; ils ont vn fort & solide fondement en Nature; comme aussi ils portent vn fruiet vtile à la vie commune. Le

premier est la Physiognomie qui monstre par les delineaments du corps, quelles sont les inclinations de l'Ame. L'autre est, l'Interpretation des Songes naturels, qui descouvre par les agitations de l'Esprit en quel estat est le corps, & comme il se porte. Je remarque qu'il y a quelque chose à Desirer en cette premiere partie. Car Aristote a fort ingenieusement & fort subtilement traitté de la fabrique du corps, quand il est en repos, mais il n'en a rien dit, quand il est en mouuement; à sçauoir quand on fait quelques gestes, qui ne sont pourtant pas moins sujets aux obseruations de l'Art, & mesmes y sont plus exactement considerés. Car les delinemens du Corps font voir generalement les inclinations de l'Ame. Mais les Mouuemens & les gestes de la bouche & des autres parties, monstrent quand il faut prendre son temps, & signifient la presente disposition & volonté de ceux qui les font, & pour vser des termes tres-propres & tres-eloquents, dont vostre Majesté se sert. *La langue frappe aux aureilles; mais le geste parle aux yeux.* Ce que plusieurs vieux routiers & madrez sçauent fort bien, qui ont tousiours leur veü arrestée sur le visage, & sur les deportemens d'autruy, & ce pour leur profit: par ce que c'est principalement en cela que consiste leur dexterité & leur prudence. De fait, on ne sçauoit nier que cette remarque que l'on fait sur le visage d'autruy, n'apprenne merueilleusement bien à choisir l'heure, & à prendre l'occasion, en laquelle l'on peut commodement parler à ceux à qui l'on a à faire, ce qui n'est

pas peu de chose, dans le train de la vie ciuile. Sans pourtant qu'il faille penser que telle souplesse soit attachée aux hommes particuliers, & que l'on n'en sçauroit tirer vne regle certaine. Car tout autant que nous sommes, nous rions de mesme façon, nous pleurons, nous rougissons, nous nous refroignons, & ainsi pour l'ordinaire, nous auons tous de semblables mouuements, & mesmes les plus subtils. Que si quelqu'un fait icy mention de la Chiromantie, qu'il sçache que ce n'est rien; & que ie ne l'estime pas seulement digne d'estre nommée dans ces discours. Pour ce qui est de l'Interpretation des songes naturels, quelques-vns en ont escrit, mais ils y ont fait couler quantité d'impertinences. Je me contenteray de dire pour cette heure que l'on ne s'y appuye pas seulement sur ce fondement solide: *Quand il arriue que cela mesmes vient de la cause interne qui a accoustumé de proceder de l'externe, cet acte externe passe en songe.* L'oppression de l'estomach, qui est causée d'une vapeur grossiere, est semblable à celle qui vient par l'application d'un poids exterieur. Et c'est pourquoy ceux qui sont sujets au Coquemare, songent qu'on les a chargez d'un fort pesant fardeau; & se representent par le menu, comment cela s'est fait. Les Intestins sont esgalement suspendus en l'air par la tourmente de la mer, que par les vents qui sont amassez à l'entour du cœur. C'est pourquoy les Hypochondriques songent fort souuent qu'ils font des voyages sur mer, & qu'ils sont agitez sur les eaux. Il y a vne infinité de choses semblables.

La dernière partie de la Doctrine de l'Alliance, que nous auons nommé Impression, n'est encores pas reduite en Art. Mais il s'en trouue quelque peu de chose icy & là, dans d'autres traittez. Elle prend le mesme tour que la première. Car elle considere deux choses, à sçauoir, comment, & jusques où les humeurs & le temperament du corps changent l'Ame, & agissent sur elle; ou bien comment, & iusques où les passions ou apprehensions de l'ame changent le corps & agissent sur luy. Je prends garde que cette première portion est par fois traittée sur le sujet de la Medecine; mais en cela mesmes il est entré tout plein de choses qui concernent la Religion. Car les Medecins ordonnent les medicamens pour guarir les maladies de l'Ame, telles que sont la Phrenesie & la Melancholie: & mesmes ils bail-  
lent des medecines pour resiouir l'esprit, pour preseruer le cœur, pour augmenter la force, pour rendre l'esprit subtil, pour fortifier la Memoire, & pour choses semblables. Pour ce qui est des diettes, des choix de viandes & de breuuages, des bains & des autres choses que l'on obserue pour le corps dans la secte des Pythagoriciens, dans l'heresie des Manicheens, & dans la loy de Mahomet, pour tout cela, disie, s'en est par trop fait. Il y a aussi plusieurs preceptes qui defendent expressément en la Loy Ceremoniale de ne point manger de sang ny de graisse; & qui distinguent les animaux mundes des immundes, quand il est question de les manger. Mesmes la Religion Chrestien-

Lieu remarquable.

ne, quoy qu'exempte de la nuée des Ceremonies & seraine de soy, ne laisse pourtant de retenir l'usage des ieufnes, des abstinences & de tout ce qui est propre à mortifier & à humilier le corps, comme ne regardant pas purement la ceremonie ; mais aussi ce qui rapporte del'vtilité. Mais la racine de tous ces commandemens, outre la ceremonie mesme & l'exercice de l'Obedience, consiste en ce dequoy ie parle. C'est à sçauoir sur ce qu'il faut que l'Ame compatisse avec le Corps. Que s'il se rencõtre quelqu'vn de si foible iugement de croire que ces impressions du Corps sur l'Ame, font douter de son immortalité, ou diminueét l'authorité qu'elle a sur le Corps; ie luy feray vne responce, laquelle, quoy que leger, sera assez bonne pour son doute qui est peu de chose. Qu'il recherche des exemples, ou d'vn enfant qui est dans le ventre de sa mere, lequel a les mesmes ressentimens d'affection qu'elle; bien que le temps venu il sorte de son Corps: ou qu'il considere que les Roys, quoy que puissans, se laissent parfois fleschir au grand nombre de leurs seruiteurs qui viennent en foule, en retenant neantmoins leur puissance Royale.

Maintenant, pour ce qui est de la partie reciproque de l'Ame & de ses affections, qui font effect sur le Corps, elle a aussi trouué place dans la Medecine. Car il n'y a pas de Medecin, pour si peu aduisé soit-il, qui ne considere & qui ne touche les accidens de l'Ame, comme chose qui est de grande importance pour ses cures; & qui ayde de beaucoup, ou qui empesche grandement ses medicamens. Mais l'on n'a recherché

que fort sobrement, sans prendre garde à sa subtilité & à son vtilité, vne autre certaine chose qui se rapporte à cecy; c'est à sçauoir, comment l'imagination de l'Amc, en laissant à part les affections, ou vne profonde pensée, & comme esleuée en vne certaine foy, peut seruir à changer le Corps de celuy qui imagine. Car encores qu'elle ait vn manifeste pouuoir de nuire; il ne s'ensuit pas pourtant qu'elle ait la mesme vertu de profiter; non plus à la verité, que celuy-là ne concludroit pas bien, de ce qu'il se trouue vn air tellement contagieux qu'il fait mourir sur l'heure, qu'il y en doit donques auoir vn tellement sain qu'il guerisse à l'heure mesme celuy qui est malade. Cette recherche seroit grandement vtile; mais comme dit Socrate, il faudroit pour cet effect, vn Nageur de l'isle de Delos; d'autant qu'elle ne se rencontre qu'au plus profond. De plus, entre ces Doctrines de l'Alliance, ou du mutuel consentement qui est entre l'Amc & le Corps, il n'y en a point de plus necessaire que celle qui examineroit les progresz, places & domiciles que les particulieres facultez de l'Amc ont dans le Corps & dans ses organes. Non que ce genre de Science n'ait esté traicté par aucuns; mais la plus part de ce que l'on y trouue a esté controuersé, ou legerement recherché; en sorte qu'il seroit besoin de plus de diligence & de plus de subtilité. Car l'opinion de Platon par laquelle l'Intellect est placé dans le cerueau, comme dans vne citadelle; le Courage (qu'il nomme mal à propos Colere, veu qu'il le deuoit plustost nommer Orgueil, ou Superbe) dans le cœur; & la Conuoitise

& Sensualité dans le Foye, cette opinion, dis-je, ne doit pas estre tout à fait ny mesprisée, ny embrassée avec trop d'affection. Comme aussi ce n'est pas sans erreur que l'on a placé ces facultez Intellectuelles, Phantasie, Raison & Memoire, selon les ventricules du Cerueau. Mais c'est assez expliqué la Doctrine de la Nature Indiuise de l'homme, comme aussi celle de l'Alliance qui est entre l'Ame & le Corps.

*Diuision de la Doctrine qui regarde le Corps, en Medecine & en Science de Volupté. La Medecine se partage en trois: en la conseruation de la santé; \* en la cure des maladies; & en la prolongation de la vie: Et il faut separer cette derniere partie des deux autres.*

\* J'ay sup-  
pléé ce cy qui  
ne se trouue  
pas dans l'E.  
xemplaire  
latin.

## CHAPITRE II.

**L**A Doctrine concernant le Corps de l'homme reçoit la mesme diuision que l'on donne aux biens du Corps mesme, auxquels il s'affugetit. Il y en a de quatre fortes: La Santé, la Forme, ou la Beauté, les Forces, & la Volupté. Il y a aussi tout autant de Sciences. La Medecine, l'Art de se bien parer, la Luitte, & la Doctrine de sçauoir prendre ses plaisirs, que Tacite nomme *Vn sçauant Luxe*.

La Medecine est vn Art fort noble, & qui sort de tresbon lieu, selon les Poëtes. Car ils ont dit qu'Apolon en estoit le premier Dieu; & ils luy ont donné  
Æsculape

Æsculape pour fils, qui estoit aussi Dieu; & qui faisoit profession de ce mesme Art, ce qu'il faut entendre en cette sorte: Que comme le Soleil est l'auteur & la fontaine de la vie dans les choses naturelles; de mesmes le Medecin en est le conseruateur, comme vne autre source.

Mais cet Art a esté rendu de beaucoup plus excellent par les Oeuures du Sauueur qui a esté Medecin de l'Ame & du Corps, & qui a eu l'Ame pour objet de sa doctrine celeste; de mesmes que le Corps pour sujet de ses miracles. Car nous ne lisons pas qu'il en ayt fait aucun, ny pour les honneurs, ny pour les richesses, si vous en exceptez celuy seul qu'il fit afin de rendre le tribut à Cesar; ils ont esté tous employez pour preseruer le corps de l'homme, pour le sustenter, ou pour le guarir.

Ce sujet de la Medecine, à sçauoir le corps de l'Homme; est entre toutes les choses que la nature a produit, le plus capable de receuoir le remede; mais aussi ce remede est le plus susceptible d'erreur. Car de mesmes que ce sujet moins grossier & plus diuers, peut beaucoup pour sa guarison; aussi en facilite-il le defect. C'est pourquoy, comme ainsi soit que cet Art en la sorte qu'il se pratique auiourd'huy, consiste principalement en Conjecture; aussi faut-il croire que sa recherche est fort difficile & fort curieuse. Sans que pourtant en approuuant l'impertinence fabuleuse de Paracelse & des Alchymistes, j'estime comme eux que l'on trouue dans le corps humain vne correspondance avec toutes les especes

qui font en l'Vniuers, comme avec les Estoilles, avec les mineraux, & avec les autres choses, ayans tourné à leur dessein, mais avec peu de jugement, & grossièrement cet Embleme des Anciens. *Que l'homme estoit le Microcosme ou l'Abregé de tout le monde.* Mais à vray dire, ainsi que i'ay desia commencé, la chose tourne là. Qu'il ne se trouue rien entre les corps naturels qui soit composé de si diuerses pieces, que le corps de l'homme. Car nous voyons que les herbes & les plantes prennent leur nourriture de la terre & de l'eau; que les animaux la tirent des herbes & des fruitcs: mais que l'homme se nourrit de la chair des animaux à quatre pieds, des oiseaux, des poissons, comme aussi des herbes, des grains, des fruitcs & des differentes liqueurs, non sans vn diuers mélange, assaisonnement & preparation de ces corps auant que l'homme les mange. Adjoustez que la sorte de vie des animaux est plus simple, & qu'ils ont moins d'affections qui agissent sur le corps; & mesmes qu'elles sont quasi toutes semblables. Là où l'homme reçoit vne infinité de vicissitudes & de changemens par les lieux de sa demeure, par les exercices, par les affections, par le sommeil & par les veilles. C'est pourquoy, il est vray de dire, qu'entre autres la seule Masse du Corps de l'homme a esté bien paistrie & grossie de plusieurs choses. Comme au contraire que l'Ame est la plus simple de toutes les substances; d'où viét que ce Poëte n'a pas mal parlé:

*Il a laissé le pur sens Aetherée,  
Et le feu d'un vent simple.*

Si bien que ce n'est pas merueilles si l'Ame ainsi placée, ne trouue aucun repos; veu que suiuant cet Axiome. *Le Mouuement est rapide hors de son lieu; mais paisible quand il y est.* Mais pour reuenir à mon sujet, cette subtile & diuerse composition & fabrique du corps humain, a fait qu'il est cōme vn instrument de Musique, bien & curieusement trauaillé, qui se desaccorde, facilement. C'est pourquoy chez les Poëtes la Musique est avec grāde raison iointe avec la Medecine, en la personne d'Apollon; d'autant que ces deux Arts ont quasi vn semblable Genie. Aussi faut il que le Medecin s'estudie principalement, à sçauoir si bien monter, & si bien toucher le luth du corps humain, qu'il n'en sorte point d'accord, ny mauuais, ny desagreable. Doncques cette inconstance & cette varieté du sujet, ont fait despendre cet art de la Conjecture; & par consequent sont cause qu'il y est entré, non seulement de l'erreur, mais aussi de l'imposture. Car quasi tous les autres Arts, & toutes les autres Sciences se jugent par leur vertu, & par leur fonctiō, & non par le succès: ou parce qu'elles sont. L'Aduocat est recommandable par son bien dire, & par son Eloquence, & non par l'issuë de la cause qu'il a plaidé. Le Pilote est estimé par l'experience qu'il a de bien tenir le gouuernail, & non par l'heureux voyage: Mais à peine le Medecin, & peut estre ce luy qui gouerne les affaires d'Estat, font-ils des actions, par lesquelles ils donnent apparemment vne espreuue de leur art & de leur vertu. C'est de l'euement qu'ils tirent toute leur gloire, & ce par vn

jugement tout à fait injuste. Car qui peut sçauoir si c'est par hasard ou par industrie, qu'un malade est mort ou remis en santé; que la Republique subsiste, ou qu'elle est sur le point de se perdre? D'où il arriue fort souuent que l'Imposteur emporte la palme, & le vertueux le blasme. Mesmes les hommes ont si peu d'esprit, & sont tellement credules, qu'ils font plus d'estat d'un Charlatan qui court par le monde, & d'une sorciere, que d'un habille Medecin. C'est pourquoy les Poëtes semblent estre fort confiderez & fort clair-voyans en ce qu'ils ont donné Circé pour sœur à Æsculape, l'un & l'autre engendré par le Soleil, comme portent ces vers d'Æsculape, fils de Phebus.

*Il poussa de sa foudre dans les eaux Stygiennes,  
Æsculape, le fils du Soleil & l'auteur  
De cet Art de guarir.*

Et semblablement ceux qui parlent de Circé fille du Soleil.

*Dans les bois sans abord, où la puissante fille,  
Du Soleil, sur le soir alume pour flambeaux  
Le Cedre qui sent bon.*

Car de tout temps, selon l'opinion & l'estime du vulgaire, les Sorcieres, les vieilles & les Imposteurs ont esté en quelque façon les corriuaux des Medecins, & ont quasi entré en contestation pour emporter la gloire des plus belles cures, & à vostre aduis que s'ensuit - il de là? c'est que les Medecins disent entre eux ce que Salomon rapporte sur vn plus graue sujet. Si ce que ce sot & moy faisons, ne doit auoir qu'un mes-

me euenement, à quoy me sert-il d'auoir plus travaillé à la sagesse que luy? Quant à moy, je ne sçauois vouloir mal aux Medecins, s'ils s'appliquent le plus souuent à vne autre estude qu'ils ayment, qu'à celuy de leur Art. Car vous trouuerez entre eux des Poëtes des Antiquaires, des Critiques, des Orateurs, des Politiques, des Theologiens: & ils sont beaucoup plus doctes en ces sciences, qu'en leur professiõ mesme. Et cela n'arriue pas comme ie pense (ainsi que le leur objecte vn certain qui a declamé cõtres les Sciences) de ce qu'ils ont deuant les yeux des objets sales & tristes, ce n'est pas ce qui les contraint de se diuertir à autre chose; mais cela vient de ce qu'estans hommes. *Ils ne treuuent rien en l'homme qui leur paroisse estrange.* Si cela vient de ce que ie dis, c'est qu'ils croyent qu'il importe fort peu à leur reputation & au gain qu'ils font d'estre mediocrement habiles, ou d'estre les premiers en leur Art. Car le chagrin de la maladie, la douceur de la vie, la tromperie de l'Esperance, & la recommandation des amys, font que les hommes se fient aisément à quelque Medecin que ce soit. Mais si quelqu'vn considere cecy de plus près, il trouuera que c'est plustost la faute des Medecins, que leur descharge; car ils ne deuoient pas en cela quitter toute sorte d'esperance: au contraire, ils y deuoient faire tous leurs efforts. Que si quelqu'vn veut tant soit peu se ressouuenir des obseruations qu'il a fait, & y prendre garde, il y trouuera facilement par les exemples qui luy sont presens & familiers, combien de pouuoir a la subtilité & la poincte de l'Intellect, sur la diuersité

de la matiere, ou de la forme des choses. Il n'y a rien au monde de plus diuers que le visage des hommes, la memoire ne laisse pourtant d'en retenir la difference infinie. Voire mesmes le Peintre avec fort peu de coquilles, où il y a des couleurs, peut par son pinceau imiter & tirer au vif les visages de tous les hommes qui viuent, de tous ceux qui ont vescu, & de tous ceux qui viuront, si on les luy pouuoit représenter; & ce, en portant sa veuë sur eux; en y appliquant la force de son Imagination, & en se seruant de la fermeté de sa main. Il n'y a rien de plus different que la voix de l'homme, nous ne laissons pourtant d'en faire la distinction en chaque personne. Mesmes il se trouue certains badins & farceurs, qui sçauent naïuement bien représenter la voix de qui que ce soit. Il y a aussi vne grande diuersité dans les Sons articulez; c'est à sçauoir dans les paroles; on a pourtant trouué vn moyen de les reduire toutes à ce peu de lettres, qu'il y a dans l'Alphabet. Et il est tres-veritable, que quand on rencontre des difficultez & des choses que l'on ne peut entendre dans les Sciences; cela ne vient pas de ce que l'esprit n'est point assez subtil, ou assez capable; mais plustost de ce que l'object est placé en vn lieu trop escarté. Car de mesmes que le Sens fort esloigné de l'object se trompe pour l'ordinaire; mais en estant deuëmét proche, il n'erre pas beaucoup; il en est de mesme de l'Intellect. Or les hommes ont accoustumé de regarder la nature, comme du haut d'vne tour & de fort loin; & s'occuper par trop aux choses generales. Que s'ils vouloient dé-

cendre & s'approcher de ce qui est particulier; & considérer les choses avec plus d'attention & de diligence, ils les comprendroient mieux & avec plus d'utilité. Si bien que le remede de cette incommodité ne consiste pas seulement à rendre l'organe plus aigu & à le renforcer; mais aussi à s'approcher de plus près de l'Object. C'est pourquoy il n'y a point de doute que si les Medecins quittoient ces considerations generales, & s'ils alloient au deuant de la Nature, ils rencontreroient fort heureusement: ce qui a fait dire au Poëte,

*Puis qu'il y a plus d'une maladie  
Il faut trouver des Arts qui soient diuers  
Pour mille maux, mille biens dans la vie.*

Ce qu'ils doiuent d'autant plustost faire que les sortes de Philosophie, sur lesquelles se fondent les Medecins, tant Methodiques que Chymiques, sont à vray dire fort peu de chose. Or la Medecine qui n'a pour son fondement la Philosophie, est grandemēt debile: partant si les choses par trop generales, quoy que veritables, ont ce vice, qu'elles ne conduisent pas droictement les hommes à l'action: celles de ce mesme genre qui sont fausses de foy, & qui escartent du lieu où elles deuoient conduire, sont beaucoup plus dangereuses.

Doncques la Medecine, comme j'ay pris garde, est encores en tel poinct que l'on en a plustost fait monstre qu'on ne la cultiuée; & qu'on la plustost cultiuée qu'on ne la augmentée; veu que toute la peine qu'on y a pris a plustost esté employée à tourner à l'entour

qu'à s'y aduancer. Car ie descouure que plusieurs choses y ont esté redites par ceux qui en ont escrit, & ien'en vois que fort peu d'adjoustées. Je la diuifera y en trois parties que ie nommeray les trois deuoirs. Le premier est la conseruation de la Santé : Le second, la guerison des Maladies : Et le troisiésme, la prolongation de la Vie. Quant à ce dernier, il ne semble pas que les Medecins l'ayent recogneu comme partie principale de leur Art ; ils l'ont seulement & assez mal à propos, meslé avec les deux autres. Car ils croyent que si l'on chasse les maladies auant qu'elles arriuent ; & qu'on les guerisse quand elles sont suruenues, que de là s'en ensuit la prolongation de la Vie. Et bien que cela soit sans doubte, si ne prennent-ils pas garde avec assez de subtilité, que l'vn & l'autre concerne les maladies, & cette seule prolongation de Vie, qui est abregée & entrecoupée par ces maux. Pour ce qui est d'estendre le filet de la Vie, & d'esloigner pour vn temps la mort qui se glisse tout doucement par vne Resolution simple, & par vne faute de nourriture en vieillesse, c'est vne matiere qu'aucun des Medecins n'a traité comme il faloit. Et que les hommes n'ayent pas de scrupule, de ce que j'ay le premier reduit en Charge & en Deuoir, qui est dans vn Art, cette chose qui despend de la Destinée & de la Prouidence de Dieu. Car à vray dire, la Prouidence gouerne esgalement la mort, en quelque façon qu'elle arriue, soit par violence, soit par maladie, soit par vieillesse: Elle n'exclud pourtant pas les precautions & les remedes. Or l'Art & l'industrie

strie humaine ne commandent pas à la Nature & au Destin ; mais elles leur aydent en quelque chose. Toutesfois, ie parleray par cy-apres de cette partie ; mais ie diray cecy parauance, que personne ne confonde mal à propos, commel'on a desia fait par le passé, ce troisieme deuoir de la Medecine avec les deux premiers.

Pour ce qui est du deuoir de conseruer la Santé, qui est le premier de ceux dont nous auons parlé, plusieurs en ont escrit en tout plein de choses assez mal à propos ; mais principalemét, côme ie pense, en ce qu'ils ont donné trop d'aduantage aux choix des viandes, & moins qu'il n'en falloit à leur quantité. Et mesmes en icelle, comme s'ils estoient des Philosophes Moraux, ils ont trop loué la mediocrité. Veu que les ieufnes tourne en habitude, & le manger beaucoup, quand on l'a accoustumé, conseruent mieux la Santé que ne font ces mediocritez, qui rendent quasi faineante la Nature, & incapable de soutenir, ny l'excés, ny l'abstinence, quand il en est besoin. Mais pas vn des Medecins n'a assez bien distingué ou remarqué les especes d'exercices, qui peuuent beaucoup pour la santé ; veu principalement qu'il ne se rencontre aucune disposition à la maladie qui ne puisse estre corrigée par quelque exercice propre pour cela. Ceux qui ont mal aux reins doiuent iouër à la boule. Ceux qui sont Pulmoniques doiuent tirer de l'arc : ceux qui sont malades de l'estomach doiuent se pourmener ou se faire porter ; & ainsi des autres. Mais puis que cette partie de la

Conseruation de la santé a esté traitée en son tout, ie ne me refous pas de remarquer ses moindres defauts.

Quant à ce qui est de la Guarifon des maladies, c'est la partie de Medecine, en laquelle l'on a plus pené, bien que l'on n'en ait gueres tiré de profit: elle cōtient la Doctrine des Maladies, ausquelles le corps humain est sujet avec leurs Causes, leurs Symptomes & leurs Remedes. Il y a plusieurs choses à desirer en ce second deuoir de la Medecine; dont i'en proposeray aucunes des plus remarquables, sans y obseruer ny ordre, ny methode.

La premiere est, la Discontinuation de cette vtile & exacte diligence d'Hippocrate, qui auoit accoustumé de composer vn discours de tout ce qui estoit arriué de particulier dans la maladie de ceux qu'il traittoit, en rapportant quelle estoit la nature de leur mal, quel remede il y auoit appliqué, & quelle auoit esté l'issuë de sa cure. Et puis qu'ainsi est, que nous trouuons sur ce sujet vn exemple si propre & si signalé en ce mesme grand personnage qui est en estime d'estre comme le pere de cet Art, il ne sera pas besoin d'en tirer vn autre de dehors, & des Arts estrangers, comme de la prudence des Iurisconsultes, qui n'ont rien tant en recommandation, que de rediger par escrit les Cas les plus remarquables, & les nouuelles decifions; afin de se preparer & de s'instruire de ce qu'ils auront à faire, quand il arriuera quelque chose de semblable. C'est pourquoy ie m'apperçois que cette Continuation de recits me-

decinaux est à desirer, n'estant principalement pas reduitte en vn volume avec diligence, & avec jugement. Non que je vueille qu'elle soit si ample, qu'elle contienne les choses vulgaires, & qui arriuent tous les jours; car ce seroit quelque chose d'infiny, & qui ne seroit pas à propos; ny aussi qu'elle soit par trop reserrée, mais qu'elle comprenne seulement ce qui est d'emerueillable & d'estrange, ce qu'aucuns ont fait. Car il eschet bien de la nouveauté en la façon d'estre d'une chose, & en ses circonstances, qui ne se trouue pas dans le genre mesme. Mais celuy qui appliquera particulièrement son Esprit à telles observations y trouuera quantité de choses dignes de remarque, dans cela mesmes qui paroist vulgaire.

De plus, il arriue souuent dans les Recherches Anatomiques, que l'on y obserue avec vne tres-diligente curiosité, iusques aux moindres petites parties, tout ce qui regarde en general le corps de l'homme. Mais les plus diligens Medecins s'ennuient de rechercher la difference qui est en diuers corps. C'est pourquoy i'affeure que la simple Anatomie est fort clairement traittée, mais ie dis que l'Anatomie Comparée est à desirer. Car l'on considere fort bien les parties singulieres, leurs consistances, leurs figures, & leurs situations; mais on ne regarde pas assez curieusement, la figure & la condition de ces parties dans les hommes diuers. Et ie crois que la cause de cette omission, vient de ce que l'inspection d'une ou de deux Anatomies peut suf-

fire pour la premiere recherche ; au lieu qu'il faut auoir diligemment & curieusement regardé plusieurs Dissections, pour bien entendre la derniere, qui se fait par Comparaison, & où il y a du hazard. Les habilles hommes se peuuent vanter dans leurs leçons publiques, & dans les assemblées qu'ils sçauent la premiere sorte de Dissection, mais la seconde se peut seulement acquerir par vne attentive, & par vne longue experience. De plus, il n'y a point de doute que la figure & la stature des parties internes ne soit aussi diuerse, ou peu s'en faut, que l'est celle des membres externes ; & que le cœur, le foye & l'estomach sont aussi dissemblables dans les hommes, comme le sont le front, le nez ou les oreilles. Et dans la difference de ces parties Internes se trouuent souuent les Causes qui contiennent plusieurs maladies : de quoy les Medecins ne s'aduisans pas, accusent cependant les humeurs qui n'en sont pas la cause ; puis qu'elle despend de la façon, en laquelle est fabriquée quelque certaine partie. C'est aussi en la Cure de telles maladies, que l'on pert sa peine : si l'on se sert de Medicaments qui alterent ; veu qu'ils ne sont pas à propos en cette occasion, en laquelle il faut corriger, accommoder & palier le mal par vn regime de viure, & par des remedes vsuels. Semblablement les exactes obseruations, tant des humeurs de toutes sortes, comme des Vestiges & Impressions des maladies en diuers Dissections se rapportent à l'Anatomie Comparée, veu que pour l'ordinaire on a accoustumé de ne tenir compte

des humeurs, comme estant sales & importunes: & partant il est necessaire auant toute chose de remarquer quelles, & combien il y en y a d'especes differentes dans le corps humain, sans par trop s'arrester aux diuisions que l'on a appris d'en faire. Comme aussi il est besoin de sçauoir en quelles Cauitez & en quels Receptacles, chacune d'elles a accoustumé de se placer & y faire comme son nid, & quelle ayde, ou quel dommage elle y rapporte & choses semblables. De plus, il faut obseruer dans les diuerses Anatomies les vestiges & les impressions des maladies, & comme les parties interieures en ont esté lezées & gastées: c'est qu'il faut remarquer les Aposthemes, les Vlcères, les Solutions de continuité, ce qui a esté pourry, ce qui a esté mangé, ce qui a esté consommé, ce qui a esté retiré, ce qui a esté estendu, les conuulsions, les luxations, les dislocations, les obstructions, les repletions, & les tumeurs. Il faudra aussi prendre garde à toutes les matieres outre nature, qui se trouuent dans le corps humain, comme aux pierres, aux carnositez, aux excroissances, aux vers & à choses semblables. Tout ce que ie viens de dire, ou s'il y a quelque autre chose qui luy ressemble, doit estre soigneusement recherché & ramassé par cette Anatomie Comparée, dont i'ay parlé, & par les experiences de plusieurs Medecines vnies ensemble. Mais ou l'on traicte par maniere d'acquit la Diuersité de tels accidens, quand l'on parle del'Anatomic; ou l'on n'en parle point en tout.

Quant à ce qui est de cet autre défaut qui se trouve dans l'Anatomie : qui est, Qu'elle n'a pas accoustumé de se faire sur les corps vians : qu'en doit-on dire, puis que c'est vne chose odieuse, barbare & à bon sujet condamnée par Celsus? Ce que les Anciens ont remarqué, ne laisse pourtant d'estre fort veritable : c'est à sçauoir que plusieurs pores, plusieurs conduits, & plusieurs petits trous ne paroissent pas dans les Dissections des Anatomies ; d'autant qu'ils sont cachez & bouchez aux corps morts, & sont dilatez & peuuent paroistre és corps vians. C'est pourquoy, afin que l'on fasse ce qui peut seruir & que l'on n'vse point d'inhumanité, il ne faut pas entierement rejeter l'Anatomie des corps vians ; ny la borner à ce que les Chyirurgiens en apprennent fortuitement ; ainsi que Celsus l'a fait ; puis que l'on peut fort bien en venir à bout par la Dissection des Animaux viuans, qui, quoy que dissemblables en parties à celles des hommes, peuuent pourtant suffire pour ce sujet ; pourueu que cela se fasse avec iugement.

Pour ce qui est de la recherche que les Medecins font des Maladies, ils en trouuent plusieurs qu'ils nomment Incurables, les vnes dès leur commencement, & les autres quand elles sont venuës à vn certain periode. En sorte que les proscriptions de L. Sylla, & des Triuirs ont esté fort peu de chose, au respect de celles des Medecins ; par lesquelles ils condamnent à mort les hommes par des iugemens fort injustes : bien que plusieurs d'eux en rechappent plus facilement, que l'on ne faisoit du temps de ces proscri-

ptions Romaines. C'est pourquoy ie ne feins pas de mettre entre les choses qui sont à Desirer vn certain Ouurage de Guerison des maladies que l'on croit Incurables, afin qu'aucuns habiles hommes & courageux, parmy eux, soient appelez & excitez à cét employ; entant que la nature des choses le permet: veu que cela mesmes, prononcer que telles maladies ne peuuent estre gueries, semble approuuer, comme par vne espece de Loy, la negligence & le peu de soin, & fait que l'ignorance n'est pas blasinée.

Mais afin de passer plus auant; i'estime que c'est aussi tout à fait le deuoir du Medecin, non seulement de remettre la Santé; mais aussi d'adoucir les douleurs & les tourmens, qui sont dans les maladies. Non pour cela seulement que cét adoucissement de mal, comme d'vn Symptome dangereux, sert de beaucoup à la guerison; mais aussi, d'autant que quand on est hors d'esperance de salut, il rend le passage de cette vie à la mort, plus doux & plus paisible. Car cette facilité de mourir n'est pas vne petite portion de bon-heur. Auguste Cesar auoit accoustumé de la souhaiter avec affection; & on la remarquée à la mort d'Antonin Pie, qui paroissoit plustost estre assoupy d'vn doux & d'vn profond sōmeil, que d'estre sur le poinct de mourir. L'õ escrit aussi qu'Epicure se procura cela mesmes; car estant hors d'espoir de guerison, il beut tant que son estomach & ses sens en furent tous perdus: & c'est ce que veut dire l'Epigramme en ces mots:

*D'oñ vient, qu'yure il a beu les ondes Stygiennes.*

C'est à dire qu'il adoucit l'amertume de la boisson du fleuve Styx, par le moyen du vin. Mais les Medecins de nostre temps croiroient commettre vn grád mal, que de se tenir aupres des malades, dès l'heure qu'ils ont iugé qu'ils ne peuuent en eschapper : là où, selon mon iugement, ce seroit leur deuoir, s'ils auoient tant soit peu d'humanité, d'apprendre quelque certain Art ; par le moyen duquel ceux qui seroient sur le poinct de rendre l'ame, mourussent plus aisément & plus doucement. Et ie nomme cette partie vne recherche de la facilité exterieure de mourir ; à la difference de celle qui regarde la preparation de l'ame ; & ie la place entre ce qui est à Desirer.

De plus, ie treuue qu'és cures des maladies ce que ie diray est generalement à Desirer. Qu'encores que les Medecins de ce temps-cy executent assez bien les intentions generales des guarifons ; ils ne cognoissent pas pourtant, ou s'ils le font, ils n'obseruent pas religieusement les Particulieres Medecines qui ont la propriété de guarir chaque maladie. Car ils ont ruiné, par leurs inuentions de Magisteres, ce qui estoit de profitable dans les Traditions & dans l'Experiance appreuée en adjoustant, ostant & changeant ce qu'il leur a pleu dans les medecines ; & mettans, à la mode des Apotiquaires, vn *Quid pro Quo* ; commen-dans à la medecine avec tant de superbe, que la medecine ne commande plus maintenant sur la maladie. Car hors la Theriaque, le Mitridat, & peut-estre le Diascordion, la confection d'Alkermes & fort peu d'autres medicamens : ils ne font aucun estat de se ser-  
uir

uir des autres drogues : Car celles que l'on met en vente dans les boutiques des Apothiquaires, seruent plustost aux intentions generales, qu'elles ne sont propres & vtiles aux cures particulieres : veu qu'elles ne peuuent spécialement seruir à aucun mal, mais generally elles sont profitables pour ouuir les obstructions, pour conforter les digestions, & pour changer les intemperamens. D'où il arriue principalement que les Empyriques & les vieilles, trauillent avec plus de bon-heur dans la guerison des maladies que ne font les plus grãds Medecins; pource que tels gens se ressouuiennent au vray & sans y manquer en rien, comment se font & se composent les medecines qu'elles ont espreuées. Aussi me souuiens-je qu'un certain Medecin qui estoit parmy nous en Angleterre, grand Praticien, demy luif en religion, & comme Arabe en l'estude de leurs liures, souloit dire: *Vos Medecins de l'Europe sont à la verité sçauans, mais ils n'entendent pas les cures particulieres des maladies.* Et le mesme souloit se seruir de cette gaufferie, mais avec peu de respect: *Que nos Medecins estoient semblables aux Euesques, qu'ils auoient les clefs pour lier & pour deslier, & rien plus.* Mais afin d'en dire serieusement ce qu'il en est, i'estime que ce seroit un grand bien, si quelques Medecins habiles en science & en pratique, composoient quelque liure touchant les Medecines esprouées & experimentées sur les maladies particulieres. Car si quelqu'un, fondé sur vne raison specieuse, croit que le docte Medecin ayât esgard à la complexion des malades, à leur aage, à la saison de

l'année, aux coustumes, & à choses semblables, doit plustost ordonner les medecines selon l'occurrence, que de s'arrester à certaines receptes qui se trouvent par escrit. Il se trompe en ce qu'il n'accorde pas assez à l'experience, & qu'il donne trop au iugemēt. Et à vray dire, de mesmes qu'en la Republique de Rome ces Citoyens-là estoient tres-vtiles & tres-bien faits, qui estans Consuls fauorisoient le peuple; ou estans Tribuns estoient du party du Senat; ainsi en cette matiere dont nous parlons, i'approuue ces Medecins qui estans fort doctes, font estat des traditions des choses experimentées; ou qui estans fort versez dans la pratique, ne mesprisent pas les Methodes, & ce qui est generalement receu dans cet Art. Quant aux Modifications des medecines, elles se doiuent plustost faire, s'il en est besoin, dans leurs vehicules qu'en leur corps, auquel il ne faut pas toucher sans vne euidente necessité. I'asseure donques que cette, partie qui traicte des medecines Authentiques & Positiues, est à Desirer. Mais il ne faut pas entreprendre cet ouurage, sans l'auoir viuement & exactement resolu, & comme de l'aduis d'vn Synode; où les plus habiles Medecins auroient esté conuoquez.

Quant à ce qui est des Preparations des medecines; ie m'estonne, puis que celles que l'on fait des Mineraux sont tant estimées par les Chymistes: & puis que l'on s'en sert plus par le dehors, que par le dedans: Ie m'estonne, dis-je, qu'aucun ne se soit trouué qui ait tasché d'imiter par Art les Bains naturels &

les Fontaines medecinales : veu que l'on demeure d'accord que l'vn & l'autre tire ses vertus des veines des mineraux par ou ils passent. Et pour vraye preuve de cela , l'homme industrieux sçait fort bien distinguer par certaines separations de quels mineraux tiennent ces eaux ; par exemple , si c'est du soulfre, du vitriol, du fer, ou de quelque autre. Que si l'on pouuoit faire par artifice des compositions, qui eussent la teinture semblable à celle qui est naturelle, il seroit en la puissance de l'homme d'en faire de plusieurs façons, selon que l'on en auroit besoin, & on les mettroit en tel poinct de temperament que l'on voudroit. I'estime donc que cette partie de l'imitation de la nature, pour ce qui touche les Bains artificiels, qui seroient fort vtiles & fort commodes, est à Desirer.

Mais, afin de ne pas regarder de plus près à chaque chose qu'il n'est conuenable à mon dessein & à la nature de ce Traicté, ie concluray cette partie apres auoir rapporté vn certain autre defaut, qui me semble estre fort considerable. C'est à sçauoir, que la sorte de medicamenter que l'on obserue aujourd'huy est tellemēt succinte qu'il est impossible qu'elle puisse venir à bout de quelque grande & difficile cure. Car selon mon iugement, l'on croira plustost par complaisance que par verité, qu'il se peut faire vn medicament si puissant, & qui ait tant de vertu, que son simple vsage puisse suffire pour guerir vne grande maladie. Certes, il faudroit que cette Oraison eust bien de l'efficace, laquelle estant prononcée, ou fort

souuent redite, pourroit corriger, ou oster le vice, auquel vn homme seroit porté de son naturel ; ou dans lequel il auroit enuieilly ; il s'en faut beaucoup. Mais voicy les choses qui ont vn merueilleux pouuoir en la Nature, à sçauoir, l'Ordre, la continuation, la suite & la vicissitude artificielle. Et bien que tout cela doiuue estre ordonné avec vn tres-grand iugement, & que l'on y doiuue obeyr fort punctuellement ; aussi est on recompensé de ces peines par les grands effects qui s'en ensuiuent. Et bien que quelqu'un iugeast par le soin ordinaire que les Medecins prennent à visiter les malades, à se tenir auprès d'eux & à ordonner ce qu'il leur faut ; qu'ils trouuassent diligemment à leur guerison ; & qu'ils y procedent tousiours de mesme sorte. Toutesfois s'il prenoit garde de plus près à leurs Ordonnances & à ce qu'ils font prendre aux malades, il trouueroit qu'ils balancent & sont incertains en tout plein de choses qu'ils resoluent à l'heure mesme, sur ce qui leur vient en pensée, sans suiure vne certaine & determinée procedure en leurs cures : au lieu qu'ils deuoient dès le commencement, apres auoir bien considéré & recogneu la maladie, se deliberer comment il la faut traicter ; & ne se departir point de cette resolution, sans quelque cause importante. Et que les Medecins sçachent pour tout vray que l'on peut, par exemple, fort bien ordonner trois, ou peut-estre quatre medecines pour guerir quelque grande infirmité, qui estans prises selon l'ordre & dans la distance qu'il faut, pourront redonner la Santé. Mais si l'on n'en aualoit qu'une, & que l'on en

peruertist l'ordre; ou que l'on n'y gardast pas l'interualle qu'il faut, elles seroient entierement nuisibles. Non que ie vueille dire que toute scrupuleuse & superstitieuse maniere de guerir doive estre estimée la meilleure, non plus que toute voye estroicte doit estre le chemin qui conduit au Ciel; mais i'estime qu'elle est aussi droicte que l'est celle qui est estroicte & difficile. Et ie dis que cette partie est à Desirer que ie nomme Fil Medecinal. Et c'est tout ce que ie trouue de Defectueux en la Doctrine de Medecine, touchant la Guerison des Maladies, excepté vne autre chose qui seule est de plus grande importance que tout le reste; c'est à sçauoir, Que l'on n'y trouue pas la Philosophie Naturelle, vraye & actiue, sur laquelle on ait basti la Science de Medecine; mais ce n'est pas icy le lieu d'en parler.

I'ay mis pour troisieme partie de la Medecine, celle qui traite de la Prolongation de la Vie, elle est toute nouvelle, aussi ne l'auons-nous pas; c'est pourtant la plus noble de toutes. Car si l'on en pouuoit venir à bout, la Medecine ne seroit employée en ce qui est de sale dans les cures; & les Medecins ne seroient pas seulement honorez pour le besoin que l'on a d'eux; mais à cause du don qui est le plus grand que les hommes puissent auoir; lequel ils pourroient dispenser & administrer selon Dieu. Car encores que le Monde soit comme vn Desert au Chrestien, qui s'achemine à la Terre de Promission, toutesfois ceux-là reçoient vne certaine grace de Dieu, qui marchants dans cette solitude, n'ont point, ny leurs

souliers, ny leurs habits que fort peu vsez, c'est à dire, nostre Corps qui tient lieu d'enveloppe à l'Ame. Mais par ce que cela nous manque, qui est entre ce que l'on doit estimer le meilleur, nous en donnerons des Auis, des Indications & des Preceptes, ainsi que nous auons appris de faire.

En premier lieu, ie donne pour auis, Qu'il n'y a aucun de ceux qui ont escrit sur ce sujet, qui ait trouué quelque chose, non seulement de Grand, mais qui soit Salutaire. Et à vray dire Aristote en a composé vn petit Commentaire qui a quelque chose de subtil, bien qu'il veuille auoir tout dit selon sa coutume. Mais les Autheurs les plus recents en ont parlé si laschement, & avec tant de superstition, que ce sujet mesmes à commencé d'estre estimé vain, & de nulle force, à cause de leur vanité.

En second lieu, j'aduertis que les mesmes Intentions des Medecins en cecy sont fort peu de chose; & qu'elles escartent plustost les pensées des hommes de la chose mesme, qu'elles ne les y redressent. Car ils disent, que la mort arriue quand la chaleur & l'humidité viennent à manquer & à defaillir; & c'est pourquoy il faut fortifier la chaleur naturelle, & former l'humeur radicale, comme si cela se pouuoit faire par le moyen des bouillons, des lactuës, des mauues, de l'amydon, des juiubes; ou de plus par des choses aromatiques, ou par le vin bien fort, ou par l'esprit du mesme vin, & par des huilles des Alchymistes, toutes lesquelles choses sont plus nuisibles que profitables.

En troisieme lieu, j'admoneste les hommes qu'ils ne continuent pas à se moquer, & qu'ils ne croient pas si facilement que cette grande Oeuure qui retarde, & qui fait retrograder le cours de la nature, se puisse paracheuer par vne potion que l'on prendroit vne seule matinée; ou par l'usage de quelque precieuse medecine, ou par l'Or potable, ou par l'essence de perles, & par telles autres semblables bagatelles. Mais qu'ils tiennent pour tout vray, que l'on ne peut Prolonger la vie, sans y auoir fort travaillé; & sans s'estre seruy de plusieurs remedes, qui ayent vne deuë connexité entre eux. Et personne ne doit estre si mal aduisé de croire que ce qui n'a encores jamais esté fait, puisse reüssir autrement, que par les moyens qui n'ont aussi iamais esté practiquez.

En quatrieme lieu, ie desire que l'on recognoisse, & que l'on distingue tres bien les choses qui peuuent profiter pour viure en santé; & celles qui sont vtiles pour viure long temps. Car il y en a d'aucunes qui tiennent les esprits gais, qui rendent les fonctions plus vigoureuses, & qui chassent les maladies, qui pourtant accourcissent la vie; & qui portent les hommes à la caducité, sans qu'ils ayent aucuns maux. Il y en a d'autres qui peuuent beaucoup pour faire viure longues années, & pour retarder l'extreme vieillesse, mais on ne s'en sert pas pourtant sans se mettre au hazard de deuenir malade. En sorte que ceux qui en vseront pour se prolonger la vie, doiuent en mesme temps preuenir les incommodi-

tez qui peuuent s'en ensuiure. Voila quant à mes Aduertissemens.

Pource qui est des Indications; ce que ie medite en mon Esprit est moulé en cette sorte. Les choses se conseruent & durent en deux façons; ou en leur mesme estre; ou estant reparées. En la premiere sorte, comme la mouche ou la fourmis dans l'ambre; la fleur ou la pomme, ou le bois dans les lieux pleins de neige, ou l'on les conserue, le corps mort dans le baume. En l'autre maniere, comme en la flamme & aux Mechaniques. Or il faut que celuy qui traueille à prolonger la vie, se serue de l'vn & de l'autre genre de choses; car estant separées, elles n'ont pas tant de force; & le corps humain doit estre ainsi conserué, que le sont les choses Inanimées, comme la flamme, & en quelque façon, comme le sont les Mechaniques. Doncques il y a trois Intentions pour la prolongation de la vie. Le Retardement de la deperdition de la substance; la bonté de la Reparation, & le renouvellement de ce qui commence à vieillir. La Deperdition de la substance se fait, quand l'Esprit naturel, & l'air qui enuironne, la causent. L'on peut empescher l'vn & l'autre en deux façons: ou si les Agens ont moins de force; ou si les Patiens, c'est à dire les Sucs des corps, sont moins sujets à estre mis en proye. L'Esprit deuiet moins rauissant si la substance en est grossie, comme il arriue, quand on se sert des Opiates & des ingrediens, où il y entre du Nitre; & quand l'on est triste: ou s'il est diminué en Quantité, comme il suruint aux Dietes des Pythagor-

thagoriciens, & des Religieux : ou s'il se meut plus modérément commè en l'oïsiueté, & au repos. L'air qui environne deuiet moins rauissant, s'il est moins eschauffé par les rayons du Soleil, comme dans les regions les plus froides, dans les cauernes, dans les montagnes & dans les colonnes des Anachorettes; ou s'il n'a point entrée dans le corps, comme en vne peau dure, & aux plumes des oiseaux; & en l'vsage de l'oliue, & des onguents, où il n'y a aucune chose Aromatique. Les Sucs du Corps sont rendus moins disposez à estre mis en proye s'ils sont endurcis, ou s'ils tombent en Rosée ou en huile. Ils sont endurcis quand on se nourrit de mauuaises viandes, quand on vit en vn lieu froid, quand on fait des Exercices de force; & mesmes par certains bains mineraux.

Ils fondent en Rosée, quand on mange des viandes douces, & quand on s'abstient de ce qui est salé & aigre, & par dessus tout, quand on meßange si bien son boire qu'il soit composé de parties fort minces & subtiles; sans pourtant qu'il y ait aucune acrimonie ou aigreur. La Reparation vient des Aliments, & l'on prepare la nourriture en quatre sortes. En eschauffant les Intestins pour la pousser, comme il arriue à ceux à qui l'on en fortifie les principaux: en excitant les parties exterieures pour l'attirer; comme dans les Exercices moderez, dans les frictions permises, & dans certaines onctions & bains appropriez par la preparation de l'aliment mesme, afin qu'il s'insinuë mieux, & qu'il anticipe en quelque maniere les Digestions mesmes, comme il se remar-

que aux diuerſes & artiſielles modes de preparer la viande, de tremper la boiſſon, de paiſtrir le pain ; & à la façon de reduire ces trois choſes en vne ; par la Confortation du dernier acte meſmes, de l'Affimilation : comme en vn Sommeil pris à propos, & en de certaines Applications exterieures. Le Renouuellement de ce qui commence à vieillir ſe fait en deux fortes, ou par l'Attendriſſement de l'habitude du corps meſme, comme en l'vſage des Ramoliſſemens qui procedent des bains, des emplaftrés & des onguents qui ſont tels, qu'ils impriment pluſtoſt qu'ils n'attirent ; ou par la purgation du ſuc vieil, & par la Subſtitution d'un nouveau ; comme aux purgations faites à propos & reïterées, aux ſaignées & aux Diettes qui extenuent, & qui remettent la fleur du corps : mais c'eſt aſſez parlé des Indications.

Combien que l'on puiſſe tirer pluſieurs Preceptes de ces Indications, dont ie viens de parler, il m'a ſemblé à propos d'en propoſer ſeulement les trois principaux. Doncques i'ordonne premierement, que l'on attende pluſtoſt la Prolongation de la vie, des Diettes que l'on preſcrit en certain temps, que d'une ſorte de vie réglée, ou de l'excellence des Medicaments particuliers : car les choſes qui auroient vne ſi grande vertu, que de faire tourner la nature en arriere, ont ſouuent pluſtoſt la force & le pouuoir de changer, que d'eſtre toutes miſes enſemble en vne compoſition de Medecine, & d'entrer dans la nourriture ordinaire. Il reſte donc à dire, que l'on

s'en doit seruir par ordre, réglément, & à certain temps, & mesmes au retour de ce mesme temps.

En second lieu, j'entends que l'on fasse estat que la Prolongation de la vie vient plustost par l'Operation sur les Esprits, & par le Ramolissement des parties, que par les sortes d'alimenter. Et à vray dire, comme ainsi soit que le corps humain & sa fabrique, souffre de trois sortes de choses sans y comprendre ce qui vient de dehors, à sçauoir des Esprits, des Parties & des Alimens. La voye de la Prolongation de la vie par les sortes d'Alimenter, est fort longue, & fait plusieurs tours & retours; mais les sentiers que l'on tient par le moyen des operations sur les esprits, & sur les parties, sont beaucoup plus courts, & l'on arriue bien plustost à ce que l'on desire: parce que les Esprits sont bien tost touchez, & par les vapeurs, & par les affections qui peuuent beaucoup sur eux; comme aussi les Parties sont bien tost penetrées par les bains, ou par les onguens, ou par les emplastres qui font de fort soudaines Impressions.

En troisieme lieu, ie veux que le Ramolissement des parties, qui viét de dehors, se fasse par les Choses qui sont de leur mesme substance, par celles qui impriment, & par celles qui bouchent. Car les parties embrassent avec amour & franchemét, les choses qui sont de leur mesme substance, & ces choses \* *Mallaxent* proprement. Celles qui impriment conduisent plus aisement, & avec plus de vigueur la vertu des choses qui ramolissent, comme en estans les chariots, & mesmes elles estendent les parties tant

\* C'est à dire, ramolissent.

soit peu. Quant à celles qui bouchent, elles arrestent la vertu des autres deux ; & la fixent aucunement, comme aussi elles empêchent la transpiration qui est opposée au ramolissement ; d'autant qu'elle fait sortir ce qui est humide. Doncques par le moyen de ces trois choses plustost disposées en ordre, & que l'on doit plustost faire les vnes apres les autres, que meslangées, l'on prolonge la vie. Mais ie donne pour aduis en cet endroiçt, que l'intention du Ramolissement n'est pas de nourrir les parties par le dehors ; mais de les rendre plus disposées à nourrir. Car ce qui est le plus sec est moins actif à faire l'Assimilation. Mais c'est assez parlé de la prolongation de la vie, qui est la troisieme partie nouvellement attribuée à la Medecine.

Je parleray maintenant de l'Art de se bien parer, qui a veritablement des parties bien-seantes ; mais aussi en a-t'il d'autres effeminées. Car la netteté & la propreté du corps est estimée à bon droiçt proceder d'une certaine modestie de mœurs, & d'un certain respect ; premierement enuers Dieu, duquel nous sommes creatures ; secondement, enuers la compagnie en laquelle nous conuersons ; bref, enuers nous mesmes, que nous deuous non pas moins, mais beaucoup plus respecter que les autres. Mais cette illegitime parade en laquelle l'on se sert de fards & de couleurs, ressent à bon droiçt les defauts qui l'accompagnent d'ordinaire ; car elle n'est pas assez ingenieuse pour tromper ; ny assez aisée pour s'en seruir ; ny assez asseurée, mais plustost fort d'agereuse pour la santé.

Et ie suis grandement estonné, que cette meschante coultume de se farder n'a desia esté condamnée par les Loix, tant Ecclesiastiques que Ciuiles, qui examinent tout, & qui d'ailleurs ont esté fort seueres contre les habits superflus, & contre ceux qui portent les cheueux frisez à la mode des femmes. Nous lifons que Iezabel se fardoit; mais nous n'apprenons rien de semblable d'Esther & de Iudith.

Ie passe à l'Art de la Luite, que ie prends en vn sens plus estendu qu'à l'ordinaire. Car ie rapporte icy tout ce qui peut seruir à rendre le corps de l'homme disposé & habile; soit en Agilité, ou en Souffrance. Celle-là a deux parties: la Force & la Vitesse, & cette autre, la Patience à souffrir ce qui manque dans la propre Nature; & la Constance dans les tourmens. Et nous voyons souuentesfois les exemples remarquables de toutes ces choses en ceux qui marchent sur la corde, en certains barbares qui vivent fort grossierement; aux forces espouventables des Maniaques, & en la constance d'aucuns dans les plus grands supplices. Mesmes s'il se rencontre quelque autre faculté, qui ne se puisse rapporter à la diuision que ie viens de donner; telle qu'est celle qu'on remarque à ceux qui plongent dans l'eau, qui sçauent tresbien retenir leur haleine; j'entends qu'elle soit rapportée à cet Art. Et mesmes il est tres-euident que cela se pourra faire à l'aduenir. Mais l'on ne tient quasi aucun compte de la Philosophie; & de la recherche des causes qui concernent ces choses; non pour autre sujet, que pour ce que l'on se persuade

que tels tours de maistre en nature, procedent seulement ou d'une particuliere inclination de certains hommes; ce qui n'est pas appris; ou d'une longue coustume contractée dès la premiere ieunesse, ce qui est plustost commandé qu'enseigné. Mais encores que cela ne soit pas entierement veritable, qu'auons nous à faire de remarquer les defauts de ces choses: veu que les jeux Olympiques ne sont plus pratiquez? Ioinct qu'il suffit en ces matieres d'y estre mediocrement versé; car d'y exceller, cela s'appelle estre bien ayse d'en estre vanté pour en tirer du profit.

En dernier lieu, ie traicteray de la Doctrine de scauoir prendre ses plaisirs, qui est diuisée selon le Sens mesme. La peinture recree principalement les yeux, comme aussi plusieurs autres Arts, qui concernent la magnificence des bastimens, des jardins, des habillemens, des vases, des tasses, des pierreries & de choses semblables. La Musique de voix & de toute sorte d'instrumens chatouille les oreilles: autresfois les \* Hydrauliques tenoient le premier rang en cet Art, mais on n'y entend quasi plus rien maintenant. Pour ce qui est de ces deux sortes d'Arts, qui consistent en la Veüe & en l'Ouye, ils sont principalement dits Liberaux entre les autres. Ces deux Sens sont plus chastes & ces Sciences plus releuées, comme celles qui se seruent de la Mathematique, comme si elle estoit leur seruante: comme aussi vne d'elles peut beaucoup pour la memoire & pour les demonstrations; & l'autre regarde en quelque façon les mœurs & les affections de l'Ame. L'on n'estime pas tant les autres

\* C'est à dire, les Instrumens, que les eaux font mouvoir.

contentemens que reçoivent les autres Sens, ny les Arts qui en despendent, comme approchans plus du luxe que de la magnificence. Les pastes de senteur, les parfums, les delicateffes & les friandises des tables; & entr'autres, les choses qui prouoquent à la volupté, ont plus besoin de Censeur, que de Docteur qui les approuue. Et certes, quelques-vns ont tres-bien remarqué que les Arts militaires florissent à la naissance & au croistre des Republicques: que les Arts Liberaux sont en vogue lors qu'elles sont au plus haut poinct de leur grandeur: mais que les Arts voluptueux y regnent en leur declin & en leur decadence. Pour moy, ie crains que nostre aage, comme descheant de la felicité, ne s'y plaise; c'est pourquoy ie n'en parleray plus. J'accouple à ces Arts de plaisir toute sorte de jeux & de passe-temps. Car cela mesmes qui trompe les sens leur agrée.

Mais apres auoir parcouru ces doctrines, qui ont pour sujet le Corps de l'homme; à sçauoir la Medecine, la Doctrine de se bien parer, celle de la Luite, & l'autre de se bien passer le temps. Je donneray cét aduis en passant, que puis qu'ainsi est que l'on considere tant de choses dans le corps de l'homme, les parties, les humeurs, les fonctions, les facultez, les accidens, & que nous eussions deu, s'il nous eust esté permis, establir vn seul corps de Doctrine, touchant le corps humain, qui eust compris toutes ces choses, semblable à celuy de la Doctrine de l'Ame, dont ie parleray cy-apres. Toutesfois, de peur que les Arts ne se multiplient par trop; & que leurs anciènes bornes ne

soient transportées plus auât qu'il ne faut, ie place dans le corps de la Medecine, la Doctrine des parties du Corps humain, des fonctions, des humeurs, de la respiration, du sommeil, de la generation, de l'enfant qui est dans le ventre de la mere, comment elle le porte, de l'accroissement, de la jeunesse, de la vieillesse, comment l'on deuiet gras, & de choses semblables, non qu'elles dependent de ces trois Deuoirs; mais entant que le corps mesme de l'homme est en toutes choses le sujet de la Medecine; & ie rejette le mouuement volontaire & le Sens à la Doctrine de l'Ame; d'autant qu'elle peut beaucoup sur eux deux. Et c'est ainsi que ie concluds la Doctrine qui traicte du Corps de l'homme, qui est comme la demeure de l'Ame.

---

*Diuision de la Philosophie humaine touchant l'Ame, en Doctrine du Soufle, & en Doctrine de l'Ame sensible ou produite. Seconde diuision de la mesme Philosophie, en Doctrine de la Substance, & des facultez de l'Ame, & en la Doctrine de l'usage & des Obiets des facultez. Deux dependances de la Doctrine des facultez de l'Ame; la Doctrine de la Prediction naturelle; & la Doctrine de l'Enforcement, Distribution des facultez de l'Ame sensible, en Mouuement, & en Sens.*

## CHAP. III.



ENONS maintenant à la Doctrine de l'Ame de l'homme; des tresors de laquelle toutes les autres doctrines ont esté tirées: elle est partagée en deux. Vne traitte de l'Ame Raisonnable qui est diuine. L'autre de l'Irraisonnable qui nous est commune avec les bestes brutes. Et i'ay remarqué cy-dessus où ie parlois des formes, leurs differentes Emanations qui paroissent en la premiere creation de l'vne & de l'autre. C'est à sçauoir qu'vne prend son origine du Soufle de Dieu, & l'autre des Matrices des Elemens. Car l'Escriture parle ainsi de la premiere generation de l'Ame raisonnable. *Il a formé l'homme du limon de la terre; & il a soufflé sur son visage vn soufle de vie.* Mais la generation de l'Ame Irraisonnable, ou des bestes brutes a esté faite par ces paroles, *Que l'Eau produise, que la Terre produise.* Or cette Ame, telle qu'elle est en l'homme, sert d'organe à l'Ame raisonnable, & prend sa source du limon de la terre; de mesmes que celle des bestes brutes, car il n'est pas dit: *Il a formé le corps de l'homme du limon de la terre,* ains: *Il a formé l'homme,* c'est à dire, l'homme tout entier, excepté le Soufle de vie. C'est pourquoy ie nommeray la premiere partie de la Doctrine Vniuerselle de l'Ame de l'homme, la Doctrine du Soufle; & la seconde la Doctrine de l'Ame Sensible, ou Produite. Mesmes ie n'emprunterois pas cette diuision de la Theologie, si elle ne se

rapporçoit aux principes de la Philosophie, de laquelle seule ie traite maintenant, ayant placé le discours de la Sacrée Theologie à la fin de cette Oeuure. Car les Ames des hommes ont de tres-grandes aduantages par dessus celles des brutes, comme il paroist mesmes à ceux qui philosophent selon le Sens. Or en quelque endroit que ce soit que l'on remarque ces grandes prerogatiues d'excellence, il faut là mesmes y mettre vne difference d'Espece. C'est pourquoy ie n'approuue pas les Philosophes qui traittent confusément, & sans ordre les Fonctions de l'Ame, comme si l'Ame Raisonnable estoit plustost distincte de l'Ame des brutes, par degré que par Espece, ny autrement que le Soleil l'est entre les Astres; ou l'Or entre les metaux.

Ie veux aussi adiouster vne autre diuision de la Doctrine Vniuerselle concernant l'Ame de l'homme, auant que ie parle plus au long des especes. Car ce que nous en dirons cy-apres, contiendra tout ensemble l'une & l'autre diuision; tant celle que i'ay desia touchée, que celle que ie proposeray maintenant. Doncques la seconde partition soit telle en Doctrine de la Substance & des Facultez de l'Ame; & en la Doctrine de l'Vsage, & des Objets des Facultez.

Ie passe maintenant aux Espces, apres auoir auancé ces deux diuisions. La Doctrine du Soufle, qui est la mesme, que celle de la Substance de l'Ame Raisonnable, comprend les recherches que l'on fait de sa nature. A sçauoir mon. Si elle est naturelle

ou accidentelle, separable ou inseparable, mortelle ou immortelle; entant qu'elle est liée aux Loix de la matiere; & entant qu'elle en est détachée & choses semblables. Et bien que tout ce qui est de ce genre puisse estre plus hautement & plus curieusement recherché en Philosophie, qu'il ne l'a esté iusques à present: neantmoins ie iuge qu'il est plus à propos de le réuoyer à la fin de mō Ouurage; afin que la Religion en determine & le definisse: autrement il seroit tout à fait exposé à plusieurs erreurs & aux illusions des Sens. Car comme ainsi soit que la Substance de l'Ame en sa creation, ne soit pas tirée, ou prise de la Masse du Ciel & de la Terre; mais qu'elle soit immédiatement inspirée de Dieu. Et comme il soit vray que les Loix du Ciel & de la Terre soient les propres sujets de la Philosophie; il faut la puiser de cette mesme Inspiration diuine; d'où est premierement sortie la Substance de l'Ame.

Quant à la Doctrine de l'Ame Sensible, ou Produite, on se peut enquerir mesmes iusques à sa substance: mais c'est ce qui semble nous manquer. Car à quel propos rapporter au sujet de la Doctrine de la Substance de l'Ame le dernier acte, la Forme du corps & semblables badineries de la Logique? Car l'Ame Sensible, ou des Brutes, doit estre tenuë pour vne substâce entierement corporelle, attenuée par la chaleur & faite inuisible; vn petit vent, dis-je, composé d'vne nature ignée & ærienne, qui a la souplesse de l'air, afin de receuoir l'impression; & la vigueur du feu pour faire l'action; elle est nourrie en partie

de choses gluantes, comme l'huyle, en partie de choses qui tiennent plus de l'eau ; elle est couverte du corps, & plantée dans les animaux parfaits principalement à la teste : elle se coule par les nerfs, & elle est refaite & réparée par le sang Spiritueux des Arteres, comme Bernardin Telesus & son disciple Augustin Donius l'ôt en quelque chose assez bien assureé: mais il s'en faut enquerir avec plus de soin: veu principalement que cette matiere n'estant pas bien entendüe, a engendré des opinions superstitieuses tout à fait vilaines, & qui foulent meschamment la dignité de l'Ame humaine: à sçauoir celles de la Metempsychose & de la purgation des Ames durant certaines années: bref, celles du trop prochain parentage en toutes choses de l'Ame humaine avec les Ames des bestes brutes. Et telle Ame est la principale Ame aux Brutes, dont le corps est l'organe ; mais en l'homme, elle est seulement l'organe de l'Ame raisonnable, & peut estre plustost nommée Esprit qu'Ame. Voylà ce qui est de la Substance de l'Ame.

Pour ses facultez elles sont cogneuës d'un chacun. L'Entendement, la Raison, la Phantasie, la Memoire, le Desir, & la volonté: bref, toutes celles dont traittent les Sciences de la Logique & de la Morale. Mais il faut parler de leurs origines dans la Doctrine de l'Ame, & ce en Physicien ; entant qu'elles sont dans l'Ame, & y sont adherantes ; leur seul vsage & leurs objects appartiennent à ces autres Arts. Et il me semble que l'on n'a encores rien trouué de rare sur ce sujet ; bien que veritablement je ne vueille pas dire,

qu'il y ait quelque chose à y Desirer. Cette portion des Facultez de l'Ame a deux dependances qui nous ont plustost donné de la fumée en la sorte qu'on les traicte, qu'elles ne nous ont fait voir la claire flamme de la verité. Vne d'elles est la doctrine de la Prediction naturelle; & l'autre est celle de la Sorcellerie.

Les Anciens nous ont laissé & fort à propos la Prediction diuifée en deux parties, en Artificielle & en Naturelle. L'Artificielle forme la deuination, par l'arraisonnement qu'elle fait sur les signes qui se presentent. La Naturelle prouient de l'interieur presentiment mesmes de l'Ame, sans l'ayde d'aucuns signes.

L'Artificielle est double. L'une argumente par les causes; Et l'autre par les seules experiences, qui ont vne certaine autorité aueugle. Et cette dernière sorte de deuiner est pour le plus souuent superstitieuse, telles qu'estoient parmy les Payens les disciplines qui s'occupoient à l'Inspection des entrailles & au Vol des Oyseaux & choses semblables; mesmes la plus celebre Astrologie des Chaldeens ne valoit pas gueres mieux. Mais l'une & l'autre de ces deux Predictions Artificielles se trouue en diuerses Sciéces. L'Astrologue tire ses predictions de la situation des Astres. Le Medecin a les siennes de l'approchement de la mort, du retour de la santé, des accidens qui arriueront à la maladie, & il les prend en considerant les vrines, en touchant le poux, en regardant les malades, & en faisant choses semblables. Le Politique a les siennes. *O ville venale, & qui s'en ira bien tost;*

*pouruen qu'elle trouue quelqu'un qui l'achepte.* Et cette Prediction ne tarda gueres à estre accomplie premierement sous Sylla, & apres sous Cesar. Mais ie ne fais pas estat de traiter de telles Predictions, il faut les renuoyer aux Arts, ausquels elles appartient. Ie veux parler maintenant de cette Prediction Naturelle qui sort de la force interne de l'Ame. Elle est double. Vne est née avecques nous ; l'autre vient par Influence. Celle qui est née avecques nous est appuyée sur ce fondement que nous supposons. Que l'ame ramenee & ramassée en soy ; & qui n'est pas esparse dans les Organes du Corps, preuoit & cognoist par la propre vertu de son essence ce qui doit arriuer. Elle paroist fort bien dans les songes, dans les Exstases, sur le point de la mort ; mais plus raremēt quand l'on veille, ou quand le corps est sain, & qu'il se porte bien. Or l'on met d'ordinaire l'Ame en cet estat, ou l'on l'ayde à s'y trouuer par des abstinences, & par ces choses qui la retirent puissamment de l'exercice des fonctions du corps ; afin qu'elle puisse iouir du contentement de sa propre nature, sans que rien d'exterieur l'en puisse diuertir. La Prediction qui procede de l'Influence est fondée sur cette autre supposition ; Que l'Ame semblable à vn miroir, reçoit de la prescience de Dieu & des Esprits vne certaine illumination seconde ; & pour cette sorte de Prediction, sert de beaucoup le mesme estat & le mesme regime du corps, que nous auons iugé necessaire pour l'autre. Car le mesme rappel de l'Ame, faict qu'elle se serue mieux de sa Nature ; & qu'elle soit

plus susceptible des Influences diuines. Mais il y a cette difference entre elles, que dans celle qui vient de l'Influëce, l'Ame est prise d'une certaine ferueur, & comme d'une impatience, à cause de la diuinité qui est presente, & c'est ce que les Anciens nommoient vne fureur Sacrée. Mais en la Prediction qui est en nous, la mesme Ame s'approche plus du repos & de la Vocation.

Mais l'Enforcement est vne puissante force, & vn acte pressant de l'Imagination sur le corps d'un autre. Car j'ay touché cy-dessus, ce qu'elle peut sur celuy mesmes qui imagine. En ce genre les Sectateurs de Paracelse, & ceux qui ont fait cas de la fausse Magie naturelle, se sont portez avec tant d'excès, qu'ils ne se sont pas mesmes contentez de rendre égale l'Imagination à la Foy, qui opere les Miracles. D'autres s'approchent de plus près de la Verité, apres auoir plus subtilement consideré les secretes vertus & impressions des choses, les rayonnemens des sens; le passage de la contagion qui va d'un corps à l'autre, les transports des vertus Aymantines, ils ont esté de cette opinion, que les impressions, les transports, & les communications se font plus aisément d'un Esprit à l'autre, veu qu'il est plus vigoureux pour agir: & plus delicat & mol pour patir, que nulle autre chose. C'est de là que sont venuës ces opinions, maintenant toutes communes du Genie qui commande, de certains hommes mal-heureux & de mauuais rencontre; des traits de l'Amour & de l'Enuie, & choses semblables. En suite de ce, vient

la recherche comment l'Imagination peut estre ramassée & fortifiée. Car si la forte imagination a tant de vertu, il faut de necessité sçauoir cōment on la doit esleuer, & la rendre plus grande qu'elle n'est. Et c'est sur ce sujet qu'indirectement, mais avec beaucoup de danger, se coule vne certaine permission, ou defense de la plus grand part de la Magie Ceremoniale; veu que ce sera vn pretexte fort specieux, de dire que les Ceremonies, les caracteres, les Enchantemens, les diuerses gestes que l'on fait du corps, les philtres & choses semblables ne prennent pas leur force d'un pacte tacite, ou d'un contract, que l'on auroit solennellement passé avec les Esprits, & confirmé par quelque sacrement, mais seulement que c'est à dessein de fortifier & d'esleuer l'Imagination de celuy qui s'en sert. De mesmes qu'en la Religion l'on a introduit l'usage des Images, pour lier les esprits des hommes à la Contemplation des choses; & pour exciter la deuotion de ceux qui prient. Neantmoins mon opinion est, qu'encores que l'on accorde que la vertu Imaginatiue est fort puissante; & de plus qu'elle se ramasse, & qu'elle se fortifie par les Ceremonies: bref, quoy que l'on suppose qu'elles sont introduittes à cet effect sincerement, & comme vn remede Physique, sans la moindre petite pensée d'attirer par ce moyen le secours des Esprits; neantmoins il les faut tenir pour illegitimes; d'autant qu'elles contrarient à cette sentence de Dieu, prononcée contre l'homme qui auoit peché. *Vous mangerez vostre pain à la*

Lieu digne de  
remarque.

*sueur*

*sueur de vostre visage.* Car cette sorte de Magie propose, que l'on peut acquerir par des obseruations faciles, & avec peu de peine ces beaux fruiçts, que Dieu veut que nous acheptions au prix de nostre travail.

Il reste deux Doctrines, qui concernent les facultez de l'Ame Inferieure, ou Sensible; entant qu'elles communiquent particulièrement avec les Organes du Corps. Vne est du Mouuement volontaire. L'autre du Sens & de ce qui est Sensible. En cette premiere qui a esté assez mal traitée en tout, il y manque vne partie quasi toute entiere. A vray dire l'on a desia recherché & mesmes l'on a desia obserué la Charge & la commode structure des nerfs, des muscles & des autres parties, qui sont requises à ce mouuement; l'on a pris garde quelle est la partie du corps qui se repose lors que l'autre se meut; & que l'imagination est le conduéteur & comme le carrossier de ce mouuement; en sorte que si l'on quitte l'image à laquelle il se meut, il est tout à l'instant coupé & arresté: De mesmes que nous nous arrestons tout court en nous pourmenant, si nous venus à penser fortement & fixement à quelque chose: & mesmes l'on s'est aduisé sur ce sujet de plusieurs subtilitez, qui ne sont pas hors de propos. Mais l'on n'a encores ny diligemment recherché, ny trouué comment les Referremens, les Retardemens & les Agitations de l'Esprit, qui est veritablement la source du mouuement tournent, excitent, ou poussent la masse corporelle & grossiere des parties: mais ce n'est pas meruelles;

puis que l'on a plustost pris iusques à present l'Ame mesme sensible pour vne certaine Perfection & fonction que pour vne Substance. Mais quand l'on aura recogneu qu'elle est vne Substance corporelle & faite de matiere ; il sera aussi necessaire de s'enquerir, comment vn si petit & si doux vent peut mouuoir des corps si espais & si durs. Et c'est ce qu'il faut rechercher sur cette matiere, puis que nous ne l'auons pas.

Pour ce qui est du Sens & de ce qui est Sensible on l'a plus amplement & plus diligemment recherché, tant dans les traitez generaux que l'on en a fait, que dans ces Arts particuliers ; à sçauoir la Perspective & la Musique. Ce n'est pas mon dessein de decider si l'on en a parlé veritablement ; puis qu'il ne m'est pas permis de mettre ces choses entre celles qui sont à Desirer. Toutesfois il y a deux parties insignes & remarquables, que ie souhaiterois que l'on trouuast en cette doctrine. Vne qui traitast de la Difference de la Perception & du Sens : Et l'autre de la Forme de la lumiere.

Et pour en parler veritablement, les Philosophes deuoient mettre en auant avec facilité la difference qui est entre la Perception & le Sens, dans leurs traitez du Sens & de ce qui est Sensible. Car nous voyons que les corps naturels ont quasi tous vne vertu manifeste de Percevoir ; comme aussi vne certaine election de suiure ce qu'ils ayment, & de fuyr ce qu'ils hayssent, & qui n'est pas de leur nature. Je ne parle pas seulement des plus subtiles Perceptions, comme

quand l'Aymant attire le fer; quand la flamme va viſte au deuant de la Napthè; quand la bouteille d'eau vient à ſe joindre avec celle qui luy eſt prochaine: quand le rayonnement ſe retire de l'objet qui eſt blanc: quand le corps de l'animal rend les choſes qui luy ſont vtils, ſemblables à ſoy, & en pouſſe hors ce qui eſt inutile: quand vne partie de l'eſponge, bien qu'elle ſoit eſleuée ſur l'eau attire l'eau & repouſſe l'air & choſes ſemblables. Car à quoy m'arreſter plus long temps à les ſpecifier? veu qu'il n'y a point de corps qui change celuy auprès duquel il eſt mis; ou qui ſoit au contraire changé par luy, ſans qu'une mutuelle Perception precede cette operation. Le corps perçoit les pores, par où il ſ'inſinuë; l'impetuofité de l'autre corps à qui il cede, l'eſloignement, quand il ſe retire de l'autre corps, par lequel il eſtoit retenu. Il perçoit qu'on l'arrache de ſa continuité à quoy il reſiſte pour vn temps. Bref, la perception ſe trouue par tout. Et l'air perçoit ſi ſubtilement ce qui eſt chaud & ce qui eſt froid, que ſa perception eſt beaucoup plus ſubtile que n'eſt celle de l'attouchement de l'homme qui ſe regle pourtant par le chaud & par le froid. L'on trouue donques vne double faute touchant cette Doctrine. Vne, parce que l'on n'y a quaſi iamais touché & meſmes on la laiſſée ſans traiter. L'autre, d'autant que ceux qui ſe ſont peut-eſtre jettez en cette contemplation ſ'y ſont de beaucoup plus aduancez qu'ils ne deuoient; & ils ont attribué le ſentiment à tous les corps; en forte que c'eſt vne eſpece de peché d'arracher la branche d'un arbre; de

crainte qu'il ne vienne à se plaindre de mesmes que fist Polydore. Mais ils deuoient rechercher la différence de la perception & du Sens, non seulement en la cõparaison des choses Sensibles avec les Insensibles, selon le corps entier, comme des Plantes & des Animaux; mais il faloit aussi prendre garde au corps sensible mesme; quelle est la cause pourquoy il se fait tât d'actions, sans neantmoins qu'il y ait aucun sentiment. Pourquoy les viandes sont digerées & sont poussées au dehors; pourquoy les humeurs & les sucz sont portez en haut & en bas? pourquoy le cœur & le poux battét? pourquoy les intestins font chacun leurs ouurages, cõme dans des ouuroirs; & pourquoy tout cela sans aucun sentiment? Mais l'on n'a pas assez bien veu quelle est l'action du Sens, ny quel genre de corps, quel retardement, ny quel redoublement d'impression est necessaire, pour faire que la douleur & la volupté s'en ensuiuent. Bref, il semble qu'ils n'ont aucunement cogneu la difference qui est entre la Perception Simple & le Sentiment; ny comment la Perception se peut faire sans le Sentiment. Car la dispute n'est pas sur le mot; mais sur la chose, qui est de grande importance. Quel'on recherche doncques plus particulierement ce qui se doit sçauoir en cette doctrine qui est fort vtile, & qui regarde plusieurs choses; veu principalement qu'aucuns d'entre les anciens Philosophes, pour l'auoir ignoré, ont esté si mal-aduisez que de croire que les Ames estoient infuses dans tous les corps, sans aucune distinction; ne se prenans pas garde comment le mou-

uement se pouuoit faire avec discretion sans sentiment; ou que le sentiment pouuoit estre present sans l'Ame.

L'on peut dire, que ce que l'on sçait sur la Forme de la lumiere, est vne espouuantable Ignorance, à faute de s'en estre deuëment informé; veu principalement que l'on a fort trauaillé sur la Perspective, & pourtant ny en cette science, ny autrement, l'on n'a pas recherché qui vaille, que c'est que la Lumiere. L'on traite à la verité ses rayonnemens, mais non pas son origine. Et la faute de cecy, & d'autres choses viët de ce que l'on a placé la Perspective entre les Mathematiques; & que l'on s'est trop tost esloigné de ce qui est de la Physique. De plus, le traité de la lumiere & de ses causes dás la Physique est quasi superstitieux; comme d'une chose qui est mitoyenne entre ce qui est diuin & Naturel. En sorte que certains Platoniciens ont auancé qu'elle estoit plus ancienne que la Matiere mesmes; & l'ont asseuré, fondez sur cette sotise qu'ils auoient inuentée, à sçauoir que l'Espace ayant esté estendu par vn soufle, il fut premierement remply de la lumiere, & apres du corps, contre ce que dit l'Escriture Saincte, qui veut que la masse tenebreuse du Ciel & de la Terre ait esté créée auant la lumiere. Et ce que l'on en dit physiquement & selon le sens, aboutit tout aux Rayonnemens, en sorte qu'il reste fort peu de chose à estre enquis dans la Physique sur ce sujet. Les hommes deuoient auoir baissé plus bas leurs Contemplations; & il falloit qu'ils eussent demandé que c'estoit

qui estoit commun à tous les corps lumineux, comme cela appartenant au sujet de la forme de la lumiere. Car combien est grande la difference entre le Soleil, & vn bois pourry, ou les escailles des poissons semblablement pourries, si l'on considere la diuerse excellence de leurs Corps. Il falloit aussi s'estre enquis, pourquoy c'est que certaines choses s'embrasent, & iettent hors de foy, de la lumiere estant eschauffées, ce que ne font pas d'autres, le fer, les metaux, les pierres, le verre, le bois, l'huile, le suif; ou jettent des flammes estant au feu; ou pour le moins y deuiennent rouges. Au lieu que l'eau & l'air ne prennent aucune lumiere, & ne reluisent pas, quoy qu'on les fasse bouillir à fort feu. Que si quelqu'un pense que cela vient de ce que c'est le propre du feu, que de luire; & que l'eau & l'air luy sont ennemis: celuy-là, pour en dire le vray, n'a iamais esté la nuit sur mer, l'eau estant chaude par la tempeste. Car il y auroit remarqué que les gouttes d'eau qui rejalissent du batement des rames, bluetent & paroissent treluire. Ce qui arriue aussi à l'escume de la mer la plus bouillonnante que l'on nomme Poulmon marin. Bref qu'est-ce qu'ont de commun avec la flamme & les choses qui s'embrasent au feu, les vers luisans, les farfadets & la mouche d'Inde, qui rend claire toute la chambre; & les yeux de certains animaux dans les tenebres; & le sucre quand on le rape, ou quand on le rompt; la sueur du cheual qui galoppe vne nuit qu'il fait bien chaud, & autres choses semblables. Mesmes l'on a esté si peu aduisé

en cecy, que plusieurs croyent que les bluettes tirées d'une pierre, soient un air frayé. Mais puisque l'air ne s'allume pas par la chaleur, & qu'il a en soy manifestement la lumiere, comment se peut-il faire que les hiboux, que les chats, & que certains autres animaux voyent clair la nuit? en sorte qu'il faut confesser qu'il y a une certaine Lumiere naturelle & propre à l'air, encores qu'elle soit fort mince & fort foible, proportionnée neantmoins aux rayons visuels de ces animaux; puis que la veüe ne se fait pas sans la lumiere. Toutesfois la cause de ce mal, comme de plusieurs autres, vient de ce que l'on n'a pas tiré les formes communes des natures; des instances particulieres; ce que j'ay mis comme un sujet propre de la Metaphysique, qui est aussi une partie de la Physique, ou de la Doctrine de la Nature. Doncques que l'on recherche qu'elle est la Forme & les Origines de la lumiere; & cependant que l'on croye que ce traitté est à desirer. Et que ce soit assez parlé de la Doctrine de la Substance de l'Ame, tant Raisonnable que Sensible, avec ses facultez, comme aussi de ses dependances.

*Fin du quatriesme Livre.*



DE LA



DE LA  
**DIGNITÉ**  
 ET DE  
 L'ACCROISSEMENT  
 DES SCIENCES  
 De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM  
 & Vicomte de S. Aubain.

*LIVRE V.*

---

A SON ROY.

*Diuision de la Doctrine touchant l'Vſage & les obiets des facultez de l'Ame de l'homme, en Logique & en Morale. Diuision de la Logique aux Arts d'Inuenter, de Iuger, de Retenir, & de Donner.*

CHAPITRE I.



IRE,

La Doctrine qui regarde l'Entendement; & cette autre qui concerne la Volonté de l'homme, ſont dès leur naiſſance comme jumelles. Car la pureté de l'illumination & la liberté de la franchise, ont eü vn meſme commencement, & ont auſſi deſcheu par enſemble. Et il ne ſe trouue point dans tout ce qui eſt, vne ſi intime Sympathie que celle qui eſt entre le Vray & le Bon. Ce qui doit d'autant plus faire rougir de honte les ſçauans hommes, ſ'ils ſe voyent en doctrine comme des Anges, qui ont des aiſles; mais au reſte dans leurs deſirs comme des ſerpents qui rampent par terre, portans des Ames qui ſont à la verité comme des miroirs, mais gaſtez de vileines taches.

Je viens maintenant à la Doctrine qui concerne l'Vſage & les Objets des facultez de l'Ame humaine: elle eſt diuiſée en deux parties, fort cogneuës & re-

ceuës du consentement d'un chacun en Logique & en Morale ; à cela près que j'en ay tiré la Science du Droit, qui fait d'ordinaire portion de cette dernière partie, & ie l'ay rapportée à la doctrine de l'homme assemblé, ou qui est en compagnie, parlant seulement en cet endroit de l'homme séparé. La Logique dispute de l'Entendement & de la Raison ; & la Morale de la Volonté, du Desir & des Affections : Vne cause les résolutions, & l'autre les actions. Il est pourtant vray que la Phantasie tient lieu d'un certain Agent, d'un certain Messager, ou d'un certain Procureur qui fait les affaires en l'une & en l'autre de ces deux Jurisdiccions ; c'est à sçauoir en celle où l'on iuge, & en celle où l'on execute. Car le Sens presente à l'Imagination toute sorte de representations, sur lesquelles la Raison donne son iugement ; apres elle renuoye à la mesme Imagination, celles qu'elle a chosï & approuué, auparauant que mettre en effect ce qui a esté resolu.

Aussi est-il vray que la Phantasie precede & incite tousiours le mouuement volontaire, en sorte que elle est vn instrument commun, tant à la Raison qu'à la Volonté, si nous n'aymons mieux dire que c'est vn Ianus à double visage ; dont celuy qui regarde la Raison porte l'image de la Verité ; & l'autre, qui est tourné du costé de l'action, porte la ressemblance de la Bonté. Neantmoins ces deux visages sont :

*Tels que les ont deux sœurs.*

Au reste la Phantasie n'est pas vn simple messager : car ou il porte vne grande creance, ou il se l'attri-

buë outre le simple rapport de ce qui luy est commandé: surquoy Aristote a fort bien dit: *L' Ame a la mesme puissance sur le corps, que le maistre l'a sur son valet; mais la Raison peut sur la phantaisie, ce que dans vne libre cité le Magistrat peut sur le citoyen, qui peut commander à son tour.* Car nous voyons qu'és choses qui concernent la Foy & la Religion, la Phantaisie tient le haut bout, & s'esleue par dessus la raison. Non que l'Illumination diuine se place dans la phantaisie, c'est plustost dans le donjon de l'Esprit & de l'Entendement. Mais de mesmes que la grace Diuine dans les vertus, vse des mouuemens de la Volonté, ainsi la mesme dans les illuminations se sert des mouuemés de la phantaisie: d'où vient que la Religion s'est tousiours frayée le chemin par les similitudes, par les figures, par les paraboles, par les visions & par les Songes, pour aller iusques à l'Ame. Comme aussi la mesme Phantaisie ne sert pas de peu aux persuasions, que l'eloquence insinuë. Car quand les esprits sont adoucis par les artifices qui se treuent dans les harangues, quand ils sont enflammez & portez à quelque chose, tout cela se fait à la suscitation de la Phantaisie, qui deuenüë puissante, ne commande pas seulement la Raison, mais la force mesmes, l'aveuglant en partie & en partie l'eguillonant. Sans que pour toutes ces causes ie m'escarte de la premiere diuision; veu qu'à peine la Phantaisie engendre les Sciences. Car la Poësie, que j'ay rapporté au commencement de cet ouurage à la Phantaisie, doit estre plustost prise pour vn Ieu d'Esprit,

que pour vne Science; & i'ay cy deuant remis le discours de la puissance que la Phanraisie a dans les choses naturelles sur la doctrine de l'Ame. Quant à l'alliance que'elle a avec la Rhetorique, ie juge qu'il sera à propos de la faire voir dans cet Art, dont ie traiteray cy apres.

Cette partie de la Philosophie humaine, qui concerne la Logique, n'est pas au gouft de plusieurs, & semble n'estre autre chose que le filet & le piege d'une subtilité espineuse. Car de mesmes que l'on dit veritablement; *Que la Science est la nourriture de l'Esprit.* Ainsi quant à l'appetit, & au choix de cette viande, plusieurs ont le mesme palais, & le mesme gouft que les Israëlitites auoient dans le Desert, qui desirerent avec passion s'en retourner aux pots pleins de chair; & qui se dégoufterent de manger de la Manne, laquelle quoy que ce fut vn mets celeste, n'estoit pourtant pas gouftée pour telle, ny prisée. En la mesme sorte pour l'ordinaire ces Sciences plaisent, qui ont vne certaine infusiõ de chair qui a le plus de suc, telles que sont l'Histoire Ciuile, les Mœurs & la Prudence Politique, qui font voir les affections, les loüanges, & les fortunes des hommes. Mais cette lumiere seche, offense & brusle les esprits de plusieurs qui les ont mols & moiëttes. Au reste si l'on veut mesurer chaque chose par ce qu'elle merite, les Raisons de la Science sont veritablement les clefs de toutes les autres. Et de mesmes que la main est l'instrument des Instruments, l'Ame la forme des formes: ainsi, & ces Arts doiuent estre mis pour les

Arts des Arts. Car ils ne redressent pas seulement, ains ils fortifient : de mesmes que l'exercice & l'habitude de tirer de l'arc ne font pas que quelqu'un vise mieux, mais aussi apprennent à tendre l'arc plus fort.

Les Arts de la Logique sont quatre en nombre, selon la diuision des fins où ils tendent. Car l'homme a pour but dans ses arraisonnemens, ou de Trouuer ce qu'il cherche: ou de Juger ce qu'il a trouué; ou de Retenir ce qu'il a iugé; ou de Donner ce qu'il a retenu. Il faut doncques de necessité qu'il y ait vn pareil nombre d'arts Raisonnables, à sçauoir l'Art de la Recherche ou de l'inuention, l'Art de l'Examen ou du Jugement: l'Art de la Garde, ou de la Memoire; & l'Art de l'Elocution, ou de la Tradition, desquels ie parleray tout presentement.

*Diuision de l'Art Inuentif en celuy qui inuente les Arts & les Arguments. Que le premier qui est le plus releué manque. Diuision de l'Art qui inuente les Arts, en Experience par les Lettres, & en Organe nouveau. Esbauchement de cette Experience.*

## CHAPITRE II.



Il y a deux especes d'Inuention fort differentes, à vray dire entre elles. Vne des Arts & des Sciences; l'autre des Arguments & des Discours. La premiere est, selon mon aduistour à fait à Desirer; & son de-

faut me semble si grand, comme si quelqu'un en faisant l'inventaire des biens d'un homme mort couchoit ainsi vn article. *D'argent comptant, rien.* Car de mesmes que l'on achete toutes choses avec de l'argent; ainsi par cet Art tous les autres sont acquis. Et de mesmes que l'on n'eust iamais sceu où estoit l'Inde Occidentale, si l'on n'eut inuenté l'esguille marine; encores que ces contrées soient fort grandes; & que le mouuement de la Bouffole soit fort petit. Ainsi personne ne se doit estonner si l'on n'a fait de plus grands progrez dans la descouuerte, & dans l'aduancement des Arts; puis que l'on ignore iufques à present l'Art d'Inuenter, & de Descourir les Sciences.

Personne ne nie, que cette partie de la Science ne soit à Desirer. Car en premier lieu, la Dialectique ne fait profession, mais mesmes ne pense à rien moins qu'à Inuenter les Arts, ny les Mechaniques pour en tirer les ouurages, ny les Liberaux pour en trouuer les Axiomes: elle se contente d'en parler aux hommes comme en passant, & les laisse là, leur ordonnant: *Qu'ils croyent en chaque Art à celuy qui y est le plus expérimenté.* Celsus Medecin, & outre ce personnage fort aduisé, parlant grauement & franchement des Sectes des Medecins Empyriques & Dogmatiques, contre la coustume que tous les hommes ont de s'estendre sur les loüanges de leur profession, confesse *Que les medicamens & les remedes ont esté premierement inuentez; & qu'apres cela l'on a disputé de leurs causes, & de leurs raisons, &*

non au rebours, que l'on n'a pas premierement tiré les causes de la Nature des choses, & qu'elles n'ont pas esclaté avant l'invention des remedes. Mais Platon dit plus d'une fois: Qu'il y a vne infinité de choses particulieres; & de plus, que celles qui sont les plus generales donnent de moins certains enseignemens: & par consequent que la moielle des Sciences, par laquelle le bon ouvrier est distingué du mauvais, consiste dans les moyennes propositions, que l'experience a donné & a laissé en chaque Science. Et mesmes ceux qui ont parlé des premiers Inuenteurs des Arts, ou des Origines des Sciences en ont plustost donné la gloire au hazard qu'à l'Art: mesmes ils ont introduit, comme Docteurs des Sciences, les bestes brutes, les animaux à quatre pieds, les oyseaux, les poissons, les serpens, plustost que les hommes.

*Venus prist du Dictamne sur Ide Dicteene,  
 Dictamne à longue feüille & à pourprine fleur  
 Cogueu par le Cheureil, quand pressé de douleur:  
 Il porte au flanc la fiesche.*

Et puis que ç'a esté vne coustume pratiquée parmy les Anciens, que de mettre au nombre des Dieux ceux qui auoient inuenté quelque chose d'utile; Ce n'est pas merueilles si les Temples des Egyptiens, qui sont vne nation fort ancienne, & qui a donné commencement à plusieurs Arts, ont esté remplis de tant de simulachres de bestes brutes, & n'en ont quasi point eü de ceux d'hommes.

*Tant de Monstres faits Dieux: & l'aboyant Anube,  
 Contre Venus, & contre, & Neptune & Pallas.  
 Que si vous ayez mieux, suiuant ce que les Grecs*

nous

nous en apprennent, attribuer aux hommes l'invention des Arts; neantmoins vous ne direz pas que Promethée a longuement resvé sur l'invention du feu; ou quand il a fait choquer vn caillou contre l'autre, qu'il en ait attendu des bluettes de feu : mais qu'il a trouué cela par hazard, & comme l'on dit, il a fait ce larrecin à Iupiter. En sorte que pour ce qui concerne l'invention des Arts, nous sommes plus redeuables au Cheureil pour les Emplastres : au Rossignol pour les concerts de Musique; à Ibis pour les lauemens; au couuercle d'un pot, \* qui est enleué par la force du boüillon, pour le bruit que fait le Canon. Bref, pour le dire en vn mot, nous sommes plus obligez au cas fortuit qu'à la Dialectique. Sans que cette autre sorte d'inuenter que Virgile. décrit fort bien en ces Vers :

*Que l'Vsage forgeast peu à peu plusieurs Arts  
En meditant.*

Soit differente de cecy : veu que la Methode qu'il propose n'est pas autre que celle dont les brutes sont capables; & d'ôt elles se seruent le plus souuent; c'est à sçauoir vn soin fort exact à vne certaine chose & vn continuel exercice en cela; à quoy les animaux sont necessitez pour leur conseruation. Et c'est ce que Ciceron dit fort veritablement: *L'Accoustumance à quelque chose, va souuent par-dessus la Nature & l'Art.* C'est pourquoy si l'on dit des hommes :

*Vn grand traual surpasse toute chose,  
Comme aussi fait la dure Pauvreté.*

Aussi demandot'on des bestes :

*Quel Maistre enseigne au Perroquet à dire  
Bon iour ?*

Qui a monstré au Corbeau de jetter de petites pierres dans vn arbre creux , où il a veu qu'il y auoit de l'eau ; afin qu'il y peust atteindre avec son bec en l'ayant ainsi esleuée ? Qui a monstré le chemin aux Abeilles, qui en voltigeant par l'air, comme si c'estoit vne vaste mer, ont accoustmé d'aller dans les prairies fort esloignées de leurs rusches, où elles ne laissent pas de retourner ?

Qui a de plus appris à la fourmis de ronger les grains de bled , qu'elle veut mettre en reserue dans sa formiliere, de crainte qu'ils ne germent ; & qu'elles ne soient trompées en leur esperance ? Que si quelqu'un remarque en ce vers de Virgile ce verbe *Forger*, qui denote la difficulté de la chose ; & cét aduerbe *Peu à peu*, qui signifie tardiueté ; nous retournerons à l'endroit d'où nous sommes partis ; c'est à sçauoir à ces Dieux des Egyptiens ; veu que les hommes ne se sont que fort peu seruis jusques à present de la faculté de la raison & point en tout de ce que doit faire l'art pour descouurir quelque chose de nouueau.

En second lieu , si l'on y prend garde de prés, l'on verra que cela mesmes que j'assure est mōstré par la forme d'Induction que la Dialectique propose par où les Principes des Sciéces sont trouuées & approuuées : & cette mesme forme d'Inductiō est tout à fait defectueuse & incompetante, & tant s'en faut qu'elle rende la Nature parfaicte ; qu'au contraire, elle la peruertist & la destourne. Car celuy qui regardera

subtilement au moyen par lequel cette rosée *Ætherée* des Sciéces, semblable à celle dont parle le Poëte.

*Du miel aërien les celestes presens,*

est ramassé: veu que les Sciences mesmes sont tirées des particuliers exemples en partie naturels, en partie artificiels, cōme des fleurs d'un pré, ou d'un jardin, il trouuera de vray que son Esprit de soy-mesme & de son naturel, fait plus ingenieusement vne Induction, que celle qui est descrite par la Dialectique. Car du seul dénombrement des choses particulieres, comme les Dialecticiens ont accoustumé, où il ne se trouue point d'Instance Contradictoire, l'on conclu fort mal. Et cette Induction ne produit aucune autre chose qu'une probable coniecture. Et qui se promettra qu'il n'y a aucune contradiction cachée; puis que l'on ne cognois pas entierement les choses, & que l'on ne s'en souuiet que d'une partie? Comme si Samuel se fust arresté à ces enfans de Isay, qu'il voyoit presens en la maison; & s'il n'eut pas cherché Daudid qui estoit aux champs. Et pour en parler avec verité cette forme d'Induction est si grossiere, qu'il semble impossible que tant de subtils esprits qui se sont exercez sur ces matieres, ayent peu la mettre en auant; si la cause ne vient de ce que ils se sont hastez à donner ce qu'ils auoient pensé; & qu'ils auançoient pour doctrine; au lieu qu'ils mesprisoient par arrogance & par superbe, les choses particulieres, & principalement de s'y beaucoup arrester. Car ils se sont seruis des exemples & des Instances particulieres, comme si c'estoient des Sergens

ou des Huiffiers pour faire faire place ; afin de faire passer leurs opinions ; tant s'en faut que dès le commencement ils les ayent appellées à leur conseil, afin que l'on deliberast legitimement & meurement de la Verité des choses. Et ie m'asseure que nous serons touchez d'un deuot, & d'un religieux estonnement, quand nous verrons que les mesmes pistes batuës nous conduisent à l'erreur, tant dans les choses diuines, que dans les humaines. Car de mesmes que pour entendre la Verité diuine, à peine personne se persuadera-il de deuenir comme vn petit Enfant, ainsi pour apprendre la verité humaine, on estime que c'est vne chose basse, & comme mesprisable qu'il faille que ceux qui sont desia bien auancez relisent & reuoyent les premiers Elemens des Inductions.

En troisieme lieu, si l'on demeure d'accord, que l'on peut fort bien establir les principes des Sciences par l'Induction, dont on se sert, ou par le Sens ou par l'experience, c'est vne chose aussi fort certaine, que l'on ne peut tirer par Sillogisme, ny bien, ny asseurement les Axiomes inferieurs ; où il est question des choses naturelles qui participent de la matiere. Car en argumentant il se fait vne reduction de propositions aux principes par les propositions moyennes. Or cette forme, ou d'Inuenter, ou de Prouer, a lieu dans les Sciences populaires, par exemple dans la Morale, dans la Politique, dans le droit & dans les autres semblables ; & mesmes en ce qui regarde la Theologie : d'autant que Dieu veut s'accommoder

par sa bonté, à la portée de l'homme. Mais en ce qui est de la Physique où il faut venir à bout de la Nature par œuvre; & non pas forcer par argumens celuy contre qui l'on dispute, la verité eschappe entierement des mains, à cause que les ouvrages de Nature sont beaucoup plus subtils, que ne sont les paroles. En sorte que le Syllogisme venant à defaillir, il sera necessaire de se servir par tout, de ce qui est propre à vne vraye & correcte Induction, tant aux principes plus generaux qu'aux propositions inferieures. Car les Syllogismes sont composez de propositions, les propositions de mots; & les mots sont les marques de ce que l'on a cogneu; d'où vient que si les cognoissances mesmes qui sont les ames des mots, sont mal & tout autrement tirées des choses qu'il ne faut, tout le bastiment s'affaisse; sans que ny le laborieux examen des Consequences des arguments, ny de la verité des propositions, puisse iamais remettre ce qui est gasté; veu que c'est vne faute qui est faite en la premiere Digestion, comme parlent les Medecins, qui ne peut plus estre rectifiée par les fonctions qui suiuent apres. Ce n'est donc pas sans vne bien grande & bien euidente cause, si plusieurs des Philosophes, & mesmes quelques vns des plus habiles ont esté Academiciens & \* Sceptiques, qui ne vouloient pas qu'il y eut de science en l'homme; & qui ostoyent la certitude des choses qui peuuent estre comprises, niants qu'il y en eust d'autre, que celle que l'on en a par verisimilitude & par probabilité, l'aduoüeray pourtant que quelques-vns ont pensé

\* C'est à dire, indeterminez

que quand Socrate asseuroit qu'il ne sçauoit rien, qu'il l'a dit pour rire; & qu'il a affecté d'estre tenu pour docte en dissimulant sa science. Car en desauoüant la doctrine qu'un chacun recognoissoit en luy, il a voulu que l'on creust qu'il auoit la cognoissance de ce qu'il ignoroit. Et cette opinion, Que l'on ne pouuoit rien comprendre, n'a pas esté entièrement tenuë dans la nouvelle Academie, que Ciceron a suiuy. Car les plus eminents en Eloquence, ont esté de cette secte, afin qu'ils peussent auoir l'honneur de disputer amplement pour & contre; d'où est venu qu'ayans quitté le droit chemin qu'ils deuoient auoir tenu pour y recontrer la verité, ils s'en sont escartez, pour aller, par maniere de dire, faire des pourmenades pour leur plaisir. Mais il est tout vray, que quelques vns en la vieille & en la nouvelle Academie; & principalement entre les Sceptiques ont creu simplement & entieremēt cette \* Acatalepsie. Mais ils ont principalement erré en ce qu'ils condamnoient les Perceptions des Sens; & par ainsi ils arrachioient les Sciences en leurs racines. Or bien que les Sens trompent, ou quittent pour le plus souuent les hommes, si est-il vray qu'estant aydez d'une grande industrie, ils peuuent suffire pour les Sciences. Et ce non tant par l'assistance des instrumens, bien qu'ils seruent en quelque chose, que par le secours des experiences de tel genre qui puissent produire sur des Obiets comprehensibles par le sens, des obiets qui excèdent en subtilité la puissance sensitive. Ils deuoient plustost auoir attribué le défaut

\* C'est à dire, que l'on ne pouuoit rien comprendre.

en cecy, aux fautes que commet l'intelligence, & à l'opiniaftreté, qui ne veut pas obeyr aux choses, & aux fausses demonstrations, & aux modes d'arraisonner, & de conclurre que l'on tire mal à propos de ce que les Sens ont apperceu. Ce que ie dis, non pour rendre l'Entendement moins estimable qu'il doit estre, ny pour faire tout quitter là; mais afin qu'on luy recherche, & qu'on luy donne des aydes propres à surmonter ce qui est difficile dans les choses; & ce qui est obscur & caché dans la nature. Car l'on ne scauroit trouver d'homme qui eust la main si assurée, & qui fust si exercé que de tirer vne ligne droite; ou qui peust faire avec facilité la circonférence d'un rond; ce que pourtant il peut aisément faire avec vne Regle & vn Compas. Et c'est ce que ie veux, & que ie tasche avec effort de trouver: à sçauoir que l'Intelligence s'ajuste aux choses, & que l'on trouue vn certain Art d'Indication & de Direction qui découure les autres Arts, leurs Axiomes & leurs Oeuures; & les mette en euidence: car pour en parler au vray, il est à Desirer.

Cet Art d'Indice, c'est ainsi que ie le nommeray cy-apres, se diuise en deux. Car l'Indice se porte des Experiences aux Experiences: ou des Experiences aux Axiomes qui denotent de nouvelles Experiences. Ie nommeray le premier l'Experience par les Lettres: Et l'autre, l'Interpretation de la Nature, ou l'Organe nouveau. Le premier, comme j'ay desia touché, doit à peine estre tenu pour vn Art, ou pour vne partie de Philosophie; mais pour vne viuacité à

descouvir : C'est pourquoy aussi ie le nomme parfois la Chasse de Pan, ce que j'emprunte de la Fable. Mais ainsi que quelqu'un peut en trois façons aller son chemin : ou quand il palpite estant en tenebres; ou quand il est conduit par la main d'autrui, luy ne voyant que fort peu; bref, quand il conduit ses pas à la lumiere qu'on donne. De mesmes, c'est vne vraye palpitation que d'entreprendre de venir à bout de toute sorte d'experiences, sans aucune fuite & sans aucune methode; mais quand l'on se sert de direction & d'ordre dans les experiences; c'est de mesmes que si l'on se faisoit conduire par la main: & c'est ce que j'entends par l'Experience des Lettres; veu que la lumiere mesme qui est la troisieme chose, doit estre tirée de l'Interpretation de la Nature, ou de l'Organe nouveau.

L'Experience par Lettres, ou la Chasse de Pan contient la maniere de faire les experiences; & pource que j'ay dit qu'elle nous manque & qu'elle n'est pas entierement claire, j'en toucheray quelque chose suivant ma coustume & ma resolution: La façon d'Experimenter prouient principalement ou du changement de l'Experience, ou de la production de l'Experience; ou du transport d'une Experience à l'autre; ou du renuersement de l'Experience; ou de la contrainte de l'Experience; ou de l'Application de l'Experience; ou de l'Accouplement de l'Experience; ou en fin de la Rencontre de l'Experience. Et toutes ces choses sont retenuës au deçà des bornes de l'Axiome qu'il faut trouuer. Car ceste autre partie de l'Organe

gane nouveau contient tout le Transport des Experiences en Axiomes , ou des Axiomesés experiences.

Le changement de l'Experience se fait premiere-  
ment en la matiere , c'est à sçauoir quand l'on tasche  
maintenant de faire quelque experience sur les cho-  
ses de mesme espeece , que sont celles , sur lesquelles  
seules l'on a trauaillé. Par exemple; l'on n'a jusques à  
present fait le papier qu'avec des drapeaux de toile,  
& non avec des draps de soye , si peut-estre les Chi-  
nois n'en sont venus à bout , n'y avec des estoffes de  
fil composées de poils dont l'õ fait ce que l'on nom-  
me Camelot; ny avec des laines , ny avec du Cotton,  
ny avec des peaux , bien que ces trois dernieres cho-  
ses semblent estre \* Heterogenees. C'est pourquoy  
elles sont plus vtiles, estant mellées que separées. De  
plus l'on a accoustumé d'anter les Arbres fruiçtiers:  
mais l'on na pas encore , que fort rarement tasché  
d'en faire autant des arbres sauuages; quoy que l'on  
sçache qu'un orme anté sur vn orme , donne vn fort  
grand ombrage avec ses fueilles. On n'ante non plus  
gueres souuent les fleurs , encores que l'on ait com-  
mencé d'anter en escussion les Roses musquées avec  
des communes. Mesmes ie mets le changement en la  
partie de la chose entre les changemens en la matie-  
re : Car nous voyons qu'un greffe anté dans le tronc  
de l'arbre pousse plus heureusement que quand il  
est mis en terre , pourquoy est-ce que la graine de  
l'oignon antée dás la teste d'un autre oignon qui est  
verdoyant , ne germera mieux que si on la seme en

\* C'est à dire,  
mal propres  
pour cela.

terre; Et en cet endroit la racine se change selon le tronc; en sorte qu'il semble que l'on ante en quelque sorte dans la racine. En second lieu, le changement de l'Experiece se fait en la cause efficiente; Par exemple, les Rayons du Soleil prennent vne si grande force par les miroirs ardents, qu'ils peuuent allumer vne matiere combustible. Ne se peut-il pas faire que les rayons de la Lune puissent estre par les mesmes miroirs portez à l'action d'vn degré d'vne douce chaleur tiede, afin d'experimenter si tous les corps celestes sont chauds en puissance? De plus, les chaleurs accõpagnées de rayons, sont fortifiées par les miroirs; à sçauoir mon si les chaleurs sombres comme sont celles des pierres & des metaux auant qu'ils soient fondus, en font de mesme; ou plustost si en cela il y a certaines portions de lumiere. Comme aussi l'Ambre & l'Agathe frottées, attirent la paille, n'en peuuent-elle pas faire de mesme si on les presente au feu? Le changement de l'Experience se fait en troisieme lieu en la Quantité, à quoy il faut prendre garde curieusement; veu qu'il s'y glisse beaucoup d'erreurs. Car l'on croit qu'à mesure que la Quantité s'augmente & se multiplie, que la vertu en fait ainsi; & mesmes ils le demandent & le supposent en Mathematique, comme si c'estoit vne chose certaine; ce qui est pourtant faux. Vne bale de plomb de la pesanteur d'vneliure estant laschée du haut d'vne tour chet en bas, par exemple, dans le temps qu'il faudroit à dix batemés de poulx; ne se fera-il pas qu'vne de deux liures, en laquelle cette impetuosité du mou-

uement qu'ils nomment naturel doit estre double, dōnera en terre dans cinq batemés du mesme poulx: cependant elle tombera dans le mesme espace de temps que la premiere, & ne s'en aduancera pas à raison de ce qu'elle a vne plus grande quantité de matiere. De plus, vne drachme de soulfhre; par exemple, mellée avec vne demy-liure d'Acier le fera couler: ne faut-il pas croire qu'un once de soulfhre suffira pour en faire fondre quatre liures: ce qui ne s'enfuit pas. Car il est fort vray que la resistance de la matiere en ce qui patist est plus augmentée par la Quantité, que ne l'est l'actiueté de la vertu dans ce qui agist. Au reste, le Trop trompe aussi bien que le Peu. Car l'on commet d'ordinaire cette faute dans les fusions & dans les depurations des metaux, où pour les plustost depescher l'on fait vn grand feu dans la fournaise: & on y adjouste vne plus grande quantité de ce que l'on y iette à cet effect. Mais ces choses estans plus augmentées qu'il ne faut, empeschent l'operation; parce qu'elles tournēt & emportent en fumée beaucoup de metal pur, par leur force & par leur acrimonie; en sorte que l'on y fait de la perte: & la masse qui reste est plus difficile à fondre & plus dure. C'est pourquoy l'on doit se ressouuenir de la plaisante chose qui arriua à ceste femme d'Æsope, laquelle auoit esperé qu'en baillant vne double mesure d'orge à sa poule, elle feroit deux œufs par iour, mais au contraire estant ainsi deuenüe trop grasse, elle n'en fit point du tout, & il ne sera point feur de s'asseurer sur quelque Experience naturelle,

si on ne l'a esprouée, & dans vne petite, & dans vne grande quantité; mais c'est assez parlé du changement de l'Experience.

La Production de l'Experience se fait en deux façons, en la refaisant & en l'estendant; quand on reitere l'experience, ou quand on la porte à quelque chose de plus subtil. Voicy vn exemple de la reiteration de l'Experience, l'esprit du vin est fait de vin distillé vne seule fois, & il est plus acré & plus fort que le vin mesme: Ne se peut-il pas faire que l'esprit mesme du vin distillé ou sublimé se surmontera soy mesme en force par la mesme raison. Mais ceste reiteration n'est pas aussi exempte de tromperie: Car la seconde eleuation n'esgale pas l'exces de la premiere, & mesmes il arriue fort souuét par vne experience reiterée, que tant s'en faut qu'après la consistance, & l'estat certain d'une operation, la Nature passe outre, qu'au contraire elle deschet. C'est pourquoy il faut en cela y apporter du iugement. De plus, l'Argent vif mis dans vn linge, ou autrement dans vn creux que l'on aura fait au milieu d'un tas de plomb fondu, quand il commence à se refroidir, s'arreste & n'est plus remuant. Ne se peut-il pas faire que ce mesme Mercure estant souuent mis en cet endroit se fixera; en forte qu'il deuiendra malleable? Voicy vn exemple de l'Extension de l'Experience. Si par le moyen d'un verre à long col l'on fait couler au fonds du vin trempé, de l'eau que l'on aura versé d'enhaut, elle separera l'eau du vin; le vin se retirant peu à peu enhaut & l'eau prenant le bas. Ne se peut-il pas faire

que comme le vin & l'eau, qui sont deux corps differents sont separez par cet artifice, que les parties les plus subtiles du vin, qui est pur & en son entier, soient separees des plus grossieres, afin qu'il se fasse comme vne distillation par le poids; & qu'il se trouue enhaut quelque chose d'approchant à l'esprit du vin & encores plus subtil? De plus, l'Aymant attire le fer quand il est en masse, ne se pourra-t'il pas faire qu'un petit morceau d'Aymant qui sera tombé dans la limaille du fer l'attirera à soy & qu'il en sera tout couuert? De plus, l'esquille de la bouffole se tourne aux Poles du monde; ne sera-ce pas par la mesme voye & par la mesme entresuite que le font les corps celestes? c'est à sçauoir, comme si quelqu'un mettoit l'esquille en vne contraire situation; c'est à dire au poinct du Midy & qu'il l'y retint tant soit peu; qu'apres il la laissast aller? n'aymeroit-elle pas mieux s'en retourner au Septentrion, qui est le lieu qu'elle desire en tournoyant par l'Occident, que par l'Orient? De plus, l'or engloutist l'argent vif qui est proche de luy. Mais à sçauoir-mon, s'il se l'incorpore sans extension de sa grosseur; afin qu'il se fasse vne certaine masse plus pesante que n'est l'or mesme? De plus, les hommes aydent leur memoire en plaçant les images des personnes dans les lieux. Ne feront-ils pas la mesme chose si en ostant ces lieux ils se representent ces mesmes personnes avec leurs gestes & leurs habits? Mais c'est assez parlé de la production de l'Experience.

Le Transport d'une experience à l'autre est tri-

ple : à sçauoir de la Nature, ou du Hazard à l'Art, ou d'vn autre Art, & d'vne autre pratique en vne autre ; ou d'vne partie de quelque Art en vne differente partie du mesme Art. Il y a vne infinité d'exemples en cette premiere espece, si bié que les Arts Mechaniques ont quasi tous tiré leur origine de certains petits commencemens que le Nature ou le cas fortuit leur ont donné. L'on disoit anciennement en Prouerbe; *Que le raisin mis aupres du raisin meurissoit plus tost*, pour exprimer les devoirs mutuels de l'amitié. Mais nos faiseurs de Cydre, c'est à dire de vin de pommes, imitent fort bien cela : car ils defendent expressement que l'on ne batte point les pommes; & que l'on n'en tire point le Cydre ; que premiere-ment elles n'ayent demeuré certain temps en monceaux, pour y meurir en se touchant l'vne l'autre; afin que l'aigreur de cette boisson soit corrigée par ce moyen. De plus, l'imitation des Arcs en Ciel artificiels qui se font en espanchant vne grande quantité de gouttes d'eau, a esté facilement tirée des Arcs en Ciel Naturels, qui viennent d'vne nuée qui se font en rosée. De plus, la mode de distiller a peu estre prise d'en haut, à sçauoir des pluyes ou de la Rosée, ou de cette basse experience des gouttes qui sont attachées aux couuercles que l'on met sur les marmites pleines d'eau bouillante. Au reste, personne n'eust osé imiter les Tonnerres & les foudres, si ce Moine qui traualloit à la Chymie ne s'en fut aduisé par la grande imperuosité, & par le grand bruit que fit le bouchon qu'il auoit mis à son vaisseau;

quand la force du feu l'enleua subitement en l'air. Mais d'autant plus qu'il se trouue d'exemples sur cette matiere; d'autant en faut-il moins rapporter. Au reste ceux qui ont eu dessein de s'employer à trouuer quelque chose de profitable, ont deu prendre garde attentiuement, particulierement & à dessein, aux ouurages de la Nature, & à tout ce qui s'y faict par le menu; & penser perpetuellement & fortement à part eux, que c'est qu'ils en pourroient rapporter aux Arts: veu que la Nature est leur miroir. Et qu'il y a plusieurs Experiences qui se peuuent rapporter d'un Art à l'autre; & d'une pratique à vn autre; bien que cela n'arriue que fort rarement. Car la Nature se fait voir à tous, en tous endroits; mais les Arts particuliers ne sont cogneus que par les artisans qui s'y entendent. Les Lunettes ont esté inuentées en faueur de ceux qui auoient la veuë basse. Ne peut-on pas inuenter vn certain instrument qui estant mis aux oreilles, fasse mieux ouyr les sourdants. De plus, les choses qui seruent à embaumer, & le miel, conseruent les corps morts; n'en scauroit-on rien prendre de là, pour la Medecine, qui peust profiter aux Corps vians? De plus, l'usage de grauer quelque chose dans de la cire, dans de la brique & dans du plomb est fort ancien; & c'est aussi de là, que l'on a appris d'imprimer sur du papier en l'Art d'Imprimerie. De plus, le sel assaisonne les chairs en l'art de Cuisinier; & ce beaucoup mieux l'Hyuer que l'Esté. Cela ne se peut-il pas vtilement rapporter aux bains? & ne scauroit-on Imprimer ou extrai-

re leur temperament, quand il en seroit de besoin. De plus, l'on trouue dans cette Experience nouvellement faite des Congelations artificielles, que le sel a vne fort grande vertu pour espaisir: cela ne se peut-il pas rapporter aux Condensations des metaux? veu que l'on sçait desia assez que les eaux forts composées de certains sels, font sortir & precipiter de certains metaux, des petits grains d'Or moins espois que l'Or mesme. De plus, la Peinture renouvelle la memoire de ce qu'elle represente: n'est-ce pas de la que l'on a tiré cet Art, que l'on nomme de la Memoire? mais c'est assez d'en auoir parlé generalement; veu qu'il n'y a rien de si vtile pour attirer du Ciel, par maniere de dire, vne pluye d'inuentios profitables & nouvelles, que si les Experiences de plusieurs Arts Mechaniques sont cognuës par vn, ou par fort peu de personnes; qui par leurs conferences puissent s'exciter l'vn l'autre; afin que cela fasse que les Arts s'entretiennent entre eux par cette Translation d'Experiences, dont i'ay parlé; & s'embrasent comme par vn meslange de Rayons. Car encores que la voye de la Raïson promette de beaucoup plus grandes choses par l'Organe; neantmoins cette viuacité d'inuenter, espanchera cependant bien loin sur le genre humain, plusieurs des choses que nous auons en main; comme si c'estoit des dons que l'on iettoit anciennement, & ce par ce moyen de l'Experience des lettres. Il reste ce transport d'vne partie de l'Art à vne autre partie differente, qui ne differe que fort peu du Transport d'vn Art à vn autre. Mais  
comme

comme ainsi soit, qu'il y ait certains Arts qui ayent vne si grande estenduë, qu'ils peuuent porter en eux mesmes le Transport des Experiences, ie me suis aduisé d'y adiufter cette autre sorte, dont ie parle maintenant: veu principalement qu'elle est extrêmement importante en vn certain Art. Car elle seruira de beaucoup à l'augmentation de la Medecine, si les Experiences de cette partie qui y traite de la guarison des maladies, estoient raportées à ces parties qui parlent de la Conseruation de la Santé; & de la Prolongation de la Vie. Car si vne excellente Opiate, suffit pour arrester le furieux embrasement qui se fait des Esprits, lors que l'on à la peste, personne ne doutera qu'un semblable Medicament, dont l'on se seruiroit d'ordinaire avec certaine doze, ne peut moderer & retenir en quelque façon cette glissante & rampante chaleur immoderée, qui procedede de l'aage. Mais c'est assez parlé du Transport d'une Experience à vne autre.

Le Renuersement del' Experience se fait, quand l'on prouue le contraire de ce qui est experimenté, voicy comment. La Chaleur est fortifiée par les miroirs, n'en arriuera-t'il pas de mesmes du froid? Comme aussi la Chaleur est portée principalement en haut, quand elle s'escarte: quand la froideur s'estend ne s'en va-elle pas plustost en bas? par exemple. Prenez vne baguette de fer; & faites la chaufer par vn bout; puis redressez la en sorte que le bout eschauffé soit en bas, si vous venez à mettre la main au bout d'en haut, tout à l'instant il la bruslera: que si au

contraire le bout eschauffé est en haut; & que vous touchiez l'autre en bas, vous n'y sentirez pas tant de chaleur. A sçavoir mon aussi si toute cette baguette est embrazée, & qu'un de ses bouts viene à estre rafraichy de nege ou d'une esponge trempée dans de l'eau froide, si ce bout là est esleué en haut, à sçavoir mon, dis-je, si cette nege ou cette esponge enuoyera plus viste le froid en bas qu'elle ne l'enuoyeroit en haut, si elle estoit tournée contre bas à l'autre bout? De plus, les Rayons du Soleil ne font que sauter sur le Blanc, mais ils s'assemblent sur le Noir. Les Ombres ne se perdent-elles pas aussi sur le noir, & ne se ramassent-elles pas sur le blanc? Ce que nous voyons arriuer en un lieu obscur, dans lequel il n'y a point d'autre lumiere, que celle qui y entre par un petit trou, par où les Images de tout ce qui passe dehors, sont représentées sur une feuille de papier blanc, & non sur une qui seroit noire. De plus, l'on ouvre la veine du front pour guarir la Migraine: ne scacrifiera-t'on pas un costé de teste, quand l'on aura la \* Sode? mais c'est assez parlé du Renuersement de l'Experience.

\* C'est à dire, quand on aura mal par toute la teste.

La Contrainte de l'Experience paroist quand on la pousse plus auant pour aneantir, & pour oster la vertu de quelque chose. L'on prend la beste dans les autres chasses, mais en celle-cy on la tuë. Envoicy un exemple. L'Aymant attire le fer; Voyez si vous pouuez tant sur l'un & sur l'autre, qu'il ne se fasse plus d'attraction, par exemple. Experimentez si l'Aymant estant jetté dans le feu; ou destrampé

dans les eaux forts, perdra sa vertu, ou si elle se diminuera. Au contraire esprouuez si l'Aymant attirera encores l'acier ou le fer reduits en Safran de Mars, ou en acier, que l'on nomme Preparé, ou estant dissouz en eau fort. D'abondant l'Aymant attire le fer par tous les milieux que nous cognoissons: c'est à sçauoir, quoy que l'on mette entre deux l'Or, l'argent & le verre; pressez dauantage l'Experience: & trouuez si vous pouuez quelque milieu qui destourne cette vertu: seruez-vous d'argét vif, d'huile, de gomme, de charbon ardent, & d'autres choses qui n'ont pas encores esté esprouuez. Outre plus, l'on a inuenté depuis peu les Lunettes, qui font paroistre fort grosses les moindres petites choses; portez leur vsage plus loin, ou à des especes si menües qu'elles ne les puissent pas représenter, ou si grandes, qu'elles les monstrent confusément. A sçauoir mon, si elles ne peuuent pas faire clairement voir dans l'vrine, les choses qui d'ailleurs ne seroient pas visibles? si elles ne peuuent pas dans les pierres les plus fines & les plus nettes, y faire remarquer des pailles, ou des petites taches? Si elles ne peuuent pas représenter comme assez gros ces corps menus qui fuiuent les rayons du Soleil, que l'on a faussement accusé Democrite d'auoir pris pour ses Atomes; & pour les principes des choses? Si elles ne pourroient pas faire si distinctement voir ceste poudre grossiere faite de Cinabre & de Ceruse, qu'il y parisse icy des grains rouges & la des blancs? D'un autre costé, si elles ne peuuent pas en sorte multiplier les plus gran-

des images, par exemple, vn visage & vn œil, &c. qu'elles ne paroissent pas plus grandes qu'une puce ou qu'un ciron? Bref si elles ne peuvent pas faire paroistre la toille de Lin, où quelque autre linge encores plus fin & plus clair, aussi trouué qui si c'estoit vn ret? Mais je ne m'arresteray pas d'auantage sur les contraintes des Experiences; d'autant qu'elles sont quasi toutes hors les bornes de l'Experience des Lettres; & qu'elles regardent plustost les causes, les Axiomes, & l'Organe nouueau. Car en quelque chose où il y a de la Negation de la Priuation & de l'Exclusion, il commence desia d'y paroistre vne certaine lumiere pour l'Inuention des formes; mais c'est assez parlé de la Contrainte de l'Experience.

L'Application de l'Experience n'est autre chose, que son ingenieux ajustement à quelque autre utile Experience: en voicy vn exemple. Chaque corps à ses dimentions & ses poids. L'Or a plus de poids & moins de dimension que l'argent, l'eau que le vin: De là l'on tire vne fort bonne Experience. C'est que l'on peut cognoistre par le moyen d'un pot remply d'eau; & par le moyen aussi de ce qui y sera mis dedans, combien, l'on aura meslé d'argent à l'Or, & d'eau au vin; ce qu'Archimede inuenta autresfois. De plus, la Chair se corrompt plustost en certains celiers qu'en d'autres. Il sera à propos de rapporter cette Experience à la cognoissance de l'air ou plus, ou moins sain: afin que l'on habite en celuy-là, ou la chair est plus long temps preseruée de corruption; cela se peut aussi appliquer pour des-

Courir les saisons de l'année les plus salutaires, ou les plus dangereuses. Il y a vne infinité de choses semblables, il reste que les hommes veuillent, & qu'ils ayent les yeux tousiours tournez, ou sur la nature des choses; ou sur ce qui leur sera vtile. Mais c'est trop parlé de l'Application de l'Experience.

L'accouplement de l'Experience est le lien & la chaisne des Applications, qui est tel, que quand les choses particulieres ne seroient pas profitables à quelque vsage, elles profiteroient estans liées par ensemble. Par exemple; Vous desirez d'auoir des Roses ou des fruiçts tardifs, vous en viendrez à bout, si vous arrachez les boutons qui poussent les premiers; comme aussi si vous deschauffez & exposez à l'air les racines des Rosiers & des arbres; iusques à ce que le Printemps soit bien aduancé; mais beaucoup mieux si vous faites l'vn & l'autre. De plus, la glace & le nitre raffraichissent grandement; mais encores plus, quand ils sont meslez. Cela est assez clair de foy: neantmoins il peut y auoir souuent de la tromperie (comme en tout ce où les axiomes manquent) si l'union se fait de choses qui operent par diuers, voire par contraires moyens. Mais c'est assez touchant l'Accouplement de l'Experience.

Restent les hazards de l'Experience: & cette sorte d'experimenter est tout à fait sans raison & comme furieuse: quand il vint en l'esprit de quelqu'vn de vouloir esprouuer quelque chose; non parce que la raison, ou quelque autre experience l'y conduit; mais

seulement pource que personne ne tasche d'en venir à bout. Pour moy, ie ne sçay pas si en cela il n'y a pas de caché quelque autre grande chose; si dis-je, vous remuez toute pierre en Nature. Car ses merueilles se trouuent quasi toutes hors les voyes frayées & hors des sentiers cogneus; en sorte que quelquesfois l'impertinence de la chose ayde. Que si la Raison vient en suite; c'est à dire, s'il est tout apparent que rien de semblable n'a esté esprooué; & que neantmoins il y ait grand sujet de tenter cette Experience, cela est tres-bon, & fait voir les plis & les replis de la Nature. Par exemple; L'vn, ou l'autre des deux arriue en l'operation du feu sur quelque corps naturel. Il faut que quelque chose s'envole (comme la flamme & la fumée en ce que l'on brusle d'ordinaire) ou au moins qu'il se fasse vne separation locale des parties & à certaine distance, comme en la Distillation; où les feces restent en bas, & les vapeurs retombent dans les Recipients, apres qu'elles se sont assez esgayées. Mais personne n'a encores entrepris de faire vne distillation Couuerte, nous la pouuons nommer ainsi, & l'on peut dire vray-semblablement que si la force de la chaleur fait ses actions dans vn corps en l'alterant sans la perte ny la deliurance, que pour lors elle poussera ce Prothée de la matiere, qui est comme emmanoté, à se transformer en plusieurs façons; pourueu que la chaleur soit tellement moderée & si bien donnée à temps, que les vaisseaux ne viennent pas à se rompre. Car cela est semblable à vne matrice naturelle, où quand la chaleur opere, rien du

corps ne s'en va ou se separe. Il y a pourtant cette difference que la nourriture est conjoincte dans la matrice; mais quant au changement, c'est la mesme chose. Tels sont les hazards del'Experience.

Ie veux neantmoins donner pour aduis sur ce qui est de ces Experiences, que personne ne perde courage, ou ne tombe comme en confusion, s'il ne vient pas à bout, comme il espere, de celles qu'il a entrepris. Car ce qui reüssit est fort agreable; mais aussi ce qui ne reüssit pas, n'instruit pas moins. Et il faut toujours retenir ce que nous redisons perpetuellement, qu'il faut tousiours plustost trauailler à faire des Experiences qui apportent de la lumiere, que du profit. Mais que ce soit maintenant assez parlé de l'Experience des Lettres, qui est plustost vne viuacité d'Inuenter & vn subtil odorat pour bien chasser, comme j'ay desia dit, qu'vne Science. Mais ie me tais & ne parle pas de l'Organe nouueau; d'autant que i'ay resolu d'en faire vn Ouurage entier, Dieu ay dant; pour ce que c'est la chose la plus grande de toutes.

---

*Diuisiõ de l'Art d'Inuenter les Argumens, en celuy où l'on reserue les Matieres, & en l'Art Topique. Diuisiõ de la Topique en Vniuerselle & Particuliere. Exemple de la Topique Particuliere en la Recherche du Pesant & du Leger.*

## CHAP. III.

**I**NVENTION des Argumens n'est pas proprement vne Invention. Car inuenter est descouuir les choses incogneuës & non pas receuoir ce qui est cogneu, ou le r'appeller. Mais il semble que l'usage & le deuoir de cette Invention n'est autre que de tirer avec dexterité de la masse de la Science, qui est cachée en confusion dans l'Esprit, ce qui sert sur le sujet de la question qui se presente à decider. Car les lieux de l'Invention ne profitent pas à celuy qui n'entend que fort peu ou point du tout ce qui s'agite. Comme au contraire, celuy qui a chez soy quelque chose qu'il puisse dire à propos, celuy-là sans Art & sans lieux d'Invention, trouuera enfin & formera des Argumens; bien que cene soit pas, ny si viste, ny si commodément. Si bien que ce genre d'invention, comme j'ay desia dit, n'est pas proprement vne Invention; mais seulement, c'est remettre en memoire, ou suggerer avec Application. Neantmoins parce que le mot est en usage, & qu'il est receu, ie permets que l'on nomme cela Invention: veu principalement que l'on peut aussi bien appeller Chasse & Descouuerte d'vne beste, quand on la lance l'ayant trouuée dans les brosses où elle fait son viandis, que quand on la rencontre en plaine campagne. Mais pour ne me point amuser aux dictions: que l'on tienne pour tout vray que le but & la fin de cecy, est que nous ayons

vne

vne certaine promptitude, & que nous nous seruions à propos de nostre cognoissance, plustost que de desirer de l'augmenter & de l'accroistre.

Mais il faut obseruer deux choses afin d'acquérir tout ce qu'il faut pour discourir amplement. Car il faut designer & comme monstrier au doigt, de quel costé il faut prendre le sujet que l'on traite ; & c'est cette consideration que ie nomme la Topique ; ou il faut que l'on ait des Argumens composez & tous prests sur les matieres que l'on met le plus souuent en controuerse ; & ie nommeray cette obseruation l'Art de reseruer les matieres, qui à peine peut estre dit vne partie de la Science ; veu qu'il consiste plus en diligence, qu'en vne doctrine où il y ait de la subtilité.

Neantmoins c'est sur cecy, qu'Aristote se moquë des Sophistes de son temps fort gentiment ; mais à leur desaduantage, en disant : *Ils font de mesmes que si vn maistre Chaussétier ne monstroit pas comment il faut tailler les chausses ; mais qu'il se contentast d'en faire voir plusieurs de diuerse façon, & de differente grandeur.* Neantmoins ie pourrois luy repartir ; Que si ce mesme Maistre n'en auoit point en sa boutique, & s'il n'en faisoit pas qu'on ne les luy commandast, qu'il deuiendroit pauvre, & que peu de gens achepteroient de luy. Mais nostre Sauueur parle tout autrement en ces paroles concernant la Science diuine : *Tout Scribe docteur au Royaume des Cieux, est semblable au pere de famille qui auent de son thresor ce qui est de nouveau & d'ancien.* Nous remarquons aussi que les Rhetoriciens du tēps

passé ont donné pour precepte aux Orateurs qu'ils eussent à leur commandement diuers lieux communs tous prests & bien dressez ; afin de parler pour & contre. Par exemple ; En faueur de l'intention de la loy, cõtre ses termes, & au rebours: Pour la creance qu'il faut adjouster aux argumens contre les tesmoignages & au contraire. Mais Ciceron mesme qui auoit vne grande experience, assure qu'un Orateur diligent & assidu, peut auoir premedité & resolu tout ce qui peut tomber en dispute ; en sorte que venant à plaider, il n'a pas besoin d'y rien changer, excepté les noms nouveaux, & certaines circonstances particulieres. Et Demosthene a tellement esté vigilant & exact, que sçachant combien il importoit de se rendre les Auditeurs fauorables dès l'entrée de la cause, il a creu qu'il estoit necessaire de composer plusieurs exordes de Harangues & Oraisons ; & qu'il falloit en estre tousiours prest. Ces exemples & ces autoritez pourroient à bon droit emporter l'opinion d'Aristote, qui nous persuaderoit volontiers de changer l'habit pour les \* ciseaux. C'est pourquoy il ne falloit pas mettre en oubly la partie de Doctrine qui despend de cet Art, où l'on Reserue les matieres dont j'ay assez parlé en cet endroit. Car estant commune à la Logique & à la Rhetorique, il me semble bon d'en toucher en passant quelque chose icy, où ie traicte des matieres de la Dialectique ; me remettant d'en parler plus amplement sur la Rhetorique.

\* C'est à dire, plus tost re-trancher ces choses que de s'en seruir.

Ie diuiferay l'autre partie de l'Art d'Inuenter, c'est à sçauoir la Topique, en Generale & en Particuliere.

La Generale est celle qui a esté amplement traittée dans la Dialectique; en sorte qu'il n'y a point d'apparence d'en parler d'autrage. Si est-ce qu'il me semble que ie suis obligé de dōner cet aduis en passant: Que cette Topique sert non seulement quand on dispute par argumens; mais quand on recherche quelque chose par pensée; ou quand on la rumine à part soy: mesmes elle ne consiste pas en cela seul; qu'elle nous instruisse & nous aduertisse de ce que nous devons affirmer, ou asseurer; mais aussi de ce qu'il nous faut rechercher, ou demander: veu que la prudente demande est la moitié de la Science. C'est pourquoy Platon a tres-bien dit que, *Celuy qui demande quelque chose, comprend par vne certaine generale cognoissance ce qu'il demande; car comment se pourroit-il faire autrement qu'il le cogneust apres l'auoir trouué?* D'où vient que nous recherchons & mieux & plus aysement vne chose, à mesure que nous en aurons quelque peu de cognoissance par vne plus ample & vne plus certaine Anticipation. Doncques ces lieux mesmes qui seruiront à fureter les plus particuliers recoings de nostre esprit; pour y prendre la Science qui s'y trouue, seront de mesme profitables pour receuoir celle qui vient de dehors; en sorte que s'il se rencontre quelqu'vn experimenté en quelque chose, nous l'en pourrons commodément enquerir & avec prudence; comme aussi il est en nous de choisir les Auteurs & les Liures qui en parlent; & les feuilleter aux endroits qui peuuent contenter nostre curiosité.

Mais la Topique Particuliere peut beaucoup

plus, pour ce que nous venons de dire, & y doit estre tenuë pour tres-vtile. Certains en ont legerement parlé; mais non à plein fonds, ny comme le sujet de la matiere le meritoit. Toutesfois ne tenant compte de ce vice, & de ce faste qui n'ont que par trop eu de vogue dás les escolles; c'est à sçauoir que l'on raporte vne infinité de subtilitez sur les choses qui nous viennent à la main, & qui sont faciles; mais que l'on ne touche seulement point aux difficiles, qui sont tant soit peu esloignées. Je fais grand estat (pour le merueilleux profit qui en sort) de cette Topique particuliere, c'est à dire, de ces Lieux de la Recherche & de l'Inuention, qui sont appropriez aux sujets particuliers & aux Sciences. Et ce sont des meflanges de Logique, & de ce dont traite chaque science particuliere. Car celuy-là n'a pas grand Esprit, qui croit que l'on puisse d'abbord trouuer & proposer l'Art parfait d'inuenter les Sciences; & qu'en suite de ce on le puisse mettre en œuvre, & l'exercer. Que l'on sache, Que les solides & les vrais Arts d'inuenter, se fortifient & s'accroissent avec les mesmes inuentions: en sorte que quand quelqu'un commence à rechercher quelque Science, il peut auoir certains vtiles preceptes de cet Art d'inuenter; mais quand il se sera aduancé dans cette cognoissance, il peut & doit en mediter de nouveaux qui le puissent conduire plus auant avec bon-heur: Cecy est semblable au voyage que l'on fait dans vne plaine; où quand nous auons desia fait vne partie du chemin nous n'en auons pas seulement moins à faire; mais

aussi nous descouurons plus aisément ce qu'il nous en reste. De mesmes dans les Sciences, chaque degré de progresz qui laisse apres soy ce que l'on a desia appris, fait aussi prochainement voir deuant soy ce qu'il reste à sçauoir. Mais ayant placé cette Topique entre les choses qui nous manquent, il m'a semblé qu'il seroit bon d'en adiouster icy vn exemple.

*Topique Particuliere; ou Articles de la recherche de ce qui est Pesant, ou Leger.*

I. **Q**UE l'on recherche, Quels sont les Corps qui sont susceptibles du mouuement de Pesanteur: quels sont ceux qui sont susceptibles de Legereté; & s'il y a d'autres Natures mitoyennes ou indifferentes.

II. Apres que l'on a recherché que c'est que Pesanteur & Legereté simple; que l'on aille à la recherche faite par comparaison; A sçauoir, Quels Corps entre les pesants pesent le plus, & quels pesent le moins en la mesme dimétion: comme aussi quels entre les Legers sont plus viste portez en haut; & quels plus tard.

III. Quel'on recherche que peut, & ce qu'opere ce qu'il y a de Quantité au corps, pour le mouuement de la Pesanteur: Mais cela paroistra d'abord comme superflu; d'autant que la Raison du mouuement doit dependre de la chose qui a Quantité; mais il en va tout autrement. Car encores que dans les bassins, la quantité compense la pesanteur du

corps mesmes, dont les forces se ramassent en vn, par la repercution ou resistance des bassins ou du fleau; neantmoins où il n'y a que fort peu de resistance, comme en la cheute des corps par l'Air, la quantité qui est au corps, ne fert pas de beaucoup pour en aduancer la descente; veu que vingt liures pesant de plomb & vne seule liure, tombent quasi en mesme temps.

IV. Que l'on recherche, à sçauoir mon si la Quantité qui est au corps, peut tellement estre augmentée qu'il n'ait aucun mouuement de pesanteur: de mesmes qu'il arriue au globe de la Terre, qui est suspendu en l'air, & qui ne chet pas: à sçauoir mon s'il y peut auoir d'autres Masses si grandes qu'elles se soustiennét d'elles-mesmes. Car \* le Mouuement de Latiō, ou le Transport, qui va au centre de la Terre, est vne chose feinte: & toute grande Masse abhorre tout mouuement de Lation, si vn appetit plus fort ne luy predomine.

\* Adjousté.

V. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere la Resistance du corps mitoyen; ou qui suruint au regime du mouuement de Pesanteur. Quant au corps qui descend, il penetre & coupe celuy qui se presente; ou il est arresté par luy. S'il penetre, la Penetration s'en ensuit, ou avec vne legere Resistance cōme dans l'air: ou avec vne plus forte comme dans l'eau. S'il est arresté, c'est par vne Resistance inegale: où il se fait vne surcharge, comme si l'on mettoit du bois sur de la cire; ou par vne Resistance esgale, comme si l'on mettoit de l'eau sur de l'eau; ou du

bois sur vn mesme genre de bois. Ce que l'Escole dit, prenant mal cela ; Que le corps ne pese pas qu'alors qu'il est hors de son lieu. Toutes ces choses changt le mouuement de Pesanteur : car ce qui est pesant se meut autrement dás les balances, autremét en cheant de haut en bas. Et mesmes autrement dans des balances suspenduës en l'air ; autrement dans des balances plongées dans l'eau , ce qui paroistra peut estre estrange; autrement par la cheute qui se fait par l'eau ; autrement aux choses qui nagent, ou que l'on conduit sur l'eau.

VI. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere, pour gouuerner le mouuement de Pesanteur , la figure du corps qui descend, comme celle qui est large & mince, cubique, longuete, ronde, pyramidale; & quand ces corps se tournent; & quand ils tombent droit en la sorte qu'on les auoit mis.

VII. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere la continuation & le progres de la cheute , ou de la descente mesmes \* *à ce que le corps pesant soit porté* \* Adjouté. avec plus de vitesse & d'impetuosité ; & avec quelle proportion, & iusques où va cette vitesse. Car les Anciens ont creu, sans y auoir beaucoup pensé, que ce mouuement s'augmentoit & se fortifioit sans cesse; par ce qu'il est naturel.

VIII. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere l'esloignement, ou l'approchement de terre du corps qui descend, pour cheoir plustost, ou plus tard, ou point en tout; au moins s'il se trouue hors la Sphe-  
re de l'actiueté du globe de la terre, comme Gilbertus

la creu. Comme auffice qu'opere le plongement plus auant dans le profond de la terre, du corps qui descend; ou de sa tenuë au plus près de la surface de la terre. Car cela mesmes diuersifie le mouuemët, comme le remarquët ceux qui trauaillent dans les Mines.

IX. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere la difference des corps, par lesquels le mouuement de pesanteur est estendu & cõmuniqúé. Et à sçauoirmon s'il est esgalement cõmuniqúé par les corps qui sont mols, & qui ont des Pores, comme par ceux qui sont durs & solides: comme si le fleau de la balance est de bois à l'vn des costez de la láguette, & à l'autre d'argent; bien que \* *ces deux diuerses matieres* soient reduites au mesme poids: à sçauoir si cela ne cause pas de l'inesgalité aux bassins de la balance. Et par mesme raison si le metal estant mis à peser sur de la laine, ou sur vne vessie enflée y a le mesme poids qu'il a au fonds du bassin de la balance.

\* Adjoiné.

X. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere en la communication du mouuement de la pesanteur, la distance qui est entre le corps & le poinct où se commence le poids: c'est à dire la remarque que l'on fait du viste, ou du tardif declin ou abaissement: comme il se voit aux balances où vne partie du fleau est plus longue que l'autre; bien qu'elle soit reduite à mesme poids: à sçauoir, si cela fait pancher la balance: ou aux tuyaux tournez en façon d'arc, où la partie plus longue attirera à la verité de l'eau; bien que la plus courte ayant plus d'ouuerture en contienne vn plus grand poids

XI. Que l'on recherche ce que peut le meſlange ou l'accouplement du corps leger avec le peſant, pour eſleuer la peſanteur du corps comme au poids des Animaux viuants & morts.

XII. Que l'on recherche comment les parties legeres, & les parties peſantes d'un corps entier, s'eſleuent & ſe baiſſent ſecrettement; d'où viennent ſouuent des Separations fort exactes, comme en la Separation du vin & de l'eau; en l'eſleuation de la fleur, du laiſt, & des choſes ſemblables.

XIII. Que l'on recherche. Quelle eſt la ligne ou la direction du mouuement de Peſanteur, & comment il ſuit; ou le centre de la terre, c'eſt à dire la maſſe de la terre: ou le cẽtre du corps meſme; c'eſt à dire l'effort de ſes parties. Car ces centres ſont propres pour les Demonſtrations, mais ils ne ſeruent de rien en la Nature.

XIV. Que l'on recherche, Quelle eſt la comparaison du mouuement de la peſanteur avec les autres mouuemens: à ſçauoir leſquels il ſurmonte, & auſquels il cede; par exemple. Le mouuement de la peſanteur eſt arreſté pour vn temps par le mouuement, que l'on nomme violent: comme auſſi quand vn plus grand poids de fer eſt eſleué par vne petite piece d'aymant, le mouuement de peſanteur cede à celui de Sympathie.

XV. Que l'on recherche ſur le mouuement de l'Air: à ſçauoir mon s'il eſt porté en haut, ou s'il eſt comme indifferent: Ce qui ne ſe peut que difficilement ſçauoir, ſans certaines Experiences curieufes.

Car le tremblotement de l'Air au fonds de l'eau, se fait plustost par la region de l'Eau, que par le mouvement de l'Air; veu que le mesme arriue au bois. Sans que l'Air meslangé avec l'Air en descouure rien; veu que l'Air ne monstre pas moins la legereté dans l'Air, que l'eau la pesanteur dans l'eau; mais quád il est dans ces bouteilles d'eau, qui sont entourees d'une petite pellicule, il y arreste quelque tēps.

XVI. Que l'on recherche, Qu'elle est la Limite de la Legereté: Car ie crois que l'on ne veut pas, comme l'on a mis le Centre de la Terre, pour le Centre de la Pesanteur, que la derniere surface du dehors du Ciel, soit la Limite de la legereté. Ou plustost si de mesmes que l'on voit les choses pesantes estre portées iusques à tant qu'elles se reposent, & comme sur ce qui est immobile; ainsi les choses legeres sont portées iusques à tant qu'elles commencent à pirouëtter, & comme vers le mouvement sans terme.

XVII. Que l'on recherche pourquoy c'est que les Vapeurs, & que les exhalaisons sont esleuées aussi haut, que l'est la region de l'Air, que l'on nomme Moyenne; veu que ce sont des matieres assez crasses; & que les rayons du Soleil ne paroissent pas tousjours, à sçauoir la nuit.

XVIII. Que l'on recherche: Comme c'est que la flamme se meut en haut. Ce qui est d'autant plus caché que la flamme perit à tous les moments; si ce n'est par aduenture au milieu des grandes flammes: Car celles qui sont arrachées de leur cours continuél, ne sont que de fort peu de durée.

XIX. Que l'on recherche la raison du Mouvement en haut, de l'actiueté mesmes de ce qui est chaud; comme quand la chaleur en vn fer embrasé, coule plus viste en haut qu'en bas.

Doncques que ce soit l'Exemple de la Topique particuliere. Au reste ie continuë de donner le mesme aduertissement. C'est que ceux qui voudront paruenir au plus haut feste des Sciences doiuent rendre leurs Topiques particulieres alternatiues; en sorte qu'apres de plus grands progresz faits dans la recherche, ils les establissent vne apres l'autre. Quant à moy i'en fais tant d'estat, que i'ay resolu d'en faire vne Oeuure particuliere sur les sujets les plus releuez, & les moins cognus de la Nature. Car nous sommes maistres des questions, non des choses. Mais c'est assez parlé de l'Inuentiue.

*Diuisiõ de l' Art de Juger, en Jugement par Induction, & par Syllogisme. L'Induction est ramassée par l'Organe nouveau. Premiere Diuisiõ du Jugement par Syllogisme en Reductiõ droite & renuersée. Sa seconde Diuisiõ en*  
*a Analitique, & en Doctrine des Elenques, Diuisiõ de cette Doctrine en*<sup>b</sup> *Elenques des*<sup>c</sup> *Sophismes, en Elenques d'Interpretation, & en Elenques des Images ou des Idoles. Partition des Idoles, en Idoles de la Tribu, Idoles de l'Antre; & Idoles du Marché. De plus, de l'Analogie des Demonstrations selon la nature du suiet; & cette Analogie est vne dependance de l' Art de Juger.*

<sup>a</sup> C'est à dire, Resolutiue.

<sup>b</sup> C'est à dire, Reprehensions.

<sup>c</sup> C'est à dire, vne tromperie se subtilité.

## CHAPITRE IV.



**I**E passe maintenant au Jugement, ou à l'Art de Iuger; où il s'agit de la Nature des Preuves, ou des Demonstrations. Or en cet Art de Iuger, comme vn chacun sçait, l'on conclud, ou par Induction, ou par Syllogisme. Car les Enthymemes & les Exemples sont seulement les abrezgez de ces autres deux. Pour ce qui est du jugement qui se fait par Induction rien ne nous doit arrester. Car c'est par vne mesme operation de l'Esprit, que l'on trouue & que l'on juge, ce que l'on recherche, sans que cette chose passè par vn milieu. Cela se fait immediatement, & quasi en la mesme sorte qu'il se pratique au Sentiment. Car le Sens trop court pour cognoistre ses objets primitifs, en prend seulement l'espece, & consent à la verité d'icelle. Il en est tout autrement dans le Syllogisme; la preuve duquel ne vient pas immediatement, il a besoin d'vn milieu. C'est pourquoy autre chose est l'Inuention du Milieu, autre chose le Jugement de la Consequence de l'Argument; car l'Esprit discourt sur le premier & il acquiesce à l'autre. Mais ie rejette la forme de l'Induction qui est defectueuse; pour la bonne ie la renuoye à l'Organe nouveau. C'est pourquoy c'est assez parlé en cet endroit du Jugement qui vient par l'Induction.

Et que sçaurøis-je dire de cette autre sorte de ju-

ger par le Syllogisme; veu que les Esprits les plus subtils ont tellemēt trauaillé sur cette matiere qu'elle en est quasi toute vsée, & comme reduite en menues parcelles? Ce qui n'est pas estrange, puis que c'est vne chose qui a vne grande sympathie avec l'Entendement de l'homme. Car il fait tout ce qu'il peut pour n'estre pas tousiours en suspend, & trauaille pour trouuer quelque chose de fixe & d'immobile, à quoy il puisse s'appuyer; apres auoir assez couru & recherché. Et à vray dire, de mesmes qu' Aristote s'efforce de prouuer qu'il se trouue en tout mouuement des corps, quelque chose qui se repose; & comme il rapporte fort à propos l'ancienne fable d'Atlas, qui estant tout droit, portoit sur ses espaulles le Ciel, il la rapporte, dis-je, aux poles du monde, à l'entour desquels se font les Conuersions; ainsi les hommes ont vn fort grand desir d'auoir en eux vn certain Atlas de pensées; ou des Poles qui regissent en quelque façon les balancemens & les tournoyemens de leurs Esprits, pour la crainte qu'ils ont que leur Ciel ne tombe. C'est pourquoy ils se sont grandement hastez d'establir les Principes des Sciences, à l'entour desquels toute sorte de dispute deuoit tourner sans crainte de ruine & de cheute. Sans auoir pris garde à cette verité; Que quiconque s'attache trop tost à ce qui est certain, finira en doute; & que celuy qui suspendra pour vn temps son Iugement paruiendra à la certitude de ce qu'il cherche.

Doncques il est tout apparent que cet Art de Iu-

ger par Syllogisme, n'est autre chose qu'une Redu-  
 ction des Propositions aux Principes par les Ter-  
 mes mitoyens. Or l'on entend les Principes, qui sont  
 receus du consentement de tous, & qui sont hors de  
 cōtrouerse. Pour ce qui est de l'Inuention des Termes  
 mitoyens, elle est en la libre & subtile recherche  
 d'un chacun. Cette Reduccion est double ou Dire-  
 cte ou Renuersée. La Directe est, quand la Propo-  
 sition est reduitte au Principe ce que l'on nomme  
 vne preuue \* Osteniue. La Renuersée est quand la  
 Contradictoire de la Proposition est reduitte au  
 Contradictoire du Principe, que l'on nomme Preu-  
 ue par Incommodité. Et le nombre des termes mi-  
 toyens ou leur eschelle, est accourcie ou augmentée  
 selon que la Proposition est esloignée du Principe.  
 Cela posé, ie diuiferay ainsi que l'on a accoustumé  
 l'Art du Iugement en Analytique, & en la Doctrine  
 des Elenques. Vne monstre & l'autre empesche. Car  
 l'Analytique apprend quelles sont les vrayes for-  
 mes des Consequences des Argumens, d'où si l'on  
 se destourne, on cognoist que la Conclusion est  
 defectueuse; & cela mesmes contient en soy quel-  
 que Elenque, ou quelque reprehension. Car com-  
 me l'on dit: *Ce qui est droit, monstre ce qu'il est, & ce qu'est  
 le tortu.* Neantmoins il est tousiours plus seur d'y  
 adiouster des Eléques, comme pour nous donner ad-  
 uis; afin que les deceptions soient plus facilement  
 descouuertes, qui pourroient autrement surpren-  
 dre le Iugement. Au reste, ie ne vois pas qu'il y ait  
 rien à desirer dans l'Analytique; mesmes tant s'en

\* C'est à dire,  
 Demonstra-  
 tiue.

faut qu'il y faille rien adiouster de nouueau, que ie trouue qu'elle n'a que trop de choses superflus.

Ie veux diuifer la Doctrine des Elenques en trois parties en Elenques de Sophismes, d'Interpretation & d'Images ou Idoles. La Doctrine des Elenques de Sophismes est plus vtile que les autres. Car encores que Seneque compare tresbien le plus grossier genre de tromperie, aux subtilitez des ioüeurs de passepasse; dans lesquelles nous ne pouuons descouurer comment ils font, bien que nous sçachions qu'il en va autrement, que nous ne voyons. Mais les plus subtils Sophismes font, non seulement en sorte que l'on n'a pas dequoy respondre; mais ils confondent mesmes tout à bon le Iugement.

Cette partie des Elenques de Sophismes a esté traitée par Aristote, quant aux Principes; & encores mieux par Platon, en ce qui est des Exemples, non seulement en la personne des Anciens Sophistes. Gorgias, Hyppie, Protagore, Euthydeme & des autres, mais aussi en introduisant Socrate, qui ne faisant autre chose que de ne rien asseurer, & refutant tout ce que les autres rapportent, a tres-subtilement exprimé toutes les Modes des obiections, des deceptions & des Reprehensions. C'est pourquoy nous n'auons rien à desirer sur ce sujet. Neantmoins il faut remarquer cecy en passant, qu'encores que i'aye dit, que la principale vtilité de cette doctrine consiste à refuter les Sophismes, il est pourtant tout manifeste, que si l'on en veut mal vser, que l'on s'en seruira pour establir, & pour appuyer les surprises &

les contradictions par les mesmes Sophismes. Ce qui est beaucoup prisé, & qui rapporte beaucoup de profit: Encores qu'un chacun ait introduit cette difference entre l'Orateur & le Sophiste, que l'un court comme un Leurier, & que l'autre ruse comme le Lieure mesme.

Les Elenques d'Interpretation viennent apres; car c'est ainsi que ie les nommeray, empruntant plustost d'Aristote ce mot, que la chose qu'il signifie. Mais auant cela ie rediray, afin que l'on s'en souuienne, ce que j'ay touché cy-dessus, quand j'ay traité de la premiere Philosophie: à sçauoir, que les Transcédans, ou les fortuites conditions des Estres, ou les adjoints sont tels; Plus grand, plus petit, beaucoup, peu, auant, arriere, mesme, diuers, puissance, acte, habitude, priuation, tout, les parties, agens, patiens, mouuement, repos, estre, non estre, & choses semblables. Il faut que l'on se souuienne & que l'on remarque, que l'on considere differemment les choses cy-dessus; c'est à sçauoir, que l'on en peut parler en Physicien, ou en Logicien. I'en ay desia assigné le traicté Physique à la premiere Philosophie. Le Logical reste à faire; qui n'est autre que cette doctrine que ie nomme presentement Elenques d'Interpretation; & à vray dire, cette portion de Science est saine & bonne: car ces notions, \* *ou cognoissances* vniuerselles & communes ont cela de propre, qu'elles se rencontrent en toute sorte de disputes; en sorte que si dès le commencement on ne les distingue curieusement & avec grand soin, elles sont pour offusquer en diuerses façons  
par

\* Adjoincté.

par leurs tenebres la lumiere vniuerselle des disputes; & porter la chose à tel poinct qu'elles se termineront en combats de mots. Car les equiuoques & les mots principalement de ce genre mal pris, sont les Sophismes des Sophismes. C'est pourquoy j'ay aduisé d'en faire plustost vn traicté à part, que de les faire entrer dans la premiere Philosophie, ou dans la Metaphysique; ou de les soumettre en partie à l'Analytique, comme l'a fait Aristote assez confusément. Et ie luy ay imposé vn nom sortable à son vsage, qui est veritablement de Reprendre & prendre garde comment l'on se sert des mots. Mesmes si l'on establisset bien cette partie des predicamens, pour ce qui est des precautions, qu'il faut obseruer, afin que l'on ne confonde pas, & que l'on ne transpose les termes des definitions & des diuisions. Je crois qu'en cela gist son premier vsage, & mesmes j'ayme mieux qu'on la rapporte à ce lieu. Mais c'est assez parlé des Elenques de l'Interpretation.

Pour ce qui est des Elenques des Images, ou des Idoles, les Idoles sont de tres-profondes deceptions de l'entendement humain: car ils ne trompent pas en particulier comme les autres, en espanchât des nuages au iugement & en luy dressant des pieges; mais cela vient entierement de la mauuaise disposition & de la mauuaise constitution qu'auoit l'entendement auant cela; laquelle destourne en aucune façon & gaste tout ce que l'esprit de l'homme cognoissoit par anticipation. Car tant s'en faut qu'estant entouré & offusqué du corps il soit semblable à vn miroir, plain,

esgal, & bien clair qui reçoive nettement le rayon des choses & les réfléchisse; qu'il est plustost semblable à quelque miroir enchanté plein de superstition & de phantosmes. Or telles Idoles surviennent à l'entendement de l'homme; ou à cause de la nature generale du genre humain; ou à cause de la nature particuliere d'un chacun; ou par les paroles qui sont la nature communicative. J'ay acoustumé de nommer le premier genre, les Idoles de la Tribu; Le second, les Idoles de l'Antre; Le troisieme, les Idoles du Marché. Il y en a un quatrieme genre que ie nomme les Idoles du Theatre, qui est prouvenu des mauuaises Theories, ou Philosophies, & des peruerfes loix des demonstrations. Mais on peut le nier & l'oster de sa place; c'est pourquoy ie n'en parleray plus quant à present. Mais les autres assiegent entierement la haute partie de l'Ame, & l'on ne scauroit les arracher tout à fait. C'est pourquoy il ne faut pas attendre sur ce sujet vne Analytique. Mais la Doctrine des Elenques est la Science primitiue concernant ces mesmes Idoles. Et pour en parler franchement, cette doctrine qui traite des Idoles ne peut estre reduite en Art; il y faut seulement rapporter vne certaine prudence speculatiue, afin que nous les euitions; & ie me remets d'en traiter plus au long & avec plus de subtilité dans mon nouuel Organe, n'en disant icy generalement que fort peu de chose.

Que l'on mette cecy pour exemple des Idoles de la Tribu: *La Nature de l'Entendement humain se plaist plus aux choses affirmatiues & actiues, qu'aux negatiues*

*Et primatiues*: Bien qu'il deust se porter esgalement à l'endroit des vnes & des autres. Mais il reçoit vne plus forte impressiõ de quelque certaine chose, si elle est; & s'il la sçait; que de la mesme si elle trompe le plus souuent; ou si elle arriue tout autrement. Ce qui est comme la racine de toute superstition & de vaine creance: C'est pourquoy celuy auquel l'on monstroit dans le Temple vn Tableau où l'on auoit peint ceux qui auoient eschappé le naufrage, estant pressé de respõdre s'il ne vouloit pas de là, recognoistre la grande puissance de Neptune, repartit fort bien en demandant à son tour: *Mais où sont depeints ceux qui ont peri, apres auoir fait leurs vœux?* Et c'est la mesme raison de semblables superstitions, comme en ce qui est de l'Astrologie, des songes, des augures, & des autres choses. En voicy vn autre exemple: *L'esprit de l'homme estant esgal en substance, & uniforme presuppose pourtant, & se feint en la Nature des choses, vne plus grande esgalité & vniiformité qu'il n'y en a en effect.* D'où vient cette fausse position de Mathématique; *Que toutes choses sont meües par des cercles parfaits, dans les choses celestes,* en rejetant les lignes \* Spirales. D'où vient aussi qu'encores qu'il se trouue en la Nature, des choses Singulieres & qu'il ne se trouue rien qui leur soit semblable, la pensée de l'homme s'imagina pourtant des choses qui ont du rapport, de la conformité, & de la connexité. Et c'est de là qu'est fort y l'element du feu avec son globe pour establi le nombre quaternaire avec les autres trois, la terre, l'eau & l'air. Quant aux Chymistes ils ont mis sus

\* C'est à dire, qui contiennent leur tour en arrondissant.

pied vne estrange troupe de choses naturelles, ayans  
 plaifamment inuenté qu'en leurs quatre Elemens, le  
 Ciel, l'Air, l'Eau, & la Terre, chaque espece estoit pa-  
 rallele & conforme. Le troisieme exemple est fort  
 approchant de celuy que ie viens de proposer. *L'homme est fait comme la Regle & le miroir de la Nature.*  
 Car l'on ne scauroit croire, si l'on considere toutes  
 choses par le menu, combien d'Idoles a mis dans la  
 Philosophie, la reduction des operations naturelles à  
 la similitude des actions humaines. Cette croyance  
 que l'on a, que la nature fait les mesmes choses que  
 l'homme, n'est pas meilleure que l'heresie des \* An-  
 tropomorphites, qui est née dans les cellules des Moi-  
 nes qui n'auoient pas grand esprit; ny que l'opinion  
 d'Epicure qui donnoit vne figure humaine aux  
 Dieux, en quoy il auoit de la correspondance dans  
 le Paganisme avec ces Heretiques. Mais Velleius  
 Epicurien n'a eü que faire de demander: *Pourquoy c'e-  
 stoit que Dieu auoit paré le Ciel d'Estoilles & de lumiere,  
 comme si c'eust esté vn \* Edile ?* Car si ce Souuerain  
 Ouurier se fust comporté en cette sorte, il n'eust pas  
 manqué de ranger les Astres en fort bel ordre, tout  
 tel qu'on le voit obserué dans le lambris d'vn Palais  
 Royal artistement fait: veu que tout au contraire, à  
 peine peut-on monstrier vne figure quarrée, triangu-  
 laire, ou a angle droit dans ce nombre infiny d'E-  
 stoilles; tant il y a de difference d'harmonie entre  
 l'Esprit de l'homme & l'Esprit du monde.

\* Qui croy-  
 oient que  
 Dieu auoit  
 des membres  
 comme les  
 hommes.

\* C'estoit vn  
 Officier chez  
 les Romains  
 qui prenoit le  
 soin des Tem-  
 ples & des  
 lieux publics.

Pour ce qui est des Idoles de l'Antre, elles  
 prennent leur source de la propre nature de l'Esprit,

& du corps d'un chacun; comme aussi de l'instruction, de la coustume, & des choses fortuites qui arriuent à chaque homme en particulier. Et à vray dire cet Embleme de l'Antre de Platon est tres-beau; car laissant à part la rare subtilité de la parabole, si quelqu'un dès sa premiere enfance demeurroit dans un Antre obscur, & dans vne cauerne souterraine, iusques à ce qu'il fust homme fait; & qu'après cela il en sortit soudainement, & considerast cet ornemēt du Ciel, & de ce qui est. Il n'y a point de doute qu'il ne luy vint quantité d'estranges & d'impertinentes phantaisies. Quant à nous, nous faisons nostre demeure souz l'aspect du Ciel; nos Esprits sont cependant cachez dans les cauernes de nos corps; en sorte que nous sommes contraints de recevoir infinies representations d'erreur & de fausseté, si ces mesmes esprits sortent par fois, & pour un temps de leur cauerne; & s'ils ne resident, comme à l'erte en la perpetuelle contemplation de la Nature. Et à cet Embleme de l'Antre de Platon s'accorde fort bien ceste parabole d'Heraclite, que *Les hommes cherchent les Sciences dans les Mondes particuliers, & non dans le grand.*

Mais les Idoles du Marché sont fort fascheuses; en ce qu'elles se sont insinuées dans l'entendement, par le moyen du Pacte tacite fait entre les hommes touchant les Paroles & les Noms imposez. Or l'on fait d'ordinaire cette imposition de Noms; afin de s'accommoder à la portée du vulgaire; & mesmes l'on distingue les choses par les differences dont il

est capable. Or quand l'entendement qui est plus aigu, & l'obseruation plus curieuse veulét mieux faire ces distinctions, les mots ne le peuuent souffrir; & ce qui est le remede à cecy, à sçauoir les definitions, elles n'en peuuent venir à bout; d'autant quelles mesmes sont composées de mots, & que les mots engendrent les mots. Car encores que nous croyons que nous commandons à nos paroles; & qu'il soit facile de dire. *Qu'il faut parler comme le vulgaire; mais qu'il faut auoir les mesmes sentimens, que les ont les Sages.* Et bien que les mots des Arts, desquels ceux seulement vsent qui y sont experimentez, semblent pouuoir satisfaire à cecy: & que les Definitions (dont i'ay desia parlé, & qui sont auant les Arts, selon la prudence des Mathematiciens) soient capables de corriger les mots que l'on prend autrement qu'il ne faut; neantmoins tout cela n'empesche pas que les prestiges, & les Enchantements des paroles, ne seduisent en plusieurs façons l'entendement; qu'ils ne luy fassent quelque violence; & qu'ils n'attaquent avec impetuosité, en tirant derriere eux, comme font les Archers de Tartarie, l'entendement d'où ils sont sortis. C'est pourquoy nous auons besoin d'un certain plus puissant & nouueau remede pour guarir ce mal; mais ie parle de cecy en passant, me contentant pour le present, de dire que cette Doctrine est à Desirer; laquelle ie nommeray le grand Elenque, ou les Idoles qui sont Naturelles, & qui suruiennent à l'esprit de l'homme. Et ie me reserue d'en traiter plus au long dans mon Organe nouueau.

Il reste vne notable dependance de l'Art de Iuger que ie treuve aussi à dire. Car Aristote a remarqué la chose, mais il n'a pas parlé de sa maniere. Elle montre quelles Demonstrations doiuent estre appliquées, & à quelles matieres ou sujets; afin que cette Doctrine contienne comme les Determinations des Determinations. Et il nous aduertit fort bien, que l'on ne doit pas attendre ny de Demonstrations des Orateurs, ny de persuasions des Mathematiens. En sorte que si en prouuant quelque chose l'on y commet de l'erreur, elle n'est pas entierement determinée. Et comme ainsi soit qu'il y ait quatre genres de Demonstrations; ou par le consentement immediat, & par les cognoissances communes; ou par Induction; ou par Syllogisme; ou par cette Demonstration que le Philosophe nomme fort bien Circulaire, qui ne se fait pas par les choses les plus cognuës, mais comme tout vniment. Ces Demonstrations ont en particulier certains sujets & matieres de sciences, dans lesquelles elles excellent, comme elles en ont d'autres, ou elles ne sont pas admises. Car la rigueur & la curiosité en demandant des preuues trop seueres en certaines matieres; & encores plus la facilité & le peu de soin d'acquiescer à des preuues plus legeres en d'autres, doiuent estre comprises entre les choses qui ont porté beaucoup de dommage, & d'empeschement aux sciences. Mais que ce soit assez sur l'Art de Iuger.

*Diuision de l' Art de Retenir ou de l' Art Retentif, en la Doctrine de ce qui sert à la Memoire; & en la doctrine de la Memoire mesme. Diuision de la Memoire mesmes en Auantcognoissance & en Embleme.*

## CHAPITRE V.



Je diuiferay en deux Sciences l' Art de Retenir ou de garder, à sçauoir en la Doctrine de ce qui sert à la Memoire Et en la doctrine de la memoire mesmes. L'Escriture est entierement ce qui sert à la Memoire. Et i'ay resolu de donner pour aduis, que la Memoire sans cet ayde, ne seroit pas bastante pour les choses qui sont contenues en de longs & amples discours; ny pour celles qui ont besoin d'estre curieusement examinées; & que l'on ny doit adiouster foy, que par l'escrit qui en paroist. Ce qui a principalement lieu en la Philosophie Inductiue, & en l'Interpretation de la Nature. Car il est aussi peu possible de retenir par la seule memoire, & sans escrit, les calculs des Ephemerides; comme de suffire à l'Interpretation de la Nature par les contemplations, & par la force du ressouuenir, si l'on n'y adiouste des tables ordonnées pour cela. Mais sans parler de l'Interpretation de la Nature qui est vne nouvelle Doctrine, ie crois qu'il n'y a quasi rien de plus vtile pour le regard des sciences

an-

anciennes & communes, que d'auoir quelque chose qui supporte fortement & solidement la Memoire; c'est à dire vn liure qui soit bien & doctement redigé en lieux communs. Je n'ignore pas pourtant qu'aucuns ont creu que la ruine de la Doctrine est principalement venu de cette sorte de reduction; d'autant que cela retarde le cours de la lecture, & inuite la Memoire à demeurer oisue. Toutesfois parce que c'est contre l'ordre, de voir vn homme prompt & adroit dans les sciences, s'il n'y est premierement affermy & bien versé, i'estime que c'est vne chose de tres-grande vtilité & fort assuree, quand on s'estudie de trauailler diligemment à faire des Lieux communs bien ordonnez; d'autant que c'est de-là d'où vient vne abondante inuention; & ou se ramasse la pointe du Iugement. Mais aussi est-il vray, que ie n'ay encores sceu voir entre les Methodes & arrangemens des lieux communs que nous auons, aucun qui vaille; d'autant qu'ils representent mieux en leurs tiltres, l'escole que le monde; car ils ont des diuisions vulgaires & Pedantesques, & non celles qui penetrent en quelque façon la moüelle des choses, & ce qui y est d'interieur.

Pour ce qui concerne la Memoire mesme, il semble que l'on n'y a procedé jusques à present que fort negligemment & fort laschement. Et à la verité, il y a vn Art pour elle; mais nous sçauons assez que l'on peut donner de meilleurs preceptes pour l'affermir, & pour la rendre meilleure que ne sont ceux que l'on y trouue; & de plus qu'on la peut mieux met-

tre à execution, que l'on n'a fait parcy deuant. Sans pourtant que ie nie que celuy qui voudra abuser de cet Art, pour paroistre, ne puisse faire des choses merueilleuses & prodigieuses; neantmoins en la sorte qu'il est en vsage maintenant, il ne porte aucun profit aux hommes. Bien que ie ne luy impute pas ce dont on l'accuse d'ordinaire, qu'il ruine la Memoire Naturelle, & qu'il la surcharge. Je dis seulement qu'il n'est pas si bien dressé, que l'on en puisse tirer des secours commodes pour la Memoire dans les affaires serieuses. Et nous auons cela que nous ne tenons pas grand compte des choses qui consistent en vn bel art, si d'ailleurs elles ne sont pas vtiles; & peut estre que cela nous vient de ce que nostre vie est Politique; & de ce qu'elle se passe dans la societé ciuile. Car de redire en mesme ordre vn grand nombre de Noms, ou plusieurs paroles que l'on aura vne fois dit: ou de faire à l'heure mesme plusieurs Vers sur quelque sujet que ce soit; ou de mesdire sur chaque chose, comme si l'on faisoit vne Satyre; ou tourner en risée les choses serieuses; ou par vn report subtil renuerser ce que l'on a dit & choses semblables; dont l'esprit abonde en sa faculté, & qui peuuent estre tenuës pour miracles, quand on les fait avec gentillesse, & y estant bien exercé. Nous ne faisons pas plus d'estat de toutes ces choses que de la souplesse de ceux qui vont sur la corde, & que des tours de passe-passe des charlatans; veu que c'est tout vn. Car ceux-cy abusent des forces de leur corps, & ces premiers de la vigueur de leur esprit. Et

si peut-estre il y a quelque chose d'esmerueillable, il n'y a rien pourtant digne d'estre estimé. Or l'Art de la Memoire est fondé sur vne double intention, à sçauoir sur la \* Prenotion & sur l'Embleme. Le nomme Prenotion le retranchement d'une infinie recherche. Car quand quelqu'un s'efforce de ramener quelque chose à sa memoire, s'il ne cognoist quelque peu par aduance ; ou qu'il n'ait quelque pressentiment de ce qu'il cherche, il cherche de vray, il fait effort, & il court deçà & delà ; mais c'est comme dans l'infiny. Au contraire, s'il en a desja quelque petit rayon de lumiere, tout à l'instant cette infinité est retranchée, & la Memoire se souuiét mieux de ce qui luy est voisin. Et de mesmes que l'on chasse à l'aise vn Dain qui est dās les cordages : ainsi l'ordre ayde manifestemēt à la Memoire. Car la Prenotion nous mōstre tout à l'heure, que ce que nous cherchōs doit estre tel qu'il soit conforme à l'ordre. De mesmes l'on retient mieux les Vers que la Prose. Car si l'on ne se ressouuiet pas de quelque mot, la preoccupation fait soudain cognoistre qu'il doit estre tel qu'il se puisse bien ajuster au Vers ; & c'est la premiere partie de la Memoire Artificielle. Car nous auons dans cet Art des lieux desia arrangez & disposez auparauant ; & nous dressons les Images sur le champ, ainsi que la chose le requiert. Mais nous cognoissons tout à l'heure par preoccupation, que l'Image doit estre telle, qu'elle puisse au moins se rapporter au lieu. Ce qui excite la Memoire & la secourt en quelque façon dans la recherche que nous faisons :

\* C'est à dire, vne certaine confuse cognoissance que nous auons d'une chose auant que la cognoistre particulieremēt,

Mais l'Embleme conduit ce qui est Intellectuel à ce qui est sensible. Or le sensible frappe plus viuement la Memoire, & s'y graue bien plus aisément que ne fait ce qui est intellectuel. En sorte que la Memoire des bestes brutes est excité par ce qui est sensible, & non par ce qui est intellectuel. C'est pourquoy vous vous resouuiendrez mieux de la representation d'un Chasseur qui poursuiura un Lieure ; ou d'un Apoticaire qui arrangea ses boëstes ; ou d'un Pedant qui haranguera ; ou d'un enfant qui recitera des vers ; ou d'un Comedien qui iouera son personnage sur un theatre, que de ces cognoissances de l'Inuention, de la disposition, de l'Elocution de la memoire & de l'action. Il y a aussi plusieurs autres choses qui seruent à secourir la Memoire, comme ie viens de dire, mais l'Art que l'on en a, est composé de deux choses cy-dessus remarquées. Mais de remarquer les defauts particuliers des Arts, ce seroit m'esloigner de mon dessein. Doncques c'est assez parlé de l'Art de Retenir ou de la Garde. Et me voila desia arriué par ordre au quatriesme membre de la Logique, qui traite de la Tradition & de l'Elocution.

*Fin du cinquiesme Livre.*



DE LA  
**DIGNITÉ**  
 ET DE  
 L'ACCROISSEMENT  
 DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM  
 & Vicomte de S. Aubain.

*LIVRE VI.*

---

A SON ROY:

Bbb iij

*Diuision de la Traditiue en la Doctrine de l'Organe du Discours en la Doctrine de la Methode du Discours: & en la Doctrine de l'illustration du Discours. Diuision de la Doctrine de l'Organe du Discours en la Doctrine des Notes des choses; de l'Elocution & de l'Escriture: Et ces deux dernieres establisent la Grammaire, & sont ses diuisions. La diuision de la Doctrine des Notes des choses, en Hieroglyphes & en Caracteres reels. Seconde diuision de la Grammaire en celle qui apprend les lettres, & en celle qui Philosopher. Assemblage de la Poësie pour ce qui est du Vers, à la Doctrine de l'Elocution. Assemblage de la Doctrine des Chiffres, à la Doctrine de l'Escriture.*

CHAPITRE I.



I R E,

Il est à la verité permis à vn chacun de se mocquer & de se jouër de soy-mesme & de ce qu'il fait. Qui sçait doncques si ie n'ay pas copié ce mien ouurage d'vn certain Liure ancien trouué dans cette fameuse Bibliotheque de S. Victor, dont Maistre François Rabelais en á fait le Cathalogue; où entre autres, l'on trouue vn Liure intitulé, La Formiliere des Arts. Car à n'en pas mentir, j'ay entassé vn petit

monceau de menuë pouffiere & y ay caché plusieurs grains de Sciences & d'Arts; afin que les Fourmis puissent y accourir & s'y reposer; pour par apres recommencer leur trauail de nouueau. Mais le plus sage des Roys leur renuoye tous ceux qui sont paresseux. Quant à moy ie tiens pour tels ceux-là qui n'ont d'autre Desir, que de se seruir de ce qui leur est acquis; sans qu'il leur prenne enuie, ny d'ensemencer, ny de recueillir de nouvelles Sciences.

Ie passe doncques à l'Art de donner ou de profiter, ou d'exprimer les choses inuentées, iugées, & qui sont placées dans la Memoire, & ie le nommeray generalement la Traditiue. Il comprend tous les Arts qui concernent les Paroles & les discours; desquels encores que la Raison soit comme l'Ame, toutesfois l'on ne doit pas moins distinguer l'un de l'autre, quand l'on en parle, que l'Ame du corps. Ie diuiseray la Traditiue en trois. En la doctrine de l'Organe du discours; en celle de sa Methode, & en celle de son Illustration ou de son ornement.

La Doctrine de l'Organe du Discours, qui est communément receüe; & que l'on nomme Grammaire est double. Vne est touchant le Parler, & l'autre concernant l'Ecrire. Car Aristote a tresbien dit, *Les Paroles sont les marques des pensées; & les Lettres le sont des paroles.* Ie donneray l'un & l'autre à la Grammaire. Mais afin de prendre la chose de plus loin, il faut que ie parle generalement de l'Organe de la Traditiue, auant que de venir à la Grammaire, & à ses parties que i'ay remarqué cy-dessus. Car il sem-

ble que la Traditiue produit bien plus que les paroles, & que les lettres. Il faut donc tenir pour fondement, Que tout ce qui peut estre diuisé en Differences assez nombreuses pour expliquer la diuersité des cognoissances, pourueu que ces differences puissent estre apperceuës par le Sens, que tout cela, dis-je, peut seruir de chariot pour conduire les pensées d'un homme à vn autre. Car nous voyons que les nations qui ont diuers langages, trafiquent fort bien ensemble par gestes: mesmes dans la pratique que i'ay eu avec des personnes sourdes & muettes de naissance, & qui d'ailleurs estoient fort ingenieuses, i'ay remarqué les merueilleux Dialogues qui se passoient entre-elles & leurs amis, qui estoient faits à leurs signes. Et mesmes vn chacun commence de sçauoir qu'en la Chine, & aux Prouinces d'Orient les plus reculées, l'on se sert maintenant de certains caracteres Reels & non Nominaux, à sçauoir qui expriment les choses, & ce qui est cogneu, & non les lettres ny les paroles. En sorte que plusieurs nations qui parlent diuersement, mais qui au reste communiquent en l'Intelligence de ces caracteres qui sont cogneus bien loin en toutes ces contrées, s'entrescriuent ce que bon leur semble: si bien que quelque peuple que ce soit, peut lire & expliquer en sa propre langue vn liure qui sera escrit en cette sorte de caracteres.

Doncques il y a deux genres de Notes, qui signifient les choses, sans l'ayde ny sans l'entremise des paroles. Dont le premier signifie par Conformité, à sça-

à ſçauoir les Hieroglyphes & les Geſtes. Et l'autre ſelon leur bon plaisir, à ſçauoir les Caracteres Reels, dont nous auons parlé. L'on a l'vſage des Hieroglyphes, il y a fort long temps, & il a eſté en quelque ſorte de veneration, principalement parmy les Egyptiens, nation fort ancienne. En ſorte que ces Hieroglyphes ſemblent eſtre vne ſorte d'eſcriture auant née, & plus vieille que les elemens meſmes des lettres, ſi ce n'eſt parmy les Hebrieux. Pour les Geſtes ce ſont comme des Hieroglyphes paſſagers. Car comme les paroles proferées volent, & celles qui ſont eſcrites demeurent fermes: ainſi les Hieroglyphes exprimez par Geſtes paſſent; & ceux qui ſont peints durent. Car quand Periander, à qui vn Tyran depeſcha vne ambassade pour apprendre de luy comment il pourroit affermir ſa tyrannie: quand, diſ-je, Periander fit venir deuant luy cet Ambassadeur; & quand en ſa preſence ſe pourmenant dans vn jardin, il cueillit les plus hautes fleurs qui y fuſſent, pour marquer qu'il falloir faire mourir les premiers de la Republique, il ſe ſeruit tout auſſi bien d'vn Hierogliphe, comme s'il l'eult crayonné ſur du papier. Meſmes il paroist que les Hieroglyphes, & les Geſtes ont touſiours quelque choſe de ſemblable avec ce qu'ils ſignifient, & que ce ſont certains Emblemes: d'où ie les ay nommez. Notez ces choſes, à cauſe de la conformité. Mais les Caracteres reels ne tiennent rien de l'Embleme; & ils ne ſont pas moins ſourds que les Elemens meſmes des lettres; ils ſont formez ſouz le bon plaisir des hommes;

mais ils sont receus par la coustume, comme par vn tacite consentement. Cependant il est certain que pour escrire l'on a besoin du grand nombre qu'il y en y a : à sçauoir qu'il en faut autant qu'il y a de paroles radicales. Et c'est pourquoy j'asseure que cette portion de la Doctrine de l'Organe du Discours, qui est des notes des choses, est à Desirer. Et bien que son vsage ne soit gueres profitable : veu que les mots & l'escriture par lettres sôt des Organes de la Traditiue tres-commodes, il m'a pourtant semblé bon d'en faire quelque mention en ce lieu, comme d'une chose qui n'est pas de peu. Car ie tiens icy en quelque façon les coins & les marques des choses intellectuelles; & il ne sera pas hors de propos de cognoistre, que de mesmes que l'on peut battre de la monnoye d'autre matiere que d'or & d'argent; que l'on peut ainsi fabriquer d'autres notes des choses que sont celles des Paroles & des Lettres.

Mais ie passe à la Gramaire, qui est pour le regard des autres sciences: côme vn voyageur qui n'est pas à vray dire grandemét remarquable, mais grãdemét nécessaire; veu principalement qu'en ce siecle on tire les Sciences des langues doctes, & non de celles qui sont familiaires. Sans pourtant qu'il faille rien rabattre de l'estime que l'on en doit faire; veu quelle sert d'un certain Antidote contre cette malediction de la confusion des langues. Et à vray dire, l'industrie de l'homme opere cela, qu'il se reestablist & se remet sous les benedictions d'où il est descheu par sa faute. Il se rempare & s'equippe de tous les autres Arts

contre la premiere & generale malediction de la sterilité de la terre : *En mangeant son pain à la sueur de son visage.* Mais il appelle à son ayde la Grammaire contre la seconde, qui fut la confusion des langues. Son vsage est fort petit és langues familiares, il est vn peu plus estendu, quand l'on apprend les estrangeres ; mais il est extremement dilaté en celles qui ont cessé d'estre vulgaires ; & qui sont seulement perpetuées dans les Liures.

De plus, ie partageray la Grammaire en deux : à sçauoir en celle qui traiçte des Lettres, & en celle qui parle de la Philosophie. La premiere est simplement pour les Langues, afin qu'on les apprenne plus viste, & qu'on les parle mieux & plus correctement ; Pour la seconde, elle sert en quelque sorte à la Philosophie : surquoy ie me ressouuiens que Cesar nous a laissé par escrit des Liures de l'Analogie : mais ie ne sçay pas s'ils traiçtoient de cette Grammaire que ie nomme Philosophique. Mon opiñion pourtant est qu'ils ne contenoient rien de plus subtil ny de plus sublime que certains preceptes qu'il a fort bien entendus, pour dresser vne Oraison parfaite ; où l'on doit euitter la mauuaise façon de parler, qui est en vsage ; & où l'on ne se doit pas attacher au vice d'affectation, dans lequel certains se laissent couler. Tourois aduertuy par la chose mesme, il m'est venu en la pensée vne certaine Grammaire qui recherche curieusement non l'Analogie que les mots ont les vns aux autres ; mais celle qui est entre les mots & les choses ou la raison : outre & pardessus cette interpreta-

tion, qui sert à la Logique. Et à vray dire, les mots sont les vestiges de la Raison; doncques les vestiges montrent & tout, quelque chose du corps, comme j'en donneray quelque legere cognoissance. Mais en premier lieu, ie n'approuue pas cette curieuse recherche de l'imposition & de la primitiue Ethymologie des noms, que ce grand personnage Platon n'a pas rejezté, supposant que tels noms n'auoient pas esté donnez désle commencement à chaque chose selon le bon plaisir des hommes; mais qu'ils auoient esté tirez de quelque certaine raison; afin qu'ils emportassent quelque signification. Qui est vne matiere à la verité fort belle & comme de cire, à laquelle l'on peut donner la façon que l'on veut; & qui est mesme aucunement venerable; en ce qu'elle semble entrer dans ce que l'Antiquité a de plus secret; mais au reste, qui n'est que fort peu veritable & qui ne rapporte aucun profit. Quant à moy, j'estime que ce seroit vne tres-noble espece de Grammaire, si quelqu'un grandement versé aux langues, tant doctes que vulgaires, traitoit de leurs diuerfes proprietéz, montrant en quelles choses chacune excelle, & en quelles elle est defectueuse. Car ainsi par ce mutuel commerce on les enrichiroit; & comme si l'on vouloit prendre la Venus d'Appelles, l'on formeroit de ce qui se trouueroit de plus singulier en chacune, vne tres-belle image de l'Oraison mesme; & comme vn certain modèle remarquable pour tres-bien exprimer les affections de l'Ame, & mesmes l'on tireroit par ce moyen non des signes legers, mais plustost

fort remarquables du naturel & de la coustume des peuples & des nations qui les parlent; à quoy peut estre quelqu'un ne penseroit pas. Aussi escoute-je volontiers Ciceron, quand il observe que l'on ne trouue parmy les Grecs vn mot qui exprime cestuy-cy Latin *Ineptum*, c'est à dire inepte. *D'autant que (dit-il) ce vice a esté si ordinaire aux Grecs, qu'ils ne le reconnoissoient pas en eux.* Censure véritablement digne de la grauité Romaine. D'où vient que les Grecs ont pris vne si grande liberté de composer les mots: en quoy les Romains ont esté si retenus; c'est sans doute, parce qu'ils ont esté plus propres à cultiuier les Arts; & les Romains se sont plus addonnez à faire les belles actions. Car la distinction des Arts requiert la composition des paroles; au lieu que les choses & les affaires n'ont besoin que des paroles les plus simples. Mesmes les Hebreux abhorrent tellement ces compositions, que plustost que les introduire, ils aymēt mieux abuser de Metaphore. Et ils se seruent de si peu de mots, & si peu meflâgez, que l'on peut facilement apprendre par leur langue mesme, que cette nation a esté Nazareēne & séparée des autres peuples. Et n'est-ce pas vne chose digne de remarque, bien qu'aujourd'huy cela nous paroisse estrange, que les langues anciennes estoient pleines de declinaisons, de cas, de conjugaisons, de temps & de choses semblables, & que les Modernes n'en ayans point de semblable font entendre nonchalamment plusieurs choses par des propositions, & par des mots empruntez d'ailleurs? Et c'est à vray dire de là, que l'on

peut facilement conjecturer, quoy que l'on se flatte soy-mesme, que les Esprits des siecles passez ont esté beaucoup plus aigus & plus subtils, que ne sont ceux d'apresent. Il y a tant de ces choses que l'on en pourroit faire vn juste volume; c'est pourquoy il ne sera pas hors de propos de mettre difference entre la Grammaire philosophique, & celle qui est simple & qui est pour les lettres; & de dire que celle-là nous manque.

Ie suis aussi d'aduis que l'on rapporte à la Grammaire tout ce qui eschet aux paroles; par exemple le Son, la Mesure & l'Accent. Mais pour ce qui est de la premiere origine des lettres simples, à sçauoir, par quel battement de langue, par quelle ouuerture de bouche, par quelle retraction de levres, & par quel effort de gosier se forme le Son, cela n'est pas de la Grammaire, c'est vne portion de la Doctrine des Sons, qui se traite souz le Sens, & le Sensible. Le Son Grammairien, dont ie parle, se rapporte à ce qui est agreable ou déplaisant à l'oreille. Ce qui est obserué, ou communément, (car il n'y a point de Langue qui n'euite en quelque façon l'entrebaillement des voyelles qui se rencontrent; & qui ne rejette l'aspreté des Consones qui s'entrechoquent) ou par respect, & selon les diuers peuples. La Langue Grecque a plusieurs Dipthongues, la Latine beaucoup moins. L'Espagnolle hait les lettres\* Tenuës, & les change en moyennes. Et les langues qui sont venuës des Goths se plaisent aux aspirations. Il y a tout plein de choses semblables, mais peut estre que j'en ay desia trop dit. Quant à ce qui est de la Mesure

\* C'est à dire, qui se prononcét mollement.

des mots, elle nous a engendré vn Art qui a vn grand corps, à sçauoir la Poësie, non en ce qui est de la matiere, dont i'ay parlé cy-dessus; mais en ce qui est du stile & de la figure des paroles: c'est à sçauoir nous a donné les Vers ou les Carmes; au respect desquels l'Art paroist, comme fort petit, bien qu'il contienne vne infinité de grands exemples. Sans qu'il faille restraindre aux genres des vers & aux Mesures, qu'il y faut obseruer, cet Art que les Grammairiens nomment \* *Profodie*; car il y faut adiouster les preceptes, & quel genre de vers est conuenable à chaque matiere ou sujet. Les Anciens ont appliqué les vers Heroïques aux Histoires & aux louanges; les Elegiaques aux plaintes: les Iambes aux inuectiues: les Lyriques aux odes & aux hymnes: & mesmes les Poëtes nouveaux ont obserué prudemment ces mesmes choses chacun en sa langue. Il y a cela à reprendre en eux, que quelques-vns trop grands amateurs de l'Antiquité, ont tasché d'introduire en ces langues nouvelles les mesures anciennes, à sçauoir les Heroïques, les Elegiaques, les Saphiques & les autres; biē que ces sortes de langues ne les puissent souffrir, & que les aureilles les abhorrent. En telles choses le Iugement du Sens est preferable aux preceptes de l'Art, comme dit celuy-là.

\* C'est à dire, concert, qui se trouue dās les syllabes.

*I'aymerois mieux que la viande fut preste  
 Au goust de ceux à qui ie fais festin,  
 Qu'au goust de ceux par qui elle s'appreste.*

En effect ce n'est pas vn Art, mais c'est vn abus de l'Art; quant il n'accomplit pas la Nature; mais quand

au contraire il la peruertit. Pour ce qui est de la Poësie, soit que nous parlions des Fables ou des Vers, elle est, ainsi que j'ay remarqué cy-deuant, comme vne herbe qui croist grandement, & qui naist sans auoir esté ensemencée, se poussant par la seule vigueur de la terre : C'est pourquoy elle s'espanche par tout, & se treuve grandement estenduë; en sorte que ce seroit vne chose fort superfluë de se mettre en peine de ses defauts, c'est pourquoy il n'y faut pas penser.

Pour le regard de l'accent des Mots, il ne faut pas s'amuser à si peu de chose, si d'aventure quelqu'un ne croit qu'il faut remarquer que l'on prend garde à l'accent des Mots, & que l'on ne se soucie aucunement de l'accent des Sentences. Toutesfois cecy est quasi commun à tous les hommes, qu'ils baissent leur voix à la fin de la Periode; qu'ils l'esleuent quand ils interrogent, & plusieurs autres choses. Mais c'est assez parlé de cette partie de la Grammaire qui concerne ce qui est de la Parole. Quant à l'escriture, elle consiste ou en vn Alphabet cognu par vn chacun, & qui est receu par tout; ou en vn qui est caché & particulier entre certaines personnes; & on le nôme Chiffre. Mais l'orthographe commun a donné sujet à la dispute & à la question. A sçauoir mon s'il falloit escrire les mots en la mesme sorte qu'on les prononce; ou s'il s'en faut tenir à l'usage. Mais cette sorte d'escire qui paroist estre reformée, à sçauoir où l'on escrit comme l'on prononce, est du genre des subtilitez inuytiles: d'autant que la Prononciation  
mesme

mesme se change tous les iours , & n'est aucunement assuree : & les mots que l'on tire principalement des langues estrangeres perdent entierement leur lustre. Bref , puis que c'est l'ordinaire que les choses qui sont escrites n'empeschent aucunement la façon commune de prononcer ; ains la laissent en liberté ; à quel propos introduiroit-on cette nouveauté ?

Doncques il faut parler des Chiffres, dont il y a plusieurs sortes : à sçavoir, *Les Chiffres simples. Les Chiffres entremeslez de nuelles. Les Chiffres qui contiennent deux lettres sous vn mesme Caractere. Les Chiffres de la Rouë. Les Chiffres de la Clef. Les Chiffres des mots*, & autres. Au reste , l'on y doit principalement obseruer trois choses : Qu'ils soient faciles & qu'ils ne fassent pas beaucoup de peine à les escrire. Qu'ils soient assureés en sorte que l'on ne puisse les déchiffrer , en quelque façon que ce soit. Et j'adjouste en dernier lieu , que l'on ne puisse pas seulement soupçonner, s'il se peut faire, que ce soit des Chiffres. Car si les Lettres tombent entre les mains de personnes qui ont du pouuoir sur ceux qui escriuent, ou sur ceux à qui l'on escrit , encores que le Chiffre soit assureé & qu'il ne puisse estre déchiffré, on ne laisse pourtant d'y tascher, en examinant, ou proposant des questions, s'il n'est de telle maniere que l'on ne se puisse douter qu'il contient quelque secret ; ou s'il ne peut estre descouvert, quelque recherche & quelque demande que l'on fasse sur ce sujet. Et comme

ainsi soit qu'il y ait vne nouvelle inuention fort vtile pour cela , & que j'en aye la cognoissance: Pourquoy est-ce que ie rapporteray cecy entre les choses qui nous manquent ? Et pourquoy ne le mettray-je en auant ? Voicy comment cela se fait: Que quelqu'un ait deux Alphabets ; vn de lettres veritables , & l'autre de lettres qui ne signifient rien ; qu'apres cela il enuoye vne lettre à double sens ; dont vn contiendra le secret , & l'autre sera tel qu'il paroistra vray-semblablement qu'on l'aura voulu faire sçauoir , sans danger pourtant. Que si l'on presse celuy qui en est le porteur , qu'il baille l'Alphabet des nulles pour celuy des lettres veritables : & celuy des veritables pour les nulles. Celuy qui déchiffrera trouuera par ce moyen le sens exterior: lequel iugeant probable il ne se doutera pas qu'il y ait autre chose de caché. Mais afin d'oster tout soupçon , j'adjousteray vne autre inuention que i'ay trouuée autresfois à Paris , comme i'estois encores fort ieune , & que ie ne veux pas laisser perdre ; parce qu'elle contient vn fort excellent Chiffre : C'est à sçauoir que toutes choses peuuent estre signifiées par toutes choses: en sorte pourtant qu'il faut que ce qui est caché soit cinq fois plus petit que ce qui le cache , sans qu'il y soit necessaire aucune autre condition ou restriction. Il se fera de cette sorte : Premierement , il faut reduire toutes les lettres de l'Alphabet en deux seules , & ce par leur transposition en cinq diuerses façons , qui donneront trente-deux differences:

& à plus forte raison en suffiront vingt-quatre, autant qu'il y a de lettres.

*Voicy l'Exemple de cet Alphabet à deux lettres.*

|                |                |                |                |                |                |
|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|
| <i>A</i>       | <i>B</i>       | <i>C</i>       | <i>D</i>       | <i>E</i>       | <i>F</i>       |
| <i>Aaaaa .</i> | <i>aaaab .</i> | <i>aaaba .</i> | <i>aaabb .</i> | <i>aabaa .</i> | <i>aabab .</i> |
| <i>G</i>       | <i>H</i>       | <i>I</i>       | <i>K</i>       | <i>L</i>       | <i>M</i>       |
| <i>aabba .</i> | <i>aabbb .</i> | <i>abaaa .</i> | <i>abaab .</i> | <i>ababa .</i> | <i>ababb .</i> |
| <i>N</i>       | <i>O</i>       | <i>P</i>       | <i>Q</i>       | <i>R</i>       | <i>S</i>       |
| <i>abbaa .</i> | <i>abbab .</i> | <i>abbba .</i> | <i>abbbb .</i> | <i>baaaa .</i> | <i>baaab .</i> |
| <i>T</i>       | <i>V</i>       | <i>W</i>       | <i>X</i>       | <i>Y</i>       | <i>Z</i>       |
| <i>baaba .</i> | <i>baabb .</i> | <i>babaa .</i> | <i>babab .</i> | <i>babba .</i> | <i>babbb .</i> |

Cependant ce n'est pas peu de chose que cela. Car l'on tire de là le moyen par lequel l'on peut exprimer & signifier ce que l'on a dans l'Ame, en l'exposant par les Objets propres à la Veüe & à l'Ouye; pourveu qu'ils puissent estre seulement distinguez en deux façons : Par exemple, par des Cloches, par des Trompettes, par des Flambeaux, par des coups de Canon & autres choses semblables. Mais pour reuenir à mon Discours, quand l'on voudra escrire, il faudra reduire le secret dans cet Alphabet à deux lettres, en cette sorte :

*Exemple de la Reduction.*

**F**      **V.**      **G.**      **E.**  
*A*abab    *va*abb    *a*abba    *a*abaa

Qu'il y ait en mesme temps vn autre Alphabet de double forme , qui contienne aux deux sortes, que l'on voudra, chaque lettre de l'Alphabet commun, tant les capitales que les petites.

*Comme il paroist en face à la page suiuate où il a esté transporté ; parce qu'il n'a seu estre diuisé & qu'il s'est rencontré que la planche qui le donne, est plus longue que n'est l'espace qui reste de ce costé-cy.*



a. b.a.b. a. b. a.b. a. b. a.b. a. b a. b  
 A. A a.a B. B. b.b. C. C.c.c D. D.d.d.  
 a. b. a. b. a. b. a. b. a. b. a. b a. b.a. b.  
 E. E.e.e. F. F.f.f. G. G.g.g H. H.h.h.  
 a. b.a.b. a. b. a. b. a. b. a. b. a. b. a. b.a. b.  
 I. I.i.i. K. K.k.k. L. L.l.l. M. M.m.m.  
 a. b. a.  
 N. N.n.n. O. O.o.o. P. P.p.p Q. Q.q.q R.  
 b. a. b.  
 R. r.r. S. S.s.s. T. T.t.t. V. V.v.v. u. u  
 a. b.  
 W. W.w.w. X. X.x.x Y. Y.y.y Z. Z.z.z

Apres cela vous adjoufterez lettre par lettre vo-  
 stre sens descouvert, au vostre caché que vous auez  
 redigé souz l'Alphabet à deux lettres; & puis vous

le descrires. Que le sens descouuert soit tel. *Manere te volo donec venero.*

*Exemple de l'Adjustement.*

F
V
G
E

*a a b a b . b a a b b . a a b b a a a b a a*  
*Manere te volo donec venero*

L'adjouste & tout icy, vn exemple plus au long de ce mesme Chiffre, pour escrire toutes choses par toutes choses.

Le Sens caché contient l'Auis, autrefois enuoyé à Sparte, par le moyen de la Scytale.

*Perdita res, Mindarus cecidit, milites esuriunt.*  
*Neque tunc nos extricare, neque hic diutius*  
*manere possumus.*

Et voicy le Sens descouuert, tiré de la premiere Epistre de Ciceron, où est caché cet Auis aux Lacedemoniens.

Ego omni officio, ac potius pietate erga te;  
cacteris satisfacio omnibus: Mihi ipse nun-  
quam satisfacio. Tanta est enim magni-  
tudo tuorum erga me meritorum, ut quoni-  
am tu, nisi perfectare, de me non conquies-  
si; ego, quia non idem in tuam causam efficio,  
vitam mihi esse acerbam putem. In cau-  
sa haec sunt. Ammonius Regis Legatus  
aperte pecuniam nos oppugnat. Res agitur  
per eosdem creditores per quos, cum tu ade-  
ras, agebatur. Regis causam, si qui sunt,  
qui velint, qui parati sunt omnes ad Pompe-  
ium rem deferri volunt. Senatus Reli-  
gionis calumniam, non religione, sed ma-  
levolentia, et illius Regiae Largitionis  
invidia comprobatur &c.

## ADVERTISSEMENT DV

*Traducteur.*

Ie me veux espargner la peine de traduire cette Epistre, & le Sens de la Scytale; par ce qu'il faut que la mesme diction Latine monstre l'artifice du Chiffre, sans estre changée: celui qui l'Entendra, en demeurera d'accord, & la Traduction ny feroit autre chose, que de rendre l'Intelligence plus difficile.

---

Or cette Science des Chiffres en a attiré vne autre apres foy, qui s'y rapporte fort bien. C'est l'Art de dechiffrer, ou de descouvrir les Chiffres, quoy que l'on n'en ait pas l'Alphabet; & que l'on ne sçache pas quelle est la correspondance de ceux qui s'entre-escriuent couuertement. C'est vne chose à la verité tout ensemble penible & ingenieuse, & qui sert aussi pour les secrets des Princes. Toutesfois l'on pourroit donner si bon ordre, qu'elle seroit inutile, quoy que pour le iourd'huy elle soit fort necessaire. Car si l'on auoit des Chiffres bons & assurez, ils'en trouueroit plusieurs qui rendroient sans effect le travail de celui qui entreprendroit de les dechiffrer, encores qu'on les leut, & qu'on les escriuist commodément & facilement. Mais les Secretaires d'Estat sont si peu versez en cette matiere, que d'ordinaire ils se seruent de meschants petits Chiffres dans les affaires de tres-grande importance. Toutesfois peut estre que quelqu'vn soubçonnera que ie  
 compte

compte, & comme reuois les Arts; afin que les troupes des Sciences que ie meine en quelque façon en bataille, estant accreuës & augmentées soient plus admirées: bien que l'on en puisse montrer le nombre, mais non en expliquer les forces en vn traité si court, que cestuy-cy. Mais ie fais fidellement ce que i'ay entrepris; & en dépeignant le globe des Sciences, ie ne veux pas y oublier les moindres petites Isles, voire mesmes les plus esloignées. Et ie ne pense pas traiter ces Arts par maniere d'aquit; bien que ie ne fasse que les parcourir: au contraire, ie tire avec vn stile aigu leurs noyaux & leurs moüelles de la grosse masse de leur matiere; ainsi que ie m'en remets au jugement de ceux qui y sont les mieux entendus. Car comme ainsi soit que plusieurs personnes qui veulent paroistre sçauoir beaucoup, ont accoustumé d'ordinaire d'vser à tous propos des termes des Arts; en quoy ils se font admirer par ceux qui les ignorent; & se font moquer par ceux qui y sont habiles. I'espere qu'il en ira tout autrement pour moy; & que les plus excellents Maistres en tels Arts, feront vn fort fauorable jugement de ce que i'en dis: & qu'au contraire les autres n'en tiendront compte. Pour ce qui est des Arts qui paroissent vils & abiets, si quelqu'vn estime que i'en fais trop de cas, qu'il prenne garde de pres, & il verra que ceux qui sont les plus grands & habiles hommes dans les Prouinces, venans d'auenture à la ville capitale, & où est le siege de l'Empire, qu'ils y sont quasi comme les autres hommes, sans estre considerez. De

mesmes ce n'est pas merueilles, si ces Arts legers & de peu d'importance, placez aupres de ceux qui sont les principaux & les plus releuez, n'en sont pas tant prisez; bien qu'ils paroissent quelque chose de grad & de beau, à ceux qui s'y appliquent principalement. Mais que ce soit assez parlé de l'Organe du Discours.

---

*La Doctrine de la Methode du Discours, est prise comme la partie substantielle & principale de la Traditiue. On la nomme Prudence de la Traditiue. Plusieurs genres de Methode sont icy rapportés, avec ce qu'ils ont de commodité, & d'incommodité.*

## CHAPITRE II.

**L**E passe maintenant à la Doctrine de la Methode du Discours. L'on a accoustumé de la traiter, comme si c'estoit vne partie de Dialectique; & mesmes elle est contenuë dans la Rhetorique, souz le nom de disposition. Mais l'on y a obmis plusieurs choses qu'il est besoin de sçauoir, par ce qu'on la destinée à seruir tous les autres Arts. C'est pourquoy il m'a semblé bon d'introduire vne Doctrine substantielle & principale de la Methode que i'ay nommé generalement la Prudence de la Traditiue. Et ie compteray plustost que ie ne diuiseray les genres des Methodes; puis qu'il y en a tant. Sans que ie m'amu-

se à dire qu'il n'y en a qu'une qui se subdiuise à l'infiny; veu que ç'a esté vn certain petit image de doctrine, qui a bien tost passé, & qui estoit vne chose de fort peu d'importance, mais grandement preiudiciable aux Sciences: car comme ainsi soit, que ceux qui sont dans ces opinions, assujettissent avec violence les choses aux loix de leur Methode; & ne tiennent compte, ou tournent autrement qu'il ne faut tout ce qui ne peut estre bien adapté à ces diuisions; ils font que les noyaux & les grains des sciences, pour parler en cette façon, sortent de leurs coquilles ou de leurs espics, qui demeurent à sec, & sans rien contenir. C'est pourquoy ce genre de Methode engendre des abregez inutiles, & destruit ce qu'il y a de solide dans les Sciences.

Doncques que l'on establisse cette premiere difference de Methode en Magistrale & en Initiatiue. Sans que ie prenne ce mot pour dire, qu'elle donne seulement le commencement des Sciences; & que cette autre baille l'entiere doctrine. Au contraire i'emprunte cette diction des choses sacrées. Et ie nomme Methode Initiatiue celle qui descouure & fait voir les Mysteres des Sciences. Car la Magistrale enseigne, \* *L'Initiatiue penetre dans le secret. La Magistrale desire que l'on adiouste foy, à ce qui est dit. La* où l'Initiatiue veut qu'on l'examine. Vne enseigne les Sciences indifferemment à tous ceux qui veulent apprendre: L'autre seulement à ceux qui sont comme les enfans de la Doctrine. Bref vne a pour but l'vsage des Sciences, en la sorte qu'elles sont

\* Je suplee ce cy qui manque dans le Latin imprimé à Paris.

maintenant ; & l'autre a pour sa fin leur continuation, & leur plus grand aduancement. Mais il semble que l'on ne peut plus passer par ce dernier chemin & qu'on l'ait quitté. Car l'on a iusques à present accoustumé d'enseigner en sorte les Sciences, comme si d'un mutuel consentement, tant du Maistre que de l'Escolier, on vouloit s'attribuer les fautes qui y sont; veu que le Maistre tasche principalement de faire que l'on adjouste foy à ce qu'il dit; & non de laisser à vn libre & commode examen la doctrine qu'il enseigne: & l'Escolier qui void que son Maistre luy veut seruir d'exemple, ne souhaitte pas d'y rapporter vne deuë recherche: en sorte qu'il ayme beaucoup mieux ne pas douter que de ne pas faillir. Si bien que celuy qui enseigne ayant de la vanité, se prend bien garde de ne pas descouurir la foiblesse de sa Science; & celuy qui est enseigné se feint d'esprouuer ses forces, à cause qu'il luy faut peiner. Quant à la Science que l'on donne aux autres, comme vne toile à mettre sur le mestier, il faut, si faire se peut, l'insinuer dans l'esprit de celuy qui la veut scauoir, avec la mesme methode en laquelle elle a esté premierement inuentée. Et cela se peut à la verité fort bien pratiquer en la Science qui est acquise par Induction. Mais en celle-cy d'où nous nous seruons, qui est anticipée, & qui arriue auant le temps, il est fort mal-aisé que l'on puisse dire par quelle voye l'on y est paruenue. Neantmoins il est fort vray que celuy qui en inuente quelqu'une, selon le plus & le moins, peut la repasser & reuoir tout à la fois les ve-

stiges de sa cognoissance , & du consentement que l'on y a presté; & la transplanter dans l'esprit d'un autre; en la mesme façon qu'elle a pris son accroissement dans le sien. Car il faut observer la mesme chose aux Arts qu'aux Plantes: d'autant que si vous voulez vous en servir de quelqu'une, vous ne vous mettez pas en peine que devient sa racine: mais si vous voulez les transplanter en une autre terre, vous avez plus de besoin de ses racines que de ses bions. Ainsi la Tradition qui est maintenant en usage fait voir à plain les troncs des Sciences, pour ainsi parler, qui sont à la verité fort beaux; mais qui n'ont pas de racines. Ils sont propres à estre mis en œuvre par un Charpentier: mais ils sont inutiles à un Jardinier. Mais si vous affectionnez l'accroissement des Sciences, ne vous souciez que fort peu des troncs, prenez seulement garde que les racines soient tirées en leur entier, avec tant soit peu de terre qui y soit attachée. La methode des Mathematiciens sur leur sujet a ie ne sçay quoy de ressemblance à ce genre de Tradition; mais à parler generalement, ie ne vois pas qu'elle soit pratiquée, ny que personne se soit mis en queste pour la trouver: c'est pourquoy ie la mettray au nombre des choses qui sont à Desirer, & ie la nommeray la Tradition de la Lampe, ou la Methode aux enfans.

Une autre difference de Methode suit apres, approchant en intention de la premiere; mais qui luy est contraire en effect. L'une & l'autre a cela de commun, qu'elle ne permet pas à toute sorte d'auditeurs

d'entendre les choses triées & rares, comme auffi il y a cette opposition entre l'une & l'autre, que la premiere introduit vn bien plus clair moyen d'enseigner que d'ordinaire; & l'autre, dont ie parleray maintenant, vne façon plus cachée. Doncques que l'on mette cette difference, qu'une d'elles soit vulgaire, & que l'autre se porte dans l'aureille. Car ie rapporteray, à la sorte mesme d'enseigner, la difference que les Anciens ont mis dans les Liures qu'ils ont fait imprimer. Mesmes celle qui se dit en secret a esté en usage parmy eux, & l'on s'en est seruy avec prudence & iudicieusement. Mais ce genre de parler Acroamatique, ou Enigmatique a esté difamé en ces derniers temps, par plusieurs qui en ont abusé, comme d'une sombre & fausse lumiere, pour mieux vendre leur marchandise frelatée. Or son intention semble estre celle-là que l'on excluë de la cognoissance des mysteres des Sciences le vulgaire qui en est indigne en les baillant sous des couuertes & des enueloppes; & que l'on y admette seulement ceux qui ont appris l'interpretation des paraboles par ceux qui les entendent, ou qui peuuent entrer dans le Sanctuaire par la poincte & par la subtilité de leur propre Esprit.

Voicy vne autre sorte de Methode qui sert grandement pour les Sciences. C'est à sçauoir quand elles sont enseignées par Aphorismes ou Methodiquement. Car il faut auât toute chose remarquer que pour l'ordinaire l'on forme sur quelque sujet que ce soit, vn Art quasi entier & signalé de fort peu

d'Axiomes & Observations, en le grossissant de certaines ingenieuses additions; en l'embellissant d'exemples, & en le resserrant dans vne Methode. Quât à cette autre Tradition qui consiste en Aphorismes, elle porte quant & soy plusieurs commoditez qui ne se rencontrent pas dans la Tradition Methodique. Car elle montre premierement à l'espreuve, quel a esté l'Auteur, à sçauoir s'il a legerement & fort peu entendu ce qu'il traite; ou s'il y est tout à fait consommé; veu qu'il faut de necessité que les Aphorismes soient tirez de la mouëlle, & de ce qui est le plus interieur; s'ils ne sont au moins tout à fait ridicules. Car l'on ne s'amuse pas en cela à l'embellissement & à l'amplification, l'on y retranche la diuersité d'exemples, l'on en oste la suite & la tiffure, comme aussi la description de la Practique: en sorte que les Aphorismes n'ont point en tout d'autre matiere, qu'une grande quantité d'observations. Si bien qu'aucun ne doit entreprendre, ny d'en escrire, ny pas mesmes d'en auoir la pensée, s'il ne se sent assez eloquent & assez sçauant pour venir à bout de ce genre de composition. Quant aux Methodes.

*Tant l'ordre vaut, tant vaut la liaison,  
Tant, ce qu'on prend du milieu, l'on honore;*

En sorte que l'espece de ie ne sçay quel Art est souuent fort bien representé par des choses qui viennent quasi à estre reduites à rien, si on les dissout, si on les separe, & si on les descouure.

En second lieu, la Tradition Methodique sert de

beaucoup pour faire foy & pour prester consente-  
ment ; mais elle ne montre gueres bien ce que c'est  
de la pratique : d'autant qu'elle porte en foy com-  
me en rond vne certaine demonstration ; les parties  
venant à s'illuminer les vnes les autres. C'est pour-  
quoy elle est plus agreable à l'entendement. Mais  
pource que dans l'ordinaire de la vie, les actions sont  
esparfes, & ne vont pas par ordre, c'est pourquoy  
les enseignemens que l'on y donne icy & là, sont  
plus vtiles. Bref, comme ainsi soit que les Aphorif-  
mes fassent montre, seulement de certaines portions  
& comme de certains morceaux de Sciences, ils sem-  
blent inuiter les autres à y adjouster & contribuer  
quelque chose. Au lieu que la Methodique faisant  
parade de la Science entiere, rend les hommes hardis  
comme s'ils sçauoient ce qu'il y a de plus releué.

Voicy vne autre sorte de Methode grandement  
considerable, à sçauoir quand l'on enseigne les Sci-  
ces, ou par des Resolutions avec des preuues ; ou par  
des questions avec leurs Determinations. Que si on  
ne l'a traitté avec moderation, elle n'empesche pas  
moins le progrez des Sciences, qu'une armée ressen-  
tiroit de dommage en l'auancement de sa victoire  
si elle estoit engagée au siege de chaque chasteau ou  
bourg de l'ennemy : car telles petites places se ren-  
dront sans doubte à celuy qui tient la campagne &  
qui poursuit la pointe de sa victoire. Non que ie  
veuille nier, qu'il n'est pas tousiours seur de laisser  
derriere foy quelque grande ville & bien fortifiée.  
De mesmes, en enseignant les Sciences, il ne faut pas  
trop

trop s'arrester aux Refutations, il en faut vser sobrement, & pour cela seul afin que l'on s'empesche de ce qui peut grandement preocuper les Esprits, ou leur rapporter des prejuges : & non pour exciter & prouoquer des doutes legers.

Cette autre sorte de Methode vient apres ; à sçauoir, qu'il faut qu'il soit bien ajusté à la matiere qui se presente à traiter. Car l'on enseigne d'vne autre sorte les Mathematiques, qui sont les plus abstraites & les plus simples de toutes les Sciences ; & d'vne autre la Politique, qui est grandement attachée à la matiere & qui est composée. Car comme j'ay desia dit, il est mal-aysé qu'vne Methode tousiours semblable s'accommode bien fort, avec la matiere qui est diuerse. Mais ainsi que j'ay approuué les Topiques particulieres qu'and j'ay traité de l'inuention ; ainsi entends ie que l'on se serue en quelque sorte, des Methodes particulieres, où il est question d'enseigner.

Voicy vne autre façon de Methode, dont il se faut seruir iudicieusement, en enseignant les Sciences. Et il faut s'y conduire, selon que ceux à qui vous voulez apprendre quelque chose, en sont desia preuenus ; & en ont eü quelque impression. Car il faut autrement enseigner vne doctrine toute nouvelle, & dont on n'a plus ouy parler, que celle qui a quelque chose d'approchant des opinions communes, qui sont receuës & approuuées dès long temps. C'est pourquoy Aristote voulant picquer Democrite, le louë pourtant : *Si, dit-il, nous voulons disputer tout de bon & ne pas affecter les Similitudes, &c.* Luy repro-

chant par ces mots qu'il s'amusoit par trop aux comparaisons. Quant à ceux de qui les documents ont desia pris place dans l'esprit du peuple, ils n'ont autre chose à faire que de disputer & de prouuer : mais ceux qui enseignent des choses plus hautes que celles dont on parle pour l'ordinaire, ils ont vne double peine : d'autant qu'il faut premierement qu'ils expliquent leur doctrine ; & apres qu'ils la prouuent ; en sorte qu'ils doiuent de necessité auoir recours aux Similitudes & aux mots tirez de quelque Art particulier, pour faire entendre plus naïuement ce qu'ils traictent. C'est pourquoy nous remarquons que les Paraboles & les Similitudes estoient fort en vsage aux premiers siecles, quand l'on commença d'enseigner & de se seruir de ces mots qui comprennent plusieurs choses, qui estoiet pour lors aussi incogneus & nouveaux, comme ils sont maintenant cogneus & communs : autrement il s'en fust ensuiuy que l'on n'eust pas remarqué ny consideré attentiuement ce qui estoit proposé ; ou bien qu'on l'eust reietté comme vn Paradoxe. Car c'est vne des regles de la Traditione : *Que toute Science qui n'est pas conforme aux anticipations & aux presuppositions doit demander de l'assistance aux similitudes & aux comparaisons.* Mais que ce soit assez parlé des diuers genres de Methode, qui n'ont pas esté cy-deuant rmarquez par aucun autre. Car pour ce qui est de tous ceux-là de \* l'Analithique, du \* Systatique, du \* Dieretique, du \* Cryptique, de l'Homerique & de tels autres, ils sont tres-bien inuentez & diuisez : c'est pourquoy

\* C'est à dire, Resolusif.

\* C'est à dire, Ferme.

\* C'est à dire, Diuiff.

\* C'est à dire, Caché.

ie ne m'y arrefteray pas plus long-temps.

Voila quels font les genres de la Methode, qui se diuifent en deux parties, à ſçauoir en la Diſpoſition de tout l'œuure, ou de l'argument de quelque liure; & en la Limitation des propoſitions. Car c'eſt à l'Architecte de faire non ſeulement le deſſein de tout l'edifice, mais de dresser les colomnes, de poſer les poutres & choſes ſemblables. Or la Methode eſt comme l'architecture des Sciences. Et en cecy Ramus a mieux reuſſi en renouuelant ces bonnes regles (en premier lieu, de l'Vniuerſel, du tout, du meſme, &c.) qu'en ſa ſeule methode avec ſes partitions qu'il a mis en auant. Toutesfois ie ne ſçay par quel deſtin il arriue, que l'on donne pour l'ordinaire des gardeſtres-meſchantes aux choſes les plus precieufes qui ſe trouuent entre les hommes; ainſi que les Poëtes le ſeignent bien ſouuent. Et à vrây dire l'effort de Ramus ſur la poliſſeure des Propoſitions la porté dans cet Abregé, & la ietté dans ces bancs des Sciences: car il falloit que celuy-là fuſt bien fortuné, & fuſt ſouz la conduite d'un bon Genie qui auoit caſché de faire ſeruir les Axiomes des Sciences, les vns pour les autres, ſans les faire tourner & rentrer en eux-meſmes; bien que ie ne veuille nier que ſon entrepriſe n'ait eſté vtile.

Il reſte encores deux Limitations des propoſitions outre celle par laquelle elles paſſent de l'une à l'autre, à ſçauoir vne de leur eſtenduë, & l'autre de leur Production. Car à le bien prendre, les Sciences ont outre la profondeur les autres deux dimentions,

leur largeur & leur longueur. Pour la profondeur elle se rapporte à leur Verité & à leur réalité: car ce sont les deux choses qui donnent la solidité. Pour ce qui est des autres deux, la largeur peut estre prise & mesurée d'une Science à vne autre; mais il faut prendre la longueur, depuis la premiere proposition iusques à la derniere, qui se trouue en la mesme science. Vne comprend les bornes & les limites des Sciences; afin que l'on traite proprement & non confusément les Propositions; & afin que l'on euite toute redite, toute digression & toute confusion. L'autre donne la regle iusques ou, & iusques à quel degré de particularité, il les faut traiter. Mais à vray dire, il y a à douter, s'il faut laisser quelque chose à l'exercice & à la pratique; car il est besoin d'euite le vice d'Antonin Pie, de crainte d'estre des coupeurs de Cymon dans les sciences; & pour ne pas multiplier les Diuisions iusques aux choses les plus basses. C'est pourquoy il faut bien prendre garde en quelle sorte nous deuous-nous temperer en cecy. Car nous voyons que les choses generales, si l'on ne vient à les desduire n'apprennent que fort peu, & mesmes qu'elles exposent les Sciences à la moquerie des Praticiens: veu qu'elles ne seruent non plus à la pratique que la Mappemonde d'Ortelius, pour apprendre quel chemin il faut tenir pour aller de Londres à Yorke. Et afin d'en parler veritablement les meilleures regles sont tres-bien comparées aux miroirs faits de metal, dans lesquels l'on voit clairement ce qui y est representé; pourueu qu'ils soient bien po-

lis. De mesmes les regles & les preceptes aydent; pourueu que l'vsage y ait passé la lime. Que si dès le commencement l'on y auoit apporté comme la polissure & l'esclat du cristal, ce seroit vne fort bonne chose, pource que la peine d'y trauailler sans cesse, y seroit espargnée: mais que ce soit assez sur le sujet de la Science de la Methode, que ie nomme Prudence de la Traditiue.

Sans pourtant que ie vueille laisser en arriere, que plusieurs hommes plus vains que doctes, se sont penez apres vne certaine Methode indigne de porter le nom de legitime; veu qu'elle est plustost Methode d'imposture, bien qu'elle soit bien mieux receüe par certains badins. Car elle espanche en forte les gouttes de quelque particuliere science; que celuy qui en sçait fort peu, peut paroistre par ce moyen y estre fort sçauant en quelque façon. Telle a esté l'art de Lulle; telle est la \**Typocosmie* mise en auant par aucuns: & ces deux choses ne sont autre qu'vne masse, & qu'vn monceau de mots de quelque art que l'on apprend, afin que l'on croye que ceux qui les disent vistemens & sans hesiter, sçauent tres-bien les Arts mesmes. Les choses ainsi ramassées representent la boutique d'vn fauetier; ou l'on trouue quantité de petits bouts de cuir que l'on a coupé; mais rien dont l'on doie faire de l'estime.

\* C'est à dire, vne suite ordonnée.

*Des fondemens, & du Devoir de la Rhetorique. Elle a trois dependances qui regardent seulement l'Art de reserver. Les Couleurs du bien & du mal, tant simple que composé. Les Antitheses des choses; & les moindres Formules de l'Oraison.*

### CHAPITRE III.

**N**OUS VOYLÀ paruenus à la Doctrine de l'ornement du discours que l'on nomme Rhetorique ou l'Art de l'Oraison. C'est à vray dire vne Science qui est fort belle de foy, & qui a esté fort bien cultiuée par ceux qui en ont escrit. Mais si l'on en iuge sainement, l'on trouuera que l'Eloquence est inferieure à la Sageffe, qui la deuanche de beaucoup, comme nous le remarquons dans les paroles que Dieu dist à Moÿse, quand il refusoit d'accepter la commission qu'il luy donnoit luy representant qu'il n'estoit pas Eloquent: *Vous auez Aaron quant & vous, il fera les Harangues pour vous; & vous luy serez à luy comme Dieu.* Bien que la Sapience cede au bien dire en vtilité, & selon que le vulgaire en iuge. C'est ainsi qu'en parle Salomon: *Celuy qui est Sage en son interieur, sera nommé Prudent: mais celuy qui porte la douceur dans ses paroles, aura des tiltres beaucoup plus aduantageux.* Voulant clairement dire que la Sapience fait estimer & admirer celuy qui la possède: mais que l'Eloquence fait de plus

grands effects dans les affaires & dans le train de la vie ordinaire. Pour ce qui est du soin que l'on a eü de cultiuer cet Art, la jalousie qu'Aristote a porté aux Rhetoriciens de son temps, & le grand & le fort estude qu'a rapporté de tout son pouuoir Ciceron pour l'annoblir: outre qu'il s'y est longuement exercé, ont fait qu'ils se sont surmontez eux-mesmes dans les Liures qu'ils en ont escrit: outre que les rares exemples que l'on trouue touchant cet Art dans les Oraisons de Demosthene & de Ciceron, adjoustez à la subtilité & à la diligence de ceux qui l'enseignent, en ont au double auancé le progres. C'est pourquoy j'asseure que ce qui s'y trouue à Desirer, est plustost quelques collections, qui sont comme les suiuanes, qui se doiuent tousiours presenter en cet Art, qu'aucune chose de defectueuse dans sa discipline & dans son vsage. De fait, quand ie faisois mention d'un certain Art, de faire des lieux communs sur ce qui estoit de la Logique, i'en ay promis des Exemples plus au long dans les choses qui concernoient la Rhetorique.

Toutesfois, afin d'ouuir vn peu, selon nostre ordinaire, la terre & l'applatir contre les racines de cet Art; le diray que la Rhetorique sert à la Phantasie, de mesme que la Dialectique à l'Entendement. Et pour prendre cecy de plus haut, le deuoir & la charge de Rhetorique n'est autre que d'appliquer & de liurer à la Phantasie ce que la Raison dicte pour exciter le desir & la volóté. Car nous voyons que la raison qui predomine est attaquée & troublée en trois façons;

ou par l'enueloppement des Sophismes, ce qui regarde la Dialectique; ou par les prestiges des paroles; ce qui est de la Rhetorique; ou par la violence des affections, ce qui appartient à la Morale. Car de mesmes qu'en matiere d'affaires qui se font parmy les hommes, l'on peut gagner & persuader quelqu'un, ou par finesse, ou par importunité, ou par force; de mesmes en cette negociation interieure que nous faisons avec nous mesmes, nous sommes accablez, ou par les tromperies des arguments; ou nous sommes sollicitez & inquietez par l'assiduité des Impressions, & des choses que nous auons continuellement en nostre presence; ou nous sommes esbranlez & emportez par l'impetuosité des affections. Mais on n'agit pas avec tant de mal-heur en la nature humaine, que tous ces Arts & toutes ces facultez ne soient que propres pour esbranler la raison, & non pour l'estayer & pour la fortifier: Elles sont au contraire beaucoup plus vtiles pour cecy, que pour cela. Car le but de la Dialectique est d'enseigner la forme des Arguments pour affermir le jugement, & non pour le surprendre. Celuy de la Morale est de tellement temperer les affectiōs qu'elles combattent pour la Raison; tant s'en faut qu'elles la doient attaquer. Bref celuy de la Rhetorique est de remplir la Phantaisie de simulacres qui passent & repassent deuant elle, pour donner du secours à la raison, & non pour l'opprimer. Car les abus que l'on commet en l'art suruiennent indirectement pour les euitier, & non pour s'en feruir.

Et c'est

Et c'est pourquoy Platon a esté grandement injuste (bien que les Rhetoriciens de son temps méritassent qu'il les traittast en la sorte) en ce qu'il a placé la Rhetorique entre les Arts voluptueux, l'acomparant à celui de Cuissinier, qui ne gaste pas moins les viandes qui sont bonnes d'elles-mesmes, qu'il rend agreables celles qui sont mauuaises pour la santé; en abusant de la diuersité & de la delicatesses des saulces & des saupiquets. Mais sur tout qu'il n'arriue pas que l'Oraison soit plus souuent employée pour faire passer les choses des-honnestes, que pour embellir les honnestes, ce qui se pratique par tout; veu qu'il n'y a personne qui n'ait des paroles plus honnestes, que ne sont ses pensées & ses actions. Et Thucydide a fort bien remarqué que l'on souloit reprocher à Cleon; Que penchant tousiours du costé du plus mauuais party, il estoit tout à cela, que de dire de belles paroles; cet autheur sçachant tres-bien que nul ne peut reüssir sur vn sujet bas & indigne; au lieu que l'on peut facilement s'exprimer sur ce qui est hōneste. Platon rencontre fort heureusement; encores que ce qu'il dit soit triuial, quand il asseure. *Que si l'on pouuoit voir la vertu, elle se feroit ardemment aymer.* Mais la Rhetorique dépeint entierement la vertu & le bien, & les rend considerables. Car puis qu'ainsi est, que l'on ne les peut mōstrer au sens souz vne figure corporelle, il reste qu'on les propose à la phantaisie par la politesse du langage, avec la plus viue representation qui se puisse. Et de vray, la coustume des Stoiciens a fort à propos esté basoüée par

Cicéron, en ce qu'ils s'estudioient d'imprimer dans les esprits des hommes la vertu, par des courtes, & par des subtiles sentences & conclusions; ce qui ne s'accorde que fort peu avec la phantaisie & la volonté.

Au reste si les Affections estoient réglées, & si elles se conformoient entierement à la Raison, il est tout vray, qu'il arrieroit que les persuasions qui peuuent s'insinuer & donner entrée iusques dans l'Ame ne seroient pas en vsage; & ce seroit assez de proposer & de prouuer les choses mesmes nuëment & simplement. Mais au rebours de cela les Affections font tant d'escapades, & mesmes excitent tant de troubles, & d'esmeutes selon ce dire,

*Je vois ce qui vaut mieux; & mesmes ie l'appreue,  
Je suy pourtant le mal.*

que la Raison seroit traînée en seruage & en captiuité, si la persuasion de l'Eloquence ne tiroit la phantaisie du party des affections; & si par elle il ne se moyeennoit vn traitté d'accord entre la Raison & la phantaisie pour courre sur elles. Car il faut remarquer qu'elles se portent tousiours au bien apparent, ce qui leur est commun avec la Raison; mais avec difference, Que les Affections regardent principalement le bien present; mais la Raison considerant de plus loin le preuoit à l'aduenir, & sommairement. C'est pourquoy les objets qui se presentent, touchant plus efficacement la Phantaisie, bien souuent la Raison se trouue au dessous & vaincuë. Mais apres qu'il est arriué par l'Eloquence, & par la force de la

persuasion, que les choses futures & esloignées paroissent presentes, il eschet pour lors que la Raison ayant attiré à son aduis la phantasie, emporte le dessus.

Concluons donc qu'il ne faut non plus blasmer la Rhetorique, de ce qu'elle sçait releuer vn sujet qui est bas de foy, que la Dialectique; pource qu'elle enseigne de faire des Sophismes. Car qui ne sçait qu'il y a vne mesme raison entre les contraires, bien qu'ils soient opposez en vsage. De plus la Dialectique n'est pas seulement differente de la Rhetorique, en ce que, comme l'on dit vulgairement, vne d'elles est comme le poing; & l'autre, cōme la paulme de la main; qu'une reserre la matiere, & l'autre l'estend; mais principalement en ce que la Dialectique considere la Raison dans son naturel; & la Rhetorique \* *la regarde,* telle qu'elle se rencontre dans les opinions du vulgaire. C'est pourquoy Aristote place fort prudemment la Rhetorique entre la Dialectique & la Morale avec la Politique, comme participante des deux; veu que les preuues & les demonstrations de la Dialectique, sont communes à tous les hommes; au lieu que les preuues & les persuasions de la Rhetorique doiuent estre diuersifiées selon la portée des auditeurs; afin que l'Orateur, comme vn Musicien qui s'accommode aux oreilles de plusieurs ait la reputation.

\* Adjousté.

*D'Orphée dans les bois; & celle d'Arion,  
Au milieu des Dauphins.*

Et à vray dire, pour reüssir parfaictement en cette

application & diuersité d'Oraison, il faut l'estendre iusques-là, que si l'on est contraint de dire la mesme chose à diuerses personnes, il la faut dire à chacun en particulier en termes differens. Bien qu'il soit veritable que les plus grands Orateurs, n'ont pour l'ordinaire cette partie d'Eloquence, dont l'on se sert dans la vie & dans les affaires en discours particuliers; & ils en descheent alors que s'attachans par trop à l'ornement & à la façon de bien parler, ils abandonnent cette application qui se tourne à tout, & cette maniere de discours, dont il seroit plus à propos d'vser avec vn chacun. C'est pourquoy il ne seroit pas hors de propos sur ce sujet, rechercher quelque chose de nouveau; & nommer cette recherche du nom de Prudence du langage particulier; & la placer entre ce qui est à Desirer; & dont on fera plus d'estime à mesure que l'on y pensera plus attentiuement. Sans qu'il importe beaucoup de resoudre, s'il la faut mettre entre les choses qui concernent la Rhetorique, ou entre celles qui regardent la Politique.

Passons maintenant aux choses desirables en cet Art, lesquelles, comme j'ay desia dit font de ce genre que l'on en doit plustost faire estat, comme estans de ses dependances; & non comme estans de ses portions; & tout cela se rapporte à l'Art, qui apprend à mettre en reserue. Premièrement doncques nous ne trouuerons pas que personne ait bien suiuy; ou suppléé cette prudence & diligence tout ensemble d'Aristote, qui a ramassé le premier les Marques popu-

laire ; ou les couleurs du Bien , ou du Mal apparent ; tant simple , comme comparé , qui font de vrais Sophismes de Rhetorique , fort en vſage , principalement dans les affaires , & en la prudence du langage particulier. Au reſte le travail d'Ariſtote ſur cette matiere , a eſté defectueux en trois choſes. Premièrement , en ce qu'y ayant pluſieurs couleurs il n'en fait mention que de fort peu. Secondement , en ce que l'on n'y a pas joint leurs Elenques. En troiſieſme lieu , en ce qu'il paroît qu'il en a ignoré l'vſage , qui ne ſe tourne pas moins à prouuer quelque choſe , qu'à exprimer les affectionſ & à eſmouuoir. Car pluſieurs façons de parler qui ne ſignifient que la meſme choſe , touchent neantmoins diuerſement ; d'autant que ce qui eſt poinctu penetre plus auant que ce qui eſt eſmouſſé , encores que l'on frappe avec la meſme force. Il n'y a perſonne qui ne ſoit plus eſmeu en oyant ,  
*Vos ennemis feront grand trophée de cela.*

*Qu'Ulyſſe le ſouhaite ; & qu'à prix exceſſif  
Les Atrides l'acheptent.*

Que ſi l'on diſoit ſimplement : *Cela vous incommodera en vos affaires.* D'où vient que ces pointes & ces aiguillons de diſcours ne ſont pas à meſpriſer. Mais , comme ainſi ſoit que nous propoſions que telle choſe eſt à Deſirer , nous l'appuyeronſ d'Exemples , ſelon noſtre ordinaire ; veu que les Preceptes le rendroient moins clair.

EXEMPLES DES COULEURS  
du Bien, & du Mal, tant simple que comparé.

SOPHISME I.

*Le Bien consiste en ce que les hommes loüent, & dont ils font estime. Le Mal, en ce qu'ils blasment & qu'ils reprennent.*

E L E N Q V E.

Le Sophisme est defectueux en quatre façons : à sçavoir, ou à cause de l'ignorance ; ou à cause de la mauuaise foy ; ou à cause des diuers partis, & des factions ; ou à cause des Esprits de ceux qui louent & de ceux qui blasment. A cause de l'ignorance. Dequoy sert le iugement du vulgaire sur l'examen du Bien & du Mal. Phocion bien plus à propos voyant que le peuple luy applaudissoit plus qu'à l'ordinaire, demanda : *S'il n'auoit pas commis quelque faute.* Pour la mauuaise foy. Car ceux qui loüent, ou qui mesprisent, pour le plus souuent le font pour le mieux ; & ne disent pas leurs sentimens.

*Celuy qui vend loüe sa marchandise.*

De plus, celuy qui achepste, dit ; *Cela ne vaut rien ;* mais estant hors de là il s'en vantera. A cause des factions. D'autant qu'un chacun sçait que les hommes ont accoustumé d'excessiuement louer ceux qui sont de leur party ; comme au contraire de rabaïsser le merite de ceux qui suiuent leurs ennemys. A cause

des Esprits : Pource qu'aucuns sont naturellement enclins à flatter avec vne bassesse de courage ; les autres au contraire sont mocqueurs & rudes. En sorte qu'en loüant & en blasmant ils suiuent seulement leur naturel, se soucians fort peu de la verité.

## SOPHISME II.

*Ce qui est loüé par les ennemys est vn grand bien; & ce qui est repris par les amys est vn grand mal.*

Ce Sophisme semble estre appuyé sur ce que l'on croit aisément que les choses que nous disons malgré nous contre l'affection de nostre ame, & contre nostre inclination, tirent de nous la force de la verité.

## E L E N Q V E.

Le Sophisme trompe à cause de la finesse, tant des ennemys que des amys: Car par-fois les ennemys donnent librement des loüanges sans y estre forcez par la verité: mais c'est en sorte qu'ils aduancent celles qui excitent de l'enuie, & mettét en danger leurs ennemys. C'est pourquoy les Grecs ont eu cette superstitiõ que de croire, *Qu'une ampoule venoit aux narines de celuy que quelqu'un loüoit avec mauu ais de ssein & pour luy nuire.* De plus, il deçoit; d'autant que les ennemys font par-fois des Eloges, comme certains auant-discours, afin de plus librement & plus malicieusement calomnier par apres ceux qu'ils haïssent. De l'autre costé, le Sophisme est aussi captieux à cau-

se de l'astuce des amys : Car ils ont accoustumé de cognoistre par-fois les vices de leurs amys & les publier ; non qu'ils y soient contraints par la force de la verité, mais parce qu'ils recueillent les choses qui ne les peuvent que fort peu offenser, comme si d'ailleurs ils estoient fort gens de bien. Il trompe de plus, en ce que les amys aussi bien que les ennemys, vident de leurs reprimandes, comme de certaines prefaces afin de louer par apres plus amplement ceux qu'ils ayment.

## SOPHISME III.

*Toute chose est mauuaise, dont la Priuation est bonne ; de mesmes qu'elle est bonne, quand la Priuation en est mauuaise.*

## E L E N Q V E.

Le Sophisme trompe en deux sortes ; ou à cause de la comparaison du bien & du mal ; ou à cause de la succession du bien au bien, ou du mal au mal. A cause de la comparaison. Si ç'a esté vn bien pour le genre humain d'estre priué du manger du gland, il ne s'ensuit pas qu'il fut mauuais : mais Dodonne estoit bonne & Cerés estoit meilleure. Et si c'a esté vn mal au peuple de Siracuse d'estre priué de Denys l'ancien il ne s'ensuit pas pourtant qu'il ayt esté bon ; ains moins mauuais que le jeune. Par succession. Car la priuation de quelque bien ne donne pas tousiours lieu au mal, mais par-fois à vn plus grand bien ; comme quand la fleur tombe, le fruit luy succede. La priua-

priuation de quelque mal non plus, ne donne pas tousiours lieu au bien ; mais par-fois à vn plus grand mal. Car Milon ayant tué son ennemy Clodius, perdit quant & quant l'occasion d'acquérir de l'honneur.

## SOPHISME IV.

*Ce qui est voisin du Bien ou du Mal, cela mesmes est Bien ou Mal; mais ce qui est esloigné du Bien est Mal: & ce qui est escarté du Mal est Bien.*

Cela est quasi ordinaire dans toute la Nature des choses, que ce qui s'accorde naturellement se trouue aussi en mesme lieu : & que les choses qui sont de nature contraire soient esloignées en distances ; veu qu'elles se plaisent de s'associer & de s'vnir à ce qu'elles ayment ; comme au contraire, d'esloigner d'elles, ce qu'elles haïssent.

## ELENQVE.

Mais le Sophisme trompe en trois façons. Premièrement, à cause de la Destitution: Secondement, à cause de l'Obscurcissement: En troisieme lieu, à cause de la Protection. Il arriue à cause de la Destitution que les choses, qui en leur genre sont magnifiques & excellentes attirent tout à elles, entant que faire se peut; & destituent, & pour ainsi parler, font mourir de faim ce qui est à l'entour d'elles. C'est pourquoy vous ne verrez jamais, que l'herbe qui est aupres des grands arbres soit bien verdoyante. D'où

vient, que celui-là a tres-bien rencontré, qui a dit, *Les Valets des riches sont extremement valets.* Et cet autre n'a pas mal gauffé, qui a comparé ceux qui auoient les plus bas emplois dans la Cour des Princes, aux Vigiles qui sont fort proches de la feste; & qui neantmoins sont destinées aux Ieufnes. A cause de l'Obscurcissement. Car les meilleures choses en leur genre, ont cela de propre; qu'encores qu'elles n'affoiblissent ny ne destituent ce qui est aupres d'elles, neantmoins elles l'obscurcissent, & luy portent ombre, comme les Astronomes le remarquent du Soleil: c'est à sçauoir qu'il est bon en son aspect, mais mauvais en sa conjunction, & en son appprochement. A cause de la Protection. Car non seulement les choses s'vnissent & s'assemblent à cause de leur familiarité, & de leur ressemblance de nature: mais aussi le Mal, principalement dans la Politique, se retire vers le Bien; afin qu'il s'y mette à couuert & en seureté. D'où vient que les meschans se jettent dans les asyles des Dieux; & le vice mesmes porte en soy l'ombre de la vertu.

*L'on voit que le Vice, est d'ordinaire caché  
Sous le Bien, qui est proche.*

Comme au contraire, le Bien se mesle avec le Mal, non à cause qu'il y ait quelque communication entr'eux; mais afin qu'il le conuertisse & le r'ameine en Bien. C'est pourquoy les Medecins vont plustost visiter les malades que les sains: & l'on reprochoit à nostre Sauueur: *Qu'il estoit en conuersation ordinaire avec les Publicains & avec les pecheurs.*

## SOPHISME V.

*Celuy à qui ceux qui sont en concurrence avec luy ; ou celuy à qui les Sectes deferent vnanimément la seconde place (veu que chacune d'elles s'attribuë la premiere) semble estre preferable au reste : d'autant que l'on retient la premiere par affection; & l'on donne la seconde au merite avec verité.*

C'est ainsi que Ciceron prouue que la secte des Academiciciens qui tenoient l'Acatalepsie a fait profession d'une tres-excellente Philosophie. Car demandez (dit-il) à vn Stoicien quelle est la meilleure secte, il preferera la sienne aux autres : quelle tient le second lieu, il aduoüera que c'est l'Academique. Faites la mesme demande à vn Epicurien, qui a peine ozerait enuisager vn Stoicien, apres qu'il aura mis sa secte à la place d'honneur, il placera l'Academique tout aupres. Semblablement, si quand il vient à vacquer quelque charge, le Prince demande à chacun de ceux qui briguent pour l'auoir, qui il en iuge digne apres luy, il est vray-semblable, qu'il n'y en aura aucun, qui, apres soy ne nomme celuy qui en est capable & qui la merite.

## E L E N Q V E.

Le Sophisme trompe à cause de l'Enuie. Car les hommes ont accoustumé apres qu'ils ont fait pour eux & pour leur faction, de pancher pour ceux qui sont les plus foibles, les plus lasches & qui leur ont

donné le moins d'incommoditez; en haine de ceux qui les ont le plus braué & le plus incommodé.

### SOPHISME VI.

*Ce qui est plus excellent & plus abondant, vaut mieux en tout le genre.*

A quoy il faut rapporter ces sortes de parler dont l'on se sert d'ordinaire, *Ne nous escartons pas dans les choses generales, comparons vn particulier avec vn autre, &c.*

### ELENQVE.

Ce Sophisme paroist assez puissant, & tenir plus de la Dialectique que de la Rhetorique: neantmoins il est par fois captieux. Premièrement, en ce qu'il y a plusieurs choses qui courent à la verité de grands dangers, mais si elles les eurent, on les trouue plus excellentes que les autres; en sorte qu'elles sont moindres en genre; d'autant qu'elles hazardent & se perdent souuent; mais elles sont plus nobles en leur particulier. De ce nombre est le Bouton de Mars; duquel l'on dit en François ce proverbe. *L'Enfant de Paris & le bouton du mois de Mars, si vn d'eux eschappe, il vaudra autant que dix autres.* Si bien que le bouton de May est preferable en genre à celuy de Mars; mais en particulier vn tres-bon bouton de Mars vaut mieux qu'un tres-bon bouton de May. En second lieu, il deçoit à cause de la nature des choses qui est plus esgale en certains genres ou especes; &

en d'autres moins esgale. Comme l'on obserue que les Climats les plus chauds produisent generalement des esprits plus subtils : mais quand il s'en trouue d'e-minents aux contrées froides, ils le sont beaucoup plus que ne sont les plus rafinez des regions chaudes. Semblablemēt en tout plein d'armées, s'il estoit que-  
 stion de terminer le different par duels d'vn à vn, la victoire pancheroit d'vn costé ; mais elle iroit à l'au-  
 tre, si l'on bailloit vne bataille rangée. Car il y a du hazard aux choses qui excellent, & qui sont en plus grand nombre, mais les genres sont conduits par la nature ou par la discipline. Et mesmes en genre, le metal est plus precieux que la pierre ; toutesfois le Diamant est de plus grand prix que n'est l'Or.

## SOPHISME VII.

*Le Bien est ce qui concerne vne chose: & le Mal est où il n'y a point de ressource. Car ne pouuoir se r'auoir, c'est vn genre d'impuissance, mais la puissance est vn Bien.*

C'est surquoy Esope a inuenté la fable de deux grenouilles, qui en vn temps de grande se-  
 cheresse çonsultoient ensemble de ce qu'elles fe-  
 roient, sur ce qu'elles ne trouuoient de l'eau en  
 aucun endroit, *Descendons* (dit vne d'elles) *dans*  
*quelque puits fort creux, où il n'y a aucune apparence,*  
*que nous ne trouuions de l'eau : à quoy l'autre repartit.*  
*Mais si nous n'y en trouuons pas, comment est-ce que nous*  
*pourrons remonter?* La fermeté de ce Sophisme, vient  
 de ce que les actions humaines sont tellement incer-  
 taines & exposées aux dangers, que ce qui les peut

euit en plus de façons, semble estre le meilleur. C'est à quoy se rapportent ces sortes de parler, qui sont en vsage. *Vous vous obligerez & vous engagerez entierement. Vous ne tirerez pas tant de la fortune comme vous voudriez, &c.*

## E L E N Q V E.

Le Sophisme trompe premierement; parce que dans les actions humaines, la Fortune presse, afin que l'õ determine enfin quelque chose. Car cõme il a esté tres-bien dit par vn certain: *C'est refoudre quelque chose que de ne rien refoudre.* En sorte que pour le plus souuët l'irresolution nous necessite à plus de choses que la resolution mesme. Et cette sorte de maladie d'esprit semble estre telle qu'est celle qu'ont les Auaricieux. Mais elle est rapportée du desir de ne point eschapper les richesses, au desir de retenir sa libre volonté & sa puissance. Car l'Auare ne veut pas se seruir de son bien afin de ne le pas escarter. Ainsi ce Consideré, ou Retenu ne veut rien mettre à execution, afin qu'il soit tousiours en puissance de le faire. Secondement, ce Sophisme deçoit, parce que la necessité & ce que l'on nomme *Le Dé en est ietté*, picque le courage, au dire de celuy-là: *Vous estes esgaux en toutes autres choses; mais vous auez l'aduantage de la necessité.*

## S O P H I S M E V I I I.

*Le Mal qui arriue à quelqu'vn par sa propre faute est*

*plus grand; & celui est moindre qui luy vient d'autre part.*

La cause de cecy est, que le remords de conscience rengrege les malheurs; comme au contraire, c'est vne grande consolation à l'affligé, de se sentir bon & sans crime. C'est pourquoy les Poëtes exagerent grandement ces agitations d'esprit, comme fort proches du desespoir, quand quelqu'un s'accuse de soy-mesme & se tourmente,

*Et se nomme la Cause & le sujet des maux.*

Tout au rebours, l'Innocence & la bonne Ame rendent supportables & effacent les calamitez des gens de bien. Au reste, quand le mal est fait à quelqu'un par d'autres, il a dequoy se plaindre librement; afin de faire exhaler ses douleurs; de crainte qu'elles ne luy suffoquent le cœur. Car nous auons accoustumé de nous offencer, de minuter la vengeance & d'implorer la Iustice diuine, ou de l'attendre sur les injures que l'on nous a fait. Et mesmes s'il nous arriue quelque disgrâce de la part de la Fortune, l'on ne laisse pas de se plaindre en quelque façon contre les Destinées mesmes.

*La mere va nommant & les Dieux & les Astres  
Vrayment impitoyables.*

Au contraire, quand quelqu'un s'est fait du mal par sa propre faute, les poinctes de la douleur se tournent contre luy interieurement & blessent & percent plus auant son Ame.

E L E N Q V E.

Ce Sophisme trompe premierement, à cause de

l'Espérance, qui est vn grand preseruatif contre les maux. Car il despend pour l'ordinaire de nous, de corriger nos fautes; mais nous ne pouuons estre maistres de la Fortune. C'est pourquoy Demosthene a souuent parlé en cette sorte à ses Citoyens. *Ce qui a esté tres-mauuais, quand l'on regarde le passé est tres-bon pour ce qui arriuera. Que signifie cela? Point autre chose, sinon que c'est par vostre negligence & par vostre faute que vous faites mal vos affaires: car si vous vous fussiez bien comportez en tout & par tout: & que nonobstant cela vostre Estat eust esté malade comme il est maintenant, il n'eust pas resté d'esperance d'amendement à l'aduenir. Mais puis que vous l'auiez fait arriuer, il faut s'asseurer que si vous y donnez ordre, que vous vous remettrez au mesme point où vous estiez au commencement.*

De mesme Epicthete partant des degrez de la Tranquillité de l'Ame, donne la dernière place à ceux qui accusent les autres: celle qui est au dessus, à ceux qui s'accusent eux-mesmes: & la plus haute, à ceux qui n'accusent ny les autres, ny eux-mesmes. Ce Sophisme deçoit secondement, à cause de la superbe qui est attachée aux esprits des hommes, qui fait qu'ils ne se portent que mal-aysément à la cognoissance de leurs propres fautes. Mais afin de l'euitier, ils souffrent beaucoup plus patiemment les maux qui leurs escheent de là. Car de mesmes que nous voyons que quand l'on a commis vn crime dont l'on ignore l'auteur, l'on en est beaucoup plus irrité, & l'on en fait beaucoup plus de bruit. Mais si nous apprenons que nostre fils, nostre femme, & nostre amy en sont chargez,

chargez , à l'instant mesmes nous nous arrestons , & nous ne disons plus mot. Il en est de mesmes s'il arriue quelque chose, pour raison de laquelle il faut de necessité que nous recognoissions que la faute vient de nous. Ce que l'on remarque fort souuent aux femmes , qui ayans contre l'aduis de leurs parens & de leurs amis, fait quelque chose qui ait mal reüssi, dissimulent tousiours le malheur qui leur est arriué, quel qu'il soit.

## SOPHISME IX.

*Le degré de la Priuation semble plus important que celui de la Diminution: comme aussi le degré du commencement paroist plus important que celui du Progrez.*

C'est vne regle en Mathematique: *Qu'il n'y a aucune proportion entre Rien & quelque chose.* C'est pourquoy les degrez du Neant & de l'Estre semblent estre plus considerables, que ne sont ceux de l'Accroissement & de la Diminution. De mesmes que c'est vne chose plus fascheuse à vn homme qui n'a qu'un œil de le perdre , qu'à celui qui les a tous deux : comme aussi il est plus rude à celui qui a plusieurs enfans, de voir mourir le dernier qui luy reste, que tous les autres. Et ce fut pourquoy , apres que la Sybille eut bruslé ses deux premiers Liures, elle encherit le troisieme du double; d'autant que s'il eust esté perdu, c'eust esté vn degré de Priuation & non de Diminution.

## E L E N Q V E.

Le Sophisme trompe : Premièrement, à cause de ces choses, dont l'usage consiste en certaine suffisance, ou competance: c'est à dire, en vne quantité déterminée. Car si quelqu'un est obligé sous quelque peine de payer à vn iour assigné, vne certaine somme d'argent, il aura plus de desplaisir de n'auoir à dire

\* *de la somme qu'il doit donner, qu'un seul escu, que s'il luy en manquoit dix, supposé qu'il n'ait peu recouurer celuy-là qui luy défaut. Semblablement en vne banqueroute, le degré d'engagement qui cause le premier la diminution du fort principal, est plus dommageable que n'est le dernier, qui ruine tout à fait. C'est où visent ces façons de parler qui sont en usage. L'espargne qui vient du fonds est fort tardiuë. Il importe fort peu de n'auoir rien, ou d'auoir quelque chose qui ne serue de rien, &c. Il deçoit en second lieu, à cause de ce principe en nature, à sçauoir que, La corruption de l'un, est la generation de l'autre. En sorte que le degré mesme de la Priuation dernière, incommode moins parfois: d'autant qu'il donne occasion & pousse à trouver quelque expedient nouveau. D'où vient que Demosthene se plaint fort souuent parmy ses Citoyens: Que les conditions moins profitables & honorables, que Philippes leur presentoit & qu'ils acceptoient: n'estoit autre chose que de certains alimens de leur poltronnerie & de leur manque de courage; en sorte qu'il eust esté bien mieux pour eux de ne les auoir en tout point acceptées; parce que par ce moyen leur industrie pourroit estre bien mieux aiguësée à la recherche d'au-*

\* Adjouté.

*tres remedes.* Et à vray dire, j'ay coneu vn certain Medecin, qui auoit acoustumé de dire aux femmes delicates, qui se plaignoient de ce qu'elles estoient indisposées, sans pouuoir se resoudre à prendre aucune sorte de medicament, à cause de l'horreur qu'elles y auoient, il leur fouloit, dis-je, dire en riant & tout de bon; *Il faut de necessité que vous vous portiez beaucoup plus mal; afin que vous vous resolviez à prendre librement toutes les Medecines que l'on vous ordonnera.* Comme aussi le degré mesmes de la priuation, ou de l'extreme pauvreté peut estre salutaire, non seulement pour rendre vn homme ingenieux; mais aussi pour le faire deuenir patient.

Quant au second membre de ce Sophisme, il est fondé sur la mesme chose que l'est le premier des degrez du Neant & de l'Estre: D'où vient qu'on louë si fort les commencemens des affaires.

*Celuy a demy-fait qui a bien commencé, &c.*

Et c'est surquoy est appuyée la Superstition des Astrologues, qui iugent de la disposition, ou de la fortune d'vn homme par le moment ou par le point de sa naissance, ou de sa conception.

### ELENQVE.

Le Sophisme manque premierement, en ce qu'en plusieurs choses leurs commencemens, ne sont rien autre que ce qu'Epicure nomme en sa Philosophie, des Efforts: c'est à dire certaines premieres entreprises qui ne reüssissent pas; si elles ne sont reiterées ou

aduancées. C'est pourquoy en ce cas, le second degré paroist plus digne & plus puissant que le premier. De mesmes qu'en l'attelage de trois cheuaux à vn charriot, le second tire mieux & le fait mieux rouler que ne fait le premier. Comme aussi l'on dit d'ordinaire fort à propos; *Que l'iniure reiterée est la cause de la batterie*: car l'on n'auroit peut-estre pas pris garde à la premiere qui auroit esté dite. Donques la premiere a donné commencement au mal; mais la derniere a esté insupportable. En second lieu, le Sophisme trompe à cause du merite de la perseuerance qui consiste au progrès & non au commencement: car le hazard ou la Nature, peuuent engendrer la premiere pointe; mais c'est la seule meure deliberation & le iugement qui produisent la constance. En troisieme lieu, il est defectueux en ces choses dont la nature & le cours ordinaire est contraire à ce que l'on a commencé; en sorte que le premier commencement vient tousiours à defaillir, si l'on n'en continuë l'effort comme l'on dit en ces sortes de parler fort usitées; *Ne s'auancer pas c'est reculer*; & *Quiconque ne profite dechet*: comme l'on voit arriuer à celuy qui court à contremont; & à celuy qui conduit vn bateau contre le fil de l'eau & en montant. *Que* si au contraire il commence à prendre sa course sur le penchant de la montagne, ou qu'il baisse sur la riuere; c'est pour lors que le degré du commencement est beaucoup plus estimable. Au reste, cette couleur \* *de Rhetorique* ne s'estend pas seulement au degré de commencer, qui vient de la puissance à l'acte comparé avec le

\* Adjousté.

degré qui va de l'acte à l'accroissement. Mais aussi au degré qui vient de l'impuissance à la puissance, comparé au degré qui va de la puissance à l'acte. Car le degré de l'impuissance à la puissance paroist plus grand que celuy de la puissance à l'acte.

## S O P H I S M E. X.

*Ce qui se rapporte à la Verité est plus grand que ce qui se rapporte à l'Opinion. Or l'on cognoist ce qui consiste en l'Opinion en ce que l'on ne feroit pas ce que l'on croiroit deuoir estre caché.*

Et c'est ainsi que les Epicuriens determinent de la Felicité que les Stoïciens constituent en la Vertu : qu'elle est semblable à celle d'un Comedien, qui seroit abatu de courage, si les spectateurs ne tesmoignoient par leur applaudissements l'estime qu'ils font de luy : c'est pourquoy ils nomment par moquerie la Vertu, un bien \* Theatral. Il en arriue tout autrement des richesses, desquelles celuy-là dit :

\* C'est à dire, exposé au public.

*L'on se moque de moy, mais ie me resioüs.*

Comme aussi de la volupté.

*Cachant ses doux plaisirs dans son cœur; Et portant  
La Pudeur sur le front.*

## E L A N Q V E.

La tromperie de ce Sophisme est un peu subtile, encores que l'on puisse facilement respondre à l'exemple qui est proposé. Car l'on ne choisit pas la

Vertu: pour en tirer de la Vanité, veu ce precepte qui apprend, *Que l'on se respecte plus soy-mesme qu'aucun autre.* En sorte que l'homme de bien ferale mesme dans vn lieu retiré, ou sur vn theatre. Bien que la vertu prenne peut estre quelque sorte d'accroissement par les loüanges; de mesmes que la chaleur est augmentée par la reflection. Mais cela nie la Supposition, & ne reprend pas la tromperie. Or l'Elenque est tel. Supposé que la Vertu ( qui consiste principalement à supporter les trauaux, & à se roidir contre les attaques) ne fut pas choisie, si l'on n'auoit acoustumé de la louer, & d'en faire estime. Il ne s'ensuit pourtant pas, que l'inclination \* *que l'on a pour la Vertu*; & le mouuement \* *par lequel l'on s'y porte*, ne la regardent auant tout. Car ie veu que la reputation puisse estre la Cause Impulsieue & Sans laquelle l'on ne s'y porteroit pas, elle ne fera pas pourtant l'Efficiente ou celle qui establit. Par exemple, S'il se rencontroit deux cheuaux; dont vn feroit tout ce que l'on desireroit de luy sans estre picqué: l'autre au contraire qui manieroit beaucoup mieux que le premier; pourueu qu'on luy fist sentir l'espron. Ie crois pour moy que ce dernier sera plus estimé & tenu pour meilleur que l'autre. Sans qu'aucun se doieue soucier de cette commune façon de parler. *Ey du Cheual dont les Esprits sont attachez aux esprons.* Car comme ainsi soit que les Caualiers les portent d'ordinaire, sans qu'ils en soient aucunement incommodéz, il ne faut pas moins estimer le cheual qui en est tenu sollicité: ny croire que celuy qui manie fort

\* Adjousté.

\* Adjousté.

bien sans estre picqué soit meilleur : bien qu'à vray dire, il soit plus sensible. De mesmes la gloire & l'honneur seruent d'esguillon & d'esprons à la Vertu. Et bien qu'elle soit sans cela vn peu plus languissante ; toutesfois puis que ces qualitez l'accompagnent tousiours, sans mesmes y estre conuiées, rien n'empesche que la Vertu ne soit desirable de soy-mesme. C'est pourquoy l'on reprend fort à propos cette Proposition. *La Marque de ce qui est choisi par Opinion, & non selon la Verité; consiste en ce qu'on ne feroit pas ce que l'on croiroit deuoir demeurer caché.*

## SOPHISME XI.

*Ce qui est acquis par nostre trauail, & par nostre industrie, est vn plus grand Bien : & ce qui vient par le moyen d'vn autre; ou ce qui arriue par la gratification de la fortune est moindre Bien.*

Voicy les causes de cela. Premièrement, à cause de l'Esperance de l'aduenir; d'autant qu'il ne faut pas beaucoup s'asseurer sur l'amitié, ou sur la bonne fortune des autres. Mais nostre propre industrie & nostre valeur nous accompagnent tousiours; en sorte que quand nous nous sommes ainsi acquis du bien, il nous reste encores les mesmes moyens d'en acquerir de nouueau : mesmes l'habitude que nous y auons; & le bon succès qui nous y est arriué, nous en rend plus capables. En second lieu, ce qui nous vient par le bien-fait d'autruy nous fait aussi estre son redeuable; comme au contraire nous sommes

deschargez de toute obligation, quand c'est par nous mesmes qu'il a reüssi. Que s'il nous arriue quelque chose par la grace de Dieu, nous sommes tenus d'en remercier tres-humblement sa bonté; & c'est ce qui remort la conscience des meschans. Là où il faut rapporter \* *au premier genre*, ce que dit le Prophete. *Ils se rejouyssent & se baignent d'aïse; ils immolent à leur playes, & ils sacrifient à leurs pieges.* Tiercement, pour ce que l'on n'est ny loué, ny estimé pour les choses qui ne sont pas venuës de nostre vertu. Car l'on se contente d'admirer sans louer ce qui procede de bon-heur: ainsi que parle Ciceron à Cesar: *Nous auons de quoy nous esmerueiller: & nous attendons ce à quoy nous donnerons des loüanges.* En quatriesme consideration; d'autât que ce que nous auons par nostre propre industrie, nous l'acquerons avec du trauail & avec de la dispute, ce qui porte quant & foy vn certain contentement; ainsi que le tesmoigne Salomon, quand il dit, *Ce qui est pris à la chasse est de fort bon goust.*

\* C'est à dire, à la cause fondée sur l'Espérance du futur.

### E L E N Q V E.

\* Ajousté.

Mais il se trouue quatre Couleurs, \* *ou quatre propositions de Rethorique*, opposées, qui tournent la chose à contresens; & avec lesquelles l'on peut reprendre les quatre causes cy-dessus remarquées. Premièrement, d'autant que la bonne fortune semble estre vn certain signe & vn caractere de la faueur diuine; c'est pourquoy elle fait naistre en nous mesmes de la confiance, & du contentement; & pour le regard des autres

tres

res nous acquiert du credit & du respect. Et ce bon-heur comprend aussi ce qui est sujet au hazard, à quoy la vertu n'aspire que mal - aisément: comme quand Cesar pour accroistre le courage du pilote, qui le conduisoit, luy dit, *Tu portes Cesar & sa fortune.* Que s'il luy eust tenu ce discours, *Tu portes Cesar & sa vertu;* c'eust esté vn fort foible reconfort à vne personne qui estoit en danger de perir dans la tempeste. Secondement, pource que *L'on peut imiter les choses qui prouiennent de la vertu ou de l'industrie;* & qui sont cogneuës d'vn chacun: Veü que la bonne fortune est vne chose inimitable, & vn priuilege particulièrement attaché à quelqu'vn. D'où vient que nous voyons generalement que les choses naturelles sont preferées aux artificielles; d'autant que l'on n'en sçauroit approcher par imitation. Car ce à quoy l'on peut paruenir par ce moyen, est commun en puissance. En troisieme lieu, les biens qui procedent de bon-heur, semblent estre gratuits, & venir sans peine. Mais il semble que nous ayons achepté à prix d'argent, ce que nous acquerons de nous mesmes. Et c'est pourquoy Plutarque en la comparaison qu'il fait des exploicts de Timoleon qui estoit grandement fortuné, & de ceux d'Agésilae & d'Epaminondas, a fort bien dit: *Qu'ils estoient semblables aux vers d'Homere, qui paroissent couler librement, & comme monstrent la facilité de l'Esprit de leur auteur, quoy qu'ils soient grandement releuez.* En quatrieme lieu; parceque ce qui arriue outre l'Esperance, & à l'ino-pinée, s'insinuë plus agreablement, & avec plus de

plaisir dans l'esprit des hommes. Ce qui ne se rencontre point dans les choses que nous gagnons par nostre propre soin & vigilance.

## SOPHISME XII.

*Ce qui est composé de plusieurs choses & qui se diuisent, est plus grand & plus vn, que ce qui est composé de moins. Car ce qui est considéré par parties, paroist estre plus grand; d'où vient que leur pluralité emporte quant & soy grandeur; mais cette pluralité agist mieux, si elle est sans ordre: d'autant qu'elle est comparable à l'infiny, & qu'elle se rend incomprehensible.*

Ce Sophisme semble d'abord trompeur & comme palpable: d'autant que ce n'est pas seulement la pluralité des parties, qui rend vn Tout plus grand; mais c'est leur grandeur. Neantmoins la phantasia se laisse souuent persuader par ce Sophisme; & mesmes il dresse des embusches au Sens. Car la veuë iuge que le chemin est beaucoup plus court qui est en vne plaine, où il n'y a rien qui l'arreste, que n'est celuy dans lequel il se rencontre des arbres, des bastimens, ou quelque autre chose qui puisse mesurer & diuiser l'espace. Ainsi celuy qui a quantité d'escus, quand il a compté ceux qu'il a dans ses coffres & dans ses sacs, s' imagine estre beaucoup plus riche qu'il n'estoit auant que d'y auoir regardé. Cecy a lieu aussi aux Amplifications; si vn sujet est diuisé en plusieurs parties; & si on en traicte chacune d'elles à part; mais si cela se fait confusément & sans ordre, il remplist en-

cores mieux la phantasie : veu que la confusion est cause que l'on croit qu'il y a vn grád nombre. De fait les choses que l'on monstre & que l'on propose avec ordre paroissent & plus finies ; & tesmoignét au vray qu'on n'y a rien oublié. Au lieu que ce qui est représenté en desordre, non seulement est creu estre fort grand en nombre ; mais fait mesmes soupçonner que l'on ne l'a pas tout monstré, & qu'il y en a encores davantage.

### E L E N Q V E.

Le Sophisme trompe: Premièrement, quand quelqu'un fait accroire que quelque chose est beaucoup plus grande qu'elle n'est en effect : car en ce cas la distribution deltruira cette fausse opinion ; & fera voir la chose en sa verité, & non pas plus grande qu'elle n'est. Doncques si quelqu'un est malade, ou qu'il resente quelque douleur, les heures luy dureront davantage s'il n'a point vne monstre, ou vn sable, que s'il en a. Car si le chagrin & le tourment que donnent la maladie, font paroistre que le temps est plus long qu'il n'est en effect ; il est fort vray qu'en se tenant au compte l'on corrige cette erreur ; & il est plus court que cette fausse opinion ne le faisoit concevoir. Et mesmes contre ce qui a esté proposé cy-dessus : le semblable arriue en vne grande plaine ; où encores qu'au commencement la veüe monstre au Sens, vn chemin plus court ; parce qu'il est tout continu & sans que rien le separe : si l'on prend pourtant opi-

nion de là que l'espace est beaucoup plus petit qu'il n'est, quand l'on s'y trouue trompé, c'est pour lors qu'il paroist beaucoup plus grand qu'il n'est effectivement. D'où vient que si l'on veut gratifier quelqu'un en la fausse opinion qu'il a de la grandeur de quelque chose, il faut bien s'empescher de la diuiser en ses parties : mais il faut hautement la louer en son total. En second lieu, le Sophisme trompe, si cette diuision se partage en plusieurs, si elle ne paroist pas toute à la fois, & si elle ne touche pas l'œil tout d'une veüe. C'est pourquoy si les fleurs d'un parterre sont en plusieurs parquets, il semblera qu'il y en y a beaucoup dauantage que si elles poussent toutes dans un mesme; pourueu que ces quarrez paroissent tous à la fois : car autrement l'union est preferable à la diuision separée. Ainsi les reuenus de ceux qui ont leurs heritages de proche en proche, ou tous en un tenant, semblent estre plus grands; d'autant qu'estans à parcelles, on ne les void pas si tost. En troisieme lieu, le Sophisme deçoit à cause que l'on fait plus d'estat de l'unité que de la multitude. Car toute composition est vne certaine marque de foiblesse qui est aux choses particulieres; où l'on peut rapporter cecy;

*Ce qui n'apporte pas de profit en detail,  
Cela profite en gros.*

C'est pourquoy la condition de Marie estoit la plus aduantageuse. *Marthe, Marthe, vous auez vostre attention à plusieurs choses; vne suffit.* C'est de là qu'a esté tirée la Fable du Renard & du Chat dans Esope. Car

le Renard se vançoit de ce qu'il auoit plusieurs ruses pour s'eschapper des chiens; & le Chat luy dit qu'il se confioit en cela seul, qu'il sçauoit vn peu grimper. Dequoy pourtât il tiroit vn plus asseuré secours que le Renard ne faisoit de toutes ses autres finesses: D'où vient le Prouerbe: *Le Renard a sceu plusieurs choses, mais le Chat en sçait vne grande.* Mesmes en la signification Morale de cette Fable l'on void le semblable. Car il y a plus d'assurance d'estre soustenu par vn puissant & par vn fidelle amy, que d'auoir plusieurs artifices & finesses.

Mais ce que ie viens de dire suffira d'exemple. Il me reste pardeuers moy vn grand nombre de ces Couleurs que j'ay autresfois ramassées quand j'estois jeune; mais sans leurs embellissemens & leurs Elenques, à quoy ie ne puis maintenât m'employer; c'est pourquoy ie ne iuge pas qu'il soit à propos de les mettre en auant toutes simples, & sans les parer, puis que j'ay proposé les autres avec leur ajustement. Cependant ie donneray cecy pour aduis, que quelque estime que l'on fasse de cela, qu'il n'est pas peu de chose comme ie pense: veu qu'il participe de la Philosophie premiere, de la Politique & de la Rhetorique. Mais c'est assez parlé des Signes vulgaires, ou des Couleurs du Bien & du Mal apparent tant simple que comparé.

Le second recueil qui se rapporte à l'Art de Reseruer & qui est Desiré, est celuy-là mesmes dont parle Ciceron, comme nous auons remarqué cy-dessus, sur le sujet de la Logique; quand il donne pour pre-

cepte que l'on ait des lieux communs pour s'en servir dans l'occurrence, bien dressez pour & contre, tels que sont : *Pour les Paroles de la Loy & pour l'Intention de la Loy*. Quant à moy i'estends ce precepte à d'autres choses; en sorte qu'il ne doit pas estre seulement rapporté au genre Iudiciel; mais aussi au Deliberatif & au Demonstratif. Je desire sur ce sujet que tous les lieux dont l'usage est fort frequent, soit pour prouver, ou pour refuter, soit à persuader, ou à dissuader, soit afin de louer, ou de blasmer: que tous ces lieux, dis-je, soient bien meditez: & mesmes que nous y portions vn tel effort d'esprit que nous les esleuions & les abbaissions tout à fait outre la verité; quoy que ce soit comme vne injustice. Or j'estime que la sorte de ce Recueil sera fort bonne, tant pour l'usage que pour la briefueté, si ces lieux sont resserrez à certaines petites Sentences aiguës & couppees, comme si c'estoit des plotons, dont le fil peult estre estendu en vn plus long discours dans l'occasion. Nous remarquons dans Seneque vne diligence semblable à cecy: toutesfois c'est en des Hypotheses & des cas \* *particuliers*. Mais comme ainsi soit que i'aye tout plein de pieces ajustées à ceste mode, il m'a semblé bon d'en mettre en auant quelques-vnes pour servir d'exemple: & ie les nommeray \* Antitheses des choses.

\* Adjousté.

\* C'est à dire  
Contre-  
pointes.

## EXEMPLES DES ANTITHESES.

## LA NOBLESSE I.

*Pour.*

Ceux à qui la Vertu vient entierement de race; tant s'en faut qu'ils vueillent estre meschans, qu'ils ne le sçauroient estre.

La Noblesse est le laurier dont le Temps couronne les hommes. Nous respectons l'antiquité, mesmes dans les monuments qui n'ont pas de vie: à combien plus forte raison, l'honorerōs-nous dans les viuans?

Si vous venez à mesprier la Noblesse des familles, quelle sera en fin la difference qui est entre la race des hommes, & celle des bestes brutes?

La Noblesse empesche que l'on n'enuie pas la Vertu; mesmes elle la réd agreable.

*Contre.*

La Noblesse vient fort raremēt de la Vertu: mais la Vertu procede bien plus rarement de la Noblesse.

Les Nobles se seruent plus souuēt de la recommandation de leurs Ancestres pour obtenir pardon, que pour briguer quelque charge.

Les hommes nouveaux sont d'ordinaire si ingenieux, que les Nobles comparez à eux ne paroissent que des statuës.

Les Nobles regardent trop souuent dans la carriere, ce qui est la marque d'vn mauuais coureur.

## LA BEAUTE' II.

*Pour.*

Les laids ont accoustumé de vanger la Nature.

La Vertu n'est autre chose qu'une beauté intérieure; & la Beauté n'est autre chose qu'une Vertu extérieure.

Les difformes taschent de se garantir du mépris par leur meschanceté.

La Beauté fait esclater les vertus; & rougir les Vices.

*Contre.*

La Vertu comme vne belle pierre précieuse est mieux mise en œuvre, quand il y a fort peu d'Or, & sans beaucoup de façon.

Ce qu'est le bel habit à un homme laid; cela mesmes, l'est la Beauté au meschant.

Semblablement ceux qui sont beaux, & qui s'estiment tels, sont fort souvent volages.

## LA IEUNESSE III.

*Pour.*

Les premières pensées & les Conseils des jeunes hommes ont quelque chose de plus divin.

Les Vieillards songent grandement pour eux, & fort peu pour les autres, & pour la République.

*Contre.*

La Jeunesse est un chapeau de repantir.

Les jeunes hommes méprisent naturellement l'autorité des vieillards, en sorte qu'un chacun d'eux devient sage à sa propre risque.

L'on

*Pour.**Contre.*

L'on iugeroit que la Vieillesse gaste plus les esprits que les corps, s'il estoit permis de le voir.

Les vieillards craignent toutes choses excepté les Dieux.

Le Temps ne tient compte des Conseils, auxquels il n'a pas esté appelé.

Entre les vieillards, les Venus sont changées en Graces.

### LA MALADIE. IV.

*Pour.**Contre.*

Le soin de la santé rend l'Esprit bas & soumis au corps.

Vn Corps qui se porte bien, est l'hoste de l'Ame; celui qui est malade en est le concierge.

Rien ne fait entreprendre de si belles actions que la bonne santé; comme au contraire la mauuaise ne fait rien du tout.

Reuenir souuent en Santé, est souuent rajeunir.

L'excuse de la Maladie est fort vtile; à laquelle nous auõs recours, quoy que sains.

La Santé lie d'vn lien trop estroit le corps avec l'ame.

Le liët a gouverné de grands Empires, & la li-tiere à conduit de grandes armées.

### LA FEMME ET LES ENFANS. V.

*Pour.**Contre.*

La charité de la Re-publique commence par

Celui qui est marié & qui a des enfans, a don-

*Pour.**Contre.*

la famille.

La femme & les enfans font vne certaine discipline de douceur ; mais ceux qui viuent en celibat sont rudes & chagrins.

Le Celibat & la viduité ne seruent à autre chose qu'à se faire fuir.

Celuy sacrifie à la Mort qui ne fait pas d'Enfans.

Ceux qui sont fortunés en toutes autres choses sont parfois mal-heureux en enfans ; de crainte que les hommes ne soiēt trop approchans de la condition de Dieu,

né des ostages à la fortune.

Engendrer & auoir des enfans, ce sont choses humaines ; c'est creer & faire des œuures diuines.

L'Eternité des brutes consiste à faire des petits ; & celle des hommes à la Reputation, aux Merites & aux Ordonnances.

Les considerations de la famille réuerfent d'ordinaire les publiques.

La fortune de Priam, qui a surueſeu à tout, ce qu'il auoit, à pleu à quelques-vns.

## LES RICHESSES. VI.

*Pour.**Contre.*

Ceux qui n'esperent pas, méprisent les richesses.

L'Enuie des richesses a rédu la vertu vne Deesse.

Ceux qui sont fort riches, ou ils gardent leur argent ; ou ils en disposent en quelque façon ; ou ils en sont estimez,

*Pour.**Contre.*

Cependant que les philosophes doutent, à sçavoir mō si l'on doit rapporter toutes choses à la vertu, ou à la volupté, ramassez les instruments de l'une & de l'autre.

La Vertu se tourne au bien cōmun par le moien des Richesses.

Les autres biens ont vn gouvernement particulier, les Richesses seules ont le general.

mais ils ne s'en seruent pas.

Ne prenez vous pas garde que l'on donne prix aux pierres precieuses, & aux choses auxquelles l'on prend plaisir, à fin que les grandes Richesses puissent seruir à quelque vsage?

Plusieurs se sont vendus eux-mesmes, quand ils ont creu qu'ils pouuoient acheter toutes choses auēc leurs Richesses.

Je ne diray pas que les richesses soiēt autre chose que des empeschemens de la vertu; car elles luy sont tout ensemble nécessaires & importunes.

Les Richesses sont vne bonne seruante, & vne mauuaise maistresse.

## LES HONNEURS. VII.

*Pour.**Contre.*

Les Honneurs ne sont | A mesure que nous sou-

*Pour.**Contre.*

pas les jettons des Tyrás, commel'on dit; mais de la Prouidence diuine.

Les Honneurs font grandement paroistre les Vertus qu'ils prouoquét; & les vices qu'ils reprimment.

Personne n'a cogneu en quoy il a profité en la course de la Vertu; si les Hónneurs ne luy en fournissent vne libre carriere.

Le Mouuement de la Vertu, comme de toutes autres choses est rapide, quand il va au lieu; y estát il est posé; Or l'honneur est le lieu de la Vertu.

haittons les honneurs, nous quittons la Liberté.

Les Honneurs donnent quasi la puissance des choses, dont la principale condition est, de ne pas vouloir; & celle qui luy est la plus proche de ne pas pouuoir.

Il y a grande peine à monter aux honneurs; il y fait fort glissant quád l'on y est, & l'on est en danger de se precipiter quand l'on y recule.

Ceux qui sont dans les Honneurs doiuent emprunter l'opinion du vulgaire pour s'estimer bien heureux.

### LA ROYAVTE. VIII.

*Pour.**Contre.*

C'est vn grand bien d'estre en fortune; mais il est beaucoup plus grand quand l'on en fait part

Que c'est vne chose grandement miserable, de n'auoir quasi rien de ce que vous desirez, &

*Pour.**Contre.*

aux autres.

Les Roys ne font pas comme des Hōmes; mais comme des astres; car ils influent souuerainement sur les particuliers, & sur les Temps mesmes.

Quand l'on resiste à ceux qui representent Dieu, l'on est non seulement criminel de leze Majesté; mais l'on entreprend mesme vne guerre contre Dieu.

d'auoir vne infinité de choses que vous craignez.

Les Roys sont semblables aux corps celestes, à qui l'on rend de grands honneurs, & qui n'ont aucun repos.

Il n'y a point d'homme qui soit receu à la table des Dieux, que pour leur seruir de boufon.

LA LOVANGE, LA REPV-  
TATION. IX.

*Pour.**Contre.*

Les Loüanges sont des rayons reflexis de la Vertu.

La loüange de l'honneur consiste à y paruenir par les libres suffrages.

Les honneurs sont donnez pour diuerses raisons

La Renommée est plus meschant Iuge que Messager.

Qu'y a-il de commun entre l'homme de bien & la saluie du peuple?

La Renommée est semblable au fleuee: elle

*Pour.**Contre.*

de Politique : mais les loüanges partent en tous endroits de la Liberté.

La voix du peuple a ie ne sçay quoy de diuin : autrement comment se pourroit-il faire que tant de testes se peussent accorder sur vne mesme chose ?

Ne vous estonnez pas si le vulgaire parle avec plus de verité, que ceux qui sont dans les grandes charges; parce qu'il dit ce qu'il veut avec plus de seureté.

esleue les choses legeres; & met à fonds les pesantes.

Le peuple louë les moindres vertus, il admire les mediocres : mais il n'a aucun sentimēt pour les plus hautes.

La loüange procede plustost de la vanité que du merite; & est plustost donnée pour les choses qui ne sont que vent, que pour les reelles.

## LA NATURE. X.

*Pour.**Contre.*

Le progrez de la Coustume est Arithmetique; celui de la Nature est Geometrique. De mesmes que dās les Republiques les Loix se trouuent communes, en ce qui regarde les Coustumes;

Nous auons des pensées selon la Nature; nous parlons ainsi que nous l'auons appris; mais nos actions viennent de la Coustume.

*Pour.**Contre.*

en la même sorte se conduit la Nature à l'endroit d'un chacun selon sa coutume.

La Coustume contre la Nature est comme vne certaine tyrannie ; mesmes elle s'abbat bien tost en la moindre petite occasion.

La Nature est vn Pe-  
dant ; la Coustume est vn  
Magistrat,

### LA FORTVNE. XI.

*Pour.**Contre.*

Les Vertus qui paroissent engédrent les loüanges ; celles qui sôt cachées causent les bonnes fortunes.

Des Vertus procede la gloire des choses bien faites & le bon-heur des richesses.

La Fortune est com-  
mela Galaxie ; c'est à dire,  
vn nœud de certaines  
vertus obscures qui

La sotise de l'un , est la  
fortune de l'autre.

Je loüeray principale-  
ment ces choses en la for-  
tune ; que comme ainsi  
soit qu'elle ne choisse  
pas , elle ne conferue pas  
aussi.

L'on a mis au rang de  
ceux qui adorent la For-  
tune , les grands hommes  
qui ont sceu cuiten l'en-

*Pour.**Contre.*

n'ont pas de nom.

La Fortune doit estre honorée, quand ce ne seroit qu'à cause de ses filles: à sçavoir la Confiance & l'Authorité.

ue de leurs vertus.

## LA VIE. XII.

*Pour.*

C'est vne impertinence de plus aymer les accidens de la vie, que la vie mesme.

Il vaut mieux pour routes choses, & mesmes pour la vertu, de viure longuement que peu.

Si l'on ne vit long temps, l'on ne sçauroit ny se perfectionner, ny apprendre, ny se repentir.

*Contre.*

A mesure que les Philosophes remarquent plusieurs choses contre la Mort, ils ont fait qu'elle a esté plus redoutable.

Les hommes craignent la Mort, parce qu'ils ne cognoissent non plus les tenebres que le font les enfans.

Vous ne sçauriez rencontrer vne affection pour si petite qu'elle soit, qui venant à s'accroistre avec violence, ne surmonte la crainte de la mort.

Non seulement l'homme courageux, ou le mi-

LA SV-

*Pour.**Contre.*

serable , ou le prudent  
peut souhaiter de mourir ; mais mesmes celuy  
qui s'ennuye de viure.

## LA SUPERSTITION. XIII.

*Pour.*

Il ne faut pas approuver ceux qui pechent par zele , neantmoins il les faut aymer.

La mediocrité se doit rencontrer dans les choses Morales , & l'excez dans les diuines.

Le Superstitieux , est vn Religieux destiné.

Je croirois plustost les recits fabuleux de quelque Religion que ce fust ; que de ne pas penser que cela arriue , parce que Dieu le veut.

*Contre.*

De mesmes que la ressemblance qu'a le Singe avec l'homme le rend plus contrefait , ainsi la cõformité qu'il y a entre la Religion & la Superstition la rend plus laide.

La mesme haine que l'on porte à la brigue d'as vn Estat , on la porte à la Superstition en ce qui regarde les choses de Dieu.

Il vaut bien mieux ne pas pèser aux Dieux , que d'en auoir vne opinion qui leur soit injurieuse.

L'Escole d'Epicure n'a pas troublé les anciennes Republicques ; cela est venu des Stoïciens.

Il ne tombe à la pen-

MMm

*Pour.**Contre.*

fée de personne d'enfeigner ouuertement l'Atheïsme : mais les grands Hypocrites font de vrais Athées, qui manient fans cesse les choses sacrées fans les craindre.

## LA SUPERBE. XIV.

*Pour.**Contre.*

La Superbe ne compatit pas mesmes avec les vices; & comme vn venin chasse l'autre ; ainsi y a-il fort peu de vices que la Superbe ne chasse.

L'homme doux est sujet aux vices d'autrui ; le Superbe l'est seulement aux siens.

Si la Superbe monte du mespris des autres au sien propre, elle deuendra en fin Philosophie.

La Superbe est le Lierre de toutes les Vertus & de tous les Biens.

Les autres vices sont seulement contraires aux Vertus ; la seule Superbe est contagieuse.

La Superbe est frustrée de la meilleure condition des vices, c'est à dire de se cacher.

Quand la Superbe mesprise les autres, c'est pour lors qu'il ne pense pas à soy.

## L'INGRATITUDE. XV.

*Pour.*

Le crime d'ingratitude n'est autre chose, qu'une certaine claire connoissance en la cause d'un bien-fait rendu.

Quand nous voulons estre reconnoissants envers quelques-uns, nous ne rendons, ny la Justice aux autres, ny à nous la liberté.

Il faut moins reconnoistre le bien-fait, dont l'on ignore le prix.

*Contre.*

Le crime d'ingratitude n'est pas corrigé par supplices ; mais il est abandonné aux furies.

Les liens des bienfaits serrent plus estroittement, que ne font ceux des devoirs, c'est pourquoy l'ingrat est injuste, & toutes choses.

Telle est la condition humaine, que personne n'est nay dans vne fortune si publique, qu'il ne despende tout à fait de la grace & de la vengeance particuliere.

## L'ENVIE. XVI.

*Pour.*

C'est vne chose naturelle de haïr ceux qui médisent de nostre fortune.

L'Envie dans les Repu-

*Contre.*

L'Envie ne chaume pas les jours de feste.

Personne ne reconci- lie la Vertu à l'Envie que la Mort.

M M m ij

*Pour.**Contre.*

bliques, est comme vn  
salutaire bannissement.

L'Enuie exerce les Ver-  
tus par les trauaux; cōme  
Iunon faisoit Hercule.

## L'IMPVDICITE. XVII.

*Pour.**Contre.*

C'est par le moyen de  
la jalousie que la chasteté  
est deuenüe Vertu.

L'Impudicité estoit la  
plus pernicieuse transfor-  
mation de Circé.

Il faut estre grande-  
ment Melancholique,  
pour croire que Venus  
soit vne chose serieuse.

L'Impudique a tout à  
fait perdu le respect qu'il  
se doit à foy-mesme, ce  
qui tient en bride tous les  
autres vices.

Pourquoy mettez-vous  
au nombre des vertus, ou  
la partie de la Diete, ou  
l'espece de la propreté, ou  
la fille de la Superbe?

Tous ceux qui comme  
Paris, choisissent la Beau-  
té, perdent la Prudence &  
la Puissance.

L'on ne peut auoir en  
propre l'Amour, nō plus  
que les oiseaux sauuages;  
mais le droict en est trans-  
feré par la possession,

Alexandre rencontra  
fort veritablemēt, quand  
il dit que le Sommeil &  
\* Venus estoient les ga-  
ges de la mort.

\* C'est à dire,  
la Volupté.

## LA CRVAUTE. XVIII.

*Pour.**Contre.*

Il n'y a pas de Vertu |

C'est le propre d'une

*Pour.**Contre.*

qui soit si souuent criminelle, commel'est la Cle-mence.

Si la cruauté procede de vengeance, c'est vne injustice; si elle vient du peril, c'est vne prudence.

Qui fait Misericorde à son ennemy, se la refuse à soy-mesme.

Les saignées ne sont pas plus necessaires aux cures, que les meurtres le sont dans les Estats.

beste brute, ou d'vne furie, que de tuer.

La cruauté paroist tous-jours estre fabuleuse à l'homme de bien, & vne fiction Tragique.

## LA VAINNE GLOIRE. XIX.

*Pour.**Contre.*

Celuy qui desire d'estre loüé, desire quant & quant de profiter sur les autres.

Celuy qui est tellement sobre, qu'il ne se soucie de rien qui appartienne à autruy, ie crains qu'il ne croye que les choses publiques ne soient estrangeres.

Les Glorieux font tous-jours des factions, sont menteurs, volages & excessifs.

Thrason est la proye de Gnathon.

C'est vne chose mal-seäte à vn maistre deuoloir débaucher sa seruante: or la Loïange est la seruante de la Vertu.

MMm iij

*Pour.**Contre.*

Les Esprits vains s'entremeslent plus aisément des affaires de la Republique.

## LA IUSTICE. XX.

*Pour.**Contre.*

Les Ordonnances & les Reglemens de la Police sont seulement des choses adjoustées à la Iustice : & si l'on pouuoit l'exercer sans elles, l'on n'en auroit pas à faire.

Il faut recognoistre que c'est par le moyen de la Iustice que l'homme est vn Dieu à l'homme, & non pas vn Loup.

Bien que la Iustice ne puisse retrancher les Vices : neantmoins elle fait en sorte qu'ils ne font point de mal.

S'il est vray que cecy est iuste, de ne point faire à autruy ce que vous ne voudriez pas vous estre fait. Il est certain que la clemence est Iustice.

S'il faut rendre à vn chacun ce qui luy appartient, il faut, certes, pardonner à la douceur.

Pourquoy me parlez vous de l'Equité; veu que le Sage estime que toutes choses sont inescgales?

Considerez quelle a esté la condition des criminels chez les Romains; & dites que la Iustice ne s'observe pas dans la Republique.

Cette vulgaire Iustice

*Pour.**Contre.*

dont on se fert dans la Police, est comme vn Philosophe dans la Cour: c'est à dire, elle fait seulement respecter ceux qui commandent.

## LA FORCE. XXI.

*Pour.**Contre.*

Il n'y a rien de terrible que la crainte mesmes.

Il n'y a rien de solide en Volupté, ny de ferme en Vertu; où la crainte donne du trouble.

Celuy qui regarde les perils à yeux ouuerts, prend garde s'il s'y doit engager, ou s'il les doit cuiten.

Les autres Vertus nous deliurent de la domination des vices: la seule force nous garentist de celle de la Fortune.

C'est vne fort belle vertu de vouloir perir pour perdre vn \* *autre.*

\* Adjousté;

O la belle Vertu qui prouient mesme de l'yurongnerie!

Celuy qui ne tient compte de sa vie, est fort dangereux pour celle d'autruy.

La Force est la vertu del'aage de fer.

## LA TEMPERANCE. XXII.

*Pour.*

Il faut quasi autant de pouuoir pour s'abstenir, que pour soustenir.

Les vniformitez, les concordances & les mesures des mouuemés, sont choses celestes, & des caracteres de l'Eternité.

La temperance semblable à des froids saluaires, ramasse & affermist les forces de l'esprit.

Les Sens delicats & prompts, ont besoin des choses qui les assoupissent ; il en est de mesme des affections.

*Contre.*

Les Vertus negatiues ne plaisent pas ; d'autant qu'elles donnent l'innocence & non le merite.

L'esprit qui n'est pas dans l'excez languist.

J'ayme les Vertus qui produisent des actions excellentes, & non des passions grossieres.

Quand vous supposez qu'il y a des mouuemens de l'Ame, qui s'accordent vous en supposez fort peu. Car c'est vne marque de paureté de compter son troupeau.

Ces choses cy. N'en point vsfer afin de ne les pas desirer ; ne les pas desirer afin de ne pas craindre, partent d'un courage bas, & qui n'a pas d'assurance.

## LA CONSTANCE. XXIII.

*Pour.*

La Constance est le fondement des Vertus.

Celuy-là est miserable, qui ne sçait pas cognoistre quel il doit estre à l'aduenir.

La foiblesse de iugement de l'homme ne peut se tenir ferme par les choses ; c'est pourquoy elle doit au moins s'affermir par soy-mesme.

La Constance inspire de la gloire mesmes aux vices.

Si à l'inconstance de la Fortune est jointe l'inconstance del'Esprit, en quelles tenebres vit-on?

La Fortune est comme Prothée; si vous persistez elle reprend sa premiere forme.

*Contre.*

La Constance chasse plusieurs choses que l'on iuge vtiles, comme si elle estoit vne fascheuse Portiere.

Il est iuste que la Constance souffre patiemment les aduersitez ; car c'est elle qui en est quasi la cause.

La plus courte sottise est la meilleure.

## LA MAGNANIMITÉ. XXIV.

*Pour.*

Si le courage à vne fois  
desiré de venir à bout de  
quelque action genereu-  
se, non seulement il est  
en mesme temps entouré  
de Vertus; mais les Dieux  
mesmes luy assistent.

Les Vertus viennent  
de compagnie par habi-  
tude & par preceptes:  
mais elles sont heroïques,  
à cause de leur fin.

*Contre.*

La Magnanimité est vne  
Vertu poëtique.

LA SCIENCE, LA CONTEM-  
PLATION. XXV.*Pour.*

L'on prend plaisir se-  
lon nature, de ce dequoy  
l'on ne se soule pas.

L'on regarde avec con-  
tamment, les fautes que  
cōmettent les autres.

Que c'est vne bonne  
chose, que d'auoir les glo-  
bes de l'entendement cō-

*Contre.*

La contemplation est  
vne specieuse paresse.

Bien penser n'est gue-  
res meilleur que de bien  
songer.

Dieu prend soin du  
monde; & vous en deuez  
prendre de la Patrie.

Le Politique ne laisse

*Pour.**Contre.*

centriques à ceux de l'Univers. pas de contempler.

Toutes les mauuaises affections sont de fausses croyances: & la bonté & la verité sont les mesmes.

## LES LETTRES. XXVI.

*Pour.**Contre.*

Sil'on faisoit des Liures sur des choses de peu, à peine seroit mise en vusage l'Experience.

Quand on lit, l'on conuerse avec ceux qui sont prudents; & l'on agit quasi tousiours avec les sots.

Il ne faut pas croire que les Sciences soient inuitiles, encores qu'elles ne seruent de rien; pourueu qu'elles rendent les Esprits subtils & ordonnez.

L'on apprend à croire dans les Academies.

Quel Art a iamais appris, comment il s'en faut commodément seruir.

Deuenir sage par regle & par experience, c'est tout à fait contraire: en sorte que celuy qui est accoustumé à vne des deux, est incapable de l'autre.

L'usage del'Art est fort souuent impertinét, pour n'estre pas tout à fait inuitile.

Quasi tous les Academiciens ont cela, qu'ils ont accoustumé de tirer

*Pour.**Contre.*

de chaque chose, la con-  
noissance de ce qu'ils  
font; & non pas appren-  
dre ce qu'ils ne sçauent  
pas.

## LA PROMPTITUDE. XXVII.

*Pour.**Contre.*

La Prudence qui n'est  
pas prompte n'est pas à  
propos.

Celuy qui faut viftem-  
ment, corrige viftem-  
ment la faute.

Celuy qui est prudent  
à dessein & non en pas-  
sant, ne fait rien de  
grand.

Cette prudence n'est  
pas tirée de loin qui vient  
prestement.

La prudence expediti-  
ue est legere comme vn  
habit court.

Celuy de qui la deli-  
beration ne meurist pas  
les conseils; ny l'aage ne  
meurist pas la prudence.

Les choses qui viennent  
viftemét en pensée, plai-  
sent fort peu de temps.

LE SILENCE DANS LES  
SECRETS. XXVIII.*Pour.**Contre.*

L'on ne cache rien à  
vn homme qui est secret;

La diuersité des mœurs  
est cause que le secret de

*Pour.*

parce qu'on luy descouvre assurement toutes choses.

Celuy qui parle aysement de ce qu'il sçait; parle & tout de ce qu'il ne sçait pas.

Les mysteres doiuent estre secrets.

*Contre.*

nostre pensée est assureé.

Le Silence est la vertu du Confesseur.

Toutes choses sont deuës à celuy qui ne dit mot; parce que le Silence est recompensé.

Celuy qui est couuert, est fort semblable à celuy qui est incogneu.

## LA FACILITE. XXIX.

*Pour.*

I'ayme celuy qui affectionne cela mesmes qu'un autre, mais qui en iuge franchement.

Celuy qui est doux & ployable s'approche fort de la nature de l'or.

*Contre.*

La facilité est vne certaine sorte priuation de iugement.

Voicy les bien-faits qui escheent à ceux qui sont faciles; à sçauoir, les refus, & les injures.

Quiconque obtient quelque chose de celuy qui est facile, se doit rendre grâces à soy-mesme.

Toutes les difficultez pressent le facile; car il se mesle dans toutes.

Le facile se retire quasi

NNn iij

*Pour.**Contre.*

| toujours avec honte.

## LA FAVEUR POPULAIRE. XXX.

*Pour.**Contre.*

Les mesmes choses  
plaisent quasi à tous les  
bien aduisez; mais c'est vn  
effect de Prudence d'aller  
au deuant de l'humeur  
changeante des sots.

Courtiser le peuple,  
c'est estre courtisé.

Ceux qui sont grands  
personnages, ne reco-  
gnoiſſent quasi personne  
pour en faire estat que le  
peuple.

Celuy qui est tresbien  
avec les mal aduisez peut  
estre suspect.

Celuy qui est agreable  
à la troupe du peuple fait  
quasi d'ordinaire du  
trouble.

Le peuple ne prend  
plaisir à rien qui soit mo-  
deré.

La plus basse flaterie  
est celle que le peuple  
practique.

## LE BABIL. XXXI.

*Pour.**Contre.*

Celuy qui ne dit mot  
ou tient les autres pour  
suspects, ou est suspect à  
soy-mesme.

C'est vn malheur d'a-  
voir la garde de quoy que  
ce soit; mais c'est vne ex-

Le silence adjouſte de  
la grace & de l'authorité  
aux paroles.

Le silence semblable  
au sommeil, nourrist la  
Prudence.

Le silence est le leuain

*Pour.*

trême infelicité d'observer le silence.

Le silence est la vertu des fots ; c'est pourquoy l'on peut bien dire à ce-luy qui le garde. Si vous estes Prudent vous estes sot ; si vous estes sot vous estes Prudent.

Le silence semblable à la nuit , est fort propre aux embusches.

Les pensées que l'on fait le long d'un ruisseau sont fort saines.

Le silence est un genre de solitude.

Celuy qui se taist s'engage à l'opinion d'un autre.

Le silence ne pousse au dehors ny de mauuaises pensées , ny n'en donne de bonnes.

*Contre.*

qui fait leuer les pensées.

Le silence est le style de la Prudence.

Le silence brigue la verité.

## LA DISSIMULATION XXXII.

*Pour.*

La dissimulation est |

*Contre.*

Puisque nous ne pou-

*Pour.**Contre.*

vne sagesse abregée.

Nous ne deuons pas dire, mais regarder la mesme chose.

La nudité est mesmes difforme dans l'esprit.

La dissimulation est honorable & vtile.

La dissimulation est vne haye des conseils.

Quelques - vns sont trompez par leur bien.

Celuy qui fait toutes choses ouuertement, trõpe esgalement : car plusieurs ou n'entendent pas ce qu'il faict : ou ne le croyent pas.

Ne sçauoir pas dissimuler, n'est autre chose que de n'auoir pas l'esprit fort.

uons penser selon la verité des choses, parlons au moins selon nostre pensée.

Ceux qui n'entendent pas bien leur mōde, ayēt la dissimulation au lieu de Prudence.

Celuy qui dissimule est priué du principal instrument pour agir, c'est à dire de la Foy.

La dissimulation inuite la dissimulation.

Celuy qui dissimule n'est pas libre.

## L'AVDACE. XXXIII.

*Pour.**Contre.*

Celuy qui a honte enseigne à improuer.

Ce qu'est l'Action pour

L'audace est le messager de la sotise.

L'effronterie est inuitele à

*Pour.**Contre.*

pour le regard de l'Orateur, l'Audace l'est le premier, le second & le troisieme à l'homme d'affaires.

J'ayme la Modestie qui confesse, & ie hais celle qui accuse.

La Confiance des mœurs associe plus promptemēt les Esprits.

Ie me plais à vn visage couuert, & à vn discours clair.

le à quoy que ce soit, qu'à l'imposture.

Les Maladuisez estiment que la Confiance est vne Imperatrice, & les Sages la tiennent pour vne Bouffonne.

L'Audace est vne certaine stupidité du sens, avec la malice de la Volonté.

### LE POINT DE CEREMONIE, L'AFFECTATION. XXXIV.

*Pour.**Contre.*

La bienseante moderation du visage & du geste est la vraye fausse de la vertu.

Si nous parlons comme le vulgaire, pourquoy ne nous habillerōs nous comme luy, & ne nous comporterōs nous de mesme ?

Qu'y a-t'il de plus laid, que de viure comme vn Comedien ?

La Bien-seance vient de la franchise; & la haine procede de l'artifice. La bouche fardée de vermillon, & la chevelure frisee me sont plus agreables, que les meurs ver-

*Pour.**Contre.*

Celuy qui ne garde la bien-seance aux moindres choses, & en fa vie ordinaire, bien qu'il soit vn grád personnage, sçachez pourtant qu'il est seulement sage à certaines heures.

La Vertu & la Prudence sans points, sont comme des langues estrange-res; car on ne les entend pas vulgairement.

Celuy qui ne prend pas par conformité le sens du peuple; ou qui ne le cognoist pas pour l'auoir obserué, est le plus sot homme du monde.

Les points sont le transport de la Vertu en vne langue familiere.

millonnez & frifez.

Celuy qui applique son Esprit à ces petites obseruations, n'est pas capable de faire de grandes pensées.

L'Affectio est vne luisante pourriture de la franchise.

## LA RAILLERIE. XXXV.

*Pour.**Contre.*

La Raillerie est l'autel des bien-difans.

Qui ne mesprisera ces pipeurs des choses laides & belles?

Celuy qui messe dans

*Pour.**Contre.*

tous les discours vne modeste gaufferie, retient la liberté de son esprit.

C'est estre bien fait par-dessus tout ce que l'on en peut croire, que de passer aisément de la raillerie à vn discours serieux ; & d'vn discours serieux à la raillerie.

La Raillerie est souuent le chariot de la Verité, qui autrement n'arriueroit pas.

C'est vn meschant artifice, que d'eluder vne affaire d'importance par vne raillerie.

Faites estat de la raillerie, quand elle ne va pas iusques à se moquer.

Ces Raillieurs ne vont pas plus auant que la superficie des choses; où est le siege de la Raillerie.

Où la Raillerie se tourne tant soit peu en chose serieuse: là s'y rencontre vne legereté d'enfant.

## L'AMOUR.

## XXXVI.

*Pour.**Contre.*

Ne voyez-vous pas que toute sorte de personnes se cherche? mais celuy seul qui ayme se trouue.

Iamais l'Esprit n'est mieux réglé, que quand il est cõmandé par quelque affection remarquable.

Que celuy qui est sage

Le Theatre est beaucoup redeuable à l'Amour, mais la vie ne luy est aucunement obligée.

Rien n'est si diuersement nommé comme l'Amour, car c'est vne chose, ou si forte qu'elle ne se cognoist pas soy-mesme, ou si laide qu'elle

*Pour.**Contre.*

desire quelque chose; car  
celuy qui ne souhaite  
rien remarquablement,  
tout luy est desagreable  
& ennuyeux.

Pourquoy est-ce que  
celuy qui est Vn, ne s'ar-  
restera pas à l'Vnité?

se farde.

Je hais ces refuseurs qui  
veulent estre seuls.

Amour est vne con-  
templatiõ qui n'est gue-  
res estenduë.

## L'AMITIE.

## XXXVII.

*Pour.**Contre.*

L'Amitié fait les mes-  
mes choses que la force,  
mais plus doucement.

L'Amitié est l'agrea-  
ble fausse de tous les biés.

C'est vne meschante so-  
litude de n'auoir pas de  
vrayes amitez.

C'est vne digne ven-  
geâce de la mauuaise foy,  
que de n'auoir pas d'a-  
mis.

Celuy qui contracte des  
Amitez estroittes, s'im-  
pose de nouvelles obli-  
gations.

C'est vne marque de  
foiblesse d'Esprit de par-  
tager la fortune.

## LA FLATERIE.

## XXXVIII.]

*Pour.**Contre.*

La Flaterie vient plu-

| La Flaterie est vn stile

*Pour.**Contre.*

stost de coustume, que de malice.

C'a quasi tousiours esté la façon ordinaire des plus grands de faire passer leurs volontez, souz des douces paroles.

d'Esclaves.

La Flaterie est la chaux des vices.

La Flaterie est cette sorte de pipée, par laquelle l'on prend les oiseaux en imitant leur chant.

La laideur de la Flaterie est comique; mais son dommage est tragique.

Il est fort mal-aisé de medicamenter les oreilles,

## LA VENGEANCE. XXXIX.

*Pour.**Contre.*

La vengeance particuliere est vne iustice rustique.

Celuy qui repousse par force le tort qu'on luy fait, viole seulement la loy, & non pas l'homme.

La crainte de la vengeance particuliere est vtile: car les loix dorment fort souuent.

Celuy qui a fait injure à quelqu'un, a donné commencement au mal; & celuy qui s'est reuanché a osté la sorte en laquelle elle a esté faite.

D'autant plus que la vengeance est naturelle; d'autant plus doit elle estre reprimée.

Celuy qui se vange volontiers, est par aventure

*Pour.**Contre.*

le dernier en temps ; &  
non en volonté, qui a fait  
l'injure.

## LE RENOUVELLEMENT. XL.

*Pour.*

Toute Medecine est  
vn Renouvellement.

Celuy qui ne veut pas  
recevoir les nouveaux re-  
medes , attend de nou-  
veaux maux.

Le temps renouvelle  
merveilleusemēt les cho-  
ses ; pourquoy donc ne  
l'imiterons nous pas ?

Les exemples esloignez  
sont impertinens : les  
nouveaux sont corrom-  
pus & tiennent de l'am-  
bition.

Permettez à ceux qui  
ne sont gueres bien faits ;  
& à ceux qui aiment la  
dispute ; de traicter les af-  
faires par exemple.

De mesmes que ceux  
qui annoblisēt leur mai-

*Contre.*

Les enfans nouveaux  
ont de la difformité.

Il n'y a point d'Au-  
theur agreable que le  
Temps.

Il n'y a point de nou-  
veauté sans injure ; parce  
qu'elle arrache les choses  
presentes.

Les choses qui sont  
en vsage , si elles ne sont  
pas bonnes , au moins  
s'accordēt elles fort bien  
ensemble.

Qui de ceux qui renou-  
ellent les choses , peut  
imiter le Temps, qui insi-  
nuē en sorte les nouveau-  
tez , qu'elles trompent le  
sens.

Ce qui arriue outre  
l'esperance est moins a-

*Pour.**Contre.*

son, meritent quasi plus que leur posterité : Ainsi les choses que l'on renouvelle sont pour l'ordinaire plus estimées que ce que l'on imite.

Vne trop longue pratique de mœurs cause autant de troubles comme la nouveauté.

Comme ainsi soit que les choses se changent en pis ; si elles ne sont pas changées en mieux par conseil ; quand est-ce que le mal finira ?

Les esclaves de la coutume sont les joiets du temps.

greable à celui à qui il profite ; & plus fascheux à celui à qui il fait empesche.

## L'ATTENTE. XLI.

*Pour.**Contre.*

La Fortune a vendu plusieurs choses à celui qui se haste, qu'elle donne liberalement à ceux qui attendent.

L'occasion montre premierement l'anse du vaisseau, & apres cela son ventre.

L'occasion de mesmes

*Pour.**Contre.*

Cependant que nous nous haltons d'embrasser le commencement des choses, nous prenons les ombres.

Lors que les choses sont en bransle il y faut prendre garde; quand elles vont mal il faut agir.

Les premieres choses que l'on entreprend doivent estre fiées à Argus, & les dernieres à Briarée.

que la Sybille amoindrist ce qu'elle presente, & en augmente le prix.

La promptitude est le Casque de Pluton.

Ce qui se fait à temps se fait avec iugement; & ce qui se fait à tard se fait par brigue.

### LA PREPARATION. XLII.

*Pour.**Contre.*

Celuy qui fait vne grande entreprise avec peu de troupes; se feint vne presente occasion, afin d'esperer.

C'est avec peu d'appareil que l'on achepte, non la Fortune, mais la Prudence.

La premiere occasion de se mettre aux champs, est le vray temps de se preparer.

Que personne n'espere de pouuoir lier la fortune par aprests.

Ce sont des choses de Police de changer l'appareil & l'action; mais il y a de la vanité & du malheur de la distinguer.

Vn

*Pour.**Contre.*

Vn grand appareil est prodigue du temps & des choses.

IL FAUT RESISTER AUX  
PRINCIPES. XLIII.

*Pour.**Contre.*

Il y a quantité de perils qui trompent plus qu'ils ne vainquent.

Il y a moins de peine de rapporter du remede au peril; que d'observer & de prendre garde à son progresz.

Le danger n'est desia pas leger, s'il paroist tel.

Celuy-là enseigne que le peril s'aduançe, qui s'y prepare, & qui l'arreste par le remede.

Mesmes dans les remedes des perils, il y a de petits perils.

Il y a plus d'apparence d'auoir à faire avec le peu de remedes qui sont en vsage; qu'avec les menaces d'un chacun en particulier.

LES CONSEILS VIOLENTS. XLIV.

*Pour.**Contre.*

Les accroissemens de mal, sont salutaires à ceux qui embrassent cette douce Prudence.

Tout remede violent porte vn mal nouueau.

Personne ne donne des Conseils violents, que la

*Pour.**Contre.*

|   |                                 |
|---|---------------------------------|
| <p>La necessité qui conseille de faire les choses avec violence, les execute aussi.</p> | <p>colere &amp; la crainte.</p> |
|---|---------------------------------|

## LE SOUPÇON. XLV.

*Pour.**Contre.*

En la deffiance sont les nerfs de la Prudence; mais le soupçon est vn remede de gouteux.

C'est à bon droict que l'on soupçonne la foy qui est gastée par le soupçon.

Le soupçon resoult vne foy lasche; mais il augmente celle qui est ferme.

Le Soupçon absout la foy.

L'Intemperature des Soubçons, est vne certaine manie ciuile.

## LES PAROLES DE LA LOY. XLVI.

*Pour.**Contre.*

Ce n'est pas vne interpretation, mais vne deui-  
nation, qui s'escarte de la  
lettre.

Quand le Iuge s'esloigne de la lettre, il passe

Il faut tirer vn Sens de  
toutes les paroles; qui in-  
terprete chaque chose  
en particulier.

La loy sur le cheualet,  
est vne meschante ty-

*Pour.**Contre.*

dans la pensée de celuy | rannie.  
qui a fait la Loy. |

POUR LES TESMOINS CONTRE  
*les Arguments. XLVII.*

*Pour.*

Celuy qui se fonde sur  
les arguments prononce  
en faueur de l'Orateur, &  
non pour la cause.

Celuy qui croit plu-  
stost aux arguments que  
aux tesmoins, se doit aus-  
si plustost fier à son es-  
prit qu'à son sens.

Il seroit fort assureé,  
d'ajouster foy aux argu-  
ments, si les hommes ne  
commettoient rien d'im-  
pertinent.

Les Arguments ser-  
uans contre les tesmoi-  
gnages ont cela de pro-  
pre qu'ils font paroistre  
vne chose merueilleuse,  
& non pas veritable.

Peut estre que l'on n'estimera pas beaucoup ces  
Antitheses, que ie viens de mettre en auant ; mais les

*Contre.*

S'il faut adiouster foy  
aux tesmoins contre les  
arguments, il suffit seule-  
ment que le Iuge ne soit  
pas sourd.

Les Argumens, sont  
vn Antidote contre les  
venins des tesmoigna-  
ges.

L'on adiouste assureé-  
ment foy à ces preuues,  
qui ne mentent que fort  
rarement.

ayant autresfois disposées & ramassées; ie n'ay pas voulu que le fruit que i'ay poussé par ma diligence, en ma premiere jeunesse vint à se gaster; veu principalement que ce sont des semences, & non des fleurs, comme ceux qui y prendront garde de plus pres, les remarqueront. A la verité elles ressentent la jeunesse, en ce qu'elles sont quasi toutes faites sur le genre Moral ou Demonstratif; & qu'il y en a fort peu sur le Deliberatif, & sur le Iudiciel.

Le troisieme recueil qui concerne l'Art de reserver, & qui est entre les choses qui sont à desirer, est celuy que ie veux nommer des moindres Formules. Or elles sont comme les vestibules des oraisons, les galleries, les antichambres, les cabinets, les passages & choses semblables qui peuuent s'ajuster indifferemment à toute sorte de sujets: comme sont les prefaces, les conclusions, les digressions, les transitions, les promesses, les eschapatoires & plusieurs choses semblables. Car de mesmes que c'est vne chose fort belle & fort vtile, quand l'on fait vn bastiment de bien disposer la face du logis, les escaliers, les portes, les fenestres, les entrées, les passages & choses semblables. Il en arriue de mesmes en l'oraison, qui reçoit vn grand embellissement, & vne grande commodité en toute sa structure, si ce que l'on y adouste, & ce qu'on y interpose, y est arrangé fort à propos, & avec art. Je proposeray vn ou deux exemples de ces Formules, sans m'y amuser dauantage: car encores que ce soit des choses qui peuuent beaucoup seruir, toutesfois puisque ie n'y adouste rien

du mien, mais que ie les descrits nuëment, ainsi que ie les ay tirées de Demosthene, de Ciceron, ou de quelque autre autheur approuué; elles semblent quelque chose de si bas, qu'il n'y a point d'apparence d'y perdre le Temps.

## EXEMPLES DES MOINDRES

*Formules.*

### Conclusion de la Deliberatiue.

*Et par ainsi il sera permis de rachepter la coulpe passée, & de preuoir par mesme moyen aux incommoditez de l'aduenir.*

\* Corollaire d'une exacte partition.

*Afin qu'un chacun sçache que ie n'ay rien voulu obmettre à dire, soit en le taisant; ou l'auoir voulu obscurcir en le disant.*

\* C'est à dire, conclusion parfaite tirée comme en forme de couronne, de tout le discours.

### Transition avec Aduis.

*Mais ie passeray en sorte sous silence ces choses; que ie laisseray pourtant des personnes qui les regarderont, & qui les considereront.*

Preoccupation contre vne Opinion inueterée.

*Ie feray en sorte que vous entendrez en toute la cause, ce qu'il en est arriué; ce que l'Erreur a fait; & ce que l'Enuie a fabriqué.*

Ce peu d'exemples suffira, avec quoy ie concluray les Dependances de la Rhetorique, qui appartiennent à l'Art de reseruer.

*Les Arts de Corriger & d'Enseigner, sont les deux  
generales Dependances de la Traditiue.*

#### CHAPITRE I V.

**L** reste en general deux dependances de la Traditiue, à sçauoir, la Critique & la Pedagogique. Car comme la principale partie de la Traditiue, consiste à escrire des Liures; ainsi sa partie relative est toute en leur lecture; qui se fait ou par le moyen des Maistres; ou par l'industrie particuliere d'vn chacun. Et à cela seruent les deux doctrines dont i'ay parlé cy-dessus.

A la Critique se rapportent premierement la polie correction des Autheurs approuuez, & leur correcte edition: en quoy on leur redonne l'honneur qui leur est deu, & on presente de la lumiere à ceux qui ayment l'estude. Surquoy neantmoins la hardie diligence de certains n'a pas apporté peu de dommage aux estudes: car il y a tout plein de Critiques qui ont accoustumé de supposer que les Exemplaires sont defectueux, quand ils tombent sur quelque passage qu'ils n'entendent pas, comme en ce lieu de Tacite. Vn iour il se presenta des Ambassadeurs d'vne certaine Colonie, qui soustindrent en sa faueur dans le Senat, quelle auoit le droit d'Asyle, ce qui n'ayant pas esté bien receu, ny par

l'Empereur ny par les Senateurs, desesperez de faire reüssir leur Ambassade ils donnerent vne notable somme de deniers à Titus Vinius pour plaider leur cause, qu'ils gaignerent par ce moyen. *Alors* (dit cet Auteurs) *l'on fit estime de la Dignité & de l'Antiquité de la Colonie*, comme si les argumens qui au commencement paroïssent peu considerables, eussent receu vn nouveau poids à cause du prix que l'on auoit donné. Mais vn certain Critique qui n'est pas des moindres a effacé le mot de \* *Tum*, & a mis \* *Tantum*. Et par ceste mauuaise coustume des Critiques il est aduenü que les Exemplaires les plus corrects, sont souuent les moins entiers; Ce qu'un chacun a sagement remarqué. Mesmes afin d'en parler avec verité, si les Critiques ne sont fort doctes és Sciences sur lesquelles ils escriuent, il y a du danger en la diligence qu'ils y rapportent.

\* C'est à dire, alors.  
 † C'est à dire, tant seule, ment;

En second lieu, l'Interpretation des Auteurs, & leur Explication, les Commentaires, les Notes, les Remarques, les particulieres Leçons & choses semblables appartiennent à la Critique. Or en ces trauaux, ce tres-dangereux mal s'est faisi de certains Critiques, qu'ils laissent passer plusieurs choses des plus difficiles; & qu'ils s'arrestent & discourent, iusques à ennuier le Lecteur, sur ce qui est assez clair & facile. Et cela se fait, non tant pour rendre l'Auteur plus intelligible, qu'à fin que le Critique montre sur l'occasion qu'il prend, quelle est sa doctrine & sa diuerse lecture. Il faudroit auant tout, desirer (bien que cecy regarde plus la Traditiue en son principal, qu'en ses

dependances) que celui qui traite vne matiere difficile & releuée adjoustaft quant & quant ses explications: afin que le fil du discours ne fut pas rompu par des digressions, ou par des interpretations; & afin que les notes que l'on fait dessus le texte, ne s'esloignent pas de l'intention de celui qui a escrit. Comme nous auons occasion de croire qu'il a esté practiqué dans le Theon d'Euclide.

En troisieme lieu, c'est le propre de la Critique de donner en peu de mots vn certain iugement, des Auteurs qu'ils font imprimer, ce qui luy a imposé son nom. Et de plus, les comparer avec les autres Escriuains qui traitent les mesmes choses; afin que par cette censure les studieux soient aduertis quels sont les meilleurs Liures; qu'ils les sçachent choisir; & qu'ils profitent dauantage en leur lecture. Cette derniere consideration est comme le siege des Critiques; que certains personnages, qui doiuent suivant mon aduis estre plus estimez qu'eux, ont grandement releué de nostre temps.

Pour ce qui regarde la Pedagogique, ce seroit assez dit en vn mot: *Consulte les Escoles des Iesuites*: car rien n'est en vsage meilleur qu'elles. Toutesfois, ie donneray, à ma coustume, quelques petits aduertissemens comme en glasnant. I'approuue entierement la nourriture que l'on fait de la jeunesse dans les Colleges; & non celle qui se fait dans les maisons particulieres, ny seulement sous les Maistres d'Escole; d'autant que les petits enfans se picquent d'honneur dans les Colleges; contre ceux qui sont de leur aage. Outre qu'ils

qu'ils voyent les visages de personnes graues, ce qui les rend modestes & forme dès le commencement leurs tendres esprits sur leur exemple. Bref, l'on remarque plusieurs commoditez en l'education que l'on prend dans le College. Quant à l'ordre & à la sorte de la discipline, ie conseille auant toutes choses, Que l'on s'empesche bien de les instruire avec des abrezes; & que l'on s'abstienne de leur enseigner vne doctrine trop hastée, qui rend les esprits vn peu audacieux; & qui monstre de plus grands progresz qu'elle ne fait. Mesmes il faut en quelque sorte fauoriser la liberté des esprits; en sorte que si vn Escolier fait son deuoir, l'on ne doit le reprendre s'il dérobe le reste de son temps pour l'employer aux choses qui luy viennent plus à gré. Au reste, il sera tres-vtile de prendre garde diligemment (ce que ie m'asseure n'a pas encores esté fait) qu'il y a deux sortes de moyens pour accoustumer, exercer & preparer les esprits, qui sont comme opposez l'vn à l'autre. Vn cômence par les choses les plus faciles, & va peu à peu aux difficiles. L'autre enjoint expressément que l'on apprenne d'abord ce qui est de plus penible; afin que celui qui en sera venu à bout, puisse mettre plus aisément en vsage ce qui est de facile; car la methode d'apprendre à nager avec des bouteilles de pourceau qui soustiennent, est autre de celle par laquelle l'on commence d'aller par haut avec de gros soulliers qui appesantissent. Et il est fort malaisé de dire combien le prudent meslange de ces Methodes est profitable pour fortifier, tant les vertus de

l'ame que du corps. De plus, l'application & le choix des Estudes, selon le naturel des esprits que l'on instruit, est vne chose bonne en vsage & en iugement, à quoy il faut que les Maistres des enfans fassent prendre garde à leurs parens ; afin qu'ils voyent à quel genre de vie ils les doiuent destiner. Mais il faut obseruer cecy encores plus attentiuement. Que celui qui est porté naturellement à quelque chose, non seulement y fait de plus grands progresz ; mais mesmes l'on remedie aux choses dans lesquelles quelqu'un est mal propre par l'imbecillité de sa nature ; & ce quand l'on cherche vne estude propre pour cela : Par exemple ; Si quelqu'un à vn esprit tel qu'est celui des oyseaux, s'il s'emporte facilement, & s'il ne donne pas l'attention necessaire pour apprendre quelque chose ; les Mathematiques y remedieront, dans lesquelles si l'esprit s'escarte tant soit peu, il faut recommencer de nouveau la demonstration. Mesmes les exercices font grandemét à l'instruction. Mais peu de gens ont remarqué que non seulement il faut que les Escoliers s'exercét avec moderatiõ ; mais aussi qu'il faut qu'ils laissent parfois l'exercice avec prudence. Car Ciceron a tresbien remarqué : *Que les vices ne s'exercent pas moins dans les exercices que les facultez.* En sorte qu'une mauuaise habitude s'acquiert quelquefois & s'insinuë tout ensemble avec la bonne. C'est pourquoy il est plus seur de laisser pour vn temps les Exercices & les reprendre, que de les continuer & pratiquer tousiours ; mais c'est assez parlé de cette matiere. Et à vray dire, ces choses sont de pri-

me-abbord fort peu considerables, bien qu'elles soient fort vtils & qu'elles ayent grand efficace. Car de mesmes que le mauuais temps qu'ont receu les plantes, quand elles sont encores tendres; ou le soing que l'on a eu de les en preseruer, seruent de beaucoup pour les faire bien pousser hors de terre, ou pour les en empescher: & de mesmes que ces grands accroissemens de l'Empire Romain sont à bon droict attribuez à la vertu & à la prudence de ces six Roys qui luy ont esté en son enfance comme tuteurs & peres nourrissiers. Ainsi à vray dire le soin que l'on prend à bien instruire les enfans en leurs premieres années a vne telle vertu, encores que cachée & qu'un chacun ne la voye pas; que la durée du temps ny le trauail continuel, ny l'estude qu'on fait par apres, quand l'on est en vn aage aduancé, n'en peuuent aucunement approcher. Il ne sera pas non plus hors de propos, de remarquer que mesmes les moindres perfections qui se trouuēt dans grands personnages & dans les choses d'importance, sont de grands & de remarquables effects. Je rapporteray sur ce sujet vn exemple notable; ce que ie feray d'autant plus volontiers que les Iesuites ne mesprisent pas cette sorte de discipline, & ce fort judicieusement comme il m'est aduis. Cet exemple, dis-je, est vne chose qui est infame, si l'on en fait profession; mais si elle tourne à l'instruction de la jeunesse, elle est preferable à tout. Je veux parler de ce que l'on jouë sur le Theatre qui fortifie la Memoire, tempere le ton de la voix, donne de l'efficace à la prononciation, for-

me le visage & le geste selon la bien-seance , baille beaucoup de hardiesse : bref, accoustume les jeunes hommes à se laisser voir. Cet exemple sera tiré de Tacite sur le propos d'un certain Vibulenus , autrefois Comedien , & qui estoit pour lors Soldat dans les legions qui estoient en Hongrie. Il auoit excité vne esmeute apres la mort d'Auguste, en sorte que le Preuoist Blesus auoit mis prisonniers quelques-vns de ces mutins ; mais les Soldats s'estans assemblez & ayans rompu les prisons les deliurerent. Alors Vibulenus voulant haranguer , commença en cette sorte : *Vous auez rendu la lumiere & la vie à ces innocens & à ces miserables. Mais qui de vous a rendu la vie à mon frere ? qui me l'a rendu ? Il vous estoit enuoyé de la part des Soldats Allemans : afin de conferer avecques vous de vos affaires communes ; mais la nuit dernière il l'a fait esgorger, par les estasiens qui sont tousiours armez auprès de luy au grand malheur des Soldats. Responds, ô Blesus, où as-tu ietté son corps mort ? Les ennemis mesmes ne refusent pas la sepulture. Apres que i'auray satisfait à ma douleur l'ayant baisé plusieurs fois ; & ayant respandu sur luy quantité de larmes, commande apres que l'on me mette à mort ; pourueu que mes compagnons cy-presens enseuelissent ceux qui auront esté tuez, non pour aucun crime, mais pour auoir seruy vtilement à la Legion.* Par ces paroles il excita vne telle enuie & vne telle commiseration, que si l'on n'eust sceu pour tout vray bié tost apres, qu'il n'estoit rien arriué de ce qu'il auoit dit ; & mesmes qu'il n'auoit iamais eü de frere, à peine se fussent empeschez les Soldats de mettre en pieces ce Preuoist. Et il mania

cette affaire en la mesme sorte que s'il eust joué vne Fable sur le Theatre.

Ie suis maintenant venu à la fin de mon Traicté des Doctrines Raisonnables, dans lesquelles encores que je me sois escarté par fois des partitions ordinaires, qu'aucun ne croye pourtant que i'impreuue toutes celles dont ie ne me suis pas seruy: car deux raisons m'ont necessairement inuité à les changer. La premiere est, parce que d'assembler en vn ces deux choses, c'est à sçauoir celles qui sont fort proches de la Nature; & de mettre en vn blot celles dont on se doit seruir; c'est vnir deux choses diuerses en leur fin & en leur intention: par exemple. Le Secretaire d'un Roy ou d'une Republique, arrâge en telle sorte ses lettres en son cabinet, qu'il met ensemble celles qui traittent de mesme affaire, c'est à sçauoir les alliances à part; les commandemens à part, les lettres des estrangers à part, les domestiques & choses semblables toutes séparées les vnes des autres: la où au contraire il met tout ensemble dans vne cassette particuliere celles dont il a besoin d'ordinaire, quoy qu'elles contiennent diuerses choses. De mesmes il nous falloit dans ce Reseruoir vniuersel de la science, faire des partitions selon la nature des choses mesmes; bien qu'il nous eust falu suiure les partitions plus cõformes à l'usage & à la pratique de la science que nous eussions traitté. La seconde necessité que i'ay eu de changer les Partitions, vient de ce que le supplément des choses desirées dans les sciences, & leur reünion en vn corps entier avec le reste, a transf-

posé en consequence les partitions des Sciences mesmes. Car supposons par forme de demonstration que les Arts qui sont des-ja en vogue, ayent la mesme proportion qu'à le nombre de 15. & que ce qui est à desirer leur estant adjousté ayt la mesme que 20. je dis que les parties du nombre de 15. ne sont pas les mesmes parties que celles du nombre de 20. car les parties de 15. sont 3. & 5. & celles de 20. sont 2. 4. 5. & 10. D'où il resulte que ie n'ay peu faire autrement. Mais que ce soit assez parlé des Sciences qui consistent en discours.

*Fin du sixiesme Livre.*





DE LA  
**DIGNITE'**  
 ET DE  
**L'ACCROISSEMENT**  
 DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM  
 & Vicomte de S. Aubain.

*LIVRE VII.*

---

A SON ROY.

*La Morale se diuise en la Doctrine de l'Exemplaire; & en celle qui cultiue l'Esprit. L'Exemplaire, à sçauoir le bien qui sert d'Exemple se diuise en Bien Simple, & en Bien comparé à vn autre: & le Bien Simple se diuise en Bien particulier, & en Bien de la Communauté.*

CHAPITRE I.



I R E,

Me voicy paruenü à la Morale, qui considere, & qui a pour le sujet de ce qu'elle traite, la volonté de l'homme, laquelle est conduite par la droite Raison, & seduite par le Bien apparent. Les affections la picquent; & les organes & les mouuemens volontaires luy seruent. Salomon en parle en ces mots. *Mon fils conserue ton cœur auant toutes choses; car c'est de là que procedent les actions de vie.* Ceux qui ont écrit particulièrement de cette Science, me semblent auoir fait de mesme, que feroit celuy qui ayant promis d'aprédre l'Art d'escire, se cõtenteroit de bailler des pieces bien escrites; où il y auroit tant les lettres simples, que les mots entiers; mais qui au reste n'enseigneroit pas comment il faut tenir la plume; & former les caracteres. De mesmes ces gens-là nous ont  
 proposé

proposé de fort beaux exemples, de fort curieuses descriptions ou Images du Bien, de la vertu, de ce que l'on doit faire, & de la Beatitude, comme estant les vrais obiets, & les fins où doiuent aboutir la volonté & le desir de l'homme. Mais ils ne donnent aucunes instructions; & s'ils en donnent, ce n'est qu'en passant, & avec peu d'effect, sur les moyens qu'il faut tenir pour porter bien droict dans ce blanc; & qu'ils ont si bien posé: c'est à dire ils n'ont pas dit en quelle sorte il faut assujettir & disposer l'esprit, afin qu'il y puisse atteindre. Disputons tant que nous voudrons que les vertus Morales sont en l'Ame humaine, comme habitudes, & non pas naturellement: faisons de remarquables distinctions entre ceux qui portent vne ame genereuse, & le menu peuple; en ce que ceux-là sont conduits par des considerations raisonnables; & ceux-cy y sont traînez par la recompense, & par la peine. Enseignons subtilement que pour redresser l'esprit de l'homme, il en faut faire comme d'un baston que l'on flechist contre son naturel à l'autre costé du ply, qu'il semble prendre; & espanchons de plus de toutes parts plusieurs choses semblables. Mais il s'en faut beaucoup que cela, & ce qui est de mesme genre serue d'assez bonne excuse pour l'absence de la chose que nous recherchons presentement.

Je ne crois pas que l'on puisse rapporter vne autre cause de cette negligence, que cet escueil caché, à trauers duquel ont donné tant de vaisseaux chargez de Science, & y ont fait vn miserable naufrage. C'est

que ceux qui escriuent, s'ennuyent de traiter des choses vulgaires & communes, qui ne sont ny assez subtiles pour leur seruir de matiere à disputer; ny assez releuées pour les enrichir avec les embellissemens qu'elles meritent. Et à vray dire, il sera fort mal-aisé, d'exprimer par paroles le grand mal-heur qui est venu de ce que les Autheurs pousser par leur orgueil naturel & par leur vaine gloire, ont choisy certaines matieres, & certaines façons de les traiter; bien plus pour faire paroistre leurs beaux esprits, que pour rendre leur trauail profitable à ceux qui le lisent. Et c'est sur cecy que Seneque dit fort à propos. *L'Eloquence nuit à ceux par qui elle est desirée, non à cause des choses, mais pour l'amour d'eux-mesmes.* Car les liures doiuent estre tels que l'on ait de l'Amour pour ce qu'ils enseignent, & non pour ceux qui les ont faits. Ceux-là doncques sont dans le bon chemin qui peuuent parler de leurs intentions, & conclurre en la mesme sorte que Demosthene a fait. *Que si vous faites cela, vous ne louierez pas presentemēt celuy qui parle à vous; mais bien tost apres, vous chanterez vos propres loüanges, quand vos affaires seront en meilleur estat.* Quant à moy, ô grand Roy, afin que ie die ce qui me concerne, ie puis asseurer que volontairement ie ne tiens compte, ny de ma reputation, ny de mon honneur, si i'en ay acquis en ce que ie mets en auant, & en ce que i'ay en pensée de faire à l'aduenir: & ce afin de m'asseruir pour la commodité des hommes; & bien que peut estre ie peusse prendre la qualité d'Architecte en la Philosophie, & dans les Sciences; ie de-

uiens pourtant vn manouurier, vn portefaix, & s'il y a quelque chose de plus abjet: en ce que j'entrepris & je trauaille à plusieurs choses qu'il faut necessairement acheuer, desquelles les autres ne tiennent compte, parce qu'ils sont par trop orgueilleux. Mais pour reuenir à mon discours, je continueray de dire que les Philosophes ont tiré sur la Morale vne certaine belle & esclatante masse de matiere, en laquelle peuuent principalement paroistre la subtilité de leur esprit; & la force de leur Eloquence; mais au reste ils n'ont fait quasi aucune mention de ce qui concerne la pratique de cette Science, qui ne peut receuoir tant d'ornement.

Et ces grands hommes ne deuoient pourtant desesperer d'vne fortune pareille à celle que le Poëte Virgile auoit ozé se promettre, & auoit en effet obtenu, qui n'a pas acquis vne moindre gloire en Eloquence, en subtilité d'Esprit, & en doctrine, expliquant les remarques de l'Agriculture, qu'en descriuant les genereux exploits d'Ænée.

*Et ie ne doute pas qu'il ne soit mal-aisé  
D'en parler comme il faut : ny qu'il soit fort aisé  
D'adiouster de la gloire à ces petites choses.*

Et à vray dire, si les hommes affectionnoient serieusement, non d'escrire dans leur loisir ce qu'ils lisent; mais de faire voir veritablement comment il faut mener la vie actiue; & comment il s'y faut comporter; ils n'estimeroient pas moins cette sorte de cultiuer les Esprits que ces effigies heroïques de la Vertu,

du Bien, & de la Felicité, en quy l'on s'est tant travaillé.

Je diuiferay doncques la Morale en deux principales doctrines; à sçauoir en celle de l'Exemplaire, ou de l'Image du Bien; & en celle du gouvernement & de la sorte de cultiuer l'Esprit que j'ay accoustumé de nommer l'Agriculture de l'Esprit. Celle-là décrit la nature du Bien. Celle-cy prescrit des Regles pour y conformer l'Esprit.

La Doctrine de l'Exemplaire qui regarde & décrit la nature du Bien, le considere, ou Simple, ou Comparé: ou les genres, dis-je, du Bien, ou leurs degrez. Et c'est en cette derniere consideration que la foy Chrestienne a enfin supprimé & osté entiere-ment ces disputes qui ne finissent iamais, & ces speculations touchant le supreme degré que l'on a nommé Felicité, Beatitude & souuerain Bien, qui tenoit lieu de Theologie parmy les Payens: Car comme dit Aristote, *Que les ieunes hommes peuuent aussi bien estre fortunez; mais non pas autrement qu'en Esperance.* A insi pouuons nous estans enseignez par la foy Chrestienne, nous mettre à la place des enfans & des plus ieunes, pour n'attendre pas d'autre beatitude que celle qui consiste en l'Esperance. Doncques estans comme hors du ciel des Payens, puis que nous ne renons plus cette doctrine qui esleuoit la nature de l'homme par dessus ce qu'elle pouuoit meriter; car nous voyons avec quelle grauité Seneque prononce, *C'est vne chose veritablement grande, que la foiblesse de l'homme ait l'assurance de Dieu.* Nous pouuons

pour la pluspart receuoir le reste de ce que les Payens ont dit touchant la Doctrine de l'Exemplaire, & ce avec moindre perte de verité & de sobriété. Car pour ce qui regarde la nature du Bien positif & simple, ils l'ont parfaictement bien depeinte, & comme au vif, dans de beaux tableaux, en representant fort curieusement les figures des Vertus & des Deuoirs, leurs Positions, leurs Genres, leurs Alliances, leurs Parties, leurs Sujets, leurs Actions & leurs Dispensations. Mais ils ne se sont pas arrestez là; car ils ont insinué dans l'esprit humain avec grande recommandation toutes ces choses par des argumens grandement subtils & forts; & par la douceur de leurs persuasions: Mesmes ils ont entant qu'on le peut par paroles, tres-fidelement reparé toutes ces choses contre les faufses erreurs & attaques populaires. Pour ce qui est de la nature du Bien comparé, ils n'ont non plus manqué en cela, entant qu'ils en ont fait de trois sortes en la comparaisson de la vie Contemplatiue avec l'Actiue; en la difference qu'il y a de la vertu qui est encores agitée; & de la vertu qui n'a rien plus à faire & qui est confirmée; au conflit & au combat de ce qui est honneste & vtile; au contrepoids qui se remarque dans les vertus; à sçauoir laquelle contrepeze à l'autre & choses semblables. En sorte que ie trouue que cette partie de l'Exemplaire a desia esté tresbien cultiuee, & que les Anciens se sont grandement rendus admirables en cela: en quoy neantmoins les Philosophes ont esté deuancez de bien loin; d'autant que la grande diligence des Theologiens a esté employée à

pezer & à determiner les deuoirs & les vertus morales, comme aussi les cas de conscience & les circonstances du peché.

Toutesfois, afin de reuenir aux Philosophes, s'ils ne se fussent pas tant hastez & s'ils eussent consideré les racines mesmes du Bien & du Mal, & les filamens de ces racines au lieu de s'amuser aux cognoissances cōmunes & receuës, cōcernāt la Vertu, le vice, la douleur, la volupté & autres, ils eussent selon mon iugement respandu vne grande lumiere sur toutes les choses quel'on eust recherché apres cela. Mais auant tout, s'ils eussent consideré la Nature des choses, aussi bien que les Maximes Morales, ils n'eussent pas tant, mais plus doctement parlé: neantmoins puis qu'il n'en ont rien fait; ou s'ils l'ont fait, ç'a esté en confusion, j'en diray en peu de mots quelque chose, & ie tascheray d'ouurir & de nettoyer les sources mesmes des choses Morales, auant que de venir à la doctrine qui traicte comment il faut cultiuer l'esprit, que ie soustiens estre à Desirer: car cela donnera, comme ie crois, de nouvelles forces à la doctrine de l'Exemplaire.

Il n'y a rien qui n'ait vne inclination naturelle à la double nature du Bien: à celle par laquelle la chose est vn certain Tout en elle-mesme; & à celle par laquelle elle est la partie d'vn certain Tout plus grand. Et cette derniere est plus noble & plus puissante que la premiere; d'autant qu'elle tend à la conseruation d'vne forme plus estenduë. Que l'on nomme la premiere vn Bien particulier, ou de soy-mesme; Et la

seconde, vn Bien de la Communauté. Le fer se porte à l'Aymant par vne sympathie particuliere; mais vne grosse barre du mesme fer quitte cette inclination, & comme vn bon citoyen & qui ayme sa patrie, elle chet en terre, qui est la region des choses qui sont d'vn mesme naturel qu'elle. Mais allons vn peu plus auant: Les corps espais & pesans vont en terre, qui est le lieu où ils se rassemblent tous; neantmoins auant que la nature des choses y reçoie de la discontinuation; & auant que le vuide, comme l'on dit, y ait lieu, tels corps se guinderoient plustost en haut & s'oublieroient de l'amour qu'ils ont pour l'element inferieur, afin de rendre au monde ce qu'ils luy doiuent. Il en arriue quasi tousiours de mesme; veu que la conseruation d'vne forme plus commune fait cesser les moindres desirs. Mais cette prerogatiue du Bien Commun est principalement remarquée en l'homme, s'il ne degenerate & s'il ne s'esloigne de ce dire remarquable de Pompée le Grand, qui estant estably Commissaire pour aller querir des viures du temps que la famine trauailloit la ville de Rome, & grandement dissuadé de ses amis de ne se point embarquer par vn temps de tempeste, leur fist ce seul repart: *Il est necessaire que i'aille & non pas que ie viue.* En sorte qu'il ne prefera pas le desir de la vie que chacun estime beaucoup, à l'affection qu'il portoit à la Republique, ny à la foy qu'il luy auoit iurée. Mais à quoy m'amuse-je? l'on n'a trouué en quelque temps que ç'ait esté, ny Philosophe, ny Secte, ny Religion, ny Loy, Discipline, qui ait tant estimé le Bien de la Commu-

nauté; & qui ait tenu si peu de compte du Particulier, comme fait la Tressaincte Foy du Christianisme; d'où il appert clairement que ce n'est qu'un mesme Dieu, qui a donné les Loix de la Nature aux creatures; & la Loy Chrestienne aux hommes. C'est pourquoy nous lisons que certains predestinez & saincts personnages, ont plustost souhaitté d'estre effacez du Liure de Vie, que de voir leurs freres recevoir de l'affliction: y estant incitez par un extase de Charité, & par un extreme desir du Bien de la Communauté.

Cette position comme immobile & inefbranlable termine les plus grandes cōtrouerses qui se trouvent en la Philosophie Morale. En premier lieu, c'est par là qu'est déterminée, contre l'opinion d'Aristote, cette question; *Qu'il faut preferer la vie Contemplative à l'Active*: car tout ce qu'il allegue en faveur de la Cōtemplation regarde le bien particulier, le plaisir & l'autorité qui en redonde à celuy qui s'y plait; en quoy certes la vie Contemplative emporte le prix: Car elle est presque semblable à la comparaison dont Pythagore a usé; afin de rendre la Philosophie & la Contemplation honorables & remarquables, & ce en respondant à Hieron qui luy demandoit quel il estoit. *Qu'il n'ignoroit pas si par-fois il s'estoit rencōtré aux ieux Olympiques que plusieurs y venoient. Les vns pour essprouver leur fortune dans les combats; les autres (à sçavoir les Marchands) pour y vendre leurs marchandises; les autres afin d'y trouver leurs amys qui y survenoient de toutes parts, afin de faire bonne chere & s'esgayer ensemble;*

ble; bref, les autres afin d'estre Spectateurs : quant à luy qu'il estoit vn de ceux-là. Et à vray dire, les hommes doiuent sçauoir que c'est proprement à Dieu & aux Anges de regarder ce qui se passe sur ce theatre de la vie humaine. Aussi l'Eglise n'en eut iamais peu doubter, bien que plusieurs eussent en la bouche ce dire, *Dieu regarde avec plaisir la mort de ses Saints*. D'où ils ont accoustumé de tirer la grande estime qu'ils font de cette mort ciuile & des Instituts de la vie Monachale & Reguliere. Je dis encores vn coup, que l'on n'eust sceu doubter de cette verité dans l'Eglise, sans que l'on eust pris garde en mesme temps que la vie Monastique n'est pas tout à fait Contemplatiue, ains qu'elle consiste aux exercices Ecclesiastiques, tels que sont vne continuelle Oraison; les sacrifices des vœux qui sont offerts à Dieu; & la composition des liures de Theologie, que l'on fait à loisir pour estendre la doctrine de la Loy diuine, ainsi que Moÿse l'a practiqué dans le long sejour qu'il a fait en la Montagne, où il estoit en retraicte. Mesmes Enoch (qui a esté le septiesme homme à compter depuis Adam, & qui semble auoir esté le premier qui ait mené vne vie contemplatiue; d'autant qu'il paroist qu'il a marché avecque Dieu) a fait vn riche present à l'Eglise d'vn Liure de Prophetie, qui est cité par S. Iude. Et à vray dire, la Theologie ne recognoist pas cette seule vie Contemplatiue qui se terminē en soy-mesme; & qui ne iette aucuns rayons ny de chaleur, ny de lumiere dans la societé des hommes.

De plus, ce certain establissement du Bien de la

Communauté resout la question, agitée avec tant de passion entre les escolles de Zenon & de Socrate d'un costé ; qui establissoient la felicité en la Vertu ou seule ; ou qui estoit principalement employée aux actions de la vie : & les escolles des Cirenaïciens & des Epicuriens d'une autre part, qui mettoient la Beatitude en la Volupté, à laquelle ils donnoient la Vertu pour seruante. Comme quand en vne Comedie l'on fait prendre à la maistresse l'habit de sa suiuiante: & ce parceque sans la vertu l'on ne peut pas commodément venir à bout du plaisir. Comme aussi c'est par-là que l'on corrige cette autre escole d'Epicure, qui sembloit veritablemēt estre reformée, en ce qu'il publioit que la Beatitude n'estoit autre chose que la tranquillité & la serenité de l'Esprit, qui estoit exempt d'agitation & de trouble: comme si son dessein, & celuy de ses sectateurs estoit de chasser Jupiter de son trosne, & de ramener Saturne avec l'aage d'or, souz lequel l'on ne sentoit ny l'Esté, ny l'Hyuer, ny le Printemps, ny l'Automne, mais vn seul & esgal temperament d'air. Bref, l'escole de Pyrrho & de l'Herile estoit renuersée par ce moyen, qui croyoient que la Beatitude consistoit à s'arracher de l'esprit certains petits scrupules, sans qu'ils voulussent establisir aucune ferme & constante nature du bien ou du mal ; mais au reste qui estimoient que les actions estoient bonnes ou mauuaises selon qu'elles procedoiēt del'Ame par vn mouuement pur, & sans resistance: ou au contraire avec auersion & contrariété. Et cette opinion se trouue ressuscitée dans l'he-

refie des Anabaptistes, qui mesuroient toutes choses selon les mouuements & les instincts de l'Esprit, & selon la Constance, ou le peu de resolution de la foy. Or il paroist que tout ce que nous venons de dire regarde la particuliere tranquillité & complaisance des Ames, sans concerner en aucune façon le bien de la Communauté.

De plus, la Philosophie d'Epictete en est de mesmes reprise: qui aduance cette proposition. Que la felicité consiste en ce qui despend de nous, & ce qui nous empesche d'estre sujets à la fortune & aux hazards, comme si ce ne seroit pas vne plus grande beatitude de ne pouuoir venir à bout de ce que l'on entreprend genereusement pour le bien du public, que d'auoir tousiours à souhait les choses qui se terminent en nostre fortune particuliere. Comme Gonfalue monstrant du doigt Naples à ses soldats, le tesmoigna par ce dire courageux : *Qu'il aymeroit beaucoup mieux se precipiter à vne mort certaine en auançant le pied; que d'asseurer sa vie pour de longues années en le laschant.* Suiuuant quoy, le grand Capitaine celeste dit tres-bien. *Que la bonne Conscience est vn festin continuel,* par où il signifie que l'Ame qui a de bonnes intentions, quoy qu'elle ne vienne pas à bout de ce qu'elle a entrepris, donne vn plus veritable contentement plus pur & plus conforme à la Nature, que ne font toutes ces choses de grand apparat, par lesquelles l'homme peut estre instruit, ou pour iouir de ses desirs, ou pour rester en repos d'Esprit.

De plus, cette mesme consideration corrige cet

abus de la Philosophie, qui commençoit à auoir lieu dès le temps d'Epictete. A sçauoir que la Philosophie deuenoit vn certain genre de condition de vie; & tout ainsi qu'vn Art: comme si c'eust esté proprement à elle, non de reprimer & d'estouffer les agitations de l'Ame; mais d'en euitter & d'en oster les causes & les occasions. C'est pourquoy il faudroit à cet effect mener vne certaine vie extraordinaire, & ce en introduisant dans l'ame vn tel genre de Santé, comme fut celuy qu'Herodicus (dont parle Aristote) obseruoit pour se bien porter quant au corps, qui ne fit autre chose durant toute sa vie, que de se bien soigner; & par ainsi il s'abstint d'vne infinité de choses, ne se seruant non plus de son corps, que s'il en eust esté estropié. Là où au contraire si l'on affectionne le bien de la conuersation parmy les hommes, il faut en cela souhaitter vne santé qui soit à l'espreuue de tous changements & de toutes incommoditez. Par la mesme raison l'on doit estimer cet esprit veritablement sain & vigoureux qui peut passer au trauers des plus frequentes & des plus fortes tentations & tribulations. En sorte que Diogene semble auoir tres-bien dit, quand il a louié ces forces de l'Ame, par lesquelles l'on ne sçait pas finement s'abstenir \* de quelque chose; mais y resister fortement; & qui peuent retenir l'Esprit qui se jette avec impetuosité dans les plus grands dangers; & qui ont cela de particulier qu'en fort peu d'espace elles peuent parer & tourner ce que l'on estime beaucoup aux cheuaux bien dressez.

\* Adjouté.

En dernier lieu, cela mesmes reprend vne certaine mollesse & incapacité d'obeyr, qui a esté remarquée en quelques-vns des plus anciens Philosophes; & qui ont esté en plus haute recommandation: ces grands hommes, dis-je, se sont trop aisément tirez des affaires publiques; afin de s'exempter des troubles & des déplaisirs que l'on y a: & afin de viure comme des Saincts dans leur opinion qui n'estoit pas debatuë. Où il seroit fort à propos que la constance d'un homme qui sçait bien regler ses mœurs fut, semblable à celle que ce mesme Gonsalve, \* dont i'ay parlé <sup>\*A djouaté.</sup> cy-dessus, desiroit en vn soldat. C'est à sçauoir que son honneur, fut comme vn tissu de toile forte & non d'une qui fut si foible que la moindre chose le peust deschirer ou mettre en pieces.

*Diuision du Bien Particulier, ou de soy-mesme, en Actif & en Passif. Le Bien Passif se diuise en celuy qui conserue & en celuy qui perfectionne. Le Bien de la Communauté se diuise en Devoirs Generaux & par Respect.*

## CHAPITRE II.

**M**AIS reprenons nostre discours du Bien Particulier & de soy-mesme, & le pouruiuons auant toutes choses. Nous le diuiserons donc en Actif & en Passif; car cette difference de Bien; quasi semblable à ces mots qui

\* C'est à dire,  
de despensier  
qui tire la  
viande de la  
despense.

\* C'est à dire,  
qui met la  
viande à la  
despense.

estoyent en vſage dans l'Oeconomie parmy les Romains : à ſçauoir de \* Promus & de \* Conduſ ſe trouue grauée en la nature vniuerſelle des choſes : mais elle paroïſt principalement en cette double inclination de ce qui eſt créé ; à ſçauoir en celle qui conſiſte à ſe conſeruer & à ſe fortifier ; & en cette autre qui tend à ſe multiplier & à engendrer ; & ce dernier deſir qui eſt Actif, comme Promus, ſemble eſtre plus puiſſant & plus digne ; Pour ce premier qui eſt Paſſif & ſemblable à Conduſ, l'on doit croire qu'il eſt inferieur. Car en l'vniuers la nature celeſte eſt principalement l'Agent : mais la nature terreſtre eſt le Patient. Meſmes dans les plaiſirs que prennent les Animaux, ils ont plus de volupté d'engendrer que de manger. Et l'on remarque dans l'Eſcriture Sainte : *Que c'eſt vne choſe bien plus heureuſe de donner que de prendre.* Sans qu'en la vie ordinaire il y ait aucun de ſi foible iugement & tellement effeminé, qui ne faſſe beaucoup plus d'eſtat de venir à bout de ce qu'il deſire, que d'accomplir ſa volonté dans le plaiſir du corps. Ioinct que cette preeminence du Bien Actif eſt grandement releuée par la conſideration de ce qu'eſt l'homme, qui eſt mortel & expoſé aux coups de la Fortune. *Que ſi les hommes pouuoient rencontrer dans les voluptez de la perpetuité & de la certitude, ils en auroient vn grand aduantage, à cauſe de la ſeureté & de la durée. Mais parce que nous voyons que l'affaire conſiſte en ces choſes cy : Nous faiſons grand eſtat de mourir au plus tard : & ne vous glorifiez pas de ce qui vous arriuera demain ; & vous ne ſça-*

uez pas ce que le iour enfantera. C'en est pas merueilles si nous sommes portez de tout nostre pouuoir aux choses qui ne redoutent pas les injures du temps. Or elles ne peuuent estre autres que nos propres œuures comme l'on dit : *Leurs œuures les suivent.* De plus, le Bien Actif a vne autre prerogatiue fort considerable, laquelle est née en nous & soustenuë par cette affection qui est tousiours au costé de la nature humaine, comme vn compagnon inseparable, il a, dis-je, l'Amour de la nouveauté & de la diuersité. Or cette passion est resserrée & ne s'estend pas beaucoup dans les voluptez des Sens, qui font la plus grande partie du Bien Passif : *Pensez combien de fois vous avez fait les mesmes choses ; combien de fois avez vous mangé ? avez vous dormy ? avez vous passé le temps ? l'on court dans ce rond. Non seulement l'homme genereux, ou miserable, ou prudent, mais aussi le chagrain peut se resoudre à mourir.* Mais il y a vne grande diuersité aux actions de nostre vie ; en nos conditions ; en nos ambitions ; & nous la receuons avec vn grand contétement quand nous commençons, quand nous nous aduançons, quand nous nous arrestons ; & quand nous nous reculons pour augmenter nos forces, quand nous nous en approchons, quand nous obtenons ce que nous voulons & choses semblables. En sorte qu'il a esté fort veritablement dit : *Que la vie qui se passe sans dessein est languissante & vague.* Ce qui est de commun aux sages & aux fols : ainsi que l'asseure Salomon ; *L'Eceruelé suit sa passion, il n'y a rien qu'il ne fasse.* Mesmes nous voyons que les plus puissans Roys,

qui eussent peu jouyr à leur gré, de tout ce qui eust esté agreable à leurs sens, ont pourtant parfois recherché du plaisir dans des choses basses & de neant; ainsi que Neron ayma à jouier du violon: Commode à escrimer: Antonin à conduire les chariots & d'autres qui se sont pleu à choses semblables, qu'ils ont preferé à toutes les autres delices qu'ils auoient à commandement. Tant il est vray que nous auons plus de satisfaction de faire quelque chose que d'en jouyr.

Au reste, il faut vn peu plus attentiuement remarquer, que le Bien Actif particulier est tout à fait different du Bien de la Communauté; encores qu'ils se rencontrent quelque fois par ensemble. Car combien que ce Bien Particulier Actif engendre par-fois & enfante par le moyen de la liberalité, qui est vne des Vertus de la Communauté; il y a neantmoins cela de difference, que plusieurs font des actions liberales non pour ayder ou rendre bien-heureux les autres; mais pour l'amour d'eux, & pour faire paroistre leur puissance & leur grandeur. Ce qui se voit tres-bien quand le Bien Actif eschet sur quelque chose de contraire au Bien de la Communauté. Car ceux qui mettent en trouble tout l'Vniuers comme Lucius Sylla & plusieurs autres, encores qu'ils n'en ayét pas tant fait que luy: ceux, dis-ie, qui semblent n'auoir autre ambition que de rendre tous les autres ou heureux ou malheureux, selon qu'ils sont ou leurs amys ou leurs ennemys, & qui veulent que le monde porte en quelque sorte leur Image, ou qui est vne  
vraye

vraye guerre de Geants ; telles gens , dis-ie , aspirent par leur haute superbe , à laquelle ils se laissent emporter , au Bien Actif particulier qui est au moins apparent : encores qu'ils s'esloignent bien fort de celui de la Communauté.

Mais ie diuiferay le Bien Passif en Bien Conseruatif & Perfectif. Car chaque chose a vn triple desir en soy qui regarde le Bien de soy-mesme en particulier. Le premier est de se conseruer. Le second de se perfectionner. Le troisieme de se multiplier ou de s'estendre. Cette derniere inclination est rapportee au Bien Actif , dont nous auons desia parlé. Et entre les deux autres sortes de Bien , le Perfectif est le preferable ; d'autant que c'est peu de conseruer vne chose en son estat , mais c'est beaucoup de l'esleuer au plus haut de sa nature : mesmes l'on treuve par le moyen des choses vniuerselles certaines natures plus releuées ; à la dignité & excellence desquelles les natures inferieures se rendent comme à leurs sources & à leurs fontaines. C'est ainsi que celui-là a parlé des hommes.

*Leur vigneurest de feu, & leur source est celeste.*

Car quand l'homme prend ou s'approche de la nature Diuine ou Angelique , il deuiet parfait en sa forme. Mais la peruerse & la contraire imitation du Bien Perfectif est la peste mesme de la vie humaine , & vn certain tourbillon rauissant , qui emporte & rauage tout : c'est à sçauoir quand les hommes au lieu de s'esleuer par vne eleuation formelle & essentielle , s'enuolent par vne ambition aueugle à vne eleua-

tion seulement locale. Car de mesmes que les malades ne trouuans point de remede à leur mal, vont de place en place; & meurent & remuent leurs corps, comme si en changeant de lieu, ils pouuoient esloigner d'eux, & fuir le mal qu'ils portent en leur interieur. Il en arriue de mesmes à l'ambition, quand les hommes transportez par vne fausse representation de ce qu'ils croyent qui peut les esleuer, n'obtiennent rien autre, que de se voir en vn lieu haut & releué.

Mais le bien Conseruatif n'est autre chose que la prise, & la jouissance des choses qui sont conformes à nostre nature. Or encores que ce Bien soit fort simple & naturel, neantmoins il paroist estre le plus lasche & le plus bas de tous les autres: & mesmes il reçoit vne certaine difference, touchant laquelle le jugement des hommes a esté en partie incertain; & l'on en a laissé en partie la recherche. Car la grandeur & la recommandation du bien de la jouissance, ou comme l'on dit d'ordinaire du Bien agreable, consiste à la sincerité d'en iouyr, ou à la vigueur du mesme bien. L'Egalité donne le premier, mais la diuersité & la vicissitude accordent le dernier. L'vn d'eux est moins meflangé de mal; & l'autre retient vne plus forte & plus vigoureuse impression du Bien. Au reste l'on est en doute de sçauoir, lequel des deux est le meilleur. De plus, l'on ne demande pas si la nature humaine peut retenir & l'vn & l'autre tout à la fois. Or sur ce qui est encores en doute, à commencé d'estre agitée cette question entre Socrate &

vn certain Sophiste; car Socrate soustenoit, *Que la felicité consistoit en vn ferme repos & tranquillité d'Esprit.* Et le Sophiste la constituoit en ce que, *L'on doit beaucoup desirer & beaucoup iouyr.* Mesmes ayans passé des arguments aux injures le Sophiste disoit, *Que la Beauté de Socrate estoit la beatitude d'une foughe, ou d'une pierre.* Et Socrate parlant de celle du Sophiste, disoit, *Que c'estoit celle d'un galeux, qui se frotte & se gratte sans cesse :* sans que pourtant l'une & l'autre de ces deux opinions, manquent de raisons, sur lesquelles on les puisse fonder. Car l'Escole d'Epicure est de mesme aduis que Socrate, laquelle ne nioit pas que la Vertu ne fist vne grande partie de la Beatitude. Que si ainsi est, il n'y a rien de si vray, que la Vertu est plus employée à moderer les troubles & les passions de l'Ame, qu'à iouyr des choses que l'on a desiré. Au reste il semble que cette resolution dont nous venons de faire mention; à sçauoir: *Que le bien perfectif a de l'aduantage par dessus le Conseruatif,* fait pour le Sophiste; d'autant que les acquisitions des choses desirées semblent peu à peu perfectionner la Nature. Et bien qu'elles ne le fassent pas veritablement, toutesfois ce mesme mouuement qui va en rond, porte quant & soy vne certaine espece de Mouuement progressif.

Mais la seconde question, à sçauoir-mon si la nature humaine ne peut pas tout ensemble retenir & la tranquillité de l'Esprit, & la vigueur de la jouissance estant bien définie, rend cette premiere inutile & superflue. Car ne voyons-nous pas fort sou-

uent que les Esprits d'aucuns sont tellement faits & composez, qu'ils se laissent aisément porter aux voluptez, quand elles sont presentées, sans pourtant qu'ils s'affligent quand ils en sont priuez. En sorte que cette fuitte Philosophique, *Ne pas vser, afin que vous ne le desiriez pas : ne pas desirer, afin que vous ne craignez pas*, semble estre la marque d'un homme lasche & plein de deffiance. Et pour en parler sainement, plusieurs doctrines des Philosophes semblent estre vn peu plus timides; & donner plus de preuoyance aux hommes, que la nature des choses ne desire. Comme par exemple, quand ils augmentēt la crainte de la mort en medicamentāt; car comme ainsi soit qu'ils ne vueillent pas que la vie de l'homme soit autre chose qu'une certaine preparation, & vn certain apprentissage de la mort; comment se pourroit-il faire que cet ennemy ne parust extremément terrible, duquel il est impossible de se garantir? Le Poëte entre les Payens a mieux rencontré.

*Qui diroit que c'est vn, des presens de Nature  
De terminer la Vie.*

Semblablement les Philosophes ont tasché en toutes choses de rendre l'esprit humain par trop esgal & harmonique; ne l'accoustumant pas aux mouuemens contraires & opposez. Dont ie crois que la cause vient de ce qu'ils se sont addonnez à vne vie particuliere, exempte d'affaires & deschargée de faire la court aux autres. Mais que les hommes imitent plustost les Lapidaires, qui remarquans dans vne de leurs

pierres fines quelque petite nuée , ou quelque petite glace ; s'ils voyent qu'ils ne l'affoiblissent pas trop de biseau, taschent de l'oster; autrement ils n'y touchent pas. Ainsi faut-il en sorte garder la tranquillité des esprits, que leur generosité ne vienne pas à se perdre: Mais c'est assez parlé du Bien Particulier.

Doncques apres auoir assez parlé du Bien de Soy-mesme , que nous auons aussi accoustumé de nommer Particulier , Priué, Indiuiduel : Je diray encores quelque chose du Bien de la Communauté qui regarde la Societé. On luy baille d'ordinaire le nom de Deuoir, qui se donne plus proprement à l'esprit bien affectionné enuers les autres: comme celuy de Vertu qui s'attribuë à l'esprit qui est bien fait & bien composé en son interieur. Toutesfois cette partie semble d'abord deuoir estre rapportée à la Iurisprudence; mais si vous y prenez garde de prés, il n'en est pas ainsi ; car il traicte du gouuernement & du pouuoir qu'vn chacun a sur soy-mesme & non pas sur les autres. Et de mesmes qu'en l'Architecture, c'est autre chose de faire les portes, de dresser les poutres & de preparer tout ce qu'il faut pour bastir ; & c'est autre chose de les assembler & de les attacher ensemble. Comme aussi dans les Mechaniques, ce n'est pas la mesme chose, fabriquer vn instrument, ou vne machine & eriger ce que l'on fabrique, le mouuoir & le mettre en œuure. Ainsi la doctrine de l'vnion mesme des hommes dans la Cité, ou en la Societé, est differente de celle qui les rend conformes & bien affectionnez à ce qui est vtile à vne telle Societé.

Cette partie des Devoirs se partage aussi en deux portions; dont vne traicte du Devoir de l'homme en commun: L'autre, des Devoirs Particuliers & qui ont diuerses cōsiderations, selon la profession d'vn chacun, la vacation, la personne, & le degré sur lequel il est. I'ay desia fait voir que cette premiere partie a esté assez bien cultiuée, & assez diligemment expliquée par les Anciens & par les autres; quant à l'autre; ie trouue que l'on en a parlé par-cy par-là sans l'auoir digerée en vn corps entier de Science. Ce n'est pas pourtant que ie trouue mauuais que l'on en ait ainsi traicté par parcelles; veu que mesme ie crois, qu'il seroit plus à propos d'escrire par sections sur cette matiere. Car qui sera celuy-là qui ait si bon esprit ou si bonne opinion de soy, que de croire qu'il puisse entreprendre de fort bien & de fort exactement terminer par discours les Devoirs Particuliers, & ceux qui ont diuerses considerations en chaque ordre & condition? Or est-il que les Traictez qui ne mōstrent pas ce qui s'est passé; mais sont seulement tirez de la generale cognoissance des choses & qui en parlent par Science, sont d'ordinaire inutiles & sans effect sur tels subjects. Car encores qu'il arriue quelquefois que celuy qui void joüer vne Comedie remarque ce à quoy l'Acteur mesme n'a pas pris garde; & bien que l'on mette en auant vn Prouerbe plus hardy que veritable; sur ce que le peuple se mesle de reprendre les actions du Prince: à sçauoir, *Que celuy qui est debout dans le vallon, void fort bien ce qui se passe sur la Montagne.* Il faudroit neantmoins auant tout, desirer que per-

sonne n'entreprist cet ouvrage, qu'il n'y fust grandement experimenté & fort bien versé. Car les determinations que les gens d'Estude donnent sur les matieres qui consistent en action, ne vallent gueres mieux que les controuerses que Phormion agita sur le sujet de la guerre; desquelles Hannibal fist si peu de compte qu'il les tint pour des songes & pour des resveries. Au reste ceux qui escriuent des Liures concernant leurs charges ou sur leur mestier, ont cette imperfection qu'ils rendent trop belles & estiment par trop excessiuement leurs Spartes. Ce seroit commettre vn grand crime, si sur ce genre de Liures ie ne faisois pas mention, par honneur, de ce tres-excellent Ouurage du Deuoir du Roy, qui a esté composé par vostre Majesté. Car cet escrit a ramassé & resserré en soy plusieurs tresors de Theologie, de Morale, & de Politique, tant descouuerts que cachez entre vne infinité d'autres belles pées tirées des autres Arts. Et selon mon iugement ie n'ay iamais rien leu de mieux raisonné, ny de plus ferme que ce Liure. Car l'on ne scauroit remarquer aucun endroit où la chaleur de l'inuention le fasse boüillonner; ny où la froideur de la negligence l'assoupisse ou l'endorme. Il n'est sujet à aucun vertigo qui luy fasse faire de fausses desmarches; il n'est pas employé à des digressions qui luy fassent faire de grands circuits inutiles, pour paruenir où il tend; il n'est desguisé ny par parfums ny par fards; dont se seruent ceux qui taschent plustost de plaire aux Lecteurs qu'à bien traiter leur sujet. Et ce qui est encores de plus confi-

derable, c'est que cet ouurage n'est pas moins excellent en esprit que beau de corps; en cela principalement qu'il est fort conforme à la verité; & qu'il est sortable à ce que l'on fait d'ordinaire. Mesmes il est exempt de ce vice, duquel nous auons parlé vn peu auparauant; c'est qu'il n'eleue pas immoderément & jusques à exciter de l'enuie, l'eminence & la grandeur Royale; ce qui seroit pourtant pardonnable à quiconque parleroit d'vn sujet si releué; & beaucoup plus à vn Roy mesmes qui escrit de la Majesté Royale, où l'on voit depeint non vn Monarque d'Assyrie ou de Perse, tout esclatant de gloire & de pompe: mais pour le dire avec verité, vn Moïse ou vn Dauid; qui estoient les Pasteurs de leurs peuples. Comme aussi ie ne mettray jamais en oubly ce que vostre Majesté prononça veritablement à la Royale & avec cet esprit sacré qui vous fait sainctement gouverner les peuples, prononça, dis-je, pour assoupir vne dispute de grande importance: c'est à sçauoir; *Que les Roys regnent selon les Loix de leurs Royaumes; de mesmes que Dieu gouuerne selon celles de la Nature: & qu'ils doiuent aussi peu souuēt se seruir de ce priuilege qui les met au dessus des Loix, comme Dieu employe rarement sa puissance à faire des miracles.* Neantmoins, vn chacun cognoist assez par cet autre Liure de vostre Majesté, intitulé De la libre Monarchie, que vous sçaez aussi bien quelle est la puissance absoluë d'vn Roy; & quels sont les *Extremitez* des droicts Royaux, ainsi que parlent les Scolastiques; comme quelles sont les bornes & les barrieres, où se terminent le deuoir & la charge

la charge du mesme Roy. C'est pourquoy ie n'ay pas fait de difficulté, de mettre en auant comme le premier & le plus excellent exemple que ie scaurois proposer, sur le sujet des Traitez des deuoirs particuliers, & de diuerses considerations, le Liure qu'il a pleu à vostre Majesté de composer: duquel ie dis la mesme chose que j'aurois publié d'un semblable qui auroit esté fait par vn autre Roy mil ans auparauant. Sans que ie veuille obseruer cette ordinaire bien-seance de ne louer personne quand il est present; pourueu que les loüanges que ie donne ne soient pas excessiues; & qu'elles ne viennent pas hors de temps & sans occasion. Et à vray dire, Ciceron ne fait autre chose en sa tres-excellente Oraison pour Marcus Marcellus, qu'exposer en public vn certain tableau d'un merueilleux artifice sur les loüanges de Cesar; bien qu'il la prononçast deuant luy-mesme. Plin Second en fist tout autant en la presence de Trajan. Mais ie reuiens maintenant à mon propos.

Au reste, il faut ramener à cette partie des Deuoirs de diuerses considerations de chaque vacation, ou profession, vne autre doctrine Relatiue, ou Opposée: c'est à scauoir, des Fraudes, des Finesses, des Impostures & de leurs vices: d'autant que les deprauations & les vices sont opposez aux Deuoirs & aux Vertus. Aussi ne les met-on pas tout à fait sous silence en plusieurs traitez que l'on a écrit; mais l'on en fait au moins en passant vne legere mention. Mais comment cela? Par forme de Satyre, ou à la Cynique à la mode de

Lucian, plustost que serieufemēt & avec grauité. Car l'on employe plus de temps à pincer par mesdisance plusieurs choses fort vtilēs & qui sont en leur entier, dans les Arts; & à les exposer aux hommes, afin qu'ils s'en mocquent; que de separer les choses qui y sont corrompuës & vicieuses, d'avec celles qui y sont bien saines & non corrompuës. Mais Salomon dit tres-bien: *La Science se cache du Mocqueur; mais elle se presente à celuy qui la recherche curieusement.* Car quiconque se mesle d'apprendre, avec dessein de se mocquer & de mespriser la Science, il trouuera à la verité tout plein de choses sur lesquelles il poinctillera; mais fort peu qui le rendent plus sçauant. Mais, comme ainsi soit que le traicté de cette matiere dont ie parle, doiuē estre conduit avec grauité & prudence & joinct avec vne certaine integrité & sincerité; il faut qu'il soit placé entre les mieux fortifiées citadelles de la Vertu & de la Probité. Car comme les Poëtes racontent du Basilic qu'il tuë celuy qu'il regarde le premier: & qu'il estouffe par la veuē de celuy qui le void le premier: de mesmes les fraudes, les impostures & les mauuaises façons ne peuuent nuire à celuy qui les a descouuertes le premier: mais si elles le preuiennent & non autrement, elles causent du danger. C'est pourquoy nous deuons rendre graces à Machiauel & à ceux qui ont escrit comme luy, qui disent ouuertement & sans dissimuler ce que les hommes ont accoustumé de faire, & non pas ce à quoy ils sont obligez. Car il est impossible que cette Prudence de Serpent soit joincte avec cette Innocence de Colombe,

en autre personne, qu'en celle qui cognoist bien la nature du mal iusques à son interieur; car sans cela la Vertu n'aura ny gardes, ny fortifications. Mesmes l'homme de bien ne sçauroit corriger & amender les meschans & les mauuais, s'il n'entroit premierement dans les profondes cauernes de la malice; d'autant que les hommes de iugement tout à fait corrompu & depraué, ont cela qu'ils presupposent que l'honesteté procede d'une certaine ignorance & simplicité de mœurs & de la seule creance que l'on adjouste aux Predicateurs, aux Precepteurs, aux Liures, aux Preceptes Moraux & aux discours ordinaires. En sorte que s'ils ne voyent bien clairement que ceux qui les exhortent & qui leur donnent de bons aduis cognoissent aussi bien qu'eux leurs fausses opinions & leurs mauuais principes, ils mesprisent les bons conseils qu'on leur donne touchant la probité des mœurs: aux termes de cet Oracle digne d'admiration rendu par Salomon: *Le fol ne recoit pas les paroles de Prudence, si vous ne luy dites les choses qu'il a dans son cœur.* Or ie mets entre les choses à Desirer cette partie des Finesses & des vices respectifs; & ie luy donne le nom de Satyre Serieuse, ou de Traitté de l'Interieur des choses.

Il faut aussi rapporter à la doctrine des deuoirs qui sont en diuerses considerations, les Offices mutuels des maris & des femmes; des parens & des enfans, du maistre & des seruiteurs; semblablement les loix de l'Amitié & de la recognoissance: comme aussi les obligations ciuiles, la fraternité qui doit

estre entre ceux qui sont d'un mesme college, & entre ceux d'un mesme voisinage, & autre choses semblables. Mais que cecy s'entende avec cette precaution, que ie traite ces choses en cet endroit, non entant quelles sont des parties de la Societé civile, (car cela appartient à la Politique) mais entant que les Esprits d'un chacun doiuent estre instruits & disposez à conseruer ces liens de la Societé.

Mais la doctrine du Bien de la Communauté de mesmes que celle du Particulier, traite du Bien non seulement simplement, mais par comparaison; où il faut considerer la conformité qui est entre l'homme & l'homme, le cas & le cas, entre les choses particulieres & publiques; entre le Temps present & futur; comme l'on peut remarquer en ce seuer & rude chastiment que fit L. Brutus de ses enfans, qui est grandement loüé par plusieurs. Au lieu qu'un certain autre en a dit.

*O mal-heureux, faut-il que les jeunes enfans  
Portent vn tel Destin?*

L'on peut considerer la mesme chose en ce souper, auquel furent inuitez M. Brutus, C. Cassius, & quelques autres: Car comme l'on eust agité la question: A sçauoir-mon s'il seroit permis de tuer vn tyran: & ce afin de descouurir ceux qui consentiroient à la conspiration que l'on auoit fait contre Cesar; les conuiez opinoient diuersement; car aucuns disoient qu'ouy; parceque la Seruitude estoit le dernier des maux, D'autres soustenoient que non;

d'autant que la Tyrannie estoit moins dommageable que la guerre ciuile, & les autres tenans vn tiers party, & comme sortis de l'Ecole d'Epicure soustenoient. *Qu'il estoit mal-faict, que les Sages fussent en danger pour les mal-aduisez.* Au reste il y a plusieurs cas és Deuoirs Comparez, entre lesquels celuy-là se presente souuent. *A sçauoir-mon s'il faut s'esloigner de la Iustice pour le salut de la patrie, ou pour quelque autre grand Bien qui en peut resulter.* Surquoy le Theffalien Iason auoit accoustumé de dire; *Il faut parfois commetre de l'Iniustice; afin que plusieurs choses se puissent faire iustement.* Mais il est aisé de repliquer. *Vous auez presentement celuy qui peut faire Iustice; & qui vous respond qu'il la fera pour l'aduenir.* Que les hommes suiuent les choses qui sont bonnes & justes maintenant : & qu'ils remettent à la Prudence diuine ce qui arriuera par apres. Mais c'est assez parlé de la doctrine de l'Exemplaire ou du Bien.

---

*Diuision de la Doctrine qui apprend comment il faut cultiuer l'Esprit en Doctrine des Caracteres des Esprits, des affections : & des remedes, ou des cures. Dependance de la mesme Doctrine qui consiste en la conformité du Bien de l'Esprit avec celuy du corps.*

## CHAPITRE III.

**L** reste maintenant, apres auoir parlé du fruiçt de Vie, ce que j'entends à la mode des Philosophes, à dire comment il faut en suite cultiuer l'Esprit; au defaut de quoy la premiere partie semble n'estre autre chose qu'une certaine image ou statuë, qui à la verité est fort belle à voir; mais qui n'a ny mouuement, ny vie. A quoy Aristote mesmes consent en ces termes expréz: *Il est doncques necessaire de parler de la Vertu: & de remarquer ce qu'elle est & d'où elle sort. Car ce seroit vne chose quasi inutile de la cognoistre & d'ignorer par quels moyens & par quelles voyes on l'acquiert: veu qu'il ne faut pas s'enquerir seulement de sa Beauté; mais comment elle se presente à nous, qui desirons & l'un & l'autre: de cognoistre la chose mesme & d'en iouyr. Ce qui n'arriuera pas selon nostre souhait, si nous ne sçauons d'où elle procede & comment elle vient.* Et ce mesme autheur parle plus d'une fois de cette partie en ces paroles si expressees, sans pourtant en poursuiure le discours. C'est de cela mesmes dont Ciceron loüe grandement Caton le jeune, c'est à sçauoir de ce qu'il aymoit la Philosophie. *Non afin de disputer comme font la pluspart, mais pour viure comme elle apprend.* Or bien que la nonchalance de nostre siecle, soit si grande, qu'il se rencontre fort peu de personnes qui prennent soing de bien cultiuer, & de bien dresser leur Esprit; & qui portent quelque reglement à leur façon de viure, ainsi que

le dit Seneque. *Vn chacun delibere des parties de sa vie ; mais personne ne pense à son total : en sorte que l'on peut croire que cette partie est superflüe. Cela ne m'empeschera pourtant pas que ie n'en die quelque chose : Au contraire , ie concluds avec cet Aphorisme d'Hypocrate que , Ceux qui ne sentent pas leurs douleurs , à cause qu'ils sont attaquez d'une grande maladie , sont malades d'esprit. Ils ont besoin de medecine, non seulement pour guerir le mal , mais aussi pour esveiller le Sens. Que si quelqu'un objecte que c'est proprement aux Theologiens d'entreprendre la guarison des esprits, il dit le vray ; mais rien n'empesche que la Theologie ne prenne à sa suite la Philosophie Morale, en qualité de seruante bien aduisée & de suiuate fidelle , qui est tousiours preste à luy obeyr & à la seruir : car comme il est escrit dans le Pseaume , *Que les yeux de la seruante regardent continuellement les mains de leur maistresse* : Quoy qu'il soit certain qu'on laisse plusieurs choses en la disposition de la seruante & sous son soin. De mesme la Morale doit entierement obeyr à la Theologie ; & doit prendre plaisir à executer ses commandemens : en sorte neantmoins qu'elle mesme peut contenir en soy plusieurs bons & vtiles enseignemens.*

C'est pourquoy, quand ie pense à l'excellence de cette partie, ie ne puisassez m'estonner de ce qu'elle n'est pas encores reduite en vn corps de doctrine ; & pour ce sujet, puis que ie la place entre ce qui est à Desirer, i'en diray vn mot.

Mais auant que de passer plus outre, tant en cecy

qu'en toutes les autres choses qui consistent en pratique : il nous faudra particulièrement voir, que c'est qui est en nostre puissance, & qui n'y est pas. Car en l'une de ces deux le changement a lieu, & en l'autre seulement l'Application. Le Laboureur n'a aucun pouuoir ny sur le naturel du terroir, ny sur le temperament de l'air : non plus que le Medecin sur la crise & sur la constitution naturelle du malade, ny sur la diuersité des accidents. Mais pour ce qui regarde la façon de cultiuier l'esprit & la sorte de guarir ses maladies ; il y faut considerer trois choses. Les diuers caracteres des Dispositions ; les Affections & les Remedes. De mesmes que quand il est question de medicamenter les corps il y faut faire trois observations, celle de la Complexion ou de la Constitution du malade ; celle de la maladie, & celle de la guarison. Dont le dernier est seulement en nostre puissance ; les autres deux n'en dependent point. Mais il ne faut pas rechercher moins curieusement ce qui est en ces choses là, qui ne sont pas en nostre pouuoir, que ce qui est en celles qui y sont ; parce que leur subtile & curieuse cognoissance doit seruir de fondement à la doctrine des Remedes ; afin qu'on les puisse plus aisément & plus heureusement appliquer ; de mesmes que l'on ne sçauoit bien faire vn habit, si l'on n'auoit pris la mesure du corps.

Doncques le premier article de la Doctrine qui apprend à cultiuier l'Esprit, contiendra les diuers Caracteres des Esprits ou des dispositions.

Je ne parle pourtant pas des ordinaires inclinations,

tions, que l'on a pour les Vertus & pour les vices; pour les troubles de l'Ame, & pour les affections; mais de celles qui sont plus interieures & radicales. Et à vray dire, ie m'estonne par fois sur ce sujet, de ce que ceux qui ont escrit, tant sur la Morale, que sur la Politique, ont d'ordinaire negligé d'en dire quelque chose, ou n'en ont du tout point parlé: Veu que son traitté pourroit donner vne grande lumiere à l'vne & à l'autre de ces Sciences.

Et ce n'est pas mal à propos, que l'on trouue dans ce qu'enseigne l'Astrologie vne entiere distinction des naturels, & des dispositions des hommes par les Planettes qui ont vne certaine domination: en ce qu'aucuns sont nais pour contempler, d'autres pour estre Iuriconsultes, les autres pour estre soldats, les autres pour briguer les charges, les autres pour aimer, les autres pour estre artisans, les autres pour estre de quelqu'autre condition. De plus, l'on remarque chez les Poëtes Heroïques, Satyriques, Tragiques & Comiques diuerses sortes d'Esprits; quoy qu'ils en parlent avec excés, & au dessus de la Verité. Mesmes cette matiere des diuers Caracteres des Naturels, est de celles dans lesquelles l'on fait plus d'estat des discours communs, que des liures mesmes; ce qui arriue fort rarement, mais pourtant quelquefois. Neantmoins les meilleurs materiaux, dont on se puisse seruir sur ce traitté, doiuent estre tirez des meilleurs Historiens, & non des oraisons funebres que l'on prononce en l'honneur de quelque homme de consideration qui est mort, mais

plustost du corps entier de l'Histoire: dans laquelle ce mesme homme est representé, comme s'il jouïoit son personnage sur vn theatre: car cette representation d'image paroist plustost vne description qu'un exact recit de loüanges; telle qu'est celle d'Affricain, ou du grand Caton, dans T. Liue; de Tibere, de Claude & de Neron dans Tacite; de Septimie Seuerie chez Herodian; de Louys XI. dans Philippes de Comines: de Ferdinand d'Espagne, de Maximilian l'Empereur, & des Papes Leon & Clement dans François Guichardin: Car ces escriuains ayans quasi toujours la veüe sur ces personnes qu'ils ont entrepris de dépeindre, ne font presque iamais mention de ce qu'ils ont fait, qu'ils ne disent quelque chose de leur naturel. Mesmes certaines Relations des Conclaves des Papes, que i'ay leu, portent de fort bons Caracteres des mœurs des Cardinaux; de mesmes que les lettres des Ambassadeurs monstrent quels sont ceux qui conseillent les Roys. Doncques que l'on fasse de cette matiere, dont i'ay desia parlé, qui est fertile & fort ample, vn entier traitté & fort exact. Et ie n'entends pas que ces Caracteres des Morales, comme l'on voit dans les Historiens, dans les Poëtes & dans les passe-ruës, soient pris comme des Images ciuiles toutes entieres; mais plustost comme des lignes & des traits plus simples qui forment par leur composition, & par leur meslange toute sorte d'effigies; & monstrent combien il y en a, qu'elles elles sont; & comment elles sont attachées & subordonnées les vnes aux autres; afin que de-là l'on fasse vne

artificielle & exacte dissection des Esprits, & des Ames; & afin que l'on descouvre les Secrets des dispositions qui sont aux hommes particuliers, pour bien dresser par leur cognoissance les preceptes, comment il faut guarir les Esprits.

Et il ne faut pas seulement comprendre en ce traité les Caractères des Esprits qui sont imprimez par la nature; mais aussi ceux qui leur arriuent d'ailleurs de la part du sexe, de l'aage, de la patrie, de la santé, de la beauté & de choses semblables: & ceux qui leur viennent de la fortune; comme des princes, des nobles, des roturiers, des riches, des pauvres, des magistrats, des idiots, des fortunez, des malheureux, & de tels autres. Car nous voyons que Plaute fait vn miracle de ce qu'un vieillard est bien-faisant. *Il fait du bien comme si c'estoit vn jeune homme.* Et saint Paul prescriuant (en ces mots, *Reprimandez-les rudement*) à ceux de l'Isle de Crete avec seuerité, comment il faut enseigner le Christianisme, accuse de mesmes que le Poëte le naturel de la nation. *Les Cretois sont tousiours menteurs, ce sont de mauuaises bestes & des ventres paresseux.* Saluste remarque cela dans le naturel des Roys, que c'est leur ordinaire de desirer ce qui porte de la contradiction: *Souuent de mesmes que les volontez des Roys sont violentes, aussi sont-elles muables, & se contrarient-elles quasi tousiours.* Tacite obserue que les honneurs & les dignitez tournent le naturel des hommes, plustost au mal qu'au bien. *Le seul Vespasian a esté changé en mieux.* Pindare prend garde, Que la foudaine & bonne fortune ramolit

souuent, & dissout les Esprits. *Il y en a qui ne peuuent digerer la bonne fortune.* Le Pseaume signifie qu'il est beaucoup plus aisé de se moderer, quand l'on est estably en quelque fortune, que quand l'on s'y auance. *Si les richesses vous escheent en abondance, n'y mettez pas vostre cœur.* Je ne nie pas qu' Aristote n'ait dans sa Rhetorique fait en passant quelque mention de certaines semblables obseruations, & que quelques autres n'en ayent parlé en diuers endroits; mais elles n'ont iamais esté incorporées dans la Philosophie Morale, où elles deuoient estre rapportées; de mesmes que le traitté de la diuersité du terroir, & de ce qu'il porte est le sujet de l'Agriculture; & le traitté des Complexions, ou des differentes habitudes des corps appartient à la Medecine. Et il faut qu'enfin cela se fasse maintenant, si d'auanture nous ne voulons imiter la temerité des Empyriques qui vsent des mesmes medicaments, pour toute sorte de malades, de quelque temperament qu'ils soient.

Après la doctrine des Caracteres, suit celle des Affections & des Agitations, qui tiennent lieu de maladies d'esprit, comme il a desia esté dit. Car ainsi que les Anciens Politiques souloient dire sur le sujet du gouuernement populaire, que *le peuple ressembloit à la mer mesme; & les Orateurs aux vents.* (Veu que la mer seroit de soy calme & paisible, si elle n'estoit agitée & troublée par les vents) ainsi le peuple seroit doux & traictable de sa nature, s'il n'estoit poussé & incité par des Harangueurs seditieux. L'on pourroit semblablement asseurer, que la nature de

l'Ame de l'homme seroit accoisée & rassise si les affections semblables à des vents, ne faisoient pas de tumultes & ne mettoient pas tout en trouble. Et c'est sur cecy que ie m'estonne encores de nouveau, de ce qu' Aristote qui a escrit tant de Liures de Morale, n'a aucunement parlé des Affections, comme de la principale partie de cette Science : au lieu qu'il en a fait mention en sa Rhetorique ; où elles ne doiuent pas estre traictées qu'en consideration de ce que l'on s'en sert dans l'Oraison, pour exciter & pour esmouuoir, où pourtant il en discourt aussi subtilement & aussi bien qu'il s'est peu faire à n'en dire que fort peu de chose. Car ses Disputes touchant la Volupté & la Douleur ne suffisent pas pour ce traicté ; ny plus, ny moins que l'on ne croiroit pas que celuy qui escriroit seulement de la clarté & de la lumiere, eust traicté de la Nature des couleurs particulieres. Car la volupté & la douleur ont vn semblable rapport aux affections particulieres qu'à la clarté à la couleur. Les Stoïciens se sont monstrez sur ce subiect beaucoup plus diligens que les autres ; entant qu'on le peut conjecturer par ce qui paroist ; neantmoins leur diligence a plustost esté terminée à de subtiles definitions qu'en vn Traicté entier & estendu. Et à vray dire, ie trouue de petits discours fort eloquents, faits sur certaines passions : à sçauoir sur la colere, sur la honte inutile & sur quelque peu d'autres. Mais s'il en faut parler sainement, les Poëtes & les Historiens sont ceux principalement qui enseignent cette Science : car ils depeignent & anatomisent iusques au vif ; comment

il faut exciter & animer les Affections ; comment il les faut adoucir & assoupir ; comment il les faut retenir & mettre souz bride , de crainte qu'elles ne s'eschappent : comment de plus elles paroissent , quoy qu'elles soient reprimées & cachées. De plus, ils montrent quelles actions elles font : quels changemens s'y trouuent : comment elles se rencontrent les vnes dans les autres : comment elles se combattent & se contrarient & vne infinité de choses semblables. Entre lesquelles cette derniere est grandement vtile dans la Morale & dans la Jurisprudence. En quelle façon , dis-je , vne Affection range l'autre ; & comment il est permis de s'en seruir d'une pour venir à bout de l'autre : ainsi qu'en vsent les Veneurs & les Fauconniers qui se seruent des bestes pour en prendre d'autres ; & des oyseaux pour en voler d'autres : ce qu'ils ne feroient pas si aysément d'eux-mesmes , s'ils n'auoient cette sorte d'ayde. Mesmes , c'est surquoy est fondé ce qui s'obserue si excellément bien en toutes choses dans la Jurisprudence : à sçauoir de recompenser & de punir, qui sont deux fermes colonnes , par lesquelles les Republicques sont soustenuës ; d'autant que ces deux affections de crainte & d'esperance qui dominant, repriment & retranchent toutes les autres qui sont nuisibles : de mesmes que l'on void souuent dans vn Estat qu'une faction empesche les mauuais desseins de l'autre. Il en est de la mesme sorte dans le gouuernement interieur de l'Amme.

Me voilà maintenant venu sur le sujet des choses

qui sont en nostre puissance, qui agissent sur l'Esprit; & qui attaquent & menent selon leur gré la Volonté & le Desir. Ce qui en consequence de cela peut beaucoup pour changer les mœurs. Surquoy les Philosophes deuoient fortement & vigoureusement rechercher : *Quelle est la Vertu & l'efficace de la Coustume, de l'Exercice, de l'Habitude, de la Nourriture, de l'Imitation, de l'Emulation, de la Conuersation ordinaire, de l'Amitié, de la Louiange, de la Correction, de l'Exhortation, de la Reputation, des Loix, des Liures, des Estudes, & de toutes les autres choses semblables qui sont contenuës dans la Morale.* L'Esprit patit & est disposé quand ces choses agissent, & quand elles entrent en quelque meslange, comme si elles estoient des ingrediens; l'on en fait des medemens fort profitables pour la conseruation & pour le recouurement de la santé de l'Ame, entant que cela se peut faire par des remedes humains. Et c'est de là que j'en choisiray vn ou deux, & ie m'y arresteray vn peu: afin que cela serue d'exemple pour les autres. Et pour cet effect, ie diray quelque chose de la Coustume & de l'Habitude.

Il me semble qu'Aristote a esté negligent, & n'a pas assez bien pensé à ce qu'il disoit, quand il a creu que la Coustume ne peut rien sur ces actions qui sont naturelles, ce qu'il a voulu induire par cet exemple : *Qu'encores que l'on iette mille fois la pierre en haut, elle n'acquerra pourtant pas l'inclination de monter librement: & mesmes, Qu'en voyant & en oyant souuent, on n'en voit, ny on n'en oyt pas mieux.* Car encores que cela se ren-

contre en certains, où la nature est déterminée ( de quoy ie ne veux pas prendre le loisir de rendre raison ) il en arriue bien autrement à ceux qui ont vne nature , qui dans vne certaine largeur souffre d'estre estenduë & d'estre resserrée. Et à vray dire , cet Auteur a peu voir qu'vn gant vn peu estroict s'elargist en le gantant souuét: que la houffine forcée long temps contre son naturel, prend vn autre ply qu'elle n'auoit & le retient pour tousiours. Que la voix deuiet meilleure & plus forte en chantant. Que le froid & le chaud se rendent supportables par coustume , & plusieurs autres choses semblables. Quant à ces deux derniers exemples ils s'approchent plus près de la chose que ne font ceux qu'il a rapportez. Toutesfois , quoy qu'il en soit , afin qu'il fust plus vray : Que tant les Vertus que les vices consistent en habitude , il falloit qu'il se mist en vn plus grand deuoir de donner des regles comment il falloit acquerir, ou rejeter telles habitudes: car l'on pourroit faire plusieurs preceptes touchant la sage institution des exercices de l'Esprit ; aussi bien que de ceux du corps. I'en remarqueray quelques-vns.

Le premier sera que dés le commencement nous nous prenions garde de ne pas entreprendre des choses ny plus hautes, ny plus basses qu'il ne faut. Car si vous chargez par trop vn Esprit mediocre , vous luy esmoussiez le contentement qu'il y a de bien esperer : & si vous en faites autant à vn esprit presomptueux , vous ferez qu'il se promettra plus de luy qu'il ne pourra executer : en quoy paroist l'impertinence ;

nence; & il arriuera en l'vn & en l'autre temperament d'esprit, que si l'euement ne correspond pas à ce que l'on en attend, l'esprit en fera abbatu & y receura de la confusion. Comme aussi si l'on luy impose vne charge plus legere il escherra vne grande perte, quand l'on aura acheué de s'aduancer.

Le second Precepte sera, Que pour exercer vne certaine faculté par laquelle l'on acquiert vne habitude, il faut obseruer deux sortes de Temps: Celuy auquel l'esprit est bien disposé à vne chose; afin que nous nous y auacions bien: & l'autre quand il est tres-mal préparé, & c'est pour lors qu'il faut avec vne forte dispute oster tous les obstacles & tous les empeschemens qui sont en l'Ame: d'où il arriuera que les Temps d'entre deux se couleront aisément & doucement.

Le troisieme Precepte sera celuy duquel Aristote s'est ressouenu en passant; Que nous nous efforcions de tout nostre pouuoir, pourueu que ce soit sans vice, de faire le contraire de ce à quoy nous sommes poussez par nature, comme quand nous montons contremont vne riuiere: ou quand pour redresser vn baston nous le courbons contre le ply contraire qu'il a des-ja.

Le quatriesme Precepte depend de cet Axiome qui est tres-vray, *Que l'esprit se laisse traifner plus heureusement & plus doucement, si l'on reüssit en ce que l'on a entrepris, non comme si l'on en auoit intention; mais comme en faisant autre chose.* D'autant que c'est naturel de quasi tousiours hair la contrainte & le commande-

ment feuer. Il y a aussi plusieurs autres choses que l'on peut utilement remarquer dans la conduite de la Coustume, laquelle s'introduisant avec prudence & avec dextérité, deuint vne autre Nature, comme dit le Prouerbe. Mais si elle s'insinuë mal à propos & par hazard, elle ne sera autre que le Singe de la nature, qui n'imité rien au vray, mais seulement avec imperfection & avec laideur. Que si nous auons enuie de parler des liures & des estudes; & de la vertu & de l'influence qu'ils ont sur les mœurs, nous manqueroit-il plusieurs preceptes & conseils utiles sur cela? N'est-ce pas vn des peres qui a nommé avec grande colere la Poësie le vin des Demons? parce qu'à n'en pas mentir, elle engendre plusieurs tentations, desirs dereglez & vaines opinions. Et ne faut-il pas considerer attentiuement ce sage dire d'Aristote: *Que les ieunes hommes ne sont pas capables d'apprendre la Philosophie Morale*; d'autant que les bouïllons des passions ne sont pas encores appaisez, ny assoupis par le Temps & par l'Experience des choses? Mais afin de parler comme il faut, n'est-il pas vray que les meilleurs Liures & les plus excellens discours des anciens Auteurs; par lesquels les hommes sont excitez à la vertu avec grand effect; tant en representant à la veuë d'vn chacun sa Royale Majesté: comme aussi en depeignant les opinions du vulgaire, habillées à la façon des escornifleurs de Court, pour se mocquer & rendre infame la Vertu. Tous ces discours, dis-je, ont de fort peu seruy pour apprendre à viure honestement & à corriger les mauuaises mœurs; parce

que les hommes aduancez en aage & iudicieux, n'ont pas accoustumé de les lire, ny de les feüilleter ; & qu'ils passent dans les mains des enfans & de ceux qui n'y entendent rien. Et de plus, n'est-il pas vray, que les ieunes hommes sont encores moins propres à estre instruits dans la Politique que dans la Morale, auant qu'on leur ait fait entendre que c'est que la Religion & la doctrine des mœurs & des deüoirs : de peur que ceux qui ont le iugement gasté & corrompu, ne croient que les differences Morales des choses ne sont pas vrayes & solides : mais qu'il faut tout mesurer par l'vtilité & par le succez: ainsi que le Poëte le chante :

*Vn heureux crime est appellé vertu.*

Et de plus :

*Celuy-là pour le prix de son crime a la Croix,  
Cestuy-cy la Couronne.*

Quant aux Poëtes, ils semblent dire cecy par moquerie & avec indignation : mais certains liures qui traictent de la Politique supposent cela mesmes serieusement & positiuement. Car c'est ainsi qu'il plaist à Machiauel de dire, *Que s'il fust arriué que Cesar eust esté deffait en bataille, il eust esté plus odieux que Cätilina.* Comme si la seule fortune eust fait difference entre vne certaine furie composée de volupté & de sang, & vn personnage qui auoit vne Ame genereuse, & le seul desirable entre les hommes naturels, s'il n'eust pas esté ambitieux. Nous voyons aussi de là mesme,

combien il est nécessaire que les hommes se rassassent à cœur saoul des Sciences qui introduisent la Pieté, & de celles qui traictent de la Morale, auant que gouster de la Politique. C'est à sçauoir, que ceux qui sont nourris dès leur plus bas aage dans la Cour des Roys & dans les affaires du monde, n'ont iamais cette franche & interieure probité, qui doit estre dans les mœurs, combien l'auront moins ceux qui ont estudié ? Au reste, ne faut-il pas vser de precaution dans les enseignemens Moraux, ou au moins en aucuns d'eux; afin que les hommes ne deuiennent pas opiniastrés, arrogans & non traictables? ainsi que Ciccon parle de M. Caton; *Sçachez que ces biens, que nous voyons estre diuins & remarquables luy sont propres, mais ceux que nous recherchons par-fois viennent tous non de la Nature, mais des Precepteurs.* Il y a plusieurs autres Axiomes sur ce qui est insinué dans les Esprits par l'Estude & par les Liures. Car ce que dit celuy-là, *L'Estude se passe en mœurs*, est fort veritable. Et il faut asseurer le mesme de la conuersation familiere, de la reputation, des Loix du pays, & des autres choses dont i'ay vn peu parlé cy-deuant.

Au reste, il y a vne certaine façon de cultiuer l'esprit, plus recherchée & mieux elaborée que ne sont les autres, & elle est fondée sur cecy: Que les esprits de tous les hommes viennent à estre en vn estat plus parfait en certain temps, & en d'autres en vn estat plus imparfait. Doncques le dessein & l'institution de cultiuer en cette sorte l'esprit, doit consister en cela, que l'on se ressoluë de ce temps agreable,

& que l'on efface & raye comme du Kalendrier ce-  
 luy qui est malin. Quant à la fixation de ce bon  
 temps, elle eschet en deux façons par vœux, ou au  
 moins par les tres-fermes resolutions de l'esprit &  
 par des obseruations & exercices, qui ne sont pas si  
 grand chose de soy, comme en ce que l'Ame est tous-  
 jours par ce moyen retenuë en deuoir & en obeïssan-  
 ce. Mais l'effacement des mauuais Temps peut venir  
 de double cause. Par vn certain rachapt ou expia-  
 tion de ce qui s'est passé; & par vne nouvelle maniere  
 de vie, comme s'il faloit ainsi viure entierement; mais  
 cette partie regarde totalement la Religion. Et ce  
 n'est pas merueilles; veu que la vraye & naturelle  
 Philosophie Morale, comme i'ay desia dit, tient lieu  
 de seruante pour le regard de la Theologie.

C'est pourquoy ie concluray cette portion qui  
 montre comment il faut cultiuer l'Esprit avec ce  
 remede le plus court, & le plus abregé de tous, qui  
 au reste est grandement excellent, & qui a grande  
 efficace pour former l'Ame à la vertu, & pour la pla-  
 cer à vn Estat le plus proche de la perfection. Et voi-  
 cy en quoy il consiste: *C'est qu'il faut choisir les fins aus-  
 quelles doiuent aboutir la vie & les actions; & les nous pro-  
 poser droitement & conformément à la vertu; en telle sorte,  
 neantmoins que nous ayons le pouuoir d'y atteindre.* Car si  
 l'on suppose ces deux choses. Qu'il faut, que les  
 Actions se terminent à ce qui est bon & honneste; &  
 que l'Esprit doit se resoudre fixemét & cōstamment  
 à les acquerir, ou à les obtenir, il s'ensuiura qu'il se  
 façonnera continuellemét sur la Vertu; & s'y trouue-

ra à toutes, par vne feule œuure. Auffi certes est-ce cette Operation qui represente l'ouurage de la Nature mesmes, au lieu que les autres dont i'ay parlé cy-deuant, paroissent seulement estre semblables aux Ourages de la main. Car de mesme que le Sculpteur, quand il trauaille apres quelque statuë, forme seulement la figure de cette partie, à laquelle la main s'applique, & non celle des autres; comme s'il façonne le visage, le reste du corps demeure vne pierre rude & sans forme, iusques à ce qu'il le vueille former. La Nature fait au rebours, quand elle entreprend de faire vne fleur ou vn animal, elle enfante & met au dehors tout à la fois, les premiers traits de toutes les parties. En la mesme sorte quand l'on acquiert les vertus par habitude, cependant que nous taschons de nous rendre Temperans, nous ne profitons que fort peu à deuenir Forts ou signalez en quelque autre vertu; mais quand nous nous desdions entierement, & nous voüions aux droites fins & honnestes, nous nous trouuerrons desia imbus d'vne certaine inclination pour obtenir & pour exprimer quelque vertu que ce soit, qu'elles nous ayent recommandé; & qu'elles veuillent que nous suiuiõs. Et peut-estre que c'est cet Estat de l'Esprit, qui est tres-bien descrit par Aristote, à qui il donne la marque, non de vertu, mais d'vne certaine Diuinité. Voicy quelles sont ses paroles: *Il est à propos d'opposer à l'inhumanité cette vertu Heroique ou diuine, qui surpasse l'Humanité.* Et vn peu apres: *Car comme il n'y a ny vice ny vertu en la beste, il en est de mesmes en Dieu. Mais cet*

estât est quelque chose de plus releué, que n'est la vertu; & cet autre est quelque autre chose, que n'est le vice. Pour ce qui est de Pline Second, se donnant la liberté de hautement parler, comme faisoient les Payens, propose la Vertu de Trajan, non pour estre imitée par les Dieux, mais pour leur servir d'exemplaire & de patron, quand il dit, *Qu'il n'est pas necessaire que les hommes fassent des prieres aux Dieux, pour autre sujet, qu'afin qu'ils se rendissent des maistres aussi benins, & aussi doux enuers les hommes, que Trajan se l'estoit monstré*: Cela tient de la prophane vanité des Gentils, qui embrassoient des ombres plus grandes que le corps. Mais la vraye Religion & la sainte foy Chrestienne s'attache à la chose mesme, en insinuant dans les Ames des hommes la Charité qui est tres-bien nommée le lien de la perfection; parce qu'elle lie & resserre par ensemble toutes les vertus; d'où vient que Menandre a fort bien dit sur le sujet de l'Amour sensuel, qui n'imite rien, qui vaille le Diuin. *L'Amour profite davantage à la vie humaine, que ne fait vn Sophiste gauchier*, par ou il veut dire, que l'Amour apprend beaucoup mieux à viure Moralement bien, que ne fait vn Sophiste & vn impertinent precepteur qu'il nomme Gauchier; d'autant qu'il ne peut faire en sorte par les regles, & par les preceptes penibles qu'il donne, que son escolier, soit si adroit, & si bien-faict qu'il puisse prendre aussi bonne opinion de foy; & se comporter avec tant de gentillesse en toutes choses; comme l'Amour l'en rend capable. Ainsi à vray dire, si l'Ame de quelqu'un est embrazée de l'ardeur de la

veritable Charité, il sera esleué par ce moyen à vne plus haute perfection qu'il ne le sçauroit estre par tous les preceptes de la Morale, qui peut estre prise pour vn Sophiste ; si elle vient à estre comparée avec cette doctrine \* de Charité. Et mesmes comme Xenophon a fort bien remarqué. *Qu'encores que les autres affections esleuent l'Esprit ; elles le destournent pourtant, & le detraquent par leur extazes, & leur excès : mais qu'il n'y a que l'Amour seul qui le dilate & le redresse.* Ainsi toutes les perfections humaines, dont nous renons compte à mesure qu'elles rendent la nature plus releuée, sont cependant plus suiettes à l'excès : Mais la seule Charité n'excede en rien. Aussi fut ce alors que les Anges aspirerent à deuenir aussi puissants comme Dieu, qu'ils pecherent, & qu'ils firent leur cheute. *Je monteray & ie seray semblable au Tres-haut.* Et quand l'homme tascha d'estre aussi sçauant que Dieu, il offensa, & il cheut, *Vous serez comme des Dieux, vous sçauerez le Bien & le Mal.* Mais celuy qui s'efforce d'imiter la Bonté & la Charité diuine, soit-il Ange ou homme, il n'encourt, ny n'encourra iamais aucun danger, mesmes nous y sommes inuitez. *Aymez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persecutent, & qui vous calomnient, afin que vous soyez enfans de vostre Pere qui est aux Cieux ; qui fait luire son Soleil sur les Bons & sur les mauvais ; & qui pleut sur les Iustes & sur les Iniustes.* Et les Payens proferoient ces paroles : *Tres-bon, Tres-grand,* quand leur Religion parloit de \* l'Archetype de la nature diuine. Côme aussi l'Escriture Saincte publie  
que

\* Adioulté.

\* C'est à dire, premier mobile.

que *sa Misericorde est au dessus de toutes ses Oeuures.*

Je viens donques d'acheuer cette partie de la doctrine Morale, que ie nôme \**les Georgiques de l'Esprit*; \* C'est à dire, comment il faut cultiuer l'esprit.  
 en laquelle si quelqu'un croit considerant ses portions, que ie n'ay pas eu d'autre dessein que de rediger en Art ou en Doctrine les choses que les autres Autheurs ont passé souz silence comme communes, ordinaires, & assez claires & cogneuës de foy; que celuy-là qui a cette croyance en iuge comme il luy plaira, pourueu neantmoins qu'il se souuienne de ce, dont i'ay donné aduis au commencement; Que i'ay proposé de monstrier non la beauté des choses, mais quel est leur vsage & leur verité; qu'il ramene aussi vn peu à sa memoire cette inuétion de l'ancienne parabole des deux portes du Sommeil.

*Les portes du Sommeil sont de double matiere.*

*De Corne (comme on dit) & d'Ivoire luisant,*

*Les Simulacres vrais sortent par la premiere,*

*Et tout Fantosme vain, par l'autre va passant.*

Certes la porte d'Yvoire est fort magnifique: mais les vrais Songes entrent par celle qui est de Corne.

Je pourrois mettre par forme d'Addition, touchant la Morale cette obseruation: à sçauoir, Que l'on peut trouuer vn certain rapport & vne certaine conuenance entre le Bien de l'Ame, & le Bien du Corps. Car comme nous auons dit: Que le Bien du Corps consiste en santé, en beauté, en force & en plaisir: ainsi nous verrons que le Bien de l'Ame, à le considerer selon ce qu'en dit la Morale, tend à rendre l'Ame saine & exempte d'agitations, à l'embellir & à la

parer des ornemens de la vraye beauté; à la faire devenir forte & habille à tout entreprendre dans la vie. Bref, à luy apprendre de retenir avec vigueur le sentiment du plaisir & de l'honneste contentement. Au reste ces choses ne se rencontrent que fort rarement toutes ensemble dans l'Ame, de mesmes qu'au Corps. Car il est aisé de remarquer que plusieurs personnes fort habilles & de bon Esprit, sont neantmoins sujettes à estre agitées par les passions; sans que l'on voye en leurs mœurs, rien de gentil ny d'agréable. Il y en a d'autres qui ont ces belles qualitez; & qui n'ont aucune sorte de prud'homme, pour vouloir, ny aucunes forces pour pouvoir bien faire. D'autres ont vne bonne Ame, & sont sans vice, qui pourtant ne paroissent pas ce qu'ils sont, ny ne sont utiles au public. Et d'autres qui peuvent auoir en eux ces trois sortes de perfections, estant neantmoins tristes & mornes, comme des Stoïques, font à la verité des actions vertueuses, mais ne se rejoüissent iamais. Que s'il arriue que deux ou trois de ces quatre choses se rencontrent quelquefois tout ensemble, il arriue neantmoins fort rarement, que toutes y soient comme i'ay dit. Mais i'ay assez amplement traité ce principal membre de la Philosophie humaine, qui contemple l'Homme, comme composé de Corps & d'Ame, en tant neantmoins qu'il est Separé, & hors de la Societé.

*Fin du septiesme Liure.*



DE LA  
**DIGNITE**  
 ET DE  
 L'ACCROISSEMENT  
 DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM  
 & Vicomte de S. Aubain.

*LIVRE VIII.*

---

A SON ROY.

ZZz ij

*Diuision de la Doctrine Ciuile, en Doctrine de la Conuer-  
sation; en celle des Affaires & en celle du Gouver-  
nement ou de la Republique.*

CHAPITRE I.



I R E,

L'Ancienne Relation dit qu'un iour il se fist vne solemnelle assemblée de plusieurs Philosophes en la presence de l'Ambassadeur d'un Roy estrangier; où chacun d'eux fist paroistre ce qu'il sçauoit : afin que celuy qui les escoutoit eust dequoy faire vn bon rapport de l'esmerueillable sagesse des Grecs. Mais il y en auoit vn entr'eux qui ne disoit mot & ne discourroit pas comme les autres. A quoy l'Ambassadeur prenant garde, il se tourna de son costé & luy dit : *Mais que pourray-ie dire de vous ?* auquel il re-partit : *Vous pouuez raconter à vostre Roy que vous auez trouué entre les Grecs vn homme qui se sçait taire.* Et à vray dire, ie m'estois oublié en cet Abregé des Arts, d'y insérer celuy de se Taire, que j'enseigneray maintenant par mon propre exemple ; parce qu'il est souuent à Desirer. Car puis qu'ainsi est que l'ordre des choses me conduit enfin à bien tost traicter de l'Art de Gouverner ; & que j'adresse mon Discours à vn

Roy qui est parfaitement bien entendu en cela, pour s'estre nourry en cet exercice dès ses plus jeunes années ; & puis qu'il n'est pas possible que ie mette en oubly l'honneur que i'ay receu en la charge que i'ay tenu auprès de vostre Majesté ; ie iuge qu'il sera plus à propos que ie tesmoigne deuant vostre grandeur quels sont mes sentimens en me taisant sur ce sujet, que d'en escrire quelque chose. Et pour en parler avec verité, Ciceron fait mention non seulement d'un certain Art, mais aussi d'une certaine Eloquence qui se trouue à ne rien dire : Car racontant en vne de ses Epistres escrite à Atticus certains discours qu'il auoit eu avec vn autre, il parle ainsi : *En ce lieu là, i'ay pris quelque chose de vostre Eloquence ; car ie me suis tenu.* Mais Pindare qui a cela de particulier qu'il frappe à l'improuiste les esprits des hommes, avec vne petite mais fort remarquable sentence, comme si c'estoit avec vne baguette diuine, met en auant ces paroles : *Quelquesfois, ce que l'on ne dit pas fait plus d'effect que ce que l'on dit.* Doncques i'ay resolu en cette partie de me taire, ou ce qui est fort approchant du Silence, d'en parler fort succinctement. Mais auant que de venir aux Arts du Gouuernement, ie proposeray quelque chose touchant les autres portions de la Science Ciuile.

Ce que l'on y traite est plus engagé dans la matiere qu'aucun autre sujet dont on puisse parler. C'est pourquoy il est tres-difficile de la reduire en Axiomes. Toutesfois il y a certaines choses qui ostent cette difficulté. Et en premier lieu, comme ce Caton le

Censeur auoit accoustumé de dire de ses Romains: *Qu'ils estoient semblables à des brebis, dont l'on conduit avec plus de facilité tout le troupeau, qu'une seule; parce que si vous venez d'en faire passer quelques vnes par un chemin, toutes les autres l'enfileront de mesme.* Et c'est en cette considération qu'il est plus mal-aysé de bié viure moralement que politiquement. En second lieu, la Morale se propose de teindre & de remplir l'esprit d'une bonté intérieure; mais la Science Ciuile requiert seulement la bonté extérieure; car elle suffit pour viure en compagnie. C'est pourquoy il arriue souuent que le Gouvernement est fort bon; mais qu'il eschet en de mauuais temps: car l'on rencontre plus d'une fois dans l'Histoire Sacrée, où elle parle des Roys qui estoient gens de bien & deuots, l'on rencontre, dis-je, ces mots: *Mais le peuple n'auoit pas encores dressé son cœur au Seigneur, qui estoit Dieu de leurs peres.* Et c'est pour ce regard qu'il est mal-aysé de bien viure moralement. En troisiésme lieu, les Republiques ont cela de singulier qu'elles se meuent plus pesamment & avec plus d'effort; comme si elles estoient de grandes machines; c'est pourquoy elles ne viennent pas si tost à se ruiner. Car de mesme qu'en Egypte les sept années de fertilité supporterent les sept années de famine; ainsi dans les États la bonne institution des premiers temps, fait que les fautes qui viennent apres n'endommagent pas à l'heure mesme. Mais les résolutions & les mœurs des particuliers peuuent estre bien plus viste renuerfées. Bref, cela nuist à la Morale & profite à la Politique.

La Science Ciuile a trois parties , selon les trois sommaires actions de la Compagnie. La Doctrine de la Conuersation : celle des Affaires ; & celle du Gouvernement , ou de l'Estat. Car il y a trois sortes de Bien que les hommes souhaitent de s'acquerir par la Societé Ciuile. Le soulagement contre la Solitude, L'ayde dans les affaires: Et la protection contre les injures. Et ces trois Prudences sont entierement differentes entr'elles & fort souuent separées. La Prudence dans la Conuersation: La Prudence dans la negotiation: Et la Prudence dans la Conduite.

Et à vray dire , pour ce qui est de la Conuersation l'on n'y doit paroistre ny affecté , ny encores moins s'y porter negligemment ; veu que la Prudence peut beaucoup à s'y bien comporter : outre qu'elle a cette perfection qu'elle est la cause des bonnes mœurs ; & qu'elle est grandement vtile , tant pour bien faire les affaires publiques que les particulieres. Car de mesmes que l'Action ( encores que ce soit quelque chose d'exterieur) est vne partie tellement remarquable en celuy qui parle en public , qu'elle est preferable à ces autres qualitez qui semblent estre plus serieuses , & plus interieures. Ainsi la Conuersation, & s'y sçauoir bien conduire , encores que cela consiste en choses exterieures , est la plus belle perfection , si ce n'est la plus haute , que l'homme ciuil puisse auoir. Car le Poète monstre tres-bien ce que peut le visage & qu'on y lit dessus.

*Ton dire ne destruis, en monstrant ton visage.*

Car celuy qui haranguera , pourra tout à fait raualer

& rabatre la force qui est en sa harangue, & mesmes si nous nous en remettons à Ciceron, le visage peut aussi bien démentir les Actions, que les Paroles; veu qu'en recommandant à son frere l'Affabilité qu'il deuoit monstrier à ceux de la Prouince où il estoit, il n'a pas dit qu'elle deuoit principalement consister au libre accès qu'il leur deuoit donner aupres de sa personne; mais aussi à les bien accueillir, & à leur faire bon visage. *Cela ne fait rien à celuy qui a vn visage dissimulé & couuert, de faire tenir sa porte ouuerte.* Nous remarquons aussi semblablement qu'au temps que Ciceron se banda premierement contre Cesar, & du temps de cette guerre-là Atticus l'aduertit par lettre avec diligence & serieusement, que son visage & sa démarche fissent paroistre son pouuoir & sa grauité. Que si la moderation de la bouche & du visage, a tant de puissance, que ne fera pas le Discours familier, & les autres choses qui concernent la Conuersation? Et à n'en mentir pas le sommaire & l'abregé de la beauté & de la gentillesse des mœurs, consiste quasi tout en cela, que nous peziens comme en esgale balance l'authorité des autres & la nostre; & que nous conseruions aussi bien l'une que l'autre. Ce que Tite Liuen'a pas mal exprimé (encores qu'il pensast ailleurs) en parlant de soy-mesme: *De crainte, dit-il, que ie ne paroisse arrogant ou obligé; dont le premier met en oubly la liberté d'autruy; & le second la sienne propre.* Mais si au contraire il arriue que nous nous estudions à la Ciuilité, & à l'exterieure gentillesse des Mœurs, cela passe en vne certaine affectation desagreable,

greable, & qui n'est pas legitime: car qu'y a-il de plus laid que de transporter le Theatre dans la vie? Et bien que l'on ne tombe pas dans cet excès vicieux, l'on employe pourtant trop de temps à ces choses legeres: & l'esprit se rabaisse plus qu'il ne faut dans ce soing. C'est pourquoy de mesmes que les Precepteurs aduertissent souuent dans les Colleges leurs Escoliers, qui ont affection à l'estude, mais qui s'amusent par trop à l'entretien de leurs compagnons, ils les aduertissent, dis-je, que leurs *Amis sont les larcions du Temps*: ainsi de vray, ces choses qui se practiquent d'ordinaire dans les Conuersations; le temps qu'il faut pour se parer & l'occupation de l'Esprit, font vn grand larcin des Meditations plus serieuses. De plus, ceux qui entendent le mieux la Ciuilité, & qui semblent y estre entierement nais, sont quasi tous à cela, qu'ils s'y plaisent tellement, qu'à peine aspirent-ils iamais à des Vertus plus solides & plus releuées. Là où à rebours ceux qui recognoissent qu'ils ne reüssissent pas dans cette vie ciuile, taschent de suppleer ce defaut par vne bonne reputation. Car où elle se rencontre, tout est bien seant; mais où elle n'est pas, c'est pour lors qu'il faut rechercher le secours de l'vtilité des mœurs, & de l'Affabilité. Au reste, à peine trouuerez-vous vn plus fascheux & vn plus ordinaire empeschement pour les affaires, que la trop curieuse obseruation de cette bonne mine exterieure; & cette autre chose qui sert à cela mesmes, à sçauoir le choix exact que l'on fait du Temps & de la Commodité. Et sur ce propos Salomon dit

fort bien: *Celuy qui regarde aux vents ne sème pas; & celuy qui regarde aux nuées ne moissonne point.* Car il faut que nous fassions naistre la commodité, & n'on pas l'attendre. Et afin de le dire en vn mot, cet ajustement de ciuilité dans les mœurs, est comme le vestement de l'Esprit, c'est pourquoy il doit rapporter de semblables commoditez. Premièrement, il doit estre tel, que l'on s'en doit seruir d'ordinaire; de plus, il ne doit estre ny trop delicat, ny trop somptueux. Apres cela, il le faut former en telle sorte que s'il y a quelque vertu en l'Ame, il la doit faire voir apparemment; & s'il y a quelque difformité, il la doit suppléer & cacher. En dernier lieu, & pardessus toutes choses, il ne faut pas qu'il soit si estroit, qu'il resserre en forte l'Ame, qu'il luy empesche le libre mouuement, qu'elle doit auoir dans les affaires. Mais cette partie de la Science ciuile, touchant la Conuersation, a esté traittéee avec eloquence par aucuns; c'est pourquoy elle ne doit point estre mise en quelque façon que ce soit entre les choses qui sont à Desirer.

---

*Diuision de la Doctrine des Affaires, en doctrine des Occasions esbanduës; & en Doctrine de l'Intrigue de la vie. Exemple de la Doctrine des Occasions esbanduës tiré de certaines Paraboles de Salomon. Preceptes de l'Intrigue de la vie.*

## CHAPITRE II.



**L**E partageray la Doctrine des Affaires en Doctrine des Occasions espanduës; & en Doctrine de l'Intrigue de la vie. Dont vne comprend la diuersité totale des Affaires; & est comme le Secretaire de la vie commune. L'autre recueille & donne seulement ce qui sert à agrandir vne Fortune particulière; & toutes deux peuuent tenir lieu, pour le regard d'un chacun, de certaines tablettes & memoires de ce qu'on doit faire. Mais auant que de descendre aux Especies, ie diray generalement quelque chose touchant la Doctrine des Affaires; dont personne n'a fait aucune mention iusques à present, ainsi que le sujet le meritoit, au grand des-honneur tant des sciences que des hommes sçauans. Car c'est de cette racine d'où procede ce mal qui a diffamé les studieux, c'est à sçauoir: *Que la Doctrine & la Prudence ciuile ne se treuuent ensemble, que fort rarement.* Car si quelqu'un prend bien garde aux trois prudences qui appartiennent à la vie ciuile, ainsi que i'ay desia remarqué, il verra que celle de la Conuersation est quasi tousiours mesprisée par les hommes doctes, comme estant quelque chose de bas; & outre cela ennemie des Meditations. Pour ce qui est de celle qui se trouue dans le gouvernement du public, s'il arriue parfois que les doctes soient appelez pour estre Ministres de l'Estat, ils ne se trouuent pas em-

peschez à faire ce qui est de leur deuoir ; mais fort peu y sont aduâcez. Quant à ce qui est de la Prudence, dont ie parle maintenant, qui paroist dans la negociation qui a principalement lieu en la vie humaine, l'on n'a point de liures qui en traittent, excepté certains petits Enseignemens ciuils, ramassez en vn faisseau ou deux, qui n'ont aucune correspondance à la grandeur de ce sujet. Car s'il y en auoit sur cette matiere, comme sur les autres, ie ne douterois aucunement, que les Sçauans hômes instruits par quelque petit recueil d'Experience, ne deuançassent les ignorans qui auroient plus long temps negocié ; & que ces habilles gens ne frappassent de plus loing, se seruans de leur propre Arc, comme l'on dit.

Et nous ne deuons pas craindre que cette Science comprenne tant de matiere, qu'il soit impossible de la ranger sous des preceptes : car elle en a beaucoup moins que celle qui apprend comment il faut gouverner vn Estat, qui est pourtant fort bien traittée. L'on sçait qu'autresfois parmy les Romains & du bon temps, il y a eü certaines personnes qui faisoient profession d'enseigner cette sorte de Prudence. Car Ciceron tesmoigne que cette coustume estoit introduite vn peu auant qu'il vint au monde : que les Senateurs les plus habiles en prudence & en experience ; à sçauoir, les Coruncás, les Curies, les Lelies & tels autres personnages s'alloient pourmener à la place à certaines heures ; où ils se faisoient voir au peuple qui par cette commodité les consultoit, non sur le Droit, mais touchant toute sorte d'affaires : Par

exemple, sur le mariage de leur fille, sur la nourriture de leur fils, sur l'achat d'un fonds, sur un contrat, sur une accusation, sur une justification, ou sur toute autre chose qui peut escheoir d'ordinaire en la vie. D'où il appert qu'il y a une certaine Prudence qui baille conseil mesmes dans les affaires particulieres; qui prend son origine de la generale cognoissance & experience des choses, qui sont dans le commerce des hommes. Et cette Prudence s'exerce à la verité sur ce qui se presente particulièrement à décider; bien qu'elle soit tirée d'une generale obseruation de ce qui est arriué de semblable. Mesmes dans ce Liure de la Demande du Consulat, que Ciceron a composé pour l'enuoyer à son frere: & qui est l'unique traité que nous auons, comme ie crois, des Anciens, touchant une certaine affaire particuliere: dans ce Liure, dis-je, nous remarquons, qu'encores qu'il ne fust principalement fait que pour donner conseil sur ce qui se presentoit alors, qu'il contient neantmoins plusieurs maximes Politiques, qui monstrent non seulement ce qu'il falloit faire sur cette occurence; mais donnent une certaine regle à s'en seruir pour iamais, quand il s'agira des Elections qui se font par le peuple. Mais il n'y a rien en ce genre comparable à ces Aphorismes de Salomon, duquel l'Escriture tesmoigne, *Qu'il a eü le cœur comme le sable de la mer*: Car de mesme que les sablons environnent tous les riuages de l'Vniuers; ainsi la Sageffe de ce Roy a compris les choses humaines & les diuines. Et vous trouuez clairement dans ces courtes Sentences, outre

ce qui regarde pour la pluspart la Theologie, plusieurs preceptes & excellens aduis concernant la civilité; qui sortent, à vray dire, des plus profonds myfteres de la Sageſſe; & qui prennent leur cours en vne vaſte campagne de diuerſité. Mais parce que ie mets entre les choſes que nous auons à Deſirer, la Doctrine des Occaſions eſpanduës, qui eſt la premiere portion de la Doctrine des Affaires, ie m'y arreſteray quelque peu ſelon ma couſtume. Et j'en propoſeray vn exemple tiré de ces Aphoriſmes, où Paraboles de Salomon: Sans qu'aucun puiſſe, comme ie crois, me reprocher à bon droit que ie tourne au ſens Politique vn des Autheurs qui ont eſcrit ſur la Sainte Eſcriture. Car j'eſtime que ſi l'on pouuoit trouuer les Commentaires que le meſme Salomon a fait touchant la nature des choſes, dans lesquels il a parlé de toute ſorte de vegetaux, à prendre depuis la mouſſe qui rampe ſur le mur, iuſques au Cedre du Liban, & où il a fait mention des Animaux, qu'il ne ſeroit pas defendu d'interpreter ce Liure ſelon le ſens naturel; & c'eſt ce que ie pretends me deuoir eſtre permis; quand j'adjuſte \* ſes Paraboles, à ce qui eſt de la Politique.

\* Adjuſté.

EXEMPLE DE LA PORTION  
des Occaſions Eſpanduës tiré de certaines Paraboles  
de Salomon.

I. PARABOLE.

*Vne douce Reſponce r'abbat tout à fait la Colere.*

## E X P L I C A T I O N.

Si vostre Roy, ou celuy à qui vous deuez obeyssance est grandement offensé contre vous, Salomon donne vn double precepte, sur lequel vous formerez ce que vous auez à luy dire. Le premier est, *Que vous respondiez*. Et l'autre, *Que vostre respõse soit douce*. Le premier en contient trois. Premièrement que vous vous gardiez bien qu'un triste & un opiniastre Silence ne vous rende pas muet; car cela rejette toute la faute sur vous, comme si vous n'auiez rien à respondre: ou cela accuse secretement d'injustice le maistre, comme s'il auoit les oreilles bouchées à vne defence, quoy que juste. En second lieu, que vous vous gardiez bien de differer & de demander du temps pour vous justifier: car ou cela monstrera la mesme chose que nous auons remarqué cy-dessus: c'est à sçauoir, que celuy qui a du pouuoir sur vous se laisse par trop transporter à la passion: ou cela signifie entierement que vous meditez de dresser avec artifice quelque defence, puis que vous n'auiez rien à dire sur le champ. En sorte qu'il seroit plus à propos de vous excuser à l'heure mesme sur ce qui se presente. En troisieme lieu, que ce que l'on dira soit vne vraye response & non vne pure confession, ou soumission: & que cette response tienne quelque chose de l'Apologie & de l'excuse. Car il n'y a point d'assurance d'agir autrement, si l'on n'a à faire à des personnes genereuses & magnanimes, ce qui se rencontre fort peu souuent. En der-

560 DE L'ACCROISSEMENT  
nier lieu il suit: Que la responce soit douce, & non pas  
effrontée, ou rude.

## II. PARABOLE.

*Le prudent valet aura de l'advantage sur l'enfant mal-  
advisé. Et il partagera l'heritage entre les freres.*

### E X P L I C A T I O N.

En toute famille qui est en dissention & en trouble, il se trouue souuent quelque Valet ou quelque Amy de basse condition qui est puissant, & qui s'entremet avec franchise à l'accommodement des disputes qui sont en la famille, à qui pour ce sujet toute la maison, & le pere de famille mesmes sont obligez. Quant à luy, s'il veut faire ses affaires, il foment & accroist la diuision qu'il y rencontre: mais s'il est fiddle & veritablement homme de bien, c'est sans dispute qu'il merite beaucoup; en sorte qu'on le doit estimer à l'esgal d'un frere, ou au moins luy fier le mesnagement de l'hoirie.

## III. PARABOLE.

*L'Homme sage s'il a querelle avec le fol, soit qu'il se mette  
en colere, soit qu'il se mocque, il ne trouuera pas de repos.*

### E X P L I C A T I O N.

L'on nous aduertit fort souuent d'euitter la com-  
pagnie

pagnie de ceux qui ne sont pas noz esgaux souz ce sens. *Ne prenons pas querelle avec de plus grands que nous*, mais l'aduertissement que nous donne icy Salomon, n'est pas moins vtile : *Ne disputons pas avec celuy qui ne le merite point* : car cela ne se peut passer qu'à nostre desaduantage; d'autant que si nous auons le dessus, il ne s'ensuit aucune victoire; & si nous demurons dessouz, il en arriue vn grand des-honneur: Sans qu'il serue de rien en vne telle contention d'Esprit, si ce que nous faisons se passe parfois, comme par forme de raillerie, ou si nous nous y comportons graument & avec mépris: Car de quelque costé que nous nous tournions, nous en deuiendrons moindres, & nous ne nous en tirerons iamais à nostre honneur. Mais le pire de tout, est quand cette personne avec laquelle nous auons à démeller ie ne sçay quoy, a (ainsi que dit Salomon) quelque chose d'approchant à vn fou, c'est à dire, s'il est Audacieux & Temeraire.

#### IV. PARABOLE.

*N'escoutez pas tous les discours que l'on fait, de crainte que vous n'oyez vostre valet mesdire de vous.*

#### EXPLICATION.

Il n'est quasi pas croyable, combien l'inutile Curiosité donne de trouble à la vie, dans les choses qui nous regardent. C'est à sçauoir, quand nous nous

peinons de rechercher les secrets qui estans descouverts & trouuez donnent de l'affliction à nostre Ame, & ne profitent de rien pour nous donner du Conseil. Car premierement, il s'ensuit vn tourment d'Esprit & vne inquietude, veu que toutes les choses humaines, sont pleines de perfidie & d'ingratitude. En sorte que si l'on pouuoit recouurer quelque miroir Magique, où l'on peust voir les haines, & tout ce que l'on brasse contre nous en tous endroits, il vaudroit beaucoup mieux de le jetter tout à l'heure mesmes, & le briser,

\* *que de le garder.* Car ces choses ressemblent au petit bruit que font les feuilles, quand elles sont agitées du vent, & cela s'esuanouit bien tost. Secondement, cette curiosité charge l'esprit de fort grands soupçons, ce qui est grandement ennemy des Conseils, & les rend inconstants & embarrassez. Tiercement,

\* *recherche impertinente,* arreste bien souvent les maux, qui sans cela passeroient outre. Car c'est vne chose dangereuse d'irriter les consciences des hommes, qui croyants n'estre pas descouverts, se changent aisement en mieux; mais s'ils sentent qu'on les a apperceu, ils chassent vn mal par vn autre. Doncques l'on tenoit avec raison, que c'estoit vne grande prudence à Pompée le Grand, d'auoir promptement jetté dans le feu toutes les lettres qu'il auoit receu de Sertorius, sans les auoir leuës; ny sans auoir permis qu'aucun les leust.

\* Adjoufté.

\* Adjoufté.

## V. PARABOLE.

*La Pauvreté survient comme vn Messager & la Necessité comme vn Gendarme.*

## EXPLICATION.

La Parabole décrit tres-bien comment les Naufrages des fortunes arriuent aux prodigues, & aux mauuais mesnagers. Car dès le commencement peu à peu, & à pas lents survient l'Engagement, & la diminution du principal, sans que l'on y prenne quasi garde. Mais bien tost apres la Necessité attaque comme vn homme armé; c'est à sçauoir avec vne main si forte & puissante, qu'il n'est plus possible de luy resister: veu que l'on a tres-bien dit autresfois. *Que la Necessité estoit la plus forte de toutes les choses qui sont.* C'est pourquoy il faut aller au deuant du Messager; & il faut se remparer contre le Gendarme.

## VI. PARABOLE.

*Celuy qui enseigne le Mocqueur, il se fait injure; & celuy qui reprend l'Impie; il se fait vne marque.*

## EXPLICATION.

Cecy est conforme au precepte du Sauueur. *Que nous ne iettions pas nos marguerites deuant les porceaux.*

Au reste les Actions d'Instruction & de Correction sont distinguées en cette Parabole ; comme aussi les personnes du Mocqueur & de l'Impie ; & en dernier lieu, l'on voit icy la difference de ce qui en prouient. La premiere partie monstre que l'on a perdu son temps : & la seconde fait voir, la tache que l'on y prend. Car c'est ne rien faire, que d'enseigner vn mocqueur, & l'on se mocque de cet effort, comme de chose vaine & d'une peine mal employée. En fin le Mocqueur mesmes s'ennuye de la Science qu'il a appris. Mais la chose se passe avec bien plus de danger dans la reprimande que l'on fait à l'impie ; d'autant que, non seulement il n'escoute pas, mais il tourne ses cornes, & tout à l'heure mesmes, il deschire avec iniures celuy qui le reprend qu'il hait desja, ou au moins apres cela il l'accuse entre les autres.

## VII. PARABOLE.

*Le sage enfant resiouyst son pere : mais le sot est cause de la tristesse de sa mere.*

### EXPLICATION.

Les contentemens & les desplaisirs que le pere & la mere ont de leurs enfans dans la maison, sont distinguez. Car le fils prudent & sobre, donne vne grande consolation à son pere, qui cognoist mieux de quel prix est la Vertu que ne fait la mere. C'est pourquoy il prend plus de plaisir qu'elle ne fait au

bon naturel de son fils, qu'il recognoist enclin au bien. Et peut-estre qu'il se resiouyſt de l'auoir bien nourry, & de luy auoir imprimé par ſes preceptes & par ſon exemple l'honneſteté des mœurs. Mais au contraire, la mere porte la miſere qui ſuruient à ſon enfant, avec le meſme reſſentiment de douleur qu'il en a, & ſouffre comme luy, tant à cauſe de l'affection maternelle qui eſt plus douce & plus tendre; qu'à cauſe peut-estre qu'elle ſe recognoist coupable de ſa trop grande facilité, qui la gaſté & la perdu.

## VIII. PARABOLE.

*La Memoire du Juſte reſte avec loüanges; mais le nom des Impies ſe corrompra.*

## E X P L I C A T I O N.

La Renommée qui reſte apres la mort des gens de bien & des meſchants, eſt diſtinguée. Car l'Enuie qui ſ'attachoit à la reputation des bons de leur uiuant eſtant eſteinte, leur nom fleurit continuellement; & leurs loüanges ſ'augmentent dauantage de iour en iour. Mais pour ce qui eſt des meſchants, bien que leur reputation ait duré quelque temps, tant par la recommandation de leurs amis, que des factieux leurs compagnons, leur nom vient bien toſt apres à eſtre deſdaigné: & en fin ces vaines loüanges ſe termineront en infamie, & comme en vne forte & en vne mauuiſe ſenteur.

## IX. PARABOLE.

*Celuy qui trouble sa maison, possedera des Vents.*

## E X P L I C A T I O N.

C'est vn aduertissement fort vtile sur les Discordes & sur les troubles qui sont dans la famille. Car plusieurs se promettent de grandes choses de la dis-fension qu'ils ont avec leurs femmes; ou de ce qu'ils desheritent leurs enfans; ou à cause des diuers changemens qui arriuent en leur maison: Comme si de là leur partoit la Tranquillité d'Esprit; ou si par là leurs affaires alloient beaucoup mieux: mais leurs Esperances s'en vont d'ordinaire en vent. Veü que pour la plus part du temps ces changements ne se tournent pas en mieux: outre que telles gens qui troublent leurs familles, esprouent fort souuent diuers desplaisirs, & l'ingratitude de ceux qu'ils adoptent & choisissent, n'ayans tenu compte des autres. Et pour cet effet ils s'acquierent de mauuais bruits, & vne reputation incertaine. Car Ciceron a fort bien remarqué, *Que toute sorte d'estime procede de ce qui se passe dans la famille.* Or Salomon exprime fort disertement l'vn & l'autre mal par la possession des vents. Car la ruine de l'attente, & les bruits qui courent, se comparent fort bien aux vents.

## X. PARABOLE.

*La fin de la Harangue est meilleure que le commencement.*

## EXPLICATION.

La Parabole corrige la faute que commettent non seulement ceux qui s'estudient principalement de bien parler; mais aussi les mieux aduisez. Et ce défaut consiste en ce que l'on prend plus de peine à bien commencer vn discours qu'à le bien terminer; & l'on dresse avec plus d'artifice les Exordes & les Prefaces, que l'on ne fait ce, par où la Harangue prend sa fin. Mais, comme l'on ne doit pas négliger ces entrées; aussi faut-il tousiours estre bien prest sur ces yssuës, en prenant garde & en considerant à part soy, tant que l'on peut, où doit aboutir le Discours; & comment l'on peut aduancer & resoudre les affaires par ce moyen. Encores n'est-ce pas la fin: Car il ne faut pas seulement prendre garde à faire bien les Epilogues & à bien finir les Discours qui concernent les affaires mesmes: mais il faut curieusement traouiller apres ceux que l'on peut jetter commodément & avecques grace quand l'on finit ce que l'on a enuie de dire; bien qu'ils ne soient pas sur le sujet dont il s'agist. Car i'ay cogneu deux Conseillers d'Estat, grands personnages à la verité, fort aduisez & qui auoient pour lors la meilleure part dás le gouuernement; qui obseruoient tousiours qu'en par-

lant à leurs Princes de ce qui concernoit leur seruice, ils ne finissoient iamais par affaires, ains cherchans quelque destour, ils tournoient la fin de leur discours à la raillerie; ou à quelque chose que l'on prenoit plaisir d'oüyr; & comme dit le prouerbe. *Ils arrousoient sur la fin les paroles de mer, avec de l'eau de riuiere.* Et ce n'estoit pas le moindre de leurs artifices.

## XI. PARABOLE.

*De mesmes que les mouches estouffees font sentir mauuais les plus precieux onguents : autant en fait la moindre imper-tinence de l'homme excellent en Sagesse & en honneur.*

### E X P L I C A T I O N.

C'est à la verité vne injuste & vne miserable condition des hommes remarquables en vertu, ainsi que le fait voir la Parabolé. Car l'on ne pardone en aucune façon aux petites fautes qu'ils commettent. Mais de mesmes que le moindre petit grain, ou le moindre petit nuage que l'on remarque dans vne pierre fort fine, touche & offence la veü, là où si ces mesmes choses se rencontrent dans vne pierre qui soit moins fine, à peine y prend-on garde: ainsi les moindres petits vices des gens grandement vertueux sont tout aussi tost veus, seruent d'entretien aux compagnies & sont fort rudement censurez: à quoy l'on ne prendroit pas garde si des hommes mediocres en probité en estoient entachez, & mesmes on leur pardonne-

pardonneroit librement. C'est pourquoy la petite sottise de l'homme prudent, le petit peché de l'homme vertueux & la moindre incivilité de l'homme bien né & bien appris, luy ostent beaucoup de leur reputation, & de l'estime quel'on fait d'eux. En sorte que ce ne seroit pas le pis que peussent faire les grands personages que de commettre par-fois quelque absurdité, ce qui se peut sans vice; afin qu'ils retinssent quelque sorte de liberté; & qu'ils confondissent par ce moyen les marques des petits defauts.

## XII. PARABOLE.

*Les Mocqueurs perdent la ville : mais les Sages destournent la calamité.*

### EXPLICATION.

L'on pourroit s'estonner de ce que Salomon en la description des hommes qui sont nez pour la perte & pour la ruine des Estats, a choisi non le caractère d'un superbe & d'un insolent, non celui d'un Tyran & d'un cruel, non celui d'un temeraire & violent; non celui d'un impie & d'un scelerat; non celui d'un injuste & d'un oppresseur; non celui d'un seditieux & d'un broüillon; non celui d'un paillard & d'un voluptueux, ny celui non plus d'un mal-aduisé & d'un incapable; mais celui d'un mocqueur. C'est vne remarque digne de la sagesse de ce Roy qui entendoit fort bien comment les Estats estoient conseruez.

& comme ils estoient ruinez. Car il n'y a point de plus grande peste pour les Royaumes & pour les Republiques, que si ceux qui conseillent les Roys, si les gens de iudicature & si ceux qui ont le maniement des affaires sont mocqueurs de leur naturel. Car telles personnes amoindrissent tousiours la grandeur des perils pour paroistre courageuses; & mesmes elles gourmandent ceux qui pezent les dangers en la sorte qu'il faut, comme si c'estoient des pottrons; ils se mocquent du temps que l'on employe à consulter, à deliberer & à debatre avec consideration ce que l'on propose, & s'en rient comme d'une chose qui ne consiste qu'en paroles, qui est ennuyeuse, & qui ne fait rien à ce qu'il faut refoudre; ils mesprisent la renommée; à l'acquisition de laquelle doiuent principalement tendre les Conseils des Princes; & n'en tiennent non plus de compte que si c'estoit la saluie du peuple, & vne chose qui deust bien tost passer. Ils ne s'arrestent aucunement à la force ny à l'authorité des Loix, qu'ils estiment estre comme de petits filets trop foibles pour retenir les grandes choses. Ils rejettent les conseils & les precautions que l'on a pour ce qui peut arriuer à l'aduenir, comme si c'estoit certains songes & des apprehensions de melancholiques. Ils disent des mots de gaufferie & de raillerie contre les personnes veritablement sages, experimentées, de grand courage & de grand conseil. Bref, ils renuersent tout à coup tous les fondemens du gouuernement politique. Et ce qui est le plus à considerer ils font toutes ces choses à cachettes & nō pas ouuerte-

ment; ce que l'on n'a pas encores soupçonné comme il falloit.

### XIII. PARABOLE.

*Le Prince qui preste librement l'oreille aux paroles de mensonge, a des seruiteurs qui ne valent tous rien.*

#### EXPLICATION:

Si le Prince est de ce naturel que d'escouter librement les rapporteurs & les calomniateurs, & de croire à ce qu'ils disent sans y auoir bien pensé; il vint comme de son costé vn vent contagieux qui gaste & qui infecte tous ceux qui le seruent. Les vns descouurent les choses que le Roy craint, & les exagerent avec des discours qu'ils inuentent sur ce sujet. D'autres excitent les furies de l'Enuie, principalement contre ceux qui sont les plus gens de bien: D'autres lauent leur propre honte & leur mauuaise conscience en accusant autruy. D'autres prestent toute sorte de faueur à leurs amys pour les maintenir dans leurs charges, & pour leur faire obtenir ce qu'ils desirent en calomniant & en brocardant ceux qui briguent la mesme chose qu'eux. D'autres rencontrent des sujets de fables contre leurs ennemys, comme s'ils estoient sur le theatre: & inuentent tout plein de choses semblables. C'est ce que font ceux d'entre les seruiteurs des Princes qui sont de plus mauuais naturel. Et ceux-là mesmes qui sont bien nais & les mieux instruits, apres qu'ils ont pris garde que leur bonté ne leur profite de gueres, d'autant

que le Prince ne sçait pas faire difference entre les choses vrayes & les fausses; ils laissent leur preu-  
d'homme, ils se remplissent des vents de la Cour, &  
s'en laissent transporter, comme s'ils estoient des es-  
claves: *Car il n'y a rien d'asseuré, ainsi que Tacite par-  
le de Claudius, Chez le Prince, dans l'esprit duquel toutes  
choses sont comme mises & commandées.* Et de Comines  
dit fort bien, *Qu'il vaut beaucoup mieux servir vn Prin-  
ce qui ne finit iamais ses soupçons, que celuy qui ne cesse ia-  
mais de croire.*

#### XIV. PARABOLE.

*Le Iuste a pitié de l'Ame de sa jument: mais les Mises-  
ricordes des Impies sont cruelles.*

#### EXPLICATION.

La nature a mis en l'homme vne remarquable &  
excellente affection de Misericorde, qui s'estend  
mesmes jusques sur les bestes brutes soumises à son  
commandement, par l'Ordonnance de Dieu. C'est  
pourquoy cette Misericorde a vn certain rapport  
auec celle que le Prince a enuers ses sujets. Et mes-  
mes il est tres-certain, que d'autant plus que l'Ame  
a de perfections, elle est plus viuement touchée des  
déplaisirs d'autruy. Car celles qui sont basses & qui  
degenerent, ne croient pas que cela les regarde en  
aucune façon: mais pour ce qui est de celle qui est la  
plus noble portion de l'Vniuers, elle prend part

à l'affliction des autres. C'est pourquoy nous voyõs que souz l'ancienne Loy, il y a eu plusieurs preceptes, qui ne contenoient pas simplement les Ceremonies; mais qui portoient aussi l'institution de la Misericorde: tel qu'est celuy de ne point manger la chair avec son sang & choses semblables. Mesmes ceux qui viuoient souz les sectes des Esseens & des Pithagoriciens s'abstenoient entierement de manger des animaux. Ce qui s'observe aujourd'huy fort religieusement parmy certains habitans du Royaume de Mogollan. Mesmes les Turcs qui sont cruels & adonnez au sang d'origine & de discipline, ont neantmoins accoustumé de donner des aumosnes aux bestes bruttes; & ne peuvent souffrir que l'on traite mal, & que l'on tourmente les animaux. Mais afin que ce que nous auons dit, ne semble peut estre fauoriser toute sorte de Misericorde, Salomon adjouste salutairement. *Que les Misericordes des Impies sont cruelles*: à sçauoir quand l'on pardonne aux scelerats & aux perdus, qu'il faudroit faire passer par le tranchant de l'espée de la Iustice: car cette Misericorde est plus cruelle, que n'est la cruauté mesmes, qui s'exerce contre tous les particuliers: & cette Misericorde arme & fait passer l'entiere armée des meschants contre les gens de bien, avec toute sorte de licence.

## XV. PARABOLE.

*Le Sor dit tout ce qu'il a dans l'Ame; mais le Sage se reserve quelque chose pour l'aduenir.*

## EXPLICATION.

La Parabole corrige principalement , comme il semble, non la niaiserie des hommes vains, qui disent librement ce qu'il faut taire ; ny cette liberté avec laquelle ils parlent contre tous & de toutes choses, sans distinction & sans iugement : ny ce babil par lequel ils ennuyent les autres: mais vn vice qui est bien plus caché ; comme de ne sçauoir pas prudemment parler & en homme du monde : c'est à dire , quand quelqu'un parle en telle sorte dans ses discours familiers qu'il dit à la fois, comme d'une haleine , & sans discontinuer tout ce qu'il sçait, sur ce dont il s'entretient ; car cela nuist grandement aux affaires. D'autant qu'en premier lieu , le parler concis & insinué à parcelles , penetre bien plus que celuy qui va tout d'une tire : dans lequel on ne remarque pas distinctement ny punctuellement quel est le merite des choses: parce que celuy qui discourt ne donne aucun loisir pour cela ; au contraire, à peine a-t'il acheué d'alleguer vne raison qu'il la chasse par vne autre. En second lieu , aucun n'est si puissant ny si heureux en Eloquence, qu'il puisse d'abord par la vigueur de son discours , rendre muet & sans repart celuy à qui il parle; mesmes il arriuera qu'il luy respondra quelque chose à son tour; & peut-estre luy fera quelque objection. Et pour lors il eschet que ce que l'on deuoit auoir reserué pour seruir de refutation & de replique ayant esté desia dit, & mis en auant, perd sa force

& sa grace. En troisieme lieu, si celuy qui veut dire quelque chose ne le dit pas en confusion ; mais avec quelque ordre , en adjoustant à ce qu'il a premiere-ment dit quelque autre chose, il cognoistra par le visage & par le repart de celuy avec lequel il s'entretient, comment ce qu'il luy a dit en particulier l'a touché & comment il l'a pris ; afin qu'il iuge par là avec prudence , s'il doit supprimer ou exprimer ce qu'il luy reste à dire.

## XVI. PARABOLE.

*Si l'esprit de celuy qui est vostre Superieur monte sur vous, ne quittez pas vostre place : car la guerison fera cesser les grands pechez.*

### EXPLICATION.

La Parabole enseigne comment se doit comporter celuy qui est en la disgrâce de son Prince. Il y a deux preceptes pour cela : Premièrement, *Qu'il ne quitte pas sa place*: Et en second lieu, *Qu'il prenne grand soing a y remedier*. Comme si vne maladie dangereuse luy estoit suruenüe. Car ceux qui sçauent que les Roys sont irritez contre eux ont accoustumé de quitter leurs charges, tant à cause de l'impatience qu'ils ont de se voir deshonoréz, que pour ne plus rafraichir leur playe en la considerant ; comme aussi afin de mettre en veüe à leurs Souuerains leur affliction & leur humilité ; & mesmes ils remettent parfois en-

tre leurs mains les Magistratures & les charges qu'ils exercent. Mais Salomon n'approuve pas cette sorte de remede qui est nuisible : & son opinion est tres-bien fondée. Car en premier lieu, le deshonneur mesme public ces choses-là: d'où vient que les ennemis & les enuieux en deuiennent plus hardis pour offenser; & les amis plus timides à secourir. En second lieu, il arriue par ce moyen que la colere du Prince, qui peut estre n'estant pas publiée se passeroit de soy-mesme, demeure plus ferme, & se porte à jeter dans le precipice celuy qui est desia esbranslé. En dernier lieu, cette retraicte sent quelque chose du mal-content & de l'offensé contre le temps present; ce qui adjouste au mal d'indignation celuy de soupçon. Voicy ce qui regarde le remede qu'il faut apporter à ce mal: Premièrement, Que celuy qui en est atteint se donne bien garde auant toute chose, de ne paroistre insensible à l'indignation du Prince; & de n'en estre pas affligé comme il faut; & ce pour estre trop grossier & stupide; ou pour estre trop orgueilleux: c'est à dire, qu'il faut que son visage tesmoigne non vne opiniaistre tristesse; mais vn graue & modeste desplaisir; & qu'en quelque chose qu'il entreprene, il se mōtre plus gay & gaillard que d'ordinaire. Et mesmes il fera tresbié de se seruir de l'ayde de quelque amy qui parle pour luy au Prince; dans l'esprit duquel il insinuera, quand il sera à propos, la sensible douleur qu'il ressent pour l'affection de ses intimes. Secondement, qu'il euite avec grand soing toutes les occasions & mesmes les plus petites, de se ressouuenir de  
ce qui

ce qui a causé l'indignation du Roy, à qui il doit oster toute sorte de sujet de se mettre encores vne fois en colere contre luy, & luy dire des injures en la presence de tout le monde, pour la moindre petite cause. En troisiésme lieu, qu'il recherche diligemment toutes les occasions dans lesquelles ses seruices luy peuuent estre agreables; afin qu'il fasse voir qu'il ne desire rien tant que de reparer la faute qu'il a fait autresfois; & que son Roy sente la perte qu'il fera s'il se deffait d'un tel seruiteur. En quatriésme lieu, qu'il rejette avec industrie cette faute sur les autres: ou qu'il monstre qu'il nel'a pas commise avec mauuais dessein: ou qu'il fasse voir la malice de ceux qui l'ont accusé, ou qui ont parlé en plus mauuaise part de ce qui s'est passé qu'il ne falloit. Bref, qu'il ait l'œil par tout: & qu'il prenne soin de remedier à son mal.

## XVII. PARABOLE.

*Le premier est iuste en sa cause; apres cela vient la partie aduerse qui luy debat sa preuue.*

## • E X P L I C A T I O N .

En toute cause, si la premiere Impression que l'on donne au Iuge, de son bon droit, arreste tant soit peu dans son Esprit, elle y iette de fortes racines, & le remplit & occupe. En sorte qu'il est mal-aisé de l'en oster; si l'on n'y descouure ou vne fausseté mani-

felte, ou de l'artifice à le représenter. Car la nuë & la simple defense, encores qu'elle soit iuste & de poids, à grand peine peut-elle compenser le prejudé de ce qu'a des-jà fait le Demandeur, & tenir en Equilibre la balance de Iustice, qui panche des-jà: C'est pourquoy le Iuge feroit tres-assurément, qui n'aprédroit rien de ce qui regarde le merite de la cause; avant que l'une & l'autre des parties fust ouïe. Et le Defendeur ne scauroit rien faire de mieux; s'il cognoist que le Iuge soit preoccupé, que de tascher principalement, entant que la cause le permet, de descouvrir, ou quelque subtilité, ou quelque fraude, dont aura vñe sa partic aduerse pour surprendre le Iuge.

## XVIII. PARABOLE.

*Celuy qui nourrit delicatement son seruiteur dès qu'il est enfant, l'espreuuera par apres opiniastre.*

## EXPLICATION.

Les Princes & les Maistres doiuent selon le conseil de Salomon, garder de la Mediocrité en l'Amitié, & en la faueur qu'ils portent à leurs seruiteurs. Où il y a trois choses à obseruer. Premièrement, qu'ils soient aduancez par degrez, & non par faults. Secondement qu'on les accousteume par-fois au refus. En troisieme lieu, ce que Machiauel enseigne fort bien, Qu'ils ayent tousiours deuant les yeux pour visee, quelque chose où ils puissent aspirer de

plus. Car si cela ne se fait ainsi, les Princes receuront en fin du desplaisir de leurs seruiteurs, & au lieu de les esprouer bien recognoissans & officieux, ils les trouueront ennuyans & opiniaftres. Car l'Insolence procede de ce qu'ils ont esté trop tost auancez. L'Impatience de se voir rebutez, prouient de ce qu'ils obtiennent tousiours ce qu'ils desirent. Bref, si on ne leur accorde pas ce qu'ils demandent, il n'y aura plus ny gayeté ny industrie.

### XIX. PARABOLE.

*Auez vous veu vn homme prompt à faire ce qu'il a entrepris, il demeurera debout deuant les Roys, & il ne sera pas des moindres.*

### EXPLICATION.

Entre les Vertus que les Roys considerent & requierent, principalement en choisissant des Seruiteurs, la Promptitude & l'expedition aux affaires, est celle qui leur est la plus agreable. Ceux qui sont grandement prudens, sont suspects aux Roys, comme y regardans de trop pres, & ayans assez de pouuoir de tourner par la force de leur Esprit: comme avec vne Machine leurs Maistres, encores qu'ils n'en sçachent rien, & malgré eux. Ceux qui sont au gré du peuple, sont odieux, parce qu'ils empeschent que les Roys ne puissent pas bien voir; & c'est sur eux que le peuple tourne ses yeux. L'on tient fort sou-

uent les Courageux pour broüillons, & pour gens qui entreprendroient volontiers plus qu'il ne faudroit. L'on croit que les gens de bien sont de difficile accez, & qu'ils ne sont pas tousiours prests à recevoir les commandemens de ceux qui ont du pouuoir sur eux. Bref, il n'y a point de vertu qui ne fasse comme quelque ombre, par laquelle les esprits des Princes sont offensez. La seule promptitude à obeïr aux commandemens n'a rien qui ne plaise. De plus, les Roys ont des mouuemens fort prompts & qui ne souffrent aucun delay. Car ils croyent qu'ils peuuent tout faire, & qu'il ne leur manque rien, que de le mettre promptement à execution. Et c'est pourquoy la promptitude leur est agreable auant toutes choses.

## XX. PARABOLE.

*J'ay veu tous les viuans qui marchent sous le Soleil, avec le ieune homme Second qui se leue pour luy.*

## EXPLICATION.

La Parabole marque la vanité des hommes qui ont accoustumé de s'amasser à tas à l'entour de ceux qui sont successeurs designez des Princes. Et la racine de cecy est cette phrenesie qui est quasi naturelle aux esprits des hommes, à sçauoir d'aymer par trop leurs esperances. Car à peine trouue-on aucun qui ne se resioüisse plus des choses qu'il espere, que de celles dont il jouït; Et mesmes l'homme ayme de

sa nature la nouueauté. Or ces deux choses se rencontrent au successeur du Prince, à sçauoir l'esperance & la nouueauté. De plus, la Parabole comprend cela mesmes qui a esté autrefois dit premierement par Pompée à Sylla; & apres par Tibere en parlant de Macro: *Que plus de personnes adorent le Soleil Leuant que le Couchant*; Sans pourtant que ceux qui regnent s'en esmeuent beaucoup, ny qu'ils en tiennent compte, non plus que Sylla & que Tibere; au contraire, ils se mocquent de la legereté des hommes, & ils ne se debattent pas avec les songes; veu que, comme disoit celuy-là, *L'Espérance de celuy qui veille est vn songe.*

## XXI. PARABOLE.

*En vne petite ville il y auoit peu d'habitans: Vn puissant Roy est venu pour l'assieger: il a passé la riuere à gué; il a dressé ses forts, qu'il a liez d'une ligne de communication, & le siege a esté entierement formé. Il s'y est trouué vn personnage pauvre & vertueux qui l'a deliuree par sa sagesse: mais apres cela personne ne s'est souuenu de luy.*

## E X P L I C A T I O N.

La Parabole descript le naturel peruers & meschant des hommes, qui en leurs mauuaises affaires, & en temps d'affliction, ont quasi tousiours recours à ceux qui sont prudens & courageux; bien qu'ils les ayent mesprisez auparauant, Mais aussi tost que la tempe-

ste a cessé, ils se monstrent ingrats enuers ceux qui les ont conferuez. C'est pourquoy ce n'est pas sans sujet que Machiauel propose cette question: *A sçauoir lequel des deux, ou le Prince ou le Peuple, est le plus ingrat enuers les personnes de merite: & en attendant la resolutiõ il en accuse l'vn & l'autre.* Mais cela ne procede seulement pas de l'ingratitude du Prince, ou du peuple; mais il leur arriue fort souuent par l'enuie des Grands, qui sont secretement faschez de cet heureux succez; parce qu'il ne reüssist pas par leur moyen. C'est pourquoy ils amoindrissent le merite de celuy dont il est question, & le mettent bas.

## XXII. PARABOLE.

*Le chemin des paresseux est comme vne haye d'espinces.*

## E X P L I C A T I O N.

La Parabole montre tres-eloquemment que la Pareffe est enfin penible. Car la diligence & l'affidüe preparation, font que le pied ne donne pas contre quelque pierre d'achoppement; & que le chemin se trouue applaný auant que l'on y entre. Mais il faut que le paresseux qui differe toutes choses iusques au dernier moment de l'execution, passe perpetuellement & à chaque pas, comme sur des ronces & des espines, qui le retiennent parfois & l'empestrent. Cela mesme se peut obseruer au gouuernement d'vne famille; en laquelle si l'on y rapporte du soing & de

la providence, toutes choses vont doucement & franchement sans bruit & sans trouble. Que si cela manque, quand il y arriue quelque mouuement extraordinaire il faut tout faire à la foule : il y a du tumulte parmy les valets, & la maison refonne de bruit.

## XXIII. PARABOLE.

*Celuy qui cognoist le visage quand il iuge, ne fait pas bien; & celuy-là abandonnera la verité pour vn morceau de pain.*

## EXPLICATION.

La Parabole remarque tres-prudemment que la facilité des Mœurs est plus prejudiciable au Iuge, que n'est la corruption qui luy vient des presents qu'on luy fait : d'autant qu'un chacun ne luy en presente pas, au lieu qu'il n'y a rien à iuger où il ne se trouue quelque chose qui esmeuue son ame, s'il a esgard aux personnes. Car il en considerera vn, comme estant de mesme país; vn autre comme médisant; l'autre comme riche, l'autre comme agreable, l'autre comme recommandé par vn amy : bref, où le respect des personnes a le dessus, il ne se rencontre qu'Iniquité : & là pour vne cause legere, comme pour vne bouchée de pain, sera peruertie le iugement.

## XXIV. PARABOLE.

*Le Pauvre qui calomnie les pauvres est semblable à vne forte pluye qui cause la famine.*

## E X P L I C A T I O N .

Cette Parabole fust anciennement exprimée & dépeinte souz la fable de l'vne & de l'autre sangsuë: à sçauoir quand elle est pleine, & quand elle est vuide. Car l'Oppression d'un pauvre & d'un affamé est beaucoup plus grande, que n'est celle qui arriue par le Riche, & par celuy qui est plein, & ce d'autant qu'il recherche tous les artifices des exactions\* & toutes les inuentions pour auoir de l'argent. Et cela mesmes souloit estre representé par la similitude des Eponges, qui estant seches, succent bien fort, mais estant mouïetes n'en sont pas de mesmes. Ce qui contient vn aduertissement vtile, tant pour les Princes; afin qu'ils ne donnent pas les gouuernements des Prouinces, ou les Magistratures à ceux qui estoient pauvres & endebtez; que pour les peuples; afin qu'ils ne permettent pas que les Roys soient combatus d'une trop excessiue paureté.

\* J'ay traduit en cette sorte ces mots: *Omnes numerorum angulos perquirit.*

## XXV. PARABOLE.

*La Fontaine troublée par le pied; & la veine corrompue est le iuste qui tombe deuant l'Impie.*

## E X P L I C A T I O N .

La Parabole enseigne qu'il faut sur toutes choses prendre garde dans les Republiques qu'il n'arriue pas

pas d'inique & d'infame jugement en quelque cause celebre & graue; principalement ou le coupable n'est pas absous; mais l'innocent est condamné. Et à vray dire, quand les particuliers s'offensent, ils troublent & fallissent les ondes de la Iustice; mais c'est cōme dans les ruisseaux. Là où les iugemens iniques, tels que sont ceux dont nous auons parlé, & qui par apres seruent d'exemple, gastent & infectent les fontaines mesmes de la Iustice. Car dès qu'une fois les Iuges ont commencé à rendre de l'iniustice tout est changé comme en vn brigandage public: & il arriue tout à fait. Que l'homme deuiet vn loup à l'homme.

## XXVI. PARABOLE.

*Gardez-vous bien d'estre amy du Colere, & n'allez pas avec le Furieux.*

## E X P L I C A T I O N.

D'autant plus qu'il faut religieusement garder & cultiuer les droicts de l'Amitié entre les gens de bien; d'autant faut-il prendre garde de plus pres à choisir d'abord prudemment nos amis. Et il faut trouuer bon, entant qu'en nous est, leur naturel & leurs humeurs. Mais comme ainsi soit, qu'ils nous imposent necessité de nous comporter enuers les autres, comme il leur plaist; la condition de l'Amitié est en cela rude & iniuste. C'est pourquoy il importe beaucoup pour viure en paix, comme dit Sa-

lomon, que dès le commencement nous n'ayons rien à desmesler avec les coleres, les querelleux & les plaideurs. Car cette sorte d'Amis nous embarassera en de perpetuelles disputes & querelles, si bien que nous serons contraints, ou de rompre avec eux, ou de manquer à leur besoin.

## XXVII. PARABOLE.

*Celuy qui cache le crime recherche l'Amitié: mais celuy qui en renouvelle le discours il separe les Alliez.*

## E X P L I C A T I O N.

Il y a deux voyes pour accorder les ennemis. Vne qui commence par l'oubly de ce qui s'est passé. L'autre, par laquelle l'on confesse les injures que l'on a dit, mais l'on y joint des Apologies & des excuses. Et ie me ressouviens sur ce propos de ce que disoit vn homme fort sage & grand Politique: *Celuy qui fait vne reconciliation, sans dire d'où est venu la cause de la querelle, deçoit plustost les esprits par la douceur de la concorde, qu'il ne les pacifie par l'equité.* Mais Salomon qui estoit beaucoup plus sage, est de contraire aduis; car il approuue l'oubly du passé & defend que l'on n'en parle plus: veu que si l'on en renouvelle le discours ces maux s'en ensuiuent; qu'il rend vn effect semblable à l'ongle que l'on met dans l'ulcere; & mesmes il y a du danger qu'il n'en sorte vne nouvelle querelle; parce que les parties ne s'accorderont ia-

mais sur les occasions qu'elles ont eu de se ressentir l'une de l'autre. Bref, cela oblige à rendre raison de ce que l'on a fait. Or l'un & l'autre de ceux qui ont disputé, ayme mieux que l'on croye qu'il a pardonné l'offence, que d'auoir receu vne excuse.

## XXVIII. PARABOLE.

*L'Abondance sera en quelque bonne œuvre que ce soit: mais où il y aura quantité de paroles, là se trouuera la Pauureté.*

## E X P L I C A T I O N.

Salomon separe par cette Parabole le fruit du trauail de la Langue d'avec celuy des mains, comme si de celuy-là prouenoit la Pauureté, & l'Abondance de cettuy-cy. Et pour en parler veritablement, il arriue quasi tousiours que ceux qui parlent beaucoup; qui se vantent beaucoup; & qui promettent beaucoup sont pauures; & ne tirent que fort peu de profit des choses dont ils parlent. Mesmes pour l'ordinaire ils n'ont aucune industrie; ny ne sont aucunement addonnez au trauail; mais ils se contentent de se nourrir & de se faouler de discours comme de vent, & ainsi que parle le Poëte: *Celuy qui se taist est ferme.* Celuy qui est assure de bien faire ce qu'il a entrepris, se contente en soy-mesme & ne dit mot: mais celuy qui sçait bien en conscience qu'il se repaist de vent, il dit des merueilles quand il est en compagnie.

## XXIX. PARABOLE.

*La correction qui se fait deuant tout le monde vaut mieux que l'Amour secret.*

## EXPLICATION.

La Parabole reprend la lascheté des Amis qui n'v-sent pas du priuilege de l'amitié , qui leur permet d'aduertir librement & courageusement leurs amis, tant de leurs fautes que des dangers qu'ils encourent. *Mais que feray-je ?* (comme ce lasche amy dit d'ordinaire) à quoy me resoudray-je ? Il n'y a personne qui l'ayme à l'esgal de moy , en sorte que s'il luy arriuoit quelque disgrace ie la souffrirois volontiers pour luy: Mais ie cognois son humeur, si ie traicte librement avecques luy, ie l'offenceray; ou ie l'affligeray pour le moins; sans que i'y profite rien: & ie perdray plustost son amité que ie ne le dissuaderay de faire ce qu'il a resolu. Salomon reprend vn tel amy comme foible & inutile, & il assure que l'on retire plus d'vtilité d'vn ennemy cogneu, que d'vn amy de cette sorte. Car peut-estre il luy arriuera d'oüyr de la bouche de son ennemy par reproche, ce que son Amy luy cache par trop de complaisance.

## XXX. PARABOLE.

*Le Prudent prend garde à ses pas; & le mal-adiisé les dresse pour tromper.*

## EXPLICATION.

Il y a deux especes de Prudence, vne qui est veritable & saine; l'autre qui degenerate, & qui est fausse, que Salomon ne craint point d'appeller du nom de Sottise, Celuy qui est veritablement prudent, prend garde à son chemin, & où il pose ses pas en preuoyant les dangers, en meditant les remedes; & en vsant de l'assistance des gens de bien, pour se fortifier contre les meschants; il est fort aduisé au commencement d'une entreprise; & il n'est pas despourueu au temps qu'il faut faire retraite; il est attentif à prendre les occasions; il est courageux contre ce qui s'oppose à luy: bref, il a plusieurs autres preuoyances en ce qui est de ses propres actions, & en la conduite de ses pas. Mais l'autre espece est toute composée de tromperies & de finesses: & met toute son esperance à tromper les autres, & à les former comme elle veut. La Parabole la rejette à bon droit; non seulement comme meschante, mais comme impertinente. Car en premier lieu, elle n'est point de ces choses qui sont en nostre puissance, & si elle n'est pas fondée sur quelque autre reigle certaine. Mais il faut trouuer tous les jours de nouveaux stratagemmes, puisque les vieux donnent de l'ennuy, & sont surannés. En second lieu, celuy qui a vne fois la reputation d'estre fin & trompeur, s'est entierement priué du principal instrument de la negociation, c'est à dire de la Foy. D'où vient qu'il verra que tou-

tes choses ne luy arriueront que fort rarement, comme il les desire. En dernier lieu, encores que ces artifices semblent beaux & agreables en quelque façon, toutesfois ils restent souuent sans effet, ce que Tacite a fort bien remarqué en ces mots. *Les Conseils fins & audacieux sont agreables en leur attente; sont difficiles à estre exprimez, & sont tristes par l'euement.*

## XXXI. PARABOLE.

*Gardez-vous bien d'estre trop Iuste, ny plus Sage qu'il ne faut, pour n'estre subitement emporté.*

## EXPLICATION.

*Il y a certains temps, au dire de Tacite, extremement dangereux aux grandes Vertus; & cela arriue à ceux qui sont remarquables en probité & en Iustice quelquefois subitement, quelquesfois apres l'auoir preueu long temps auparauant. Mais s'ils sont prudents outre cela, c'est à dire, s'ils preuoient & veillent à leur propre salut, ils font ce gain que leur perte suruint soudainement; à cause que l'on prend en secret & sans bruit les resolutions de les perdre, lors qu'ils y pensent le moins: afin que l'on n'en murmure pas. Pour ce qui est de ce Trop qui se trouue en la Parbole; puisque ce n'est pas vn Periander, mais vn Salomon qui le prononce, qui remarque souuent les maux qui escheent en la vie des hommes; & qui ne donne pas de precepte pour les faire, ce mot dis je,*

de Trop, doit estre entendu non de la vertu mesme, en laquelle il n'y a point de trop; mais de la vaine affectation & de la vanité insupportable. Tacite semble auoir voulu dire quelque chose de semblable sur le sujet de Lepide, en remarquant comme vne espee de miracle, qu'il n'auoit iamais esté cause qu'aucun opina bassement & en esclau; & neantmoins qu'il n'auoit receu aucun desplaisir en des Temps si mal-heureux. *Je pense, dit-il, à part moy, si ces choses sont gouuernées par le Destin; ou s'il despend de nous de tenir vne certaine mediocrité entre vne infame obeyssance, & vne brusque opinia streté, où il n'y ait ny danger ny infamie.*

## XXXII. PARABOLE.

*Donnez vne occasion au Sage, & sa Sageffe accroistra.*

## EXPLICATION.

La Parabole met distinction entre cette sageffe, qui est tournée en habitude, & qui est parfaite, & celle qui nage seulement dans le cerueau, ou dans la pensée; ou qui consiste en paroles, comme n'ayant pas ietté de profondes racines. Quant à la premiere, aussi tost qu'il se presente occasion de l'exercer, elle est tout aussi tost excitée, mise à point, & dilatée en sorte qu'elle paroist plus grande qu'elle-mesmes. Pour ce qui est de la derniere qui est gaye auant l'occasion, elle deuiet estonnée & confuse lors qu'elle arriue, en sorte que celuy qui est sage en la seconde

maniere est en doubte. Si les preceptes qu'on luy en a donné n'ont pas esté de purs songes & des vaines meditations.

### XXXIII. PARABOLE.

*Celuy qui loüe son Amy à haute voix, en le suçant le marin, luy sera cause de Malediction.*

### EXPLICATION.

Les loüanges moderées & données à propos, & dans l'occasion, seruent de beaucoup, pour la reputation, & pour la fortune des hommes. Mais celles qui sont immoderées; où il y a trop de babil, & qui sont dites auec importunité, ne profitent à rien; & mesmes suiuant ce qu'en dit la Parabole, elles nuisent plustost. Car en premier lieu, l'on voit manifestement qu'elles procedent d'une trop grande bienveillance; ou quelles sont affectées à dessein de s'obliger dauantage par fausses relatiõs, celuy que l'on entreprend de rendre recommandable, que de luy donner au vray ce qu'il merite. En second lieu, les Loüanges que l'on dit auec retenuë & modestie, inuitent presque ceux deuant qui on les prononce, d'y adiouster aussi quelque chose. En troisieme lieu, qui est le poinct de l'affaire: Si l'on loüe par trop quelqu'un, cela luy cause de l'enuie; veu que les trop excessiues loüanges semblent faire injure aux autres qui n'ont pas moins de merite, que celuy duquel on dit du bien.

## XXXIV. PARABOLE.

*De mesmes que les visages luisent dans les eaux ; ainsi les cœurs des hommes sont descouverts à ceux qui sont prudents.*

## E X P L I C A T I O N .

La Parabole met difference entre les esprits de ceux qui sont prudents, & les esprits de tous les autres hommes. Elle compare ceux-là aux eaux ou aux miroirs, qui reçoivent les representations & les images des choses ; veu que les autres sont semblables à la terre ou à la pierre mal polie qui ne donne aucune reflection. Et l'esprit du prudent est tresbien comparé au miroir ; pource que l'on y peut voir tout à la fois l'image de celuy qui s'y regarde avec celle des autres : ce que les yeux mesmes ne sçauroient faire sans son ayde. Que si l'esprit de celuy qui est prudent, est si grand qu'il puisse cognoistre & considerer vne infinité de naturels & d'humeurs, il reste que l'on prenne le soin de le rendre aussi diuers en application comme il l'est en representation.

*Le Sage aura des mœurs infiniment diuerses.*

Mais peut-estre que ie me suis arresté à ces Paraboles de Salomon, plus long temps qu'il ne falloit pour seruir d'exemple, m'y estant laissé emporter par le merite de la chose mesme & de l'Auteur.

Car non seulement les Hebreux, mais mesmes tous les anciens Sages, auoient accoustumé d'ordinaire de

reduire & de ramasser en vne Sentence courte, ou Parabole, ou en vne Fable, ce que quelqu'un auoit remarqué de profitable à la vie des hommes. Pour ce qui est des Fables, comme il a esté dit, elles ont jadis tenu la place d'exemples & leur ont seruy de supplément. Mais en ce temps cy que les Histoires sont fort frequentes, l'on vise plus gayement au but qui est de toucher les esprits. En quoy la maniere d'escrire la plus conuenable & la plus propre à ce sujet si diuers & nombreux, tel qu'est le Traicté des Affaires & des Occasions espanduës, seroit celle que Machiauel a choisi pour traicter les choses Politiques; c'est à sçauoir les remarques ou les discours, comme l'on parle, sur l'Histoire & sur les Exemples. Car la Science qui est tirée tout nouuellement & quasi à nostre veuë des choses particulieres, sçait fort bien en quelle sorte il faut encore vne fois les mettre en auant. Et à vray dire, l'on apprend bien mieux comment il faut faire, quand on discours ou qu'ad l'on dispute par raison sur vn Exemple; qu'alors qu'ad l'adiouste au raisonnement; veu qu'en cecy l'on ne regarde pas seulement l'ordre, mais la chose mesme. Car quand l'on met vn exemple comme pour fondement de la dispute, l'on a accoustumé de le proposer avec toutes les circonstances, qui corrigent parfois le discours & suppléent parfois ce qui luy manque, d'où il deuiet comme le modelle pour estre imité; & pour estre mis en execution: là où quand les exemples sont alleguez en faueur de ce que l'on traicte, on les recite nuëment & succinctement; & comme s'ils estoient

des valets, il obseruent les clins d'œil de la dispute.

Or il faudra prendre garde de pres à cette difference que comme les Histoires des Temps seruent d'ample matiere aux discours que l'on fait sur les choses Politiques, tels que sont ceux de Machiauel; ainsi rapporte-t'on fort à propos les Histoires des Vies, pour monstrier comment il faut negotier: d'autant qu'elles contiennent toute sorte de diuersité, tant sur les grandes, que sur les legeres occasions & affaires. L'on peut mesmes trouuer vn fondement concernant ce qu'il faut obseruer dans les negotiations, qui soit encores plus commode que l'vne, ny l'autre de ces Histoires, & il est tel: C'est qu'il faut que l'on fasse des discours sur les lettres, mais sur les meilleures & sur les plus serieuses; telles que sont celles de Ciceron à Atticus & autres: car elles ont accoustumé de représenter plus nouvellement & plus au vif les affaires, que ne font les Annales ny les Vies. C'est pourquoy j'ay desia parlé de la matiere & de la forme de la premiere portion de la Doctrine des Affaires, qui traicte des affaires espanduës: & ie la mets au nombre des choses que nous Desirons.

Il y a de plus vne autre portion de la mesme doctrine, qui a la mesme difference avec cette autre, dont i'ay fait mention; qu'il y a entre estre Sage, & estre Sage pour soy. Dont vne semble mouuoir, comme du Centre à la Circonference; & l'autre comme de la Circonference au Centre. Car il y a vne certaine Prudence à donner du Conseil aux autres; & il y en a vne autre qui fait que l'on a soing de

ses propres affaires. Et ces differences se joignent par fois ensemble, mais elles sont separées pour l'ordinaire: veu que plusieurs sont tres- aduisez en leurs propres affaires, qui sont pourtant fort mal propres à gouverner vn Estat, ou à bailler du Conseil; semblables aux fourmais qui se sçauent fort bien conseruer, mais sont grandement nuisibles aux jardins. Cette vertu d'estre fort sage pour soy, n'a pas esté incogneuë aux Romains, quoy qu'ils eussent vn grand soing de leur patrie. D'où vient que le Comique dit: *Car à vray dire le Sage se forge sa Fortune*, mesmes ils ont inuenté ce Prouerbe. *Vn chacun est artisan de sa propre fortune*. Et Liue accorde cette mesme perfection au grand Caton. *Cet homme auoit vn esprit si fort, & vn si bon naturel, qu'il luy estoit aduis qu'il eust fait sa fortune en quelque lieu qu'il fut nay.*

Que si quelqu'vn fait profession, & se vante haut & clair qu'il a ce genre de Prudence, qu'il sçache que l'on a tousiours estimé non seulement qu'il n'estoit pas propre à vn homme Politique; mais que c'estoit quelque chose de mal-heureux, & de mauuais augure; ainsi qu'on l'a remarqué en l'Athenien Timothée qui apres auoir raconté plusieurs belles actions qu'il auoit fait pour l'honneur & pour le bien de sa ville; & apres auoir, suiuant la coustume, rendu compte au peuple de son administration; conclud particulierement ce qu'il a fait en ces mots. *Et la Fortune n'a eu aucune part en cela*: mais depuis qu'il les eut proferez, il ne luy escheut rien d'heureux. Et à la verité, c'estoit parler trop haut, & auoir vne Sageſſe

trop altiere semblable à celle de Pharaon, dont parle Ezechiel. *Tu dis le fleuve est mien, & ie me suis fait moy-mesmes* : Et à ce que dit le Prophete Habacuc *Ils se resiouyffent, & ils sacrifient à leur filet, & à ce aussi que le Poëte dit de Mezentius qui mesprisoit les Dieux.*

*Ma dextre (en qui mon Dieu) & mon dard que ie lance,  
M'assistent à ce coup.*

Bref, Iules Cesar n'a iamais que ie sçache, descouuert la foiblesse de ses plus secrettes pensees, qu'en faisant vne réponse pareille à ce que ie viens de remarquer. Car comme celuy qui deuinoit par l'inspection des entrailles des victimes, luy eult rapporté qu'elles ne signifioient rien de bon, il dit tout bas: *Elles seront de meilleur augure, car ie le veux*; & il fit cette réponse peu de temps auant qu'il fust miserablement tué. Mais comme cette trop bonne opinion que l'on a de soy, ainsi que i'ay desia remarqué, est vne chose prophane, aussi est-elle tousiours infortunée. C'est pourquoy les grands personages, & qui ont esté veritablement Sages, ont trouué bon de donner au bon-heur & non à la vertu & à l'industrie, les bons succès qui leur sont suruenus. Ainsi Sylla prit le surnom de Fortuné, & non de Grand. Et Cesar repartant mieux qu'il n'auoit fait cy-dessus, dit au Pilote du vaisseau, où il s'estoit mis pour faire voyage. *Tu conduis Cesar & sa fortune.*

Toutesfois ces Sentences, *Vn chacun est Artisan de sa fortune; Le Sage commande aux Astres: Il n'y a point de chemin incogneu à la Vertu,* & les autres semblables, si

l'on entend bien ce qu'elles veulent dire ; si l'on s'en fert plustost comme d'esprons pour exciter l'industrie, que comme d'estriefs pour soustenir l'Insolence ; & si elles font plustost enfanter dans l'esprit des hommes, la cōstance & la force des Resolutions que l'arrogance & la vanité : ces sentences, disie, sont en estime d'estre bonnes & salutaires : mesmes elles ont trouué place dans le courage des hommes genereux ; en sorte qu'à peine peuuent-ils parfois se tenir de descouurer ces mesmes pensées. Car nous voyons qu'Auguste Cesar ( qui comparé avec son oncle luy fut plustost differend qu'inferieur, hōme au reste vn peu plus moderé ) demanda à la fin de sa vie à ses amis qui estoïent à l'entour de son liēt, qu'apres qu'il auroit rendu l'esprit, *Ils luy applaudissent*, comme estant asseuré, *qu'il auoit fort bien ioüé son personnage durant sa vie.* Cette portion de Doctrine, doit aussi estre mise entre ce qui est à Desirer. Non qu'elle n'ait esté en pratique, & mesmes peut-estre plus qu'il n'eust fallu ; mais parce que les liures n'en parlent pas. C'est pourquoy suiuant ma coustume i'en feray quelques chapitres, comme i'ay fait sur l'autre portion, & ie la nommeray, *l'Artisan de la Fortune*, ou, comme j'ay dit, *l'Intrigue de la Vie.*

Et ie sembleray de premier abbord traiçter vne nouvelle matiere dont l'on n'aura plus parlé ; en monstrant comme les hommes peuuent deuenir les Artisans de leur fortune ; Qui sera certes vne Doctrine qu'vn chacun voudra librement apprendre, jusques à ce qu'il aura descouuert la difficulté qui s'y

rencontre. Car ce qui est requis pour faire bien ses affaires n'est pas de moindre importance, ny moins difficile que ce qu'il faut pour deuenir vertueux. Et il y a autant de peine & de soing à deuenir veritablement Politique, comme d'exceller veritablement en la Morale. Mais le Traicté qui concerne cette Doctrine, est grandement honorable & de grand poids pour les Lettres; veu qu'il importe en premier lieu pour leur honneur que ces practiciens sçachent que la Science n'est point en tout semblable à ce petit oiseau que l'on nomme Alloüette, qui ne sçait faire autre chose que de s'esleuer en l'air & s'esgayer en son chant: qu'elle est plustost du genre de l'Ésperuier qui fait de fort belles pointes, & fond quand il veut en bas pour y prendre son gibier. Mesmes il est requis pour la perfection des Lettres, d'autant qu'elle est la vraye regle de la legitime recherche: que l'on ne rencontre aucune chose dans le globe de la matiere qui n'ait vn parallele dans le globe crystalin, ou dans l'entendement. C'est à dire qu'il n'y ait rien que l'on mette en pratique dont il n'y ayt quelque Doctrine ou quelque Theorie. Neantmoins les Lettres n'admirent & n'estiment pas plus cette Architecture de la Fortune, que comme vn ouurage d'vn genre inferieur. Car la Fortune, de qui que ce soit, n'est pas bastante de luy tenir lieu du don de son estre qui luy vient de Dieu. Mesmes il arriue souuét que les hommes vertueux y renoncent volontiers; afin de s'occuper à des choses plus hautes: Neantmoins entant qu'elle est vn instrument par lequel l'on acquiert la

Vertu; & que l'on peut bien meriter, l'on en doit faire estime, & l'on en doit traiter.

Certains Preceptes sommaires & autres estendus çà & là, & diuers, appartiennent à cette Doctrine. Ils sont sur la vraye cognoissance des autres & de soy. Doncques que l'on prenne cecy pour premier Precepte, qui consiste entierement à cognoistre les autres, que nous taschions d'auoir le plus que nous pourrons cette fenestre que Mome desiroit jadis en l'homme; car ayant veu tant de coings & de recoings dans la fabrique du corps humain, il y trouua ce defect qu'il n'y auoit point d'ouerture, par ou l'on peut regarder dans ces obscurs & tortueux circuits. Or nous y verrons clairement, si nous nous informons avec toute sorte de soing, quelles sont les personnes avec qui nous negocians; si nous taschons de sçauoir quel est leur naturel, leur inclination, leur fin, leur complexion, surquoy ils sont principalement fondez pour pouoir ayder, & ce qu'ils peuuent faire; & de plus quels sont leur defauts & leurs foibleesses; & par quelle façon on peut les gouverner; par quels de leurs amis, par quels de leur mesme faction, par quels de ceux qui les protegent; par quels de ceux qui les courtisent, de plus, il faut sçauoir quels ennemis ils ont, qui sont ceux qui leur portent enuie, qui sont ceux qui briguent contre eux; comme aussi en quel temps il les faut aborder.

*Cognoissez seulement quand vous l'aborderez.*

Bref, qu'elles sont les Ordonnances & les Regles  
qu'ils

qu'ils se font prescriptes & choses semblables. Mesmes il ne faut pas seulement s'enquerir quelles sont les personnes, mais de plus, il faut rechercher quelles sont les actions particulieres, qui sont en mouuement de temps en temps & comme sur l'enclume: comment elles sont gouuernées, & succedent les vnes aux autres; comment on les foment, par qui elles sont combatuës, de quel poids & de quelle estime elles sont; & ce qu'elles attirent avec foy & choses semblables: Car cognoistre ce qui se fait presentement, profite de beaucoup en foy & a cet auantage de plus, que sans cela la cognoissance des personnes seroit fort trompeuse & sujette à faillir. Car les hommes se changent, ainsi que les actions; & sont autres, quand ils y sont embarrassez, & quand ils en sont assiegez, & autres quand ils sont remis en leur propre naturel. Et toutes ces enquestes des choses particulieres, tant pour le regard des personnes, que des actions, sont comme les propositions mineures, en toute sorte de Syllogisme actif: car il n'y a point de verité ou d'excellence dans les obseruations, ou dans les Axiomes ( d'où sont formées les propositions majeures politiques ) qui puisse suffire pour establir vne bonne conclusion, s'il y a quelque faute en la mineure. Or Salomon nous est caution, que l'on peut acquerir vne telle cognoissance, quand il dit: *Le conseil dans le cœur de l'homme, est comme vne eau profonde; mais le prudent l'espuisera.* Et bien que l'on ne donne point de preceptes pour cette cognoissance; d'autant qu'elle est du nombre des choses qui con-

cernent les particuliers : neantmoins l'on peut vtilement donner les moyens de la tirer.

\*J'ay ainfi traduit, & ora ipsorum.

L'on peut cognoistre les hommes en six façons, à leur visage, \* *ou mine*, à leurs paroles, à leurs actions, à leurs humeurs, à leurs desseins ; & en vn mot par le rapport que l'on nous en fait. Pour ce qui est du visage, n'adjouſtons pas foy au Prouerbe ancien. *Il ne se fait pas fier à ce que l'on voit sur le front.* Car encores que cela n'ayt pas esté mal dit, pour l'ordinaire & commune posture du visage & du geste: neantmoins il y a certains mouuemens & remuëmens plus subtils dans les yeux, sur la bouche, sur le visage & sur le geste, qui leur font faire des actions par lesquelles comme dit tresbien Q. Ciceron : *Vne certaine porte de l'Ame est arriere-ouuerte.* Qui fust jamais plus dissimulé que Tibere? Toutesfois Tacite remarquât la diuerſe maniere de parler dont il vſa, quand il loüoit en plein Senat les actions genereuses de Germanicus & de Drusus, parle ainſi sur le sujet de ce qu'il dit en faueur de Germanicus : *Qu'il le faisoit plus avec vn apparat de paroles, qu'avec vn sentiment interieur de Verité :* & donnant son jugement sur les termes dont il loüa Drusus, il dit ; *Qu'il en parla avec moins de paroles, mais qu'il y estoit plus attentif, & que ce qu'il disoit parloit de franchise.* De plus, le mesme Autheur parlant encores de cet Empereur, pour monſtrer en vn autre endroit qu'il estoit aucunement ouuert, en dit cecy : *Il vouloit vaincre de paroles dans les autres choses ; mais il parloit plus librement quand il assistoit quelqu'vn.* Et à vray dire, il ne se trouuera que difficilement vn homme

si expert à dissimuler; & si bien fait & dressé à cela; ny vn visage tellement contraint & (comme il parle) *Commandé*, qui puisse separer d'un propos feint & artificiel ces marques cy: ou que le discours ne soit plus estendu qu'à l'ordinaire ou plus poly ou plus vague & errât ou plus sec & comme sorty par force.

Pour ce qui est des paroles il n'y a non plus de certitude qu'aux paroles des putains, ainsi que les Medecins parlent des vrines: mais l'õ descouvre tresbien en deux façons ces cajoleries de femmes de ioye, c'est à sçauoir quand elles sont proferées ou sans y penser ou dans l'agitation d'esprit. Ainsi Tibere estant promptement esmeu par les paroles picquantes d'Agrippine & tant soit peu transporté, il ne peult se retenir dans les bornes de sa dissimulation naturelle. *Ayant ouy ces choses* (dit Tacite) *elles luy tirerent du fonds de sa poitrine, la parole qui n'en sortoit que fort rarement; & ayant repris Agrippine, il luy fit prendre garde avec vn vers Grec qu'elle s'offençoit, parce qu'elle ne regnoit pas.* C'est pourquoy le Poëte ne nomme pas mal à propos ces *Perturbations des gesnes*; d'autant qu'elles forcent les hommes de descouurer leurs secrets.

*Il est gesné de colere & de vin.*

Aussi voit on par experience qu'il y a fort peu de gens qui soient si secrets à eux-mesmes; & qui ayent vn esprit si resolu qu'ils ne descouurent parfois & ne communiquent leurs plus secrettes pensées; y estans poussez ou par colere, ou par vanité, ou par cordiale amitié qu'ils portent à quelqu'un, ou par vne foibles-

se d'esprit, qui ne peut plus long temps supporter la charge de tât de pées, ou par quelque autre passion. Mais il n'y a point de meilleur moyen de descouvrir ce qu'un autre porte dans l'Ame, qu'alors que vous dissimulés quelque chose, à dessein de sçauoir ce qu'il en pense: ainsi que le dit le Prouerbe Espagnol: *Dis vn mensonge & tu en tireras la verité.*

Il ne faut pas non plus se fier entierement aux actions mesmes, encores qu'elles montrent certainement les intentions des hommes, si auant cela l'on n'a diligemment & attentiuement pensé à leur importance & à leur propriété. Car il est tres-vray, que la tromperie fait qu'on luy adjouste foy dans les petites choses: afin de tromper avec plus de profit. C'est pourquoy l'Italien croit qu'il est debout sur la mesme pierre d'où la Crie de la ville fait ses publications, si on le caresse plus qu'à l'ordinaire, sans qu'il en voye la cause. Mais ces petits complimens rendent les hommes oisifs & comme estourdis tant en la preuoyance qu'en l'industrie qu'ils doiuent auoir: d'où vient qu'ils sont fort bien nommez par Demosthene: *Les alimens de la paresse.*

Au surplus, l'on peut tresbien remarquer que la propriété & la nature de certaines actions, qui tiennent lieu de bien-faits est trompeuse & incertaine; ce qui se voit en ce que Mutian fist sous le nom d'Anthoine premier: c'est qu'apres s'estre reconcilié avecques luy, mais avec vne tres-mauuaise foy, il esleua aux dignitez plusieurs des amis d'Anthoine, *Il donne aussi à ses amis des Capitaineries & des Indicatures: mais*

tant s'en faut qu'il rendist par cette ruse Antoine plus puissant, qu'il le desarma & le ruina entièrement, attirant à soy ses amitez.

Or la meilleure clef pour ouvrir ce que les hommes portent en leur esprit, est celle par laquelle l'on recherche & l'on cognoist ou leurs humeurs & leurs naturels: ou leurs desseins & intentions. Et à vray dire, l'on iuge tresbien par leurs humeurs, qu'ils sont plus foibles & plus simples: mais l'on cognoist par leurs desseins qu'ils sont plus prudens & plus couverts. C'est pourquoy vn certain Nonce du Pape estant de retour d'un pays, où il auoit esté Ambassadeur ordinaire, comme on luy eut demandé son aduis touchant celuy que l'on enuoyeroit à sa place, respōdit fort prudēment & de fort bonne grace: *Que l'on ne deuoit pas y depescher vn grand habille homme, qu'il suffisoit qu'il le fust mediocrement: parce que (adjuſtoit-il) il n'y en a point d'assez capable, pour conjecturer ce que les peuples de cette contrée, voudroient vray-semblablement faire.* Et pour en parler avec verité ce deffaut arriue fort souuent; & mesmes est familier aux hommes prudens qui mesurent les autres à leur propre esprit; & pour cet effect ils vont fort souuent au delà de leur but, en supposant que telles gens meditent de plus grandes choses qu'ils s'y destinent & qu'ils vsent d'artifices plus subtils qu'ils n'en ont en effect: puis qu'ils ny ont iamais pensé. Ce que signifie fort bien le prouerbe Italien par lequel il est remarqué. *Que l'on à beaucoup moins d'argent, de prudence & de foy, que l'on ne croit en auoir.* C'est pourquoy il faut tirer la conjecture de

ce que veulent faire les hommes de peu d'esprit, plustost par les inclinations de leur naturel que par leur desseins: d'autant qu'ils commettent plusieurs absurditez. Au reste l'on iuge, mais pour vne cause toute autre, quels sont au vray les Princes par leur naturel; & l'on cognoit quels sont les particuliers par leurs desseins. Car les Roys estant au dessus de tout ce que les hommes peuuent desirer, il n'y a rien à quoy ils aspirent principalement avec vne violante perseuerance, pour pouuoir de la distance & de la situation de ce dessein \* dresser l'eschelle & la direction de leurs autres actions. Ce qui est entre autres choses la cause principale pourquoy. *L'on ne peut voir* (comme le prononce l'Ecriture) *ce qu'ils ont dans leurs cœurs*. Mais il n'y a point de particulier qui ne soit tout à fait comme vn voyageur; & qui n'ayt intention d'aller en quelque endroit pour s'y arrester: d'où l'on peut fort bien deuiner ce qu'il fera ou ce qu'il ne fera pas: car si la conjoncture des choses est propre à ce qu'il a entrepris, il en viendra à bout; mais si elle luy est contraire, il est vray semblable qu'il n'y reüssira point. Sans qu'il faille simplement s'enquerir de la diuersité des desseins & des naturels des hommes, il faut que ce soit avec comparaison; comme de sçauoir que c'est qui a de l'aduentage, & qui range sous soy les autres choses. Ainsi que nous voyons que Tigillinus recognoissant qu'il n'estoit pas si propre que Petronius Turpillianus à trouuer des inuentions de plaisirs pour le contentement de leur maistre. *Il rechercha les craintes de Neron*, ce sont les mots de Tacite, &

C'est à dire,  
pour apprendre par là ce  
qu'ils veulent  
faire.

par ce moyen il se defit de celuy à qui il portoit envie.

Pour ce qui est de la seconde sorte de cognoissance que l'on a de l'Esprit des hommes; c'est à sçavoir, de celle que l'on tire du recit que l'on en fait, ce sera assez d'en dire quelque mot. Vous apprendrez fort bien les defauts, & les vices par les ennemis; les vertus & les perfections par les amis: les mœurs & les temps par les valets; les opinions & les pensées par les intimes avec qui ils parlent familièrement. La Renommée que l'on a acquise parmy le peuple, est peu de chose; & les jugemens des Superieurs ne sont gueres certains. Car les hommes sont plus couverts, quand ils sont en leur presence. La plus véritable reputation vient des Domestiques.

Mais afin de sçavoir plustost toutes ces choses, il faut se servir de trois moyés. Le premier est, que nous fassions amitié avec ceux qui ont plusieurs & diuerses cognoissances, tant de ce qui se passe, comme aussi des personnes. Et il faut auant tout, tascher d'auoir des gens qui toutes les fois que nous en aurons besoin, & selon les hommes à qui nous aurons à faire, nous tiennent aduertis de ce que nous voulons sçavoir, & nous en rendent certains. En second lieu, que nous suiuiions vn sage temperament, & vne certaine mediocrité, tant en la liberté de nostre parler qu'en nostre silence, parlans pour l'ordinaire; mais nous taisans, quand il en est besoin. Car quand nous parlons librement, nous imitons & nous prouoquons les autres à parler avecques nous, dans la mes-

me franchise, dont nous nous seruons; & c'est ainsi que nous apprenons tout plein de choses. Comme aussi quand nous ne disons mot, cela nous donne de la creance; & fait que les autres prennent plaisir à nous fier leur secrets, & à les mettre comme dans nostre sein. En troisieme lieu, il nous faut acquerir peu à peu cette habitude, qu'estans tousiours presents & veillans d'esprit, en toute sorte de conuersations & d'actions, nous fassions tout ensemble, ce qui se presente à faire, & que nous prenions garde à ce qui arriue de nouveau. Car comme Epictete enseigne que le Philosophe doit en toutes ses actions, ainsi parler à part soy. *Je veux obseruer cela, & ma Reigle.* Ainsi le Politique se doit resoudre en toute sorte d'affaires, & dire ainsi. *Je veux apprendre cela, & mesmes quelque autre chose, qui me puisse profiter à l'aduenir.* C'est pourquoy ceux qui sont de ce naturel, que d'agir avec trop d'affiduité, & qui sont trop attentifs à l'affaire qu'ils ont en main, sans seulement penser à ce qui suruint (ce que de Montagne remarque de soy-mesmes) telles gens à la verité sont fort propres aupres des Roys & pour bien gouerner vn Estat; mais ils font de grandes fautes en l'aduancement de leur fortune. Cependant il faut auant tout donner ordre que nous arrestions la trop viue pointe, & la vigueur de nostre Esprit; de crainte qu'en sçachant plusieurs choses, nous ne soyons portez à nous y mesler. Car \* *l'Intrique* est ie ne sçay quoy de malheureux & de temeraire. C'est pourquoy cette diuerse cognoissance des choses & des personnes, que  
ie suis

\* J'ay ainsi traduit le mot de Polypragmosyné.

ie suis d'aduis que nous aquerions, tourne-là enfin; que nous choisissons avec jugement & les affaires que nous entreprenons & les hommes dont nous nous seruons afin que nous puissions disposer : & faire toutes choses avec plus d'industrie & avec plus d'assurance.

Après auoir cogneu les autres, il faut se cognoistre soy-mesme : Car il ne faut pas nous enquerir avec moins de soin ; mais bien plus exactement de nous mesme que des autres ; veu que cet Oracle : *Cognois toy toy-mesme*, n'est pas seulement vne regle de la Prudence generale, mais il est principalement obserué dans la Politique. Car Sainct Iacques nous aduertit tresbien, *Que celuy qui a regardé son visage dans le miroir, oublie tout aussi tost quel il est* : en sorte qu'il faut s'y voir fort souuent ; ce qui se rapporte aussi à ce qui est de la Politique. Toutesfois les miroirs sont differents : car le diuin dans lequel nous deuons nous contempler, est le Verbe de Dieu, mais le Politique n'est autre que l'estat des choses & des Temps, durant lesquels nous viuons.

Doncques il faut l'examiner exactement & non en la sorte que l'on a appris de faire, quand l'on s'ayme trop ; & il faut se sonder sur ses propres puiffances, sur ses vertus ; & sur ce qui en despend ; comme aussi sur ses defauts, sur les imperfections & sur ce qui peut empescher ; en faisant son compte de tousjours beaucoup estimer ces choses que nous auons mis les premieres, & moins priser les dernieres qu'elles ne valent : Mesmes nous deuons sur cet exa-

men auoir les Considerations qui s'ensuiuent.

La premiere, comment l'on s'accorde en mœurs & en nature avec le Temps qui court; & si l'on y est tout à fait conforme, il est permis de traiter plus librement sans contrainte, & de se laisser aller à son naturel: mais s'il y a de la repugnance, il faut passer la vie avec plus de precaution, & plus à couuert, & ne se trouuer en public que fort rarement. Tibere en fit ainsi, qui recognoissant que son humeur n'estoit pas ajustée à celle qu'il falloit auoir durant son siecle, n'assista iamais aux jeux publics; & mesmes il demeura les douze dernieres années de sa vie, sans entrer au Senat: mais tout au contraire, Auguste se fit voir toute sa vie. Ce que Tacite remarque, *Tibere fut d'une autre humeur.* Pericles en fut de mesmes.

Que l'on considere en second lieu. Comment l'on s'accorde avec les sortes de vie qui sont selon le Temps & en estime, dont l'on en doit choisir vne: afin que si l'on n'est encores déterminé à aucune, l'on s'attache à celle qui plaira le plus, & qui sera la plus conforme à l'inclination que l'on a; & qu'à la premiere occurrence l'on se retire de la profession, que l'on fait malgré soy; & que l'on s'addonne à quelque autre. Ce que nous remarquons auoir esté practiqué par Valentin Borgia qui auoit esté nourry par son pere pour estre Prestre, à quoy par apres il renōça, ayant suiuy son inclination & se fit soldat; encores qu'il se rendist aussi indigne de la Principauté, que de la Prestrise: car cet homme qui fut vne

vraye peste, deshonora & l'une & l'autre de ces conditions.

En troisieme lieu, l'on doit prendre garde quel l'on est quand l'on se compare avec ses esgaux, & avec ses enuieux, que l'on doit vray-semblablement apprehender pour Corriuaux de fortune. Il faut apres cela suiure vn train de vie, dans lequel il y ait fort peu d'habilles hommes; & entre lesquels il est probable que l'on sera entre les premiers. Ce que C. Cesar fit qui estoit au commencement Aduocat, & nourry principalement à la robbe. Mais apres qu'il eut veu que Ciceron, qu'Hortése, & que Catulle excelloient en eloquence; & qu'il n'y auoit point d'autre grand Capitaine que Pompée, il quitta ce qu'il auoit comencé, & ayant dit Adieu au barreau, il se jetta dans les armes & apprist à commander; par où il monta au plus haut degré de la Souueraineté.

En quatrieme lieu, que l'on considere qu'un chacun doit suiure son instinct & son naturel au choix qu'il fait de ses amis & de ses parents. Car comme les hommes sont de differentes humeurs; aussi faut-il qu'il y ait differentes amis. Aucuns ayment ceux qui sont serieux & secrets: d'autres ceux qui sont audacieux, & qui prennent plaisir à se vanter; & en vn mot, ceux qui leur reuiennent.

Au reste, c'est vne chose digne de remarque de sçauoir iusques où Anthoine, Hirrius, Panfa, Oppius, Balbus, Dolabella, Pollio, & les autres estoient amis de Cesar, qui auoient ainsi accoustumé de iu-

rer. *Qu'ainsi ie puisse mourir, Cesar restant en vie*, témoignans par là l'extreme affection qu'ils luy portoyent; estans au reste extremement arrogans; & qui méprisoient tous les autres. Ils furent de plus, fort vigilans aux affaires, encores qu'ils ne fussent que mediocrement estimez.

La cinquiésme consideration soit, que l'on s'empesche bien de prendre exemple, & de se conformer mal à propos sur les autres; comme s'il falloit de necessité sçauoir cela mesmes qu'eux; sans considerer la grande difference qui se rencontre peut-estre entre leur naturel & leurs humeurs. En quoy Pompée faillit apparemment, qui comme Ciceron la laissè par escrit, auoit si souuent accoustumé de dire. *Sylla l'a peu, ne le pourray-ie pas?* En quoy il se trompoit grandement: veu qu'il estoit en son naturel & en sa sorte de vie esloigné de luy de tout le Ciel, comme l'on dit. Car Sylla estoit fascheux, violent & fort expeditif en affaires: & Pompée estoit serieux, equitable, & faisoit toutes choses avec majesté & dignité; d'où venoit qu'il estoit beaucoup moins propre à mettre à execution ce qu'il auoit dessaigné. Il y a plusieurs autres aduertissemens sur cecy; ceux pourtant que nous auons donné suffiront.

Mais ce n'est pas assez que l'homme se cognoisse, il doit penser à part soy comment il doit se monstrier, se declarer, se tourner & se façonner à propos & avec prudence. Pour ce qui est de se monstrier, nous ne voyons rien de plus ordinaire, sinon que celuy qui est inferieur en habitude de vertu, paroist plus

vertueux à l'exterieur. Doncques ce n'est pas vne petite prerogatiue de prudence, si quelqu'un fait monstre de soy aux autres, avec bien-seance & avec vn certain artifice, en faisant parade de ses vertus & de ses merites & mesmes de sa fortune; ce que l'on peut faire sans estre estimé arrogant & sans ennuyer personne. Et au contraire en cachant avec art ses vices, ses defauts, ses mal-heurs & son deshonneur; s'arrestant à la deduction de ses perfections; & les mettant comme au jour: & euitant de parler de sa honte; ou la palliant par vne interpretation favorable & choses semblables. Et c'est pourquoy Tacite parle ainsi de Mutianus qui estoit le plus sage de son temps & le plus grand homme d'affaires. *Il monstroit avec vn certain artifice tout ce qu'il auoit dit & fait.* Aussi faut-il estre fort adroit pour cela, de crainte de ne se rendre ennuyant & mesprisable. En sorte que toute passion de paroistre, bien qu'elle aille jusques au premier degre de vanité, est plustost vn vice dans la Morale que dans la Politique. Car comme l'on a accoustumé de dire de la calomnie: *Calomniez hardiment, il en demeure tousiours quelque chose*: autant en peut on dire de ce desir de se vanter s'il n'est tout à fait laid & ridicule. *Vante toy hardiment, il en reste tousiours quelque chose.* Il en demeurera ie ne sçay quoy parmy le peuple, bien que les plus aduisez s'en mocquent. C'est pourquoy la bonne opinion que l'on a acquise entre plusieurs, recompensera amplement le dégouft de peu de personnes. Mais si ceste affection de se monstrier est bien conduite & avec iugement; Par exemple, si elle

a quelque chose de franc, & si elle marque que l'on soit bien né : ou si on la fait paroistre en ces temps-là ; quand l'on est environné de dangers, comme il arriue aux soldats dans la guerre ; ou quand l'on est enuié : ou quand il semble que ce que l'on dit touchant sa propre loüange est eschappé sans y penser ; ou quand l'on ne s'y arreste ny trop serieusement, ny trop long temps ; ou si quelqu'un parle en si bonne part de soy, qu'en mesme temps il se dit des brocards & des railleries à soy-mesme. Bref, s'il le fait non de son bon gré, mais comme y estant poussé & prouoqué par les insolences & par les injures des autres ; toutes ces choses, dis-je, n'adjoustant pas peu à sa reputation. Et à vray dire, le nombre n'est pas petit de ceux qui estans de leur nature solides, & moins sujets au vent ; & pour cet effect qui n'ont pas l'industrie de se vanter, sont punis de leur moderation, avec certaine perte de leur dignité.

Mais encores que quelqu'un, peut estre par trop exact dans la Moralité & de fort foible iugement, impreuue la montre de ceste vertu ; neantmoins personne ne niera qu'il faut auoir le soin qu'elle ne soit pas priuée de son iuste prix par la negligence, ny moins prifée qu'elle ne vaut. Or ceste diminution de prix en son estime, arriue d'ordinaire en trois façons. Premièrement quád quelqu'un se presente & s'aduance dans les affaires sans y estre appellé. Car l'on est assez bien recompensé, si pour tels bons offices l'on ne reçoit pas de rebut. Secondement, quand quelqu'un abuse par trop de ses forces au commen-

cement de ce que l'on entreprend ; & quand il fait tout à la fois ce qu'il deuoit cōduire peu à peu par ordre. Ce qui rend de prime abord les belles actions agreables, mais enfin ennuyantes. En troisieme lieu, quand quelqu'un ressent trop promptement & trop legerement & gouste avec plaisir le fruit de sa vertu dans les louïages qui consistent en l'applaudissement, en l'hōneur & en la faueur qu'on luy rend; sur quoy il y a vn sage aduertissement: *Donnez vous garde que l'on ne croye que vous n'estes pas accoustumé aux grandes choses, si vous prenez autant de plaisir à ce qui est de vil qu'à ce qui est de releué.* Car ce n'est pas de moindre importance de sçauoir cacher ses defauts que de montrer avec prudence & avec artifice ses vertus. Or on les cache & on les met à couuert par vne certaine triple industrie & comme en trois cachettes par precaution, par pretexte & par confidence. Nous nommons precaution, quand avec prudence nous ne nous engageons pas à ce en quoy nous ne sçaurions reüssir: au contraire, des esprits trop audacieux & pleins d'inquietude qui se meslent sans iugement aux choses, dans lesquelles ils ne sont pas nourris; & partāt ils publient leurs imperfections; & semblent en faire des proclamations. Nous nommons pretexte, quand nous faisons en sorte par nostre industrie & par nostre prudence que l'on interprete en bonne part & benignement nos vices & nos defauts, comme prouenant d'ailleurs & tendans à autre chose, que l'on ne croit pour l'ordinaire. Car le Poëte a tres-bien parlé des endroits où se cachent les vices:

*Le vice est fort souvent couuert du voisinage  
Du bien.*

C'est pourquoy si nous remarquons en nous quelque imperfection, il faut que nous fassions en sorte d'emprunter le personnage & le pretexte de la vertu voisine, sous l'ombre de laquelle nous la mettrons à couuert: Par exemple, celuy qui est pesant se doit dire serieux; celuy qui n'a point de courage se doit dire affable & ainsi des autres. Il sera aussi fort vtile de mettre en auant quelque cause probable; & dire en public pourquoy c'est que nous ne voulons pas faire nos derniers efforts; afin que l'on croye que nous n'auons pas voulu ce que nous n'eussions sceu faire. Pour ce qui est de la confiance, c'est vn remede plein d'effronterie, mais tres-certain & qui a de tres-bons effects. C'est à sçauoir, quand quelqu'un fait profession de mespriser entierement & de ne tenir aucun compte des choses dont il ne sçauoit venir à bout: à l'imitation des sages marchands qui ont cela de propre & de particulier, de tenir leur marchandise à haut prix, & de raualer celle des autres. Mais il y a vn autre genre de confiance encores plus impudent. C'est à sçauoir quand avec effronterie l'on veut donner bonne opinion de ses defauts; comme si l'on croyoit exceller aux choses dont l'on est entierement despourueu: & quand pour faire plus aysément adjoüster foy à ce que l'on dit, on feint que l'on n'est pas assure dans les choses que l'on sçait tres-bien. Ainsi que nous voyons estre pratiqué par les Poëtes. Car  
celuy

celuy d'entr'eux qui oit que l'on n'approuue pas vn certain vers du Poëme qu'il recite ne manque pas de dire : *Si est-ce que i'ay eu plus de peine à le faire que quantité d'autres.* Apres cela en prononçant quelque autre qu'il fait semblant de ne pas trouuer bon, il adjousterà : *Et de cestuy-cy qu'en dites vous ?* Encores qu'il sçache bien qu'il est le meilleur de tous & qu'on ne peut le reprendre. Mais il n'y a rien si considerable sur ce qui se presente; c'est à sçauoir pour faire honorablement voir aux autres qui l'on est ; & pour se mettre en l'estime que l'on merite , sinon d'observer cecy , à sçauoir de ne se point desarmer par la grande bonté de sa nature & par sa douceur; & de ne se point exposer aux injures & aux affronts. Mesmes l'on doit plustost faire parfois sortir quelques bluettes d'une ame libre & genereuse , qui ne soit pas moins picquante que douce. Et cette sorte de vie ainsi fortifiée, accompagnée d'un courage prompt & preparé à se garantir des affronts se pratique, d'aucuns par accident & par quelque necessité inéuitable , à cause de quelque chose qui est attachée à leurs personnes & à leur fortune , comme il arriue à ceux qui sont difformes, qui sont bastards & qui sont diffamez. D'où vient que cette sorte de gens sont d'ordinaire fortunez, si la vertu ne leur manque point.

Quant à ce qu'il faut observer pour declarer qui l'on est, c'est vne chose tout à fait differente de ceste affection de se vanter, dont i'ay parlé cy dessus : car cela ne se rapporte ny aux vertus, ny aux deffauts des hommes , mais aux actions particulieres de la vie. Et

il ne se treuve rien de plus Politique en ceste partie que de garder vne certaine prudente & saine mediocrité à descouurer & à cacher les sentimens de son ame sur ses actions particulieres. Car encores que le profond silence, & le secret dans les conseils, & ceste sorte de faire affaires qui opere toutes choses par des arts & par des milieux aueugles, ou plustost sourds, ainsi que les nomment les nouvelles langues, soit vne chose vtile & admirable: toutesfois il arriue souuent que comme l'on dit, *La dissimulation engendre les erreurs qui enuolopent celuy qui dissimule*. Car nous voyons que les plus politiques n'ont pas apprehendé de publier ouuertement avec liberte & sans feintise, quel estoit le but de leur desseins, tesmoin L. Sylla, qui dit haut & clair. *Qu'il desiroit de rendre heureux ou mal-heureux tous les hommes selon qu'ils luy seroient amis ou ennemis*. Ainsi Cesar ne craignit pas de dire au premier voyage qu'il fit en Gaule. *Qu'il ayroit mieux estre le premier en vn petit vilage, que le second dans Rome*. Et luy-mesmes apres la guerre commencée n'en fit pas à deux fois, si nous croyons ce qu'en dit Ciceron. *L'autre, il parle de Cesar, ne refuse pas; mais il demande mesmes, comment qu'il en soit, qu'ainsi on le nomme Tyran*. Nous remarquons de mesmes en vne lettre de Ciceron à Atticus, combien peu Auguste Cesar à voulu dissimuler, qui dés le temps qu'il ne faisoit qu'entrer dans les affaires, & qu'il estoit encores fort agreable au Senat, auoit accoustumé quand il haranguoit au peuple de iurer en ceste sorte. *Ainsi me soit il permis d'aspirer aux honneurs de mon*

*pere.* Ce qui n'estoit pas moins que la tyrannie mesmes; mais pour adoucir ces paroles qui eussent esté prises en mauuaise part en les proferant il estendoit sa main vers la statuë de Iule Cesar, qui estoit dressée dans le barreau à quoy l'on prenoit plaisir; & ceux qui estoient presens, disoient ainsi entr'eux avec applaudissement. *Qu'est-ce que cela? quel ieune homme voila!* Neantmoins l'on ne soupçonnoit rien de mal de luy qui descouuroit ses sentimens avec tant de franchise & si ingenuëment. Et ces personnages, dont ie viens de parler, ont eu toutes choses à souhait: en quoy pourtant Pompée n'a pas reüssi, qui auoit vn mesme but, mais qui vouloit y paruenir par des sentiers plus ombragez & plus obscurs, ainsi que Tacite parle de luy. *Il estoit plus conuert, mais non pas meilleur.* Ce que Saluste confirme en ces mots. *Il auoit de bonnes paroles à la bouche, mais au reste il portoit l'effronterie dans son ame.* Pompée, dis-je, ne faisoit autre chose & n'employoit à autre fin ses artifices, que pour courir le plus qu'il pouuoit son excessiue ambition: cependant il establißoit le gouvernement populaire & le desordre, qui eut bien tost contrainct la Republique de se venir ietter entre ses bras, Et c'estoit le moyen par lequel il esperoit qu'on luy feroit prendre comme par force & mal gré soy le souuerain maniemment des affaires. Mesmes comme il creut qu'il en estoit venu à bout ayant esté créé Consul tout seul, ce qui n'auoit iamais plus esté fait, il n'auançoit pourtant pas ses desseins; d'autant que ceux qui eussent peu l'assister en cela, ne descouuroient

pas quelle estoit sa volonté. En forte qu'il fut enfin contraint de prendre le grand chemin; c'est à sçauoir leuer les armes & faire des troupes sous pretexte de s'opposer à Cesar. Tant il est vray que les resolutions couuertes d'une profonde dissimulation ont accoustumé d'estre lentes, sujettes aux accidens & malheureuses d'ordinaire. Ce que Tacite semble approuuer quand il veut que les artifices de la dissimulation soient le moindre genre de Prudence entre tous les Arts Politiques, en l'attribuant à Tybere, & le reste à Auguste Cesar. Car en parlant de Liuia, il en dit: *Quelle eust esté bien composée des Arts de son mary, & de la dissimulation de son fils.*

Pour ce qui est de tourner & de façonner son esprit, il faut faire toute sorte d'efforts de le rendre souple à toutes occasions & à toutes rencontres sans se roidir aucunement contre. Car cela ne sera pas vn moindre empeschement pour faire affaires, ou pour faire sa fortune que cecy: *Il demeueroit le mesme, mais il n'auoit pas bonne grace à faire le mesme:* C'est à sçauoir, quand les hommes sont les mesmes hommes & de mesme naturel, apres le changement des occasions. Doncques Liue introdui sant l'ancien Caton comme vn Architecte tres-expert de sa fortune, adjouste fort à propos qu'il auoit *vn esprit fort & adroit.* D'où vient que d'ordinaire les personnes graues & de marque & qui ne sont pas changeantes ont plus d'autorité que de bonne fortune. Mais ce vice est naturel à ceux qui sont visqueux, noüeux & qui ne sçauent pas prendre le tour qu'il faut. Et d'autres

par vne certaine coustume, qui est vne autre nature, & par vne certaine opinion qui se glisse aysement dans les esprits des hommes ne changent iamais la façon de faire affaires, qu'ils n'ayent veu si elle leur peut reüssir. Car Machiauel remarque prudemment en Fabius Maximus qu'il *Auoit opiniastrement retenu son ancienne coustume de dilayer & de differer en matiere de guerre, encores que la maniere de la faire fut differente, & qu'elle desirast que l'on s'y portast plus promptement.* D'autres ont ce vice à faute de iugement, quand l'on ne sçait pas bien regarder, où doiuent aboutir les choses & les actions: & quand l'on y prend seulement garde, l'occasion estant eschappée. Demosthene reprend en ses Atheniens quelque chose de pareil, en disant qu'ils sont, *Semblables aux rustiques qui s'esprouuans dans les combats à outrance, mettent leur bouclier au deuant de la blesseure qu'ils viennent de recevoir, ce qu'ils n'auoient pas fait auparauant.* De plus, ce vice se trouue aussi en d'autres; parce qu'ils se faschent de perdre la peine qu'ils ont commencé de prendre & ne s'en sçauent pas retirer: & mesmes ils se promettent de venir au dessus des occasions par leur constance. Mais cet attachement & cette resistance d'esprit, de quelque endroit qu'elle procede, est tres-dommageable aux affaires & à la fortune des hommes. Et il n'y a rien de plus Politique que de faire en sorte que les roües del'esprit & celles de la fortune n'ayét qu'un mesme centre, & tournent toutes à la fois. Mais c'est assez parlé des deux sōmaires preceptes touchāt l'Architecture de la fortune: il

y en a quantité d'autres espendus par-cy, par-là, dont j'en choisiray aucuns pour seruir d'exemple.

Le premier precepte est. Que l'Architecte de la fortune se sache bien seruir de son cordeau, & qu'il le sçache bien dresser, c'est à dire: Qu'il s'accoustume de donner le prix & l'estimation à toutes choses, selõ qu'elles sont plus ou moins ytiles à sa fortune & à ses desseins, & qu'il y prenne garde soigneusement, & non par forme d'acquit: ce qui est admirable, mais qui pourtant contient verité. Il se trouuue plusieurs personnes dont la Partie Logique de leur esprit, s'il est permis de parler en la sorte, est bonne, mais la partie Mathematique est tres-mauuaise: c'est à dire, qu'il y en a qui iugent assez fortement de la consequence des choses, mais qui ne les sçauent aucunement bien appretier. D'où vient qu'acuns sont ravis d'aïse, quand ils parlent en particulier & en secret aux Roys, & quand ils sont en grande estime parmy le peuple, comme s'ils auoient fait vne tres-grande affaire, au lieu que l'vn & l'autre excite souuent de l'enuie, & cause du danger. Les autres mesurent les choses par la difficulté, & par la peine qu'ils y prennent, croyans qu'ils doiuent de necessité s'auancer d'autant plus, que plus ils se mouueront. Ainsi que Cesar a dit par forme de raillerie de Caton d'Vtique, en faisant mention combien il estoit laborieux, assidu, & quasi infatigable, sans pourtant que cela luy seruit de beaucoup. *Il faisoit, dit-il, toutes choses avec vn grand soing.* D'où aussi cecy arriue que ceux se trompent d'ordinaire, qui se promettent toute sorte

de prospérité, s'ils se seruent de l'entremise de quelque habille homme; ou qui soit constitué en dignité: veu qu'il est vray, que l'on fait & plus viste, & mieux quelque ouurage que l'on a entrepris avec des outils propres à cela, que si l'on en prend, d'autres, quoy que beaucoup plus beaux. Or pour bien dresser la Mathématique de l'Esprit, il est besoin de cognoistre auant tout, & d'auoir comme en escrit, que c'est qui est en premier lieu nécessaire pour l'establissement, & pour le progrez de la fortune: quoy en second lieu, & ainsi en suite. Je mets en premier lieu l'amendement de l'Esprit. Car en ostant & en apllanissant les empeschemens, & les nœuds qui y sont, vous ouurirez plustost le chemin à la fortune que vous n'osterez par son moyen les empeschemens qui sont en l'Esprit. Je mets en second lieu les richesses & l'argent, que plusieurs estimeront par dessus toutes choses, à cause qu'on s'en sert à toute sorte d'usage. Mais j'improuue cette opinion par la mesme raison qu'a fait Machiauel sur vne matiere qui n'est pas fort esloignée de celle-cy. Car comme ainsi soit, qu'il y ait long-temps que l'on die, *Que l'argent est les nerfs de la guerre*: luy au contraire a asseuré qu'il n'y en auoit point d'autres que les nerfs des hommes forts, & des bons soldats. En la mesme sorte peut-on veritablement asseurer que l'argent n'est pas les nerfs de la fortune; mais que les forces de l'Esprit le sont, à sçauoir la viuacité, la force, la hardiesse, la constance, la modestie, l'industrie & les autres. Je mets en troisieme

lieu, la Renommée & la Reputacion; d'autant plus que ces choses ont de certains flux & des temps, lesquels si vous ne sçavez prendre comme il faut; il fera difficile de remettre la chose en son entier: Car il est fort mal-aisé de renuerfer de l'autre costé la reputation qui se precipite. En dernier lieu, ie mets les honneurs ausquels en verité vous arriuez plus aisément par le moyen d'une chacune de ces trois choses, & encores plus, si elles sont toutes ensemble, que si vous commencez par les honneurs; & que vous aillez apres cela aux autres choses. Mais de mesmes que ce n'est pas peu de garder l'ordre dans les choses; aussi n'est-ce pas moins d'observer la suite du temps, & l'on peche fort souuent en le peruertissant, quand l'on veut finir à lors qu'il ne faudroit que commencer. Et quand nous acourons subitement à toutes les choses grandes; & que nous outrepassons avec temerité ce qui est entre deux, mais l'on donne à bon droit ce Precepte: *Faisons ce qui presse.*

Le second Precepte est, que nous prenions bien garde que nous ne nous portions par trop de courage & avec vn desir de presceance aux choses beaucoup plus difficiles que nous ne pouuons entreprendre; & que nous n'aillons pas contremont vne riuere: Car c'est vn tresbon conseil touchant les fortunes des hommes.

*Approche toy des Destins & des Dieux.*

Regardons de toutes parts, & considerons par où l'on peut prendre iour dans les affaires; & par où l'on

l'on ny peut aucunement entrer : par ou elles sont faciles, par ou elles sont difficiles; & si nous ne voyõs pas vne entrée commode n'abusons pas de nos forces. Si nous faisons cela, nous nous exempterons de rebut, nous ne nous amuserons pas long temps en chaque affaire, & l'on nous estimera modestes, nous n'offencerons que peu de personnes; bref nous acquerrons la reputation d'estre fortunés; alors que l'on rapportera à nostre industrie, ce qui peut estre, fut escheu volontairement.

Le troisieme Precepte peut sembler aucunement contraire à celuy dont ie viens de parler tout à l'heure, quoy que cela ne soit pas quand on l'entend bien. Il est tel: *Que nous n'attendions pas tousiours les occasions; mais que nous les fassions quelquesfois venir; & que nous les conduisions.* Ce que Demosthene dit avec vne merueilleuse eloquence. *Et de mesme que c'est vne chose ordinaire, que le General d'armée la conduise; aussi faut-il que les gens bien aduisez conduisent les affaires; afin que l'on fasse ce qui leur semble bon, sans estre contraints de poursuiure seulement les euenements.* Car si nous y prenons garde de bien près, nous remarquerons deux bien differentes especes, de ceux qui sont en estime d'estre esgaux dans l'action & dans la negociation. Car les vns sçauent fort bien se seruir des occasions: mais ils ne font ny n'inuentent rien d'eux mesmes. Les autres sont tout à fait dans l'action, & ne sçauent pas prendre les belles occasions qui se presentent. Vne de ses facultez qui est sans l'autre doit estre entierement estimée defectueuse

& imparfaites.

Le quatriesme Precepte est, Que nous n'entreprenions rien en quoy il soit necessaire d'employer beaucoup de temps, mais que nous ayons tousiours l'oreille tirée par ces vers :

*Mais cependant le Temps s'enfuit, irreuocable.*

Et il n'y a point d'autre cause, pourquoy ceux qui se sont iettez dans des professions penibles ou dans des choses semblables, tels que sont les Jurisconsultes, les Orateurs, les plus doctes Theologiens, les Auteurs & tels autres, ne sont gueres industrieux à faire, & a agrandir leur fortune, que par ce qu'ils ont besoin du temps qu'ils ont employé à autre chose; afin de cognoistre le menu des affaires; afin de prendre les occasions; & afin d'inuenter & de trouuer les machines necessaires à leur bien. Et mesmes l'on trouue dans la court des Roys & dans les Republiques, que ceux-là sont fort capables de s'auancer en fortune & d'attaquer celle des autres, qui n'ont aucune charge publique, mais qui s'occupent perpetuellement à cette Intrigue de la vie dont nous parlons.

Le cinquiesme Precepte est, Que nous imitions en quelque façon la Nature, qui ne fait rien en vain: Ce qui ne sera pas difficile, si nous faisons avec dextérité vn meslange & vn entrelassement de toutes nos affaires quelles qu'elles soient. Car il faut en sorte dresser & preparer nostre esprit; & il faut en sorte soumettre & ranger souz l'ordre nos intentions, que

s'il arriue que nous ne puissions pas atteindre si haut que nous desirons, nous nous arrestions au second ou au troisieme degre : mais s'il est impossible de nous y attacher & d'y demeurer, il faut qu'alors nous nous tournions à vn autre dessein que celuy que nous auons premierement pris : afin que si nous ne pouuons presentement en cueillir quelque fruiet, nous puissions au moins en tirer quelque chose qui nous puisse profiter à l'aduenir. Mais si nous n'y pouuons rien prendre de solide, ny presentement ny avec le temps; ayons au moins soing que nostre reputation en reçoie quelque accroissement & choses semblables : nous faisons rendre compte à nous-mesmes ; par lequel il paroisse que nous auons eu plus ou moins d'vtilité de chacune de nos actions & de nos conseils ; & ne nous permettans en aucune sorte de perdre courage, comme si nous estions confus, & tout à fait abatus d'esperance, s'il ne nous est pas permis d'atteindre à nostre principale intention. Car il n'y a rien de moins propre à vn grand Politique que de s'adonner à vne seule affaire : d'autant que celuy qui en vse ainsi, perdra quantité d'occasions qui ont accoustumé de trauerfer ce que l'on fait ; & qui seront peut estre plus propres & plus commodés pour les choses qui seront en vsage par apres, que pour celles que nous auons en main. C'est pourquoy retenons bien cette regle. *Il faut faire ces choses cy, & ne pas laisser les autres.*

Le sixiesme Precepte est, Que nous ne nous attachions pas trop determinement à quelque chose ; en-

cores que d'abord elle ne paroisse gueres sujette à mauuais euenement. Mais que nous ayons tousiours vne fenestre ouuerte pour nous enuoler; ou vne certaine porte de derriere pour reuenir.

Le septiesme Precepte n'est autre que celuy que donnoit autresfois Bias, pourueu que nous le tournions nõ à la trahison; mais à la preuoyãce & à la mediocrité: *Aymez comme si vous deuez deuenir ennemy; & hayssiez comme si vous deuez deuenir amy.* Car celuy-là perd beaucoup qui s'engage par trop dans des amitez malheureuses & dans des fascheuses inimitiez qui donnent du trouble & dans des jalousies d'enfant & de peu d'importance.

Ce que ie viens de dire touchant la doctrine de l'Intrigue de la vie, suffira pour seruir d'exemple. Car il faut que l'on se ressouuienne, que tant s'en faut que ie mette au lieu de iustes traiçtez, ces traits d'ombre que ie couche sur la representation de ce qui est à Desirer: qu'au contraire ce ne sont qu'eschantillons & franges, dont on peut iuger de toute la toille. Et de plus, ie n'ay pas si peu d'esprit, que d'asseurer qu'il faut faire les grands efforts que j'ay dit pour se mettre en fortune. Car ie sçay tresbien qu'elle s'escoule comme volontairement dans le seing d'aucuns; & que les autres en viennent à bout par leur seule diligence & par leur assiduité, qui a pourtât de la Prudence, sans beaucoup vser d'artifice ny de peine. Mais de mesmes que Ciceron dépeignant l'Orateur parfait, n'entend pas que tous les Aduocats soyent ou puissent deuenir tels. Et de plus, ainsi qu'en la des-

cription d'un Prince, ou d'un courtisan, ce que quelques uns ont entrepris, l'on en tire le modèle de la perfection de l'Art & non de la Pratique ordinaire. Ainsi en ay-je fait, quand i'ay appris au Politique comment il devoit viure; au Politique, dis-je, entant que cela regardoit sa propre fortune.

Mais il faut outre cela donner cet aduis, Que les preceptes que nous auons choisi & proposé sur ce sujet sont tous du genre de ceux que l'on nomme les Arts legitimes. Quant à ceux qui ne valent rien. Si quelqu'un se rend disciple de Machiauel qui enseigne: *Qu'il ne faut pas beaucoup se soucier de la Vertu; mais seulement de son apparence qui paroist en public; d'autant que la reputation & l'opinion d'estre homme de bien ayde; mais la Vertu mesme empesche.* Et qui en un autre endroit dit ces mots: *Que l'homme Politique pose cela comme pour fondement de sa prudence, qu'il presuppse que nous ne pouuons ny bien, ny assurement fleschir, ou tourner les hommes à ce que nous voulons que par la crainte seule; c'est pourquoy il doit prendre soin que tous soient suiets, qu'ils courent des dangers & qu'ils ressentent des afflictions.* En sorte que son Politique semble estre au langage des Italiens: *Vn semeur d'espines.* Ou si quelqu'un veut receuoir cet Axiome que l'on cite de Ciceron: *Que les amis perissent; pourueu que les ennemis meurent quant & quant.* Ainsi que firent les \* trois hommes associez, qui pour perdre leurs ennemis liuroient librement à la mort leurs amis propres. Ou si quelqu'un veut imiter L. Catilina, pour mettre tout à feu & à sang, afin de mieux pescher en eau trouble, &

\* J'ay ainsi traduit *Triuiri*.

afin de bien faire les affaires : *Quant à moy*, dit-il, *si l'on met le feu en mes biens*, ie l'esteindray par la ruine. Ou si quelqu'un dit de soy les paroles que Lyfandre fouloit proferer : *Qu'il falloit attirer les enfans avec des gasteaux*, & les hommes faits avec des pariures ; ou si quelqu'un apprend tels & semblables pernicious enseignemens qui sont en plus grand nombre que ne sont ceux qui sont salutaires, comme il arriue dans les autres choses. Si quelqu'un, dis-je, prend plaisir à cette prudence corrompue, ie ne nieray pas qu'il ne puisse en moindre temps & plus viste aduancer sa fortune ; parce qu'il ne pense à autre chose qu'à cela ; ayant renoncé à toutes les Loix de la Charité & de la Vertu. Or il arriue de mesme en la vie qu'au chemin ; que le plus court est le plus sale & le plus boueux ; bien qu'il ne soit pas besoin de faire vn grand tour pour en prendre vn meilleur.

Or tant s'en faut qu'il faille que les hommes s'appliquent à ces meschants arts ; qu'au contraire si les mesmes hommes rentrent en eux-mesmes, & s'ils sçauent se maintenir sans se laisser emporter au tourbillon & à la bourrasque de l'ambition ; ils se doiuent veritablement plustost mettre deuant les yeux, non seulement cette generale description de l'Vniuers ; *Que toutes choses sont vanité & tourment d'Esprit* : mais aussi celle-cy qui est plus particuliere, c'est à sçauoir : que le mesme Estre separé du bien Estre tienne lieu de malediction ; & d'autant plus que l'Estre est plus grand ; d'autant s'accroist la malediction. Et que la plus grande recompense que l'on donne à

la Vertu, c'est la Vertu mesmes: comme le plus extrême supplice du vice est le vice mesmes, ainsi qu'en parle tresbien le Poëte.

*Quel prix puis-je donner digne de ces loüanges ?  
Les Dieux le donneront & vos mœurs.*

Tout au contraire, celuy-là n'a pas parlé moins veritablement, qui a dit des meschans : *Et leurs mœurs les vangeront.* Mesmes cependant que les hommes s'agitent dans leurs pensées qu'ils estendent de toutes parts, afin de bien asseurer leurs fortunes durant ces trauerfes d'esprit qui arriuent entre deux, ils doiuent esleuer leurs yeux aux iugemens de Dieu & à la providence eternelle, qui renuerse fort souuent & reduit au neant les entreprises des meschans & leurs conseils malins; quoy que secrets, selon ce dire de l'Escriture : *Il a conceu le peché & il enfantera la vanité.* Mesmes encores qu'ils ne fassent pas d'injures, & qu'ils n'vsent point de mauuaise façon ; toutesfois en ce que l'on aspire continuellement & avec inquietude à ce qui est de plus haut dans la fortune sans cesse, & comme \* sans Sabath, l'on ne paye pas le tribut du temps qui est deu à Dieu, qui, comme il paroist, desire de nous la Dixme de nos puissances, & le septiesme de nostre temps, & les met à part pour soy. Car à quel propos porter nostre visage tourné vers le Ciel & faire pancher nostre pensée contre terre & la nourrir de poussiere, qui est la viande du serpent? Ce que les Payens ont bien sceu :

\* C'est à dire,  
sans repos,

*Il attache à la terre la parcelle du souffle.  
Qui vient du Toutpuissant.*

Que si vn chacun se flate soy-mesmes, en ce qu'il se resout de bien vser de sa fortune, quoy qu'il l'ait acquise par de mauuais moyens, ainsi que l'on souloit dire d'Auguste Cesar, & de Septimius Seuerus, à sça. ioir, *Qu'ils ne deuoient iamais naistre, ou qu'ils ne deuoient iamais mourir*, tant ils auoient fait de maux en briguant leur fortune, & tant ils auoient fait de biens estans paruenus à l'Empire : neantmoins que celuy qui fait cette proposition en soy-mesme, sçache que l'on n'approuue pas cette Compensation de maux en biens, qu'alors que la chose est arriuée; mais que l'on en condamne avec raison le dessein. Bref, il ne sera pas hors de propos de ietter sur nostre fortune, qui va si viste, qu'elle peut prendre feu, vn peu d'eau froide, que nous puiserons de ce bon mot qui se trouue dans les remonstrances que fit Charles le Quint à son fils. *Que la fortune est du naturel des femmes, qui ont ordinairement de l'auersion pour ceux qui les courtisent avec trop d'assiduité.* Mais ce dernier remede n'est que pour ceux qui ont le goust corrompu par la maladie de leur esprit. Que les hommes s'appuyent plustost sur cette pierre, qui est comme la Clef de la voute, tant parmy les Theologiens que parmy les Philosophes, qui demeurent d'accord entre eux, de ce qu'il faut premierement chercher. Car la Theologie ordonne, *En premier lieu recherchez le Royaume de Dieu, & toutes ces choses vous arriueront en suite de cela.*

Et

Et la Philosophie commande quelque chose de semblable. *Cherchez premierement les Biens de l'Ame, les autres choses viendront, ou ne nuiront pas.* Et bien que ce fondement humainement ietté, soit quelquefois sur le sable, ainsi qu'on le peut remarquer en M. Brutus, qui sur la fin de sa vie s'escria en cette sorte.

*Ie t'ay porté de l'honneur ô Vertu!  
En te croyant vne chose solide;  
Mais tu n'es qu'un vain bruit.*

Toutesfois ce mesme pedestail fondé sur la diuinité, est tousiours ferme sur la pierre. Et c'est par où ie finis la Doctrine de l'Intrigue de la vie, avec celle qui concerne generalement les Affaires.

---

*Les diuisions de la Doctrine du Regne, ou de la Republique sont à dire. Il se trouue seulement icy vne entrée à deux choses qui nous manquent à la Doctrine qui apprend, comment il faut estendre les bornes du Royaume; & à la Doctrine de la Iustice en general; ou des Sources du Droit.*

### CHAPITRE III.



Voila parueniu à l'art de Regner ou à la doctrine qui enseigne comment il faut gouverner vn Estat, sous laquelle est comprise l'Oeconomic, de mesmes que la famille est contenuë sous la Cité. Et c'est en

cet endroit, comme i'ay desia dit, que ie me suis imposé silence à moy-mesmes. Toutesfois ie n'ay pas deu me deffier tout à fait d'en parler pertinemment & vtilement; puis que i'ay vne longue experience en cela, ayant esté esleué par le seul bienfait de vostre Majesté, à la plus grande dignité qui soit dans vostre Royaume sans l'auoir merité; où i'ay demeuré quatre ans à l'exercer; ayant premierement passé par les degrez des autres charges & honneurs, auant que d'estre paruenü à ce haut poinct de gloire: & qui plus est durant l'espace de seize années il vous a pleu, SIRRE, m'honorer de vos commandemens & me donner vn libre accez pour parler à vostre Majesté, ce qui estoit capable de me rendre vn grand homme d'Estat; quand ie n'eusse pas eu plus de sentiment qu'vn tronc de bois. Ioinct que j'ay employé la plus part de mon temps à la lecture des Histoires & à la cognoissance du Droit. Ce que ie mets par escrit, non afin que la posterité le sçache: mais parce que ie crois que c'est hōnorer en quelque sorte les Sciences, que de remarquer pour leur gloire, qu'vn homme nay plustost aux lettres qu'à quelque autre chose, a esté mis par vn Roy tres-prudent dans des charges Ciuiles si honorables & si hautes, y ayant esté emporté ie ne sçay par quelle destinée contre son propre Genie. Mais si mon loisir enfante par cy-apres quelque chose sur la Politique, ce sera vn Auorton ou vn Posthume. Cependant entre toutes les Sciences qui sont chacune en sa place, que l'on laisse ce throsne si releué tout vuide; car j'ay seulement reso-

lu de monstrier comme Desirables, deux portions de la Science Ciuile, qui ne concernent pas les secrets du gouuernement; mais qui sont d'une nature plus commune; & d'en donner des exemples à mon accoustumée.

Comme ainsi soit que trois choses Politiques soient requises aux Arts de regner. Premièrement, que l'on maintienne l'Estat; Secondement, qu'on le rende heureux & fleurissant; En troisieme lieu, qu'on l'accroisse, & que l'on estende bien loing ses bornes. Quelques-vns ont fort bien traité ce qu'il faut faire touchant les deux premieres choses; mais l'on n'a rien dit de la troisieme; c'est pourquoy ie la mettray entre ce qui est à Desirer; & j'en proposeray vn exemple comme j'ay appris de faire, en nommant cette partie de Doctrine, le Consul à Hoqueton, ou la Science d'estendre les bornes du Royaume.

### EXEMPLE DV SOMMAIRE

*Traité de la maniere d'estendre les bornes  
du Royaume.*

**L**E dire de Themistocles qu'il s'approprià à soy-mesme, fut impertinent & plein de vanité, qui estant d'ailleurs rapporté à d'autres, ou estant généralement prononcé, sembleroit contenir vne sage remarque & vne fort graue resolution. Car comme il fut vn iour prié dans vn banquet de jouer du Luth, il respondit: *Qu'il n'y entendoit rien, mais qu'il scauoit bien faire vne grande ville d'un petit village.* Et à vray di-

re, ces paroles rapportées au sens Politique, descriptent & distinguent tresbien deux facultez grandement differentes, qui se treuuent en ceux qui ont la charge des affaires publiques; veu que si nous considerons de bien près tous les Conseillers d'Etat, tous les Magistrats & tous ceux qui ont jamais esté employez au gouvernement d'une Principauté; il s'en trouuera certes, mais fort rarement quelques-uns qui ont peu agrandir de petits Royaumes & de petites villes en leurs commencemens: & pourtant telles gens n'entendoient rien à joüer des instrumens; comme au contraire, il y en a plusieurs merueilleusement bon joüeurs de Luth, c'est à dire experts dans les petites choses de la Cour; qui tant s'en faut qu'ils puissent accroistre les Estats qu'ils gouernent, qu'ils ressemblent estre nais pour vn effect tout different, à sçauoir pour gaster & pour perdre toutes les affaires publiques qui vont bien & qui prosperent. Sans mentir, tels Arts illegitimes & pleins d'illusion par lesquels les Conseillers & les Ministres des Estats s'acquierent les bonnes graces de leurs Princes; & la bonne reputation parmy le peuple: Ces Arts, dis-je, ne meritent pas d'autre nom que d'une certaine industrie confidentiere; veu que ce sont choses plus agreables sur l'heure, & qui rapportent plus d'honneur à ceux qui s'en meslent, qu'elles ne sont viles & profitables à la puissance & à la grandeur des Estats, qui sont mesnagez en cette sorte. Il se rencontrera aussi des personnes de mesme qualité, qui entendent aussi bien les affaires que ces autres, & qui peuuent

āussi bien gouverner qu'eux, & preuenir toute sorte d'incommodité & toute sorte de ruine, qui sont neantmoins fort esloignez de cette Vertu, qui redresse & qui augmente les Republiques.

Mais quels que soient ces Ouuriers, iettons l'œil sur l'ouurage mesmes. A sçauoir quelle on doit estimer estre la vraye grandeur des Royaumes & des Republiques, & par quels moyens on la peut acquerir: traicté certes digne d'estre tousiours leu par les Princes qui doiuent diligēment mediter dessus: afin qu'ils ne s'embarassent par trop auant, dans ce qu'ils ont trop vainement & trop hardiment entrepris; pour auoir trop presumé de leur puissance; & afin aussi qu'ils ne prennent des resolutions trop basses & trop craintiues, pour se défier trop de ce qu'ils peuuent.

La grandeur des Royaumes, quant à ce qui est de l'estenduë & des terres, est soumise à la mesure; quant au Reuenue, au calcul; au dénombrement pour sçauoir combien il y a de personnes dans l'Estat, & l'on apprend par des Roolles quel nombre d'habitans il y a dans les villes & dans les bourgs, & quel est leur circuit. Mais il n'y a rien de si sujet à erreur entre toutes les choses ciuiles, que d'estimer au vray & iusques au dernier poinct: combien vn Royaume est puissant en soldats. Celuy des Cieux est comparé, non à vn gland ou à vne grosse noix; mais à vn grain le plus petit de tous, qui est celuy de moutarde, mais qui a pourtant vne certaine propriété, & vn certain esprit en soy, par lequel il s'esleue le plus tost en haut, & s'estend le plus au large. En

la mesme sorte, il se trouue des Royaumes & des Estats qui sont fort grands en estenduë de Prouinces, que l'on ne scauroit pourtant agrandir en puissance. Tout au contraire il y en a d'autres, qui sont fort petits, qui peuuent estre des bases, sur lesquelles l'on peut establir de tres-grandes Monarchies.

I. Les Villes bien munies de viures, les Arsenats plens d'armes, les harats de bons cheuaux, les charriots d'armes, les elephans, les machines & les instrumens de guerre de toute sorte & choses semblables, ne sont rien autre à vray dire, qu'une brebis reuestuë de la peau d'un lyon : si cette nation n'est de foy & de son naturel genereuse & adonnée aux armes. Mesmes le grand nombre de soldats ne profite pas beaucoup, s'ils sont poltrons & sans experience: Car Virgile dit tresbien : *Que le loup ne se soucie pas du nombre des brebis.* L'armée des Peres dans les campagnes d'Arbele paroissoit aux Macedoniens qui la regardoient, toute telle qu'un large Ocean d'hommes; en sorte que les Capitaines d'Alexandre aucunement estonnez de cela, le conjurerent d'y prendre garde; & le persuaderēt de donner la bataille de nuict, ausquels il repartit : *Je ne veux pas dérober la victoire* : qui leur escheut plus aisément qu'ils n'auoient creu. Tigranes Roy d'Armenie ayant campé sur vne certaine petite montagne avec vne armée de quatre cens mille hommes, voyant venir à foy celle des Romains, où il n'y en auoit pas plus de quatorze mille, prist plaisir à dire ce mot de raillerie : *Voicy des hommes qui sont en trop grand nombre s'ils viennent en*

*Ambassade ; mais ils sont trop peu s'ils viennent combattre :* neantmoins avant que le Soleil se coucheast, il esprouua à son dommage qu'ils n'estoient que trop de gens, quand ils le mirent en déroute avec vne grande perte des siens. Il y a vne infinité d'exemples, par lesquels il paroist combien la multitude est peu comparable à la generosité. Premièrement, doncques que l'on ordonne & que l'on établisse pour chose tres-certaine & tres-auerée, que le principal de ce qui concerne la grandeur du Royaume ou de l'Estat est, qu'il faut que le peuple mesme soit genereux de soy & de son naturel. Et ce que l'on dit d'ordinaire que l'argent est les nerfs de la guerre, est plus commun que veritable, si les nerfs des bras manquent à ceux qui sont d'une nation lasche & effeminée. Car Solon respondit tresbien à Cresus qui luy monstrois son or : *Mais si quelqu'un vient, qui manie mieux le fer que vous, ô Roy, il faudra que vous luy laissiez vostre or.* C'est pourquoy, quiconque soit le Prince ou l'Estat, dont les sujets naturels ne sont pas courageux ny adonnez aux armes, il ne doit point faire grand compte de sa puissance; comme au contraire les Rois qui commandent à des peuples belliqueux & Martiaux, qu'ils sçachent qu'ils ont assez de force, pourueu que d'ailleurs ils ne defaillent pas à eux-mesmes. Pour ce qui est des Regiments estrangers à qui l'on baille paye, ce qui est vn remede dont on se sert quâd on n'en peut pas faire de leuée chez soy, il y a vne infinité d'exemples, par lesquels il est tout euident que quelque Estat que ce soit, qui s'assurera sur ces for-

ces-là; pourra peut-estre pour quelque temps estendre des plumes plus grandes que son nid, mais elles tomberont bien tost apres.

II. Les Benedictions de Iuda & d'Issachar ne s'accorderont iamais bien; c'est à sçauoir qu'une mesme tribu ou nation soit ensemble vn Lionceau, & vn Asne qui s'abbat sous le fardeau. Et il n'arriuera iamais que le peuple opprimé par tributs soit fort & belliqueux. Il est pourtant vray, que les contributions qui sont faites par vn consentement public, abbatent & abaissent moins le courage des sujets, que ne font les impositions qu'ils sont obligez de payer d'autorité absoluë. Ce qui se voit clairement dans les taxes que l'on leue en la basse Allemagne, lesquelles on nomme \* *Descoupeures*; & mesmes l'on en voit quelque chose de semblable, en ce que l'on nomme Subsides dans l'Angleterre. Car il faut remarquer que ie parle des esprits des hommes, & non des richesses: Et bien que l'une & l'autre sorte de deniers, soit ceux que l'on contribuë, soit ceux que l'on est contraint de payer, ne soient que la mesme chose pour le regard de ceux qui les fournissent au prejudice de leurs biens, toutesfois cela touche diuersement les Sujets: d'où cecy resulte; Que le peuple surchargé de tailles n'est pas bien propre à commander.

III. Les Royaumes & les Estats qui aspirent à s'accroistre, doiuent bien prendre garde qu'il n'y ait pas vn trop grand nombre de Nobles, ny d'enfans de ceux qui sont dans les grandes charges, ny de ceux  
que

\* J'ay ainsi traduit ce mot Latin *Excisas*.

que nous nommons Gentils-hommes: car cela est cause que le menu peuple du Royaume est de bas courage, & deuiet leur esclau & leur Ouurier. Nous remarquons le semblable aux forests que l'on coupe, dans lesquelles si on laisse vn plus grand nombre qu'il ne faut de gros troncs ou de grands arbres, le taillis ne pouffera pas esgalemēt; mais la plus grāde partie degenerera en haliers & en ronces. Il en est de mesme des nations, dans lesquelles il y a plus de Noblesse qu'il ne faut, le peuple sera bas & sans courage; & l'affaire tournera-là qu'il n'y en aura pas vn entre cent qui soit capable de porter les armes, si vous regardez principalement l'Infanterie, en laquelle consiste la plus grande force de l'armée; d'où il arriuera qu'il y aura biē des gens, mais peu de forces. Cela n'a iamais esté si bien esprooué en d'autres Royaumes qu'en ceux de France & d'Angleterre, qui encores que beaucoup moindre en estendue & en nombre d'habitans, a neantmoins quasi tousiours eu de l'aduantage en guerre; pour cela mesme qu'en Angleterre les fermiers & les gens de peu sont soldats; ce qui ne se pratique pas en France. Surquoy le Roy Henry VII. a sagement & prudemment ordonné, comme ie l'ay fait voir plus au long dans l'Histoire de sa vie, qu'il n'y auroit point de maisons des champs, ny de lieux de labourage qui n'eussent vne certaine petite portiō de terre, qui fut inalienable; afin que l'on eust dequoy mieux viure. De plus, il voulut que les maistres du fonds; ou ceux qui en auoient l'vsufruiēt, le fissent valoir eux-mes-

mes, & non pas les mestayers ou les valets que l'on prenoit à loüage. Et c'est en cette sorte que le pays où l'on obseruera cela, meritera de porter la marque que Virgile a donné à l'ancienne Italie.

*Pays puissant en armes & fertile en terroir.*

Sans oublier cette sorte de gens qui ne se trouue quasi nulle part qu'en Angleterre que ie sçache, si d'auenture l'on n'en trouue en Pologne; Ces personnes, dis-je, que l'on nomme Seruiteurs des Nobles, qui ne sont pas moins bons Soldats pour l'Infanterie, voire les moindres d'entr'eux, que le sont ceux qui viuent aux champs. C'est pourquoy il est tres-vray que cette liberalité & que cette magnificence que les Seigneurs exercent enuers eux; & que cette sorte d'entretienement de plusieurs estaffiers, qui est ordinaire aux Gentils-hommes & aux Grands d'Angleterre, seruent de beaucoup à rendre les Anglois puissans dans les armes: Là où au contraire, quand la Noblesse se communique moins; quand elle vit plus particulierement; & quand elle est plus retirée, cela est cause qu'il y a moins de Soldats.

IV. Il faut donner ordre que cet arbre de la Monarchie, tel que fut celuy de Nabuchodonosor ait vn tronc assez gros & assez fort pour soustenir ses branches & ses feuillages; c'est à dire, qu'il faut que le nombre des habitans du pais soit assez grand, pour retenir en deuoir les sujets estrangers. Doncques ces Estats sont bien propres à s'agrandir, qui permettent librement à ceux qui sont des autres pais de venir habiter leurs villes. Car ce seroit yne vaine opi-

nion, de croire qu'une poignée de gens, quoy qu'excellents en courage & en Conseil peut arrester & retenir souz sa domination des Prouinces fort spacieuses. Cela parauenture pourroit estre pour quelque temps, mais ce seroit sans durée. Les Lacedemoniens furent fort retenus & difficiles, à donner le droit de bourgeoisie aux estrangers en leur ville. D'où aussi il arriua que leurs affaires n'allèrent bien qu'au temps que leur domination ne fut que petite; mais à lors qu'ils commencerent à estendre & à porter leur Empire plus auant; & qu'ils ne furent plus bastants d'eux-mesmes de bien retenir les estrangers en leur deuoir, toute leur puissance se perdit à moins de rien. Il n'y a jamais eu de Republique si bien disposée à receuoir à bras ouuerts les nouveaux citoyens que fut celle de Rome; Et ce fut la cause que les Romains eurent vne fortune esgale à cette sage institution, s'estants acquis l'Empire de l'Vniuers. Leur coustume estoit d'admettre promptement ceux qui se presentoient; & mesmes leur accorder le plus haut degré de Bourgeoisie: c'est à dire non seulement le droit de commerce, le droit de mariage, le droit de succession; mais aussi celuy du suffrage celuy de demande ou des honneurs. Et mesmes ils ont donné ce priuilege non seulement à des personnes particulieres, mais à des familles, à des villes & quelquesfois à des nations toutes entieres. Adioustez à cecy la coustume de faire des Peuplades, par le moyen desquelles les races Romaines estoient transplantées en vn ter-

roire étranger. Que si vous joignez ces deux Statuts en vn, vous direz avec vérité: Que les Romains ne se font pas estendus par tout le monde, mais au contraire que l'Vniuers s'est estendu sur les Romains, qui est vn moyen tres-assuré pour agrandir vn Royaume. Surquoy ie ne puis assez m'estonner comment il se peut faire que les Espagnols, qui sont en si petit nombre, donnent la loy à tant de Royaumes, & à tant de Prouinces. Mais à vray dire, les Espagnes peuuent estre prises pour vne assez grande representation de l'arbre \* *de la Monarchie*: veu qu'elles ont beaucoup plus d'estenduë en regions, que n'en auoient Rome ny Sparte en leurs commencemens. Au reste encores que les Espagnols n'accordent que fort rarement le droit de bourgeoisie, ils font pourtant quasi vne mesme chose: c'est qu'ils se seruent dans l'ordinaire entretien de leurs guerres de toute sorte de soldats, de quelque nation qu'ils soient. Et mesmes ils donnent souuent la conduite de leurs Armées à des Capitaines qui ne sont pas Espagnols de nation. Et c'est par ce secours qu'ils empruntent de dehors, qu'ils semblent auoir recogneu le besoin qu'ils ont d'hommes, n'en ayans gueres; comme il paroist par la Pragmatique Sanction qui a esté publiée cette année.

V. Il est tres-certain que les Arts Mechaniques Sédentaires, à quoy l'on traueille non à l'erte, mais dessous vn toit; & que les Manufactures delicates, en quoy l'on employe plus les doigts que les bras, sont de leur nature contraires à la Milice. Generalement

\* Adjoûté.

les gens courageux ne veulent rien faire; & craignent moins les dangers que le travail. Et nous ne devons pas les reprendre d'estre de ce naturel; au moins si nous desirons de conseruer leur courage en vigueur. Doncques ce n'a pas esté vn petit secours aux Lacedemoniens, aux Atheniens, aux Romains & aux autres peuples anciens, qui viuoient en Republicains, d'auoir non des hommes bien nais, mais des esclaves, qui estoient leurs manufacturiers. Mais la coustume d'auoir telles personnes, s'est pour la plus part abolie par le Christianisme. De quoy est fort approchant la permission que l'on donne aux seuls estrangers de faire tels mestiers; & c'est pourquoy l'on doit faire venir d'ailleurs ces gens là, ou au moins les bien recevoir, quand ils se presentent. Mais les habitans naturels sont diuisez en trois, en laboureurs, en seruiteurs libres & francs; & en artisans qui sont employez en des ouurages qui requierent de la force & de bons bras, tels que sont ceux qui trauillent en fer, en pierre & en bois; sans faire mention de ceux que l'on enroulle dans l'art militaire.

VI. Auant toutes choses il sert de beaucoup à l'agrandissement d'vn Estat qu'vne nation soit adonnée aux armes; comme si c'estoit sa gloire & sa principale profession; & ce en quoy elle constituast son honneur. Car ce que j'ay dit iusques à present, montre seulement qui sont capables de porter les armes: mais à quoy cette capacité, si l'on ne la met pas en effect? Romulus, comme l'Histoire dit ou comme on le feint, legua apres sa mort cela à ses citoyens; Que

sur toutes choses ils eussent en recommandation ce qui concernoit la discipline militaire, afin que leur ville deuint par ce moyen le chef de l'Vniuers. Toute la machine de l'Empire des Lacedemoniens fut dressée & esleuée à cet effect, & afin que ces citoyens fussent guerriers. Les Perses & les Macedoniens auoient vne mesme resolution; mais qui ne dura pas si long temps. Les Bretons, les Gaulois, les Alemans, les Goths, les Saxons, les Normans & certains autres se font principalement adonnez aux armes durant quelques années. Les Turcs obseruent iusques aujourd'huy la mesme chose, y estans fort poussez par leur Loy; mais sans gueres bien obseruer maintenant la milice. Les seuls Espagnols sont ceux entre les peuples Chrestiens de l'Europe, qui la gardent le mieux. Mais c'est vne chose si claire & si manifeste, que celuy profite le plus, qui en quelque chose y a le plus employé de temps, qu'il n'est pas besoin d'en dire dauantage. Ce soit assez d'auoir monstré que toute nation qui ne fait profession ouuerte des armes, & qui ne s'employe de la bonne façon à la discipline militaire, ne doit aucunement esperer qu'il luy suruienne volontairement vne remarquable augmentation d'Estat. Au contraire, c'est vn Oracle du Temps, tres-aueré, que les peuples qui ont le plus porté les armes & s'y sont pleu, comme entr'autres les Romains & les Turcs, ont fait de merueilleux progresz en l'augmentation de leur Seigneurie. Et mesmes ces nations dont la gloire acquise par les armes, n'a fleury que l'espace d'vn siecle, ont retenu

longues années, apres auoir negligé cet honorable exercice, cette grande puissance qui les faisoit redouter.

VII. Voicy qui est fort approchant du Precepte precedent. Que chaque Estat vse des Loix & des Coustumes qui luy donnent comme sur l'heure de iustes causes, ou aux moins de bons pretextes pour prendre les armes. Car les hommes apprehendent tellement de leur nature la Iustice, qu'ils s'abstiennent de faire la guerre (qui traine quant & soy tant de malheurs) s'il n'y a quelque grande cause, ou qui soit pour le moins specieuse. Les Turcs ont tousiours & à toute heure la leur : à sçauoir le desir qu'ils ont d'estendre leur Loy & leur Secte. Et bien que ce fust vn grand honneur aux Empereurs Romains de pousser plus auant les bornes de l'Empire, si n'ont-ils pourtant entrepris aucune guerre pour cela seul. Doncques que le peuple qui aspirera à la domination, obserue d'auoir vn vif & prompt ressentiment de quelque injure faite ou à ses sujets qui sont sur la frontiere, ou à des marchands, ou à des ministres de l'Estat, sans s'arrester & retarder dauantage, apres auoir denoncé la guerre. De plus, il doit estre prompt & diligent à enuoyer du secours à ses Associez & Allies. Ce que les Romains practiquoient d'ordinaire. En sorte que si quelqu'un fust entré à main armée sur les terres d'un de leurs confederez, qui eust alliance defensiue aussi bien avec d'autres qu'avec eux ; s'il venoit à demander secours à plusieurs, les Romains estoient tousiours les premiers à les assister, ne per-

mettans pas qu'aucun leur rauist l'honneur de ce bien-fait. Pour ce qui est des guerres entreprises par le passé, à cause d'une certaine conformité de gouvernement & d'une tacite correspondance, ie ne vois pas sur quel droit elles sont fondées. Telles furent celles que les Romains entreprirent pour mettre en liberté la Grece. Telles celles que les Lacedemoniens & les Atheniens firent pour establir ou pour renuerfer les \* Democraties, ou les \* Oligarchies. Telles ont esté quelquefois celles que les Republiques & les Princes ont soustenuës pour proteger les sujets d'autruy; & pour les deliurer d'oppression & de tyrannie: qu'il suffise pour le present de resoudre cecy. Qu'il ne faut pas croire qu'aucun Estat puisse estendre plus auant sa puissance, s'il n'y est excité, à chaque iuste occasion qu'il a de s'armer.

\* C'est à dire, les gouuernemens populaires.

\* C'est à dire, les gouuernemens de peu de personnes.

VIII. Il n'y a aucun corps, soit naturel, soit Politique, qui puisse se maintenir en santé sans exercice. Or la guerre qui est iuste & honorable tient lieu en tout Royaume & en toute Republique d'un exercice salutaire. Et de vray, la Ciuile est toute telle que la chaleur de la fièvre: mais l'estrangere est semblable à la chaleur qui procede du mouuement, qui est auant tout fort vtile à la santé. Car les courages se ramolissent, & les mœurs se gastent par vne paix oyseuse & croupissante. Mais quoy qu'il arriue de bien à l'Estat, c'est sa grandeur qu'il soit quasi tousiours en armes. Et bien que ce soit vne chose de grande despence, d'auoir tousiours sus pieds des vieux regimens: toutesfois elle peut beaucoup, ou pour faire que l'Estat qui

qui les entretient soit l'Arbitre de tout ce qui se passe parmy ses voisins, ou pour le moins qu'il se mette en grande reputation. Ce qui se voit remarquablement parmy les Espagnols, qui ont il y a plus de six vingts ans entretenu les vieilles bandes en diuers endroits.

IX. La Seigneurie de la mer est vn certain abregé de la Monarchie. Ciceron escriuant à Atticus touchant les preparatiues que Pompée faisoit contre Cesar, dit ces mots : *La resolution de Pompée est tout à fait semblable à celle de Themistocles ; car il croit que celuy qui est le maistre de la mer, est le maistre de tout.* Comme en effect Pompée eust lassé & rompu Cesar : si estant enflé d'une trop vaine cōfiance, il ne se fust desisté de son entreprise. Il paroist par plusieurs exemples de combien ont seruy les batailles nauales. Celle qui fut donnée auprès d'Actium, determina à qui appartenoit l'Empire de l'Vniuers ; Et celle qui se bailla aux isles Curfolaires mist vne boucle aux nazeaux du Turc. Et à vray dire, il est arriué fort souvent que les batailles que l'on a gagné sur mer, ont entierement finy de grandes guerres ; mais ç'a esté quand l'on y a tout hazardé. Aussi est-il vray que celuy qui est le plus puissant sur la mer fait ce qu'il veut avec grande liberté, & qu'il peut prendre de la guerre seulement ce qu'il en veut. Là où au rebours celuy qui a l'aduantage sur terre, est neantmoins combatu de plusieurs miseres. Mais c'est principalement aujourd'huy entre nous autres qui habitons l'Europe, (& aux Anglois particulièrement qui ont tousiours

\* Adjoincté.

tenu l'aduantage: ) c'est, dis-je, vne affaire de grande importance pour auoir le dessus, d'estre le plus puissant sur la mer; tant \* *pour gagner* en cette partie du monde plusieurs Royaumes qui ne sont pas au milieu de la terre, mais pour la pluspart entourez de mer; que pour se rendre maistre des tresors & des richesses de l'vne & de l'autre Inde, qui escheent comme vn certain accessoire.

\* L'ay vsé de cette Preterition pour rendre ce passage net & facile.

X. L'on peut croire que les nouvelles guerres ont esté faites comme en tenebres; au respect de la diuersse sorte de gloire qui esclatoit sur les beaux exploits des vaillans hommes des siecles passez. \* Je veux que les belles charges qui se trouuent aujourd'huy dans la Milice, pour releuer le courage des soldats, ne soient pas données à ceux qui ne portent pas les armes. Je veux que ceux qui ont bien fait en guerre prennent pour blazons des marques qui honnorent leur courage. Et ie veux que l'on ait fait bastir des Hospitaux publics pour les soldats qui ne peuuent plus seruir à cause de leur vieillesse; & pource qu'ils sont estropiez: cela n'est rien à l'esgal de ce qu'ont fait les Anciens; parmy lesquels l'on erigeoit des trophées aux lieux où l'on gaignoit les victoires; l'on faisoit des Oraisons funebres en faueur de ceux qui mouroient dans les combats, on leur dressoit de superbes tombeaux; & l'on ne refusoit pas à qui que ce fust qui y eust bien fait, les couronnes Ciuiques & les Militaires; ny mesmes le nom d'Empereur, que les grâds Roys ont depuis pris des generaux d'armées, à qui l'on accordoit des triôphes magnifiques, quand

ils reuenoient victorieux de leurs ennemis. Outre cela l'on faisoit de grands dons & d'immenses liberalitez, quand l'on licencioit l'armée. Ces choses, dis-je, ont esté en si grand nombre & si grandes; & auoient tant d'esclat, qu'elles pouuoient rechauffer les courages des plus glacez & les enflammer à la guerre. Mais entr'autres choses, cette coustume de triompher qui estoit parmy les Romains, ne consistoit pas tant en pompe; & n'estoit pas vn simple spectacle vain; mais il doit estre mis entre leurs plus prudentes & plus remarquables Ordonnances: veu qu'il contenoit en soy ces trois choses: L'honneur & la gloire des Capitaines: L'enrichissement du tresor public par les despoüilles: Et les presens que l'on faisoit aux soldats. Mais peut-estre que l'honneur du triomphe ne doit pas estre accordé dans la Monarchie, qu'aux seules personnes du Roy ou de ses enfans. Ce qui a esté en vsage à Rome au temps des Empereurs, qui se le reseruoient à eux & à leurs enfans, pour les guerres auxquelles ils auoient esté presens; en excluant tous les autres de l'honneur de cette grande gloire: ils accorderoient neantmoins aux generaux d'armées les ornemens & les marques triomphales. Mais pour conclure ce discours, il n'y a personne, ainsi que le tesmoigne l'Escriture Saincte, qui puisse par quelque soin qu'elle prene, adjoüster vne coudée de hauteur à sa stature, c'est à sçauoir à la petite mesure du corps humain: quant à la grande fabrique des Royaumes & des Republiques, il dépend des Roys & de ceux qui tiennent le dessus, d'accroi-

estre & d'agrandir les bornes de leur puissance. Car en introduisant avec prudence les Loix, les Ordonnances & les Coustumes que ie viens de proposer, ou d'autres semblables, ce sera vne semence de grandeur qu'ils auront jettée, qui produira des fruiçts à leur posterité & aux siecles à venir. Mais il n'est que trop vray que l'on ne s'aduise que fort rarement de ces bons cōseils chez les Princes: car l'on donne d'ordinaire à la fortune la conduitte des affaires.

Voila ce que i'auois à dire sur le sujet de moyens d'accroistre vn Royaume. Mais à quel propos en ay-je si amplement parlé; puis que la Monarchie Romaine doit estre comme l'on croit la derniere de toutes celles qui seront au monde? C'est que m'attachant fidellement au traitté de i'ay entrepris, & ne m'en esloignant aucunement, il ne m'a pas esté permis de passer cecy sous-silence; puis que l'Agrandissement de la domination est la troisieme chose qu'il faut obseruer dans la Politique. Il reste maintenant à parler de la Iustice vniuerselle, & des sources du Droiçt, qui est l'autre des choses que nous auons à Desirer.

Ceux qui ont escrit des Loix, ont tous traitté ce sujet, ou en Philosophes, ou en Iurifconsultes. Les Philosophes proposent tout plein de belles choses, mais qui ne sont pas en vsage. Et chacun des Iurifconsultes attaché ou aux loix de sa patrie, ou aux loix Romaines, ou au droiçt Canon, n'en dit pas franchement ce qu'il en pense, mais il en parle comme s'il estoit dans les fers. Aussi est-ce

à Vray dire, de la cognoissance des hommes nourris dans les affaires, qui sçauent tres-bien; que c'est que la Societé humaine; en quoy consiste le salut du peuple; que c'est que l'Equité naturelle; quelles sont les humeurs des nations; & quelles sont les diuerfes formes de Republicques. D'où vient qu'ils peuuent tres-bien determiner par les principes & par les preceptes tant de l'Equité naturelle, que de la Politique, en quoy consistent les Loix. C'est pourquoy il s'agit icy maintenant de rechercher les sources de la Iustice & de l'vtilité publique; & de mettre en chaque partie du droit vn certain Caractere & Idée de ce qui est iuste: sur quoy quiconque en voudra prendre le soing, pourra ou appreuuer ou tascher de corriger les Loix des Royaumes & des Estats particuliers. Dequoy ie proposeray l'exemple à mon accoustumée, sous vn titre.

EXEMPLE DV TRAITE DE LA  
Iustice vniuerselle, ou des sentences de Droit sous  
vn titre, par Aphorismes.

APHORISME I.

**L**A Loy ou la Force ont lieu en la societé ciuile. Il y a aussi vne Force qui porte la ressemblance de Loy, & vne sorte de Loy qui tient plus de la Force que de l'Equité de droit. Doncques il y a vne triple source d'Iniustice. La viue Force vne surprise malicieuse, souz pretexte de la Loy; & la rigueur de la mesme Loy.

## APHORISME II.

Le Firmament du droit particulier est tel. Celuy qui fait injure en reçoit par effet de l'utilité ou du plaisir; mais il en ressent du danger, par l'exemple qu'il en donne. Les autres ne sont pas participans de cette utilité ou volupté; mais ils croient que l'exemple leur doit servir. C'est pourquoy ils demeurent aisément d'accord de se mettre sous la sauve-garde des Loix; de crainte qu'un chacun ne ressent ce qui est injures à son tour. Que s'il arrive à raison des Temps, & par une faute commune, que quelque loy cause plustost le peril de plusieurs & des plus notables qu'elle ne l'empesche, la faction rompt la Loy; ce qui arrive souvent.

## APHORISME III.

Mais le droit particulier est à couvert sous la tutelle du droit public. Car la Loy prend garde à la feureté des Citoyens; & les Magistrats à celle des Loix. Or l'autorité des Magistrats despend de la Majesté du Royaume, de la force de Police qui y est & des Loix fondamentales. C'est pourquoy si de ce costé-là tout se porte bien, & s'il y a une bonne Ordonnance, les Loix seront en bon usage; si au rebours, il y aura fort peu d'assurance en elles.

## APHORISME IV.

Toutesfois le Droit public n'est pas seulement

considerable en ce qu'il est donné comme pour garde au droit particulier; afin qu'on ne le viole pas & que l'on n'offense personne; mais on l'estend aussi à la religion, aux armes, à la discipline, aux ornemens, aux richesses; bref à tout ce qui concerne le bien estre de la ville.

*APHORISME V.*

Car la fin & le but que les Loix doiuent auoir; & auquel elles doiuent dresser leurs iussions & leurs commandemens sous peine, n'est autre sinon que les habitans vivent heureusement. Ce qui arriuera si estans bien instruiets en pieté & en religion; estans de bonnes mœurs; estans conseruez par les armes contre les ennemis estrangers; estans preseruez des seditions & des offenses particulieres, par l'assistance des Loix & obeïssans à celuy qui commande & aux Magistrats, ils sont abondans en richesses & puissans en soldats. Or les Loix sont les instrumens & les nerfs de ces choses.

*APHORISME VI.*

Et les bonnes Loix aboutissent à cette fin; mais plusieurs s'en escartent; car elles sont grandement differentes entr'elles: c'est à sçauoir aucunes excellent; d'autres sont mediocres, & d'autres sont tout à fait vitieuses. C'est pourquoy ie donneray selon mon petit jugement, certaines Loix qui seront les

Loix des Loix ; sur lesquelles l'on pourra se regler ; d'autant qu'il n'y a point de Loy qui n'ayt esté bien ou mal establie.

APHORISME VII.

Mais auant que de toucher au corps mesmes des Loix particulieres, ie déduiray en peu de mots les vertus & les dignitez des Loix en general. Cette Loy doit estre estimée bonne qui est certaine en denonciation ; juste en commandement , commode en execution, qui s'accorde bien avec la police d'où l'on se sert ; & qui est cause que les subjects deuiennent vertueux.

TITRE I.

*De la premiere Dignité des Loix. Qu'elles soient certaines.*

APHORISME VIII.

Il est tellement important à la Loy d'estre certaine, que sans cela elle ne peut estre juste. Car si l'on ne sonne qu'incertainement la retraite, qui sera le Capitaine qui r'alliera ses gens pour se retirer ? De mesmes, si la Loy donne vne voix incertaine, qui se disposera à y obeir ? C'est pourquoy il faut qu'elle aduertisse auant qu'elle frappe : aussi a t'on bien dit. Que cette Loy estoit tres-bonne qui ne laisse que fort peu en la disposition du Iuge. Et c'est en quoy consiste la certitude de la Loy.

APHO-

## APHORISME IX.

Il y a vne double incertitude de Loix. Vne quand on ne prescript aucune Loy; & l'autre quand elle est ambiguë & obscure. C'est pourquoy il faut premierement traiter des cas dont la Loy ne parle point; afin que l'on y trouue aussi quelque regle de Certitude.

*Des Cas dont la Loy n'a pas parlé.*

## APHORISME X.

Le peu de Prudence de l'homme ne peut comprendre tous les Cas que le temps trouue; Doncques les cas obmis & nouveaux se monstrent fort souvent, où il faut apporter vn triple remede ou supplément; par vn progresz à choses semblables, ou par l'usage des exemples, encores qu'ils n'ayent pas passé en Loix; ou par les Iurisdiccions qui ordonnent selon le bon plaisir d'un homme de bien, & ainsi qu'il l'aura aduisé pour le mieux, soit pour le Ciuil, soit pour le Criminel.

*Du Progresz à choses semblables, & des Extensions des Loix.*

## APHORISME XI.

Il faut tirer la regle de la Loy des choses semblables, quand il s'agist d'un fait qui ne s'y trouue pas;

OOOO

mais cela se doit faire avec prudence & avec iugement. Surquoy il faut garder les regles suiuanes. *Que la Raison soit fertile: Que la Coustume soit sterile, & qu'elle n'engendre point de cas.* Doncques ce qui est receu contre la raison de Droit ou quand la Raison en est obscure, il ne le faut pas tirer en consequence.

APHORISME XII.

Le remarquable bien public attire à foy les Cas obmis. C'est pourquoy quand quelque loy regarde & procure notablement & merueilleusement bien ce qui est commode à la Republique, son interpretation doit estre estenduë & amplifiée.

APHORISME XIII.

C'est vne chose fort rude de donner la gesne aux loix: afin qu'elles gesnent les hommes. Je ne suis doncques pas d'aduis, que l'on estende aux crimes nouveaux les loix concernant les peines; & encores moins celles qui punissent de mort. Mais si le crime est vieux & cogneu par les loix; & que neantmoins sa poursuite tombe en vn nouveau cas, qui n'a pas esté preueu par elles, que l'on s'esloigne tout à fait des resolutions de Droit, plustost que de laisser les crimes impunis.

APHORISME XIV.

Dans les Status qui abrogent entierement le Droit

commun , concernant principalement les choses qui arriuent souuent & qui sont des-ja receuës, ie ne suis pas d'aduis que l'on y procede par exemple au cas qui ont esté obmis. Car quand la Republique a esté long temps sans auoir vne loy , mesme en des Cas exprés, il y a peu de danger si les cas dont l'on n'a point fait mention , attendent vn Remede d'vn nouveau Statut.

*APHORISME XV.*

Les Statuts qui ont esté clairement les loix du Temps, & qui sont nais des occasions qui pouuoient alors beaucoup en la Republique, quand il court vn autre temps, sont assez s'ils peuuent durer en leur propre cas. Et ce seroit contre tout ordre si on les tiroit en quelque façon que ce fust, aux Cas qui ont esté obmis.

*APHORISME XVI.*

Il n'y a point de Consequance de la Consequance ; mais l'extension doit estre arrestée entre les Cas les plus proches : autrement elle panchera vn peu aux choses dissemblables. Et les subtilitez des esprits seront preferables à l'authorité des Loix.

*APHORISME XVII.*

Il faut estendre plus librement les Loix & les Statuts que l'on couche en moins de paroles. Mais où

les Cas particuliers y font enoncez, il y faut aller avec plus de retenue. Car de mesmes que l'exception affermit la force de la Loy, dans les Cas qui ne sont pas exceptez : ainsi le dénombrement l'affoiblit dans les Cas qui n'y sont pas contenus.

*APHORISME XVIII.*

L'Ordonnance explicative empesche de couler les ruisseaux de la precedente sans que l'on recoive aucune extension en l'une & en l'autre Ordonnance. Car on ne doit pas l'estendre plus que le Juge, où l'extension a commencé d'estre faite par la Loy.

*APHORISME XIX.*

La solemnité des paroles & des actes ne reçoit pas d'extension à choses semblables. Car ce qui passe de la coustume à l'arbitrage perd la nature de solennel. Et l'introduction des choses nouvelles gaste la majesté des anciennes.

*APHORISME XX.*

L'on estend fort aisément la Loy aux Cas qui arrivent apres, & qui n'estoient pas en la nature des choses quand on la portée : car en cet endroit où le Cas n'a peu estre exprimé; parce qu'alors il n'y en avoit pas, celuy duquel l'on n'a point parlé, tient lieu de celuy qui est exprimé, si la raison est semblable.

Mais c'est assez parlé de l'Extension des Loix aux cas dont on n'a point fait de mention. Il faut parler maintenant de l'usage des Exemples.

*Des Exemples & de leur usage.*

APHORISME XXI.

Il faut maintenant parler des exemples, d'où il faut puiser le Droit, quand la Loy manque; & ie traiteray en son lieu de la Coustume, qui est vne espece de loy; & des exemples qui ont passé par vn frequent usage en Coustume, comme en vne loy tacite. Je m'arreste maintenant aux exemples qui arriuent rarement par-cy & par-là & qui n'ont pas passé en force de Loy, quand & avec quelle precaution il faut tirer d'eux la regle de Droit, quand il n'y a pas de Loy pour cela.

APHORISME XXII.

Il faut emprunter les Exemples des bons Temps & où l'on viuoit modestement; & non de ceux durant lesquels la tyrannie, la faction & la dissolution regnoient. Les exemples de ces temps-là sont des enfantemens illegitimes qui nuisent plus qu'ils n'enseignent.

APHORISME XXIII.

En matiere d'exemples ceux qui sont les plus nouveaux sont les plus assurez. Car pourquoy ne reite-

rera-t'on pas ce qui a esté fait vn peu auparauant ; d'où il n'est ensuiuy aucune incommodité? Ces nouveaux exemples ont pourtant moins d'autorité

\* Adjusté.

\* *que les anciens.* Mesmes s'il est besoin de remettre l'affaire en meilleur estat, ils tiennent plus du siecle dans lequel ils arriuent que de la droicte Raïson.

### APHORISME XXIV.

Mais les plus vieux exemples doiuent estre receus avec retenuë & avec choix. Car plusieurs choses se changent par le cours de l'aage ; en sorte que ce qui semble fort ancien par le temps, est tout à fait nouveau ; en esgard au trouble & au desordre de ce qui se passe alors. D'où vient que les exemples des temps qui sont entre deux sont tresbons ; ou mesmes ceux du temps qui est conforme à celuy qui court : d'autant qu'il arriue souuent que le plus esloigné s'y rapporte mieux que le plus proche.

### APHORISME XXV.

Il faut se restreindre dans les bornes de l'exemple & ne les outrepasser en façon quelconque. Car où il n'y a point de regle de Loy, l'on doit quasi tenir toutes choses pour suspectes, que vous ne suiurez pas comme estant en obscurité.

### APHORISME XXVI.

Il faut euitier les exemples qui ne sont que par

fragments & par abregez : & il faut considerer l'exemple tout entier & tout ce qu'il signifie. Car s'il est vray que c'est vne chose inciuile de iuger d'vne partie de la Loy, sans l'auoir premierement toute leuë: cela doit encores bien mieux auoir lieu aux exemples, dont l'vsage est douteux s'ils ne sont rapportez fort à propos.

*APHORISME XXVII.*

En ce qui est des exemples il importe beaucoup de sçauoir de quelles mains ils viennent & par où ils ont passé. Car si on les prend seulement des Greffiers & des ministres de la Iustice, suiuant le style de la Cour, sans vne manifeste cognoissance des Supérieurs; ou s'ils n'ont cours que parmy le peuple, qui est le maistre des erreurs, il les faut mespriser & n'en pas tenir de compte. Mais si les Conseillers des Parlemens, si les Iuges ou les Cours Souueraines les ont si bien considerés qu'ils ayent besoin d'vne approbation, pour le moins tacite, des Iuges, ils ont plus de credit.

*APHORISME XXVIII.*

Il faut faire grand estime des exemples qui ont esté publiez, encores qu'ils soient moins dans l'vsage; pourueu qu'ils ayent esté agitez en dispute. Mais il ne faut pas tenir compte de ceux qui ont tousiours reposé dans les cassetes & dans les archiues, comme

y estans enseuelis & entierement oubliez. Car les exemples sont semblables à l'eau, qui est plus saine quand elle court.

*APHORISME XXIX.*

Ie ne suis pas d'aduis que l'on tire des Histoires les Exemples qui concernent les Loix; mais des actes publics & des plus fides traditions. Car les meilleurs Historiens ont cette sorte de malheur, qu'ils ne s'arrestent pas assez sur les Loix & sur les actes Iudiciaires; ou s'il arriue qu'ils en traictent soigneusement ils sont neantmoins differens des Originaux.

*APHORISME XXX.*

L'Exemple qui est reietté au temps mesmes qu'il arriue ou bien tost apres, ne doit pas estre facilement receu si vn cas semblable arriuoit. Car ce que l'on s'en est autresfois seruy n'est pas tant à son aduantage, comme il y a du defaduantage de ce qu'on l'a laissé apres l'auoir experimenté.

*APHORISME XXXI.*

Les Exemples seruent de conseil, mais ils n'imposent pas de necessité d'obeissance. Donques que leur vsage soit tel: Que l'on tourne l'authorité du temps passé à l'vsage du present.

Mais ce que ie viens de dire doit suffire pour le regard

regard du profit que l'on doit faire des Exemples, quand il n'y a point de Loy ; il faut maintenant parler des Cours des \* *Preteurs & des Censeurs.*

\* C'est à dire des Jurisdic-  
tions civiles  
& criminelles

*Des Cours des Preteurs & des Censeurs.*

APHORISME XXXII.

Qu'il y ait des Cours & des Jurisdic-tions qui ordonnent selon le dire d'un homme de bien ; & selon qu'il le juge à propos sur les affaires qui ne sont pas réglées par la Loy : laquelle, comme j'ay desia dit, ne comprend pas toute sorte de faits ; mais elle est adaptée à ce qui arriue souuent. Or le Temps est vne chose fort sage, ainsi qu'ont dit les Anciens ; & il est auteur & inuenteur des cas nouveaux.

APHORISME XXXIII.

Il arriue aussi de nouveaux cas en matiere criminelle qui meritent punition ; & en matiere civile qui ont besoin d'ayde. Je nomme les Cours des Censeurs où l'on traite les premiers : & des Preteurs, celles où se decident les derniers.

APHORISME XXXIV.

Que les Cours des Censeurs ayent jurisdiction & puissance, non seulement de punir les nouveaux crimes ; mais d'augmenter les peines establies par les

PPpp

Loix sur les crimes qui se commettoient dès ce temps là; si les cas sont odieux & enormes; pourueu qu'ils ne soient pas capitaux: car ce qui est enorme est comme nouveau.

*APHORISME XXXV.*

Les Cours des Preteurs ont semblablement la puissance, tant d'assister contre la rigueur de la Loy que pour suppléer à ce qui luy defaut. Car s'il est iuste d'apporter du remede à celuy à qui la Loy n'a pas pensé: à plus forte raison remediera-t'on à celuy qu'elle a blessé?

*APHORISME XXXVI.*

Ces courts des Censeurs & des Preteurs, ayent la seule cognoissance des cas enormes & extraordinaires. & qu'ils n'entreprennent pas sur les Iurisdctions ordinaires. De crainte que cela ne tende plustost à supplanter la loy, qu'à luy apporter du supplément.

*APHORISME XXXVII.*

Que ces Iurisdctions se trouuent seulement dans les cours Souueraines, sans qu'elles soient communiquées aux Iuges Inferieurs. Car il y a fort peu à dire entre pouuoir suppléer, estendre & moderer les Loix; & entre les faire.

## APHORISME XXXVIII.

Qu'il y ait plusieurs Officiers en ces Cours, & non vn seul. Que l'on n'y opine pas du bonnet; mais que les Iuges raisonnent sur leurs Opinions, & ce publiquement & deuant toute la compagnie: afin que ce qui est libre en puissance deuienne borné par la renommée & par la reputation.

## APHORISME XXXIX.

Qu'il n'y ait pas de Rubriques de Sang; & que l'on ne prononce rien sur les matieres Capitales en quelque Court que ce soit, que suiuant vne loy cogneuë & certaine. Car Dieu a premierement annoncé la mort & apres il l'a donnée: aussi ne falloit-il pas oster la vie qu'à celuy qui eust premierement recogneu qu'il eust peché contre elle.

## APHORISME XL.

Que l'on donne aux Cours des Censeurs vn troisieme marreau. Que l'on n'impose pas necessité aux Iuges qui en seront, d'absoudre ou de condamner; mais qu'il leur soit permis de prononcer en cette sorte, *Il ne nous appert pas*. Mesme que le Censeur puisse non seulement punir; mais aussi marquer de quelque note qui n'éporte point de peine; mais qui se termine en correction, ou qui chastie les coupables d'vne

legere ignominie, & qui les faisse aucunement rougir.

*APHORISME XLII.*

Dans les Courts des Censeurs tous les crimes enormes desia commencez ou à demy-faits sont punis, quoy qu'il ne s'en ensuiue pas vn effect consommé. Et que ces Courts s'occupent auant tout en cela; veu que la Seuerité doit principalement punir les crimes en leur commencement; & la Clemence doit empescher qu'ils ne soient pas commis; & cela arriue quand l'on punit les actes moyens.

*APHORISME XLII.*

Il faut auant toutes choses prendre garde qu'és Courts des Preteurs, l'on ne secoure point aux cas que la Loy n'a pas tant obmis, que mesprisez, comme legers: ou qu'elle a iugé odieux, en sorte qu'elle n'y a pas apporté de remede.

*APHORISME XLIII.*

Il importe grandement à la certitude des loix, de laquelle ie parle maintenant, que les Cours des Preteurs ne grossissent & ne s'estendent tellement, que souz pretexte d'adoucir la rigueur des loix, elles ne leur ostent & ne leur couppent leur force, ou ne les leur ramolissent tirant toutes choses en arbitrage.

## APHORISME XLIV.

Que les Cours des Preteurs ne puissent rien terminer contre vne Ordonnance expresse, souz quelque pretexte d'equité que ce soit. Car si cela estoit, le Iuge deuiendroit entierement Legislatteur; & toutes choses dependroient de l'arbitrage.

## APHORISME XLV.

Quelques-vns veulent que la Iurisdiction qui iuge selon l'Equité; & selon ce qui semble bon; & que cette autre qui procede selon la rigueur du droit, appartiennent aux mesmes Cours. D'autres croient qu'il faut qu'il y ait distinction: parce que les matieres sont differentes: car l'on ne scauroit faire difference de cas, s'il y a vn mefflage de Iuridictions. Mais l'arbitrage entraînera en fin la Loy.

## APHORISME XLVI.

Ce n'est pas sans cause que le Preteur parmy les Romains auoit vne Pancarte, en laquelle il prescriuoit & publioit comment il deuoit rendre la Iustice. A l'exemple dequoy les Iuges qui sont dans les Cours des Preteurs doiuent se proposer certaines regles; entant qu'il se peut faire; & les afficher en public. Car cette loy est tresbonne qui ne laisse que fort peu à la disposition du Iuge: & celuy-là est vn tresbon

Juge qui ne se permet que fort peu de chose.

Mais ie traiteray plus au long de ces Cours, quand ie parleray des jugements. Ce que ie viens d'en dire n'a esté qu'en passant, entant qu'elles sont necessaires; & qu'elles suppleent ce à quoy la Loy n'a pas touché.

*De l'Inspection des Loix à ce qui s'est desja passé.*

APHORISME XLVII.

Il y a & tout vn autre genre de supplément de cas obmis, quand vne Loy vient au defaut de l'autre; & par ainsi attire les Cas dont on n'a pas parlé. Cela arriue aux Loix & aux Statuts qui regardent derriere eux, comme l'on parle d'ordinaire. Et l'on ne doit se seruir de cette sorte de Loix, que fort rarement, & avec grande retenuë; car ie ne sçauois approuuer Ianus dans les Loix.

APHORISME XLVIII.

Celuy qui elude & qui limite les paroles ou la raison de la Loy par deception & par fraude, merite d'estre enueloppé par la Loy suiuiante. Doncques il est iuste qu'en cas de fraude & de subterfuge trompeur, les Loix regardent derriere elles; & que les vnés secourent les autres; afin que celuy qui machine les tromperies; & qui veut renuerfer les Loix presentes, se craigne au moins de celles qui sont à venir.

## APHORISME XLIX.

Les Loix qui fortifient & confirment les vrayes intentions des actes & des instrumens contre les defauts des formules ou des solemnitez , comprennent tresbien les choses passées. Car le principal vice qui soit en la loy , qui regarde derriere soy, est qu'elle trouble. Mais ces Loix confirmatiues considerent la paix & l'establissement des choses qui sont passées. Il faut pourtant prendre garde que les choses iugées n'en soient pas reuervées.

## APHORISME L.

Il faut bien se donner garde de croire qu'il n'y a que les Loix qui infirment ce qui a esté desia fait ; qui regardent seulement le passé : car celles qui defendent & qui restraignent ce qui doit estre à l'aduenir & qui est necessairemēt attaché à ce qui est desia fait, leur sont semblables : Par exemple, si quelque Loy defend à certains artisans de ne plus védre leurs denrées; elle prononce à l'aduenir : mais elle opere pour le passé ; d'autant qu'ils ne peuuent plus gagner leur vie par vn autre moyen , \* *Et c'est en quoy leur premiere industrie leur est inutile.*

\* Adjouté, pour le def-embrouillage de l'aphorisme.

## APHORISME LI.

Toute Loy declaratiue, quoy qu'elle ne porte pas

les paroles du passé, y est pourtant entierement tirée par la force de la declaration. Car l'interpretation ne commence pas alors qu'on la declare; mais elle deuiet comme du mesme temps de la Loy. C'est pourquoy vous ne mettez pas en ligne de cõpte les Loix declaratiues, qu'aux cas dans lesquels les Loix peuvent avec Iustice regarder derriere elles.

T'acheue en cet endroit cette partie qui traiçte de l'incertitude des Loix, quand il se rencontre qu'elles n'ont rien determiné sur quelque fait. Il faut maintenant parler de cette autre partie: à sçauoir: Quand il y a quelque Loy, mais qui est ambiguë & obscure.

*De l'obscurité des Loix.*

APHORISME LII.

L'obscurité des Loix tire son origine de quatre choses: ou d'un trop grand amas d'icelles; principalement si l'on y met les abrogées: ou de leur description ambiguë ou moins claire & cogneuë: ou à cause que l'on a negligé ou mal institué les moyens de bien examiner le Droit: ou en fin à cause de la contrariété & du peu de fermeté des iugemens.

*Du trop grand amas des Loix.*

APHORISME LIII.

Le Prophete dit: *Il pleura sur eux des pieges, dont*  
les

les plus dangereux sont ceux des Loix : principalement de celles qui prescriuent les peines \* *deuës aux* \* *Adjouté.* *démérites.* Que si elles sont infinies en nombre ; & si elles deuiennent inuitiles avec le temps, elles n'esclaireront pas à ceux qui marchent ; mais elles leur dressent plustost des filets à les empestrer.

## APHORISME LIV.

Il y a double raison pour faire vne nouvelle Ordonnance. Vne confirme & fortifie les premieres, portées sur le mesme sujet. L'autre abroge & efface tout ce qui a esté fait auparauant ; & substituë entièrement en leur place vne Loy nouvelle & qui determine la mesme chose. La derniere me reuient mieux : Car ce qui procede de la premiere est embarrassé & incertain : & à vray dire l'on vuide l'instance, mais le corps des Loix en est cependant rendu defectueux. Quant à la derniere, il faut prendre garde de bien plus près, durant le temps que l'on employe à deliberer sur cette mesme Loy. Et l'on doit bien penser à ce qui a esté desia fait auant que l'on porte la Loy. Et c'est de là que l'on peut fort bien à l'aduenir accorder les Loix.

## APHORISME LV.

C'estoit vne coustume parmy les Atheniens, que six hommes examinoient toutes les années les contraires Chefs des Loix que l'on nomme Antinomies ;

& que l'on proposoit au peuple celles que l'on n'avoit peu accorder ; afin que l'on en determinast quelque chose de certain.

A l'exemple desquels, il faut que ceux qui sont de la Police en chaque ville & qui ont pouuoir de faire les Loix, reuoyent les Antinomies de trois en trois ans ou de cinq en cinq, ou en tel autre temps qu'ils auideront. Que l'on depute des personnes pour les voir & pour s'y preparer ; & qu'apres cela l'on fasse vne assemblée de ville où l'on resoudra par opinions, à quoy il s'en faudra tenir.

#### APHORISME LVII.

Cependant que l'on ne se peine pas trop à reconcilier les Loix differentes & à sauuer, comme l'on dit, toutes choses par des diuisions subtiles & recherchées : car c'est vne toile d'esprit. Et cela qui porte quant & soy vne certaine modestie & respect ; doit estre mis du nombre des choses qui sont nuisibles, comme estant ce qui rend le corps entier des Loix diuers & mal tissu. Il vaut beaucoup mieux que ce qui est mauuais demeure dessous ; & ce qui est bon demeure seul debout.

#### APHORISME LVIII.

Que les Deputez proposent d'office qu'il faut oster les Loix abrogées & qui ne sont plus en vusage aussi bien que les Antinomies. Car comme ainsi soit

qu'un Statut expres ne s'abroge pas regulierement à faute d'estre practiqué, il arriue que par le mespris des Loix abrogées l'on en estime moins les autres. Et ce genre de tourment dont se seruoit Mezense, s'en ensuit: que les Loix viues meurent dans les embrasemens de celles qui sont mortes. Mais il faut sur tout prendre garde que la gangrene ne s'engendre dans les Loix.

APHORISME LVIII.

Mesmes pour ce qui est des Loix & des Statuts abolis & qui n'ont pas esté nouvellement publiez, les Cours des Preteurs ont cependant droict de decreter contre: car encores que l'on n'ait pas mal dit; Qu'il ne faut point que personne soit plus sage que les Loix; toutesfois que cela s'entende des Loix, quand elles veillent & non pas quand elles dorment. Mais non seulement les Preteurs; mais aussi les Roys & le Conseil d'Estat & les Puissances souueraines ont droict de prester main forte contre les nouvelles Ordonnances que l'on tient nuisibles au droict public: en suspendant leur execution par Edicts ou par Actes, iusques à ce que l'on ait tenu des Estats Generaux, ou de telles Assemblées qui ayent pouuoir de les abroger: De peur que le salut du peuple ne soit cependant en danger.

*Des nouveaux Digestes des Loix.*

APHORISME LIX.

Que si les Loix entassées les vnes sur les autres

viennent à s'accroître en vne si grande quantité de volumes ; ou si elles sont trauaillées d'vne si grande confusion , que l'usage desire qu'on les retracte de nouveau ; & qu'on les redige en vn corps sain & dispos. Entreprenex cela auant toutes choses ; & que cét ouurage soit vn ouurage heroïque : & que leurs Auteurs soient à bon droit mis au nombre des Legislateurs & de ceux qui les ont dressées.

APHORISME LX.

Cette façon de purifier les Loix ; & ce Digeste nouveau est parfait en ces cinq façons. Premièrement , que l'on laisse les choses defaccoustumées que Iustinian nomme Fables anciennes. De plus, que l'on reçoie d'entre les Antinomies , celles qui sont les plus approuuées & que l'on abolisse les contraires. En troisieme lieu, que l'on efface les Homionomies, ou les Loix qui signifient vne mesme chose ; & ne sont que redites ; & que celle d'entr'elles qui est la plus parfaite soit retenuë pour toutes. En quatrieme lieu , s'il y a des Loix qui ne determinent rien , mais qui proposent seulement des questions & les laissent puis apres indecises, qu'on les rejette semblablement. En dernier lieu, que l'on serre plus à l'estroit celles où il y a quantité de paroles , & qui sont par trop longues.

APHORISME LXI.

Il fera tresbien fait de digerer & d'arranger en ce

nouveau Digeste des Loix; d'un costé celles qui sont communément receuës & comme immemorales en leur origine; & de l'autre, les Ordonnances qui y sont adjoustées de temps en temps: veu qu'en plusieurs choses, quand l'on rend Justice l'on n'interprete pas la Loy & le Statut en la mesme sorte & l'on ne s'en sert pas de mesme. Ce que Tribonian a fait au Digeste & au Code.

*APHORISME LXII.*

Mais en la regeneration de ces Loix, & en la structure nouvelle des anciennes & des liures; que l'on retienne entierement les paroles & le texte de la Loy; bien qu'il fust necessaire de les recueillir par lambeaux & par parcelles, apres cela qu'on les attache par ordre. Car encores que peut estre, si l'on regarde à la droite raison, cela se feroit plus cōmodément & mieux par vn texte nouveau, que par cette rentraiture; toutesfois il ne faut pas tant regarder dans les Loix le style & la description, commel'authorité & l'antiquité qui en est le patron. Autrement cet ordre sembleroit sentir quelque chose de l'escolier; & estre plustost vne methode, que de paroistre le corps des Loix qui commandent.

*APHORISME LXIII.*

Il demeurera resolu par le Digeste nouveau des Loix, que les anciens volumes ne seront pas tout à

fait abandonnez ny mis en oubly ; mais qu'on les mettra dans les Bibliothèques, quoy que l'on defende des'en servir communément & en tout. Car il ne fera pas hors de propos de consulter & de voir les changemens & les suites des Loix passées, éscauses d'importance ; & mesmes c'est vne chose celebre que de mesler avec l'antiquité, ce qui se passe aujourd'huy. Or ce nouveau corps de Loix doit estre entièrement confirmé par ceux qui en chaque police, ont la puissance d'en faire ; de crainte que sous pretexte de digerer les vieilles, l'on n'en impose à cachettes de nouvelles.

APHORISME LXIV.

Il y auroit à Desirer que ce renouvellemēt de Loix, fust entrepris durant les Temps qui sont preferables en Sciences & en la cognoissance des choses, aux plus anciens, dont l'on retracte les actes & les ouurages. Ce qui est autrement escheu en l'Oeuure de Iustinian : Car c'est vne chose malheureuse, quand par le iugement & par le choix d'un aage moins prudent les Oeuures des plus anciens demeurent estropiees ; & qu'on les compose de nouveau. Toutesfois il arriue souuent, que ce qui n'est pas le meilleur est necessaire.

Mais que ce soit assez parlé de l'obscurité de Loix, qui procede de leur trop grand & trop confus assemblage, il faut maintenant passer à leur ambiguë & obscure description.

*De la Description douteuse & obscure des Loix.*

APHORISME LXV.

La description obscure des Loix vient ou du babil & du trop de paroles qui s'y trouuent, ou de leur grande briefueté, ou du Prologue de la Loy qui est contraire au corps de la mesme Loy.

APHORISME LXVI.

Il faut maintenant parler de l'obscurité des Loix qui procede de leur mauuaise description. La trop grande abondance de paroles vaines & inutiles, dont l'on se sert en prescriuant les Loix, & la longueur en discours ne m'agrent pas. Car tant s'en faut que le babillard vienne à bout de ce qu'il veut & de ce qu'il entreprend, que le contraire luy arriue. Et comme ainsi soit qu'il desire de declarer & d'exprimer chaque Cas particulier avec des paroles bien choisies & fort propres, en croyant le donner pour plus veritable, il se trouue au rebours qu'il engendre plusieurs questions sur les mots; en sorte que l'interpretation selon le sens de la Loy ( qui est plus sain & plus veritable ) en deuiet beaucoup plus difficile, à cause du bruit des paroles.

APHORISME LXVII.

Sans qu'il faille non plus approuer vne

briefueté trop concife & trop affectée , pour paroître plus graue & comme en eftant plus Royale , en ces fiecles principalement ; de crainte que la Loy ne foit ainfi que la Regle Lesbienne. L'on doit doncques rechercher la mediocrité & les paroles generales ; lesquelles eftant bien adaptées , quoy qu'elles n'expriment pas exactement les Cas qui font contenus dans les Loix, excluent au moins affez clairement ceux qui n'y font pas.

*APHORISME LXVIII.*

L'on doit neantmoins expliquer plus au long & monftrer comme au doigt , félon la portée du peuple, toutes chofes dans les Loix & dans les Edicts ordinaires & politiques : où l'on ne fe fert pas du miniftre de Jurifconfulte ; mais chacun s'en remet à fon propre fens.

*APHORISME LXIX.*

Et fi ie pouuois fupporter la couftume des anciens, ie n'approuuerois pas beaucoup les Prologues que l'on a autrefois iugé impertinens ; & qui introduifent des Loix qui difputent & non pas qui commandent. Mais ces Prefaces font fouuent, & principalement en ce temps , adjouftées par neceffité, non tant pour feruir d'explication à la Loy , comme de perfuafion pour la rapporter en pleins Estats ; & d'abondant pour la fatisfaction du peuple. Neantmoins

DES SCIENCES. LIVRE VIII. 681  
moins qu'on le suite le plus que l'on pourra, & que  
l'on commence la Loy par la justification.

*APHORISME LXX.*

Bien que l'intention & la raison de la Loy ne soit pas quelquefois mal tirée des Prefaces & des preambules comme l'on dit ; toutesfois l'on ne doit pas apprendre de là sa latitude & son extension. Car l'on voit souvent dans le Preamble ce qui est de plus plausible & de plus specieux pour servir d'exemple ; au lieu que la Loy en comprend beaucoup davantage. Au contraire, la Loy en restraint & en limite plusieurs, où il n'a pas esté besoin d'inserer dans le Preamble la cause de la limitation. C'est pourquoy il faut prendre la dimension & l'estendue de la Loy d'elle-mesme ; veu que le Preamble va plus ou moins avant qu'il ne faut.

*APHORISME LXXI.*

Or c'est vn genre de prescrire les Loix fort vicieux, quand le cas sur lequel la Loy a esté faite est amplement exprimé dans le Preamble. Et quand apres cela par la force du mot *Tel*, ou d'un semblable relatif, le corps de la Loy est encores referé au Preamble : d'où vient qu'il est inseré & incorporé à la Loy mesme, ce qui est obscur & moins asseuré : d'autant que l'on n'a pas accoustumé de pezer & d'examiner avec autant de soing les mots du Preamble, comme

l'on fait les paroles de toute la Loy.

Je traicteray plus amplement cette partie de l'incertitude des Loix, qui procede de leur mauuaise description, quand ie parleray cy-apres de leur interpretation. Partant cecy suffise sur le sujet de l'obscure description des Loix. Il faut maintenant parler de la maniere de faire clairement voir que c'est que le droict.

*De la maniere de faire clairement voir que c'est que  
le Droict : & comment il en faut oster  
les ambiguitez.*

### APHORISME LXXII.

Il y a cinq manieres de faire clairement voir que c'est que le Droict & d'en oster les doutes qui s'y trouuent. Et cela se fait, ou par les Enregistrements des sentences: ou par les Autheurs approuuez; ou par les liures qui aydent à cela: ou par les leçons: ou par les responses ou consultations des bien aduisez Jurisconsultes. Que s'il arriue, que toutes ces choses soient bien entendues, elles donneront vne grande lumiere à l'obscurité des Loix.

*De l'Enregistrement des Sentences.*

### APHORISME LXXIII.

Que l'on recueille auant toutes choses, diligemment & avec fidelité les jugemens donnez aux Cours

Souueraines & principales & aux causes d'importance qui sont principalement douteuses, & qui ont quelque difficulté & quelque nouveauté. Car les jugemens sont les ancrés des Loix, comme les Loix le sont de la Republique.

*APHORISME LXXIV.*

La maniere de recueillir ces jugemens & de les rediger par escrit, soit tel. Escriuez precisément les cas & les Sentences exactement: adjoustez les raisons, sur lesquelles se sont fondez les Iuges pour les donner: ne meslez pas l'autorité des Cas mis pour seruir d'exemple avec les Cas principaux; & passez souz-silence les plaidoyers des Aduocats, s'ils ne contiennent quelque belle chose.

*APHORISME LXXV.*

Ceux qui ramasseront ces jugemens soient les plus fameux d'entre les Aduocats, qui seront payez de leurs peines au despens du public. Que les Iuges s'abstiennent de faire tels Enregistrements; de crainte qu'estans trop attachez à leurs propres opinions; & se tenans forts de leur propre autorité, ils n'ou-trepassent les bornes de Rapporteur,

*APHORISME LXXVI.*

Rangez ces jugemens par ordre & par suite de  
R.Rrr ij

temps, non pas par Methode & par titres. Car telles escritures sont comme les Histoires & les narrations des Loix. Et non seulement les Actes mesmes; mais aussi les temps durant lesquels ils ont esté faits, donnent de la lumiere au Iuge qui est prudent.

*Des Auteurs authentiques.*

APHORISME LXXVII.

Composez le Corps de Droit, des Loix mesmes qui font le droit commun: par apres des Constitutions & des Statuts, en troisieme lieu des jugemens enregistrez. Outre cela qu'il n'y ait rien d'authentique; ou s'il y a quelque chose qu'on ne l'admette que fort peu souuent.

APHORISME LXXVIII.

Il n'y a rien de si important pour la certitude des loix, dont nous parlons maintenant, que de faire en sorte que les escrits authentiques soient retenus dans de certaines bornes; & qu'on laisse la demesurée multitude des Auteurs & des Docteurs de Droit; d'où l'intention de la Loy est deschirée, le Iuge se trouue estonné, les procès deuiennent immortels, & l'Aduocat mesmes ne pouuant ny lire ny venir à bout de tant de liures, recherche les abregez. L'on peut d'auenture receuoir pour authentiques quelque bonne glose & fort peu des meilleurs Auteurs

& mesmes peu de leurs liures. Neantmoins que l'on garde les autres dans les Bibliothèques; afin que les Juges ou les Aduocats y voyent leurs traictez, quand besoin en sera: mais qu'il ne soit pas permis de les alleguer en plaidant, & que l'on ne s'y arreste point.

*Des Liures dont on se doit seruir.*

**APHORISME LXXIX.**

Que l'on ne priue point ny la science de Droit, ny la pratique, des liures qui peuuent seruir; mais qu'on les ait plustost. Il y en a de six sortes. Les Institutions, le Titre de la Signification des mots, & celui des Regles de droit, les Antiquitez des Loix, leurs Sommaires; & les formules des Actions.

**APHORISME LXXX.**

Il faut disposer par les Institutes les jeunes hommes, & les nouveaux venus au Droit; afin qu'ils en puissent mieux comprendre la Science & les difficultez. Que l'on compose ces Institutes avec vn bon ordre & bien clair; que l'on y parcoure tout le Droit particulier, sans passer souz-silence certaines choses; & sans s'arrester par trop à d'autres, mais en disant quelque peu de chacune d'elles; afin que celui qui viendra à lire le corps des Loix, ny trouue rien entiere-ment de nouveau; mais qui luy soit desia aucunement cogneu. Ne touchez pas dans les Institutes, ce

qui est du droit public, qui doit estre puisé des sources mesmes.

*APHORISME LXXXI.*

Faites vn Commentaire des autres mots de Droit, & ne vous arrestez, ny trop curieusement, ny avec trop de trauail à les expliquer, ny à monst<sup>r</sup>er quel est leur sens. Car il ne s'agist pas de rechercher exactement les definitions des mots; mais les seules explications qui apprennent à entendre avec facilité les liures de Droit qu'on lit. Et ne dressez pas ce Traicté par les lettres de l'Alphabet, faiçtes en seulement vne table; pourueu que vous mettiez ensemble tous les mots qui sont sur la mesme matiere; afin qu'vn d'eux puisse seruir à l'intelligence de l'autre.

*APHORISME LXXXII.*

Il n'y a rien qui profite tant pour sçauoir certainement les Loix, qu'vn bon & curieux Traicté des diuerses regles de Droit; & il merite d'estre fait par d'habiles hommes & par de sages Iurisconsultes. Car ce qui est fait sur ce sujet ne m'agrée pas. Or il faut ramasser les regles, non seulement celles qui sont fort cogneuës; mais les autres plus subtiles & cachées que l'on peut tirer de l'harmonie des Loix & des choses iugées: telles que sont celles qui se trouuent parois dans les bonnes Rubriques: & ce sont certaines choses generales que la Raison dicte, qui vont parmy les diuerses matieres de la Loy: & sont comme le gros

*APHORISME LXXXIII.*

Mais que chaque Ordonnance ou disposition de Droit ne soit pas prise pour vne Regle, comme l'on fait d'ordinaire mal à propos. Car si cela auoit lieu, il y en auroit autant comme il y a de Loix : veu que la Loy n'est autre chose qu'une Regle qui commande. Mais tenez pour Regles celles qui sont attachées à la forme mesme de la Justice : d'où vient que pour le plus souuent les mesmes Regles se trouuent dans les Droicts Ciuils des Republicques differentes, si d'auenture elles ne changent à cause du rapport qu'elles ont aux formes des Polices.

*APHORISME LXXXIV.*

Après que l'on a recité la Regle en peu de mots ; mais qui soient fort solides ; que l'on adjouste les exemples & les Decisions fort claires des Cas afin de seruir d'explication : & les distinctions & exceptions pour limitation : toutes ces choses estans propres à l'Ampliation de cette mesme Regle.

*APHORISME LXXXV.*

L'on commande fort à propos que l'on ne prenne pas Droit par les Regles ; mais que l'on fasse la Regle sur ce qui est du Droit. Aussi ne faut-il pas

tirer la preuve des mots de la Règle, comme si c'estoit le texte de la Loy : car la Règle montre la Loy, comme la Bouffole les Poles ; mais elle ne l'establist pas.

*APHORISME LXXXVI.*

Outre le corps mesme de Droit il sera fort utile de considerer les antiquitez des Loix ; qui sont respectées, quoy que leur autorité soit perdue. Or que l'on ait pour antiquitez les Loix, ce qui a esté escrit dessus elles & sur les iugemens, soit que ce qui a précédé en temps le corps des Loix soit imprimé ou non : Car il ne faut pas perdre ces Antiquitez. C'est pourquoy vous en tirerez ce qui est de plus utile : veu que l'on y rencontrera plusieurs choses vaines & friuoles ; & vous le redigerez en vn seul volume : de crainte, comme dit Tribonian, que les vieilles Fables, ne se meslent avec les Loix mesmes.

*APHORISME LXXXVII.*

Il importe beaucoup pour la Pratique que le Droit Vniuersel soit redigé par ordre en lieux & en tiltres ; auxquels chacun pourra recourir quand besoin fera, comme a vn lieu où l'on trouue ce de quoy l'on a affaire. Ces Liures d'Abregez arrangent ce qui est espars par cy par-là, & resserrent ce qui est espandu & dilaté dans la Loy. Mais il faut bien prendre garde que ces Abregez ne rendent les hommes qui sont habiles à la Pratique, negligens à apprendre la  
Science

Science mesme. Le propre de ces Abregez est de ramener le Droit en memoire & non pas de l'enseigner. Au reste, il les faut dresser avec grand soing, probité & iugement; de peur qu'ils ne déroberent quelque chose des Loix.

*APHORISME LXXXVIII.*

Que l'on ramasse les diuerses formules d'instances en chaque genre d'affaires. Car outre que cela concerne la Pratique, elles descouurent les Oracles & les secrettes intentions des Loix: où il y a tout plein de choses cachées. Mais dans les formules des instances, elles paroissent & mieux & plus à l'estendu, comme le poing & la paulme de la main.

*Des Aduis de Conseil.*

*APHORISME LXXXIX.*

Il faut trouuer quelque certain expedient pour desmeler & resoudre les doutes particulieres qui arriuent de temps en temps. Car c'est vne chose fort fascheuse que ceux qui se veulent empescher de faillir, ne trouuent pas de conducteur: & que les actes mesmes soient en danger de ne rien valoir; & que l'on ne cognoisse aucunement ce que c'est que du Droit, auant que d'auoir acheué quelque chose.

*APHORISME XC.*

Je n'approuue pas que les Aduis de Conseil que

les Aduocats & les Docteurs donnent sur vn poinct de Droiect à ceux qui les viennent consulter, ayent tant d'autorité qu'il ne soit pas permis au Iuge de s'en esloigner. Que le Droiect soit pris des Iuges jurez.

*APHORISME XCI.*

Je ne trouue point bon que l'on tafche d'obtenir des Sentences sous des causes & sous des personnes supposees; afin d'apprendre ce que l'on tiendroit sur vn fait semblable. Car cela deshonore la Majesté des Loix, & doit estre reputé vne espece de preuarication. Or c'est vne chose monstrueuse que de voir les Sentences tenir quelque chose du Theatre.

*APHORISME XCII.*

Doncques que les seuls Iuges puissent donner tant des Sentences, que des aduis de Conseil: à sçauoir celles-là touchant les procès qui sont pendans: & ceux-cy sur les difficiles questions de Droiect proposees sur vne \* These. Que l'on ne demande pas ces aduis de Conseil aux Iuges, soit dans les affaires particulieres soit dans les publiques. Car si cela se faisoit le Iuge deuiendroit Aduocat. Il les faut desirer du Prince, ou de la Republique, qui les commettront aux Iuges qui doiuent apres ce pouuoir, ouyr les plaidoyers des Aduocats, nommez par les parties ou donnés par les Iuges mesmes, s'il en est besoin.

Qu'ils escoutent leurs raisons; & apres y auoir

\* C'est à dire, sur vne matiere generale.

DES SCIENCES. LIVRE VIII. 691  
bien pensé qu'ils rendent justice, & qu'ils prononcent. Que l'on mette les aduis de Conseil au mesme rang que les Sentences: qu'on les publie, & qu'ils ayent vne semblable autorité.

*Les Leçons publiques de Droit.*

APHORISME XCIII.

Que l'on instituë, & que l'on ordonne en sorte les leçons publiques de Droit, & les disputes qui se font dans les escoles des Vniuersitez; afin d'exercer ceux qui estudiant; que l'un & l'autre tende plustost à appaiser les questions & les controuerses qui sont en la Jurisprudence, qu'à les esmouuoir. Car c'est maintenant le jeu d'un chacun de faire quantité de Questions sur le Droit, & s'y debatre; & ce par vanité, afin de paroistre habille homme. Et c'est l'ancien mal; veu que les Anciens faisoient gloire de plustost fomentier que d'esteindre les diuerses disputes qui se faisoient comme par sectes & par factions. Prenez garde que cela n'arriue pas.

*Du peu d'assurance qu'il y a aux Sentences rendues  
par les Iuges.*

APHORISME CXIV.

Les Sentences que les Iuges prononcent sont incertaines, ou par ce qu'elles sont trop precipitées;

ou à cause de la jalousie qui est entre les Cours; ou par ce que les jugements sont mal & impertinemment enregistrees; ou par ce que l'on rend leur effect nul, par la voye d'appel qui est libre & ouuerte à vn chacun. C'est pourquoy il faut pourvoir. Que l'on ne prononce pas de Sentence que l'on n'y ait en premier lieu bien meurement pensé. Que les Cours s'entre-honorent. Que les jugements soient enregistrez avec fidelité & avec prudence. Et que le chemin par lequel on les annule soit estroit, raboteux, & comme tout couuert de chaussetrapes.

*APHORISME XCV.*

Si l'on a rendu vn iugement sur certain fait en quelque Cour souueraine; & que le pareil se presente à iuger en vne autre, que l'on ne le iuge pas auant que d'auoir assemblé toutes les Chambres pour y delibérer. Car s'il faut reformer ce qui a esté iugé, qu'au moins on l'enseuelisse honorablement.

*APHORISME XCVI.*

C'est vne chose qui tient de l'homme de voir les Cours entrer en dispute & en conflit à raison de leur Iurisdiction: & ce d'autant plus que cette contention est entretenuë par vne mauuaise sentence, fondée sur ce que tout bon Iuge & courageux doit estendre son ressort le plus qu'il peut: D'où vient qu'en cette matiere l'on se sert plus de l'espron que de la bride.

Mais qu'il arriue de ces altercations, que ces mesmes Cours qui sont en dispute, cassent de part & d'autre les iugemens qu'elles ont donné sur autre chose que sur leurs pretentions, c'est vn mal insupportable & qui doit estre chastié par les Roys, par la Cour de Parlement ou par la Police. Car c'est vne chose de tres-mauuais exemple; que les Assemblées des Iuges qui doiuent mettre la paix entre les Iusticiables, s'entre-battent ensemble.

## APHORISME XC VII.

Que l'on ne se pouruoie pas si aysément par appel, par proposition d'erreur, par reuision & par autres moyens, pour faire casser les iugemens. C'est la Coustume de certains endroits que le procez est attiré pardeuant le Iuge superieur comme s'il ne venoit que d'estre intenté sur l'heure, sans auoir esgard, & en suspendant le iugement donné \* *par l'inferieur.* En \* *Adouité,* d'autres endroits le iugement demeure à la verité en sa vigueur, mais il n'est pas mis à execution. Ny l'vn ny l'autre ne me plaist, si ce iugement n'est donné dans la basse Iustice. I'ayme mieux que le iugement subsiste & que l'on procede à son execution, en bailant par le defendeur caution de tous les despens & de tous les dommages, au cas que le iugement vienne à estre infirmé.

Et ce tiltre de la certitude des Loix suffira pour seruir d'exemple au reste du Digeste que ie medite de faire. Et c'est par où ie termine la Doctrine Ciuile en

la forte que j'ay resolu de la traicter, y ayant quant & quant parlé de la Philosophie Humaine, & sur vn mesme sujet de la Philosophie en general. Mais en fin prenant quelque peu d'haleine, & repassant les yeux sur tout ce que j'ay parcouru, il m'est aduis que ie ne ressemble pas mal en ce mien traicté, aux Musiciens qui en accordant leurs instrumens sonnent des entrées de jeu, qui encores que mal agreables & rudes aux oreilles, font neantmoins que ce qui suit est beaucoup plus doux. Ainsi me suis-je persuadé de trauailler à bien mettre d'accord le Luth des Muses & à le rendre bien harmonieux; afin que les autres qui ont la main meilleure que moy, en pinçassent mieux les chords. Et à vray dire, quand ie me represente l'estat de ce temps, sous lequel les lettres semblent estre reuenües aux hommes pour la troisieme fois; & quand ie regarde attentiuement avec combien d'ayde & de secours elles nous ont visité: quelle est la poincte & la subtilité de plusieurs esprits de nostre temps: quels sont ces grands personnages de l'antiquité, qui nous ont laissé des Liures, qui sont tout autant de flambeaux pour nous esclairer: quel est l'Art de l'Imprimerie, qui donne la commodité mesme à ceux qui sont les moins riches de lire toute sorte de Liures: \* *quelle est la merueille de la descouuerte de*

\* Adjousté,

*tant de ports qui sont en l'Ocean; & du voyage que l'on a fait d'un bout de la terre à l'autre; d'où l'on a rapporté les experiences de plusieurs choses dont les anciens n'auoient pas de cognoissance; & dont s'est ensuiuy vn merueilleux aduantage pour l'Hi-*

stoire Naturelle : quel est le loisir dans lequel quantité d'habiles hommes passent leur vie és Royumes & Prouinces de l'Europe, n'y estans pas embarrassez dans les affaires comme l'estoient les Grecs, à cause de leurs Estats populaires; ny occupez comme les Romains à cause de la grande estenduë de leur domination : quelle est la profonde paix dont jouysfent en ce temps-cy l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, & mesmes la France & plusieurs autres contrées. Iusques à quel poinct l'on a puisé tout ce que l'on peut penser ou dire de la Religion en matiere de controuerse, qui a diuert y il y a si long-temps tant d'esprits de l'estude des autres Arts : quelle est l'excellence de la doctrine qui est en vostre Majesté; à laquelle tous les rares esprits accourent de toutes parts, ny plus ny moins que tous les oyseaux s'assemblent à l'entour du Phenix. Bref, quelle est la propriété qui suit le temps inseparablement, à sçauoir qu'il enfante la verité de jour en jour. Quand, disie, ie pense à tout ce que ie viens de remarquer, ie ne puis que ie n'espere que cette troisieme \* Periode des Lettres surmontera de bien loin ces deux premieres qui ont finy chez les Grecs & chez les Romains; pourueu qu'un chacun veuille bien cognoistre & avec prudence ses forces & les defauts qui y sont; & que les vns prennent des autres, la lampe de l'inuention & non le tison ardent de la dispute: & que l'on croye que la recherche de la verité est estimable, à cause que l'on commence à y trauailler genereusement & non pour le contentement que l'on y prend; ny pour les belles choses que

\* C'est à dire, retour ou resolution.

l'on y remarque & que l'on despense liberalement son bien en choses excellentes & vtilles, & non en ce qui est triuial & qui se rencontre par tout. Quant à ce qui est de mon trauail, s'il plaist à quelqu'un de le reprendre, soit pour se contenter où pour satisfaire à quelqu'autre, il luy representera cette ancienne demande qui va iusques à la derniere patience: *Frappez, mais oüyez*. Que l'on reprene tant que l'on voudra, pourueu que l'on regarde attentiuement à ce que l'on dit. Et pour n'en mentir pas, l'appel sera fort receuable, encores que peut-estre il n'en sera pas de besoin, si l'on appelle des premieres pensées des hommes aux secondes, & du temps present à celuy qui viendra par apres. Je passe maintenant à cette Science, dont ces deux anciennes Perodes de temps ont esté priuées; parce que ce bon-heur ne leur est pas escheu. Je viens, disie, à cette sacrée & diuinement inspirée Theologie, qui est le repos de tous les trauaux & le port tres-remarquable de tous les voyages des hommes.

*Fin du huitiesme Liure.*



DE LA  
**DIGNITE**

ET DE  
**L'ACCROISSEMENT**  
**DES SCIENCES**

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM  
 & Vicomte de S. Aubain.

*LIVRE IX.*

---

A SON ROY:

TTcc

*Il n'y a rien icy concernant la Theologie Inspirée; mais il s'y fait vne ouverture sur trois choses qui sont à desirer: sur la Doctrine du legitime vsage de la Raison humaine, en ce qui est diuin; sur la Doctrine des Degrez de l'vnité en la Cité de Dieu; & sur les\* Emanations des Escritures.*

\* C'est à dire,  
Resultats.

## CHAPITRE I.



# SIRE,

Après auoir fait le tour, tant de l'Ancien que du nouveau Monde des Sciences avec mon petit esquif, (que la posterité iuge quels vents ont fauorisé mon voyage) que faut-il faire maintenant apres auoir acheué, que d'accomplir mes vœux? Mais ce n'est pas tout; car ie n'ay pas parlé de la Theologie sacrée ou Inspirée, neantmoins si ie me mets en ce deuoir, il faudra que ie sorte de la nacelle de la Raison humaine; & que i'entre dans la nauire de l'Eglise, qui seule a la boussole diuine, par laquelle sa course est fort bien redressée. Sans que les estoilles de la Philosophie, qui ont par le passé reluy durant nostre nauigation, nous puissent plus suffire. C'est pourquoy il seroit plus à propos de ne mot dire sur ce sujet: d'où vient que ie n'y feray point de deuës diuisions, ie me contenteray d'y rapporter quelque

chose, selon mon peu de capacité, & comme par forme de Vœu. Ce que ie feray d'autant plus volontiers que ie ne trouue aucune Region & contrée dans le corps de la Theologie, qui soit en friche; & que l'on n'ait bien cultiué; tant les hommes ont esté soigneux de semer du froment ou de l'iuoye.

Ie proposeray doncques trois dependances de la Theologie, qui traiteront non de la matiere que la Theologie façonne, ou qui en doit estre façonnée, mais seulement la maniere de la façonner. Sans pourtant que i'adiouste à ces traittez, ainsi que l'ay appris de le faire aux autres, ny exemples, ny preceptes: Ie laisse cela aux Theologiens: car ce que ie diray tient seulement lieu de vœux, ainsi que ie l'ay desja remarqué.

I. La prerogatiue de Dieu comprend tout l'homme, & s'estend aussi bien sur sa Raison que sur sa volonté. C'est à sçauoir qu'il renonce entierement à soy-mesmes, & qu'il s'approche de Dieu. C'est pourquoy de mesmes que nous sommes obligez d'obeyr à la Loy de Dieu, bien que nostre volonté y repugne; aussi faut-il adiouster foy à son Verbe; quoy que la Raison s'y oppose. Car si nous croyons seulement à ce qui luy est conforme, nous consentons aux choses & non à l'Auteur: ce que nous ne refusons pas mesmes aux tesmoins, dont la deposition n'est pas trop asseurée. Mais cette foy qui estoit imputée à justice à Abraham estoit touchant vn sujet, qui seruit de moquerie à Sarah, qui en cela estoit vne certaine representation de la Raison naturelle. C'est pourquoy,

d'autant plus que quelque Myſtere diuin fera plus fans apparence & incroyable, d'autant plus rend-on d'honneur à Dieu en le croyant ; & s'accroïſt la victoire de la foy, comme auſſi les pecheurs qui ont leur conſcience la plus chargée, & qui fondent neantmoins leur foy en la miſericorde de Dieu pour leur ſalut, ils l'honorent d'auantage : ainſi que toute ſorte de deſeſpoir luy fait iniure. Et meſmes ſi nous y regardons de bien près, il y a plus de merite de croire, que de ſçauoir, comme nous ſçauons maintenant. Car en la Science l'eſprit de l'homme ſouffre du Sens, qui eſt touché par les choſes materielles. Mais en la Foy, l'ame ſouffre de l'ame qui eſt vn agent beaucoup plus noble. Il en va bien tout autrement en l'eſtat de gloire; d'autant que la foy ceſſera alors & nous cognoiſtrons ainſi que nous ſommes cognus.

Concluons doncques qu'il faut puiser la Theologie ſacrée du Verbe & des Oracles de Dieu, & non de la lumiere de nature, ou de ce que la Raiſon nous dicte. Car il eſt eſcrit: *Les Cieux racontent la gloire de Dieu:* mais l'on ne trouue nulle part ces paroles: *Les Cieux racontent la volonté de Dieu.* Il eſt dit de cette Theologie ſacrée: \* *A la Loy & aux teſmoignages, ſi l'on ne fait pas ſelon cette parole, &c.* Et cela n'a pas ſeulement lieu dans ces grands myſteres de la diuinité, de la creation & de la redemption: mais cela regarde meſmes la plus parfaite interpretation de la Loy morale. *Aymez vos ennemys: faites du bien à ceux qui vous hayſſent, &c. afin que vous ſoyez enfans de voſtre Pere qui eſt és Cieux, qui fait pleuvoir ſur les juſtes & ſur les injuſtes.* Et cer-

\* C'eſt à dire, que l'on apprend de la ſaincte Eſcriture, ce que l'on a à faire.

tes ces paroles meritent cet applaudissement. *Ce n'est pas la voix d'un homme* : d'autant qu'elle surpasse la lumiere de Nature. Mesmes nous voyons que les Poëtes Payens , quand ils parlent principalement avec passion , se plaignent fort souuent contre les Loix & contre les Sciences Morales (qui sont pourtant beaucoup plus douces & obligent moins que ne font les Loix diuines ) comme si elles repugnoient à la liberté de la nature avec certaine malignité :

*Et ce qui est permis par la Nature  
Est refusé par l'enuie des Loix.*

Ce fut en la mesme sorte que parla Dindamis l'Indien à ceux qu' Alexandre luy auoit enuoyé : *Qu'à la verité il auoit ouy dire quelque chose de la reputation de Pythagore & des autres Sages de Grece : & qu'il croyoit qu'ils auoient esté d'habiles hommes : mais qu'ils auoient pourtant eu ce defect, qu'ils auoient respecté & honoré par trop vne chose phantastique , qu'ils nommoient la Loy & les Mœurs.* C'est pourquoy il faut tenir pour certain qu'une grâde partie de la Loy Morale est si haute que la lumiere de nature n'y peut atteindre. Mais pour le regard de ce que l'on dit que les hommes tiennent aussi, de la lumiere & de la Loy de Nature, certaines connoissances de la vertu , du vice, de la Iustice, de l'offence, du bien & du mal, cela est tres-vray. Toutes-fois il faut remarquer que l'on prend en double façon la lumiere de nature. Premièrement , entant qu'elle part du sens, de l'induction, de la raison & des argumens selon les loix du Ciel & de la terre. En se-

cond lieu, entant qu'elle reluit dans l'ame par vn instinct interieur selon la loy de la conscience, qui est vne certaine estincelle, & comme les restes de cette entiere & premiere pureté. Et c'est en cette derniere signification, que l'ame est renduë principalement participante d'une certaine clarté, par laquelle elle regarde & discerne la perfection de la Loy Morale; toutesfois cette lumiere n'est pas entierement claire; mais de telle sorte qu'elle reprend plustost en quelque façon les vices, qu'elle n'apprend ce qu'il faut faire. C'est pourquoy la Religion, soit que vous consideriez les mysteres, soit que vous preniez garde aux mœurs, despend de la reuelation diuine.

Toutesfois l'on se sert de la raison humaine dans les choses spirituelles en plusieurs façons: & son vsage s'estend bien loin. Aussi n'est-ce pas sans cause que l'Apostre nomme la Religion *Vn culte raisonnable de Dieu*. Celuy qui se ressouuiet bien des ceremonies & des figures de l'anciëne Loy voit assez qu'elles estoient raisonnables, qu'elles signifoient quelque chose; & qu'elles estoient bien differentes des ceremonies de l'Idolatrie & de la Magie, qui estoient comme sourdes & muettes; qui n'enseignoient rien pour la pluspart; & mesmes ne remarquoient chose quelconque. La Religion Chrestienne excelle en toutes choses; mais particulierement en ce qu'elle obserue bien mieux la mediocrité dorée, en ce qui est de la raison & de la dispute, (qui est vn enfantement du discours) que ne font les loix des Payens & de Mahomet, qui se portent aux extremités. Car

la Religion Payenne n'auoit rien d'asseuré, touchant leur confession de foy : comme au rebours toute sorte de dispute est defenduë en la Religion de Mahomet : en sorte que celle-là porte vn visage de plusieurs incertaines erreurs; & celle-cy de quelque certaine fine & cauteleuse imposture : au lieu que la sainte foy Chrestienne reçoit & rejette l'usage de la Raison & de la dispute, mais iusques à certain point.

L'usage de la Raison humaine, pour ce qui est des choses qui concernent la Religion, est double. Vne regarde l'explication du mystere : L'autre les conclusions que l'on en tire. Pour ce qui est de l'Explication des Mysteres, nous voyons que Dieu ne dedaigne pas de se soumettre à la foiblesse de nostre portée, en expliquant en sorte ses Mysteres que nous les pouuons fort bien entendre : en autant ( par maniere de dire ) ses reuelations dans les intelligences & dans les cognoissances de nostre Raison : & en disposant en sorte les inspirations pour ouvrir nostre entendement, comme la figuré de la clef est adjoustée proprement à la figure de la ferrure. En quoy nous deuous contribuer du nostre pour nostre bien : car comme ainsi soit que Dieu mesme se serue de nostre Raison dans ses illuminations, nous deuous semblablement la tourner de toutes parts : afin d'estre plus capables de receuoir & de comprendre les Mysteres; pourueu que l'esprit, selon ce qu'il contient, soit dilaté à proportion de la grandeur des Mysteres; & non pas qu'il faille que les Mysteres soient restraints

à la petitesse de l'esprit.

Pour ce qui est des consequences, nous devons sçavoir qu'un second & relatif usage de raison & de raisonnement touchant les Mysteres, nous est laissé: mais non pas le primitif & l'absolu. Car apres que les articles & les principes de la Religion auront esté mis en leurs places en sorte qu'ils ne seront aucunement sujets à l'examen de la Raison; pour lors il est permis d'en tirer les consequences & les deduire selon leur

\* C'est à dire, \* Analogie. Mais cela n'a pas de lieu pour ce qui est des choses naturelles: Car l'on y examine les principes mesmes, & ce par induction & non par syllogisme; Et mesmes ils ne repugnent aucunement à la Raison; afin que l'on tire les premieres & les moyennes propositions de la mesme source. Il n'en est pas de mesmes en la Religion: où les premieres propositions sont fermes de foy & subsistantes par foy: & de plus elles ne sont pas gouvernees par cette Raison qui forme les consequences; bien que cela n'arriue pas en la seule Religion: mais aussi aux autres Sciences, tant releuées que de peu d'importance, où les premieres propositions sont à volonté & non pas determinées: car là l'usage de la raison ne peut estre absolu; veu que nous voyons dans les jeux, par exemple, dans celuy des Eschets, ou dans d'autres, les premieres regles ou loix du jeu estre purement establies selon le bon plaisir de ceux qui l'ont inuenté, qu'il faut suivre entierement sans entrer en dispute sur icelles. Mais pour bien iouer & pour gagner, il faut qu'il y ait de l'artifice; & y sçavoir bien discourir. Il en arri-

ue de mesmes aux loix humaines : où il y a beaucoup de Maximes comme l'on dit; c'est à dire des pures dispositions de Droit, qui sont plustost fondées sur l'authorité que sur la raison, sans qu'on les mette en controuerse. Mais ce qui est tres-juste, non absolument, mais par rapport; c'est à dire selon la proportion qui est entre ces maximes, c'est ce qui est raisonnable, & qui donne sujet aux grandes disputes que l'on y rencontre. Telle est doncques cette seconde Raison qui a lieu en la Theologie sacrée: & qui est fondée sur le bon plaisir de Dieu.

Or de mesme que l'usage de la raison humaine est double és choses diuines: ainsi se rencontre-t'il dans ce mesme usage vn double excès. Vn quand l'on recherche plus curieusement qu'il ne faut: *Comment le mystere se peut faire*, l'autre quand l'on donne autant de credit aux conclusions, comme aux principes mesmes. Car celuy-là pourra sembler disciple de Nicodemus, qui demandera avec trop d'opiniastreté: *Comment il se pourroit faire, que l'homme des-jà vieux peust naistre*. Et l'on ne pourra point estre pris pour disciple de saint Paul, si l'on ne fait quelque fois couler dans ce que l'on enseigne. *Moy & non le Seigneur*, ou cecy. *De mon aduis*, d'autant que ce stile sera fort propre en tout plein de conclusions. Doncques il me semble que l'on fera fort bien & fort vtilement, si l'on dresse vn traitté court & exact, où l'on monstre vtilement, comment il faut se seruir de la Raison humaine, dans les choses qui concernent la Theologie, comme si c'estoit vne certaine Dialectique diuine.

Aussi deuiendra - t'elle tout ainſi qu'une Opiate en Medecine, qui non ſeulement aſſoupira ce qu'il y a d'inutile dans les ſpeculations, dont l'eſcole eſt par fois affligée ; mais qui adoucira en quelque façon, les fureurs des controuerſes qui eſmeuent les troubles dans l'Egliſe. Je place ce traitté entre les choſes qui ſont à deſirer, & ie le nomme Sophron, ou du Legitime vſage de la Raiſon humaine dans les choſes diuines.

II. Il importe beaucoup pour la paix de l'Egliſe, que l'Aliãce que le Sauueur a voulu qui ſe trouuaſt parmy les Chreſtiens, & qui eſt contenuë en deux chapitres, quoy qu'ils paroiffent differés ſoit bien & clairement expliquée. Dont vn determine ainſi: *Celuy qui n'eſt pas avecques nous eſt contre nous*; & l'autre ainſi: *Celuy qui n'eſt pas contre nous eſt avec nous*. D'où il appert clairement qu'il y a certains articles auſquels quiconque ne conſent pas, doit eſtre eſtimé eſtre hors de l'Alliance. Et qu'il y en a d'autres, dans leſquels il eſt permis d'eſtre de contraire opinion, ſans pourtant fortir de l'Alliance. Car voicy quels ſont les liens de la Communion Chreſtienne, vne Foy, vn Baptesme, &c. & non vne ceremonie vne opinion. Nous remarquons ſemblablement que la robbe du Sauueur a eſté toute d'une piece & ſans couſture: mais que le veſtement de l'Egliſe eſt de pluſieurs couleurs. Il faut ſeparer la paille du grain qui eſt en vn eſpy de bled ; mais il ne faut pas arracher tout à fait l'iuoye du champ. Moyſe ayant rencontré vn Egiptien qui ſe battoit avec vn Iſraëlite, ne dit pas, *Pourquoy eſtes-vous aux priſes*

mais ayant tiré son espée, il tua l'Egiptien. Vn autre iour ayant veu deux Israëlites qui se battoient, encores qu'il fust impossible qu'un d'eux n'eust tort, il leur parla en cette sorte: *Vous estes freres, pourquoy vous battez-vous?* Doncques apres auoir bien pensé à cela, ce seroit vne affaire de tres-grande importance, & qui seruiroit de beaucoup, si l'on determinoit qu'elles sont, & iusques ou s'estendent les choses qui destachent tout à fait les hommes du corps de l'Eglise; & qui les empeschent d'entrer en la communion des fideles. Que si quelqu'un croit que l'on y a desja tra-uailié, que le mesme voye & reuoye avec quelle sincerité, & avec quelle modestie cela a esté fait. Cependant il est vray-semblable que celuy qui fera mention de la paix, aura pour responce ce que Iehu dit au messager. *La paix n'est-elle pas avec Iehu? qui a-t'il de commun entre toy & la paix? passe & me suis:* veu que plusieurs aymét mieux la partialité que la concorde. Neantmoins il me semble bon de mettre entre ce qui est à desirer le Traitté des Degrez del'Vnité en la Cité de Dieu, comme estant fort salutaire & fort vtile.

III. Comme ainsi soit qu'il y ait tant de parties de l'Ecriture Saincte, qui apprennent que c'est que la Theologie; il faut en premier lieu considerer leur interpretation. Au reste, ce n'est pas en cet endroit que ie parleray de l'authorité de les interpreter, qui est fondée sur le consentement de l'Eglise; mais comment il y faut proceder; la maniere en est double; à sçauoir Methodique & Libre. Car à vray, ces liqueurs diuines qui sont beaucoup plus ex-

Lieu remarqua-  
ble.

cellentes que ces eaux que l'on tiroit des puits de Iacob, sont présentées & aualées quasi en la mesme façon des autres eaux naturelles, lesquelles on ramasse dans des cisternes auant qu'on les boiue; d'où par apres on les attire par le moyen de plusieurs pompes & l'on en vse apres commodément: ou l'on les met tout aussi tost dans les vaisseaux, afin de s'en seruir quand il en sera besoing. Et cette premiere sorte d'Interpretation, dite Methodique, a donné naissance enfin à la Theologie Scholastique, par laquelle cette doctrine a esté ramassée en Art comme dans vne cisterne; & de là les ruisseaux des Axiomes & des Positions se sont espanchez de toutes parts. Mais il suruient deux excez dans la maniere d'Interpreter avec liberté. Vn est que l'on presuppose dans l'Escriture vne telle perfection, qu'il faut que de cette source coule toute sorte de Philosophie; comme si celle qui n'en viendroit pas estoit vne chose profane & Payenne. Cet intemperament s'est principalement remarqué dans l'escole de Paracelse; mesmes il a esté commun à plusieurs autres: & il a commencé parmy les Rabbins & les Cabalistes. Mais ces personnes-là ne viennent pas à bout de ce qu'ils desirent; d'autant que tant s'en faut qu'ils rendent de l'honneur aux Escritures ainsi qu'ils croyent: qu'au contraire ils les abbaisent & les poluent. Car quiconque recherche le Ciel materiel & la terre dans le Verbe, dont il est dit; *Le Ciel & la terre passeront: mais mon Verbe ne passera pas*; Celuy-là tasche temerairement de trouuer les choses passageres parmy les eternelles. Car de

mesmes que de rechercher la Theologie dans la Philosophie ; c'est tout ainsi que si vous cherchiez les viuans entre les morts. Comme au rebours, chercher la Philosophie dans la Theologie , n'est autre chose que chercher les morts entre les viuans. Mais l'autre sorte d'interpreter que ie constitue dans l'excez paroist d'abord sobre & chaste: elle ne laisse pourtant de deshonnorer les Escritures mesmes: & apporte beaucoup de dommage à l'Eglise. Et voicy quelle elle est pour le dire en vn mot : Quand les Escritures diuinement inspirées sont expliquées en la mesme sorte que le sont les Liures composez par les hommes. Or il faut se ressouuenir que ces deux choses qui sont cachées aux esprits humains , sont decouuertes à Dieu Autheur des Escritures ; à sçauoir les secrets du cœur & les suites des temps. C'est pourquoy , comme ainsi soit que les choses que les Escritures dictent soient telles , qu'elles sont escrites pour le cœur ; & qu'elles comprennent les vicissitudes de tous les siecles, avec l'éternelle & la certaine presciéce de toutes les heresies ; de toutes les contradictions & de l'estat diuers & muable de l'Eglise , tant en general qu'en chaque particulier : ces Escritures ne doiuent pas seulement estre interpretees selon l'estenduë & selon le sens present du passage, ny en regardant l'occasion qui a fait dire ces mots: ny precisément à cause de ce qui a precedé dans le texte & à cause de ce qui suit: ny en considerant le but principal de ce dire; mais en telle sorte que nous entendions qu'elles comprennent non seulement en gros & en tas ; mais

aussi en detail en chaque periode & en chaque mot vn nombre infiny de ruisseaux & de veines, pour arrouser chaque partie de l'Eglise & les ames des fideles. Car l'on a tres bien remarqué que les responses de nostre Sauueur à plusieurs questions qu'on luy proposoit, ne semblent pas estre faites à propos; mais estre impertinentes. De quoy en voicy deux raisons: Vne est, que comme ainsi fust qu'il cogneust les pensées de ceux qui l'interrogeoient, non par leurs paroles comme font les hommes, mais immediatement & de soy-mesme, il respondit à leurs intentions & non selon ce qu'ils disoient. L'autre est qu'il n'a pas seulement parlé à ceux qui estoient presens alors, mais à nous aussi qui viuons & à tous ceux du siecle, en quelque part qu'ils soient, à qui l'Euangile deuoit estre presché. Ce qui mesmes se void dans les autres Liures de l'Escriture.

Ces choses ainsi touchées, ie viens à ce Traité que je soustiens estre à Desirer. Et à vray dire l'on treuve parmy les escrits de Theologie, plus de Liures de controuerse qu'il ne faut; & vn grand amas de cette Theologie que i'ay nommé Positiue; plusieurs lieux communs, plusieurs Traitez particuliers, plusieurs cas de conscience, plusieurs Predications & plusieurs

\* Homilies. Bref, on lit plusieurs grands Commentaires sur les Liures de l'Escriture; mais voicy ce que ie desire; Vn bref recueil bien-fait & avec jugement des annotations & des remarques sur les textes particuliers de l'Escriture: non en parcourant les lieux communs; ou en se jettant dans les controuerses ou

\* C'est à dire, discours que l'on fait sur quelque passage de l'Escriture.

en les redigeant en Methode d'Art ; mais il faut que ces obseruations soient espenduës entierement çà & là, & qu'elles soient naturelles. Ce qui paroist par-fois dans les plus doctes Predications, qui d'ordinaire ne durent qu'une année : mais cela n'a pas encores esté imprimé pour passer à la posterité. Et à vray dire, de mesmes que les vins que l'on fait sous le pied & qui coulent librement, sont beaucoup plus doux que ceux du pressoir, qui sentent le marc & la grappe. Ainsi les Sciences sont grandement salutaires & suaues, qui sortent des Escritures doucement exprimées ; & qui ne sont pas tirées aux controuerses ny aux lieux communs. Je nommeray ce Traité : Les  
\* Emanations des Escritures.

\* C'est à dire,  
Resultats.

C'est maintenant qu'il m'est aduis, que i'ay le plus fidelemēt que i'ay peu couru à l'entour du petit globe du monde intellectuel, & qu'en mesme tēps j'ay esbauché & décrit ces parties, dans lesquelles ie trouue que les hommes n'ont pas assez constamment employé leur industrie & leur estude, ou qu'ils ne les ont pas assez bien cultiuées. Que s'il se trouue que ie me sois esloigné de l'opinion des anciens en cet ouura-ge, que l'on sçache que mon principal dessein a esté de plustost profiter que de faire quelque chose de nouveau ou de passer à autre chose. Car ie n'eusse sceu demeurer d'accord avec moy-mesme ou avec le sujet que i'ay entrepris de traicter, si ie ne me fusse resolu d'adjouster \* *quelque chose*, à l'invention des autres, entant qu'il seroit en moy, avec vn semblable desir de voir mes inuentions surmontées à l'adue-

\* Adjouste.

nir par d'autres. Et il paroiftra combien i'ay esté equitable fur cette matiere, en ayant nuëment propofé mes opinions tout par tout, fans les fortifier de rien: & que ie n'ay fait aucun effort de prejudicier à la liberté d'autruy, ne l'ayant opiniaftrément rejettée. Auffi efpere-je qu'encores que l'on falle fcrupule d'abbord de receuoir ce que i'ay mis en auant avec raifon: & qu'encores que l'on obiecte quelque chofe contre, qu'il arriuera qu'en relifant cela mefmes, la refponfe fe presentera \* *pour y fatisfaire*. Quant aux chofes dans lesquelles il m'eft efcheu de faillir, ie fuis certain que ie n'ay aucunement violenté la Verité par des arguments pleins d'animofité. Dont la nature eft quasi telle qu'ils s'acquierent du credit par les erreurs, & qu'ils l'oftent aux chofes bien inuentées. Car l'Erreur deuient honorable par le moyen du doute, & la verité en fouffre du rebut. Cependant cette refponfe de Themiftocle me vient en la penfee, qui ayant esté entretenu de grandes chofes, par vn certain qui luy venoit en Ambaffade de la part d'vne petite bourgade, le reprit en ces mots. *Mon Amy vos paroles defirent vne Cité*. Et à vray dire i'eftime que l'on peut à bon droit m'obiecter que mes paroles defirent vn Siecle. Vn fiecle peut-efre tout entier pour prouuer; \* *Ce que i'ay mis en auant*, & plufieurs Siecles pour fe porter à la perfection. Neantmoins parce que les plus grandes chofes, doiuent leur eftre à leurs commencemens, ce me fera assez d'auoir fermé pour ceux qui viendront apres moy, & pour Dieu Immortel. La diuinité duquel ie fupplie tres-humblement

\* Adioufté,

\* Adioufté.

humblement son fils & nostre Sauueur, qu'elle daigne receuoir en bonne part ces & telles semblables Victimes de l'Entendement humain; couuertes de Religion, comme si c'estoit du sel; & immolées à sa gloire.

F I N.

---

**A**MY LECTEUR, J'ay reietté à la fin de cet Oeuurage, l'excuse que ie vous dois pour cette Traduction, que les Doctes estimeront inutile & que les beaux Esprits desdaigneront; à cause qu'il y a des mots qui choquent la politesse. Mais les Annotations que i'ay fait Imprimer en marge, les soulageront en detail. Et la Traduction du Nouveau Monde des Sciences qui vient en suite, leur apprendra en gros le dessein de l'Authour, sur l'inuention de ses mots nouveaux, qui sont traduits fidellement dans mon François; si bien que ie crois me descharger, de ce qu'ils auront peine de nommer obscurité, en vn si grand personnage que l'estoit mon Authour: qui souz le bon plaisir des Sçauans passera dans les mains de ceux qui se sont espargnez la sueur & la froidure que souffre la jeunesse dans les Colleges; mais qui au reste sont capables d'aussi bien entendre, vn bon liure, que ceux qui sont accablez de trop de lecture Grecque & Latine.



LE  
NOUVEAU MONDE  
DES SCIENCES :

Ou les choses Desirées.

LIVRE II.

**B**RREURS de la Nature : ou, *L'Histoire  
des choses qui escheent outre les generations.*  
Les Liens de la Nature : ou, *L'Histoire des  
Mechaniques.*

*L'Histoire Inductiue : ou , L'Histoire Naturelle pour  
servir à dresser la Philosophie.*

*L'Ocil de Polypheme : ou, L'Histoire des Lettres.*

*L'Histoire sur les Propheties.*

*La Philosophie selon les anciennes Paraboles.*

LIVRE III.

*La premiere Philosophie : ou, Des communs Axiomes  
des Sciences.*

*La viue Astronomie.*

*La saine Astrologie.*

*Continuation des Problemes naturels.*  
*Les Resolutions des anciens Philosophes.*  
*La partie de la Metaphysique des Formes des choses.*  
*La Magie Naturelle: ou, La Conduite des formes à l'ou-*  
*vrage.*  
*Inuentaire des richesses des hommes.*  
*Catalogue des choses fort vtiles.*

#### LIVRE IV.

*Les Triomphes des hommes: ou, Des Eminences de la*  
*nature humaine.*  
*La Physionomie du corps dans le Mouuement.*  
*Recits concernans la Medecine.*  
*Anatomie comparée.*  
*De la Cure des maladies que l'on a tenu pour incurables.*  
*De la douce mort exterieure.*  
*Des Medecines Authentiques.*  
*Imitation des bains naturels.*  
*Le fil Medecinal.*  
*Comment il faut prolonger le cours de la vie.*  
*De la Substance de l'Ame sensible.*  
*Des efforts de l'Esprit dans le mouuement volontaire.*  
*De la difference de Percevoir & de Sentir.*  
*La racine de la Perspective: ou, de la forme de la Lu-*  
*miere.*

#### LIVRE V.

*La Chasse de Pan: ou, L'Experience touchant les Lettres.*

*L'Organe nouveau.*

*Les Topiques particulieres.*

*Les Elenques des Representations.*

*De l'Analogie des Demonstrations.*

## LIVRE VI.

*Des Marques des choses.*

*La Grammaire qui philosophe.*

*La tradition de la Lampe : ou, La methode aux enfans.*

*De la prudence du discours particulier.*

*Les couleurs du Bien & du Mal apparent, tant simple que comparé.*

*Les Antitheses des choses.*

*Les moindres formules des Oraisons.*

## LIVRE VII.

*La Satyre serieuse : ou, De l'Interieur des choses.*

*Le Labourage de l'Esprit : ou, Du soing qu'il faut avoir des Mœurs.*

## LIVRE VIII.

*Le Secretaire de la vie : ou, Des Occasions espenduës çà & là.*

*L'Artisan de la fortune : ou, De l'Intrigue de la vie.*

*Le Consul à hoqueton : ou, Comment il faut estendre les bornes de l'Empire.*

*L'Idée de la Iustice vniuerselle : ou, Des Sources du Droit.*

Sophron : ou, *De l'usage legitime de la Raison humaine sur les choses diuines.*

Le Pacifique : ou, *des Degrez de l'vnité en la Cité de Dieu.*

Les peaux Celestes à porter vin : ou, *Les Emanations des Escritures.*

---

Acheué d'Imprimer le dix-neufiesme Iuin,  
l'an mil six cens trente-deux.

---

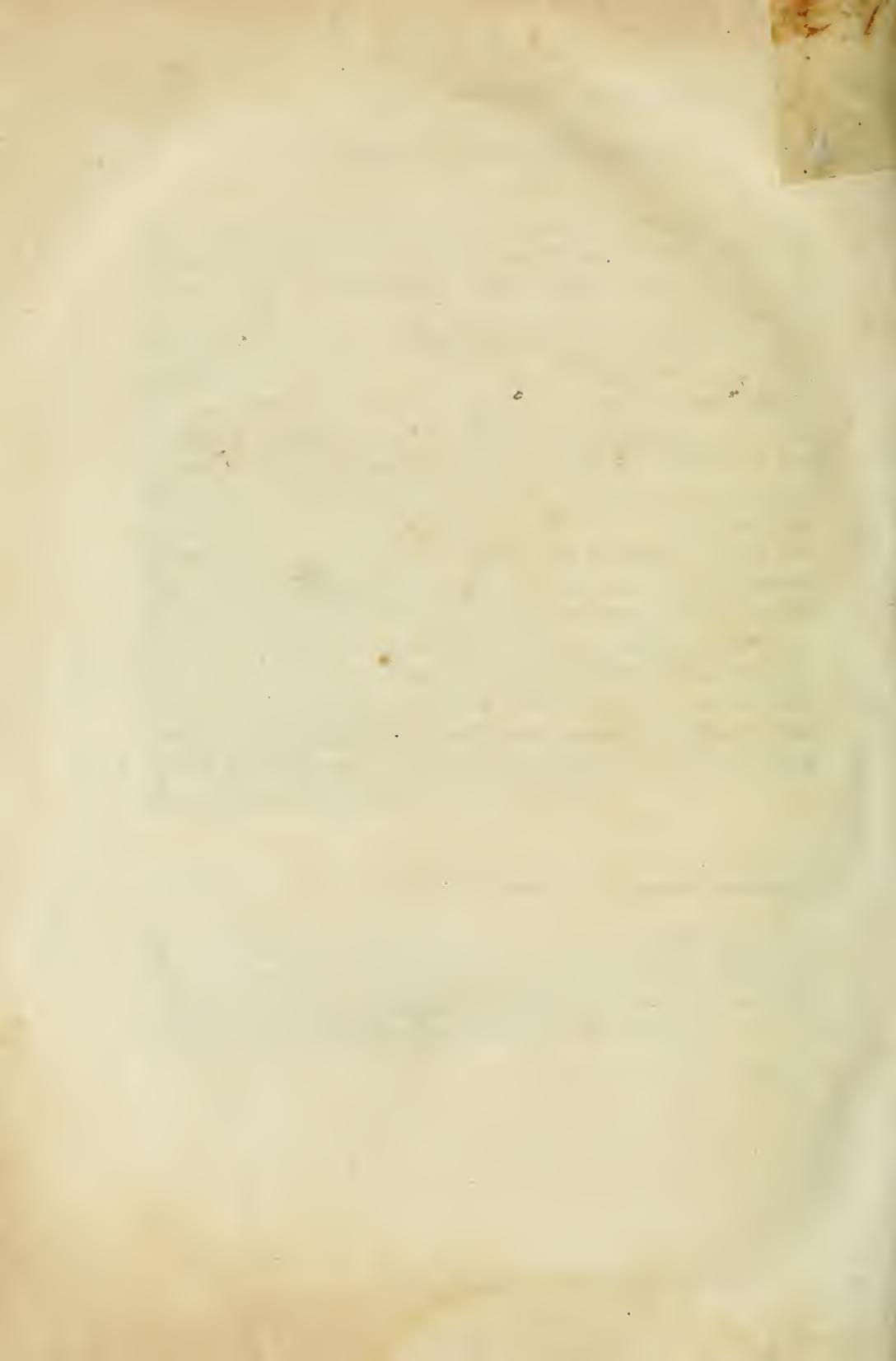
*Extrait du Priuilege du Roy.*

**L**E Roy par ses Lettres de Priuilege données à Paris, le seiziesme iour de May mil six trente - vn, Signées, GAULTIER, Et scellées du grand Sceau de cire jaulne, a permis à M<sup>e</sup> GILBERT DE GOLFIER, Conseiller & Historiographe de sa Majesté, de faire imprimer par tels Imprimeurs & Libraires que bon luy semblera, la Traduction qu'il auroit faite d'un Liure intitulé, *Francisci Baronis de Verulamio, Vice-Comitis sancti Albani, de Dignitate & Augmentis Scientiarum libri nouem*, laquelle Traduction ledit sieur DE GOLFIER desireroit faire imprimer & mettre en lumiere souz le titre de *Neuf liures de la Dignité & de l'Accroissement des Sciences de François Baron de Verulam, & Vicomte de Sainct Aubain*. Faisant defenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer la-dite Traduction, vendre & debiter par tout le Royaume, pays & terres de son obeyssance, sans le consentement dudit sieur DE GOLFIER, ou de eeluy à qui il aura cedé son droict, pendant le temps de six ans, à compter du iour que ladite Traduction sera acheuée d'imprimer, sur les peines plus au long portées par lesdites Lettres.

---

**L**E dit sieur DE GOLFIER a esleu & choisi pour imprimer sadite Traduction IACQUES DUGAST, auquel il a cedé & transporté sondit Priuilege, par contract passé pardeuant les Notaires du Chastelet de Paris.





AMW  
12/31/41

